
UNIV OF
TORONTO
LIBRARY

MISSIONS

DE LA

CONGRÉGATION DES MISSIONNAIRES OBLATS

DE MARIE IMMACULÉE

PARIS. — TYPOGRAPHIE A. HENNUYER, RUE D'ARCET, 7.

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES MISSIONNAIRES OBLATS

DE MARIE IMMACULÉE

QUINZIÈME ANNÉE



PARIS

TYPOGRAPHIE A. HENNUYER

RUE D'ARCET, 7

1877

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 57. — Mars 1877.

MAISONS DE FRANCE

MAISON DE L'OSIER.

Notre-Dame de l'Osier, 25 octobre 1876.

MON TRÈS-RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Le dernier compte rendu de Notre-Dame de l'Osier remonte, je crois, au 1er juillet 1869. Plusieurs administrations se sont, depuis lors, succédé, et le personnel de la maison a subi, à diverses reprises, des modifications notables. Toutefois, la physionomie générale de nos œuvres et du Pèlerinage n'a point changé, grâce à Dieu ! Elle était excellente alors, et, si je ne m'abuse, elle n'a pas cessé d'être telle.

Il faut le dire avec la plus vive reconnaissance, nous constatons tous les jours la protection vraiment signalée de notre bonne Mère, Notre-Dame de l'Osier, qu'il s'a-

gisse des intérêts du sanctuaire ou de nos travaux apostoliques. D'autre part, tous nos Pères déploient, sans compter avec leurs forces souvent insuffisantes, un zèle et un dévouement qui défient tout éloge. Ces qualités précieuses leur ont justement acquis, dans le diocèse, la réputation d'infatigables ouvriers.

Je parlerai, dans ce modeste rapport, des Missions, du Pèlerinage et de la Communauté.

1° Les missions proprement dites, faites avec notre cérémonial traditionnel et au sein des populations de la campagne, continuent de faire l'occupation à peu près exclusive de nos Pères, et Dieu daigne les bénir visiblement. Il est très-rare que les travaux, même les plus difficiles, ne soient pas couronnés d'un succès sérieux. De l'aveu de tous, une bénédiction privilégiée récompense les fatigues des Missionnaires de l'Osier, et leur concours est plus d'une fois demandé et non sans fruit pour des populations qui ont résisté à d'autres efforts. Nous n'avons point de mérite à reconnaître que c'est aux pieds de la Vierge de l'Osier que les Oblats puisent les inspirations de leur fécond apostolat.

Les résultats du dernier Jubilé ne sauraient être passés sous silence ; ils ont été des plus consolants. Dans deux ou trois paroisses, tous les hommes, sans exception, se sont assis à la Table sainte ; dans d'autres, MM. les Curés ont tenu à nous le signaler par écrit : on n'avait vu, de mémoire d'homme, pareil mouvement religieux ; ailleurs, enfin, des triomphes inespérés ont conquis les éléments les plus rebelles, dans d'importantes localités et jusqu'aux portes de Grenoble et de Lyon. Le R. P. Montfort mérite ici une mention toute spéciale.

Les demandes dépassent toujours de beaucoup le chiffre des travaux accordés ; toutes celles du Carême s'inscrivent, d'ordinaire, deux et trois ans d'avance ; la liste de 1880

est ouverte depuis l'année dernière. A l'époque du Jubilé, s'il faut en juger par les instances sans nombre qui nous ont été faites, nous aurions prêché une très-grande partie des exercices donnés dans le diocèse. Malgré tous nos refus, cette campagne n'a point laissé d'être extrêmement laborieuse. D'octobre à la fin de mai, nous avons toujours mené trois missions et souvent quatre de front.

Parmi ces œuvres, il convient de citer, en passant, le Jubilé de l'Osier. Il n'a rien présenté de saillant, sinon peut-être une conversion, dont j'aurai occasion de parler plus loin, et qui est le fait exclusif de l'apostolat de Notre-Dame de l'Osier. Je signalerai encore la mission de Vinay, notre chef-lieu de canton. Elle a été donnée par les RR. PP. Supérieurs Chatel et Pichon. Les résultats, très-satisfaisants pour les temps que nous traversons, puisque près de six cents hommes y ont participé, eussent été bien plus complets, sans l'hostilité secrète, mais très-active, de la Franc-Maçonnerie. Son influence s'est étendue surtout sur la bourgeoisie et la pauvre jeunesse appelée sous les drapeaux en 1870.

Les travaux de nos années ordinaires commencent à la Toussaint, pour ne se clore qu'aux dernières limites du temps pascal, toujours prorogé de deux ou trois semaines. Sauf quelques jours de répit à peine suffisants ménagés çà et là, tous nos Pères, partagés en trois groupes, travaillent sans relâche. Aussi est-il rare que plusieurs ne fléchissent pas à ce rude labeur. L'année dernière, à deux exceptions près, tous ont payé leur tribut à quelque malaise. Le bon Père Bourg, dont nous avons été privés au lendemain de la dernière campagne, a très-probablement dû à ses fatigues accumulées cette terrible fièvre typhoïde qui l'a conduit aux portes du tombeau dès son arrivée au Calvaire. Ce n'est point ici que l'on est exposé

à oublier les exhortations de notre vénéré Fondateur, nous invitant à tout sacrifier, la vie même, pour les âmes, en combattant dans l'arène jusqu'à épuisement : *In agone procedant decertaturi usque ad internecionem!*

Les travaux de la belle saison ne nous laissent pas non plus inactifs. Ainsi, sans parler du service absorbant du pèlerinage, nous avons donné, en 1875 et 1876, 22 retraites de première communion, 15 retraites de pensionnat, dont 3 dans des petits séminaires, 29 retraites de congrégations paroissiales et 17 retraites de communautés. Je ne compte pas les adorations et panégyriques. Nombre de ces travaux ont eu pour théâtre les principales villes du diocèse. Nous avons paru et devons reparaître, l'an prochain, à Lyon, où, depuis la retraite pastorale du très-regretté Père Vincent, nul Oblat, que je sache, n'avait été appelé. La maison a dû décliner, en outre, les offres les plus flatteuses faites par la cathédrale de Grenoble et d'autres églises de grandes villes. Ce sont les ouvriers et non pas les œuvres qui nous manquent.

En résumé, la Congrégation paraît très-bien posée dans le diocèse, grâce aux excellents Supérieurs qui l'y ont représentée jusqu'en 1874. Les RR. PP. Cumin, Audruger et Roux, pour ne citer que les plus récents, ont laissé partout, dans des genres divers mais bien distingués, d'ineffaçables souvenirs dans les paroisses et les communautés religieuses. Que leur modestie me permette de le dire, longtemps encore, pour le plus grand honneur de la Congrégation, on les citera comme des apôtres accomplis, et nous tous, qui jouissons si honorablement aujourd'hui du fruit de leur talent et de leurs travaux, nous n'aurons qu'à nous efforcer de marcher fidèlement sur leurs traces; ils nous ont légué les vraies traditions de l'apostolat, tant préconisées par notre vénéré Fondateur.

Il faut ajouter, pour être juste et complet, que si les œuvres de cette chère maison de l'Osier sont manifestement agréées de Dieu, nos bons et si dévoués Pères ne savent hésiter devant aucune surcharge, ni reculer devant aucun sacrifice. Leur piété, leur abnégation, leur esprit fraternel surtout, particulièrement remarquée des ecclésiastiques qui nous appellent, ne laissent rien à désirer. Ce m'est une très-douce satisfaction de leur rendre ce témoignage et de les remercier, dans cette publication de famille, de leur excellent esprit religieux et de leur dévouement à toute épreuve. Deux d'entre eux ont poussé jusqu'à l'héroïsme l'amour du devoir, en renonçant aux derniers embrassements de leur père et de leur mère, pour ne point exposer le succès d'œuvres importantes touchant à leur couronnement. Ce sont les RR. PP. MONTFORT et CHATEL, alors occupés aux missions de Meyzieux et de Saint-Martin de Vienne. Ai-je besoin d'ajouter que Notre-Seigneur a daigné bénir, d'une manière toute privilégiée, des âmes qui leur coûtaient si cher !

2° Parlons maintenant du pèlerinage. — L'affluence des pèlerins de toute condition, des pensionnats, des communautés religieuses et des paroisses même, en ordre de procession, ne diminue pas. Loin de se réserver, comme on aurait pu le croire, à l'époque du Jubilé, qui procurait à chaque paroisse des exercices particuliers, la piété chrétienne n'a point cessé d'accourir au sanctuaire, spécialement pendant les retraites annuelles. Celle de septembre avait été prêchée, en 1874, avec un succès marqué, par le R. P. REYNAUD, de la Maison du Calvaire. Le R. P. BONNEFOY, de la même communauté, et le R. P. CHATEL, en 1875 et en 1876, n'ont pas vu moins de monde se presser autour de la chaire, et les exercices se sont terminés avec beaucoup de piété et d'édification. Depuis le couronnement de Notre-Dame de l'Osier, c'est-à-dire depuis 1873, la fête

patronale de la Nativité et le jour de la clôture de la grande retraite de septembre voient s'organiser des processions aux flambeaux, dont les lignes se déroulent sur le chemin de Bon-Rencontre ou dans notre jardin. On s'y rend des environs avec empressement, et ni le charme ni le recueillement ne font défaut à cette nouvelle et touchante manifestation en l'honneur de notre auguste Mère.

Ce sont les régions évangélisées par nos Pères qui alimentent surtout le pèlerinage. Le département de la Drôme, où nous ne pouvons guère accorder qu'un quart de nos travaux, nous envoie, pour sa part, de nombreuses députations. A vrai dire, la bonne et puissante Vierge se montre reconnaissante, et mille traits se pourraient citer, qui tous témoignent des bienfaits variés par lesquels elle récompense la confiance de ceux qui l'invoquent. Le R. P. Jonveaux, d'abord, puis le R. P. Gandar, ont bien voulu se charger de recueillir et d'enregistrer, à la gloire de notre miséricordieuse Souveraine, les guérisons merveilleuses obtenues, de près ou de loin, par son intercession. Entre toutes, la suivante, remontant au 28 octobre 1874, mérite d'être signalée. Voici ce qu'en a publié *la Semaine religieuse* du diocèse de Grenoble, à la date du 25 février 1875 :

Un grand nombre de nos lecteurs ont déjà entendu parler du fait extraordinaire que nous allons raconter et qui date de l'automne dernier. Si l'on a mis peu d'empressement à le publier par la voie de la presse, ce n'était certes point par indifférence pour des grâces de cette nature, mais c'était afin de donner plus d'autorité à ce fait important, après qu'il aurait reçu du temps son caractère d'authenticité divine. En employant ce langage, nous n'entendons pas, assurément, exprimer un jugement définitif sur la guérison que nous allons rapporter : nous en donnons le récit tel qu'il a été

envoyé à Monseigneur, et nous le publions sous les réserves commandées par l'Église. Voici le rapport de M. le Curé de Rives :

« Un jeune homme du nom de Pierre Michalon, de Saint-Étienne de Saint-Geoirs, âgé de vingt-cinq ans, étant employé au chemin de fer de ce pays, tomba malade, et fut envoyé par le médecin de la compagnie à l'hôpital de Rives, le 20 octobre 1873. Pendant les premiers mois, il fut atteint d'une fièvre muqueuse, qui ne disparut que pour le plonger, bientôt après, dans une maladie regardée comme incurable par les docteurs Gérin, de Rives, et Jollans, de Sillans. Le premier voyait habituellement le malade, et le deuxième, de loin en loin seulement. Or l'un et l'autre ont constaté que, pendant huit mois, il y a eu chez lui paralysie des membres inférieurs, causée par une grave lésion à la moelle épinière, et que le mal, loin de céder à l'énergie des remèdes, allait toujours en empirant. Plus d'une fois, mon vicaire et moi, nous avons cru le pauvre jeune homme aux portes du tombeau. A la vue de cet état désespéré et de l'inefficacité des remèdes, Mme la Supérieure de l'hospice s'avisa de lui suggérer l'idée de s'adresser à Notre-Dame de Lourdes. C'était à l'époque du grand pèlerinage de Grenoble à cette ville bénie. Michalon se sentit à l'instant tellement saisi par cette idée, qu'il alla jusqu'à concevoir le projet de se joindre aux pèlerins et de se faire transporter à la fontaine miraculeuse ! Toutefois, devant l'impossibilité de réaliser un tel projet, il se résigna à y renoncer, mais non sans peine. Alors, pour le consoler, on lui conseilla de se vouer à Notre-Dame de l'Osier, si rapprochée de nous, lui promettant qu'en temps opportun on l'y conduirait en pèlerinage.

« Quelque temps après, il commença une neuvaine en l'honneur de Notre-Dame de l'Osier, tout en buvant chaque jour de l'eau de *Lourdes*. Dès le début, on remarqua une amélioration sensible dans sa voix, qui était presque éteinte depuis deux mois. Le voyage à l'Osier fut fixé au 28 octobre dernier. Avant de l'effectuer, Mme la Supérieure crut qu'il était prudent de le faire approuver par le docteur.

Celui-ci s'y prêta d'autant plus volontiers, qu'initié, dès le début, à tous ces pieux projets, il les avait, pour ainsi dire, encouragés lui-même par des paroles qui semblaient affirmer que si Notre-Dame de Lourdes ou de l'Osier opérait une pareille cure, il serait le premier à reconnaître en cela un miracle éclatant. Le malade partit donc le jour désigné, accompagné de la supérieure, d'une sœur tourière et de l'infirmier Belin, accoutumé à le porter çà et là, comme on porte un enfant incapable de toute locomotion. A leur arrivée on fut obligé d'adjoindre un aide à l'infirmier, pour porter le jeune homme dans l'église. Là, on le déposa sur un banc, où le Supérieur des Missionnaires Oblats, chargés de desservir le pèlerinage, vint entendre sa confession ; on l'emporta ensuite près du chœur, on l'assit sur un fauteuil, et il reçut la sainte communion. Son action de grâces finie, on le fit sortir, et après une légère réfection on le reporta à l'église, pour le placer devant l'autel de la chapelle miraculeuse. C'était vers les dix heures. Alors commença une messe célébrée à son intention. Les trois autres pèlerins qui avaient communié avec lui et pour lui y assistèrent et unirent de nouveau toutes leurs prières aux siennes. Inutile de dire avec quelle ferveur notre malade demandait sa guérison à la bonne et toute-puissante Marie. La messe se termine, et aucun changement, hélas ! ne se manifeste dans son état. Michalon néanmoins ne se décourage pas. Le chapelet à la main, les yeux souvent fixés sur l'autel, il reste là, seul, jusqu'à une heure de l'après-midi, renouvelant sans cesse ses plus vives et ses plus ardentes supplications. A cette heure les deux religieuses le rejoignent pour lui annoncer que c'est le moment du départ. Au même instant, l'une et l'autre se sentent dominées par je ne sais quoi de divin, qui les porte à espérer contre toute espérance. De son côté Michalon, subissant la même influence, sent une impression irrésistible, et fait partir de son cœur un dernier cri de pitié, auquel cette fois la compassion de la bonne Mère ne résiste pas. Immédiatement il entend une voix intérieure qui lui dit : « Mets-toi à genoux. » Le paralytique obéit instantanément, se met à genoux et y

reste quelque temps sans appui, sur les dalles nues. Comme on le presse de se relever : « Non, dit-il naïvement, je veux « finir ma pénitence. » Bientôt après, il se relève seul, et dès qu'il est debout, on lui présente ses béquilles pour le soutenir. Il les prend toutes deux de la main droite, va les déposer à l'angle de la chapelle ; puis revient sans appui, entre dans le sanctuaire et se prosterne sur les marches les plus élevées de l'autel comme pour se rapprocher de sa libératrice, Notre-Dame de l'Osier. Là, il entre en communication intime avec elle. Mme la Supérieure, dont les impressions se devinent, à genoux, pleurait, adorait, remerciait ; puis elle se lève, s'avance vers lui : « C'est assez, lui dit-elle, c'est assez, il faut partir. » Il n'y eut, de la part du jeune homme, ni réponse ni mouvement. Sur ces entrefaites, Belin et son aide entrent pour le prendre et le porter à la voiture. Mais quelle ne fut pas leur stupéfaction à la vue de ce qui se passait !

« Alors, la révérende Mère, s'adressant à l'infirmier : « Allez « donc, je vous prie, lui dit-elle, l'avertir que c'est l'heure du « départ. » Le domestique lui obéit, même immobilité, même silence. Celui-ci, à ce spectacle, tombe instinctivement à genoux, et se sent saisi d'émotion ; cependant, sur un signe de la Supérieure, il l'interpelle de nouveau et d'un ton plus accentué : « Pierre, lui dit-il, notre Mère t'ordonne de partir. « Va chercher tes béquilles, et apporte-les à la sainte Vierge. » Aussitôt, sans hésiter, il se lève avec un air de bonheur indicible, avec un visage tout céleste, qui atteste qu'un regard de Marie vient de se refléter sur lui ; il va prendre ses béquilles. et les dépose à l'angle de l'autel. Mais avant de quitter ce sanctuaire chéri, il veut encore remercier sa bienfaitrice. Enfin il vient se mettre à la disposition de ses compagnons de voyage.

« Pendant que s'accomplissait cette scène, plus du ciel que de la terre, l'aide de l'infirmier était sorti tout agité, troublé, hors de lui. Quelques personnes, l'apercevant dans cet état, s'empressent de lui demander ce qu'il a : « Ah ! allez voir vous« mêmes à l'église... ce garçon est guéri. En voilà un mira« cle ! » Le mot *miracle* circule bien vite de bouche en bouche,

on accourt, et bientôt il y a foule : chacun vient voir le paralytique guéri. Enfin Michalon, s'arrachant à la curiosité universelle, s'apprête à partir : « Mais, s'écrie-t-on en le retenant, il faut « avertir les Pères. » Et aussitôt le jeune homme est introduit au milieu d'eux. Ceux-ci le font causer sur sa maladie, s'informent du siége du mal, de son origine, de ses progrès, de son intensité, etc. Après examen sérieux, tous, s'accordant à regarder comme un prodige la guérison si subite d'une paralysie de cette nature, viennent à l'église entonner le cantique de la reconnaissance ; et les chants, les harmonies de l'orgue et le son des cloches se confondent en un concert d'action de grâces.

« A leur retour à Rives, nos pèlerins joyeux n'ont rien de plus empressé que de présenter le paralytique guéri au docteur Gérin, qui en croit à peine ses yeux, et ne dissimule pas son profond étonnement. L'étonnement n'est pas moins grand à l'hôpital. Tous les malades sont ébahis, et ne reviennent de leur première surprise que pour s'écrier : « Oh ! c'est vrai-« ment un miracle ! » Cependant une voix discordante fait entendre ces mots: « Oui, il y a là-dessous quelque diablerie, « aussi ça ne durera pas. » Cette voix était celle d'un pauvre vieillard qui, depuis longtemps, peut à peine faire quelques pas. Voyant ensuite notre perclus continuer à se mouvoir, à aller, venir, sans chanceler : « Tout de même, se mit-il à dire, le bon Dieu ne ferait pas ça pour tout le monde. »

« Le lendemain de sa guérison, Michalon vient à la messe et aussitôt qu'elle est finie, il entre à la sacristie, se jette à mon cou, il ne fait que me dire ces mots : « Eh bien, mon Père, « me voilà ! » Puis, me regardant avec un air de bienheureux, il lui semble que je dois tout deviner, sa neuvaine, son pèlerinage et le reste. Il balbutie, il voudrait m'expliquer en hâte ce qui s'est passé. Mais si, dans son émotion, les expressions lui manquent, tout dans son regard et ses mouvements y supplée et semble me dire : Mon Père, vous qui m'avez vu si malade et presque sans parole, admirez ce que la sainte Vierge vient de faire. — Oh ! bon et simple jeune homme ! Oh ! si sa bouche n'a pas su tout me dire, si elle n'a pas su m'exprimer son

amour et sa reconnaissance pour Marie, comme son cœur se dédommagera bientôt aux pieds de sa bonne Mère !

« Il me quitte, et va se prosterner devant l'autel béni, où il reste silencieux et fervent, pendant près de deux heures. Et ces entretiens pieux avec notre Mère céleste, il les renouvelle chaque jour après avoir entendu ma messe. Aussi Marie lui continue-t-elle ses faveurs. Pour que son œuvre ne pût être mise en doute, elle n'a pas voulu jusqu'ici que la santé de son protégé fût un instant altérée. Dans le fait, toutes les convictions parmi nous sont généralement acquises à une intervention divine. Pour tout esprit sérieux, il serait, ce me semble, bien difficile de penser autrement. Les plus incrédules ne nient pas tout ce qu'il y a d'extraordinaire dans la transition subite de l'état désespéré du malade à un état normal ; seulement, ils prétendent qu'une locomotion violente et soudaine peut quelquefois amener un pareil résultat. Mais si c'est un moyen de la thérapeutique, il est à présumer qu'il a été tenté plus d'une fois pendant huit mois. Or, l'a-t-il été, et avec quel succès ? Ils prétendent encore que l'ardeur de la foi, la véhémence des désirs produisent quelquefois ces effets prodigieux. Ah ! s'il en eût été ainsi, quel est le malade qui, de l'avis de son médecin, ne s'efforcerait de les produire ? Il y a bien ici, en réalité, une foi qui espère des prodiges, mais ce n'est plus de la foi humaine, c'est la foi divine, celle de l'Evangile, à laquelle il a été promis de transporter les montagnes. En effet, d'après des hommes compétents, la paralysie qui nous occupe, paralysie chronique, continue, avec symptômes de plus en plus alarmants, et qui néanmoins disparaît radicalement en quelques minutes, est un fait qui ne peut s'expliquer scientifiquement.

Signé : « MICHAL, Curé de Rives. »

J'ajouterai quelques détails à ce récit officiel. M. le Curé de Rives, le dimanche suivant, avait fait espérer, en chaire, une fête publique d'action de grâces, à la très-sainte Vierge, dès que l'enquête de l'Evêché serait ter-

minée. Nous crûmes donc délicat et prudent de nous interdire toute démarche, toute publication, en faveur du prodige, pour écarter jusqu'au moindre soupçon d'ingérence intéressée. C'est ce qui explique le retard du récit paru dans *la Semaine religieuse*, en même temps que sa réserve obligée sur certains points. Nous avons plus de latitude dans nos annales de famille. Je dirai donc simplement que la science, bien qu'elle dût se refuser obstinément, plus tard, à en donner un témoignage formel, avait parfaitement reconnu l'inutilité de tous ses traitements, et pleinement désespéré de la guérison de l'infirme. La veille même du pèlerinage à Notre-Dame de l'Osier, le docteur, je le tiens de bonne source, avait dit à l'hôpital : « Oh ! le pauvre garçon ! s'il guérissait, je n'hésiterais pas à constater le miracle : il serait bien de premier ordre. » De fait, il paraît que, renseignant trois de ses confrères, réunis le 2 février, pour faire subir au miracle l'examen le plus minutieux, le docteur rapporta le fait de l'Osier avec beaucoup de loyauté et non sans admiration. Il expliqua ce qui avait précédé la guérison, et s'attacha à éloigner tout soupçon de tromperie et de simulation.

On fut, paraît-il, convaincu, à huis clos, de l'intervention divine. Pourquoi donc n'a-t-on pas consenti à publier le fait, du moins à le laisser publier ? Pourquoi surtout le prodigieux euphémisme employé, pour expliquer la guérison subite, dans le rapport rédigé par un major d'hôpital militaire, à la suite de l'examen des quatre docteurs ? Analyse faite de l'état antérieur de Michalon, de plusieurs infirmités très-graves, comme maladie chronique de la moelle épinière, ankylose opiniâtre des deux genoux, paralysie des membres inférieurs et supérieurs, la relation officielle s'exprime ainsi : « Les symptômes ont pu être brusquement et notablement amendés,

sous l'influence d'une vive impression morale. » Le mot n'est-il pas adorable : *Sous l'influence d'une vive impression morale!* Je crois entendre la protestation indignée de saint Paul : *Commutaverunt veritatem Dei in mendacium.*

Cette guérison merveilleuse, dont la renommée s'est aussitôt emparée, à la louange de Notre-Dame de l'Osier, n'a pas laissé de produire une guérison d'un autre genre. On a remarqué, sans doute, qu'il est parlé de l'aide prêtée à l'infirmier du malade. Cet homme, qui est tailleur, et de la localité, ne pratiquait pas depuis assez longtemps, paraît-il. Atterré par le prodige, dont il devint aussitôt un ardent et enthousiaste narrateur, il cessa dès lors de travailler le dimanche ; quelques mois plus tard, il faisait ses pâques et son jubilé; il persévère depuis dans ses bons sentiments.

Un incident d'un autre ordre, tout modeste, je l'avoue, mais bien touchant, pourrait témoigner encore des interventions bénies et des conquêtes apostoliques de la Vierge de l'Osier. C'était en mars 1875. Deux de nos Pères prêchaient le Jubilé à Saint-Clair de la Tour-du-Pin. Une magnifique plantation de croix en termina les exercices. Au retour de la cérémonie, bon nombre d'hommes, foulant aux pieds le respect humain, vinrent demander aux apôtres un pieux souvenir. On leur distribua des médailles à l'effigie de Notre-Dame de l'Osier. Ainsi se termina l'œuvre des Missionnaires, mais non point encore celle de Marie. Le lendemain matin, à l'heure du départ, comme l'un des Pères allait sortir de l'église, tandis que son compagnon achevait le saint sacrifice, il fut arrêté, par le seul homme qui se trouvât alors dans le lieu saint. De haute stature, d'une physionomie très-honnête, cet homme pouvait avoir trente-cinq ou trente-six ans : « Père, dit-il en montrant sa médaille, je n'ai pas fermé l'œil cette nuit. —Et pourquoi donc ?— Je n'ai

pas fait ma mission, je ne sais comment ni pourquoi je suis allé hier, avec tous les autres, vous demander une médaille. Mais à peine l'ai-je tenue dans la main, qu'elle n'a cessé de me dire: Ne laisse pas partir les Missionnaires sans te confesser; il t'arriverait malheur. J'ai voulu me roidir, me distraire, me livrer au repos, peine inutile! La voix ne s'est tue ni le jour ni la nuit, je suis venu de bien loin ce matin, ajouta-t-il, et par des chemins bien mauvais. Est-ce que je ne puis plus faire mes pâques? Ne consentirez-vous pas encore à me confesser?» On devine la réponse et le bonheur du Missionnaire. Séance tenante, il fut confessé et admis à la sainte Table. C'était un bon père de famille, rendu au devoir et à la vertu par la miséricordieuse intercession de la bonne Vierge de l'Osier. Sa médaille, depuis lors, nous est encore plus chère.

A ces faits concernant le pèlerinage et la dévotion de Notre-Dame de l'Osier, il convient de joindre un aperçu sur le sanctuaire lui-même.

On sait qu'il a été terminé dans ses parties essentielles par le R. P. Audruger, en 1870, avec le concours éclairé et infatigable du R. P. Fayette, qui s'est dévoué à remplir, pour ainsi dire, la double tâche d'architecte et d'entrepreneur.

L'ameublement et l'ornementation de l'église ont occupé l'administration entière du R. P. Roux, de 1871 à 1874. Tous les Pères ont rivalisé de zèle pour cette œuvre commune, qui exigeait tant de ressources; mais tous me sauront gré de dire que le R. P. Montfort a été l'intermédiaire ordinaire et privilégié des plus nobles familles et des secours les plus abondants. Des vitraux ont enrichi une partie du transept, les chapelles latérales et l'abside, où sont représentés les deux faits merveilleux qui président aux origines du pèlerinage. Cinq autels d'un marbre beau et varié; une paire de candé-

labres exceptionnellement riches et distingués ; des tables de communion en pierre d'Echaillon, aux trois autels principaux ; une statue monumentale de Marie, dominant de 3 mètres le grand autel, et gardée par de gracieux anges porte-flambeaux, de grandeur proportionnée : tels sont les meubles ou embellissements de l'église, y compris encore un magnifique tapis, brodé par des mains pieuses, au prix de beaucoup de patience et avec beaucoup d'art. Ses nuances sont des plus variées, des plus fraîches et des plus délicates. Il reproduit les chiffres et la couronne de Notre-Dame de l'Osier, et son mérite est tel, qu'on ne l'estime pas à moins de dix à douze mille francs. On devine encore, sans que j'aie besoin de le nommer, l'heureux et actif promoteur de cette œuvre très-remarquable. La piété des fidèles a joint à tous ces dons plusieurs lampes, dont cinq brûlent devant l'autel miraculeux ; de riches chandeliers, à la plupart des autels; ainsi que de nombreux ex voto, appendus aux murs de la chapelle privilégiée. Mais je dois mentionner aussi la splendide chaire en bois, sculptée à Metz, offerte très-gracieusement par le R. P. Michaux, alors de la maison de Nancy. Le style ogival en est très-pur et l'exécution est irréprochable. Rien de délicat et d'achevé comme les quatre médaillons représentant les Evangélistes. Avoir fait un tel présent à Notre-Dame de l'Osier ne suffit point à cet excellent Père. Il n'a cessé d'y joindre d'inappréciables services, au sujet desquels je dois lui dire toute l'affection et la gratitude de nos cœurs.

Toutefois, le pourrions-nous taire ? malgré tant de dons, de fatigues et de dévouement, il reste encore beaucoup à faire pour donner au sanctuaire sa physionomie définitive. Ainsi, les tourelles attendent leurs flèches ; les cloches leur clocher ; une partie du transept et toute la

nef leurs verrières ; les travées leurs confessionnaux au style de l'église ; le chœur des stalles ; la tribune ses orgues, et la façade son achèvement. De plus, et surtout, il nous faut pourvoir, chaque année, aux intérêts, il faudrait pouvoir dire à l'amortissement des 40 000 francs de la dette de l'église. La générosité des fidèles, qui a déjà tant fait, et que ne provoque plus aussi efficacement la vue d'un temple inachevé, se ralentit nécessairement ; de sorte que, les temps mauvais y contribuant, on peut se demander si notre chère église de l'Osier n'attendra pas, longtemps encore, les compléments et la libération dont j'ai parlé ! Dieu daigne donner à nos bons et si dévoués Pères de voir bénir encore leurs efforts, pour mener à heureuse fin l'œuvre si laborieusement entreprise ?

Adressons, avant de quitter le sanctuaire et ses bienfaiteurs, un dernier et douloureux hommage à la mémoire de la très-honorée Mlle Francine d'Auberjon de Murinais, décédée à son château de Murinais, le 13 novembre 1875, à l'âge de soixante-quatre ans. Nul ne saura que Dieu tout ce que cette âme d'élite, si délicatement généreuse, par-delà même la tombe, a fait pour Notre-Dame de l'Osier. C'était notre constante et plus digne bienfaitrice ; elle s'est éteinte, au milieu et à la suite d'atroces souffrances, dans la piété la plus sereine, provoquant les larmes et emportant la vénération de toute une population. Ses œuvres et notre fidèle et religieux souvenir la béniront à jamais.

3° Maison de l'Osier. J'ai signalé de nombreux changements dans le personnel, depuis la date du dernier rapport officiel ; il est inutile de lesmentionner ici dans le détail.

Actuellement, la maison est ainsi composée : les RR. PP. Lavillardière, Supérieur ; Cumin et Montfort, Assesseurs ; Gandar, Maître des novices ; Beuf, Avignon, Vassereau,

Chatel, Besson, Henri, Pichon. Je ne me pardonnerais pas et l'on me reprocherait à juste titre de ne pas mentionner ici le nom du R. P. Berne, et de taire la douloureuse et terrible épreuve qui a motivé, à nos très-vifs et unanimes regrets, sa démission de Provincial au mois de juin dernier. Comme il avait, pour d'impérieuses raisons de santé, continué de résider au milieu de nous, en échangeant en 1871 la charge de Maître des novices contre celle de Provincial, nous avons, ce me semble, quelque droit de revendiquer affectueusement tout ce qui le concerne ; et l'on me saura gré, sauf ce bon Père sans doute, de dire quelles tortures il a plu à Dieu de lui ménager, cinq années durant, et quel traitement lui a rendu la santé dont il jouit à cette heure. Ce mal étrange, localisé d'abord dans l'estomac, s'acclimata définitivement dans les nerfs du côté gauche de la face. Il avait été contracté à l'occasion d'une visite du R. P. Provincial dans le Midi, et, chose remarquable, ce climat, depuis lors, provoqua toujours invariablement des recrudescences de cette affection nerveuse. La science crut malheureusement à des abcès formés entre les dents. Il n'en était rien ; la suite le prouva trop. Toutes les dents furent arrachées et le mal persista. Il persista, en dépit de toutes les consultations, de tous les remèdes, de tous les traitements ; et Dieu sait si les hommes de l'art se firent faute d'expédients, tous plus désagréables et plus douloureux les uns que les autres. Le pauvre malade faisait pitié. Une anémie extrême l'avait réduit à l'état de squelette. Son existence n'était plus qu'un enchaînement ininterrompu de douleurs intolérables et indicibles : plus de sommeil, plus de réfection possibles ; la moindre parole même, le moindre mouvement maxillaire provoquaient des paroxysmes inimaginables. Il semblait à l'infortuné patient qu'on lui labourât les joues avec des griffes de fer, tant les nerfs se tordaient dans d'af-

freuses convulsions. La mort lui eût été plus douce ; et notre anxiété grandissait de jour en jour. Dieu mit enfin un terme à tant de tortures. On nous signala un spécialiste fort distingué, major de l'Hôtel-Dieu de Lyon. Le docteur Létiévant conclut, en effet, au premier examen et sans hésiter, à la résection des trois nerfs, que la science dénomme les nerfs temporal, buccal et mentonnier. Cinq millimètres de nerfs furent donc retranchés sur ces trois points, dans deux opérations. La première fut très-laborieuse ; elle dura deux heures, les nerfs s'étant, nous dit le chirurgien, comme déplacés et enchevêtrés, par suite de la longue et violente contraction qu'ils avaient subie. Notre cher opéré qui, par un sentiment non moins exquis qu'énergique de vertu religieuse, avait formellement tenu à résider au milieu des pauvres de l'hôpital, dans une salle commune, dut y rester une quinzaine de jours, pour laisser aux plaies le temps de se cicatriser. Durant ce temps, et au premier avis, nos amis s'étaient émus. Grâce à la prompte et toute spontanée intervention de Mme la marquise de Murinais et de MM. Desgeorges, de Lyon, le malade fut traité avec des égards plus qu'ordinaires. La maison de l'Osier n'oubliera jamais les procédés vraiment touchants d'une bienveillance si honorable et d'une affection si délicate. Cependant l'ébranlement nerveux, suite trop nécessaire de la terrible opération, allait en s'affaiblissant, et le malade entrait en convalescence, quand survint l'érysipèle. Les bonnes Sœurs de l'Espérance de Lyon, que chaque jour voyait inquiètes et empressées au chevet du malade, sollicitèrent alors du docteur avec de plus vives instances l'autorisation d'emmener le Père, pour le soigner sous leur propre toit. Elles furent vraiment inspirées par la Providence, non moins que par leur cœur, car tous les opérés atteints de l'érysipèle succombèrent à l'hôpital. Le

R. P. Berne était à peine installé à l'Espérance, dans l'appartement réservé aux prédicateurs, qu'un immense éboulement se produisait dans la maison même; les murs s'écroulaient à dix pas du malade... Les travaux d'escarpement du chemin de fer des Dombes venaient d'effondrer, dans un précipice de 50 à 60 mètres, la plus grande partie de la maison ; en sorte que de ce magnifique établissement il ne restait plus que des décombres et quelques appartements très-compromis. Le mur de soutenement, mal fondé, s'était affaissé, témérairement ébranlé depuis des mois, et chaque jour, par de formidables coups de mine. On n'avait à déplorer aucune victime, grâce au sang-froid et à l'énergie de la Supérieure. Avant de songer à chercher un abri pour ses propres Sœurs, la digne mère Thérèse s'occupa d'en trouver un pour le malade. Une famille du voisinage, non moins riche que pieuse, se fit un honneur de l'accueillir avec la plus généreuse et la plus exquise hospitalité. De son côté, le major, dérogeant à toutes ses habitudes, visitait journellement, par lui ou l'un de ses internes, son client favori. Docteur et malade s'étaient, en effet, pris en affection ; le malade, par une reconnaissance bien légitime; le docteur, à cause du courage et de la patience de son malade : « Je m'y suis grandement attaché, disait-il simplement, parce que c'est un homme de cœur. » Cinq ou six semaines s'étaient écoulées depuis l'opération. Le résultat, couronné du plus complet succès, ne laissait rien à désirer. Plus aucun ressentiment de l'affection nerveuse.

Me sera-t-il permis ici, mon très-révérend et bien-aimé Père, de dévoiler avec plus de réserve que mon cœur ne voudrait les vives et douloureuses anxiétés que vous avaient fait partager jour par jour tant d'épreuves successives ; votre attendrissement et votre peine en apprenant le séjour et la situation de l'humble religieux à l'hôpital;

ces mille prévenances, enfin, ces sollicitudes incessantes, dont l'excellent Père se sentait touché au-delà de toute expression, et qui allaient si heureusement déterminer sa convalescence? Votre charité venait d'arrêter son départ pour Bordeaux. La directrice générale de la Sainte Famille poussa la délicatesse jusqu'à envoyer de cette ville, pour le soigner pendant le voyage, une Sœur de l'Espérance. Cette bonne religieuse, aux soins aussi dévoués qu'expérimentés, n'eut plus d'autre mission que de seconder, quelques semaines encore, le bien progressif dont l'incomparable solitude de Martillac était l'occasion. L'appétit, la pleine santé, même une sorte d'embonpoint tout surpris d'envahir, pour la première fois peut-être, cette organisation jusque-là si frêle, si maladive, ont réconcilié complétement le bon Père avec la vie et l'espoir de servir encore la Congrégation. Il nous est enfin revenu, pour prendre part à la retraite annuelle que nous donne à cette heure la parole toute fraternelle et tout apostolique du R. P. Marchal, Supérieur de Talence. Nous avons salué avec une très-vive joie le retour et la résurrection du R. P. Berne. La transformation est complète : jamais il ne s'est si bien porté. C'est une véritable merveille, opérée par la science, et couronnée par une charité, un dévouement et des soins, dont nous garderons le plus reconnaissant souvenir à la bonne Mère Hardy-Moisan et à ses filles de l'Espérance de Lyon.

Puisque je signale les épreuves que la maison de l'Osier a subies dans ses membres, je ne puis passer sous silence l'état si douloureux du R. P. Cumin. Tout le monde sait avec quel courage cet excellent Père a supporté et supporte encore des souffrances qui l'ont condamné prématurément au repos. Mais, Dieu merci ! la trempe vigoureuse de sa constitution n'est pas détruite, et nous ne doutons pas qu'il ne retrouve, dans un avenir prochain,

sinon ses forces premières, au moins un état de santé satisfaisant; c'est ce que nous espérons, et des soins intelligents et dévoués dont il est l'objet et de la trempe énergique de son caractère.

Le Noviciat ne saurait passer inaperçu, dans ce coup d'œil jeté sur la communauté. N'en est-il pas l'âme et la joie ? Il a droit à une mention très-spéciale, et que je voudrais rendre tout affectueuse. Sous la direction habile, ferme autant que douce du R. P. Gandar, nos chers novices se forment, avec d'excellentes dispositions, à toutes les vertus religieuses; et c'est avec bonheur que l'on constate, à la fin de leur première année de probation, le succès manifeste de leurs efforts. Ils ne sont pas nombreux, il est vrai. Depuis quelques années la moyenne est de sept ou huit sujets, y compris les recrues du juniorat de Notre-Dame des Lumières. Espérons que ce berceau, tant aimé d'un si grand nombre des nôtres, refleurira : il a eu de si beaux jours, et nous avons un si pressant besoin de vaillants et saints ouvriers !

Nos chers Frères convers aussi deviennent rares. Ces hommes de bonne volonté sont de plus en plus difficiles à trouver. Encore faut-il malheureusement compter avec la récente organisation du service militaire. D'ailleurs, rendons-leur ce témoignage bien mérité : ceux que nous possédons comprennent la beauté et la fécondité de leur vocation ; ils estiment le rôle plus modeste, mais très-méritoire qui leur incombe ; ils n'ignorent pas de quelle utilité sont leurs services pour les âmes et la Congrégation ; et les nouveaux venus peuvent, Dieu merci, s'édifier à loisir de l'esprit religieux, des solides vertus, du dévouement sans bornes de leurs aînés, les Frères profès.

Le R. P. Gandar, si chargé qu'il fût déjà par ses divers emplois de maître des novices, de préfet de nos Frères convers et d'aumônier des Sœurs, n'a point su

décliner les sollicitations qui le pressaient d'accepter encore l'économat, pour enrichir d'un nouveau Missionnaire notre personnel actif. Qu'il en soit ici remercié très-affectueusement. Sans rien dérober à ses devanciers, les RR. PP. Beuf et Besson, de l'honneur et des mérites qu'ils se sont acquis par leur gestion consciencieuse et dévouée, je puis dire que le nouvel économe nous a rendu, depuis un an et demi, les plus grands services. Au prix de quel travail, on le devine sans peine; mais le dévouement à la famille ne sait point compter avec les sacrifices.

Le R. P. Avignon, nommé pour la deuxième fois curé de l'Osier, en 1870, administre la paroisse avec le zèle et la piété qui le caractérisent. Je signalerai particulièrement le soin qu'il prend de ses malades. Son abnégation et sa charité pastorales ne connaissent pas de mesure. Aussi sa tâche est-elle parfois des plus rudes, surtout en nos rigoureuses saisons d'hiver. Dans l'année 1875, il a bien voulu nous prêter de plus, pour plusieurs jubilés, un concours des plus actifs et des plus appréciés. Ce digne Père est plein d'ardeur, pour tout ce qui concerne les soins spirituels de son saint ministère. Je ne sais s'il existe dans le diocèse une paroisse plus abondamment pourvue de secours religieux de tout genre : prédications, confréries, œuvres pieuses, etc. La Propagation de la foi et l'Association de la Sainte-Enfance sont, entre autres, établies sur un pied excellent. Le goût très-prononcé et très-entendu du R. P. Curé pour les cérémonies et reposoirs, sa magnifique voix ajoutent le plus grand lustre à nos fêtes du pèlerinage, animées encore et gracieusement embellies par la belle musique du R. P. Vassereau et les chants de ses habiles choristes. Aussi nos fêtes sont-elles des plus complètes et des plus attrayantes. On accourt et de fort loin pour y prendre part. Les pèlerins, dans leur admiration, ne nous ménagent pas les

expressions les plus flatteuses et les plus encourageantes.

Comme le prescrivent nos saintes règles, notre maison s'ouvre surtout aux retraitants ecclésiastiques. Bon nombre viennent chaque année se retremper en notre douce solitude, dans les exercices spirituels.

Les visites dont le clergé nous honore, pendant la belle saison, s'enchaînent à peu près sans interruption. Nous avons eu le bonheur d'offrir, cette année même, à l'occasion de la confirmation, l'hospitalité à notre nouvel et saint Evêque, Mgr FAVA. Sa Grandeur nous a traités avec une bienveillance extrême, et Elle a daigné manifester, à plusieurs reprises, soit en public, soit dans l'intérieur de la communauté, sa haute sympathie pour nos Pères, et toute sa satisfaction pour leurs travaux et succès apostoliques. Nos Sœurs ont reçu les mêmes témoignages de bonté toute paternelle.

Je ne tairai pas non plus le nom si connu de M. le chanoine Dupuy, que nous considérons comme l'un des nôtres, et que Dieu conserve, malgré ses soixante-dix-huit ans, dans une étonnante vigueur. Il vit au milieu de nous et nous l'aimons comme la relique vivante et vénérée des origines de la fondation de cette maison. Notre-Dame de l'Osier, dont il a ressuscité la dévotion et le pèlerinage, lui accordera de longues années encore. C'est notre plus doux espoir. Le R. P. AUDRUGER, à l'occasion des noces d'or de M. Dupuy, le lui disait du haut de la chaire, en 1870. Notre reconnaissante affection ne forme pas de vœu plus ardent. Dirai-je que, toujours jeune d'esprit, de mémoire et de cœur, l'aimable vieillard, conteur infatigable, est l'âme et fait le charme de toutes nos fêtes de famille ?

Je saluerai, en terminant, la mémoire du regretté M. Brissaud, ancien Curé de Vatilieu, paroisse limitrophe qu'il a desservie pendant quarante ans avec une inépuisable charité, et retiré à l'Osier depuis plusieurs

années. Il s'est endormi dans le Seigneur, au mois de juin dernier, avec les sentiments de la plus tendre piété envers la très-sainte Vierge, et après une très-courte maladie. Ce saint Prêtre nous édifiait beaucoup par son très-grand esprit de foi. L'aménité de ses relations et son empressement à nous rendre service lui avaient assigné sa place dans toutes nos réunions intimes. Il a emporté toute notre affection et tous nos regrets.

La Maison matérielle a passé, elle aussi, dans ces dernières années, par des transformations et réparations importantes. La porte d'entrée et les parloirs ouvrent aujourd'hui sur le midi. C'est l'œuvre du R. P. Audruger, qui a, de plus et entre autres, aménagé une très-belle salle d'exercices au-dessus de la nouvelle sacristie, qui occupe elle-même l'emplacement du chœur de l'ancienne église. Le R. P. Roux, sans compter bien d'autres travaux intérieurs, a donné à l'extérieur des bâtiments un lustre tout nouveau, dont le besoin se faisait vivement sentir. Enfin on a créé ou renouvelé, alors et depuis, nombre d'appartements, meubles et choses essentielles, qui ont exigé des dépenses considérables. Ce qui donne à la maison une physionomie très-agréable et la constitue sur le meilleur pied possible. Il ne reste plus aujourd'hui qu'à l'entretenir dignement, et la tâche ne sera pas dépourvue de mérite.

Les divers emplois : sacristie, couture, jardin, cuisine, chambres, etc., sont consciencieusement remplis. Nos excellents Frères ne sont avares ni de leur bonne volonté, ni de leur travail. Cette touchante sollicitude pour les intérêts de la famille les honore, autant qu'elle nous console. Voici le personnel de nos bons Frères convers : FF. Perrin, Viret-Pierre, Delange, profès perpétuels; FF. Bouvier, Leray, Baron, profès de cinq ans ; F. Suge, profès d'un an ; et quatre Frères novices, dont un, le

F. Rosan, prononcera ses premiers vœux à la clôture de la retraite. Tels sont, mon très-révérend et bien-aimé Père, les détails qui m'ont paru dignes de fixer votre bienveillante attention sur le personnel et les œuvres de cette chère maison de Notre-Dame de l'Osier.

Daignez, en nous bénissant tous, pour nous rendre de plus en plus dignes de notre si belle et toute sainte vocation, me permettre de me dire, mon très-révérend et bien-aimé Père,

Votre fils très-humble et très-obéissant en Notre-Seigneur,

A. Lavillardière, o. m. i.

MAISON D'ANGERS.

Angers, le 1er septembre 1876.

Mon très-révérend et bien-aimé Père,

Il y avait sept ans, à peine, que je faisais mes adieux à ce beau pays d'Anjou, pour aller travailler successivement dans nos maisons de Rennes, de Marseille et de l'Osier, lorsque vous m'exprimâtes votre volonté de me voir revenir à Angers, pour y reprendre un ministère exercé déjà pendant six ans.

Je quittai donc Notre-Dame de l'Osier, mais je dois bien l'avouer, je regrettai cette chère maison qui fut autrefois le berceau de ma vie religieuse ; cette gracieuse église, à la décoration de laquelle j'avais eu l'honneur de travailler pendant trois ans, cette Vierge miraculeuse, couronnée, il y a deux ans, par Pie IX, de ce riche diadème que j'eus le bonheur de lui présenter à Rome pour le bénir; il fallait encore s'éloigner de ces populations si souvent évangélisées par nous, et toujours si fidèles aux traditions chrétiennes.

En compensation, mon très-révérend Père, l'obéissance me réservait de bien douces joies, elle me rendait à cette chère maison d'Angers que j'avais vue naître et grandir, et qui fut toujours si féconde en travaux apostoliques ; je revoyais encore le saint et généreux P. LOEVEMBRUCK, modèle parfait du vaillant Missionnaire, soldat intrépide à quatre-vingt-un ans, toujours debout sur le champ de bataille ; je vivais de nouveau au milieu de cet excellent clergé angevin, à l'accueil toujours si cordial, et d'une entente si fraternelle avec nous.

Mais, bien-aimé Père, que les choses avaient changé ! « Cette maison d'Angers, disait le R. P. SOULLIER, Assistant général, dans son rapport au Chapitre général, a eu son époque brillante ; elle est beaucoup moins active aujourd'hui ; la guerre, les changements fréquents de Supérieur et de Missionnaires, et surtout, il faut le reconnaître, l'insuffisance croissante du personnel, expliquent ce ralentissement. » Un de mes prédécesseurs attribue, dans son compte rendu, cette diminution d'activité à notre fondation de Pontmain, et au concours de plusieurs communautés de Missionnaires.

Quoi qu'il en soit, mon bien-aimé Père, cette décadence, imputable aux seules circonstances défavorables, dut alarmer le nouveau Provincial ; car, dans sa première visite, il écrivit dans nos registres les paroles suivantes : « Préoccupé comme nous le sommes de la situation de la maison d'Angers, au point de vue des travaux apostoliques, nous croyons devoir implorer, d'une manière spéciale, l'intervention du Sacré Cœur de Jésus ; à cet effet nous ordonnons une neuvaine, etc. »

La neuvaine, mon très-révérend Père, produisit son effet, et les prières furent exaucées. Quelques mois après, un de nos amis, M. Aubry, avocat à Angers, à l'occasion de mon retour, insérait dans les journaux religieux de la

ville des paroles bienveillantes, capables de ranimer le zèle du clergé pour les missions, et la confiance envers les Missionnaires. Les Prêtres avaient compris l'appel, et en venant nous souhaiter la bienvenue, s'inscrivaient pour de nombreux travaux.

Déjà plus de trente demandes étaient acceptées, lorsque le jubilé fut promulgué.

Il fallut dès lors se mettre en campagne. Les ouvriers évangéliques, décidés à faire bonne contenance devant une si belle moisson, reçurent avec joie le lot que l'obéissance venait de leur assigner. Les RR. PP. Dufour, Gillet, Reynaud, Bonnemaison et Roux réunirent leurs forces pour faire face à *quatre-vingt-quatorze* travaux dont un bon nombre exigeaient plusieurs Missionnaires. Il faut bien l'avouer, mon bien-aimé Père, sans un secours spécial du bon Dieu, cinq Missionnaires n'auraient pu à eux seuls supporter le poids de tant de fatigues.

Je me bornerai à vous donner des chiffres qui, prouveront et les généreux efforts des ouvriers et surtout la confiance dont nous honore le clergé de l'Anjou.

Depuis le mois d'octobre, les cinq Missionnaires ont prêché vingt-cinq missions ou jubilés ; trente-sept adorations précédées de quelques jours de retraite ; huit retraites de première communion ; vingt-quatre retraites dont huit dans de grandes communautés religieuses, entre autres celles des religieuses Trappistines d'Angers et de Laval, les autres dans différents établissements ; un carême à Baugé ; le mois de Marie à Angers ; en tout, quatre-vingt-quatorze. Déjà cinquante-deux travaux sont promis depuis le commencement de ce mois jusqu'après Pâques.

Entrons maintenant au dépôt de mendicité, où le R. P. Eymère continue les traditions de dévouement et de zèle de ses prédécesseurs. C'est là surtout que s'applique d'une manière touchante notre belle devise : *Pauperes evange-*

lizantur. Chaque dimanche le Père aumônier distribue à ses pauvres le pain de la parole, qu'il sait multiplier dans les grandes fêtes, pendant le Carême et surtout pendant la retraite pascale. Tous les ans, des retours sincères viennent récompenser son zèle, et toujours, au moment de la mort, munis des sacrements de l'Église, des pauvres, consolés, s'en vont avec confiance dans un monde meilleur. Malgré son aumônerie, le R. P. Eymère va aussi quelquefois en mission.

Enfin, mon très-révérend Père, pour abréger, je laisse dans le secret les prodiges de grâces et de conversions que le Seigneur se plaît à opérer dans les âmes, par le ministère des Oblats de sa sainte Mère. En effet, nos travaux sont l'occasion d'un grand nombre de faits merveilleux pour le salut de plusieurs; Dieu les permet souvent pour soutenir admirablement le courage des Missionnaires, qui n'en sont que les humbles instruments.

Mais en terminant ce rapport, je suis heureux de vous dire, mon bien-aimé Père, que les faits si consolants que nous venons de vous faire connaître pour réjouir votre cœur, vos Missionnaires d'Angers les doivent, après Dieu, au caractère franchement apostolique de leur prédication, au maintien des traditions de nos ancêtres dans la Congrégation, et à nos splendides fêtes de missions, dont la majesté et l'enseignement frappent les populations, et gravent pour toujours, dans les âmes, les vérités de la religion.

Bénissez vos enfants d'Angers, ainsi que leurs travaux, afin qu'aujourd'hui, comme autrefois, ils travaillent pour la gloire de Dieu, de Marie Immaculée et de notre chère Congrégation.

Agréez, mon très-révérend et bien-aimé Père, l'expression de ma filiale et respectueuse affection en Jésus, Marie, Joseph.

Marius Roux, o. m. i.

MAISON DE SAINT-JEAN D'AUTUN.

Autun, le 22 octobre 1876.

MON TRÈS-RÉVÉREND PÈRE,

Je vous envoie le rapport succinct de nos travaux à partir du mois d'octobre 1875 jusqu'à la même époque de cette année.

En jetant les yeux sur la liste, je trouve dix jubilés, dix grandes missions, trois retraites pascales, quatre retraites de congrégation, seize retraites de première communion et de confirmation ; en tout, quarante-trois travaux. Vous voyez que les Missionnaires de la maison de Saint-Jean ont eu leur part de fatigue pendant l'année du Jubilé. Quel a été le résultat de leurs efforts? Je ne puis mieux vous le faire connaître qu'en citant les paroles de S. Gr. Mgr l'Evêque d'Autun, dans la circulaire par laquelle il annonçait la prolongation du Jubilé jusqu'à Pâques de cette année.

« J'ai eu la consolation, dit Mgr PERRAUD, d'apprendre que dans presque toutes les paroisses où le Jubilé avait pu être fait, et là surtout où il avait été prêché sous forme de mission, il y avait eu d'abondants fruits de salut. Partout la parole sainte a été entendue avec assiduité, empressement, bon vouloir; et les Missionnaires, qui se sont multipliés pour suffire à tant de demandes, Franciscains, Pères de la compagnie de Jésus, Oblats, ont vu leur zèle apprécié par les fidèles, et béni par le Seigneur.

« Je dois des remercîments à tous ces ouvriers apostoliques et particulièrement aux Pères Oblats de Saint-Jean, qui, depuis l'ouverture du Jubilé, n'ont pas pris un moment de repos, et ont moins compté sur leurs forces que sur

leur courage pour répondre aux incessants appels de MM. les Curés. »

Nous avons fait certainement tout ce qui a dépendu de nous pour aller au secours d'un certain nombre de ceux qui nous ont demandés; mais nous avons eu la douleur de refuser au moins autant de travaux que nous en avons accepté.

Dieu a vu notre bonne volonté ; il a soutenu nos forces et béni nos efforts, malgré l'opposition rencontrée dans certaines paroisses. Et à ce propos je ne puis mieux faire que de vous citer une lettre que l'on m'écrivait à la suite d'une mission prêchée dans une grande paroisse, un chef-lieu de canton :

« Je viens vous exprimer la vive reconnaissance qui est justement due à vos Missionnaires pour tout le bien qu'ils ont fait à ma pauvre paroisse. C'est avec regret que je n'ai pu le faire en public, mais les dispositions de notre bourgeoisie pour tous les ordres religieux m'imposaient cette douloureuse réserve.

« Pour moi et pour l'immense majorité de la population, vos Pères ont été des hommes de Dieu, les vrais apôtres de Jésus-Christ. La sympathie générale leur est acquise, et ils laissent après eux un doux et fructueux souvenir. Je n'oublierai jamais les larmes heureuses qu'ils m'ont fait verser. Tout ce qui a du cœur dans ma paroisse tient le même langage.

« Qu'ils prient Dieu pour nous ces bons Pères, et que le bien durable qu'ils ont opéré soit un dédommagement à toutes leurs peines ! Le vrai bien est souvent sans éclat, mais il demeure, c'est le cachet des œuvres de l'Eglise. Oui, merci ! mille fois merci !... »

Nous avons parfois rencontré les difficultés mentionnées par ce bon Curé ; mais nous pouvons dire aussi que nous avons rencontré dans certaines paroisses des familles

qui nous ont puissamment aidés, dans le retour des pécheurs, par les exemples d'édification qu'elles donnaient. Là, le succès était à peu près complet ; et cela prouve que, si l'exemple partait toujours d'en haut, les populations seraient bientôt régénérées.

Maintenant, mon très-révérend Père, je ne puis me dispenser de vous mentionner la nouvelle œuvre qui nous a été confiée. Le gouvernement, ayant acheté de l'Evêché la moitié du parc dont nous avions la jouissance, a fait construire des casernes sur ce terrain. Au mois de mai dernier, les soldats sont arrivés pour occuper ces casernes. Il leur fallait un aumônier. Monseigneur a jugé à propos de nous confier cette œuvre de zèle; et le R. P. Bonnemaison a été présenté par le R. P. Provincial comme aumônier militaire. Ce bon Père a essayé tous les moyens pour opérer un peu de bien parmi ces pauvres jeunes gens; mais jusqu'à ce jour son ministère s'est à peu près borné à dire la messe le dimanche. Avec l'aide de quelques bons officiers du régiment, il vient d'organiser un cabinet de lecture à la caserne. Il s'y rend tous les soirs, et il espère pouvoir faire là quelques conférences. Les enfants de troupe ont été spécialement l'objet de son zèle, et ils ont répondu à son attente.

Le R. P. Brun, Curé de Saint-Jean pendant treize ans, nous a quittés, au commencement de cette année, pour aller à Talence. Les fatigues et sollicitudes qu'il s'était imposées pour les réparations de son église avaient altéré sa santé, et un climat plus doux lui était devenu nécessaire. Il est parti, emportant les regrets de ses paroissiens et l'estime de l'administration diocésaine, comme l'a témoigné Monseigneur dans une lettre particulière. Le R. P. Bernard, de la maison de Saint-Andelain, est venu prendre sa place. Avec l'aide du R. P. Bonnemaison comme Vicaire, il continue les œuvres de dévouement

que les Oblats ont créées dans ce pauvre faubourg d'Autun.

En terminant ce court rapport, je dois indiquer les noms des Missionnaires qui, avec le Supérieur, ont contribué aux travaux. Ce sont les RR. PP. BARTET et PAYS, tout le temps ; le R. P. LAROSE, seulement pendant quelques mois ; le R. P. BONNEMAISON, qui nous est arrivé au mois de février, et enfin le R. P. MICHEL, qui a bien voulu quitter ses fonctions de Vicaire pour nous aider dans quatre paroisses. Je remercie ces bons Pères de leur obéissance parfaite, et du zèle admirable qu'ils ont montré dans les missions difficiles qui leur ont été confiées.

Voilà, mon très-révérend Père, ce que vos enfants ont fait avec l'aide de Dieu pendant l'année qui vient de s'écouler. Ils ont été heureux de se sacrifier pour le salut des âmes et la gloire de Dieu. Daignez nous bénir tous, afin que nous puissions voler à de nouveaux travaux, et agréez l'assurance de l'affection la plus respectueuse de tous vos enfants de la maison de Saint-Jean.

Votre tout dévoué et respectueux fils en Jésus et Marie,

M.-J. ROYER, O. M. I.

REVUE DES SANCTUAIRES ET PÈLERINAGES

NOTRE-DAME DE SION.

Le R. P. Conrard nous initie par le compte rendu suivant aux principaux pèlerinages, accomplis à Sion, en 1874 et 1875. Le sanctuaire est visité de plus en plus, et les magnifiques réparations faites à l'église et à la maison de communauté, la présence d'un juniorat florissant, l'installation plus commode des pèlerins, tout est devenu un élément de progrès et un attrait pour la piété, sur la montagne de Sion.

Écoutons le R. P. Conrard :

« Arrivé à Sion dès les premiers jours de juin 1874, j'aurais pu, sans doute, réunir de nombreux détails sur les concours réguliers et extraordinaires qui ont amené tant de pieux pèlerins aux pieds de Marie. Mais j'ai pensé qu'en réduisant aux anniversaires du couronnement de 1873 le récit de ces autres fêtes, dont le caractère de piété s'accentue et se résume avec toute la majesté, tout le grandiose possible, j'aurais suffisamment accompli la tâche, bien douce, qui m'est imposée.

« Je débute par le premier anniversaire du couronnement. Dès la veille du 8 septembre, la Sainte Montagne se couvrait de pèlerins. Les trois belles cloches de la tour monumentale annonçaient l'arrivée de Mgr Foulon, Évêque de Nancy, qui tenait à présider les grandes solennités du lendemain. Lorsque le vénéré Prélat donna la bénédiction du très-saint Sacrement, à la tombée de la nuit, l'église, devenue trop petite, ne pouvait plus contenir la foule. La soirée était splendide. Nul vent ne soufflait sur la montagne, et tout portait au silence et au recueillement, ou

plutôt aux charmes de la piété. Durant le calme de la nuit, on voulut renouveler, du moins en petit, la grande scène de l'année précédente. On avait renoncé, il est vrai, à l'appareil électrique, dont les puissants rayons, en tombant sur la statue aérienne, faisaient croire à une apparition; mais les chandelles romaines et les fusées montaient comme des nuages d'encens lumineux devant l'image de Marie, qui semblait sourire à ses enfants; et la foule ravie lui envoyait les cantiques de l'amour. Du haut de son trône, Marie put entendre répéter jusqu'à trois fois ces paroles d'un de nos chants les plus populaires :

Oui, je veux, ô tendre Mère,
Jusqu'à mon dernier soupir,
T'aimer, te servir, te plaire,
Et pour toi vivre et mourir.

« Il était doux d'entendre ce cri de tout un peuple, semblable à la voix des grandes eaux, et qui faisait venir sur les lèvres ces paroles du prophète-roi : « *Mirabiles elationes maris, mirabilis in altis, Dominus.* » Les feux de Bengale, qui semblaient rivaliser d'ardeur dans leurs élans avec les voix de la foule, s'éteignaient, et les chants duraient encore. La statue monumentale n'apparaissait plus avec son front couronné d'étoiles, et ses mains ouvertes, d'où la bénédiction descend; elle était rentrée dans l'ombre. C'était alors, comme le disait un témoin oculaire, le symbole, le mystère de l'amour passant du visible à l'invisible. C'est à cette heure que l'on peut apprécier à loisir le bienfait de la foi.

« Il est onze heures du soir; entrons à l'église. Tout y est calme et recueilli dans la prière. Les confessionnaux sont assiégés, et le spectacle est des plus consolants. A minuit, les messes commencent et se continuent à six autels, pendant toute la matinée.

« Le jour s'annonce aussi beau que la nuit avait été belle, et le soleil, en éclairant de ses premiers rayons la grande statue de la tour, semblait l'entourer d'un vêtement d'or : « *In vestitu deaurato.* » Aux tourelles, étaient suspendues de nombreuses oriflammes aux couleurs de Marie et de Pie IX. D'autres oriflammes, flottant au haut de grands mâts, échelonnés sur deux rangs, ressemblaient à des jalons plantés sur des routes célestes. La procession devait passer par là. Un magnifique arc de triomphe s'élevait aux abords du sanctuaire ; on avait suspendu à son dôme une corbeille quadrangulaire, portant un touchant symbolisme, où se rencontraient à la fois les regrets et les espérances de la patrie en deuil. Ici, nous devons des remercîments au zèle intelligent, au bon goût du P. MICHEL, qui avait été chargé de cette partie de la fête, et qui s'en est acquitté à la grande satisfaction de tous. Il est vrai qu'il a trouvé, dans les junioristes, un ardent et généreux concours. A eux aussi, nos bien sincères félicitations. Durant toute la matinée, la foule allait grossissant, et la table de communion était garnie de convives ; les autels latéraux deviennent, à leur tour, les tables du festin eucharistique.

« A dix heures, Mgr de Nancy, revêtu de ses habits pontificaux, traversait processionnellement l'église, pour monter sur la plate-forme de la tour, et y offrir le saint sacrifice, en face de tous les pèlerins, réunis sur la place, à l'ombre des grands tilleuls. Deux cents prêtres formaient le chœur ; l'année précédente, ils étaient plus de quinze cents, et néanmoins, les chants de ce premier anniversaire étaient eux aussi pleins de majesté, d'enthousiasme. Tous les cœurs, entraînés par un irrésistible élan, étaient émus comme les voix. Après l'évangile, M. l'abbé Scheltien, l'éloquent curé de Saint-Eustache à Paris, est monté dans une chaire, improvisée en plein air, la même

qui avait servi, au jour du couronnement, à M. l'abbé Besson, aujourd'hui Évêque de Nîmes. Dans un langage aussi brillant que facile, et souvent ému, l'orateur a captivé l'attention de la foule profondément recueillie. Reconnaissance pour le passé, demande pour le présent et l'avenir : telles ont été les deux pensées de son discours, où l'on sentait les battements d'un cœur français et lorrain à la fois. Le vénérable Évêque de Nancy, visiblement ému par les paroles de son ancien condisciple et ami, s'est entendu rappeler, en présence du clergé qui l'entourait de ses sympathies et de sa vénération, ceux de ses prêtres qui lui avaient fait leurs adieux, à la clôture de la retraite pastorale, dans une scène déchirante, et qui étaient alors absents de son diocèse, en ces joies de la mère patrie, souvenir touchant et douloureux pour son cœur de Père... A la fin du discours, Sa Grandeur est remontée à la chapelle de la tour pour y continuer l'office pontifical.

« La moitié de la fête était passée. A deux heures les rangs se pressent, la foule s'accroît pour assister à la procession. On peut évaluer à quinze ou vingt mille le nombre des pèlerins. L'heure venue, et au signal des cloches, le défilé des bannières votives commence. Notre-Dame de Sion ouvre la marche, portée par les novices Oblats de Nancy, pour lesquels ce jour est un pèlerinage de tradition. On voit apparaître, tour à tour, les bannières de Metz, de Strasbourg, de Château-Salins, de Lixheim, toujours en deuil, portées par des délégués de ces mêmes villes. L'étendard de Pont-à-Mousson est suivi d'une députation de séminaristes accompagnés de leur vénérable supérieur. Après les quarante bannières, qu'il serait trop long d'énumérer, voici venir les riches reliquaires de saint Gérard, fondateur du pèlerinage au dixième siècle, et la précieuse relique du voile de la très-sainte Vierge,

portée par deux prêtres en dalmatiques, la statue de Notre-Dame de Sion, et les *ex-voto* du couronnement. Enfin, Monseigneur, avec sa chapelle, termine la procession, qui déroule ses longues files autour de la montagne au chant des cantiques de la Sion terrestre, prélude des chants de la Jérusalem céleste.

« La procession, revenue au pied de la tour, écarte ses rangs pour livrer passage aux bannières triomphantes, et au vénéré Prélat, qui remonte sur la plate-forme pour la troisième fois. Les fidèles, redoublant d'ardeur, entonnent les Litanies de la très-sainte Vierge. C'est la dernière heure, le dernier chant à Marie; puis les voix se taisent, le silence se fait, les pèlerins se prosternent, et le Dieu de l'Eucharistie, que le Pontife tient en ses mains, alors suspendues entre le ciel et la terre, bénit la foule émue, qui se relève aussitôt, au chant final du *Te Deum*. A l'une des fenêtres de notre maison, donnant sur le plateau de la montagne, on voyait se dessiner les traits fatigués de celui qui est l'âme de ces belles manifestations, et qu'une maladie cruelle forçait alors à prendre un repos absolu. Vous avez nommé, sans doute, le bien cher P. Michaux. Il jouissait en silence de ce magnifique spectacle et s'associait à la piété des pèlerins et au triomphe de Marie Immaculée. Il recevait ainsi la plus douce récompense que son zèle infatigable puisse ambitionner ici-bas.

« L'heure du départ était arrivée, et les pèlerins ne pouvaient se résoudre à quitter la montagne et ses grands horizons. Ils avaient revu quelque chose des beautés mémorables du couronnement. Pour quelques-uns, la pensée de l'exil était là. Il fait si bon dans la patrie ! Que de supplications et de larmes secrètes! Les bannières des pays annexés sont une prédication vivante et une source de bénédiction pour le pèlerinage. Le sanctuaire devient vraiment un lieu de repentir et de con-

version. Que de visiteurs indifférents, en s'arrêtant devant ces bannières couvertes du crêpe de deuil, ont senti des larmes et des sanglots monter de leur cœur à leurs yeux! Nous en avons été plus d'une fois les témoins. C'est que ces étendards prient, pleurent et espèrent. « *Spes!* » Puisse, bientôt, se lever le jour de la délivrance! et « que des sommets de Sion, comme le dit si bien « Mgr l'Évêque de Nancy, dans son beau Mandement pour « le couronnement, l'horizon ne soit pas à jamais borné « par une frontière! » Alors, ce sera le jour de l'Alsace, de la Lorraine, de la France; le jour du triomphe et de la résurrection. Alors, les collines auront des tressaillements d'amour, et les membres morts sortiront de leurs sépulcres. « *Montes et colles exultabunt Domino, et ossa humiliata.* »

« L'octave de l'anniversaire a été très-bien suivie. Encore que le temps n'ait été favorable que deux jours dans toute cette semaine, les pèlerins bravèrent la pluie et la tempête pour venir rendre à Notre-Dame de Sion le tribut de reconnaissance et d'amour, qu'ils n'avaient pu lui offrir au jour de la grande fête. Chaque jour, il y avait grand'-messe à dix heures et vêpres à deux heures, chantées solennellement par les enfants du juniorat, et suivies du salut du très-saint Sacrement. Chaque jour, aussi, sermon à la messe, et souvent allocution après vêpres, ou le mot d'adieu, avant le départ. Ces solennités occasionnent quelques fatigues, il est vrai, mais c'est alors qu'on éprouve la vérité de ces paroles de saint Augustin : « *Ubi* « *amatur, non laboratur, aut si laboratur, labor ipse ama-* « *tur.* » Le saint tribunal, surtout, offre de grandes consolations, et l'on y constate de nombreux retours. Nous avons remarqué que la grande fête du couronnement a laissé de profondes impressions dans des âmes dévoyées; elles n'ont eu de trêve et de repos qu'en revenant à Sion, achever leur réconciliation avec Dieu.

« J'arrive à une deuxième fête, à un des pèlerinages les plus marquants de l'année 1875, et dont l'initiative revient au R. P. Michaux. Je veux parler du pèlerinage du petit séminaire de Pont-à-Mousson; il comptait trois cents élèves, ayant à leur tête le digne supérieur, M. l'abbé Gombervaux, et la plupart des professeurs. Cette belle manifestation était fixée au 16 juin, jour où toute la France était convoquée à faire sa consécration au Sacré Cœur. Vers les dix heures du matin, nous étions sur le plateau avec une quarantaine d'ecclésiastiques, qui étaient venus prendre part à la fête, et mêler leurs joies et leurs chants aux joies et aux chants de ces enfants, dont quelques-uns étaient leurs élèves et leurs protégés. C'était essentiellement une fête de famille. Mais je cède ici la plume au R. P. Zabel, qui a bien voulu envoyer à *l'Espérance* de Nancy la relation d'une journée qui comptera dans les fastes du petit séminaire de Pont-à-Mousson, comme dans ceux du sanctuaire de Notre-Dame de Sion et du diocèse :

« Chaque printemps ramène de nombreux pèlerins et d'édifiants concours à Notre-Dame de Sion. Les premiers communiants viennent de fort loin au rendez-vous traditionnel. Le lundi de la Pentecôte, tout en conservant son chiffre de plusieurs milliers de pèlerins, se passe d'une manière toujours plus édifiante. Cette année a déjà joui de plusieurs faveurs exceptionnelles.

« Mgr l'Evêque de Nancy, à la suite de sa première tournée de confirmation, vint présider l'ouverture et la clôture du mois de Marie. Cette clôture coïncidait avec le premier jour de l'Octave du très-saint Sacrement. Précieuse Octave pour les gardiens du sanctuaire et pour les paroissiens, qui eurent le bonheur de jouir, pendant une semaine entière, de la présence et de la bénédiction quotidiennes du premier pasteur du diocèse. Ces bénédictions préparaient une autre joie ; car l'exemple du Prélat avait

fait naître une pensée qui fut vivement accueillie par l'âme ardente du digne supérieur du petit séminaire de Pont-à-Mousson. Il s'agissait (chose inouïe dans les fastes du diocèse) d'organiser une grande promenade-pèlerinage à Notre-Dame de Sion. M. l'abbé Gombervaux vint visiter la sainte montagne pour examiner l'emplacement et les ressources, et tout fut arrêté pour le 16 juin.

« Trois grandes pensées présidaient au choix de cette journée, devenue justement mémorable : célébrer le deux-centième anniversaire de la première apparition de Notre-Seigneur à la bienheureuse Marguerite-Marie au monastère de Paray-le-Monial ; fêter le premier jour de la trentième année de l'élection de l'incomparable Pie IX, si glorieusement régnant ; enfin accomplir l'acte de consécration au Sacré Cœur de Jésus, pendant qu'à Paris on bénissait la première pierre de l'église du Vœu national. L'idée était grande : sa réalisation ne laissa rien à désirer. C'était un solennel acte de foi : il eut son épreuve, car la journée du 15 fut orageuse et menaçante, mais celle du 16 fut sereine. Le soleil effaça le souvenir de la température de la veille, sans toutefois trop échauffer l'atmosphère. Le ciel favorisait évidemment les vœux des jeunes lévites.

« A huit heures du matin, la caravane amenée de Pont-à-Mousson à Nancy par un train spécial, arrivait en gare de Vézelise, et prenait à pied la direction de la sainte montagne. Déjà, du sommet, mille regards impatients suivaient tous les mouvements des jeunes pèlerins. La marche était accélérée, car tous les cœurs étaient ardents. Bientôt les clochers du sanctuaire saluèrent l'approche des trois cents Mussipontains. L'ascension de la montagne se fit à la manière d'une prise d'assaut. M. le Supérieur marchait à la tête de la colonne et modérait l'ardente impétuosité de plusieurs, qui convoitaient l'honneur d'ar-

river les premiers. Au signal, tous se trouvant sur le plateau en face de la majestueuse statue de Notre-Dame de Sion, de toutes les poitrines, ou plutôt de tous les cœurs, éclate, comme d'une seule voix, le chant du *Salve Regina*. C'était le premier salut envoyé à la *Protectrice de la Lorraine*.

« Après quelques instants de repos, les pèlerins entrèrent à l'église dans un ordre parfait et la messe commença. L'évangile chanté, le R. P. MICHAUX, dans un langage à la fois simple et pathétique, rappela à ses jeunes auditeurs qu'ils venaient prier pour l'Eglise, pour le souverain Pontife et pour le premier pasteur du diocèse, pour leurs familles et pour la France, pour leurs bons maîtres et pour eux-mêmes, afin de devenir un jour de saints prêtres. Sa voix trouva de l'écho dans tous les cœurs.

« Il serait difficile de redire les impressions produites par les centaines de voix qui exécutèrent le chant de la messe avec une gravité, une piété et un ensemble remarquables. Quelques morceaux de musique furent particulièrement l'objet de l'admiration. Après la messe, on passa de l'église au réfectoire. Il ressemblait un peu à celui des enfants de Dieu en route pour la terre promise. Les arbres séculaires de Sion formaient les pavillons, la terre servait de table, la pelouse remplaçait la nappe, et les pierres brutes étaient devenues des siéges. Tout allait à merveille. Pas de préoccupations, un bon appétit et un cœur joyeux. La table des maîtres touchait à celle des élèves. Elle comptait un grand nombre de prêtres venus sympathiquement à une fête, dont quelques-uns avaient été les inspirateurs généreux.

« A deux heures, la procession s'organisait au chant du *Magnificat*. Ce fut le moment le plus touchant. La croix processionnelle du séminaire ouvrait la marche;

venait ensuite une bannière aux cœurs de Jésus et de Marie, la belle bannière de la Congrégation, celle de saint Louis de Gonzague, la précieuse relique du saint Voile, le beau reliquaire de saint Gérard, la statue de Notre-Dame de Sion, sur son riche brancard, trois cœurs en vermeil sur un beau coussin de soie blanche et d'or, portés par des ecclésiastiques en dalmatiques et par les séminaristes en habits de chœur aux nuances bleues et roses. Impossible d'exprimer les impressions des assistants. Plusieurs fois, surtout au chant du cantique spécial de Notre-Dame de Sion, elles se traduisaient par de douces larmes. L'harmonie des voix et des instruments produisit un effet des plus heureux. La rentrée dans le sanctuaire s'effectua au chant enthousiaste du *Te Deum*, suivi immédiatement du salut solennel du très saint sacrement. Avant la bénédiction, M. le Supérieur, quittant les degrés de l'autel, monta en chaire, et, un cierge à la main, prononça l'acte de consécration au Sacré Cœur de Jésus, que tous les assistants, séminaristes, Oblats, paroissiens et nombreux étrangers, suivaient dans le plus profond recueillement.

« A la sortie, les élèves prirent à la hâte un petit goûter et les groupes se formèrent pour le départ. Le *Sub tuum* fut le salut d'adieu à Notre-Dame de Sion. Aussitôt nos voyageurs pèlerins reprirent la route de Vézelize, et, conformément au désir du vénérable doyen, ils traversèrent la petite ville, musique en tête, en se rendant à l'église. Le Saint-Sacrement étant salué, ils reprirent sans délai la direction de la gare. A six heures, ils étaient tous en chemin de fer, emportant les douces émotions d'une journée qui n'avait eu que le défaut d'être trop courte.

« En quittant le sanctuaire de Notre-Dame de Sion, les séminaristes de Pont-à-Mousson ont déposé aux pieds de la très-sainte Vierge trois cœurs en vermeil, sym-

boles représentant les trois divisions des élèves du séminaire. Dans le cœur de tous les témoins du pèlerinage, ils ont laissé trois souvenirs : le souvenir de leur piété, le souvenir de leur bonne tenue et le souvenir de la grande édification d'un si beau jour. Bénis soient, après Dieu et Marie Immaculée, les inspirateurs et directeurs de cette touchante fête, qui nous a redit si éloquemment que la piété est utile à tout ; elle prépare les vrais charmes de la vie présente et la sécurité de la vie future.

« Un ancien élève du petit séminaire de Pont-à-Mousson.»

Pour compléter les faits les plus saillants du pèlerinage dans le cours de cette année 1875, il me reste à vous parler, mon révérend et bien cher Père, du deuxième anniversaire du couronnement. Pour éviter des redites inutiles et des détails superflus, j'en emprunte le récit à *la Semaine religieuse* de Nancy, organe diocésain :

« Le deuxième anniversaire du couronnement de Notre-Dame de Sion a été célébré mercredi dernier, 8 septembre. La fête avait, cette année, un caractère d'intimité qui, sans nuire à la solennité, favorisait singulièrement la dévotion.

« Nous arrivions dès la veille par une soirée splendide. Les cloches sonnaient à toute volée ; il nous semblait que leur grande voix avait pris un son plus solennel pour annoncer la fête du lendemain; et à peine les cloches avaient-elles cessé de parler, que la brise du soir nous apportait les échos des chants à l'honneur de la Vierge de Sion. Ce n'était pas ce que des artistes formalistes appellent de la *grande musique*, mais nous déclarons n'avoir rien entendu de plus beau, de plus suave, de plus touchant, de plus céleste: c'était le *Magnificat*, l'*Ave maris stella*, le *Salve Regina,* chantés par les Pères gardiens du sanctuaire, par les jeunes élèves de la maison,

par un grand nombre d'habitants des villages voisins, qui, plus intrépides, n'avaient pas craint de faire une première fois l'ascension pour venir saluer la *Bonne Vierge de Sion.* Nous avons particulièrement apprécié un cantique chanté avec harmonie, mais surtout avec entrain onction et piété, par les enfants du juniorat et composé par le R. P. Simon, l'habile et infatigable maître de chapelle des PP. Oblats de Sion. Nous gravissions les dernières pentes de la montagne : plusieurs feux venaient d'être allumés devant la tour, et alors nous apparut la statue de la Vierge de Sion splendidement éclairée, se détachant sur le firmament, dont les étoiles lui formaient comme une immense couronne ; la foule pousse un cri d'admiration et répète trois fois la strophe : « *Monstra te esse Matrem.* » Oh ! à ce moment on sent que cette prière monte au ciel, et la Vierge, dont les bras sont étendus sur la Lorraine et sur la France, semble les abaisser pour leur dire : « Oui, je suis votre Mère, mettez votre confiance « dans mon bon secours. »

« Ces premières émotions nous en promettaient d'autres pour le lendemain. Le soleil se levait magnifique, éclairant de ses premiers feux la tour monumentale, que pouvaient contempler les habitants de plus de cent villages, disséminés autour de la montagne. Dès cinq heures, les pèlerins arrivent, et les communions sont nombreuses à toutes les messes qui se succèdent sans interruption. Mais voici dix heures : on se groupe sur la pelouse qui forme comme le parvis de l'église ; la messe est célébrée dans la chapelle extérieure de la tour, par M. l'abbé Jambois, vicaire général de Nancy ; nous sommes vivement frappés du recueillement et de la piété des assistants. Le sermon, donné par M. le Curé de Champigneulles-lez-Nancy, y a certainement contribué.

« Après avoir décrit ce mouvement religieux qui porte

la France aux sanctuaires les plus illustres et montre que, dans ce spectacle, il y a non-seulement une espérance, mais une certitude pour le salut de notre beau pays, M. l'abbé Pano nous a donné des conseils dont, pour notre part, nous lui sommes reconnaissant. Il nous a dit le but d'un pèlerinage et les conditions pour faire un *bon pèlerinage* : le but, c'est de devenir meilleur; c'est pour cela qu'une condition importante est la réception des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. Cette condition, beaucoup l'ont remplie, et nous pourrions citer des personnes qui s'étaient mises en route à deux heures du matin; qui ont fait dans leur journée plus de 50 kilomètres à pied, et plus de 70 en chemin de fer, et qui n'ont pu communier qu'à onze heures. En terminant, l'orateur n'a pas manqué de recommander aux pèlerins la nécessité d'affirmer leur foi et de la défendre généreusement devant les méchants. Nous avouons, en toute simplicité, que ce dernier aveu nous a fait du bien, et qu'aux accents de cette parole inspirée, nous avons compris, mieux que jamais, l'obligation, pour un chrétien de protester, par sa ferme attitude, contre les maximes du monde. C'était pour la première fois que le sermon était donné du haut de la galerie extérieure de la tour. L'essai a été concluant; malgré l'élévation (près de 10 mètres), pas une seule parole n'a été perdue, pour aucun des auditeurs, même les plus éloignés : désormais c'est de là que le prédicateur devra parler les jours de grands concours. A deux heures, commence la procession traditionnelle, qui se fait dans un ordre parfait; toutes les bannières sont déployées, des larmes coulent sur le passage de celles qui rappellent une douloureuse séparation... Les RR. PP. Oblats portent la statue de l'Immaculée Conception; car, paraît-il, ils ne cèdent cet honneur à personne.

« Et pendant ce triomphe solennel décerné à Marie, notre pensée se reportait à quinze ans en arrière. Quel changement ! Et cette transformation, nous la devons, après Dieu, à la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée. Nous avons pu voir, mercredi dernier, les trois Pères à qui en revient surtout le mérite : le P. Conrard, à qui l'on doit la première idée de ce monument commémoratif ; le P. Zabel, qui en a surveillé l'exécution ; le P. Michaux, qui l'a conduit à bonne fin, et dont le nom sera perpétuellement lié à la restauration du pèlerinage de Sion.

« Enfin la fête se termine par la bénédiction du très-saint Sacrement, et presque aussitôt sonne l'heure du départ ; il faut quitter bien vite la sainte montagne, le chemin de fer n'attend pas. On se hâte de faire ses dernières recommandations à la *bonne mère*, et l'on s'en va le cœur plein de douces émotions, quoique un peu triste de quitter ces lieux témoins de tant de prières et de miracles ; on se console en se retournant souvent pour adresser un dernier adieu à la Vierge de Sion, on se console surtout en se disant : Je reviendrai. C'est l'exclamation que nous entendons répéter autour de nous. Oui, revenez, pieux pèlerins, venez vers celle qui est votre espérance, votre vie, votre salut. Et nous aussi, nous reviendrons. »

« UN PÈLERIN. »

Je dois ajouter que l'affluence des pèlerins a été moins considérable que l'année dernière. Cependant nous comptions encore cinq à six mille personnes. Mais nous avons été privés de la présence de Mgr l'Evêque de Nancy, qui assistait, ce même jour, au couronnement solennel de Notre-Dame de Benoîte-Vaux, au diocèse de Verdun ; et de Mgr l'Evêque de Saint-Dié, retenu dans sa ville épisco-

pale par le sacre de Mgr Marchal, son vicaire général. Un bon nombre de membres du clergé lorrain, aussi bien que de fidèles, avait suivi les deux Prélats à ces grandes solennités. J. B. Conrad, o. m. i.

PONTMAIN.

PÈLERINAGE DE Mgr LE HARDY DU MARAIS, EVÊQUE DE LAVAL.

La Semaine religieuse de Laval, dans son numéro du 2 décembre 1876, raconte ainsi le premier pèlerinage du nouvel Evêque à Notre-Dame de Pontmain :

Il ne suffisait plus à notre pieux Evêque de « tourner ses regards suppliants vers Notre-Dame d'Espérance » et de l'invoquer de loin, il lui tardait de porter ses pas vers « le lieu béni de Pontmain », et ce vœu ardent de son cœur, le digne Prélat a pu enfin le réaliser mercredi et jeudi derniers. La bonne nouvelle de la visite de Monseigneur n'était parvenue à Pontmain que le mardi soir. Bientôt elle vola de bouche en bouche avec une rapidité électrique : chacun se mit à l'œuvre, et le lendemain Sa Grandeur trouva les rues et les maisons élégamment ornées et pavoisées, et, ce qui était pour Elle la plus belle des décorations, elle vit tout un peuple accourir à sa rencontre, avec un élan spontané, inspiré par l'amour et le respect. Les RR. PP. Oblats, gardiens du sanctuaire ; M. le Doyen de Landivy, M. le Curé de Saint-Ellier, les Sœurs, les enfants avec leurs oriflammes, étaient rangés processionnellement à l'entrée du bourg, attendant Monseigneur sous un bel arc de triomphe. A son arrivée, Monseigneur fut complimenté par M. le Maire de la commune, récemment érigée. Après la réponse gracieuse et bienveillante de Monseigneur, la procession se mit en marche et se dirigea vers l'église, au chant de l'*Ecce Sacerdos magnus :* Sa Gran-

deur marchait sous le dais, porté par les notables de la paroisse, et elle était escortée d'une grande foule, heureuse de s'incliner pour adorer le Très-Saint Sacrement, puis Monseigneur prêta l'oreille aux paroles de bienvenue qui lui furent adressées du haut de la chaire par le R. P. BOURDE, Supérieur des Oblats de Pontmain.

Monseigneur remercia le R. Père des bons sentiments qu'il lui avait exprimés en son nom, au nom du R. P. Curé et de toute la paroisse. Il raconta ensuite comment, en 1871, après les désastres de la guerre et les horreurs de la Commune, après avoir visité Notre-Dame de la Salette, qui avait prédit plus de vingt ans auparavant les malheurs de la France, il entendit une voix intérieure l'invitant à venir à Pontmain, là où Marie s'était montrée non plus éplorée, mais souriante.

Il vint, il vit, il pria, il crut et fit partager sa foi à un écrivain distingué qui n'est plus, mais dont l'ouvrage sur la *Salette, Lourdes et Pontmain* contribue encore chaque jour à faire davantage connaître, aimer, bénir, visiter Notre-Dame d'Espérance. Il comprit alors les desseins de la miséricorde divine sur la nation éminemment catholique dans sa mission et son caractère ; un instant livrée à la puissance des fils des ténèbres, elle échappera à leurs mains, comme le passereau aux filets de l'oiseleur, par la prière toute-puissante de Marie, unie à la nôtre : car Marie veut que ces enfants prient avec elle : *Mais priez, mes enfants.*

La France de Voltaire redeviendra la France de Clovis, de Charlemagne et de saint Louis. Quand il visitait ainsi, en qualité de simple prêtre, il y a cinq ans, le lieu sanctifié par l'apparition de Marie, Monseigneur ne se doutait pas qu'il reviendrait un jour à Pontmain, comme évêque de Laval, pour répandre ses meilleures bénédictions sur la paroisse aimée de Marie. Cette bonne Mère est apparue comme l'arc-en-ciel de la miséricorde, tenant entre ses mains, nous présentant elle-même son Fils crucifié et nous promettant le salut, si nous voulons prier. En finissant, Monseigneur a adjuré les habitants de Pontmain de se montrer toujours dignes de la grande faveur accordée à leur bourg par la Reine du ciel. Il les a exhor-

tés vivement à donner l'exemple de la prière et de toutes vertus chrétiennes.

Après ce discours, religieusement écouté, Monseigneur présida la procession ordinaire du pèlerinage, et donna la bénédiction du Très-Saint Sacrement. Le soir, le bourg fut brillamment illuminé en l'honneur de l'illustre visiteur.

Le lendemain, jeudi, Monseigneur célébra la sainte messe à huit heures et demie ; l'église était remplie de fidèles. Accompagnée de M. Hawke, architecte du département et des Pères Oblats, Sa Grandeur a visité l'église en construction et a constaté avec satisfaction que les travaux sont assez avancés pour permettre bientôt de procéder à la bénédiction du transept et du chœur, et tout lui fait espérer qu'il pourra dans la suite pousser activement l'entier achèvement de l'édifice.

SAINT-MARTIN DE TOURS.

Le R. P. Delpeuch a rendu compte dans *la Semaine religieuse* de Tours des fêtes du pèlerinage national annuel, accompli en novembre 1876. Nous détachons de son récit les pages principales où sont résumées les solennités de l'Octave :

Le 11, jour de la fête, était le samedi. Est-il nécessaire de dire que les consolations ont été nombreuses, abondantes, d'une douceur inexprimable ? Que de chants harmonieux ! que de prières sublimes ! que d'actes de piété et de foi ! que d'élans d'amour ! A six heures, le T. R. P. Boré, supérieur général des Lazaristes, conduisait le grand séminaire, accomplissait son pèlerinage, avec ses fervents lévites, devant le tombeau de celui qui fut la *Perle du sacerdoce*. Sanctuaire envahi déjà, communions nombreuses. Les messes avaient commencé à cinq heures et demie : elles ne cessèrent qu'après une heure de l'après-midi.

A sept heures, les RR. PP. Jésuites présentaient au Patron

de la Touraine, afin qu'il le protége, leur beau et florissant collége de Saint-Grégoire de Tours. A huit heures, notre bon et vénérable Archevêque, Mgr Colet, célébrait l'auguste sacrifice pour l'archiconfrérie de Saint-Martin. A neuf heures, la paroisse de Saint-Pierre des Corps arrivait processionnellement avec son pieux clergé. Cette simple nomenclature dit plus que toutes les descriptions, car le sanctuaire voyait son enceinte envahie par des foules sans cesse renaissantes.

Bientôt la ville cédait la place aux autres paroisses du diocèse. Chinon, Huismes, Seuilly et Laroche ont ouvert la voie. Pèlerinage bien ordonné, plein d'entrain, dans lequel les jeunes personnes du chef-lieu d'arrondissement ont surtout édifié par l'harmonie de leur chant, comme par la modestie de leur tenue. Le Grand-Pressigny et Champigny, la Guerche et Barrou, la Tour-Saint-Gelin et autres paroisses ont succédé aux pèlerinages précédents. Neuillé-Pont-Pierre, Saint-Antoine du Rocher, Château-la-Vallière, Semblançay, Rouziers et bien d'autres députations diocésaines se sont rencontrées dan la chapelle provisoire, beaucoup trop restreinte pour contenir ces foules. A chaque instant il fallait écarter les uns pour donner place aux autres. Triste nécessité et consolante fatigue. La gloire du saint semblait être chantée par tous les cœurs, et toutes ces voix pleines d'amour se trouvaient au même diapason de ferveur, de confiance et de foi.

Dans ce même jour, bien qu'il dût être représenté encore le lendemain, le canton de Sainte-Maure nous a envoyé des groupes nombreux et édifiants. Là vient se placer un petit ennui. Le retard éprouvé par le train qui portait nos chers pèlerins les a fait arriver à une heure dix minutes, soit après toutes les messes célébrées. Or, encore que l'audition de la messe ne fût pas obligatoire, cela a été une déception et une privation vivement senties. Mais, à trois heures, tous les pèlerins se trouvaient réunis pour chanter la gloire du saint Protecteur de la France. C'était une consolante compensation. Il était impossible, parmi ces enthousiasmes de la religion, de ne pas s'écrier : « Toutes ces foules croyantes attireront certainement les miséricordes célestes sur notre patrie. »

Nous devons dire ici un mot de l'orateur qui a donné une voix à tous les sentiments de nos cœurs pendant la neuvaine solennelle. Nous le proclamons avec joie, le R. P. Sourrieu s'est constamment montré l'homme des hautes études, des fortes pensées, et de la solide piété. A la métropole, il a exposé les belles et fécondantes doctrines de la vie sociale par l'Eglise. A la chapelle provisoire, il a voulu descendre de ces sphères sublimes et habiter la région de la vie chrétienne individuelle ou dans la famille, afin d'en donner les enseignements pratiques. A-t-il réussi à descendre ? nous ne voudrions pas prononcer. Il y avait sans doute plus d'abandon dans le dernier genre, mais nous estimons qu'il n'y avait ni moins de grâce, ni moins d'élévation. Style tour à tour imagé et incisif, originalité et fines observations, en un mot tout cet ensemble de beautés qui caractérise la littérature vraiment française, se trouvait dans sa parole toujours surnaturelle. Nous connaissons même des auditeurs, parmi les plus intelligents, qui ont préféré les causeries élevées du matin aux discours solennels du soir.

Le jour de la solennité, dimanche, a été témoin de prodiges encore plus étonnants. Il nous serait impossible de dire, même approximativement, le nombre des pèlerins. Dès cinq heures du matin, la chapelle se remplissait de fidèles. Le canton de Chinon qui, la veille, avait tant édifié, envoyait une députation plus considérable encore. Azay-le-Rideau et autres paroisses s'unissaient à cette députation sur la même voie ferrée. Sainte-Maure et les paroisses voisines, plus heureuses que la veille, arrivaient pour la messe de midi. Blois et Vendôme, Contres, Onzain et Chaumont s'unissaient à Mosnes et autres groupes d'Amboise et des environs ; Châtellerault et le diocèse de Poitiers étaient représentés par de nombreux jeunes ouvriers et par de fiers et nobles chrétiens. D'un côté, la Chapelle-sur-Loire et Saint-Patrice, Langeais et Saint-Mars ; de l'autre, Château-Renault et les paroisses voisines, arrivant en foules pressées, venaient enfin se joindre à Fondettes, Saint-Martin-le-Beau et tous les environs de Tours. De l'aveu de tous on n'avait jamais vu pareille af-

fluence. Si autrefois les *vomissoires* antiques jetaient les foules hideuses du paganisme dans les arènes, dimanche les voies nouvelles semblaient offrir au grand thaumaturge des Gaules des cœurs tout prêts à le glorifier en se plaçant sous sa puissante protection. Pourquoi ne pas ajouter que jamais ne parut plus manifeste la nécessité de construire la basilique ?

Procession générale au saint tombeau.

L'affluence inaccoutumée des pèlerins rendait évidente une manifestation extraordinaire, majestueuse, imposante. L'attente générale n'a pas été trompée.

Il est vrai que le temps menaçait d'opposer à l'acte public de la foi de nos populations un obstacle réputé insurmontable par les hommes. La veille une pluie abondante avait jeté des épouvantements dans les âmes les plus confiantes. On eût dit une entrave du démon. Le prince du mal avait promis autrefois à saint Martin d'être toujours sur son passage ; or, encore qu'il soit menteur dès le commencement, il a tenu parole sur ce point. Mais saint Martin, surtout, a été fidèle à sa promesse de le combattre et de le vaincre : comme autrefois il commandait au démon de quitter le corps des possédés, il lui a commandé de quitter les éléments, les vents, les nuages conjurés contre la procession. Le cortége des fidèles s'est alors répandu dans les rues de la cité au milieu de la joie universelle et sous un ciel pacifié.

Oui, elle était belle à contempler cette procession éclairée par la double lumière de la foi et de l'espérance ! Il était beau de voir ces longues rangées de chrétiens de tout âge, de toute condition, serpentant la lèvre ornée de prière et le cœur décoré d'amour ! La musique du 66e et celle du pensionnat des Frères, celles du cercle de Saint-Joseph et celui de Saint-Pierre des Corps ont constamment animé la marche, semblant jeter la louange du saint aux plus lointains échos. De plus, chaque groupe, chaque pensionnat, chaque institution, chaque congrégation avait son chant, son harmonie, sa beauté religieuse. Les bannières se balançaient avec grâce,

les unes portées par de modestes jeunes filles, les autres aux mains vigoureuses de quelques jeunes gens et quelques nobles chrétiens. On remarquait celle de M. Lafon, le peintre de Mentana, cette illustration que répudient ceux qui n'aiment la lumière ni dans l'art, ni dans la science, ni dans la société. Les bannières en deuil de Metz et de Strasbourg, et celle du Comité général des pèlerinages, attiraient les plus sympathiques regards. Des hommes nombreux, pressés comme l'herbe dans la prairie, étaient là, sous ces bannières, comme des soldats sous le drapeau. En les voyant tous recueillis, profondément religieux, marchant décorés de la croix des pèlerins et de la médaille de saint Martin, il était impossible de contenir son émotion. Un mot seul peut exprimer les sentiments qui affluaient dans tous les cœurs : « C'est un acte public de foi accompli de manière à ressusciter l'espérance. »

Parmi les neuf pontifes qui rehaussaient par leur présence l'éclat de cette majestueuse fonction sacrée, on distinguait Mgr l'Evêque de Bâle, cet illustre confesseur de la foi que la franc-maçonnerie suisse a chassé du Jura; Mgr l'Archevêque de Tours précédait immédiatement S. Em. Mgr le Cardinal Archevêque de Paris. Arrivés devant la tour Charlemagne, Nosseigneurs sont montés sur l'estrade préparée. Devant eux, à droite et à gauche s'étendait comme un océan de têtes humaines. Silence et respect : c'est toujours le mot de la prière; c'était le caractère de cette solennité. Mais les pontifes chantent les invocations qui préludent aux bénédictions du ciel ; puis ils forment ensemble le signe de la croix sur ces milliers d'hommes. A ce même instant tout ce peuple chrétien tombe à genoux à leurs pieds. Il nous semblait voir, à ce moment précieux, la protection divine descendre sensiblement sur notre patrie. Rien ne saurait être plus émouvant et plus majestueux.

Le lundi 13, les pèlerinages recommençaient. La fête de saint Martin doit, en effet, subir la loi posée si sagement par l'Eglise, et se continuer pendant l'Octave. Le vénérable Evêque persécuté, Mgr Lachat, arrivait à six heures. A huit heures, c'était le tour de Mgr Bécel, évêque de Vannes. Son

Em. Mgr le Cardinal de Paris venait ensuite. Profitant de la présence de cet éminent prince de la cour romaine, quelques dames pieuses avaient organisé une assemblée de charité. Jamais on ne vit à Tours une assistance plus distinguée. L'illustre pontife, après sa messe, a fait avec son auditoire d'élite une suave et exquise conversation, dans laquelle il a surtout parlé de l'Œuvre de Saint-Martin, de ses origines, de ses développements et de son avenir. Le charme sous lequel nous a tenus sa parole simple et grave, toujours bonne et toujours éminemment chrétienne, ne nous a point permis de remarquer l'heure avancée de la matinée quand la cérémonie a été terminée. Du reste, l'Œuvre des églises pauvres du diocèse, en faveur de laquelle les premières dames de Tours ont bien voulu faire la quête, a bénéficié de la nombreuse assistance.

Mgr le Cardinal a daigné voir ensuite chez eux les chapelains de Saint-Martin, Oblats de Marie comme lui, ses frères en religion, mais dont il est l'un des pères, par l'antiquité de sa profession moins encore que par ses mérites et sa haute dignité. C'est dans cette intimité qu'il est plus facile d'apprécier le caractère de cet homme de Dieu, si constamment naturel et bon. On dirait qu'il est heureux de se décharger un instant de ses grandeurs, afin de vivre de la vie qu'il aime, de la vie religieuse et pauvre.

Le mardi, il appartenait à la paroisse de Saint-Etienne d'apporter sa note harmonieuse dans le concert de la louange perpétuelle, *laus perpetua*, en l'honneur du saint patron de Tours. Créée la dernière, elle vient aussi la dernière dans l'ordre adopté pour les pèlerinages. A neuf heures, elle prenait possession du sanctuaire vénéré. La voix éloquente qui, pendant la neuvaine solennelle, a si parfaitement traduit la pensée de tous les pèlerins, venait de s'éteindre pour le départ. Il fallait cependant un langage à cette manifestation de toute une famille spirituelle, à laquelle s'étaient joints beaucoup d'étrangers. L'un des chapelains s'est chargé de cette mission, et la fonction pieuse s'est accomplie dans les conditions ordinaires.

Le mercredi 15 a eu une part privilégiée dans la célébration de la gloire de saint Martin. A sept heures, les dames de Sainte-Ursule et leur pensionnat faisaient leur pieux pèlerinage sous la conduite de M. l'abbé Mars, aumônier de l'établissement. Cette fonction à peine terminée, les dames du Vestiaire de Saint-Martin venaient prendre place autour du tombeau vénéré. M. l'abbé Renault, vicaire général, célébrait l'auguste sacrifice et adressait à cette assistance d'élite une instruction remarquable par la piété autant que par le charme de la diction.

A onze heures, les pèlerins d'Angers et de Saumur arrivaient processionnellement. Un beau groupe d'hommes chantait la gloire du Thaumaturge et méritait l'admiration et le respect des habitants de Tours. Après la sainte messe, célébrée par M. l'abbé Dénéchau, vicaire général, et la vénération des précieuses reliques, ces enfants de l'Anjou sont allés prendre un instant de repos. Ils étaient de nouveau dans le sanctuaire à trois heures, pour assister à une substantielle instruction que leur a faite le même dignitaire de l'Eglise de Tours, qui le matin offrait pour eux le sacrifice de l'Agneau sans tache, et que l'Anjou a donné à la Touraine. A quatre heures et demie, les habitants de Saumur assistèrent encore à la cérémonie sacrée de l'Octave et aux prières que l'on fait chaque jour près du saint tombeau.

Les prémices du jeudi 16 ont été pour les petits et les humbles. Tout le personnel qui est employé à servir l'hospice, sœurs de la Présentation, jeunes filles et aumôniers, était là au complet, dès six heures, dans le sanctuaire. Le petit séminaire remplaçait à six heures et demie les nobles serviteurs des pauvres. Chant liturgique et cantiques pieux, tenue modeste, prière fervente, rien ne manquait au pèlerinage de ces futurs lévites. A huit heures, M. le Curé de Saint-Cyr célébrait la sainte messe pour ses paroissiens, qui étaient présents en grand nombre et dont une centaine a fait la communion.

Le pensionnat Saint-Martin, dirigé par les Frères des Ecoles chrétiennes, a ensuite occupé la chapelle provisoire. L'un des

fils du bienheureux La Salle tenait l'orgue et accompagnait les beaux chants exécutés par tous ces jeunes gens, que nous reverrons à la fin de l'Octave. Il est impossible d'exprimer l'admiration qu'ont excitée les élèves et l'édification qu'ils ont donnée.

Des pèlerinages étrangers au diocèse ont succédé à la réunion de neuf heures. Blois a fourni un groupe de personnes pieuses. Mais le canton de Montrichard, du même diocèse, a envahi notre sanctuaire à onze heures. Un groupe assez nombreux venu de Dangé, dans le diocèse de Poitiers, n'a pu trouver place qu'en descendant dans la crypte. En vérité, ce spectacle était émouvant. La fatigue était grande pour plusieurs qui avaient fait le long trajet avant d'arriver à la voie ferrée, et cependant la communion a été nombreuse.

A deux heures, le clergé de Saint-Etienne, de Tours, amenait processionnellement les écoles. Chant plein d'entrain, belle tenue : c'est l'éloge des maîtres et des parents, et cet éloge est mérité.

Après une prédication adressée à ces chers enfants, les chapelains ont dû faire l'exercice de l'Octave. A ce salut de quatre heures et demie assistaient non-seulement les fidèles de la ville, mais aussi les pèlerins venus le matin. La journée a donc été une hymne non interrompue en l'honneur de saint Martin : *laus perpetua*.

Celle du vendredi 17 a été également belle. Les pauvres ont eu les prémices comme hier. C'étaient, dès six heures, les orphelines dirigées par les Sœurs de Saint-Vincent de Paul et leurs zélées et habiles maîtresses. Chants aussi doux que pieux, tenue aussi modeste que facile, air de contentement et de bonheur en toutes ces enfants que la main de la religion cultive avec tant d'amour.

Les Sœurs de l'Immaculée-Conception ont voulu avoir leur jour et leur office à part. Leur pensionnat de la rue du Commerce, si parfaitement dirigé et déjà si nombreux, a occupé le sanctuaire pendant la messe de neuf heures. Toutes ces jeunes filles, parées de modestie, sont ensuite descendues au saint tombeau, et ont offert leur prière au Protecteur de

la France pour les graves intérêts de la famille et de la patrie, comme aussi pour le bien précieux de leur propre sanctification et de leur avenir.

La fonction de quatre heures et demie avait un double but: la célébration de l'Octave et la réunion des membres de l'Apostolat de la prière. L'Apôtre des Gaules semblait briller d'un plus vif éclat dans cette circonstance. Aussi les fidèles de Tours et les pèlerins venus des environs n'ont point manqué au rendez-vous pieux.

Le 18, c'est le jour de l'Octave. Les solennités vont cesser, cette touchante prière de chaque jour que nous avons appelée *laus perpetua* n'aura plus son éclat public, sa ferveur de fête. Les fidèles se sont redit cela, c'est pourquoi ils sont nombreux au sanctuaire du tombeau de saint Martin. Vers sept heures, les orphelines des Filles du Cœur de Jésus, sous la conduite de leurs pieuses maîtresses, viennent apporter leur note dans le concert des louanges du saint. Communions plus nombreuses à toutes les messes, et particulièrement à la messe de neuf heures. Les étrangers paraissent empressés à recueillir les dernières grâces, et les habitants de Tours à célébrer ces derniers instants de la fête.

Le soir, à quatre heures et demie, le pensionnat Saint-Martin, selon sa promesse et sa pratique annuelle, est venu glorifier son saint patron par les chants les plus harmonieux. Encore que l'on soit accoutumé à admirer les méthodes savantes et savamment appliquées des Frères des Ecoles chrétiennes dans toutes les sciences et tous les arts, on demeurait étonné en écoutant ces jeunes gens que l'on aurait pris pour autant d'artistes. Cette clôture solennelle est aussi une réunion de l'Archiconfrérie. La Touraine catholique a tenu à honneur de se faire inscrire sur ses registres. Déjà plus de trente mille noms inscrits en font foi. Est-il un seul fidèle, dévot à saint Martin, qui n'en fasse point partie? Il ne reste plus, après cette cérémonie, que la messe pour les défunts de l'Archiconfrérie et la distribution des bouquets qui ont été sanctifiés près du saint tombeau. Le dimanche nous a forcés de remettre au lundi cette touchante scène de famille.

Bien qu'il ne fût point compris dans le programme de nos solennités, le dimanche n'a cependant pas été sans sa louange spéciale. Les pèlerins sont encore venus nombreux vénérer les reliques du saint, qui sont demeurées exposées à la dévotion des fidèles jusqu'au lundi.

Ce dernier jour, pieuse affluence : c'était la messe pour les défunts de l'Archiconfrérie ; mais c'était aussi le dernier jour de la vénération des reliques et la distribution des fleurs offertes au saint et déposées sur le tombeau. Vraie fête de famille. Les chrétiens les plus fervents, les plus ornés de foi, sont là, attentifs à recueillir ces débris devenus des reliques.

La chape de saint Martin faisait autrefois des miracles : pourquoi ces objets sanctifiés, eux aussi, par le contact du *repos* du Thaumaturge, selon le langage de la tradition, ne feraient-ils pas les mêmes prodiges?

Qu'il nous soit permis, en terminant cette chronique de nos fêtes, de remercier d'abord Dieu et son saint de tout le bien qui s'est opéré ; ensuite les fidèles habitants de Tours, qui, par leurs largesses, leur concours empressé, leur louange et leur amour, se montrent de plus en plus les dignes enfants de saint Martin. Si nous l'osions, nous ajouterions encore l'expression d'un désir, et nous demanderions à cette bonne capitale de la Touraine de créer un mois de saint Martin, du 11 novembre au 14 décembre, et de chanter chaque jour, pendant ce mois, la gloire de son admirable Père par un office spécial dans le sanctuaire du saint tombeau. Chaque institution, chaque confrérie, chaque congrégation, chaque école, chaque établissement chrétien aurait son jour et sa part dans ce concert harmonieux, et l'on rétablirait avantageusement la solennité appelée par nos aïeux : *laus perpetua*.

L. Delpeuch, o. m. i.,
Supérieur des chapelains de Saint-Martin.

PROVINCE BRITANNIQUE

MAISON DE LEEDS.

Mount Saint-Mary's, Leeds, le 6 novembre 1876.

MON TRES-RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE.

Je viens vous faire mes humbles excuses d'avoir si longtemps tardé à vous envoyer le compte rendu de notre maison de Leeds. Le fait est qu'avec un ministère comme le nôtre, entièrement paroissial, les années et les œuvres se ressemblent tant, qu'on hésite à répéter toujours les mêmes choses.

Il y a un peu plus de deux ans que, pour la seconde fois, l'obéissance m'a placé à Leeds en qualité de supérieur local. Ce fut en 1856, que notre vénéré Fondateur m'appela du Canada, pour exercer ici les fonctions de supérieur. Notre maison de Leeds venait d'être fondée. Il est inutile que je revienne sur le passé. Qu'il me suffise de vous dire, en peu de mots, les progrès réalisés ici avec l'aide de Dieu. En 1856, notre paroisse avait une population de douze cents âmes, sans église, sans communauté et sans écoles. Aujourd'hui, c'est une des plus importantes paroisses de la ville. Elle compte une population de plus de cinq mille âmes, avec une magnifique église, une belle maison de communauté, de spacieuses écoles, fréquentées par près de huit cents enfants. De vastes salles pour l'Œuvre de la jeunesse, un très-beau et vaste couvent avec une communauté de vingt religieuses, auquel est attaché un orphelinat qui, en fait de

style et d'élégance, ne cède en rien aux plus beaux édifices de ce genre. C'est donc vous dire, mon bien-aimé Père, que nous avons à présent, à notre disposition, des moyens fort puissants pour faire l'œuvre de Dieu. Que le Seigneur en soit mille fois béni. Je ne puis oublier de dire que les anciens Pères de cette paroisse ont apporté leur part de zèle et d'activité pour préparer ces beaux résultats. On pourra se former une idée de ce travail, lorsque je vous dirai que le coût de cet établissement s'élève à environ 30000 francs, et qu'à peu d'exceptions près, cette somme si énorme a été quêtée par nos Pères eux-mêmes, ou sous leur direction.

Après une interruption de sept années, je succédais, il y a un peu plus de deux ans, au bon et regretté P. Redmont, dont les mérites vous sont bien connus. Pendant sept ans, il remplit ici, avec le plus grand succès, l'office de supérieur local. Doué de talents solides, d'une amabilité de caractère peu ordinaire, d'un zèle vraiment apostolique, il ne semblait exister que pour travailler à la gloire de Dieu et au bien des âmes. Il s'était acquis, non-seulement l'estime, mais encore l'admiration de tous les catholiques et d'un très-grand nombre de protestants de notre vaste cité de Leeds. Malheureusement, une mort prématurée l'a enlevé à notre chère famille qu'il chérissait en vrai Oblat de Marie Immaculée, et à la paroisse, qui le regrette encore vivement. Que je m'estimais heureux d'avoir ce saint religieux pour supérieur. C'est vous dire combien j'ai ressenti sa perte. Je n'ai donc pas besoin de vous dire combien il m'en a coûté de succéder à un tel ouvrier.

Notre maison de Leeds se compose en ce moment de cinq Pères et deux Frères convers, dont l'un exerce dans nos écoles les fonctions d'instituteur. Comme je vous le disais plus haut, notre travail est exclusivement parois-

sial. Ce ministère, dans les grands centres comme Leeds, dont la population est de trois cent mille âmes, est toujours un peu pénible. Nous sommes les seuls religieux établis à Leeds; aussi, nos confessionnaux sont fréquentés non-seulement par nos paroissiens, mais aussi par un nombre assez considérable de fidèles des autres paroisses.

Nous entendons les confessions trois fois par semaine. Tous les samedis, notre travail au confessionnal se prolonge au-delà de onze heures du soir. Notre église se remplit six fois tous les dimanches. Outre les quatre messes, dont la dernière est chantée et à chacune desquelles il y a instruction, d'autres offices nous occupent; près de huit cents enfants, après l'école du dimanche, assistent à trois heures à la bénédiction du saint Sacrement, puis à six heures, la journée se termine par le chant des Vêpres, suivies d'un sermon et d'une nouvelle bénédiction.

Nos paroissiens fréquentent les Sacrements; mais ce qui contribue beaucoup à leur dévotion, ce sont les associations pieuses qui, successivement, ont été établies par nous. La Congrégation des hommes compte à peu près 400 membres ; celle des femmes, 600 ; celle des garçons qui ont fait leur première communion, environ 200; celle des enfants de Marie atteint le chiffre de 300 ; celle de l'Immaculée Conception, aussi pour les jeunes personnes, arrive à peu près au même chiffre. Il faut ajouter que ces diverses associations prescrivent à leurs membres la sainte Communion tous les mois ; ce qui nous donne un travail considérable. Notre digne Evêque fit donner, l'hiver dernier, dans toutes les paroisses de la ville et simultanément une mission de trois semaines. Trente-quatre Missionnaires y prirent part. Notre paroisse était évangélisée par six Pères, outre ceux de la maison. C'était un beau spectacle de voir

arriver tous les matins, dès quatre heures, de quatre cents à cinq cents hommes pour assister à la sainte Messe, suivie d'une instruction. Dans la matinée, les enfants de la paroisse venaient à leur tour prendre part aux exercices de la mission ; puis, à sept heures du soir, l'église, bien que très-vaste, ne pouvait contenir la foule. A cet exercice, le plus important de la journée, plus de deux mille personnes étaient réunies. A peine l'exercice terminé, les confessionnaux étaient assiégés. Plus de quatre mille personnes s'approchèrent de la sainte Table. La mission fut clôturée par la confirmation, que l'Evêque administra à plus de huit cents personnes, dont la plupart adultes. On reçut à cette occasion cinquante abjurations.

Notre procession de la Fête-Dieu a été solennelle. Pour la seconde fois, elle se fit hors de l'église. Un reposoir élégant fut élevé par nos Pères au milieu de notre jardin. Des guirlandes de verdure, des draperies, des bannières et des oriflammes flottaient au vent sur le parcours entier de la procession. Nos diverses associations et confréries précédées de la musique ouvraient la marche ; les Sœurs avec leurs orphelines venaient ensuite; les enfants jetaient des fleurs à profusion. Un clergé nombreux entourait le saint Sacrement. Plus de quatre mille personnes, dont un bon tiers de protestants, suivaient le saint Sacrement. Chose étrange ! la tenue de ces derniers fut très-respectueuse. Un temps magnifique contribua beaucoup au succès de cette solennité. Une procession du saint Sacrement en dehors de l'église ne s'était jamais vue depuis l'époque de la Réforme. Aussi espérons-nous que ce spectacle inusité en Angleterre aura été pour un grand nombre de protestants une occasion de se renseigner sur la croyance de la présence réelle. Dans la plupart des fabriques de Leeds la procession de Sainte-Marie fut le sujet principal des conversations. Puisse le Seigneur bénir nos vœux, et

augmenter parmi nous le nombre des abjurations. Vous serez bien aise d'apprendre qu'afin de propager de plus en plus la dévotion au Sacré Cœur de Jésus, nous sommes sur le point d'ériger dans notre église un septième autel, lequel auteur sera consacré au Sacré Cœur. Il coûtera 300 livres. Les offrandes des fidèles feront les frais de cette dépense. Désireux d'éloigner des auberges et théâtres ceux de nos paroissiens qui les fréquentent, nos Pères organisent assez souvent dans nos salles destinées à l'Œuvre des jeunes gens des réunions d'amusements. Ces soirées, rendues aussi agréables que possible, attirent souvent de grandes foules, mais, je me demande quelquefois si le bien qui en résulte, ou plutôt le mal qu'on empêche, peut compenser le travail énorme que cela nous impose.

Je regrette vraiment, mon bien-aimé Père, d'avoir si peu de choses intéressantes à vous dire. Vous verrez néanmoins dans ce compte rendu que vos enfants de ce côté de la Manche se dévouent généreusement au salut des âmes. Que s'il ne nous est pas encore donné de nous consacrer à l'œuvre des missions, faute de sujets, le travail de nos Pères, parmi ce qu'il y a de plus pauvre et de plus abandonné, est un véritable apostolat. Leurs efforts constants et souvent couronnés de succès parmi nos frères égarés seront pour vous un sujet de douces consolations.

Daignez agréer l'assurance du respect et de la considération avec lesquels je me dis,

Mon très-révérend et bien-aimé Père,

Votre fils dévoué,

H. Pinet, o. m. i.

MAISON DE KILBURN.

Eglise du Sacré-Cœur, Kilburn-London, le 24 octobre 1876.

Mon révérend et bien cher Père,

Notre communauté de Kilburn se compose de trois Pères, de six jeunes étudiants et d'un Frère convers. Les Pères s'occupent du soin de la paroisse. L'un d'eux est chargé de la direction des étudiants. Un autre vient de recevoir, du R. P. Provincial, la mission de quêter pour notre nouvelle église ; c'est dans ce but qu'il est maintenant à Leeds. Nos étudiants sont des jeunes gens aspirant à devenir Missionnaires Oblats de Marie ; ils nous sont envoyés par nos Pères de l'Angleterre, de l'Ecosse et de l'Irlande. Ils se perfectionnent dans leurs études classiques sous un professeur distingué, membre de l'Université d'Oxford, et se préparent ainsi à entrer au noviciat, où les ont déjà précédés deux de leurs confrères.

Le Frère convers remplit les fonctions de règlementaire, et nous édifie par le zèle charitable avec lequel il remplit auprès de nous les devoirs de coadjuteur.

Comme on le sait déjà, l'église provisoire, où nous exerçons le saint ministère, n'a de place que pour deux cent vingt personnes; c'est de là que nous rayonnons dans un district qui s'étend, vers l'est, à 1 mille ; vers l'ouest, à 3 milles ; vers le nord, à 1 mille ; et vers le sud, à 1 mille et demi. La population de ce petit arrondissement s'élèvera bientôt à plus de 50 000 habitants. Nous y possédons, d'après notre dernier recensement, seulement mille catholiques. C'est beaucoup pourtant, si l'on veut bien se rappeler que nos réunions, en 1864, lors de l'établissement de cette mission, se composaient seulement d'une

quinzaine de fidèles. En 1868, le beau jour de la Nativité de Marie, notre fondation religieuse, qui avait pris naissance le jour de la Chandeleur, sous le toit hospitalier d'une maison de Greville-Road, fit son apparition au grand jour et avec une certaine solennité dans l'église actuelle, dédiée au Sacré-Cœur, église qui n'est encore qu'un second provisoire. Depuis lors, la paroisse a pris un tel accroissement, que nous sommes aujourd'hui obligés d'avoir quatre messes le dimanche. Tous les Pères ont permission de biner. La messe de neuf heures est pour les enfants de l'école. Leurs chants harmonieux édifient les assistants. Nous avons aussi deux bénédictions du saint Sacrement ; à quatre heures de l'après-midi, pour les enfants de la paroisse, après le catéchisme, et à sept heures du soir, après les complies et le sermon. Nous prêchons aussi à la messe de dix heures et à la grand'messe, à onze heures.

Nos offices religieux sont bien suivis par la partie catholique et honorable de nos paroissiens ; ils s'approchent régulièrement des sacrements. Il est bien à regretter, qu'à cause de certaines difficultés d'accès, les pauvres et les protestants du district n'osent pas entrer dans notre église. Il y en a qui savent surmonter ces difficultés, mais ils sont relativement peu nombreux. Toutefois, puisque notre transition, du premier provisoire au second, a produit de si grands fruits en si peu de temps, espérons que lorsque nous aurons passé du temporaire au permanent, c'est-à-dire de la petite église actuelle à la grande que nous voyons en perspective, notre paroisse arrivera à ce degré de prospérité spirituelle que nous appelons de tous nos vœux. Il nous sera alors plus facile de lutter contre les sectes nombreuses et puissantes qui nous entourent et qui construisent partout de beaux temples et de vastes écoles. Les disciples du docteur Pusey, c'est-à-dire les ritualistes, comme tout le monde les appelle, ou

bien les *catholiques anglais*, comme ils se nomment eux-mêmes, n'auront plus alors carte blanche. Jusqu'à ce jour, ils ont exercé une grande influence dans le voisinage. Ils ont déjà construit, près de nous, plusieurs écoles, un orphelinat, un hospice, deux ou trois couvents, où se trouvent des sœurs de leur façon. Ils sont maintenant en voie de bâtir une des églises les plus vastes du nord-ouest de Londres. Si nos projets se réalisent, ils ne retiendront pas longtemps dans l'erreur, et n'y attireront plus si facilement, tant d'âmes qui cherchent la vérité. Le nombre de nos conversions au catholicisme sera alors plus grand.

Nos écoles continuent de prospérer sous la direction de trois dames institutrices, aidées de trois assistantes. Le nombre des élèves inscrits est de deux cent soixante-dix ; le chiffre moyen desfréquentants est de deux cent vingt. La moitié sont protestants. Ils apprennent le catéchisme catholique, et assistent tous aux instructions, quoiqu'ils n'y soient pas obligés. Le compte rendu des inspecteurs diocésains et du gouvernement leur a été, cette année encore, très-favorable. Malheureusement, avec la manie que l'on a, à présent, d'avoir des écoles qui ressemblent à des palais, l'inspecteur de l'Etat serait porté à condamner les nôtres comme n'étant pas assez spacieuses. Toutefois, nous y tiendrons aussi longtemps que possible. Bien d'autres comme nous pauvres catholiques les trouvent convenables. Elles sont un peu trop éloignées de l'église (plus d'un kilomètre), mais elles ont l'avantage de se trouver au centre de notre quartier pauvre. De temps en temps, nous avons le bonheur de recevoir, dans le sein de l'Eglise, des enfants de familles protestantes, qui fréquentent nos écoles. Nous aurions un plus grand nombre de conversions, si les parents n'y mettaient obstacle. L'extension de notre ministère, et le culte du Sacré Cœur, titulaire de notre future église, feront

tomber, il est permis de l'espérer, les préjugés de ces parents, plus ignorants que mauvais.

Inutile de vous parler de notre nouvelle maison. Je crois que le R. P. Provincial vous en a écrit longuement. Le terrain sur lequel elle a été construite a été béni par le R. P. Provincial le jour de la fête de saint Joseph. Le lundi après l'octave on en a béni et posé les premières assises; on y a célébré la première messe le jour de la fête de saint Jean l'évangéliste, 1875. Le 25 janvier 1876, on s'y est installé avec deux ou trois élèves.

Je vous ai parlé, en son temps, d'une retraite de quinze jours, que le R. P. Mathews, supérieur de Tower-Hill, a eu la bonté de donner à nos paroissiens, et des fruits abondants qu'elle a produits. Je n'y reviens pas. Nous avons toutes les années une retraite de ce genre.

Je recommande à vos prières et à celles de ceux qui liront ce que vous voudrez bien insérer dans nos Annales, sur Kilburn, l'œuvre de notre nouvelle église du Sacré-Cœur. J'espère que le jour n'est pas éloigné où les Oblats de Marie Immaculée, qui viennent d'ériger à Tower-Hill le Montmartre de Londres, un magnifique temple en l'honneur des martyrs de l'Angleterre, posséderont au nord-ouest de cette grande cité une Eglise du Sacré-Cœur qui ne sera pas indigne de celle que nous sommes appelés à desservir sur le Montmartre de Paris.

Veuillez, mon révérend et bien cher Père, recevoir l'hommage respectueux de votre affectionné frère en Jésus-Christ et Marie Immaculée,

J. F. M. Arnoux, o. m. i.

NOUVELLES DIVERSES

DES MISSIONS ÉTRANGÈRES

PROVINCE DU CANADA.

Lowell (Etats-Unis).

Le R. P. Mangin nous initie aux origines de la maison de Lowell, et, grâce à son rapport, la congrégation saura désormais ce qu'est cette importante fondation, aux Etats-Unis. La lettre est du 20 novembre 1876.

« C'était en 1867. Un prêtre de Montréal, nommé Leclerc, ancien condisciple de Mgr Williams, Archevêque de Boston, était venu faire visite à sa Grandeur. Monseigneur apprit au prêtre canadien que la ville de Lowell renfermait un grand nombre de ses compatriotes, et son désir d'avoir un prêtre de leur nationalité pour les réunir en paroisse. « Je pourrais assurément vous trouver « quelqu'un, dit M. Leclerc, mais pourquoi ne vous « adresseriez-vous pas aux RR. PP. Oblats, établis à « Montréal ? » Mgr l'Archevêque accepte la proposition et charge M. l'abbé Leclerc de négocier l'affaire. De retour à Montréal, ce dernier va trouver le R. P. Vandenberghe, Provincial, et lui fait part des intentions de l'Archevêque de Boston, en l'engageant vivement à y répondre. Aussitôt le P. Vandenberghe part pour Boston, où il reçoit l'accueil le plus gracieux. Cette première entrevue n'amena cependant aucun résultat, à cause

des points de vue différents sous lesquels chacun envisageait la fondation. Sa Grandeur voulait simplement avoir un prêtre pour desservir les Canadiens de Lowell, et ne pensait nullement à établir une communauté. Le P. Provincial, préoccupé de la pensée d'établir la congrégation à Lowell, désirait non-seulement avoir une paroisse pour occuper un prêtre, mais encore des ressources suffisantes, et demandait, pour cela, une paroisse anglaise ou irlandaise, et la faculté, pour nos Pères, de donner des missions dans le diocèse, conformément à la règle de notre Institut. L'entente ne pouvait s'établir sur des données si différentes ; mais on s'était vu, apprécié et estimé de part et d'autre ; un grand pas était donc fait. Monseigneur, qui ne connaissait pas encore les Oblats, à partir de ce jour ne les considéra plus comme des étrangers. En partant, le R. P. Vandenberghe demanda à Sa Grandeur l'autorisation de faire prêcher une mission, aux Canadiens de Lowell, par deux Pères de Montréal. Ce serait un moyen, lui dit-il, de mieux étudier la situation et de préparer les meilleures résolutions à prendre. Monseigneur accepta avec empressement l'offre qui lui était faite.

« Au commencement de 1868, les PP. Garin et Lagier arrivaient à Lowell pour prêcher la mission canadienne. Ils reçurent l'hospitalité chez le prêtre irlandais, et donnèrent les exercices dans l'église Saint-Patrick ; l'œuvre réussit parfaitement, et plus de huit cents personnes s'approchèrent de la table sainte.

« Tout en s'occupant du salut des âmes, les deux Missionnaires ne négligeaient pas la grande question d'une fondation. Mgr l'Archevêque de Boston vint à Lowell sur ces entrefaites, et le R. P. Vandenberghe s'y rendit de son côté pour conférer de nouveau avec Sa Grandeur. « Puisque vous êtes ici, mon Père, lui dit l'Archevêque,

« nous tâcherons de vous trouver une place ; nous allons « examiner et chercher ensemble ». Aussitôt dit, aussitôt fait ; l'Archevêque et le Provincial montent en voiture et se dirigent vers l'hôpital Saint-Jean, tout nouvellement bâti et remis aux soins des Sœurs de Saint-Vincent. Monseigneur avait encouragé ces Sœurs à bâtir une chapelle publique sur leur propre terrain, et leur en laissait les revenus. Cette chapelle venait d'être terminée, elle contenait quatre cents personnes, et tous les offices paroissiaux s'y faisaient régulièrement. « Si vous voulez, je vous « donnerai cette chapelle, dit l'Archevêque au P. Van- « denberghe ; pour commencer vous la desservirez comme « aumônier des Sœurs ; plus tard on pourra faire une « paroisse irlandaise. » La proposition fut immédiatement acceptée, et il fut décidé que les Oblats s'installeraient à Lowell.

« Aussitôt nos Pères se préoccupent d'avoir une église pour les Canadiens. La Providence leur offrit une occasion favorable. Il y avait une église protestante en vente ; elle était bâtie en briques, avec une façade en pierre, et se trouvait admirablement située, meublée de tout ce qui était nécessaire, même d'un orgue. Le marché fut bien vite conclu, au prix de 11 500 piastres, dont 3 000 furent payées sur-le-champ. Les Canadiens ayant ainsi leur église, furent séparés des Irlandais et constituèrent une paroisse dont le P. Garin fut nommé Curé ; il prit possession le premier dimanche de mai 1868, et le Massachusetts eut dès lors dans l'église de Saint-Joseph, sa première paroisse canadienne. A la même époque, le Père prit possession de l'aumônerie de la chapelle de Saint-Jean. A partir de ce moment, nos Pères qui, jusqu'à ce jour, avaient reçu l'hospitalité chez M. O'Brien, Curé irlandais de Saint-Patrick, vinrent loger à l'hôpital. Le P. Lagier rentra à Montréal, et le P. Guillard vint le remplacer à Lowell, où

il arriva en juillet de la même année 1868, pour s'occuper des Irlandais, à Saint-Jean.

« Nos Pères, pour laisser complète liberté aux Sœurs, n'habitèrent pas longtemps l'hôpital, et ils louèrent au plus tôt une petite maison sur la rue voisine.

« Dans le courant de l'été, Mgr l'Archevêque de Boston, afin d'entrer dans les vues du Provincial, et d'augmenter les ressources de la communauté naissante en lui procurant du travail, confia à nos Pères, d'une manière temporaire, la petite mission de North Billerica ; le P. Lebret arriva du Canada pour s'occuper de cette œuvre, et dès la fin de 1868, nous avions une maison habitée par trois Pères qui desservaient chacun une église.

« Les choses marchèrent ainsi jusqu'au printemps de l'année 1869 ; mais il était évident que cet état ne pouvait être que provisoire. Nous ne pouvions nous accommoder d'une chapelle dont nous n'étions pas les propriétaires ; il fallait acheter la chapelle Saint-Jean. Les Sœurs y mirent beaucoup d'opposition, et il fallut l'intervention de l'Archevêque pour les décider. Le terrain resta aux Sœurs, mais la chapelle, en devenant notre propriété, devint, par là même, église paroissiale, et tous ses revenus nous furent acquis. La première amélioration fut l'agrandissement de ce local, insuffisant par l'annexion de deux bas côtés ; huit cents personnes purent dès lors trouver place. On résolut d'inaugurer le nouvel état de choses par une mission, véritable moyen de se faire connaître et d'attirer les âmes.

« Les PP. Mac Grath et Mangin furent appelés de Buffalo pour donner les exercices; la mission commença le deuxième dimanche de mai 1869, et elle dura deux semaines. Dire l'effet produit sur la population catholique de Lowell, serait chose impossible. L'église insuffisante et les fidèles se pressant aux portes ; les confessionnaux en-

combrés et devenant même inabordables ; six mille deux cents personnes s'approchent de la sainte Table pendant ces quinze jours; en un mot toutes les consolations apostoliques. Un résultat matériel fut aussi obtenu: ce fut la location de toutes les places de l'église, et on ne put satisfaire à toutes les demandes. Le P. GUILLARD, chargé alors de l'église, seconda le mouvement en établissant plusieurs sociétés, et la paroisse se trouva lancée, dès ce jour, dans un véritable mouvement religieux.

« L'église de Saint-Jean est devenue, depuis, l'église de l'Immaculée-Conception ; elle nous appartient en propre, à la différence des deux autres églises dont nous avons parlé, lesquelles appartiennent à l'Archevêque ; nous n'en avons que l'administration.

« Le P. VANDENBERGHE vint à Lowell au mois d'octobre de l'année de la mission, pour constituer la maison. Le dernier jour du mois, la communauté fit une retraite préparatoire à l'acte officiel de fondation, et le jour de la Toussaint le P. GARIN (André) reçut ses lettres de Supérieur; le P. GUILLARD fut nommé premier assesseur et admoniteur, et le P. LEBRET, deuxième assesseur et procureur.

« Mais tout ce qui s'était fait jusqu'à ce jour, en fait d'installation, n'était que du provisoire. Il devint nécessaire de bâtir une église plus spacieuse et plus durable. On se mit à l'œuvre sur un terrain nouveau, comptant sur la Providence et sur la population catholique irlandaise de Lowell, et l'église projetée fut commencée sous le titre de *l'Immaculée Conception*. Cette église sera une des plus belles du pays ; elle a deux cents pieds en longueur ; cent neuf de largeur au transept, et soixante-cinq sous voûte ; elle est en construction depuis cinq ans, et l'on espère qu'elle sera finie au printemps prochain.

« Je finis par où j'aurais dû commencer, c'est-à-dire par

un aperçu géographique de Lowell. Cette ville est située à 25 milles de Boston, et à 28 milles de la mer ; c'est une ville essentiellement manufacturière ; le dernier recensement, fait en 1875, indiquait une population de cinquante mille âmes ; sur laquelle on compte, dit-on, vingt mille catholiques, dont trois mille Canadiens français et dix-sept à dix-huit mille Irlandais. Les catholiques sont généralement employés dans les filatures, et constituent la classe la moins aisée ; de plus, ils changent continuellement, et c'est un mouvement de va-et-vient perpétuel, ce qui amène un renouvellement incessant de la population. Le ministère est laborieux et a ses difficultés, mais il est toujours consolant et fructueux.

« Je suis, mon révérend Père, avec un dévoué respect, votre frère, bien humble, en Notre-Seigneur et Marie.

« J. Mangin, o. m. i., Supérieur. »

COLOMBIE BRITANNIQUE.

Le R. P. Fouquet nous fait connaître les débuts de la nouvelle mission de Kootenay ; son rapport présente un intérêt particulier.

« Saint-Eugène Kootenay (British Colombia Canada), le 22 janvier 1875.

« Notre nouvelle mission est située sur le versant ouest des Montagnes Rocheuses, à 20 lieues, au nord, de la quarante-neuvième parallèle ; elle est limitée à l'ouest par le ruisseau de Saint-Joseph ; au nord par la rivière Sainte-Marie, qui se jette à 2 lieues de là dans la rivière Kootenay ; cette dernière s'appelle Arc-Plate, avant

d'aller se perdre dans la Colombie. Je ne sais pas encore jusqu'où s'étendra notre territoire vers l'est et le sud. Les limites du district qui doit être desservi par cette mission, touchent, à l'est, au diocèse de Mgr Grandin ; au sud, aux diocèses d'Idaho et de Nesqually; ce sera le district le plus petit et le moins populeux. Il renferme une partie de la tribu des Kootenays, quelques fugitifs de celle des Shushuaps, et peut-être aussi quelques familles de celle de Colville, avec une soixantaine de blancs ; une centaine de Chinois y restent encore, mais ils disparaissent de plus en plus avec les mines d'or. C'est la seconde mission que je suis chargé d'établir dans le vicariat ; comme la première, elle portera un des noms de notre vénéré fondateur.

« Au commencement de juillet dernier, je quittai New-Westminster avec mon compagnon, le F. John Burn ; nous arrivions ici dans la première quinzaine d'octobre, après nous être arrêtés aux Arcs-Plates. Il nous survint bien des mésaventures, mais Dieu nous garda, nous et nos chevaux, de tout accident sérieux. Notre maladresse à attacher les bagages était la cause ordinaire du danger ; nos caisses tournaient sur le dos des chevaux et allaient leur battre les flancs, ce qui les mettait en fureur et leur faisait prendre la course dans des chemins impraticables, au risque de tout briser, hommes et bagages. A Colville, en particulier, tout fut jeté à bas ; j'en fus quitte pour quelques livres imprégnés de boue; mon vin de messe fut heureusement préservé. Un jour, un de nos chevaux fit le saut périlleux dans un ravin, et il me fallut aller le tirer de ce mauvais pas, où il s'était fourvoyé avec nos bagages, et cela au milieu d'un essaim de guêpes furieuses, que cette chute aait troublées ; j'en fus quitte pour quelques piqûres désagréables.

« Au bout d'un mois de séjour à notre nouvelle rési-

dence nous nous trouvâmes installés convenablement, après avoir acheté, d'un yankee protestant, un bel emplacement à un prix fort modique, et cela contre toute espérance. La protection de notre saint fondateur nous a été bien utile; nous ne cessions de nous adresser à lui.

« La mission date de trente ans, époque à laquelle les Pères Jésuites que nous remplaçons dans ce ministère commençaient à visiter les Kootenays. Ces Pères ne pouvaient venir régulièrement, se trouvant à cent lieues d'ici. J'ai trouvé tous les Kootenays baptisés, à l'exception d'une femme que j'ai admise dans le giron de l'Eglise chez les Arcs-Plates. Je m'attends à des difficultés, mais je compte aussi sur les bénédictions divines. Mes nouveaux sauvages sont bien différents de ceux des côtes, et sous ce rapport il me faut à peu près recommencer mon noviciat de Missionnaire.

« En passant j'avais visité les Arcs-Plates, où j'avais pris possession le 25 août; quelques-uns étaient venus à ma rencontre à quarante lieues de la frontière, dans le territoire d'Idaho (Etats-Unis). Je dus pendant mon court séjour, établir mon campement dans un bas-fond, à quelques pas de celui des sauvages, afin de ne pas me trouver sur un territoire où je n'avais pas juridiction, et c'est là, encore sur mes terres, que je pus exercer le saint ministère. J'employai une semaine entière à donner à mes sauvages les exercices d'une retraite. Plus de deux cents se présentèrent au tribunal de la Pénitence. Ces confessions furent pour moi une rude besogne. Imaginez que vous arrivez en Russie pour confesser deux cents Russes ignorants et vagabonds, dont vous ne connaissez pas la langue. Telle était ma situation. Grâce à un interprète, et à une liste de questions et d'observations les plus élémentaires, je me tirai d'affaire tant bien que mal, laissant à la divine miséricorde le soin de suppléer à ce qui pouvait

manquer de mon côté, ou de celui des pénitents. Les Arcs-Plates sont les sauvages les plus pauvres et les plus paresseux que j'aie jamais rencontrés ; sous d'autres rapports ils sont bons. Viendront-ils s'établir sur le territoire de la Colombie Britannique, ou continueront-ils à résider spécialement sur celui d'Idaho ? C'est ce que je ne puis dire.

Mes Kootenays m'ont bien édifié pendant mes premiers mois de séjour. A la nouvelle année, les souhaits les plus heureux ont été solennellement et publiquement échangés de part et d'autre. A l'Épiphanie, je commençai à entendre les confessions, et je crois que tous se présentèrent au saint tribunal, avant de partir pour la chasse au buffalo ou à la martre. Comme je plains ces pauvres gens ! S'ils sont moins sensibles que nous au froid, il n'est pas moins vrai qu'ils en souffrent encore beaucoup. Je ne vous dirai pas combien de fois je me suis brûlé les doigts en touchant imprudemment des objets en fer.

« Le chef de mes Kootenays m'a procuré une véritable consolation. Cet homme, avec son air doux, spirituel et sensé, avait été jusqu'à ce moment une énigme pour moi. Tous, Européens et sauvages, lui reprochaient sa faiblesse, qui contrastait étrangement avec la fermeté de son prédécesseur. Jusqu'ici je n'avais pu obtenir qu'il se servit de son autorité pour le bien, aussi ai-je profité du mois de janvier pour le mettre à l'épreuve. Le chef de police est venu me prévenir qu'un homme avait battu sa femme. J'allais célébrer le saint sacrifice de la messe, et j'ai répondu que je m'occuperais de cette affaire après l'exercice. La messe et l'instruction finies, j'annonce que le chef va arborer son drapeau et revêtir ses insignes, pour juger le ménage en litige, dénoncé par le chef de police. Mon chef, surpris de ma hardiesse, me regarde avec étonne-

ment, mais ne fait aucune objection ; je lui promets de l'aider de mes conseils dans l'exercice de sa magistrature. J'étais, il faut le dire, désireux de savoir comment il s'en tirerait ; grâce à Dieu tout s'est passé mieux encore que je ne l'avais espéré ; mon Joseph s'est enfin montré chef et a agi comme tel. Me voilà désormais assuré d'avoir à ma disposition un excellent moyen de faire observer la discipline dans la tribu, sans exposer mon ministère à être odieux. Dorénavant le chef infligera les punitions pour les fautes extérieures ; c'est là un point capital ; le 25 janvier, anniversaire solennel dans notre congrégation, j'ai obtenu pour mes sauvages ce que nous appellerions en France un bon gouvernement.

« Depuis mon arrivée dans ma nouvelle mission j'ai entendu plus de cinq cents confessions, donné cent communions, fait seize baptêmes, trois enterrements et béni six mariages. C'est mieux qu'à Saint-Michel, et cependant je pense toujours à mes infortunés sauvages des côtes de la mer. »

CEYLAN.

JUBILÉ DE JAFFNA.

Le R. P. Pélissier nous communique les faits les plus marquants de l'apostolat de nos Pères dans la capitale du vicariat ; nous lui laissons la parole :

« Parmi les souvenirs les plus remarquables, je dois mentionner aujourd'hui les exercices du jubilé donnés à la cathédrale Sainte-Marie par Mgr Bonjean, notre digne vicaire, et par plusieurs de ses collaborateurs. Sous la direction de ce chef aussi habile que distingué, les exer-

cices ont guéri toutes sortes de misères spirituelles et converti grand nombre d'âmes. Un mois est déjà écoulé depuis la cloture et nous avons encore la consolation de voir rentrer dans le bercail des brebis égarées que le jubilé a prédisposées à cet acte chrétien ; nous légitimons des unions illicites. La mort d'un pécheur scandaleux dans un bourg voisin et le refus de sépulture ecclésiastique ont été plus efficaces encore que nos paroles pour ramener un coin assez mauvais, resté indifférent jusqu'à ce jour. Les journaux de la localité ont rendu compte des heureux résultats de notre apostolat ; je glisse ici leurs récits.

Le catholique *Guardien* de Jaffna s'exprime ainsi dans son numéro du 1er avril : « Le jubilé commencé à la cathédrale le 20 février a été clôturé dimanche 26 mars, sous les auspices de Mgr Bonjean, notre digne prélat, assisté des RR. PP. Mauroit, Pélissier, Saint-Geneys, Flanagan, qui ont occupé la chaire, et des RR. PP. Pulicani, Keating, Jourd'heuil, qui les ont aidés au confessionnal.

« Le F. Xavier Sandrasegara, diacre natif, a occasionnellement pris part avec succès aux fatigues de la prédication ; il s'est occupé surtout à préparer les chrétiens à la réception des sacrements. Tous les révérends et chers Missionnaires susnommés ont redoublé d'efforts et de zèle pour atteindre les fins du jubilé ; malgré les chaleurs accablantes de la saison aucune fatigue n'a été épargnée, aucun moyen omis pour recueillir la plus belle moisson spirituelle. Aux exercices quotidiens du soir, soixante-sept discours sur les diverses matières de la mission ont été prêchés avec succès ; de ce nombre étaient sept conférences appelées *tarka-prasangam* (discussions oratoires) qui traitaient des excuses des pécheurs, du pardon des injures, de l'observance des saints jours, ou qui

attaquaient l'excès des liqueurs enivrantes, les superstitions et gentilités, etc., etc. Ces exercices ont attiré l'auditoire le plus nombreux. Les autres sujets traités étaient également destinés à instruire, à impressionner, à gagner les cœurs, et à les détacher des faux attraits du monde. Le résultat a été d'amener un grand nombre de personnes à la confession et à la communion. Combien de chrétiens, en effet, après de longues années de négligence, sont enfin venus avec la plus grande humilité déposer le fardeau de leurs péchés et en obtenir miséricorde ! Le dimanche surtout était remarquablement beau par l'imposant spectacle de centaines de ferventes communions et confirmations. Ces fêtes se sont accrues en solennités et en splendeur jusqu'à la conclusion du jubilé, où la cathédrale décorée avec goût et brillamment illuminée toute la journée par le reflet éblouissant de milliers de lumières et le Saint-Sacrement exposé, ont attiré, à toute heure, à l'hôte divin, une foule d'adorateurs. Ils venaient tour à tour réparer autant que possible les outrages que Jésus-Christ avait reçus l'an passé, surtout par des vols sacriléges commis dans plusieurs de nos églises. Ainsi fut passée en dévotions et prières cette dernière journée. Le soir, l'église, quoique assez vaste, ne pouvait contenir l'assistance des fidèles. Un discours pathétique de réparation au très-saint Cœur de Jésus a été prêché avec redoublement de zèle, et l'auditoire pénétré faisait, à la suite des Missionnaires, amende honorable, publique et solennelle. La bénédiction du Très-Saint Sacrement clôturait ainsi le mois de grâces et de salut. Le nombre des communions a été de deux mille cinq cents ; il y a eu trois cents confirmations. »

Le P. Pélissier ajoute : « Les protestants eux-mêmes, dans cette circonstance, n'ont pu s'empêcher de rendre justice au zèle du clergé catholique de Jaffna. *Le Patriote*

de Ceylan rendait ainsi compte de notre mission et du bien qu'elle a opéré : « Il est satisfaisant de voir que les labeurs des Missionnaires catholiques ont commencé à porter leurs fruits. Leurs touchantes instructions matin et soir depuis un mois environ ont opéré une notable amélioration dans le caractère et le moral des populations confiées à leurs soins ; nous tenons, en effet, de bonne source que le débit de l'arrack (eau-de-vie de palmier) parmi les catholiques de la ville et des alentours est maintenant considérablement diminué, que moins fréquent est l'usage du toddy (vin de palmier) parmi les classes pauvres ; que la paix et la piété règnent parmi ce peuple naguère à l'humeur si querelleuse. Evidemment des prêtres sont infatigables et s'efforcent de relever les âmes, d'instruire les ignorants et dans des circonstances si défavorables (les chaleurs excessives) leurs efforts sont si persévérants qu'il est surprenant que nos ministres ne s'efforcent pas de les imiter. Présents plus d'une fois à l'église catholique, nous sommes heureux d'avouer que les instructions que nous y avons entendues, bien moins ampoulées que celles des nôtres, étaient pourtant si simples, si éloquentes, si instructives et si pratiques, si bien appropriées aux besoins de leurs ouailles, qu'à voir la foule des chrétiens qui se pressaient à l'église, vu la force et la véhémence des sermons, il n'est pas difficile de juger que la majeure partie de l'assemblée ne rentrait au logis que mieux disposée et résolue à réformer sa conduite. »

De telles appréciations de la part de nos adversaires sont bien plus propres à montrer le bien que la grâce a opéré dans les âmes durant ces saints jours que ne pourraient le faire de longs récits. Que le Seigneur soit donc béni de tous à jamais ! Nos fatigues ont été grandes, nos sueurs abondantes, mais en fécondant le sillon la récolte n'a été

que plus grande. *Euntes ibant et flebant, mittentes semina sua; venientes autem venient cum exultatione, portantes manipulos suos.*

— Le R. P. Chounavel est l'apôtre des bouddhistes. A Vennapu, à Ulaitiavu, Catunery, Dematlapityia, Dumuladényia, Négombo, son zèle s'est exercé avec un grand succès. Malheureusement, sa trop grande modestie nous laisse ignorer une foule de faits édifiants auxquels la Congrégation a droit d'être initiée. Nous savons d'autre part quels fruits heureux sont produits par son ministère, et ne pouvant trouver matière dans son rapport à un résumé complet, nous prendrons çà et là dans des lettres particulières ce qui nous a semblé de nature à jeter quelque jour sur un apostolat si fécond :

« Le 8 octobre dernier, dit-il, j'ai posé à Mavila la première pierre d'une église dédiée à Notre-Dame des Victoires. Il n'y a là qu'une douzaine de familles chrétiennes, mais les bouddhistes sont nombreux. Je veux les attirer. L'initiative est venue de quelques chrétiens de Catunery, trop éloignés pour pouvoir profiter de la présence du Missionnaire. Ils ont donc demandé d'avoir une église à leur portée. L'un d'eux a donné le terrain, les autres ont souscrit pour 400 et quelques roupies. Monseigneur m'ayant autorisé à poser la première pierre, j'ai fait cette cérémonie le 8 octobre 1876. Cette pierre, bien taillée et d'un beau poids, a été donnée par un chrétien de Négombo; elle porte cette inscription :

†

D. O. M.

B. V. MARIÆ

A

VICTORIIS

8 OCTOBRE 1876.

« Une quinzaine de chrétiens de Négombo ont souscrit pour cette église, qui aura 30 pieds de large et 50 de longueur jusqu'à l'autel.

« Voici maintenant un petit résumé de ce que j'ai fait du 1er octobre 1875 au 1er octobre 1876 : 209 baptêmes d'enfants chrétiens, 44 d'adultes, presque tous bouddhistes, 21 d'enfants bouddhistes, 43 mariages, 1433 confessions d'hommes, 5592 confessions de femmes, 5813 communions, 33 extrême-onctions, 21 viatiques. Depuis près de vingt-cinq ans que je suis à Ceylan, je n'avais jamais eu la consolation de baptiser tant d'adultes.

« J'ai baptisé tous les pauvres de Demattapityia ; il ne este plus à convertir que les gens influents, et comme le chef du village est lui-même baptisé, j'espère que bientôt tous viendront. J'ai passé dans cette population trois semaines, employées à instruire de mon mieux. La lanterne magique m'a été très-utile pour attirer, et m'a fourni le moyen d'expliquer les principaux mystères de la religion. J'ai montré le ciel, l'enfer, le jugement, la mort du juste et celle du pécheur, le chemin du ciel et celui de l'enfer. Mes peintures ne sont pas des chefs-d'œuvre ; je doute cependant qu'à Paris on fasse de plus beaux diable s; on dit que les miens sont très-réussis... »

Ailleurs, le P. Chounavel écrit d'Ulaitiavu : « Mon catéchiste est allé à plusieurs reprises trouver les principaux de la caste des Paduvas, et il a acquis la certitude qu'ils sont disposés à se faire chrétiens. Le chef le plus haut placé vient de m'écrire sur une feuille de palmier, et m'annonce qu'il viendra dimanche prochain s'entretenir avec moi. C'est une résolution qui peut avoir un résultat capital, et qui d'avance me réjouit le cœur. Si les chefs de la caste se convertissent, ce sera par milliers qu'il faudra faire des baptêmes. Mais comment suffire à ce ministère, avec mes cinq mille chrétiens disséminés çà et

là, mes écoles, mes catéchismes et mes voyages pour voir des malades? Je ne puis pas même suffire au travail de ma mission. Mais si Dieu veut appeler à lui cette caste méprisée, il saura bien aviser aux moyens à employer. Que ne sommes-nous plus nombreux ici ! Que de bouddhistes on pourrait convertir ! J'ai eu la consolation d'en baptiser plus de cinquante depuis le mois d'avril, mais je souffre beaucoup de ne pouvoir m'occuper d'eux autant qu'il serait nécessaire.

« Il y a dans nos parages un ministre protestant qui circule un peu partout ; jusqu'ici il n'a pas réussi à faire beaucoup de prosélytes ; aucun de nos chrétiens ne s'est converti à la secte dont ils ont horreur. Les bouddhistes eux-mêmes méprisent les ministres, surtout à cause de leurs femmes ; car chez les bouddhistes les prêtres ne sont pas mariés. Ce qui attire à nous, prêtres catholiques, ce sont nos cérémonies et nos fêtes ou solennités de tout genre; chose inconnue chez ces pauvres bouddhistes, dont tout le culte consiste à offrir quelques fleurs et quelques sous à Bouddha. Nos *Paduvas* ne sont pas admis à cet honneur ; les prêtres bouddhistes ne veulent pas accepter leurs offrandes. Les hommes ne peuvent pas porter le peigne circulaire dont sont ornés les Shingalais de caste supérieure, les femmes ne sont vêtues que de pièces de toile disgracieuses qui ne les couvrent qu'incomplétement. On ne leur permet pas de s'habiller d'une manière plus convenable ; aussi ces pauvres gens tiennent beaucoup à sortir de leur état d'abjection ; le christianisme seul peut leur rendre ce service. »

Mgr Bonjéan ajoute en note à ce rapport trop succinct que nous venons de compléter par des extraits de lettres particulières, l'observation suivante : « A ce rapport, je dois ajouter une remarque : on ne peut jamais apprécier l'étendue, l'importance et le succès du ministère du

R. P. Chounavel par ce qu'il en dit lui-même ; car il n'est jamais content de lui, ni de ce qu'il fait. L'œuvre de l'évangélisation des bouddhistes, dont il raconte les débuts, a vraiment pris dans ses mains une importance considérable : elle nous donne les plus grandes espérances, et, à l'heure qu'il est, c'est ma plus grande consolation. — Quand on pense que ce bon Père, outre tous ses autres travaux, les constructions dont il est l'architecte, les nombreuses écoles qu'il a fondées et qu'il dirige, a entendu plus de sept mille confessions, on peut juger qu'il n'est guère inactif et que sa mission n'est pas en décadence. »

— Le P. Boisseau, à la date du 8 octobre 1876, communique à Mgr Bonjean les détails suivants sur Madhu et son pèlerinage :

Monseigneur et vénéré Père,

Durant ces dernières années, Madhu a été le point culminant vers lequel ont convergé l'attention et l'anxiété publiques. A son sujet se livrait un combat dont l'issue devait entraîner des conséquences d'un ordre majeur. Grâce à l'assistance visible de Marie, une victoire complète est venue couronner quatre années de luttes et d'angoisses.

L'année dernière, à cette date, nous n'avions à célébrer qu'un demi-triomphe. Le champ de bataille était conquis, mais nos adversaires, dans la lutte, demeuraient indomptés. A leurs yeux, votre titre de vainqueur effaçait celui de pasteur et de père ; ils redoutaient une houlette, qui les avait frappés, bien que paternellement. De là, cette répugnance à rentrer sous le joug légitime, et ces menées ténébreuses pour passer à une juridiction étrangère.

Ici encore, grâce à l'intervention de la très-sainte Vierge, leurs complots ont été déjoués.

En cette occasion, pour la première fois peut-être, l'autorité ecclésiastique de Goa refusa de se prêter aux désirs schismatiques des rebelles; de sorte que, frustrés dans leurs coupables espérances, nos Radhéers durent enfin songer à rentrer dans le devoir. Je ne raconterai point ici les diverses alternatives de ce long conflit entre l'esprit mauvais qui, d'une part, poussait ces infortunés à la rébellion à outrance et la miséricordieuse Vierge de Madhu de l'autre, qui ne voulait pas que la joie du premier triomphe fût ternie par les regrets d'un schisme.

Après donc une opiniâtre résistance, la grâce enfin triompha. A la suite des prières publiques qui, durant tout le mois de Marie, s'élevèrent, par l'initiative de Votre Grandeur, de tous les points du vicariat, vers le trône de la Vierge, refuge des pécheurs, le lundi soir, 29 mai, nous eûmes, enfin, la consolation, si longtemps attendue, de voir les chefs de la révolte à Mantotte faire leur soumission et apposer leur signature à l'acte de rétractation imposé par Votre Grandeur. Le dernier jour de mai, fête de Notre-Dame des Grâces, je me rendais à Adambey-Mottey, siége central de la caste et foyer des troubles, et enfin le 3 juin, veille de la Pentecôte, usant des facultés qui m'étaient conférées, je relevais solennellement de l'excommunication réservée au Pape les auteurs du procès de Madhu, et après quatre années de schisme, j'avais l'immense joie de voir ces prodigues revenir à leur légitime Père et Pasteur.

Depuis, chaque église des Radhéers a tour à tour été visitée. Je n'ai qu'à me féliciter de l'accueil qu'on nous a fait partout. Tous, presque sans exception, se sont approchés des sacrements et une dizaine de couples, mariés civilement ou devant les prêtres de Goa, ont fait revalider

leur union ; de sorte qu'à cette heure tout est fini et de ce schisme malheureux il ne reste plus que le souvenir.

Tant de faveurs réclamaient un acte solennel de reconnaissance, de la part du premier Pasteur, envers celle à qui nous en étions, en partie, redevables. Aussi Votre Grandeur, cédant à l'impulsion de son cœur et de sa gratitude, se hâta-t-elle de faire préparer un ex-voto proportionné au bienfait.

Cette année, notre neuvaine préparatoire à la fête patronale de Madhu (2 juillet) restera mémorable entre toutes. Outre l'éclat de sa présence, Votre Grandeur daignait encore illustrer la fête par un acte non moins honorable à sa piété que glorieux pour celle qui en était l'objet. Vous voulûtes offrir une couronne d'or émaillée de pierres précieuses, où la beauté du travail le disputait à la richesse des matériaux (1).

Ce fut le 29 juin, fête des bienheureux apôtres Pierre et Paul, que Votre Grandeur, entourée de ses Missionnaires et d'une foule de pèlerins accourus de tous les points de l'Inde et de Ceylan, bénit et déposa ce précieux diadème au front de notre radieuse Madone. Nul doute qu'elle ne l'ait agréé avec bonté, comme celui qui, quelques jours plus tard, lui était offert à Lourdes, car l'un et l'autre étaient le gage de l'amour le plus pur et de la reconnaissance la plus vraie.

Mais cet ex-voto n'est point le seul présent que Votre Grandeur réserve à Madhu. Grâce à ses généreux encouragements, bientôt, je l'espère, va s'élever ici un presbytère nouveau, en attendant que, dans un avenir prochain, les ressources permettent de remplacer l'humble chapelle

(1) Cette couronne, confectionnée par un des premiers bijoutiers de Jaffna, et regardée, par les connaisseurs, comme un chef-d'œuvre d'art, coûte 1 250 francs. Un autre *ex-voto*, non moins riche, doit être également offert à Notre-Dame des Victoires, par S. G. Mgr Bonjean.

actuelle, par un sanctuaire plus digne de celle qui y prodigue, chaque jour, ses faveurs. Cinquante ares de terrain entourant le sanctuaire et que le temps transformera peu à peu en une gracieuse oasis, viennent d'être récemment achetés à la couronne. Des puits et de nouveaux bazars mieux fournis, telles sont les diverses améliorations projetées ou en voie d'exécution, de sorte qu'en peu d'années l'ornementation du sanctuaire et le bien-être des milliers de pèlerins, qui annuellement le visitent, laisseront, j'en ai l'espoir, peu à désirer.

Notre-Dame de Madhu est digne de nos efforts et de nos sacrifices. S'il m'était possible de relater tous les faits merveilleux, les cures corporelles et spirituelles qui s'opèrent annuellement à ce sanctuaire béni, la liste en serait longue et édifiante. Je pourrais dire aussi que Dieu se chargea de punir par le choléra ceux qui voulurent ridiculiser le pèlerinage ou le détourner de son but chrétien, en lui donnant un caractère profane.

Les journaux de la colonie signalèrent, dans le temps, la guérison extraordinaire opérée sur un pieux pèlerin de Mullaitivu et la cure inespérée de cette autre femme de Valikamaca, réduite à l'extrémité par la morsure d'un serpent. Il ne m'appartient pas de me prononcer sur la nature de ces faits et d'une multitude d'autres qu'enregistre la reconnaissance publique. Néanmoins comment douter de l'intervention miséricordieuse de celle qu'au dire de Saint Bernard l'on n'invoque jamais en vain !

Ajoutons à ces rapports la copie et la traduction d'un bref de sa sainteté Pie IX, en réponse à une adresse, et à une généreuse offrande de plus de 3000 francs de l'Evêque, du clergé et des fidèles du vicariat de Jaffna.

†

PIUS P. P. IX

VENERABILIS FRATER, SALUTEM ET APOSTOLICAM BENEDICTIONEM.

Si graviter commovemur ærumnis, quibus divina justitia, tot ubique concitata sceleribus, populos passim affligit; gravius etiam dolemus, Venerabilis Frater, vicem istorum fidelium, quorum inopia aliis atque aliis jamdiu calamitatibus aggravatur. Recreamur tamen eorum fide, quæ dum ipsos humiliat sub potenti manu Dei, nova eis comparat incrementa gratiarum. Quod sane spirituale emolumentum non immerito arguimus, tum e communi eorum dolore ob injurias et vexationes Ecclesiæ, tum ex incenso pacis et libertatis ejus voto, jugique prece, qua tantum a Deo beneficium impetrare nituntur, tum denique e studio erga Sanctam hanc Sedem, unitatis Catholicæ centrum, plane filiali et ejusmodi, quod ex ipsa egestate subsidium in ejus opem exprimere potuerit. Cujus quidem oblationis pretium, ab iteratis et diuturnis auctum privationibus, soliqueDeo notum; Nos maximum censemus ac nobilissimum, uti anxii ferventisque amoris testem indubium. Itaque et hoc et cetera filiorum istorum officia dum gratissimo excipimus animo, simul et iis gratulamur, quod in religione et caritate ita proficiunt, et tibi tuisque Missionariis, quorum laboris amplissimum fructum in tanta pietate videmus. Augeat Deus incrementa frugum justitiæ vestræ, et superni favoris ejus auspex sit vobis Apostolica Benedictio, quam præcipuæ Nostræ benevolentiæ testem tibi, Venerabilis Frater, sacerdotibus omnibus, qui te moderante, missionibus hisce

dant operam, et universis istius Vicariatus Apostolici fidelibus peramenter impertimus.

Datum Romæ, apud S. Petrum die 22 Junii anno 1876, Pontificatus Nostri anno Tricesimoprimo.

Venerabili Fratri Christophoro Episcopo Medensi, Vicario Apostolico Jaffnensi. Jaffnam.

PIE IX, PAPE.

Vénérable Frère, salut et bénédiction apostolique.

Si nous sommes grandement émus des châtiments dont la justice divine, contrainte par tant de crimes qui se commettent en tous lieux, frappe partout les peuples, nous plaignons aussi vivement, vénérable Frère, le sort des fideles dont ces calamités, ajoutées à tant d'autres, augmentent encore l'indigence. Nous sommes cependant consolés par le spectacle de leur foi qui, les portant à s'humilier sous la main puissante de Dieu, leur procure ainsi de nouveaux accroissements de grâces. Et ce qui nous rend certains de ce bénéfice spirituel, c'est leur commune douleur à la vue des injures et des persécutions de l'Église, c'est leur vœu ardent pour sa paix et sa liberté, c'est leur prière continuelle pour s'efforcer d'obtenir de Dieu ce bienfait si grand, c'est enfin leur piété envers ce Saint-Siége, centre de l'unité catholique, piété si filiale, qu'elle les porte à oublier leur pauvreté pour venir en aide à ses besoins. Ce prix de leur offrande, augmenté par de fréquentes et longues privations et que Dieu seul connaît, nous le regardons comme très-grand et très-noble, car il est le témoignage indubitable de leur amour ardent et plein de sollicitudes.

Aussi, en acceptant avec reconnaissance ce don et les autres devoirs de ces Fils, nous les félicitons de leur progrès dans la religion et dans la charité, et nous vous félicitons, vous et vos Missionnaires, car dans cette piété si grande nous voyons les fruits très-heureux de vos labeurs. Que Dieu daigne accroître de plus en plus les fruits de votre justice et que notre Bénédiction apostolique soit le gage de cette faveur céleste; nous l'accordons du fond du cœur, en témoignage de notre Paternelle Bienveillance, à vous, vénérable Frère, à tous les prêtres qui, sous votre conduite, donnent leurs soins à ces Missions et à tous les fidèles de ce Vicariat Apostolique.

Donné à Rome, près de Saint-Pierre, le vingt-deuxième jour de juin de l'année 1876, la trente et unième de notre Pontificat.

A notre vénérable Frère Christophe, Evêque de Médéa, Vicaire Apostolique de Jaffna.

VARIÉTÉS

SON ÉMINENCE LE CARDINAL FRANCHI,
PRÉFET DE LA SACRÉE CONGRÉGATION DE LA PROPAGANDE.

Le cardinal Franchi est né à Rome le 25 juin 1819, d'une des familles les plus anciennes de la ville éternelle. Son nom de baptême, comme celui de son prédécesseur, rappelle un illustre conquérant. Il rêve aussi la conquête du monde, mais une conquête pacifique, pour le salut des âmes et la gloire de Dieu. Il a été préparé à cette grande œuvre par une vie laborieuse, dont nous allons indiquer les traits principaux.

Admis fort jeune au séminaire romain ou Apollinaire, Alexandre Franchi se distingua bientôt par son application à l'étude et par la vivacité de son esprit. Ses heureuses facultés se développaient avec une rapidité merveilleuse. Il obtint, ce qui fait encore époque dans les annales du séminaire romain, les sept premiers prix du cours de philosophie.

Naturellement porté vers les études sérieuses, il se livra avec ardeur à la théologie. Son esprit pénétrant abordait sans peine les questions les plus élevées de la science sacrée, et sa mémoire le secondait admirablement dans ces vastes connaissances. En même temps, il étudiait avec un soin particulier l'histoire ecclésiastique.

A peine âgé de vingt-deux ans, il subit avec succès l'examen du doctorat en théologie, et peu après il fut choisi pour soutenir, sur cette science, une discussion publique.

Il y recueillit les plus beaux suffrages. C'est alors que le cardinal Lambruschini l'attacha à la secrétairerie des Affaires extraordinaires, et que les supérieurs du séminaire romain lui confièrent la chaire de philosophie. Ordonné prêtre à la même époque, il ne cessa, pendant cinq ans, de s'acquitter parfaitement de ces diverses et importantes fonctions.

En 1847, l'abbé Franchi fut nommé *minutante* de la secrétairerie d'Etat, et l'année suivante il eut en même temps la chaire de diplomatie sacrée à l'Académie des nobles et celle d'histoire ecclésiastique à l'Université.

Il termina, en 1853, la carrière du professorat pour entrer dans celle de la diplomatie. Il fut d'abord envoyé en Espagne avec le titre de chargé d'affaires, pour remplacer Mgr Brunelli, nommé cardinal. C'est dans ces circonstances difficiles, au milieu d'un pays sans cesse agité par les révolutions, qu'il commença à donner des preuves de son habileté.

Trois ans plus tard, Pie IX, qui appréciait son mérite, l'appela à Rome, le nomma prélat domestique, et, le 19 juin suivant, le préconisa archevêque *in partibus* de Thessalonique. Bien plus, il voulut lui conférer lui-même la plénitude du sacerdoce, le consacrer de ses propres mains.

Nommé internonce à Florence, Mgr Franchi sut captiver la bienveillance de la cour et du clergé, et, ce qui fut pour lui une bien douce consolation, il eut l'insigne honneur d'accompagner Sa Sainteté dans son voyage en Toscane. Obligé de revenir à Rome, à la suite des tristes événements de 1859, il fut nommé secrétaire général de la Congrégation des Affaires ecclésiastiques extraordinaires.

Pendant huit ans, il ne cessa de travailler avec une activité prodigieuse ; grâce à son zèle et à son expérience,

le Saint-Siége put conclure plusieurs concordats avec différentes puissances.

En 1860, Mgr Franchi fut nommé nonce apostolique à Madrid, où il avait laissé les meilleurs souvenirs. Mais la révolution qui chassa la reine Isabelle ne lui permit pas d'y faire un long séjour.

Le concile du Vatican s'ouvrait quelques années après : Pie IX, qui reconnaissait dans son nonce d'Espagne les plus éminentes qualités, le nomma secrétaire de la Congrégation chargée d'examiner les propositions des évêques. Tous ceux qui eurent à traiter avec lui à cette occasion, se plurent à louer son aimable courtoisie, sa perspicacité de vues et sa profonde connaissance des matières les plus diverses.

En 1871, la question arménienne causait des craintes légitimes et devenait un sujet de discorde entre les catholiques de l'Orient. Ce fut encore Mgr Franchi que Pie IX choisit pour traiter une affaire si délicate. Sa Sainteté le nomma ambassadeur extraordinaire auprès de la cour ottomane. Accompagné de Mgr Roncetti, *minutante* de la Propagande pour les rites orientaux, et de Mgr Massella, il se hâta de partir pour Constantinople. Son arrivée fut une véritable ovation ; le sultan lui-même tint à honneur de recevoir l'envoyé du Saint-Siége ; la population catholique des divers rites et les dissidents eux-mêmes lui donnèrent de nombreux témoignages de leur estime et de leur vénération.

Tant de services rendus à l'Eglise méritaient au prélat une distinction plus haute encore : le 22 décembre 1873, Mgr Franchi était créé cardinal, aux applaudissements du monde catholique. Deux mois plus tard, le 24 février, le cardinal Barnabo, préfet de la Propagande, terminait sa longue carrière. Le choix de son successeur était d'autant plus difficile, que les missions prennent chaque jour un

développement plus considérable. Pie IX jeta aussitôt les yeux sur le modeste et savant cardinal Franchi. (*Almanach des Missions* pour l'année 1877.)

DE MARSEILLE A JAFFNA.

Journal de voyage du R. P. Massiet.

Dimanche 22 octobre. — Je viens de dire ma dernière messe sur le sol de la France. C'est avec le calice de notre vénéré Fondateur que j'ai eu l'honneur d'offrir le saint sacrifice. Il me semblait le voir, priant avec moi, et me bénissant du haut du ciel ; sa bénédiction, j'en suis sûr, me portera bonheur.

Il est neuf heures. Nous arrivons à bord de l'*Iraouaddy*, bien désolés de laisser derrière nous la sœur Marie d'Assise, que la maladie retient à Marseille. Ciel ! quelle cohue là dedans !... On court, on crie, on se précipite, on s'embrasse, on pleure, on part, on est parti... Comme un géant, notre navire s'avance lentement au milieu des mille paquebots ou navires, qui encombrent le port de Marseille. Enfin, nous voilà sortis ; nous passons au pied de la colline de Notre-Dame de la Garde, comme pour recevoir une dernière bénédiction de la bonne Mère. Un vieux marin lui envoie un gracieux salut, en lui faisant tout haut ses adieux pour quatre mois ; je vois quelques sourires sur les lèvres de certains messieurs, qui, sans doute, se croient trop grands pour s'abaisser jusque-là ; personne, cependant, n'ose souffler mot, notre gaillard a les bras solides, et les rieurs n'ont pas l'air d'être hommes à pouvoir supporter facilement une avalanche d'arguments frappants.

Je fais connaissance avec quatre Pères du Saint-Esprit,

qui se rendent à Maurice et qui pendant près de quinze jours seront mes compagnons de cabine. Nous sommes un peu à l'étroit, mais à la guerre comme à la guerre, nous sommes trop heureux d'être seuls dans notre cabine et d'avoir l'espoir de pouvoir y dire la sainte messe. Le calme commence à se rétablir à bord ; chacun est à sa place, les passagers sont au nombre de 250 environ. — Vers les huit heures du soir, le commandant me fait demander, s'informe de l'état des Sœurs, me parle longuement de Mgr Bonjean et finit par me demander de vouloir bien dire la messe sur le pont les dimanches et jours de fête, demande que je n'ai garde de refuser, cela se comprend. Il pousse l'amabilité jusqu'à m'offrir une cabine séparée ; j'accepte, et une demi-heure après me voilà installé au numéro 93, à côté du major, à deux pas du salon.

Lundi 23. — La Méditerranée est assez calme, quelques passagers, cependant, éprouvent les premières atteintes du mal de mer. Nous sommes en face de la Corse : c'est la dernière terre française que nous rencontrerons, mais partout nous rencontrerons des cœurs français, des frères et des amis qui nous rappelleront la patrie absente. D'ailleurs, notre véritable patrie à nous, c'est le ciel, et le chemin qui y conduit, c'est la voie que Dieu nous trace.

Pour la première fois j'ai dit la messe en mer, je n'en perdrai pas le souvenir; il y a là quelque chose d'indicible, une émotion qui nous rappelle presque celle que l'on éprouve au lendemain de l'ordination, lorsque, pour la première fois, on immole la divine victime.

Au déjeuner, je fais connaissance avec un prêtre espagnol, archidiacre de Manilla. Le costume séculier que porte ce monsieur lui a valu la faveur insigne d'être logé avec trois fanfarons qui prennent plaisir à railler en sa présence les choses les plus saintes. — Nous avons éga-

lement à bord un révérendissime ministre protestant, avec toute sa famille, composée de madame et de cinq enfants. J'ignore le nom du révérend, mais sa physionomie répond exactement à l'idée que je m'étais faite du fameux Bompas, le héros légendaire du bon Père PETITOT. Il est dix heures du soir. Le capitaine en second, M. Girard, me montre le port de Civita-Vecchia. A quelques pas de là, se trouve la prison du Vatican ; un petit bras de mer nous sépare du royal prisonnier : qu'il nous serait doux d'aller nous prosterner à ses pieds ! Nous ne pouvons le faire, mais du moins nous prions nos anges gardiens de lui porter avec l'hommage de cœurs dévoués l'expression du filial attachement des derniers de ses enfants.

Mardi 24 octobre. — A sept heures, on jette l'ancre dans le port de Naples... Le Vésuve est à deux pas de nous, lançant ses noirs tourbillons de fumée. Nous descendons à terre, à la recherche de la maison des Sœurs de l'Espérance. Nous en ignorons et le numéro et la rue, et jusqu'au nom. Qu'importe ! Saint Raphaël, le guide des voyageurs, nous conduira. Ballottés pendant plus d'une heure dans un fiacre qui jadis avait été neuf, parcourant les rues les plus étroites et les quartiers les plus malpropres de la ville, nous commençons à désespérer de pouvoir trouver les Sœurs de l'Espérance. Cinq fois notre conducteur nous avait déposés à terre, et cinq fois nous fûmes obligés de remonter en voiture ; je finis enfin par trouver une Sœur de charité parlant le français. Nous étions à deux pas de la maison des Sœurs, nous y entrâmes, et, à la grande joie de la communauté réunie, nous passâmes quelques heures en famille. Cette petite descente sur le sol italien nous a fourni l'occasion de voir de près quelques sujets du nouveau maître de l'Italie. Ce qui est frappant, c'est l'affreuse misère qui semble régner dans ce pays. A peine avions-nous mis le

pied à terre, que nous nous vîmes entourés d'une troupe de femmes et d'enfants en haillons, qui nous tendaient une main desséchée.

Mercredi 25 octobre. — Nous payons cher les quelques heures de repos que nous avons goûtées hier. A peine avions-nous quitté Naples, que le ciel s'est mis à l'orage : la tempête ne tarde pas à éclater. Depuis le détroit de Messine jusqu'au sortir de l'Adriatique, impossible de tenir sur le pont. Les Sœurs et moi nous résistons au mal de mer. Au dîner, nous sommes presque seuls à table. Je m'attribue le rôle d'infirmier, et je cherche à guérir mes malades. L'un des Pères du Saint-Esprit, originaire de Bordeaux, demande à son confrère, atteint comme lui du mal de mer, si nous nous trouvons sur le golfe de Gascogne : « J'ignore, répond celui-ci; mais ce que je sais, c'est que nous nous trouvons sur un gascon de golfe. »

Jeudi 26 octobre. — Nous sommes par 35°26′ de latitude et 19°27′ de longitude est, à 581 milles de Port-Saïd. Le calme est rétabli ; on se rencontre sur le pont, et chacun se racontent les péripéties et les souffrances du jour précédent. Un quidam en profite pour venir me prêcher la république, et la nécessité pour le prêtre de se ranger du côté des républicains, qui seront ses plus fermes défenseurs, s'il consent à adopter leurs opinions.

J'ai préféré répondre au prêtre espagnol venant me trouver sur ces entrefaites. Le pauvre homme n'est pas au bout de ses misères. Je regrette de ne pas pouvoir le prendre avec moi.

Vendredi 27 octobre. — Nous avons à bord une troupe d'artistes lyriques, qui s'en vont faire fortune à Batavia. Pauvres gens ! quitter ainsi patrie, famille, parents, amis, uniquement pour aller ramasser quelques misérables pièces de monnaie, au grand risque encore de perdre

leur âme... chose d'ailleurs dont ces dames n'ont pas l'air de s'occuper beaucoup. Nous sommes en face du pays poétique chanté par Homère... Homère et ses héros sont morts; leurs noms seuls sont parvenus jusqu'à nous, et la terre que foulèrent leurs pieds ne porte aucune trace de leurs œuvres. Tandis qu'à côté de cette même Grèce, dans ces îles que nous longeons, un autre héros passa. C'était un apôtre du Christ, enchaîné par ses propres concitoyens ; c'était Paul se rendant à Rome pour être jugé par César. La tempête l'a jeté sur ces côtes. Paul y prêche la foi, et son nom, devenu immortel comme la vérité qu'il annonçait à ce peuple, se présente à nous entouré de la triple auréole d'apôtre, de docteur et de martyr. Salut, belles îles évangélisées par l'Apôtre des nations ! Puisse l'éclat de votre foi, semblable à celui de l'astre qui verse en ce moment sur vous les rayons de sa lumière, aller toujours en se dilatant jusqu'au grand jour de son complet épanouissement dans le sein de la lumière incréée, au séjour de l'éternité bienheureuse !

Samedi 28 octobre. — Je passe une partie de la matinée à admirer la danse des *poissons volants*. Il y en a par milliers. On les voit s'élever par centaines au-dessus de l'eau, raser la surface liquide, puis disparaître pour reparaître encore. Un monsieur m'affirme qu'il n'est pas rare de les voir entrer dans les cabines par les sabords. Nous distinguons le phare d'Alexandrie. Nous laissons à droite le port de Rosette. En face de nous, Jérusalem la ville sainte; à droite, l'Egypte, avec ses souvenirs !... Oh! comme tout parle ici au cœur du chrétien, au prêtre surtout ! La grande voix de la mer, le double abîme au milieu duquel je suis suspendu, tout se tait, tout s'efface devant les pensées qui absorbent mon esprit. Je tombe à genoux, et je récite le *Vexilla Regis*. Damiette m'appa-

raît à l'horizon, Damiette et saint Louis mourant. « Un roi de France ne se rachète pas à prix d'argent. » Ainsi parlait le roi de France.

Dans l'après-dînée, je fis connaissance avec l'un des machinistes de notre vaisseau. Avec quel plaisir je lui expliquai le mystère de la Rédemption ! il avait l'air de m'écouter attentivement. Quand j'eus fini, il répéta trois ou quatre fois : Allah ! Allah ! et disparut au milieu de ses congénères. Ces pauvres Arabes mènent une bien triste vie ! Ils passent quatorze heures par jour auprès de leurs fourneaux, et ne reçoivent que 1 fr. 25 par jour. Ah ! si au moins ils savaient profiter de leurs souffrances, et se mettre au service d'un Dieu infiniment généreux ! A trois heures, nous arrivons à Port-Saïd. La ville ressemble à un baraquement de soldats. Les rues en sont droites, régulières, mais généralement malpropres. On n'est pas peu étonné, en entrant dans Port-Saïd, d'y rencontrer à chaque pas des enseignes telles que celles-ci : *Hôtel de Paris*, *Modes de Paris*, *Fantaisies parisiennes*, *Articles de Paris*, etc. Tout y est à la parisienne ; le français même qu'on y parle a une légère touche d'affectation, qui ne ressemble pas mal à l'accent parisien ; la population en moyenne partie est française ; les Arabes, les femmes surtout, portent la dégradation et l'abrutissement peints sur leur visage. Nous fûmes visiter l'église Sainte-Eugénie, sous la garde des PP. Franciscains. C'est une construction toute en bois, ressemblant plus à un hangar qu'à une église. De là, nous nous rendîmes au couvent des Sœurs du Bon-Pasteur. Située sur les bords de la mer, leur maison est splendide : elle comprend l'hôpital, les écoles et l'orphelinat. On y respire un air pur et sain, que l'on chercherait en vain dans d'autres quartiers de Port-Saïd. En passant devant la caserne des soldats égyptiens, le poste se lève et nous présente les

armes. Saïd doit sa fondation et toute son importance au canal : les machines qui ont servi à le creuser se trouvent encore dans son port.

Dimanche 29 octobre. — A six heures, nous entrons dans le canal de Suez. Nous mettrons deux jours à le traverser, parce qu'on n'y voyage que pendant le jour. La longueur totale du canal est de 87 milles anglais; il a une largeur moyenne de 45 mètres, mais le milieu seul est navigable, de sorte qu'il est impossible que deux vaisseaux passent de front. De temps en temps, on rencontre des gares où les vaisseaux venant en sens contraire sont obligés de s'attendre.

A sept heures et demie, messe sur le pont. Le commandant et quelques officiers avec un certain nombre de matelots y assistent; les passagers sont peu nombreux, les dames surtout se font remarquer par leur absence. C'est qu'elles n'ont pas eu le temps de faire leur toilette, et comment oser paraître en public sans être parées, *ut similitudo templi!* De Saïd à Suez, voyage monotone entre deux murailles de sable aride; de chaque côté le désert, coupé de temps en temps par des lacs que nous traversons.

A deux heures, nous traversons le lac d'Ismaïlia, sur les bords duquel s'élève la ville du même nom. C'est une oasis charmante, qui tranche agréablement sur le sable du désert. La traversée du lac d'Ismaïlia est assez difficile à cause du grand coude que les vaisseaux sont obligés de faire. Aussi l'*Iraouaddy*, en tournant le coude, se jeta-t-il quelque peu dans le sable, ce qui nous retint pendant plus d'une demi-heure. Le soleil vient de se coucher : nous entrons dans le lac Amer et nous y jetons l'ancre pour passer la nuit. Une petite croix de bois qui s'élève à l'entrée du lac, sur les rives du canal, indique l'endroit où repose un pauvre matelot de la Compagnie

asphyxié par la chaleur en revenant des Indes. Nous avons récité le *De profundis* pour lui.

Lundi 30 octobre. — Hier soir, nos acteurs et actrices avaient voulu organiser un bal. Ils en ont été pour leurs frais, la chaleur ne leur permettant pas de remplir la partie la plus intéressante de leur programme. A onze heures, nous arrivons à Suez. Nous nous y trouvons sous un soleil qui nous dispenserait de faire rôtir notre gibier, si nous en avions. La ville de Suez n'a fait que s'accroître, depuis qu'elle a été choisie pour tête de ligne des bateaux qui font le service d'Europe aux Indes. Sa rade est magnifique; de nombreux bassins y abritent un grand nombre de vaisseaux. Vue à distance, elle a une certaine apparence; mais, à en juger par les spécimens qu'elle nous envoie à bord, nous n'avons rien perdu à ne pas voir de près ses habitants. A deux heures, nous levons l'ancre. A notre droite s'étendent les côtes de l'Égypte, d'où partit le peuple hébreu sous la conduite de Moïse; à gauche, le désert où il erra pendant quarante ans. Un esprit fort me fait remarquer que l'*auteur* du Pentateuque s'est montré bien ignorant en plaçant sa fable du passage de la mer Rouge dans ces environs. Quoi de plus simple, en effet, que d'entrer dans le désert par l'isthme de Suez? Les rires de ses voisins lui font assez comprendre qu'il s'adresse à mauvaise enseigne.

Mardi 31 octobre. — Le thermomètre marque 36 degrés centigrades sous la tente du pont. Impossible de tenir dans les cabines. Le Sinaï et le mont Horeb disparaissent dans le lointain. Nous avons laissé à gauche la *Fontaine de Moïse;* un protestant hollandais me la fit voir; nous en étions à 8 ou 10 milles. Vers les six heures du soir, nous assistons à l'un des plus beaux spectacles que la nature puisse offrir en ces pays, je veux dire à un mirage en mer. Une bande d'un rouge sombre borde l'horizon du côté

du soleil couchant : sur un fond blanchâtre se trouve reproduite une magnifique chaîne de montagnes, couronnée de vastes forêts et de petits villages arabes répandus çà et là sur les penchants des collines. A chaque pas, on dirait que l'*Iraouaddy* va se jeter contre les rochers qui bordent cette terre fantastique. L'illusion est complète. Une lueur sombre illumine tout l'horizon ; les vagues, en s'élevant, la réflètent et semblent autant de lames de feu.

Mercredi 1er novembre. — Pendant que nos frères scolastiques s'apprêtaient à fêter leur bien-aimé supérieur, nous avons eu, nous aussi, notre fête de la Toussaint. Dès la veille, des placards affichés dans les salons avertissaient les passagers que le lendemain, à neuf heures, à la demande de la majorité des passagers catholiques, la messe serait dite sur le pont. Dès six heures du matin, des matelots, sur l'ordre du commandant Gauvain et sous la direction de son second, M. Girard, commençaient à orner de tentures le pont de l'*Iraouaddy*. Bientôt, on ne voit plus que draperies, drapeaux, candélabres et bougies : on se croyait dans l'une de nos cathédrales de France. A neuf heures, M. le commandant Gauvain, suivi de ses officiers et de tous les matelots catholiques du bâtiment, vient prendre place sur le fauteuil qui lui a été préparé. Plus de deux cents passagers suivent l'exemple des officiers. La messe commence ; l'*Ave maris stella* entonné par l'un des RR. Pères du Saint-Esprit est aussitôt repris par les voix mâles et sonores des matelots. Le *Magnificat* fait suite à l'hymne de la Vierge et la messe se termine avec les dernières notes du cantique : *Pitié, mon Dieu.* Il faut avoir assisté à de pareils spectacles pour pouvoir les comprendre. Pour les décrire comme il convient, il faudrait la plume d'un poëte, et des qualités d'écrivain auxquelles je ne saurais prétendre. L'enthousiasme était général ; la religion catho-

lique s'imposait d'elle-même aux plus indifférents. Je tiens à reconnaître ici que c'est tout spécialement à M. le commandant de l'*Iraouaddy* et à son second, M. Girard, que nous devons ce petit triomphe.

Jeudi 2 novembre. — La cérémonie d'hier n'a pas été sans faire impression même sur les protestants. Une jeune dame anglaise témoigne le désir de se faire instruire dans la religion catholique. J'engage la sœur François-Xavier à se mettre en rapport avec elle. Elle commence aussitôt son ministère de missionnaire, et tout me fait espérer qu'elle ne perdra pas son temps, en cherchant à ramener au bercail cette pauvre brebis égarée. Dans la journée d'hier, nous avons vu de loin les minarets de Kosseïs, sur les côtes d'Abyssinie. C'est dans les vastes déserts qui s'étendent entre Suez et Kosseïs que se trouve cette thébaïde si fameuse dans l'histoire érémitique. C'est là que se sont sanctifiés les Paul, les Antoine, les Pacôme et tant d'autres pieux solitaires dont on retrouve encore, dit-on, les grottes taillées dans le roc. C'est dans ces mêmes parages, mais plus vers le nord, vis-à-vis la vallée de Bédia, que les Israélites passèrent la mer Rouge à pied sec. Vers six heures du soir, nous passons vis-à-vis d'Hedjaz, qui sert de port à la Mecque, située dans un vallon stérile, à une cinquantaine de kilomètres de la mer.

Vendredi 3 novembre. — Les rochers arides de Moka se dessinent à l'horizon. Autant que je puis m'en rendre compte d'aussi loin, on n'y distingue pas la moindre trace de végétation. Un voyageur m'affirme que le café qu'on y récolte ne suffirait pas à vingt personnes pendant huit jours, mais que les planteurs des environs d'Aden ont bien soin d'expédier leur café en Europe sous le titre de café de *Moka*. Qu'on dise encore, après cela, que *le nom ne fait rien à la chose !*

Samedi 4 novembre. — Je suis réveillé dès quatre

heures du matin par les cris des matelots se rendant à leur poste pour le mouillage. Nous voilà à Aden... A peine avons-nous jeté l'ancre, que nous nous voyons entourés d'une multitude de petites barques de $1^{m},50$ de long, sur $0^{m},25$ de large, montées par de petits négrillons, qui ne cessent de nous crier à tue-tête : *A la mer ! A la mer !* Mon voisin me dit qu'ils passeront là toute la journée et qu'ils ne déguerpiront que lorsque l'*Iraouaddy* aura levé l'ancre. C'est un plaisir de les voir se précipiter au fond de la mer pour aller chercher la pièce de monnaie que quelque passager leur a jetée. Nous avons tout le loisir de contempler les positions formidables que l'Angleterre a su se ménager à Aden. Depuis Périm jusqu'à Aden, on peut dire que l'on se trouve enfermé dans une forteresse anglaise. Périm cependant n'aurait pas tous les avantages qu'on veut bien lui attribuer. On prétend que sa forteresse commande le détroit. Cela est faux, s'il faut en croire les marins, car en doublant le cap on peut parfaitement se mettre à l'abri de ses canons. Pour Aden, elle ressemble plus à une prison d'Etat qu'à une ville. Encaissée entre d'énormes rochers presque à pic, elle est entourée d'une ceinture de canons anglais, qui, en moins d'une demi-heure, l'auraient réduite en cendres au moindre soulèvement. La ville proprement dite se trouve à 6 kilomètres de *Steamer-Point*, port d'Aden. Elle a 15000 habitants environ, et une église catholique desservie par les RR. Pères Franciscains. Les sœurs du Bon-Pasteur y ont un couvent attenant à l'église catholique.

On ne peut descendre à Aden sans aller voir les fameuses *citernes*, la seule et unique curiosité que l'on rencontre dans ces pays. Nous y fûmes en compagnie du R. P. Supérieur de la mission. Là, du moins, on rencontre quelque verdure, et une certaine fraîcheur qui pourrait n'être pas sans danger, si l'on ne prenait des précautions.

L'eau manquant complétement à Aden, depuis un temps assez long, nous avons trouvé les citernes vides ; la plus grande d'entre elles peut contenir jusqu'à 4 millions de gallons anglais. En revenant d'Aden à Steamer-Point, je faillis, malgré moi, trouver un gîte tout autre que le numéro 93 de l'*Iraouaddy*; il ne s'agissait de rien moins que de m'envoyer coucher en prison. Mon filou de cocher, ne voulant pas se contenter des 10 francs que je lui payais pour sa voiture, appela la police, qui sans autre forme de procès voulut m'emmener au gaol. Je pris ma plus grosse voix pour en appeler au consul français... Je ne sais comment l'affaire se serait terminée, si l'un des officiers de l'*Iraouaddy*, retournant à bord, ne m'eût pris dans sa chaloupe. A neuf heures du soir nous levons l'ancre et nous quittons Aden.

Dimanche 5 novembre. — Que faire en un gîte, à moins que l'on ne songe? disait le bon La Fontaine. — Je me trouve un peu seul, depuis le départ des Pères du Saint-Esprit. J'ai pris dans ma cabine le prêtre espagnol. C'est lui qui m'a assisté ce matin à la messe sur le pont. Pour la première fois nous voyons apparaître dans le ciel la croix du Sud. La nuit est calme, la mer tranquille, des myriades d'étoiles se reflètent dans les eaux de la mer. C'est superbe.

Lundi 6 novembre. — Les coqs du navire m'ont réveillé à temps pour que je puisse assister au lever du soleil. Il est cinq heures et demie : un nuage sombre indique la place où bientôt le soleil va se montrer. Il devient d'un rouge pourpre... Le soleil se montre, ou plutôt trois et même quatre soleils se montrent en même temps. Impossible de distinguer quel est le véritable, jusqu'au moment où, s'élevant dans l'espace, ils semblent se confondre pour ne plus former qu'un seul disque lumineux. — Un autre phénomène non moins intéressant, c'est celui

qu'il nous est donné de voir tous les soirs, après le coucher du soleil. Nous nageons dans une mer de feu. L'eau est si phosphorescente, qu'à la moindre agitation nous la voyons s'enflammer. De distance en distance des gerbes de lumière semblent sortir du fond de la mer et illuminent pendant quelques instants toute la surface des eaux, c'est un véritable feu d'artifice. — Vers les deux heures de l'après-midi, nous doublons Socotora. Cette île, l'un des premiers théâtres du zèle de saint François-Xavier paraît avoir 150 kilomètres de long sur 25 seulement de large. On n'y distingue autre chose que des rochers arides, et on a de la peine à comprendre comment des êtres humains peuvent vivre dans un pareil enfer. On dit cependant que la population de l'île compte environ 7000 habitants, presque tous d'origine arabe.

Mardi 7 novembre. — Le temps est à l'orage : nous avons eu pendant la nuit des pluies torrentielles ; la mer est un peu houleuse, le mal de mer reparaît à bord. Nous voilà au seizième jour de notre navigation, et tous les jours nous avons eu le bonheur d'avoir la sainte Messe. Nous ignorons toujours ce qu'est le mal de mer.

Mercredi 8 novembre. — On rencontre de singuliers personnages en voyage. Figurez-vous qu'aujourd'hui, à table, un quidam (il était Français), qui respecte beaucoup la liberté des opinions, est venu me dire que, grâce à la réflexion, il était arrivé à ne plus croire à rien. On lui fit remarquer fort à propos que nous avions à bord une foule de bipèdes et de quadrupèdes qui pratiquaient la même religion, mais qu'ils avaient le bon esprit de ne pas s'en vanter.

Jeudi 9 novembre. — La chaleur nous fait une rude guerre à bord. Nos Chinois ont beau secouer leurs vastes éventails, ils ne peuvent arriver à rendre le salon et les cabinets habitables. Nous sommes par 9°37′ de latitude

nord et 64°16′ de longitude est, à 840 milles de Pointe-de-Galles. La mousson qui souffle du nord-est retarde considérablement la marche du navire. Je doute que nous puissions arriver à Galles avant dimanche soir.

Vendredi 10 novembre. — On me dit que nous avons eu une tempête pendant la nuit. Ce matin, en me levant, j'étais tout étonné de voir tout le monde malade. Pour me consoler de n'avoir pas assisté à ce spectacle, le capitaine m'en promet une seconde édition pour ce soir. Le vaisseau est très-agité, et pour se rendre d'un endroit à un autre, on se voit obligé de faire maint circuit, trop heureux encore si l'on s'en tire en marchant sur les deux pieds.

Samedi 11 novembre. — La tempête annoncée n'a pas manqué son coup; elle nous arrive ce matin. Malgré les efforts que je fais pour garder mon sérieux, je ne puis me contenir davantage, en songeant au bénéfice que le mal de mer apporte aux marchands d'eau de Cologne. Nos Hollandaises et nos Anglaises s'en servent à profusion : les salons, les cabines, le pont, tout en est empesté. Fort heureusement, nous ne sommes pas fort éloignés de Ceylan.

Dimanche 12 novembre. — Terre ! terre ! Voilà Ceylan !... Je tombe à genoux sur le pont et, aidé de M. Girard, j'entonne l'*Ave maris stella*. Personne n'y trouve rien à redire, vu que je suis presque le seul passager que le mal de mer ait respecté. Je descends dans ma cabine, et malgré le roulis et le tangage, je me hasarde à dire la sainte Messe. C'était une messe d'action de grâces, la vingtième et dernière que je disais à bord de l'*Iraouaddy*. Tous les jours de notre navigation, sans exception, nous avions eu le bonheur de la dire ; il était juste de songer, avant tout, à remercier Dieu d'un si heureux voyage.

A dix heures, nous entrons dans le port de Galles; le navire s'arrête et se voit aussitôt entouré d'une multitude de petites pirogues longues de 7 à 8 mètres et larges de $0^{m},25$ à $0^{m},30$ seulement. A peine arrivés, on nous remet des lettres de Mgr Bonjean, du P. Duffo et des sœurs de la Sainte-Famille, de Kurunegala. M. Ruinat, agent des Messageries, faisant les fonctions de consul français à Galles, me demande par mon nom dans le navire, qu'il a abordé en chaloupe, et me transmet les instructions qu'il a reçues de Monseigneur, touchant la dernière partie de notre voyage. Ce monsieur se montre envers nous d'une bonté et d'une courtoisie qui va jusqu'à prévenir nos moindres besoins. Descendus à terre, nous trouvons son domestique et sa voiture à notre disposition pour nous conduire à la mission catholique. Nous y sommes reçus par le bon P. Bergeretti, véritable type du religieux missionnaire. Dès le premier instant, nous sommes en famille. Le soir, le R. Père me fait inaugurer mon ministère sur la terre ceylanaise, en donnant la bénédiction à son troupeau de catholiques, réunis dans la magnifique église que son prédécesseur a fait bâtir à Galles.

Lundi 13 novembre. — Après la messe, nous allons, les sœurs et moi, rendre visite à M. Ruinat. Nous nous entendons ensemble pour notre départ de Galles. De là, nous nous rendons à la douane pour en retirer nos bagages.

Ici commencent les revers de la médaille : après m'avoir bien et dûment demandé le prix des caisses que nous apportions de France, après m'avoir fait courir pendant près de deux heures de bureau à bureau et m'avoir demandé cinquante-six fois mon nom, ils finirent par me faire payer 10 pour 100 de droits sur les sommes que j'avais déclarées. Quarante-six roupies y passèrent. Le soir, je reçois un télégramme de Monseigneur, qui me dit de me rendre aussitôt à Kurunegala.

Mardi 14 novembre. — La journée se passe à prendre les dispositions nécessaires pour le départ, à expédier les bagages à Colombo, et à arrêter nos places dans le *coach*. Le soir, le P. Bergeretti me conduit chez un fervent catholique, descendant des anciens rois cingalais, baptisé par nos Pères dans les commencements de la mission de Ceylan. C'est l'un des *modliars* du pays, c'est-à-dire une espèce de sous-préfet. C'est la plus haute charge que les indigènes puissent ambitionner sous le gouvernement de Sa Majesté Britannique.

Mercredi 15 novembre. — Départ pour Colombo, à six heures du matin. Nous payons la modique somme de 62 francs par personne pour faire le voyage de Galles à Colombo. En France, on parcourrait une distance deux fois aussi grande pour 10 francs. Nous entrons enfin dans le cœur de cet Éden, véritable paradis terrestre, où toutes les magnificences de la création semblent s'être donné rendez-vous pour étonner le voyageur par leur nombre et leur variété. Oh! que l'on connaît mal Ceylan en France! Il faudrait le pinceau du peintre plutôt que le crayon du voyageur pour tracer le tableau fidèle des beautés naturelles de ce pays où l'on voit à chaque pas les inventions de la civilisation moderne s'élever sur des ruines vingt fois séculaires. La route qui conduit de Galles à Colombo s'avance presque en ligne droite sur la lisière de la forêt, entre l'Océan d'un côté, et les arbres de la forêt de l'autre. Le voyageur qui, pour la première fois, parcourt ces régions éloignées, ne peut se rassasier de contempler cette belle nature tout à la fois gracieuse, sauvage et grandiose. La route elle-même est des plus pittoresques. Le paysage change à chaque pas : tantôt c'est le cocotier qui semble vouloir porter jusqu'aux nues sa couronne de fruits, tantôt c'est le palmier qui étend ses larges feuilles au-dessus de nos têtes, comme

pour nous garantir contre les rayons trop ardents du soleil. Tantôt encore c'est le bananier qui s'incline sous le riche fardeau de ses fruits, ou qui, dégagé de ses grappes, s'élance dans les airs pour former à une certaine hauteur un parasol naturel à l'ombre duquel le voyageur peut en toute sûreté se laisser aller au sommeil, sans crainte d'être importuné par le soleil. De Galles à Colombo, on compte vingt-cinq lieues environ ; nous fîmes ce trajet en dix heures, et le soir, à cinq heures, une voiture venait nous prendre au *Post-office* pour nous conduire chez Mgr SILLANI, vicaire apostolique de Colombo. Nous y fûmes reçus comme des frères ; je logeai à l'Evêché ; les Sœurs passèrent la nuit au couvent des Sœurs du Bon-Pasteur, qui se trouve à côté du palais épiscopal. Vers les sept heures du soir, j'y reçus la visite du disciple du P. CHOUNAVEL, qui m'engageait à aller passer quelques jours avec lui à Vennapuraï. Malgré le vif désir que j'avais de faire connaissance avec ce cher Père, je me vis obligé de refuser, mon départ pour Kornegalle étant fixé au lendemain matin.

Jeudi 16 novembre. — A sept heures, nous quittons Colombo pour nous rendre à Polgahawhéla, et y prendre la voiture pour Kornegalle. Le pays que l'on parcourt ainsi en chemin de fer est, sans contredit, le plus beau de l'île. Le cannellier embaume l'air de ses parfums, et mille fleurs variées tapissent agréablement le penchant des collines et le fond de la vallée. Le train nous emporte avec une vitesse presque vertigineuse ; les panoramas les plus divers se déroulent presque en même temps devant nous. Les amateurs de la belle nature trouveraient ici de quoi satisfaire leur goût du sauvage et du grandiose. A neuf heures et demie du matin, nous arrivons à Polgahawhéla ; il nous reste dix milles à parcourir avant d'être à Kornegalle. Le *coach* nous y transporte en deux

heures et nous dépose à quelques pas du couvent des Sœurs de la Sainte-Famille, que notre arrivée surprend d'autant plus agréablement qu'elles ne nous attendaient plus. Le P. Duffo accourt à la hâte : c'est le premier Oblat que je trouve sur la terre de Ceylan ; aussi, je vous laisse à deviner les sentiments de joie et de bonheur qui débordaient de mon cœur, en donnant l'accolade fraternelle à ce frère bien-aimé dont les traits m'étaient inconnus, mais qui depuis longues années combat dans les rangs de ceux au milieu desquels la Providence m'appelle à prendre place. Nous trouvâmes ce bon Père, nouveau Néhémias, le glaive d'une main, la truelle de l'autre; lui aussi, il a eu l'avantage de rencontrer sur son chemin un autre Bompas. Le révérend Hencoq (quel nom pour un ministre protestant!), le révérend Hencoq lui fait une guerre acharnée. Si le Père fait maigre le vendredi, c'est par sensualité; s'il se montre zélé pour la conversion des bouddhistes, c'est l'esprit de parti qui le fait agir, etc., etc. Je n'en finirais pas, si je voulais rapporter toutes les inventions du révérend ministre pour faire tomber l'œuvre du P. Duffo. Heureusement, ce cher Père n'est pas homme à se laisser démonter pour si peu de chose.

Le ministre a beau faire, le bishop a beau multiplier ses visites, l'œuvre du P. Duffo continue à aller son train, et quoi que fassent ses adversaires, il finit toujours par avoir raison de tous. Les protestants eux-mêmes admirent son orphelinat et le couvent des sœurs de la Sainte-Famille. Cinquante-quatre jeunes gens de sept à quinze ans forment la couronne de ce Père, qui a à pourvoir à tous leurs besoins. Il aurait un personnel plus considérable si l'exiguïté du local ne l'avait forcé, jusqu'ici, à renvoyer un certain nombre de postulants. Cette difficulté sera levée dans quelques mois, lorsque le

Père aura achevé le magnifique orphelinat qu'il est en train de construire.

A sept heures, la communauté se réunit à la chapelle, au son de la cloche, et nous récitons l'office en chœur : le P. Duffo présidait, je faisais choriste. Au souper, le Père Supérieur donna *Deo gratias*, cela se comprend; devinant mon attrait pour la musique, il me surprit agréablement en me procurant ensuite le plaisir d'entendre le cantique : *Dieu de clémence*, chanté en français par l'un des orphelins. C'était charmant ! Les deux jours suivants se passèrent à visiter les belles choses de Kornegalle et à rendre visite à quelques familles européennes qui habitent cet Eden. Nous y rencontrâmes une famille française. C'est bien le cas de dire qu'on rencontre partout les Français ; volontiers, je leur appliquerais le proverbe tamoul qui dit qu'il est aussi difficile de rencontrer un endroit sans corbeaux qu'un village sans musulmans. Dans la soirée du 18, nous fûmes visiter, en compagnie d'un excellent catholique hollandais, le fameux temple de Bouddha, qui se trouve à mi-côte du rocher qui domine la ville de Kornegalle. Conduits par un prêtre bouddhiste en robe jaune, nous pénétrâmes dans cet antre obscur, taillé dans le roc et ne recevant le jour que par la porte d'entrée. Le grand papa Bouddha était assis sur une grosse pierre, le dos appuyé au rocher et entouré de légions de petits bouddhas. C'est une statue informe en bois ou en pierre, je ne sais trop, ornée de signes cabalistiques, dorée sur toutes les coutures, chargée de couleurs rouges, vertes, etc. L'autel des offrandes se trouve au pied de la statue : c'est une énorme pierre, toujours couverte de fleurs blanches très-odorantes, que, pour cette raison, on appelle *fleurs de Bouddha*. C'est la seule offrande que Bouddha exige de ses dévots adorateurs. En descendant la côte, nous vîmes à quelque dis-

tance devant nous le fameux *talipot palm*, l'arbre sacré de Bouddha. Cet arbre à feuilles gigantesques ne fleurit que tous les trente ans environ. Il est du genre des palmiers et paraît n'être pas très-répandu, même dans ce pays. Nous n'en vîmes que deux dans tout le voyage de Galle à Kornegalle. Les bouddhistes se servent de ses feuilles pour leurs livres sacrés. Ils écrivent sur ces feuilles avec un stylet de fer, et les caractères ainsi tracés sont ineffaçables. Une autre singularité du culte bouddhique, c'est l'usage où sont les prêtres bouddhistes de planter tout autour de leur bonzerie ou séminaire de grands mâts surmontés de banderolles où sont écrites des formules de prières. Nous en vîmes plus de dix au sommet du rocher où se trouve la bonzerie de Kornegalle; suivant eux, lorsque le vent agite ces banderolles, leurs prières sont aussi agréables à Bouddha et aussi efficaces que s'ils les prononçaient eux-mêmes; on conçoit qu'ils trouvent cette manière de prier très-commode; aussi ont-ils inventé, au dire de mon cicerone, des appareils de prières qu'ils mettent en mouvement au moyen de manivelles.

Le dimanche que nous passâmes à Kornegalle fut un jour de fête pour la population catholique. C'est un événement dans ce pays que l'arrivée d'un nouveau missionnaire, surtout quand ce missionnaire vient d'Europe. Aussi depuis neuf heures du matin jusqu'à sept heures du soir la maison du P. Duffo fut-elle constamment pleine de monde. Chacun voulait voir le nouvel arrivé et surtout lui parler. On me faisait des saluts jusqu'à terre, et malgré ma bonne volonté, j'eus bien de la peine parfois à garder mon sérieux, surtout lorsqu'en l'absence du P. Duffo, il me fallait tout seul subir la harangue de ces parleurs infatigables. Alors, abordant le premier venu, je lui posais la question indispensable : *Mocodé?* (Que voulez-vous?) J'écoutais et je faisais semblant d'écouter son discours, et

quand je croyais qu'il avait assez parlé, je mettais fin à sa harangue par un *undaï* (c'est bien) doublement accentué. Ils partaient enchantés du nouveau missionnaire, qui dès le jour de son arrivée parlait si bien le *cingalais*, et moi je courais me délasser de leurs ennuyeux discours dans la compagnie du bon P. Duffo, qui me confiait ses peines, ses tracasseries, ses projets d'avenir, en un mot, tout ce qui peut intéresser le missionnaire.

Le lundi 20, il fallut recommencer la vie de voyageur. Ce qui me coûta le plus, ce fut de quitter ce bon P. Duffo, avec qui j'avais passé quelques jours si heureux. Il voulut bien nous accompagner jusqu'à Colombo et nous donna deux de ses disciples pour nous suivre jusqu'à Jaffna. Cinq de ses orphelins, les prémisses de l'Eglise de Candy, devaient partir avec nous pour le séminaire. A quatre heures du soir, nous étions tous à bord du *steamer* colonial le *Serendib*, après avoir failli dix fois nous noyer dans le port de Colombo, pour nous rendre de la jetée à l'endroit où le bateau était arrêté. Dès le premier instant, nous nous aperçûmes que nous n'étions plus à bord d'un bateau français. Le lendemain, jour de la Présentation de la Sainte-Vierge, pour la première fois depuis le jour de mon ordination, j'eus la douleur de ne pouvoir dire la sainte messe. Nous aurions pu facilement arriver à Jaffna, le mardi, dans l'après-midi, mais nous passâmes presque toute la journée du 21 dans le détroit de Pauniben, pour attendre le flux, condition indispensable pour traverser ce détroit. Le même jour, à huit heures du soir, nous jetâmes l'ancre à 25 milles de Jaffna et nous passâmes là la nuit. Repartis le lendemain, à six heures du matin, nous arrivâmes en vue de Jaffna sur les huit heures. Un bateau-mouche nous conduisit à terre, où le R. P. Mauroit, en compagnie du P. Gouret et du Fr. de Steffanis, nous attendait pour nous conduire à l'Evêché. Nous fûmes reçus

à la chapelle par Monseigneur, entouré de tous les Pères et Frères et des enfants du séminaire. Un *Te Deum* d'actions de grâces fut entonné, et après avoir remercié Dieu de notre heureux voyage nous faisions connaissance avec ceux d'entre nos Pères qui habitent la maison de Jaffna. Nous étions arrivés à destination un mois jour pour jour après notre départ de Marseille.

NOUVELLES DIVERSES.

CONSÉCRATION DE LA CHAPELLE DU GRAND SÉMINAIRE DE FRÉJUS.

On lit dans la *Semaine religieuse* du 16 décembre :

Mardi dernier, 12 décembre, le Grand Séminaire a vu s'accomplir dans ses murs une belle et splendide cérémonie : la consécration de sa gracieuse chapelle.

Construite par les soins de Mgr Jordany, par les soins aussi du R. P. Balaïn, supérieur de l'établissement, lequel avait su se procurer, par les saintes industries de son zèle, des fonds considérables pour sa décoration, cette chapelle d'abord n'avait été que bénite, il y a quelques années. La voilà consacrée maintenant, et c'est Mgr Jordany lui-même qui, par une attention éminemment délicate de son digne et vénéré successeur, a fait la cérémonie.

Les deux prélats, dans cette majestueuse fonction, avaient autour d'eux une nombreuse et imposante couronne de lévites et de prêtres. Il y avait là le Chapitre de la cathédrale, MM. les archiprêtres, les membres du clergé diocésain, qui avaient autrefois professé dans l'établissement, et plusieurs autres prêtres invités à la cérémonie.

Les chants, les prières du Pontifical, les aspersions à l'extérieur et à l'intérieur de l'église, les onctions sur les murs

et sur l'autel, les encensements et tous les autres détails de cette belle et auguste fonction, se sont accomplis dans un ordre parfait, devant cette assistance d'élite, qui savait si bien les comprendre.

Le pontife consécrateur a pu, malgré son âge, s'acquitter sans trop de fatigue de sa longue et laborieuse tâche. Les consolations que son âme éprouvait se reflétaient sur son visage et soutenaient visiblement ses forces et son activité.

La consécration terminée, la messe a été célébrée par Mgr Terris. Pendant le saint-sacrifice, les séminaristes ont chanté plusieurs motets en rapport avec la circonstance.

Il était près de midi quand on est sorti de la chapelle. Quelques moments après, tous les invités venaient s'asseoir autour d'une table que présidaient les deux prélats. Vers la fin du repas, Mgr Terris s'est levé, et s'adressant à son vénérable prédécesseur, avec cette délicatesse de pensées et cette noblesse d'expression qui lui sont si familières, il lui a porté un toast que nous sommes heureux de pouvoir reproduire :

« Monseigneur,

« L'Eglise de Fréjus semble prédestinée à l'une des joies les plus douces du cœur, la joie du retour. Quinze siècles écoulés n'ont pas fait oublier les transports de joie qui, sur ce sol même, accueillirent saint Léonce, après une longue absence. Vous étiez parti ; vous revenez, Monseigneur, et les mêmes transports vous reçoivent. Pouvait-il en être autrement ?

« Aussi bien, je sens que je vais être applaudi de tous, en ce moment où, cédant à l'impulsion de mon cœur, et usant d'un droit que je considère comme l'un de mes plus précieux priviléges, je viens me faire l'écho de tous ces doyens du clergé de Fréjus, de ce vénérable Chapitre, des pieux et dignes directeurs du séminaire, auxquels je vois s'unir si opportunément les anciens professeurs, et cette intéressante jeunesse cléricale, qui avait espéré travailler sous vos ordres. Je ne veux pas omettre, dans l'expression de ces sympa-

thiques suffrages, ceux-là même qui n'assistent pas à cette fête et qui eussent été, comme nous, si fiers et si heureux de vous revoir.

« Obéissant à la joie qui, ce matin, remplissait nos âmes lorsque nous vous contemplions dans le rajeunissement de votre santé, et que nous nous disions combien grand serait notre bonheur si nous pouvions vous revoir souvent et longtemps vous garder ; résumant en un seul mot tous ces sentiments qui nous pressent et nous charment, je demande que tous ici me fassent écho, et que nous acclamions ensemble Monseigneur Jordany, toujours évêque de Fréjus. »

Ces paroles ont été suivies de longs applaudissements et de chaleureuses acclamations à l'adresse des deux prélats. Mgr Jordany était profondément ému ; il a répondu à peu près en ces termes :

« Monseigneur,

« Je vous remercie bien des sentiments que Votre Grandeur vient de m'exprimer. Si, comme saint Léonce, dont vous avez rappelé gracieusement le retour, j'ai quitté mon Eglise, c'est que, vous le savez, mes forces ne répondaient plus à l'ardeur de mon zèle et que je sentais le besoin de remettre la houlette pastorale à des mains plus jeunes et partant plus fortes que les miennes. Mes vœux ont été exaucés, et je suis tout heureux de voir cette antique et illustre Eglise de Fréjus, que j'aime et que j'aimerai toujours, placée sous une autorité aussi sage que la vôtre. La joie du retour est aussi pour moi.

« Comme saint Léonce, que je me suis toujours proposé pour modèle, je me suis attaché, dès le début de mon épiscopat, par les liens d'une indissoluble affection, à l'île de Lérins, et l'une de mes plus grandes consolations a été de racheter cette île, d'y établir de saints religieux et d'y voir refleurir les vertus d'autrefois. C'est là un nouvel attrait pour mon cœur, une nouvelle cause de cette joie que j'éprouve à mon retour.

« Vivez longtemps, Monseigneur, à la tête de cette chère

Eglise de Fréjus. Vous y trouverez, vous y avez déjà trouvé les consolations que j'y ai trouvées moi-même.

« Oui, vivez longtemps, Monseigneur, à la tête de ce beau diocèse. Ici, le clergé n'a jamais été avec son évêque qu'un cœur et qu'une âme, et quand à Rome, au jour mémorable où fut proclamée comme dogme de foi l'infaillibilité du Souverain Pontife, je dis ce *Placet* solennel dont je ne perdrai jamais le consolant souvenir, tous mes prêtres étaient d'esprit et de cœur avec moi, et ainsi ce *Placet* n'était pas seulement le mien, c'était celui aussi de tout mon clergé, et plus particulièrement des membres de ce vénérable Chapitre.

« Oui, vivez longtemps, Monseigneur, à la tête de ce clergé. Je le connais assez pour vous dire qu'il acclame en ce moment comme moi Mgr Terris, évêque de Fréjus et Toulon. »

Ces paroles du vénérable et bien-aimé prélat ont été couvertes de nouveaux applaudissements non moins chaleureux que les premiers.

La poésie a voulu prêter son concours à cette brillante fête, dans une pièce de vers intitulée : *la Consécration*. L'auteur, qui était le R. P. Bénédic, professeur d'éloquence sacrée et d'histoire ecclésiastique, y a chanté, en termes magnifiques et pompeux, la grande et belle cérémonie du matin et le centième anniversaire de la fondation de l'établissement, second objet de la fête qu'on célébrait en ce jour. Le grand séminaire de Fréjus, en effet, a été construit en 1776.

Puis, M. le chanoine Terris s'est fait à son tour l'interprète des sentiments de tous dans de beaux vers provençaux.

Dans l'après-midi, il y a eu office pontifical, célébré par Mgr Jordany. L'office a été suivi d'un éloquent discours prononcé par le R. P. Boeffard, de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée.

L'orateur, prenant pour texte ces paroles de Dieu à Salomon dans le second livre des Paralipomènes : *Elegi locum istum mihi in domum sacrificii* (J'ai choisi ce lieu pour moi comme une maison de sacrifice), en a fait la plus heureuse application au temple qui venait d'être consacré et aux

prêtres dont les murs de ce temple étaient appelés à voir la consécration.

Dieu, a-t-il dit, est le maître absolu de toutes choses ; mais quand l'Eglise veut consacrer à ce Maître adorable une créature quelconque, une portion de la matière de ce vaste univers, de manière qu'elle devienne plus particulièrement la propriété de Dieu, la chose de Dieu, et qu'elle ne puisse plus sans injustice, sans sacrilége, s'employer à autre chose qu'à procurer sa gloire, elle la sépare d'abord de tout objet profane par sa bénédiction, puis elle la transforme, la surnaturalise par un second acte qu'on appelle la sanctification ; puis enfin, par un dernier acte, qui est la consécration proprement dite, elle en fait la propriété même de Dieu.

Nous voyons ces trois actes dans la consécration de nos églises. Le pontife debout au milieu de l'édifice qui va devenir la maison de Dieu, prie le Seigneur de bénir, de sanctifier, de consacrer le temple et l'autel : *Ut ecclesiam et altare hoc benedicere, sanctificare et consecrare digneris.* Il y a ici bénédiction, sanctification, consécration. L'édifice est séparé de tout objet profane, il est transformé, il passe dans un ordre de choses surnaturel et divin, il devient proprement la maison de Dieu. *Elegi locum istum mihi.* Il est marqué partout du sceau de Dieu, qui est le signe de la croix. Les murs, le pavé, chaque pierre de l'édifice devra proclamer sa gloire. Les saints y viennent alors par leurs reliques, ils y sont chez eux, parce que c'est la maison de leur Père ; l'autel du sacrifice y est dressé, l'agneau sans tache y est immolé tous les jours, et tous les jours aussi les âmes généreuses viennent s'y immoler avec lui. *In domum sacrificii.*

Dans la consécration des prêtres, le pontife opère les mêmes actes. Tandis que les jeunes lévites élus pour le sacerdoce sont prosternés sur le pavé du temple, le pontife les bénit, les sanctifie, les consacre. *Ut hos electos benedicere, sanctificare et consecrare digneris.* Dès lors ils ne s'appartiennent plus, leurs mains sont marquées du sceau de la croix ; ils ne doivent plus s'employer qu'à la gloire de Dieu ; ils deviennent les hommes de Dieu, ses coopérateurs, ses représen-

tants, les hommes de la prière, les hommes du sacrifice.

Nous regrettons vivement de ne pouvoir suivre comme nous le voudrions, dans ce simple exposé, les riches et magnifiques développements que l'orateur a donnés à ces grandes et belles pensées, qui ont été comme le canevas de son discours.

Le salut du Saint-Sacrement a terminé l'office du soir, et une brillante illumination cette délicieuse fête, dont tous les détails avaient été si bien ordonnés par le R. P. supérieur de la maison et par ses dignes collaborateurs.

FÊTE DU 17 JANVIER A PONTMAIN.

Sixième anniversaire de l'Apparition.

La fête du 17 janvier à Pontmain a pris cette année un caractère tout spécial de solennité et de piété admirable. Contrariée par une pluie continuelle, cette fête ressemblait à l'époque que traversent l'Eglise et notre pays. Les bons deviennent meilleurs : rien ne les arrête ; les épreuves ne les ébranlent pas, et malgré la tempête, malgré le désordre des esprits, ils restent fidèles, et leur élan paraît d'autant plus beau qu'il est contrarié par plus d'obstacles. L'inclémence du ciel n'avait pas arrêté les pèlerins. Dès la veille, Mgr l'évêque de Laval fut reçu au son des cloches, par une foule nombreuse que le dévouement et le zèle du pieux Pontife semblaient réjouir et consoler des fatigues de la route. Bientôt les exercices du pèlerinage commencèrent ; à la lueur des cierges, Monseigneur, précédé de deux longues files de pèlerins, partit en procession de l'église paroissiale à la nouvelle basilique qui se dressait dans l'ombre comme une sorte d'apparition grandiose, et semblait rappeler majestueusement l'apparition si sublime dans sa simplicité de la Vierge Marie à quelques petits enfants. Les chants, les lumières, la tempête elle-même, tout donnait à cette cérémonie un cachet

de vérité, de foi, d'espérance, qui ne saurait s'effacer de l'âme des heureux pèlerins. Le Prélat donna au nouveau sanctuaire sa première bénédiction. Notre-Seigneur Jésus-Christ, dans le mystère adorable de l'Eucharistie, prit possession de ce monument chargé de raconter aux âges futurs le mystère d'amour et d'espérance dont Pontmain a été le bienheureux théâtre.

Toute la nuit, les pèlerins arrivaient en foule ; ils arrivaient en chantant et en priant ; et on pouvait dire de leur foi ce que les Saints Livres ont dit de l'amour : *Aquæ multæ non potuerunt extinguere charitatem.*

Dès le lendemain, à la pointe du jour, les deux églises se trouvaient remplies. Monseigneur célébra le saint sacrifice sur un autel provisoire dressé au fond de l'abside de la nouvelle église. Jamais peut-être foule plus recueillie n'assista aux saints mystères ; debout ou à genoux sans appui, tout ce monde, composé des classes les plus variées de la société, se tenait immobile dans l'attitude du recueillement et de la prière : les communions furent nombreuses, les cantiques étaient admirablement chantés parce qu'ils partaient du fond des âmes et que les lèvres suffisaient à peine à dire ce que le cœur leur envoyait. Après un repos de quelques minutes, Monseigneur vint prendre place au trône pour assister à la grand'messe solennelle célébrée par M. l'abbé Dulong de Rosnay, son vicaire-général. Les chants furent exécutés avec une harmonie vraiment remarquable, grâce au zèle d'un chrétien aussi pieux qu'intelligent, qui, tout en préparant des chrétiens, a trouvé le secret de faire aussi des artistes. Les heures de cette heureuse journée s'écoulaient vite dans les joies de la prière et sous l'influence de je ne sais quoi de surnaturel qui saisissait toutes les âmes. Bientôt les cloches à toute volée annoncèrent les Vêpres. Rien n'était beau comme de voir ce peuple chré-

tien debout, redisant avec une sorte d'enthousiasme les psaumes qui prophétisent la grandeur de J.-C., les triomphes de son Eglise, les espérances du genre humain, et aussi, par l'application qu'en fait l'Eglise, les beautés de ce tabernacle, de cette Jérusalem mystique qui a contenu et donné au monde Jésus-Christ, son Sauveur et son Roi. C'est là précisément ce qu'a développé le P. REYNAUD dans quelques paroles ardentes parties d'un vrai cœur d'apôtre.

Après la bénédiction du Saint Sacrement, Monseigneur monta en chaire et adressa aux pèlerins un excellent discours.

Ce récit ne serait pas complet si nous omettions de parler du dévouement avec lequel les religieux Oblats font le service de la paroisse et du pèlerinage. On dirait que pour ces missionnaires la prière, la fatigue, les sacrifices de toute sorte ne sont comptés pour rien et qu'ils n'ont d'autre souci que la glorification de la Vierge, leur mère. Aussi tout était disposé avec un goût exquis : oriflammes, guirlandes, illumination, et rien n'était comparable à la beauté du spectacle que présentait cette jeune église, ou plutôt ce commencement d'église, dont l'autel se voyait entouré d'une très-nombreuse couronne de prêtres, et dont les arceaux, à peine terminés, recouvraient une foule si compacte. Parmi tant d'ornements et de bannières, on remarquait la bannière de la jeunesse chrétienne et française à Notre-Dame de Pontmain, qui rappelait en lettres d'or la belle inscription que Monseigneur se propose de faire graver sur la chapelle que la jeunesse érigera en l'honneur de Notre-Dame d'Espérance : *Virgini Immaculatæ, Matri Sanctæ Spei Ecclesiæ spes et Galliæ juventus.*

RETRAITE DES HOMMES A L'ÉGLISE DE SAINT-MARTIN DE MARSEILLE.

On lit dans la *Gazette du Midi* du 2 février :

Depuis 1850, une retraite annuelle spéciale pour les hommes a lieu dans l'église de Saint-Martin. Cette année elle a été prêchée par le R. P. Boeffard, Oblat de Marie Immaculée, de la résidence de Notre-Dame-de-la-Garde. Chaque soir, depuis le 18 janvier, des hommes de tout rang, de toute condition, de tout âge s'empressaient de venir entendre avec recueillement la parole éloquente du zélé missionnaire. Cette affluence des plus considérables qui remplissait l'église s'expliquait par les rares talents de l'orateur et les sujets de ses prédications. Le P. Boeffard a parlé du blasphème, de l'observation du dimanche, du respect et de l'obéissance que l'on doit aux pères, aux magistrats et à l'Eglise ; il a traité aussi du suicide, du duel, de l'assassinat, de la haine, du scandale, de la mort du pécheur, de la résurrection de Lazare, du ravage du sensualisme, et enfin de la communion.

Dieu a béni la parole apostolique du missionnaire par de nombreuses conversions. Samedi soir, les confessions ont été entendues jusqu'à minuit.

Dimanche dernier, jour de la clôture de cette retraite, le R. P. Boeffard a célébré la messe, et a eu la consolation de donner la communion à cinq cents hommes, dont une centaine ne s'étaient pas approchés de la Sainte-Table depuis longues années. Ce spectacle a fait éprouver aux assistants de douces émotions. Le soir, après les vêpres, le Père prédicateur a prononcé son sermon de clôture sur la persévérance. Il a été suivi de l'imposante cérémonie de la procession du Saint-Sacrement.

Le lendemain matin, à sept heures, un grand nombre d'hommes qui avaient assisté à cette retraite sont montés au sanctuaire de Notre-Dame-de-la-Garde pour mettre leurs résolutions sous la protection de la Bonne Mère. Le P. Boeffard a prononcé une allocution d'adieux dans laquelle il a montré

la Sainte Vierge comme la gardienne de la persévérance. Cet exercice a été terminé par la bénédiction du Saint-Sacrement qu'a donnée Mgr Cotton, évêque de Valence, de passage à Marseille. Les fruits de la retraite de 1877 témoignent combien les croyances religieuses sont profondément enracinées dans le cœur de nos concitoyens.

Comme l'année dernière, Son Eminence le Cardinal Guibert a fait à nos Pères de la maison de Paris l'honneur de célébrer avec eux la fête de l'Immaculée Conception. Son Eminence a dit la messe, distribué la communion et adressé quelques paroles, pleines de sens et de piété, à un nombreux auditoire ; puis Elle a visité les travaux de la maison en construction, et a bien voulu prendre part, avec quelques prêtres amis, au dîner de la communauté. Son Eminence ne cesse de prouver à la Congrégation l'amour fidèle qu'Elle lui garde.

Le R. P. Soullier, de retonr de son voyage d'Amérique, est arrivé à Paris le 21 février au soir.

Saint Joseph est le patron de notre T. R. P. Supérieur Général ; il fut celui de notre vénéré fondateur ; il est le protecteur de l'Eglise universelle et le protecteur de notre Congrégation. A ces titres divers, notre piété ne saurait rester indifférente à son culte ; nous nous permettons donc d'indiquer comme sujet d'une lecture utile et intéressante l'instruction pastorale et mandement de Mgr de Poitiers, portant promulgation d'un décret apostolique, qui attribue à saint Joseph le titre de *Patron de l'Eglise universelle* (4 mars 1871).

Ce document se trouve dans le volume VII des œuvres de Mgr Pie.

129

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 58. — Juin 1877.

NOUVELLES DIVERSES DES MISSIONS ÉTRANGÈRES

SAINT-ALBERT.

LETTRE DE Mgr GRANDIN.

Mgr Grandin a bien voulu répondre par la lettre suivante, à une question que nous lui avions posée relativement à la propagande protestante dans le Nord-Ouest. Les renseignements donnés par Sa Grandeur sont instructifs et font connaître bien des difficultés que le zèle apostolique peut rencontrer dans ces contrées; il est utile de connaître ces difficultés, afin de se préparer à les combattre.

Saint-Albert, 22 janvier 1877.

Mon révérend et bien cher Père,

J'entreprends enfin de répondre à votre bonne lettre du 25 juillet dernier, je l'ai trouvée à Saint-Albert, au retour

de mes voyages au mois d'octobre. Je vous demande pardon d'avoir tant tardé à vous écrire, mais quand j'arrive j'ai toujours une foule d'écritures en retard; joignez-y bien des dérangements, une certaine paresse et enfin une assez mauvaise santé. Enfin, j'entreprends de vous écrire aujourd'hui, malgré un mal d'oreilles qui semble vouloir redevenir sérieux.

Il vous a paru, me dites-vous, que la propagande protestante est un des plus terribles ennemis qui se rencontrent sur nos pas; c'est la réalité et bien que, dans le diocèse de Saint-Albert comme dans le Nord-Ouest, les catholiques l'emportent en nombre sur les protestants, on peut cependant dire que ces derniers sont pour nous des ennemis vraiment redoutables. On appelle dans le pays la religion catholique « la religion française, » et le protestantisme, « la religion anglaise »; demandez à un sauvage chrétien quelle est sa religion, il vous répondra ordinairement : Je prie avec les Français ou : avec les Anglais, ce qui fait que dans le pays on fait souvent d'une cause purement religieuse, une cause nationale, et réciproquement. Quels sont donc ceux que nous appelons Français dans le pays? Ce sont des descendants de Canadiens français venus dans le Nord-Ouest comme serviteurs de la Compagnie de la baie d'Hudson. Les Anglais sont aussi des descendants d'employés de cette même Compagnie, mais d'une classe supérieure; tous les directeurs de différents grades, depuis le gros bourgeois ou chef de district jusqu'au simple commis, étaient et sont encore ou Anglais ou Ecossais, et par conséquent protestants; si parfois il se trouvait, parmi les simples serviteurs, quelqu'un de ces nations, pour peu qu'il eût quelque aptitude, on lui donnait une charge plus ou moins importante, et on le tirait ainsi de *la caste* des simples serviteurs des pauvres catholiques. Par suite de cela, bien que

les protestants soient de beaucoup les moins nombreux, ils forment cependant la classe riche, la classe dirigeante, la classe savante même ; toutes les charges de la Compagnie, jusqu'à présent toute-puissante dans ce pays, sont entre leurs mains. Maintenant nous allons avoir un gouvernement, déjà notre gouverneur est nommé ; c'est, bien entendu, un protestant, on le dit même orangiste d'origine écossaise; tous les magistrats des différents degrés seront, à n'en pas douter, *regis ad exemplar.* Si parfois il se trouve dans cette classe élevée et dirigeante quelque catholique, trop souvent il paraît, parmi ses collègues, humilié de sa foi, il lui faut un courage plus qu'ordinaire pour pratiquer une religion qui est regardée comme celle des pauvres, des petits et des ignorants. Dans une réunion de cette bourgeoisie se trouvait un pauvre misérable que sa lâcheté avait fait apostasier; depuis il a cependant réparé sa faute. J'étais présent; on fut assez aimable pour me dire : « Il est clair, aux yeux de tout le monde, que le protestantisme est la religion de tous les gens instruits, de tout ce qu'il y a de bien dans le pays. » Nous formons donc dans la réalité une caste à part, une caste méprisée par le vulgaire de nos richards, mais honorée cependant par les vrais gentilshommes; une caste d'autant plus nombreuse que la plupart des sauvages qui se font chrétiens se joignent à nous. Il semblerait cependant naturel que ces pauvres sauvages prissent la religion la plus aisée, la religion des plus puissants, mais, aujourd'hui comme autrefois, le Seigneur prend plaisir à se révéler aux simples et aux petits, et à se cacher aux superbes.

Vous voyez, mon bien cher Père, quelle est notre position par rapport aux protestants, nous dépendons d'eux presque partout, et si ici nous pouvons lever un peu la tête parce que nous sommes le nombre, pour peu que

nous voyagions, nous ne pouvons le plus souvent recevoir l'hospitalité et des secours indispensables que des protestants. Dans presque toutes nos missions, le Missionnaire a dû au commencement séjourner plus ou moins longtemps chez le chef commerçant du poste, dire la sainte Messe, prêcher et faire le catéchisme dans un appartement d'où le propriétaire peut entendre tout ce qu'on dit contre sa religion. C'est encore ainsi que se donnent les missions dans presque tous les postes où nous n'avons pas de pied-à-terre. Vous comprenez par là la fausseté de notre position, combien il faut être réservé et prudent, combien facilement le pauvre Missionnaire peut compromettre sa cause sans être même indiscret.

Dans cet état de choses, comment donc convertir les protestants? me demanderez-vous peut-être. Je réponds que le meilleur moyen de les convertir, c'est de ne pas paraître vouloir le faire, nous les éloignerions si nous allions discuter et faire de la controverse ouvertement. Nos cérémonies les attirent souvent à nos offices, la messe de minuit, les ordinations, nos oblations nous amènent parfois bien des curieux, même des ministres. Je les vois venir avec plaisir, le cher P. Lestanc, qui a l'avantage de parler anglais facilement, leur donne dans ces circonstances une bonne instruction qui ne les choque point et peut leur faire du bien. Dans nos instructions, nous évitons autant que possible de prononcer le mot *protestant*, nous parlons de la présence réelle, du culte de la très-sainte Vierge, de la vénération des reliques et des images, etc., pour instruire comme il faut nos catholiques, mais non sous forme de controverse et d'attaques. Si, dans nos rapports avec eux, les protestants nous font des objections, nous tâchons d'y répondre sans les froisser, et comme c'est difficile, si

nous savons que ces objections sont faites dans le but de disputer, nous leur disons tout simplement que, pour cause de charité et ne point nous exposer à froisser, nous préférons ne jamais parler controverse ; si quelqu'un veut se faire instruire il le demande, et alors on y va franchement, et quand un protestant vient à nous de la sorte, il est déjà converti, toutes les objections sont résolues. Nous avons la consolation de recevoir parfois des abjurations, c'est une faute que nos meilleurs amis parmi les protestants ont peine à nous pardonner; il est rare qu'ils ne se vengent pas en nous refusant certains services qu'ils nous rendraient sans cela, ce qui n'empêchera pas que le pauvre converti aura bien, de son côté, des sarcasmes à subir, des humiliations à essuyer et aussi des petites vengeances à supporter. Cependant quand il n'y a pas de ministres sur place, presque tous nos protestants sont assez libéraux, mais leurs ministres les rendent *fanatiques et bigots.* J'ai reçu de certains personnages des plaintes contre nos Pères, accusés d'avoir dit que tous les *protestants étaient damnés*, qu'ils vivaient *comme des animaux sans raison,* etc., et ces plaintes venaient assurément d'une susceptibilité inspirée par les ministres. Nous n'aurions généralement point de difficultés avec nos frères séparés, si leurs ministres étaient éloignés. Ceux qui viennent par ici sont généralement peu instruits et, on peut dire, de la classe la plus commune. Ils ont dans leurs rangs des métis, et même des sauvages, demi-savants fort orgueilleux et fort suffisants, que je redoute plus que les docteurs des plus célèbres universités anglaises ; ceux qui viendraient de là seraient au moins des hommes instruits et des hommes d'honneur, mais ces hommes qui ne doivent leur position qu'à *leur Bible* et à leur fanatisme sont capables de tout ; le respect d'eux-mêmes, les bonnes manières ne les arrêteront

jamais, ils mentiront, calomnieront, tous les moyens leur seront bons. Par exemple, si un enfant sauvage vient à mourir après que nous l'avons baptisé, ils insinueront que c'est notre baptême qui l'a fait mourir; si nous sommes victimes de quelques malheurs, c'est le bon Dieu qui nous rejette avec notre religion. Quels arguments n'a-t-on pas tirés de l'incendie de Saint-Boniface et de celui de l'île à la Crosse; de notre pauvreté en général et des différentes épreuves que le bon Dieu permet!

Ils tirent parti aussi des persécutions de l'Eglise, faisant croire aux pauvres sauvages qu'eux aussi seront persécutés, s'ils se font catholiques. Depuis plusieurs années, les sauvages attendent l'établissement du gouvernement dans le pays: *certains révérends* ou leurs affiliés leur faisaient croire que ce serait pour nous le commencement des persécutions; si le gouvernement ne nous persécutait pas ouvertement, il nous mettrait de côté avec mépris et comblerait de ses faveurs tous les protestants. Au mois de septembre dernier, le gouverneur de Manitoba vint sur notre territoire pour conclure un traité avec les sauvages, je me rendis au fort Pitt avec le P. Scollen, pour l'y voir. Son Honneur eut le bon esprit de nous témoigner beaucoup d'égards et cela publiquement, on aurait dit qu'il avait eu connaissance de ces bruits ridicules et qu'il voulait en détruire l'effet. Nos sauvages catholiques, et même les sauvages encore infidèles, mais plus portés de notre côté que du côté des protestants, virent avec plaisir cette conduite du gouverneur, mais ils ne s'en tinrent pas là, plusieurs voulurent savoir de Son Honneur même ou au moins des gens de sa suite, si le gouvernement les laisserait libres de suivre leur religion et bien entendu qu'ils furent complétement rassurés et purent rassurer leurs frères.

Ces ministres de bas étage ne sont point estimés,

même par leurs coreligionnaires qui se respectent ; cependant ceux-ci prendront généralement leur défense contre nous ; leur cause, comme je vous le disais, est autant nationale que religieuse. Ces révérends ne sont ordinairement pas difficiles à réfuter, ils s'adressent volontiers à nos pauvres gens, mais jamais à nous. Cependant, pendant que j'étais à la rivière Mackenzie, un d'eux osa bien attaquer notre cher F. Kernay ; ce cher homme comprenait les services que nous rendent nos bons Frères, et s'il eût pu nous priver de notre dévoué petit Frère il eût été triomphant. Il l'aborda donc poliment, lui demanda quel était le prix de son travail, le plaignit de ce que, malgré son éducation, il eût une position si pénible et si peu lucrative et il lui en proposa une bien plus avantageuse, mais il se fit mettre dans son chemin ; il le méritait bien. Il est bien rare que des gens respectables nous attaquent sur la religion ; quelques maladroits seuls le font parfois et généralement leurs objections ne sont pas à craindre. Pendant le concile du Vatican, un jeune fat passant ici se permit de critiquer les Pères du concile, qu'il trouvait bien maladroits parce qu'ils voulaient, disait-il, imposer à l'univers la croyance à l'Immaculée Conception du Pape ; il rencontra justement le P. André pour lui répondre, aussi il ne fut pas manqué. D'autres fois, ces braves s'attaquent à nos pauvres gens, qu'ils regardent comme fort ignorants. Un jour, un Ecossais parvenu disait à un de nos métis, autrefois son compagnon, et alors serviteur inférieur sous ses ordres : « Vous autres catholiques, vous ne parlez que de la sainte Vierge, vous la priez presque à l'égal de Dieu, cependant c'était une femme comme les femmes du fort qui sont ici. — Trouvez-moi donc dans le fort, lui répondit l'humble métis, une femme qui soit la Mère de Dieu. « Un autre critiquait devant un métis les jeûnes et les pénitences

auxquels nous ne sommes point tenus, disait-il, parce que Jésus-Christ a fait pénitence pour nous. Jésus-Christ « n'est-il pas mort pour nous! repartit notre sans-souci. — Assurément. Donc nous ne devrions pas mourir. » La réponse fut plus que suffisante pour fermer la bouche à notre savant. Excusez, cher Père, toutes mes historiettes, elles n'indiquent pas, comme vous le voyez, des objections bien sérieuses.

Notre grand argument contre tous nos ennemis, ce sont nos orphelinats et les petits sauvages que nous y élevons ; cette œuvre de dévouement et de charité nous rend vraiment populaires, les plus fanatiques n'oseraient pas dire du mal d'une pareille œuvre ni de ceux qui s'y dévouent. Dernièrement un ministre protestant vient nous faire visite et me remet 50 francs de sa bourse, pour nos petits enfants. Dans un *meeting* tenu par ordre du gouvernement pour voir quel secours on pourrait procurer à la population de Saint-Albert dont la grêle avait détruit les récoltes, l'assemblée était composée de sept membres ; j'étais le seul catholique, il y avait un évêque protestant et trois ministres. Sa Seigneurie parla éloquemment en notre faveur et demanda que le gouvernement nous donnât des secours gratis, parce que nous faisons une œuvre qu'il devrait encourager et soutenir par tous les moyens possibles. Tous, bien entendu, furent du même avis, et grâce à eux nous avons eu un secours bien nécessaire, *in tempore opportuno ;* nous n'avions plus que 20 à 30 livres de farine d'orge, il nous en fut accordé 4000, *salutem ex inimicis nostris.* Les protestants de toute dénomination estiment nos Sœurs de charité, je puis dire aussi que tous nous estiment, il n'y a pas jusqu'au dévouement de nos chers Frères convers qui ne les fasse réfléchir. Un protestant me voyant revenir d'Europe avec une caravane de ces dévoués Frères ne

pouvait réprimer son admiration : A la rigueur, disait-il, je comprends le dévouement du Prêtre, mais celui du Frère, c'est pour moi un mystère.

Vous me parlez du Cumberland, cher Père ; c'est en effet un district où le protestantisme est tout-puissant, même par le nombre. Avant que nous fussions dans le pays, un digne prêtre canadien évangélisait ce district et y avait, paraît-il, baptisé beaucoup de sauvages. Une maladie épidémique vint malheureusement fondre sur eux. Soit qu'on le leur inspirât ou que cela vint de leurs croyances superstitieuses, le dévoué M. Desvaux fut supposé avoir occasionné cette maladie ; pour s'en venger, on le tua avec son serviteur, on a cru dans le temps qu'il s'était noyé par accident, mais aujourd'hui il n'y a plus de doute, le coupable est connu, il vivait encore l'an dernier. Mgr PROVENCHER, n'ayant pas alors de prêtres dont il pût disposer, ne put faire remplacer cet apôtre martyr, les protestants en profitèrent et ce dut leur être facile, si les sauvages supposaient que la maladie leur avait été donnée par le prêtre catholique. Aujourd'hui on ne se souvient plus de ce digne prêtre, les protestants ont plusieurs établissements dans ce district, et nous, nous n'avons que quelques pauvres catholiques peu instruits vivant au milieu des protestants et des infidèles ; ne voyant le prêtre que rarement, ils sont bien en réalité, *errantes sicut oves non habentes pastorem*. Je vais tâcher de leur donner quelqu'un définitivement, mais les difficultés sont grandes, si grandes, que notre P. BRUNET que je leur avais envoyé a dû revenir. Espérons que peu à peu elles s'aplaniront. Ce district est le seul de mon diocèse qui ait eu ses martyrs, la vraie foi s'y implantera et y régnera donc. Je dis ses martyrs, car, outre M. Desvaux, il est presque certain, d'après les traditions du pays, qu'un Père jésuite, qui accompagnait

les premiers explorateurs dans le Nord-Ouest, a été massacré aux environs du fort la Corne, district du Cumberland, et ce poste, où il y a une mission protestante aujourd'hui, est le seul où je n'aie rencontré aucun catholique.

Je ne sais, cher Père, si j'ai bien répondu à vos questions ; en tous cas, j'ai voulu le faire. Ce que je vous ai dit doit vous faire comprendre un peu ce qu'il nous faudrait faire. Bien que la pauvreté ne soit pas déshonorante, je voudrais bien pouvoir relever notre pauvre population par l'instruction, afin que nous ne soyons pas toujours sous les pieds de notre adversaire ; pour cela il faudrait des secours en argent et en sujets, et nos pauvres chrétiens ne peuvent absolument nous aider. L'immigration qui se dirige de nos côtés va sans doute nous amener des hommes plus capables, mais c'est encore l'élément protestant qui domine parmi ces immigrants, si bien qu'il y a tout à craindre que bientôt même nous ne l'emportions plus en nombre. Priez pour nous, cher Père, et croyez-moi.

Votre frère affectionné en Jésus-Christ et Marie Immaculée,

†Vital J., Evêque de Saint-Albert, o. m. i.

LETTRE DU R. P. DOUCET.

Notre-Dame-de-la-Paix, le 25 décembre 1876.

Mon révérend Père,

C'est encore de la rivière des Arcs que je vous écris aujourd'hui : je devance le départ du courrier pour tracer quelques lignes à la hâte. Si je ne le fais maintenant, je serai peut-être longtemps sans pouvoir vous envoyer

de lettre; car je pars demain pour aller passer le reste de l'hiver avec des métis qui sont hivernés à une certaine distance d'ici.

Depuis quelques années, nos métis sont disséminés presque par tout le pays, tandis qu'auparavant ils se trouvaient réunis en bon nombre en différentes places : il en était de même pour les sauvages. Cela vient de ce que les buffles ont beaucoup diminué ces dernières années, et qu'il est devenu difficile pour un gros camp de subsister quelque temps du produit de la chasse, devenue moins abondante. De plus, les inimitiés qui divisaient les différentes tribus empêchaient les gens de se répandre dans le pays, à moins d'être en nombre et bien armés. Il est bien difficile pour nous à présent, à cause de cet éparpillement, de les instruire et de leur prêter les secours de notre ministère.

Le gouvernement canadien, qui possède ce vaste territoire du Nord-Ouest, a commencé à traiter avec les sauvages au sujet d'une indemnité pour leurs terres, et pour essayer de les constituer en *réserves*, comme le gouvernement des Etats-Unis a fait avec ses sauvages. L'été dernier, ce traité s'est fait en deux places sur la Siskatchewan, pour une partie des Cris. L'été prochain, il se fera avec le reste de la tribu, ainsi que pour les autres sauvages. Un lieutenant-gouverneur vient d'être nommé pour le Nord-Ouest; il doit résider dans la Siskatchewan, à l'embouchure de la rivière Bataille. C'est un Canadien anglais, protestant, et tous ses conseillers, à l'exception d'un, sont également protestants. Quand ces traités avec les sauvages seront tous terminés, un grand nombre de blancs viendront probablement s'établir dans le pays; ce seront généralement des protestants d'Ontario, et des plus fanatiques.

Que vous dirai-je, mon bien cher Père, de mes occu-

pations ici? Elles sont assez monotones. Les métis de ces parages sont peu nombreux, disséminés en bien des places, et ne sont ici que comme des oiseaux de passage, changeant de pays presque à chaque saison : une année ici, et une autre année à des centaines de lieues. Les blancs sont la plupart protestants de naissance, mais généralement indifférents, en pratique, à toute espèce de religion. Le plus grand établissement du pays est appelé le fort Mac-Leod; il est habité par des blancs parmi lesquels il y a un certain nombre de catholiques. C'est le quartier général des troupes du gouvernement dans l'Ouest : il y a cent à cent vingt soldats. Les sauvages sont les plus nombreux, mais sont moins portés à la religion que ceux du Nord; ce sont ceux dont on s'est occupé les derniers. Parmi eux il n'y a point, ou il y a peu d'adultes baptisés; nous espérons qu'avec la grâce de Dieu et la patience, nous pourrons les christianiser, comme les Jésuites du Missouri ont fait des Pieds-Noirs, ou Piéganes du Sud.

L'été dernier, ces pays ont reçu pour la première fois une visite épiscopale. Mgr GRANDIN est venu dans le mois de juin; malheureusement les sauvages n'ont pu le voir; ils couraient les prairies, à la chasse aux buffles. Sa Grandeur n'est restée que peu de temps avec nous. Le P. SCOLLEN partait ensuite pour la Prairie; et moi j'ai gardé la maison, seul pendant trois longs mois; ce cher Père était de retour vers la fin d'octobre, accompagné du P. TOUZE, qui venait de recevoir son obédience pour Notre-Dame de la Paix.

Aussitôt après son arrivée, nous nous sommes mis à bâtir une petite maison plus confortable que celle que nous avions déjà. C'est une habitation bien simple, assez petite, mais elle est plus chaude que l'ancienne, chose de première importance dans un climat comme le nôtre.

Nous avons encore la chapelle à bâtir; nous espérons la bâtir l'été prochain.

Je ne sais pas si Monseigneur va me laisser longtemps; il est assez probable que je serai rappelé auprès des Cris. En tout cas, que je sois ici ou ailleurs, que je sois occupé à une chose ou à une autre, je suis toujours content.

Je n'ai point encore songé à regretter d'être venu dans ces missions.

Veuillez me pardonner le décousu de cette lettre; car je suis pressé, ayant à préparer mon petit bagage, pour partir demain de grand matin.

Veuillez avoir la bonté, mon révérend et bien cher Père, de prier pour moi le saint enfant Jésus pour que je ne sois pas au-dessous de ma vocation.

Votre tout dévoué en Notre-Seigneur et Marie Immaculée,

L. Doucet, Prêtre, O. M. I.

PREMIÈRE LETTRE DU FRÈRE GUILLET CÉLESTIN AU R. P. TATIN.

Mission de Saint-Pierre au Lac Caribou, le 10 septembre 1875.

Mon révérend et bien cher Père,

... Que s'est-il passé au lac Caribou depuis que je vous ai écrit la dernière fois, il y a treize mois? Bien des choses assurément, et en réalité peu de choses, car la vie que nous menons ici est bien monotone. La télégraphie nous laisse bien tranquilles, les nouvelles du jour sont à peu près toujours les mêmes, la lecture des journaux est bientôt faite et les journées n'en sont que meilleures.

Vers la fin de l'hiver 1874, je fus envoyé pour couper

du bois de chauffage à 4 ou 5 milles de la mission, avec le plus âgé de nos orphelins. Nous avons pu couper et amener à la mission la valeur de 150 voyages à chiens. Nous partions chaque matin après les messes et nous ne revenions que le soir bien fatigués et harassés, ayant toute la passé journée les pieds emprisonnés dans d'énormes raquettes, car il y avait 6 ou 7 pieds de neige.

Un matin nous eûmes plus de misères que d'habitude. Nous étions sur le grand lac quand nous fûmes surpris par une *poudrerie* épouvantable ; à peine pouvions-nous voir nos chiens. Nous perdîmes notre route; le vent, balayant la neige, avait fait disparaître toute trace de chemin et, comme nous allions vers le nord, il nous jetait la neige au visage. Pendant que nous avancions, nous abandonnant à l'instinct de nos chiens, plus capables que nous de retrouver notre voie, un éclair formidable parut tout à coup et fut suivi aussitôt d'un coup de tonnerre épouvantable qui fit fendre la glace avec des craquements terribles. Je me croyais perdu, car remarquez que cet orage avait lieu par un froid de plus de 30 degrés. Nous errions au milieu du lac, heureusement une petite éclaircie nous permit de voir que nous nous écartions beaucoup, et enfin, après nous être remis dans la bonne direction nous arrivâmes à l'île, lieu de notre travail. Mais nous étions tout juste à l'extrémité opposée et il fallut la longer pour retrouver notre chantier. Nous fîmes notre charge et nous repartîmes à tâtons sans avoir rien mangé, car, ne pensant pas devoir être si longtemps absent, je n'avais pris aucune provision. Notre charge était moins considérable qu'à l'ordinaire; cependant je dus m'atteler avec mes chiens, à cause des bancs de neige accumulés par la tempête sur le lac, lesquels empêchaient nos traînes de glisser. L'obscurité nous fit encore faire trop de chemin, nous

dûmes nous arrêter pour respirer et il était fort tard quand nous arrivâmes enfin à la mission, à la grande joie des Pères, qui pensaient bien que nous avions dû nous égarer. Nous aussi nous étions contents ; nous fûmes bientôt remis de nos fatigues lorsque nous eûmes réparé nos forces avec quelques poissons cuits devant le feu et quelques patates en robe de chambre, ce qui est un vrai luxe au lac Caribou. Cependant le lendemain, quand je voulus me servir de mon bras droit, je m'aperçus que je ne pouvais ni le tourner, ni le lever, il était démis au coude et le nerf depuis le coude jusqu'à la main était enflé ; il fallut y faire des frictions de camphre, de teinture d'arnica, etc. Je souffris pendant huit ou dix jours ; au bout de ce temps je pus recommencer à faire quelques petites choses, mais jusqu'au printemps il me fallut renoncer à tout travail un peu fort. Voyant arriver l'époque des travaux du jardin, tous les jours je demandais au bon Dieu de me guérir assez pour me permettre de faire les semailles et quand le moment fut venu, sans me préoccuper davantage, je pris mes outils et je travaillai, pendant un mois, du matin au soir, sans perdre une minute. Je m'en suis très-bien trouvé. Cela n'empêche pas qu'à chaque mouvement j'entendais craquer mon bras, et aujourd'hui encore il n'est pas entièrement remis, bien que je n'en souffre plus.

Je vous laisse pour aujourd'hui, mon révérend Père, il faut que je fasse mon souper. Tous mes moments entre les offices ont été pour vous.

Dimanche 17. — Voilà huit jours, mon révérend Père, que je conversais avec vous. Je viens aujourd'hui renouer cette conversation ; je souhaite que cela ne vous ennuie pas trop. J'ai si peu de temps ! Sur la semaine je ne puis écrire ; les occupations si multipliées auxquelles je me livre ne me laissent pas une minute, aussi ai-je

la main pas mal engourdie pour écrire le dimanche.

Vers la fin de juin les berges quittaient notre fort, emmenant le R. P. Gasté, qui allait visiter plusieurs postes et les évangéliser. Ce cher Père était resté neuf ans sans sortir du lac Caribou, sans mettre le pied dans les berges. Il se trouvait en compagnie d'un bourgeois catholique, M. Deschambault, qui le recevait à sa table; aussi a-t-il fait un heureux voyage avec lui. Son absence a duré deux mois. Le P. Blanchet et moi restions seuls à la mission. Pendant ce temps ce cher Père a fait la voûte de notre chapelle et lambrissé le fond du chœur; puis nous avons, à nous deux, scié le bois que j'avais coupé et amené ici pendant l'hiver. Après l'avoir mesuré, nous trouvâmes que nous avions 40 cordes, ce qui est une grande avance pour l'hiver. C'est pénible de voir ce cher Père travailler ainsi, il ne sait pas s'épargner... Pendant qu'il faisait la voûte, de mon côté je m'occupais à laver, raccommoder, empeser, repasser et plisser tout le linge d'église et nos vêtements, sans abandonner pour cela la culture des patates et le soin de nos jardins. Comme ces jardins sont situés sur le versant de la côte, j'ai dû faire des talus pour soutenir les terres. Si vous voyez jamais le plan de notre mission fait par le P. Blanchet, vous pourrez vous rendre compte de cela, car il a fait ressortir ce grand travail qui fait l'étonnement de nos pauvres sauvages et même des gens du fort. Cela me rappelle le haut et le bas jardin du Sacré-Cœur. Puis comme les jardins descendent jusqu'au bord du lac, l'eau étant très-haute ces deux années dernières, j'ai dû faire une immense chaussée pour l'empêcher de pénétrer et pour amortir le choc des vagues qui menaçaient de renverser la clôture; aussi n'ai-je pu dormir que quelques heures durant les nuits d'été.

Le dimanche 23 août, vers midi, nous vîmes les voiles

des berges. J'étais dans la cour avec nos orphelins et un grand nombre de sauvages; quand nous les aperçûmes ce furent de grands cris, des battements de mains, un va-et-vient général, une joie universelle. Vous ne pouvez vous imaginer l'impression que cela produit, mon révérend Père. Deux berges seulement, ce n'est pas grand'-chose, mais pour le pays c'est le plus grand événement, même pour les Missionnaires et peut-être encore plus pour eux que pour les gens du pays. Deux heures après les barques abordèrent au fort, et à notre grande joie nous pûmes embrasser le R. P. Gasté qui revenait en bonne santé. Ce bon Père avait reçu en présent pour la mission une génisse et deux porcs, véritable fortune donnée par M. Bellangé, bourgeois en chef du fort et du district de Cumberland, qui avait reçu et traité en prince le Missionnaire pendant son séjour dans ce fort. A son arrivée et à son départ le pavillon avait été hissé. Ce cher Père n'en revenait pas. Hélas! depuis quinze ans qu'il est ici, jamais il n'avait vu pareille démonstration.

C'est par le retour des barques que j'ai reçu votre lettre et plusieurs autres m'annonçant divers envois, entre autres celui d'un petit harmonium. Les animaux donnés par M. Bellangé me créeront un surcroît d'occupations. Après les avoir installés, je fus envoyé en canot, avec un sauvage, à plusieurs lieues d'ici pour chercher du foin. Nous eûmes de la peine à en trouver, l'eau était très-haute, le foin était submergé. Il me fallut un mois, c'est-à-dire jusqu'à la fin de septembre, pour en trouver en quantité suffisante pour faire hiverner durant huit mois notre petite génisse de deux ans. Moi qui n'avais jamais touché une faux, je dus faucher dans les marais ayant de l'eau jusqu'aux genoux et quelquefois davantage, restant ainsi des journées entières dans une eau glacée, car la glace se forme dès le mois de

septembre. Aussi ai-je été pris, à la suite de ce travail, d'un mal de gorge qui a duré jusqu'à la Toussaint. Dès que les foins furent finis, tout le monde se mit à la récolte des patates; jamais elle n'a été plus belle que cette année; nous en recueillîmes quarante barils. Le R. P. Gasté, en reconnaissance, a célébré une messe d'action de grâces. Nous récoltâmes aussi quatre barils de navets, deux de carottes, cinq de choux de Siam et d'autres magnifiques choux dont quelques-uns avaient *pommé*. J'en conserve encore un peu. Quant à la salade, nous l'avons épuisée il y a peu de temps. Notre pêche d'automne a aussi été fort bonne : 3 000 pièces à la *pente* pour nos chiens. Ceux de ces animaux que nous avons ici sont de la race des chiens esquimaux, lesquels sont excessivement carnassiers. Nous devons prendre les plus grandes précautions pour n'avoir pas de mauvaises affaires à cause de leurs méfaits et encore ne pouvons-nous toujours réussir. Aussi, par suite d'une scène de férocité à laquelle ils avaient pris part, avons-nous abattu trois de ces animaux. Tous auraient dû y passer, mais que devenir sans eux dans ce pays où leur concours est indispensable pour les voyages et les approvisionnements? Ils constituent une véritable fortune et sont pour nous comme les bœufs et les chevaux pour les fermiers.

L'automne s'est prolongé cette année bien au-delà du temps ordinaire. La glace n'a commencé à être solide que six ou huit jours après la Toussaint, mais à partir de ce moment jusqu'à ce jour nous avons eu de grands froids sans discontinuer. L'hiver est extrêmement rigoureux, le vent du nord souffle sans cesse et nous avons toujours de 40 à 50 degrés de froid. Tout en craque, il se fait des détonations sur le lac comme dans une batterie de canons.

Notre pêche sous la glace a été peu abondante, nous

n'avons pris qu'un millier environ de pièces et il nous en fallait au moins 3 000. Au moment où nous étions menacés de *jeûner*, le bon Dieu a envoyé les Caribous dans ces parages dès le commencement de l'hiver. Ordinairement on ne les voit que vers la fin de cette saison et encore viennent-ils en petit nombre. C'est le sixième hiver que je passe ici et j'en ai vu, en huit jours, plus que pendant les cinq hivers précédents; j'en ai compté plus de 1 200 un jour que je me trouvais en voyage.

Lorsque la glace fut assez forte, j'entrepris d'aller chercher le foin que j'avais fauché précédemment, ce fut l'affaire d'une quinzaine de jours. Peu de temps après arrivèrent ceux de nos sauvages qui viennent chaque année, vers cette époque, nous apporter des provisions de viande sèche et de graisse. Ils avaient peu de chose, et encore leurs vivres étaient gâtés en partie. Ces sauvages ne restèrent que deux jours et regagnèrent leur camp. Mais comme ils avaient plusieurs malades, ils demandèrent le Prêtre pour les visiter. Le R. P. Gasté dut s'y rendre, il me prit pour l'accompagner et aussi pour conduire les chiens afin qu'il pût se faire traîner une partie du trajet, car le camp où nous nous rendions était au moins à 50 lieues au nord de notre résidence.

Le 1er décembre, de grand matin, nous laissâmes seul pour une huitaine de jours le R. P. Blanchet, et, ayant fait monter le R. P. Gasté sur la *traîne*, je pris la conduite de la caravane. Nous étions en compagnie de vingt-cinq sauvages. Au bout de deux jours et une nuit, nous arrivâmes au camp, où se trouvaient réunies quarante à cinquante familles. Comme depuis quelques années la mort ne cesse de faire des ravages parmi les hommes, nous trouvâmes un grand nombre de veuves et encore plus d'orphelins. Si vous aviez vu comme nous, mon Père, ce camp de sauvages montagnais, assurément votre cœur eût été navré

comme le nôtre. Que de misères, et comme cela faisait pitié! La coqueluche avait atteint tous les enfants et de tous les côtés nous n'entendions que cris, que gémissements. Le R. P. Gasté fit beaucoup de baptêmes et de mariages, il entendit beaucoup de confessions et administra les derniers sacrements, aux plus malades. Depuis lors un grand nombre d'enfants et d'adultes sont morts, trois ont été gelés, deux d'entre eux avaient été abandonnés.

Après deux jours passés dans ce camp, nous reprîmes le chemin de la mission. Ma traîne était un peu encombrée par les vivres que nous emportions, de sorte que le R. P. Gasté n'y put prendre place que de temps en temps. Ce voyage le fatigua beaucoup ; il n'avait pu dormir pendant les deux nuits passées au camp; il les avait employées auprès des malades et des affligés pour les consoler et les encourager. Un sauvage vint avec nous pour nous servir de guide. Nous quittâmes le camp le 5 décembre au matin et nous n'arrivâmes à la mission que le 7. Nous ne nous étions cependant arrêtés que pour manger. Nous n'avons pas campé une seule fois ; jour et nuit nous marchions, car nous voulions arriver pour la fête de l'Immaculée Conception. Nous étions exténués de fatigue, de faim et de froid. Pourtant, dès le lendemain, bien que j'eusse fait tout le trajet à pied, j'étais frais et dispos, tout prêt à recommencer, s'il l'eût fallu ; mais le R. P. Gasté pendant plusieurs jours dut garder la chambre.

Le lendemain de la fête je commençai à *bûcher* et à transporter le bois de chauffage avec le sauvage qui nous avait accompagnés et qui demeura avec nous jusqu'après Noël, il s'en retourna avec les sauvages qui étaient venus pour cette belle fête.

Vers la même époque je fus envoyé à un camp montagnais pour chercher des vivres. Au moment de mon arri-

vée, vers dix heures du matin, je m'aperçus que plusieurs loges s'étaient réunies et qu'on avait disposé des robes de caribou, des couvertures pour faire les prières que les sauvages font ordinairement le dimanche. Ils ne me laissèrent pas le temps de respirer et me dirent tout de suite : « Tu vas commencer à prier pour nous, nous t'attendons. » Je me mis aussitôt à commencer la grande prière en sauvage et le chapelet; on chanta ensuite quelques cantiques suivis de prières particulières. Cette cérémonie dura environ une heure ; tous ceux qui savaient lire avaient en main leur livre de prières et de cantiques. Après cette cérémonie il y eut un repas fraternel, je dus payer le thé. Je les égayai beaucoup, aussi riaient-ils à gorge déployée. Le soir, je m'enveloppai dans mes couvertures pour prendre un peu de repos, car je devais repartir de grand matin. Cette journée du 27 décembre fut extrêmement froide, nous avions au moins 45 degrés de froid, la fumée ne pouvait monter, nous en étions aveuglés; en arrivant au camp je me gelai le nez, les pommettes des joues et le front. Le 28, dans la nuit, je me levai pour faire mes préparatifs de départ; je chargeai ma traîne de viande, et après la prière et le déjeuner je me remis en route. J'étais seul avec un sauvage; nous avions vent arrière, par bonheur. Vers deux heures, nous fîmes un peu de feu et nous dînâmes; puis, étant repartis à la course, nous arrivâmes vers le milieu de la nuit à la mission. J'avais marché ou plutôt couru pendant plus de 12 heures. On compte environ 25 lieues de la mission à la place occupée par les sauvages.

Peut-être, mon bien cher Père, serez-vous surpris que je puisse résister à ces fatigues, vous qui m'avez vu si frêle. Depuis que je suis dans ce pays, le bon Dieu m'a accordé beaucoup de force et de courage, j'en suis moi-même tout à fait surpris, et mes Supérieurs le sont aussi

quand ils se rappellent mes premières années de séjour. Je crois vraiment que je suis là où le bon Dieu me voulait. Aidez-moi, mon révérend Père, à lui en rendre mille actions de grâces. Je suis si heureux d'être ici attaché à son service que je ne voudrais changer pour rien au monde, à moins d'y être contraint par l'obéissance.

J'ai dû renouveler mes voyages pour nous procurer de la viande pendant quatre semaines. Pendant tout ce temps je n'ai couché que trois fois à la mission, j'ai passé les autres nuits dehors, et par les froids les plus rigoureux. Je puis vous assurer que j'ai eu souvent bien froid, extrêmement froid, et un froid dont vous ne pouvez avoir une idée, car les plus grands froids de France comparés à ceux-ci sont comme le jour et la nuit. Parfois il m'arrivait de ne pouvoir dormir, car je ne pouvais me réchauffer dans mes couvertures toutes remplies de neige et de glaçons. Le 15 janvier, surtout, la température a été extraordinairement rigoureuse; notre respiration était bruyante. Cette nuit nous n'osâmes pas nous coucher, dans la crainte de nous geler. Pendant tous ces derniers voyages j'étais avec les gens du fort. Une seconde fois je me gelai la figure, et un soir, en arrivant à la mission, au moment où je dételais mes chiens, en moins de deux minutes je me gelai encore tous les doigts. Quand je rentrai à la maison je souffrais tellement, que je fus sur le point de perdre connaissance. Mes doigts étaient profondément gelés, et au moment où je vous écris ils font peau neuve. Je souffris beaucoup pendant huit jours, mais je passai deux jours seulement sans travailler, et à force d'enfler, ces pauvres doigts sont enfin sur le point de guérir. Vous voyez, mon révérend Père, que les épines du Nord piquent très-fort quelquefois. Dieu merci, mon cœur n'est pas encore gelé, ni *entre-gelé;* j'espère, avec

la grâce du bon Dieu et vos charitables prières, qu'il ne gèlera jamais.

Maintenant que tous ces voyages viennent de finir, je m'occupe de bûcher et de transporter le bois de chauffage. Nous avons continuellement trois feux à entretenir, et je vous assure qu'une corde de bois par jour ne suffit pas pour les mois de novembre, décembre, janvier et février. Je suis donc, comme vous voyez, grand approvisionneur et chauffeur de la mission Saint-Pierre du lac Caribou ; c'est autre chose que le calorifère du Sacré-Cœur. Quand je vais être un peu avancé pour le bois, je couperai des pieux pour commencer un grand enclos pour nos bestiaux ; nous en attendons encore pour l'été prochain, ainsi que des poules, car nos poules ne sont point encore remplacées. Je vous assure que je me trouve bien privé de ces chères poules... Il est donc vrai que je n'entends plus le chant du coq et le caquet des poules ; quand donc reviendront-elles ? Malgré moi, j'en parle souvent. Oh ! des poules au lac Caribou.....

24 *janvier* 1816. — Les lettres vont partir. Adieu, mon révérend et bien cher Père. Que Marie Immaculée prenne sous sa garde ces lignes afin qu'elles vous parviennent !

Cél. GUILLET, O. M. I.

SECONDE LETTRE DU F. GUILLET (CELESTIN) AU R. P. TATIN.

Mission de Saint-Pierre au lac Caribou,
le 25 janvier 1876.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE TATIN,

... Que pourrai-je donc vous dire qui puisse vous intéresser un peu, notre vie étant si monotone, qu'elle offre

bien peu de matière à narration ? Déjà je vous ai fait connaître, autant que faire se peut par lettre, notre petite mission, notre manière de vivre. Cependant je croirais ne pas avoir accompli tout mon devoir, si je n'entrais pas un peu dans le détail de quelques événements qui se sont passés au lac Caribou depuis l'an dernier, époque où, comme aujourd'hui, j'avais le bonheur de vous écrire.

A cette époque, du 10 janvier 1875 jusqu'au 29 avril, j'ai été continuellement en voyage. Nous n'avions pas un engagé, et cela par économie pour nos missions si pauvres, mais non pour nos forces, car j'en ai bien perdu, et cette année je me fatigue bien plus vite en faisant les mêmes travaux.

Durant tous ces voyages j'ai eu peu d'aventures, excepté dans le dernier. Le 25 avril je fus envoyé à 25 ou 30 lieues d'ici ; je partais seul et je devais revenir de même. J'avais été prévenu de ce voyage plusieurs semaines auparavant ; lorsqu'on m'en parla je ne pus m'empêcher de manifester certains pressentiments que j'éprouvais involontairement. Le dégel commença pendant la semaine qui précéda la fête de saint Marc, on ne marchait qu'avec peine dans la neige fondante, les traînes y adhérèrent, et pour avoir moins de difficultés il fallait marcher la nuit, la neige était alors gelée et présentait un chemin plus solide.

Le 25 avril, dans la nuit du dimanche au lundi, je me mis en route, mes chiens étant très-bons, la traîne allégée et le chemin battu ; je pus rester tout le temps enveloppé dans mes couvertures et me faire traîner ainsi jusqu'au camp des sauvages, où j'arrivai le lendemain soir ; mes chiens avaient couru tout le temps, on eût dit une malle-poste. Je passai quelques heures aux loges. Je me fis aider à charger mon traîneau, mais lorsque ma charge eut été effectuée, je commençai à m'effrayer en la voyant un peu

forte. Je désirais que quelqu'un voulût bien m'accompagner au train jusqu'à moitié chemin, mais tous refusèrent et je dus partir seul. Cette fois je ne marchais pas vite, le temps était couvert, le vent du sud soufflait et il ne faisait pas froid. Il pouvait être de onze heures à minuit quand je me mis en route. Vers le point du jour, je fis du feu pour préparer mon déjeuner. La pluie commença alors à tomber, de sorte que lorsque je dus me remettre en marche j'étais déjà tout trempé sans avoir rien pour changer. Mon feu, d'ailleurs, était si faible, que j'eus beaucoup de peine à me préparer du thé; quant à la viande je la mangeai, non pas cuite, mais à peine chauffée. Je ne pouvais faire sécher mes vêtements et je me trouvais sans abri sur une île complétement découverte et brûlée. Il y avait peut-être une heure que je m'étais remis à marcher, quand tout à coup il se fit un tourbillon épouvantable ; je me trouvais sur un grand lac, loin des îles et plus loin encore de tout bois qui aurait pu me servir d'abri. Le vent tourna subitement au nord et une grêle épaisse commença à tomber pendant que le tonnerre grondait. Puis il y eut une affreuse tempête accompagnée d'une telle quantité de neige, qu'au bout d'un peu de temps je ne pus distinguer ni les îles, ni les bords du grand lac ; cette neige fit en même temps disparaître toute trace de chemin battu, de telle sorte que mes chiens s'arrêtèrent. Je ne voulus pas, néanmoins, m'arrêter au milieu du lac, de peur de me geler, ce qui n'aurait pas manqué de m'arriver bientôt, car déjà mes vêtements, gelés sur moi, étaient roides comme du carton ; je me hâtai de décharger en partie mon traîneau ; je fis un amas de la viande que je laissai au milieu du lac, et au-dessus je plantai mon bâton dans la neige afin d'en pouvoir, en cas de besoin, reconnaître la place. Je me mis ensuite à tirer moi-même mon traîneau, tout en me recommandant du

fond du cœur au bon Dieu et à la sainte Vierge. Je marchai ainsi sans trop savoir où je me rendais et pendant environ quatre heures, qui me parurent une semaine, je continuai d'avancer, priant de toutes mes forces saint Raphaël de me garder et de me faire aborder à une île pour y attendre la fin de la tourmente. Mon Dieu ! que j'étais fervent alors ! Je ne puis vous dire dans quelles angoises je me trouvais jusqu'à ce que j'eusse trouvé une île. Cette tempête produisait un tel tourbillon de neige, que j'en étais aveuglé et que je ne voyais même pas mon chien de devant.

Enfin, j'atteignis une île et je me rassurai un peu, du moins j'essayai de me rassurer, car je ne savais où je me trouvais et de plus, pour comble de malheur, il n'y avait dans cette île d'autre bois que quelques vieux troncs d'arbres. J'essayai de les couper avec une hache, mais du premier coup j'en cassai le manche... Alors n'ayant plus aucun moyen de me garantir par le feu du froid qui me gagnait, et de dégeler mes habits, au moyen de mes raquettes je creusai dans la neige un trou d'au moins 12 pieds de profondeur, je tapissai les parois de cette espèce de grotte avec quelques peaux, pour m'empêcher de me mouiller davantage, puis je me blottis au fond du trou, enveloppé dans mes couvertures qui, comme vous pensez bien, n'étaient guère chaudes. Longtemps je tremblai de froid, mais enfin je finis par me réchauffer un peu.

J'aurais voulu pouvoir dormir, cela m'était impossible à cause de l'anxiété dans laquelle j'étais. Cette tempête continua pendant trois jours et trois nuits avec la même intensité. Je me préparais à mourir ainsi seul, non de besoin, car ma traîne était chargée de vivres, mais de froid, car je ne savais plus comment m'y prendre pour entretenir un peu de chaleur en moi. Néanmoins,

malgré ma peine, je ne cessai d'espérer dans le secours de ma bonne mère du ciel, Marie Immaculée.

Pendant ce temps, le R. P. GASTÉ était fort inquiet de moi ; il se disait que je m'étais probablement perdu sur le lac, où la pluie m'ayant surpris je devais m'être gelé. Lui aussi, le bon et bien-aimé Père était dans des angoisses mortelles. Il me disait ensuite que pendant tout ce temps il n'avait pu ni manger ni dormir, ni s'occuper attentivement de quoi que ce fût. Il faisait prier les orphelins, qui eux-mêmes ne cessaient de pleurer en pensant à moi et plaignaient mon triste sort. Une première fois ce cher Père avait envoyé à ma rencontre un sauvage qui après quelques heures de marche s'empressa de revenir en disant qu'il craignait de se perdre et que d'ailleurs on ne voyait pas même assez pour se conduire. Ce jour-là, de crainte de se perdre, personne ne vint du fort à la mission. Une pauvre sauvagesse, en se rendant de sa loge à une autre, distante de 25 à 30 mètres, disparut sous la neige et on eut bien de la peine à la sauver. Les sauvages disaient qu'aucun d'eux n'avait souvenir d'une pareille tempête, ce qui redoublait les inquiétudes du cher Père. Enfin, le troisième jour, voulant offrir le saint sacrifice à mon intention, il fondit en larmes en se revêtant des ornements sacerdotaux, et comme me le dirent ensuite les petits enfants, *il faisait bien pitié,* car il les faisait pleurer eux-mêmes. Avant de commencer la messe il annonça qu'il allait la dire pour le repos de mon âme, si j'étais mort, ou bien pour ma conservation et mon retour sain et sauf à la mission, dans le cas où je serais encore vivant. Après sa messe il pria l'officier en charge du fort de vouloir bien envoyer deux de ses hommes à ma recherche, avec leurs traînes et leurs chiens, et tout ce qu'il fallait pour me changer de couvertures. Ces hommes durent marcher toute la journée du troisième jour sans

me trouver. Vers le milieu de ce jour la tempête commença cependant à s'apaiser et ils purent découvrir mon bâton que j'avais planté sur le bloc de neige où j'avais enfoui une partie de ma charge et qu'une neige épaisse avait garantie. En apercevant ce monticule ils se doutèrent de quelque chose et ayant fouillé la neige ils trouvèrent, en effet, une quantité de vivres. Ils se dirent alors que je ne pouvais pas être au delà, puisque j'avais dû décharger ici une partie de mes provisions. Puis ayant pris ces vivres sur leur traîneau, ils revinrent sur leurs pas, regardant partout et cherchant attentivement pour tâcher de retrouver mes traces. Mais ils ne virent rien, et comme la nuit approchait ils reprenaient le chemin du fort, se demandant où je pouvais être et quelle direction j'avais pu prendre.

Pendant que cela se passait, de mon côté je cherchais à m'orienter. Je vis au loin une île que je crus reconnaître. Vite, après avoir attelé mes chiens et chaussé mes raquettes, je me dirigeai vers elle; quand j'y arrivai, je reconnus que je marchais tout juste à rebours de mon chemin, mais comme il faisait encore un peu jour, je ne me décourageai pas, j'examinai bien cette île et ses environs, je me rappelai alors que j'y étais venu deux ans auparavant, et ayant bien considéré la direction de la mission, sans me mettre plus en peine, je me dirigeai en toute hâte vers ce point. J'en étais éloigné de 3 lieues, mais comme le vent avait durci la neige, je marchais très-vite. Arrivé au bout de ce grand lac, je dus traverser une île pour passer dans un autre lac. Mais alors je me crus encore perdu, je ne reconnaissais plus cette île et j'hésitais à m'y aventurer; il y a tant d'îles, me disais-je, que je prends peut-être une autre pour celle que je crois. J'avais laissé mes chiens sur le lac et j'avais exploré l'île en faisant de tristes réflexions, quand, reve-

nant à mon attelage sans savoir quel parti prendre, je devinai, aux allures de mon chien de devant, que j'étais dans le bon chemin. La nuit avançait, je m'abandonnai à l'instinct de cet animal, qui ne me trompa point, car, arrivé au milieu de l'île, je reconnus un chemin de traînes et de traces de raquettes.

Deo gratias! m'écriai-je de toutes mes forces; merci, merci, mon Dieu ! Vous devez penser avec quelle ardeur je continuai à avancer. Vers le milieu du lac j'aperçus au loin deux traînes; je pensai que c'étaient les gens envoyés à ma recherche, et une demi-heure après je les avais rejoints. « Viens vite, mon petit frère, me dirent-ils en langue sauvage, l'homme de la prière, ton chef, pleure après toi ; il nous a envoyés à ta recherche et nous désespérions de te trouver, quand nous t'avons entendu crier; nous avons reconnu ta voix et quelque temps après nous t'avons vu au loin. Tiens, quitte là tes raquettes, monte dans cette traîne ; tu es bien malheureux, tu souffres beaucoup, n'est-ce pas ? » Je les rassurai, et eux m'ayant bien enveloppé de couvertures me ramenèrent sain et sauf à la mission, où le bon et cher Père Gasté, en m'embrassant, m'inondait de ses larmes et me prodiguait toutes sortes de soins. J'en étais tout confus et je le rassurai sur mon compte en lui disant que je n'étais pas malade, que j'avais seulement le bout des doigts gelés, mais que ce n'était pas la première ni la dernière fois probablement si je devais vivre encore. Les orphelins, de leur côté, me comblèrent de caresses et de baisers; je fus tellement touché de tout cela, que je me mis aussi à verser des larmes d'attendrissement. Il y avait un quart d'heure que j'étais arrivé, quand tout à coup le sang revint au bout de mes doigts gelés ; la douleur fut si vive et me porta si fort au cœur, que j'en perdis connaissance. J'étais à table et je commençais à peine à manger. Cet

accident jeta le cher Père GASTÉ dans de nouvelles transes; mais ce ne fut rien, j'eus repris bientôt connaissance; le bon Père m'appliqua du camphre sur les doigts; huit jours après j'étais guéri et mes doigts faisaient peau neuve.

Trois semaines plus tard j'étais à charger du bois de chauffage pour notre approvisionnement d'été et d'automne. C'était le lundi 24 mai; j'étais à deux heures de la mission, quand je tombai dans un trou qui s'était formé dans la glace au milieu du lac. Je m'enfonçai peu, car je tenais les rênes de mon attelage que je me gardai bien de lâcher, je n'eus de l'eau que jusqu'à la ceinture et je sortis bien vite de ce malheureux trou. Mais le choc fut si violent, que je crachai un peu de sang; de plus, comme j'étais en sueur au moment de la chute et que mes vêtements gelèrent sur moi, je ne tardai pas à ressentir un violent mal de tête. Arrivé à la mission, je me hâtai de changer mes vêtements, il y avait près de deux heures que j'étais mouillé, et quoique ce fut le 24 mai, le vent du nord soufflant violemment ne m'avait pas permis de me réchauffer. Je ne voulus rien dire ce jour-là, je fis mon ménage comme à l'ordinaire, mais toute la nuit je souffris de la tête. Le lendemain vers le soir, les douleurs étaient devenues intolérables, on me fit coucher et bientôt je commençai à souffrir d'un point de côté. C'était une pleurésie qui se déclarait, ainsi que le reconnut bien vite le R. P. GASTÉ. Ce bon Père me prodigua tous les soins possibles, il me veilla lui-même pendant les huit jours que je fus en danger. Encore une fois le bon Dieu me mettait à deux doigts de la mort. Je ne m'en affligeai pas. Une chose me faisait cependant de la peine, c'était de voir ce pauvre Père seul chargé du soin de tout le matériel de la mission. Je gardai le lit six semaines, et vers le commencement de juillet seulement, je pus me

remettre peu à peu au travail. Le moment était arrivé de semer les pommes de terre. Le cher P. GASTÉ avait lui-même tout préparé pour ce travail. Je ne pouvais m'empêcher de le plaindre en voyant toute la peine qu'il se donnait, car il avait tout à faire en ce moment, et pendant le fort de ma maladie il se contentait d'une heure ou deux de sommeil. Grâce à la Providence toute paternelle du bon Dieu, il a pu suffire à tout. Oh ! que ce bon Père aura une belle couronne dans le ciel, que de vertus pratiquées par lui dans ce petit coin de terre qui s'appelle la mission Saint-Pierre du lac Caribou ! Depuis bientôt quinze ans il est ici, s'épuisant pour le salut de ces pauvres infidèles qui jusqu'à ce jour ne lui ont guère donné de consolations. Aujourd'hui cependant il semble que la grâce les ait touchés, comme je vous le dirai plus loin.

J'ai oublié de mentionner le départ du P. BLANCHET, qui avait reçu un obédience le 5 mars précédent pour se rendre à 150 lieues d'ici, sur la Rivière aux Anglais, pour fonder au lac Pélican la mission du Sacré-Cœur. Il devait aller de là, durant l'été, dans la prairie de Saint-Albert. Voilà pourquoi le P. GASTÉ se trouvait seul avec moi.

Le 10 juillet Mgr GRANDIN arrivait ici, accompagné d'un bon Frère canadien, le F. LABELLE, de deux Montagnais, d'un Américain et d'un sauvage Cri qui lui servait de guide sur notre grand lac. Le 8 juillet, ils furent arrêtés par la glace, sur laquelle le lendemain ils durent marcher toute la journée en la brisant afin de faire un passage à leur canot. Ils étaient effrayés de voir encore de la glace à cette époque de l'année ; elle ne disparut que six jours plus tard, le 14 juillet.

Peu de jours auparavant, à l'entrée du lac, ils avaient rencontré nos barques allant au-devant d'eux. Monseigneur ayant appris que j'étais malade, avait hâte d'arriver. Enfin le samedi 10, vers neuf heures du soir, nous

entendîmes des coups de fusil et nous ne tardâmes pas à découvrir sur le lac le grand canot qui nous amenait notre bon évêque. Les sauvages répondirent par des décharges successives; pour moi, tout transporté de bonheur, je courus à la corde de notre petite cloche, que je sonnai à toute volée. Le R. P. Gasté se rendit au débarcadère pour y recevoir Monseigneur et le conduisit ensuite à notre chapelle, où il voulut bien donner la bénédiction du saint Sacrement. Quand, en entrant à mon tour, je vis Monseigneur revêtu de la chape, prosterné au pied de l'autel et le F. Labelle agenouillé religieusement à la sainte Table, je me crus guéri instantanément, et moi qui n'avais pu chanter depuis le dimanche 23 mai, je me mis à entonner les prières liturgiques sur un ton si élevé, que tout le monde en fut surpris, et moi autant que les autres. Mgr Grandin, inquiet jusque-là à mon sujet, n'eut pas besoin de me voir pour se rassurer, il lui suffit de m'avoir entendu.

Monseigneur passa avec nous neuf jours qui furent bien employés. Nous ne pouvions nous voir que le soir après neuf heures. Le reste du temps était employé à l'exercice du saint ministère par Sa Grandeur et le P. Gasté. Le samedi 17, il y eut une grande procession à la croix, avec déploiement de bannières et d'oriflammes. Cette cérémonie était faite pour obtenir de Dieu la cessation des maladies et pour attirer des bénédictions sur tous. Le lendemain on fit faire la première communion à nos enfants. J'avais aidé le P. Gasté à les préparer à cette grande action. Après la messe pontificale eut lieu la procession du Très-Saint Sacrement qui fut magnifique pour le pays. Au reposoir on lut l'acte de consécration de la mission au Sacré-Cœur de Jésus et le soir les enfants se consacrèrent à la Sainte Vierge. Pour toutes ces cérémonies nous avions appris des cantiques aux enfants, qui

les chantèrent très-bien. Nous étions heureux de ces belles fêtes et Monseigneur nous exprima toute la satisfaction qu'il éprouvait. Cette journée avait été bien remplie, mais c'était la dernière que nous passions avec notre bon évêque, aussi prolongeâmes-nous la veillée jusqu'à minuit.

Dès le lendemain matin vers neuf heures, Monseigneur remontait sur son canot d'écorce pour reprendre le chemin de Saint-Albert. Il nous laissait le bon et vertueux Frère Labelle, mais il emmenait le meilleur de nos orphelins à qui il se proposait de faire commencer le latin l'automne suivant, si la santé de cet enfant le permettait. Nous l'avions recueilli à l'âge de quatre ans et depuis six ans il était avec nous. Je le regrette beaucoup. Monseigneur paraissait bien content de lui, car il a perdu toute manière sauvage, il parle très-bien le français, sait lire et écrire, et je puis ajouter qu'il connaît bien mieux encore la véritable science, qui est celle de l'amour du bon Dieu. Malheureusement sa santé est fort chétive, je crains même qu'il ne devienne infirme. J'attends avec impatience de ses nouvelles.

Nous allâmes, en canot d'écorce, reconduire Monseigneur jusqu'à deux lieues de la mission; nous fîmes ensemble le dernier repas, et lorsque nous eûmes reçu une dernière bénédiction de Sa Grandeur nous demeurâmes bien tristes sur la grève, échangeant aussi longtemps que possible des signes d'adieu. Lorsque nous n'aperçûmes plus que l'eau, encore agitée par le mouvement des rames, nous retournâmes à la mission. Nous étions de nouveau orphelins pendant que notre bon Évêque allait porter la joie et le bonheur à d'autres de nos frères, eux aussi impatients de le revoir.

Un nouveau frère nous était cependant donné pour partager nos peines et nos fatigues, pour adoucir notre

solitude, nous édifier par sa piété, son obéissance et l'exemple de ses vertus. Que je remercie la Providence et mes supérieurs de m'avoir donné un tel confrère ; j'ai attendu six ans, mais je n'ai rien perdu pour avoir pratiqué la patience, et maintenant je puis dire : *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum.* Que tout a donc changé pour moi depuis l'arrivée du F. Labelle ; maintenant je puis parler français et m'entretenir de choses moins sauvages. Depuis longtemps ne me trouvant en compagnie des Pères qu'à table et pendant quelques récréations, j'avais presque perdu l'habitude de parler français, ce qui faisait bien rire Monseigneur lorsque je m'oubliais à lui parler sauvage.

Vers la fin de juillet nous commençâmes à rôder de toutes parts à la recherche d'un peu de foin pour nos animaux. La sécheresse avait brûlé celui qui avait poussé là où j'en avais trouvé l'an dernier ; ailleurs il était sous l'eau. Nous cherchâmes pendant tout le mois d'août sans pouvoir nous en procurer suffisamment. Enfin, la saison s'avançant, le Frère dut se mettre à faire la pêche. Il avait, pour se former à ce métier, un sauvage qui bientôt le laissa seul ; mais un autre pêcheur lui ayant donné quelques leçons, en peu de temps il devint habile. Trois semaines lui ont suffi pour prendre plus de 5000 pièces.

Voici quelques détails de nos aventures à cette époque. Le R. P. Gasté nous envoya avec un Montagnais à une journée de rames, au bout du lac, le long de la rivière la Hache, parce qu'on nous avait dit qu'il y avait là du foin en abondance. Nous partîmes un lundi, de grand matin, afin d'arriver à temps pour planter notre tente. Quand nous fûmes au terme de notre course, nous trouvâmes, en effet, beaucoup de foin; mais il était encore dans l'eau et sur un terrain peu solide. Ayant ramé toute la journée, nous avions les bras rompus

et la besogne à faire était assez pénible; cependant nous ne balançâmes pas, et le lendemain matin le F. Labelle et moi nous nous mîmes à l'eau jusqu'aux genoux. Pour faucher, nous devions avoir les bras élevés au-dessus de l'eau, ce qui était extrêmement fatigant; de plus, le terrain sur lequel nous étions était fort glissant, aussi nous arriva-t-il plusieurs fois de tomber, et enfin les moustiques et les maringouins nous mettaient en sang les jambes, les bras et la figure. Le troisième jour je fus contraint de m'arrêter, j'avais le visage entièrement enflé, je voyais à peine, et j'eus une très-forte fièvre qui inquiéta beaucoup mon cher compagnon. Le quatrième jour nous devions rentrer à la mission. Nous naviguions depuis une heure à peine, quand un grand vent s'éleva. C'était le moment où nous sortions de la rivière pour entrer dans le lac. Les vagues étaient grosses et notre canot faisait eau; or, pendant que nous virions de bord l'avant se fendit et nous allions couler. Nous étions effrayés du danger que nous courions, mais heureusement une île était tout proche de nous, nous la gagnâmes en toute hâte et le Frère répara nos avaries avec quelques bouts de ficelle. Cependant le vent augmentait, nous ne pûmes pas nous rembarquer. Il souffla avec violence tout le jour et toute la nuit, de sorte qu'au lieu de nous rendre à la mission, il nous fallut rester *dégradés* dans cette île. Par surcroît de malheur nous n'avions plus de vivres. A midi on dut se mettre à la ration. Chacun se mit alors à parcourir l'île en quête de quelques lièvres ou perdrix; nous ne trouvâmes rien. Vers le soir une bande de canards vint s'abattre devant nous au bord du lac. Notre sauvage prit un fusil pour le charger, mais, ô malheur ! il avait perdu sa poudre. Nous essayâmes de tirer quelques canards à coups de pierres, nous ne réussîmes qu'à les mettre en fuite. Le soir il nous fallut souper par cœur, et cepen-

dant nous avions bien faim. Le sauvage ne cessait de nous dire : *Berbaisert*, *berbaisert*, que j'ai faim ! que j'ai faim ! Il fallut qu'il se couchât comme nous sans manger. La nuit nous parut longue. Le vent soufflait toujours; impossible de partir, et rien pour déjeuner. Dans la matinée, le F. Labelle eut une faiblesse, mais il revint vite; le sauvage nous dit alors : « Il ne faut pourtant pas mourir ici, essayons de partir. » Nous nous rangeâmes à son avis et nous nous mîmes en route. Plusieurs fois dans le trajet nous dûmes aborder pour vider notre canot où nous étions presque toujours assis dans l'eau. Enfin le soir, vers dix heures, nous arrivâmes à la mission sains et saufs, mais très-faibles.

Nous trouvâmes le R. P. Gasté consterné d'un mauvais tour que nos chiens avaient joué la nuit précédente en pénétrant dans le hangar aux provisions et en en dévorant une partie. Ils nous avaient laissé heureusement de quoi souper encore ce soir-là.

Le 3 octobre arrivèrent enfin les barques. Elles avaient dû attendre deux mois et davantage au chef-lieu du district de Cumberland, où le P. Bonald avait été obligé de séjourner trois mois avant de pouvoir continuer sa route. Ce cher Père nous arriva sain et sauf; mais le temps était déjà très-froid, les petits lacs et les bois étaient gelés et la neige couvrait la terre. Les barques nous portaient de magnifiques ornements et des fleurs pour notre chapelle, un harmonium, des décorations pour nos fêtes et deux vitraux. Ce fut une grande joie pour nous de posséder tant de richesses. Le soir il y eut salut solennel et pour la première fois le son de l'harmonium se fit entendre dans ce petit coin de terre perdu au milieu des glaces. Nous fûmes tellement émus, le P. Gasté et moi, que nos chants étaient interrompus par nos larmes. Tout le monde partageait notre émotion, l'inter-

prête du bourgeois disait en sortant de la chapelle : « Dans quel pays sommes-nous donc maintenant? Ce n'est plus le lac Caribou, nous voilà transportés tout d'un coup dans les grands pays de la belle France. Mon Dieu ! que nos Missionnaires ont de belles choses dans leur pays. Si j'avais été comme eux, je crois que j'aurais eu de la peine à le quitter pour venir dans celui-ci, où l'on n'entend d'autres chants que les cris des loups et des hiboux. » Une bonne vieille qui pleurait de tout son cœur entra dans la maison et dit au P. GASTÉ : « L'homme de la prière, je pleure. — Et pourquoi pleures-tu ? lui demanda le Père. — Je pleure parce que je suis mauvaise et que j'ai peur de ne pas aller là-haut, chez le Grand Maître de la prière, parce qu'en entendant ce grand livre qui chantait (l'harmonium), je me disais : Puisque déjà sur la terre j'entends de si belles choses, que sera-ce chez le Grand Esprit ? Voilà pourquoi je pleure, j'ai peur parce que je suis mauvaise. » Cette femme est une excellente chrétienne qui communie souvent. Le Père s'empressa de la rassurer en lui parlant de la bonté et de la miséricorde de Dieu.

Le dimanche suivant on célébra une grand'messe solennelle pour nos bienfaiteurs, on fit servir à cette occasion les nouveaux ornements et toutes les richesses que nous avions reçues. C'était magnifique.

Le 4 décembre, des sauvages vinrent chercher le P. GASTÉ pour des malades qui se mouraient à 60 lieues d'ici, du côté du nord. J'accompagnai le Père, qui monta dans la traîne pendant que je faisais marcher les chiens et que je veillais à ce que l'équipage ne versât pas, ce qui arrive plus souvent qu'on ne voudrait. Cette fois nous fîmes le voyage sans une seule chute, aussi le P. GASTÉ félicitait et vantait fort son cocher. Nous allions bon train, les sauvages ne nous laissaient pas de répit ; sur

trois nuits que nous avons passées en route, nous n'avons dormi que quelques heures, et encore fallait-il que le P. Gasté usât d'autorité pour obtenir ces quelques moments de repos. Pour mon compte, le troisième jour de cette course que je fis à pied tout le temps, je souffrais extrêmement, j'avais une fièvre très-forte, et quand on s'arrêta vers huit heures à un petit camp sauvage, il était temps pour moi. J'arrivai longtemps après les autres, car je marchais avec peine; si le voyage eût duré une heure de plus, je me serais gelé. Je n'avais pas voulu parler de mes souffrances au P. Gasté, de peur de l'inquiéter, mais arrivé aux loges, je me vis dans la nécessité de me coucher pendant que tout le monde mangeait. Cela me remit un peu, toutefois le Père qui m'avait vu avec une figure toute décomposée, craignit pour moi, et voulait à toute force me laisser à ce camp pendant qu'il continuerait tout seul son chemin. Je ne pus m'y déterminer, car je redoutais de laisser aller seul le Père, à cause du peu de convenance des sauvages vis-à-vis du prêtre; je craignais aussi de me trouver plus mal, loin de lui. Nous reprîmes notre route, et le soir nous arrivâmes au camp, terme de notre voyage.

Les malades pour qui le Père avait entrepris ce long voyage, étaient en convalescence. Il fallut se borner à baptiser quelques enfants. Plusieurs sauvages profitèrent de la présence du prêtre pour se confesser.

Le lendemain, 8 décembre, pendant que toute la congrégation était en fête, nous nous trouvions, nous deux, bien loin du monde civilisé, dans les contrées les plus reculées et les plus froides du globe. Nous n'avons cessé de nous entretenir de la Congrégation, de nos Frères, de nos fêtes et de notre Immaculée Mère; nous nous unissions à tous pour avoir part aux grâces répandues plus particulièrement en ce jour sur notre chère famille.

Le Père réunit deux fois les sauvages pour les instruire et leur faire chanter des cantiques. Les sauvages paraissaient heureux.

Nous repartîmes le lendemain de bonne heure. Un seul sauvage vint avec nous pour nous guider. Cette fois, nous allâmes lentement. Le temps était épouvantable ; pendant trois jours, force nous fut de rester à la même place. Cependant, comme nous avions le temps de reposer, je me remis peu à peu, et sans une foulure à la main que je me fis le dernier jour du voyage, je serais rentré sain et sauf à la mission.

Nos fêtes de Noël furent splendides. Avant de repartir, tous les sauvages qui y étaient venus se confessèrent et promirent d'être désormais bien fidèles à observer les devoirs de la religion. C'est un grand bonheur que ce retour de nos pauvres sauvages à de meilleurs sentiments. Ainsi, le bon P. Gasté commence enfin à moissonner un peu, après avoir travaillé longtemps dans cette terre stérile et ingrate. Dieu veuille que cette moisson soit de plus en plus abondante !

J'aurais voulu vous donner les détails d'une journée d'hiver au lac Caribou, mais ce sera pour plus tard. Je crains de vous ennuyer en vous écrivant trop longuement.

Frère Guillet, o. m. i.

CEYLAN.

RAPPORT DU R. P. TROUCHET, SUR LA MISSION DE MANAAR.

17 février 1876.

MON BIEN-AIMÉ ET RÉVÉREND PÈRE GÉNÉRAL,

En ce beau jour toute la Congrégation est en fête, et nos Pères de Jaffna, encore sous les salutaires influences de leur retraite annuelle, sont tout heureux de se trouver réunis auprès de notre vénéré Vicaire apostolique. Quant à moi, l'obéissance m'ayant imposé le sacrifice de rester seul dans ma mission, je ne crois pas pouvoir me dédommager plus agréablement qu'en venant m'entretenir avec mon bien-aimé Père général, et lui donner un témoignage de tendresse toute filiale. Je veux aussi prendre ma part à la joie de la famille, en intéressant tous nos Frères de la Congrégation, qui sont toujours si heureux de savoir que leurs Frères de Ceylan ne les oublient pas, et leur faire envier notre bonheur dans cette mission lointaine.

Il n'y a rien de merveilleux dans ce que j'ai à vous raconter, ce n'est pas la vocation des Oblats d'opérer des merveilles, et nous sommes loin d'y prétendre, mais je puis vous dire que ce qui nous rend heureux et nous fait oublier que nous sommes éloignés de notre bien-aimé Père général et de notre Congrégation, c'est l'esprit de famille qui nous unit tous, et la bonté, je dirai toute maternelle, de notre bien-aimé Vicaire apostolique, Mgr BONJEAN.

Le bon Dieu avait véritablement béni le petit essaim de Ceylan, en lui donnant Mgr SÉMÉRIA comme premier supérieur et premier vicaire apostolique choisi dans la Congrégation. On est si heureux d'entendre parler de ce

Père bien-aimé, et de la tendresse dont son cœur débordait pour ses chers Oblats. Cette tendresse, la tombe ne nous l'a point ravie, et bien que je n'aie pas eu le bonheur de connaître Mgr Séméria à Ceylan, je puis dire de lui : « *Defunctus adhuc diligit.* » Si Mgr Séméria fut Elie, Mgr Bonjean est Elisée.

C'est au mois de mai de l'année dernière, que je quittai la mission de Mullaitivu pour venir à Manaar prendre la place du R. P. Saint-Geneys, désigné pour la cure de la cathédrale de Jaffna où il aura dû trouver un champ bien vaste et à la hauteur de son zèle.

Manaar est le nom d'une île d'environ 18 milles de longueur, variant de 2 à 3 de largeur sur la côte ouest de Ceylan : elle est séparée du continent par un golfe ou bras de mer, que les bancs de sable rendent inaccessible aux vaisseaux de fort tonnage. Quand, à la faveur de la marée basse, on vient de la terre ferme en charrette à bœufs, on ne peut achever ainsi le voyage jusqu'à la ville de Manaar ; on laisse sa charrette et ses bœufs dans la mer pour passer en barque le lit de la rivière : voyage très-peu agréable en plein soleil, aussi la construction d'une chaussée (causeway) qui reliera Manaar au continent sera un grand bien, pour les coolis de l'Inde et pour les Missionnaires.

La ville de Manaar possède deux églises catholiques, et l'île est aussi divisée en deux missions : le P. Gourdon, qui est toujours un bon et allègre confrère, a la charge de la partie nord de l'île, dont la résidence est Pessaley, tandis que votre très-humble enfant est le pasteur de la ville de Manaar et des églises environnantes, y compris trois petites chrétientés situées sur le continent.

A l'heure qu'il est, la majorité de la population à Manaar est catholique, et le gouverneur actuel de Ceylan, venant à Manaar, put prononcer cette parole mémo-

rable : « *Ici, je suis en pays catholique.* » A proprement parler, nous n'avons pas de villages païens, il y a seulement deux ou trois villages de mahométans, venus de l'Inde pour faire le commerce. A Manaar même, leur mosquée est près de l'église qui me sert de résidence, et de ma chambre j'entends très-distinctement le marabout (slebbe) annoncer les heures de la prière.

Ce qu'il y a de plus redoutable de la part des mahométans, ce n'est pas proprement la propagande, mais bien leur talent de s'emparer des moindres coins de terre, de profiter du moment où nos chrétiens sont dans la détresse pour s'approprier leurs jardins de cocotiers, et enlever ou acheter les enfants, et, si les chrétiens n'y prennent garde, les mahométans feront à Manaar ce qu'ils ont fait à Puttlam ; bientôt ils deviendront maîtres de tout le pays, et tiendront nos chrétiens à la gorge. C'est quelque chose de prodigieux que le développement à Ceylan de la secte de Mahomet, et je crois que, tôt ou tard, il faudra l'attaquer plus directement qu'on ne l'a fait jusqu'ici, pour mettre nos chrétiens en garde contre leurs envahissements (1).

Vous ne se serez pas peu surpris d'apprendre qu'ils se prévalent de notre silence sur leur secte, pour dire qu'elle est inattaquable : un de nos disciples, ayant un jour engagé une discussion avec un mahométan, se vit jeter à la figure cette réponse.

« Vos savants, vos gourous (prêtres) ont écrit des livres contre les protestants ; mais ils n'en ont point écrit contre nous, que je sache : pourquoi ? Parce qu'ils ne peuvent rien dire de contraire à notre religion. »

Mais jusqu'ici, ce qui fait le danger du catholicisme à

(1) Le fait est qu'à Ceylan, on n'a pas encore été assez en nombre pour s'occuper de l'évangélisation directe d'aucune race, bouddhiste, hindoue ou mahométane. (*Note de Mgr Bonjean.*)

Manaar, ce ne sont pas les mahométants, mais bien le schisme qui à son tour a engendré le protestantisme; esprit de schisme et esprit de protestantisme, voilà bien ce qui a perdu une foule d'âmes, considérablement diminué les salutaires influences de la religion, et fait la désolation de tous les Missionnaires. Le schisme a engendré des apostats, et il y en a encore maintenant qui, par tous les moyens en leur pouvoir, cherchent à ruiner la foi, et voudraient éteindre la mèche qui fume encore. Nos chrétiens de la ville de Manaar ont peu l'esprit surnaturel, on dirait qu'ils ont peur de deux ou trois misérables apostats qui ont quelque pouvoir comme employés du gouvernement, alors que, s'ils le voulaient bien, ils pourraient eux-mêmes réduire au silence et le schisme et le protestantisme.

Mais aussi, autant Manaar était favorisé de Dieu pour le temporel comme pour le spirituel, autant il est aujourd'hui pauvre au moral comme au physique. Manaar n'est plus qu'un désert où on n'a pas même de l'eau pour boire : oui, mon révérendissime Père, l'eau que je bois à Manaar me coûte plus cher que le vin qu'on boit en France.

Il y a un proverbe tamoul qui dit : Quand l'église est brillante, l'habitation est dans la prospérité; quand l'église est en ruine, l'habitation est aussi dans la détresse (Kovil velanga, Koudy velangoum, Kovil alia, Koudy alioum). C'est, à la lettre, ce qui est arrivé pour Manaar. Un des plus riches habitants de l'île et l'un des plus anciens, il a plus de quatre-vingts ans, me parle quelquefois de l'ancien temps; que peut faire un vieillard, à moins qu'il ne raconte ? — Il me montre l'emplacement de la maison de son père, et de beaux jardins de cocotiers où il allait lui-même dans son jeune temps, recueillir les noix de coco : il m'assure que tout le terrain qui envi-

ronne l'église et qui est maintenant une plage stérile, était autrefois très-peuplé et cultivé. La ville est maintenant refoulée loin de l'église, qui était anciennement au centre des habitations, et tout autour on ne voit, à Manaar, que stérilité et détresse. Serait-ce un châtiment de Dieu ! je le crois ainsi. Comme me l'a raconté mon bon vieux, en 1814 et 1816, une partie de l'île fut couverte par l'eau de la mer : dans les années qui suivirent, avec la sécheresse, toute l'eau potable du pays fut consommée, et peu à peu la terre absorbant l'eau salée, on vit périr les jardins de cocotiers : or, quand le cocotier périt, malheur à l'Indien, « *l'habitation est aussi dans la détresse.* »

Mais ce qui a fait surtout la ruine de Manaar, c'est l'émigration des coolis de la côte, que le gouvernement emploie dans les plantations de café (1). Ces coolis que l'on charge sur des vaisseaux jusqu'au nombre de quatre à cinq cents parfois, comme des têtes de bétail, venant de l'Inde, arrivent avec toutes leurs misères et très-souvent avec le choléra. C'est là le plus grand de nos fléaux qui, depuis environ une cinquantaine d'années, fait régulièrement, de dix ans en dix ans, son apparition à Ceylan et est presque en permanence sur la ligne d'émigration dont Pessaley à Manaar et Vangalai sur la terre ferme sont les deux têtes de ligne. Aussi j'ai entendu les anciens Missionnaires de Manaar me raconter qu'en allant faire leur petite promenade à la tombée de la nuit, ils trouvaient parfois des cadavres sous leurs pas. Ici il ne faut pas être peureux et bien m'en a pris de ne pas l'être trop, car, il y a à peine six mois, le terrible fléau est venu nous visiter, hélas ! non sans créer de nombreux vides au milieu de mon troupeau.

(1) C'est l'association des Planteurs qui emploie ces coolis, dont le gouvernement facilite et dirige l'émigration. Il en passe (allées et venues comprises) plus de 150 000 par an !

Il y avait deux mois à peine que j'étais à Manaar lorsque notre bien-aimé Père Supérieur, le R. P. Boisseau, nous convoqua, le R. P. Gourdon et moi, à célébrer la fête de la Visitation à N. D. de Madhu, pèlerinage très-célèbre, situé au milieu d'une immense forêt sur le continent même de Ceylan. Des bruits sinistres circulaient déjà dans l'île de Manaar, et à Pessaley les pauvres petits enfants étaient déjà décimés par la maladie. Le R. P. Gourdon, dont la présence était nécessaire à Madhu, dut obtempérer à la voix du R. P. Supérieur et quitter sa mission, non sans avoir le cœur gros, car il aime beaucoup ses chrétiens de Pessaley. Mais on me laissa libre de rester dans ma mission pour obvier à toute éventualité. Il n'y eut rien de sérieux cependant ni à Pessaley ni à Manaar, et le R. P. Gourdon put être de retour bien à propos pour assister les premières victimes qui réclamaient le secours de son ministère, car ce jour-là même le choléra se déclara sérieusement et la terreur commença à régner dans le pays. Une partie de la population quitta dès lors le village pour aller se disperser dans les jardins de palmiers : c'était précisément l'époque où le palmier donne son fruit ,qui est véritablement l'aliment du pauvre ; les autres, au contraire, vinrent se réfugier dans l'église, et c'est là que je les vis tous un jour que j'allais visiter le cher P. Gourdon.

Jusqu'ici rien à Manaar, mais, vers le milieu de juillet, la maladie se déclara aux environs mêmes, dans un petit village où se trouve le puits qui alimente tout Manaar à l'époque de la sécheresse. L'agent du gouvernement défendit aussitôt aux habitants d'aller dans ce village, où il établit deux escouades de prisonniers qui puisaient de l'eau et venaient la distribuer aux habitants. Mais aussi ces pauvres gens furent les premiers atteints et bientôt tout le fort de Manaar où se trouve la prison fut rempli

de malades, et force fut d'évacuer tous les prisonniers sur la rive opposée du petit bras de mer ; là même ils ne furent pas sans répandre la maladie, et le R. P. Supérieur eut à administrer quatorze victimes dans le petit village voisin.

Dans la ville de Manaar le fléau commença bientôt à exercer ses ravages ; je partais de bon matin pour aller administrer les malades, je revenais vers les huit heures pour dire la Messe et repartais immédiatement. Ce règlement dura ainsi pendant plusieurs jours ; je donnais régulièrement des nouvelles de la santé publique à Monseigneur, qui se trouvait alors à Batticaloa, et le mettais au courant de tout pour diminuer ses angoisses.

Un soir, j'étais à réciter le chapelet avec quelques-uns de mes chrétiens, pour obtenir la cessation du fléau, quand un exprès m'arriva de la part du docteur en chef : je me rends aussitôt chez ce monsieur, qui venait justement de faire l'inspection des malades dans leurs misérables huttes : « Père, me dit-il, je vous ai fait appeler pour vous montrer dans quel état sont vos chrétiens : il y a maintenant treize cholériques et ceux qui restent sains dans la population comprise dans cette partie de la ville, sont tous ivres, hommes et femmes, et incapables de soigner les malades. Si nous laissons les choses aller de ce train-là, bientôt tout Manaar va être infecté et toute la population sera en danger. Nous allons donc faire construire un hôpital provisoire en dehors de la ville, nous y ferons transporter tous les malades, et nous incendierons ensuite toutes les maisons. »

Ce n'était pas mal imaginé, et je crois que si l'on avait suivi ce plan dans la suite, à l'heure qu'il est il ne resterait plus de Manaar que des cendres ; mais, ce n'était pas le temps de faire des représentations officielles ; une bonne pensée me vint, c'est mon bon Ange, je crois, qui

me la suggéra : je proposai au docteur, s'il y consentait, de transformer mon église en hôpital, à condition que j'aurais un docteur chez moi, toujours prêt à secourir les corps, alors que je pourrais aussi exercer mon ministère pour les âmes. Inutile de vous dire que ma proposition fut acceptée sur-le-champ ; on disposa l'église pour un hôpital, et le lendemain matin, vers les dix heures, je comptais déjà près de quarante malades dans mon église. Je les confessai tous au fur et à mesure qu'on les apportait, et pendant près de huit jours nous fûmes en pleine ambulance. J'eus la consolation de régler les comptes de tous mes malades et de donner à tous un passe-port pour le Ciel ; je baptisai aussi cinq païens, et le seul qui soit mort sans baptême est un pauvre mahométan qui expira presque subitement ; c'est le seul qui m'ait échappé.

Le résultat de la mesure que j'avais prise fut assez consolant : sur quarante malades seize seulement sont morts, tandis que ceux qui restèrent chez eux ont presque tous péri.

Je dois, ici, rendre témoignage à la bonté et au dévouement de l'agent du gouvernement à Manaar, M. Elliot. Ce monsieur a vraiment été admirable de dévouement envers les pauvres cholériques, et d'attention pour les Missionnaires catholiques.

J'étais délivré du fléau à Manaar quand j'appris qu'il venait de se déclarer à Saleymanaar, à l'extrémité nord de l'île, où le P. Gourdon commençait à être fatigué et me priait de demander du secours à Jaffna. Le R. Père Supérieur arrivait alors bien à propos de Jaffna pour nous encourager et nous aider en cas de besoin. Heureusement la fatigue du R. P. Gourdon n'avait rien de sérieux, et même il refusa d'abandonner le champ de bataille pour venir se reposer à Manaar, où il pouvait compter sur les soins d'un frère tout dévoué.

Le fléau disparut ainsi peu à peu en faisant beaucoup de ravages ; vers la fin du mois de septembre nous comptions, dans le district de Manaar, cinq cents victimes ; mais les Oblats de Marie Immaculée, toujours en sûreté quand leur mère veille sur eux, furent épargnés.

Dieu, dans les desseins de sa miséricorde, avait voulu, ce semble, préparer ainsi nos pauvres chrétiens de Manaar à la grande grâce du Jubilé. S'il y a quelque chose capable de ramener les Indiens à des sentiments plus chrétiens, c'est bien le terrible fléau qui les a si sévèrement éprouvés et que nous appelons ici *le grand Missionnaire*. Dès qu'il commence à paraître, on pense à prier et à entendre la Messe.

La grâce n'avait pas laissé nos paroissiens insensibles, et tout dernièrement nous avons pu nous en assurer par nous-mêmes. Sa Gr. M[gr] BONJEAN ayant demandé une retraite à Manaar, nous avions fixé pour cela le commencement du mois de janvier dernier, de façon à pouvoir terminer les exercices à la fête de saint Sébastien, que les chrétiens célèbrent ici très-pompeusement.

Une mission à Manaar ! Ce n'était pas sans entrevoir de grandes difficultés ; d'abord rivalités et jalousies, indifférence la plus profonde, esprit protestant, raisonneur et critique : en un mot, Manaar s'élevait devant nous comme une forteresse où l'esprit de ténèbres semblait s'être retranché et dont tous les vices défendaient l'approche. Il n'y avait assurément pas motif à la confiance en nos propres forces. Monseigneur nous donnait l'ordre d'attaquer le « *fort armé* » et de lui arracher ses victimes : nous lui répondîmes comme saint Pierre à Notre-Seigneur Jésus-Christ : *In verbo tuo laxabo rete* et sous la direction du bon Père Supérieur le R. P. GOURDON et moi nous nous mîmes à l'œuvre. A la maison de Jaffna on priait pour nous : le cher Père FLANAGAN

nous avait promis les prières de ses orphelins et la Mère Xavier celles de ses petites orphelines. La prière des enfants est toujours puissante sur le cœur du bon Maître. Ne se plait-il pas à se servir des faibles pour confondre ceux qui sont forts ? — Voilà un côté assuré et certainement non le moindre. Mais il y avait un autre point non moins important, c'était d'attirer des chrétiens à l'église pour leur faire entendre de bonnes instructions : nous décorâmes l'église le mieux qu'il nous fut possible et certains des principaux parmi nos chrétiens mirent la plus grande bonne volonté à préparer une habitation convenable aux Missionnaires et à les aider en tout.

Vous savez, mon Révérendissime Père, ce que c'est que le commencement d'une mission : les uns y viennent un peu par curiosité, les autres n'y prennent pas grand intérêt, et certains sont comme les contemporains de Noé, qui ne voyaient pas où le saint Patriarche voulait en venir avec l'arche qu'il construisait sur l'ordre de Dieu même. Il faut aux ouvriers apostoliques du zèle, du courage, mais surtout de la patience pour ne pas vouloir être plus prompts que la grâce, et lui donner le temps d'opérer dans les âmes sans se laisser rebuter eux-mêmes par les premières difficultés.

Forts de la parole du Maître et sous la sage direction de notre Père Supérieur, auquel nous avons toujours été unis de cœur, nous commençâmes. Nous pûmes bien augurer de la mission par ses débuts. Les exercices de la retraite étaient assez bien suivis et les instructions écoutées ; pour peu qu'il se trouvât de bonne terre, la bonne semence ne pouvait manquer d'y fructifier : elle fructifia un peu et quelques personnes vinrent se confesser, mais ce n'était pas encore un mouvement religieux assez déterminé. Dieu nous vint en aide.

Nous remarquons un jour que tous les matins, de six à

sept heures, on sonne régulièrement une cloche dans la ville ; nous demandons ce que c'est et on nous répond que les Wesleyens, secte de protestants les plus acharnés contre l'Eglise catholique, ont aussi un service à la même heure que nous, et qu'ils veulent empêcher les protestants et les catholiques, s'ils le peuvent, de suivre les exercices de la mission.

Encore une difficulté, mais, *si Deus pro nobis, quis contra nos ?* Et nous entendons nos chrétiens rire des protestants et plaisanter à leur sujet de ce qu'ils avaient voulu avoir leur retraite eux aussi. On a dit avec beaucoup de vérité que le démon est le singe du bon Dieu : aussi la retraite wesleyenne a entièrement tourné en déroute et les protestants n'ont rien pu faire pour nuire au bon succès de la mission.

Les gros poissons commençaient à se laisser prendre au filet, mais nous n'en étions pas encore au point où étaient les Apôtres au jour de la pêche miraculeuse : « *rumpebatur autem rete eorum.* » Le Curé rappelait tous les soirs aux chrétiens qu'ils devaient venir se confesser : il fallait même faire la tournée du village qui avoisine l'église et amener les chrétiens négligents. Enfin un bon nombre venaient, mais les plus gros poissons n'étaient pas encore pris. Un soir, le P. Gourdon, avec son style pittoresque, raconta l'histoire d'un petit enfant d'une douzaine d'années qui, voyant que son père ne se confessait pas, disait avec un à-propos admirable : « Ici à la maison il n'y a plus que le chien, le chat et mon père qui ne se soient pas confessés. » Le mot fit fortune, aussi le lendemain et tous les jours suivants ce fut une affluence considérable au confessionnal, et je vous assure, il y avait de fameux poissons de dix, quinze, vingt et jusqu'à trente ans en retard.

En même temps que nous avions à déraciner le vice,

nous devions aussi attaquer le protestantisme ; le R. P. Supérieur se chargea de la besogne et dans quelques instructions il attaqua directement l'hérésie d'une manière très-habile et très-heureuse, à tel point que les Révérends de l'endroit s'en alarmèrent. Ils savaient d'une manière certaine que plusieurs de leurs coreligionnaires venaient assister à nos instructions, mais une chose qui a beaucoup fait rire le P. GOURDON, c'est que l'un d'entre eux qui venait plus régulièrement, appelait chacun de ses employés catholiques devant moi et les engageait fortement à venir se confesser souvent.

Ce brave homme n'est pas éloigné de la vérité ; vous allez en juger par le trait suivant : je lui prêtai un jour un volume des Tracts de Clifton qu'il m'avait demandé. Le ministre, étant venu chez lui, trouva sur la table le malheureux volume :

« Où avez-vous trouvé ce livre ? demanda-t-il aussitôt.

— C'est le Père qui me l'a prêté et je lui en suis très-reconnaissant, j'ai trouvé dans ce livre beaucoup d'informations précieuses.

— Prenez garde ! Prenez garde ! mon ami, s'écrie le ministre effaré, vous pourriez bien vous laisser séduire par ce gaillard-là et devenir catholique romain !

— Il n'y aurait là rien de bien surprenant, reprit mon protestant, et je ne dis pas que je ne le serai jamais : nous voyons tous les jours bon nombre de protestants et non les moins éclairés embrasser le catholicisme : par contre, nous ne voyons jamais les bons catholiques devenir protestants.»

L'argument n'était pas du goût du Révérend, aussi changea-t-il le sujet de la conversation pour parler de la pluie et du beau temps.

Un de mes chrétiens qui habite près de lui, m'a raconté qu'un soir il voit arriver ce dernier mystérieusement qui lui dit :

« Ah çà ! Qu'est-ce que j'entends dire, que le P. Boisseau s'est mis à déblatérer contre les protestants (has been abusing)? Non, répond le catholique, le Père a seulement prouvé que vous autres vous n'êtes pas chrétiens. Allez lui démontrer le contraire...» Et mon ministre de reprendre le même chemin par où il était venu.

Notre petite mission, qui n'avait duré que onze jours, touchait à sa fin et on pouvait presque montrer au doigt dans Manaar ceux qui n'avaient pas encore rempli leur devoir. Ce qu'il y a surtout de remarquable et ce qui prouve bien l'heureux résultat de la mission, c'est que parmi les employés du gouvernement, qui sont tous plus ou moins mêlés aux protestants, on n'en comptait que deux qui ne se fussent pas approchés du saint Tribunal, et encore l'un des deux se confessa avant la fin de la mission.

La seule chose qui nous inquiéta un peu, ce fut de voir arriver malade de la fièvre le cher P. Jourdheuil que nous avions laissé à Vangaley afin que la mission de Mantotte ne fût pas dans un complet abandon. Mais le bon Dieu arrangea le tout pour le mieux. Le cher P. Jourdheuil recouvra la santé et, quoique ouvrier de la onzième heure, il put nous venir en aide en entendant quelques confessions, mais surtout en rehaussant par sa musique l'éclat de nos cérémonies : ce qui ne contribua pas peu au bon succès.

Enfin, le dernier jour de la Retraite je fis le relevé des confessions et des communions, et je trouvai le beau chiffre qui suit :

Confessions.	590
Communions.	460
Baptêmes de païens..	10
Unions illégitimes abandonnées ou légitimées.	60 à 70

La mission, qui avait produit de si heureux résultats et

qui avait tant réjoui notre vénéré Vicaire apostolique, ne pouvait pas mieux se terminer que par la consécration au Sacré Cœur de Jésus. Ce fut le R. P. GOURDON qui, du haut de la chaire, lut cette touchante formule de consécration.

Quelques-uns de nos chrétiens avaient eu, la veille de ce beau jour, l'heureuse pensée de demander par télégraphe la bénédiction de Monseigneur, qui se trouvait alors à Jaffna, et le soir même de la clôture la bénédiction attendue nous arriva.

La mission finie, le R. P. Supérieur et le R. P. GOURDON devaient retourner chacun dans sa mission respective; mais il restait encore au Curé de Manaar à battre le fer chaud, à découvrir les retardataires et ceux que des unions illégitimes retenaient encore dans le péché. J'avais avec moi quelques jeunes gens de bonne volonté qui se renseignaient partout en mon nom et je trouvai ainsi le nombre déplorable de quarante-sept couples mal assortis : ajoutez ce nombre à bien d'autres chrétiens qui s'étaient convertis pendant la mission et vous pouvez juger de l'état de Manaar avant notre arrivée. J'ai baptisé dix païens : ce qui élève à dix-huit le nombre de païens baptisés depuis le mois d'août, époque où le choléra sévissait à Manaar ! Daigne le Cœur de Jésus leur accorder la grâce à tous de persévérer dans la bonne voie, et les sept cents martyrs de Manaar leur obtenir la grâce d'être toujours *forts dans leur foi !*

Manaar est maintenant encore tout embaumé de piété: on est tout heureux de voir les chrétiens venir à l'église avec un saint empressement.

Vous le voyez, mon révérendissime et bien-aimé Père, à côté de nos peines et de nos fatigues, nous avons aussi nos consolations à Ceylan ; mais aussi ce qui fait notre force, c'est que nous sommes Oblats, pleins de soumission

à nos supérieurs et aussi pleins de charité les uns pour les autres.

Une chose qui est à remarquer, c'est que les Oblats sont toujours bénis quand ils sont fidèles à l'esprit de leur vocation, qui est d'évangéliser les pauvres ; et une chose bien capable de nous affermir dans cette belle vocation, c'est de voir que, malgré nos misères, le bien se fait autour de nous. Rien de plus capable de nous montrer que nous sommes dans la voie où Dieu nous veut.

La mission de Manaar a eu aussi cela d'important, qu'elle nous a montré la facilité pour les Missionnaires d'un même district de se réunir pour donner de temps en temps de petites retraites ou missions qui sont destinées, j'ose dire, à produire un bien immense.

Daignez me bénir, mon révérendissime et bien-aimé Père, ainsi que tous vos enfants de Ceylan ; votre bénédiction nous portera bonheur. Daignez aussi bénir cette belle mission de Ceylan, qui fera toujours la gloire de la Congrégation.

En vous baisant respectueusement la main, je vous prie de croire, mon révérendissime et bien-aimé Père, au plus entier dévouement de

Votre très-humble enfant en Notre-Seigneur et Marie immaculée.

Aug. TROUCHET, O. M. I.

MAISONS DE FRANCE

MAISON DU SACRÉ-CŒUR DE MONTMARTRE.

Nous extrayons du *Bulletin de l'Œuvre du Vœu national* du 10 avril 1877, les lignes suivantes :

Le mois de mars amène les premiers anniversaires de la chapelle provisoire. Nous avons achevé la période des nouveautés, des commencements, nous entrons dans celle des répétitions, des renouvellements. Nous pourrons établir des comparaisons, des contrastes, et mêler les impressions du présent aux souvenirs du passé. Il nous sera plus facile de nous rendre compte de la marche du sanctuaire et des bénédictions que le Sacré Cœur lui accorde. Entrons dans cette nouvelle carrière avec un nouvel élan d'ardeur ; plus les espaces s'agrandissent, plus nos pas doivent se raffermir contre la fatigue et s'avancer avec intrépidité. Le terme se dessine, il s'approche, puissions-nous l'atteindre bientôt !

Le 3 mars était le jour anniversaire de l'ouverture de la chapelle et de la bénédiction solennelle. Une nombreuse assistance, où l'on remarquait les membres du comité du Vœu national et les dames patronnesses de la chapelle, avait répondu à l'appel. Mgr Richard, archevêque de Larisse et coadjuteur de S. Em. le cardinal Guibert, célébra la sainte messe au milieu d'un profond et pieux recueillement qu'entretenaient des chants parfaitement exécutés. Près de soixante et dix personnes communièrent et rappelèrent ainsi les premières communions données dans la chapelle provisoire.

Après la messe, Monseigneur adressa aux pèlerins une allocution remplie d'onction et dont nous regrettons de ne pouvoir donner qu'un faible résumé : « Il y a un an, le vénéré

Cardinal bénissait cette chapelle et commençait le pèlerinage qui n'a pas été interrompu depuis. Ce matin nous venons remercier Dieu des grâces accordées dans ce sanctuaire béni et lui demander de rendre de plus en plus féconde cette source de miséricorde. Quel sera le texte de mon allocution ? Je ne puis mieux faire que de vous adresser ces paroles de l'apôtre saint Paul : *Allons avec confiance au trône de la grâce, afin d'obtenir la miséricorde et de trouver la grâce dans un secours opportun* (Hebr. IV, 16). Ce trône de grâce, c'est le Sacré Cœur. Tous les chrétiens doivent s'en approcher, mais surtout les enfants de la France qui ont pu pendant cette année faire la douce expérience de la puissance et de la bonté du Sacré Cœur : approchez-en surtout, vous, messieurs et mesdames, qui vous occupez plus spécialement de cette grande œuvre du Vœu national et qui vous dévouez à faire connaître et aimer de plus en plus le Sacré Cœur. Tous vos soins seront récompensés par celui qui n'oublie pas le verre d'eau froide donné en son nom à un pauvre.

Que devons-nous demander ? la miséricorde, la France en a besoin. Elle le comprend et c'est avec un sentiment de repentir et d'expiation qu'elle élève le Temple du Vœu national... *Gallia pœnitens.* Qu'elle revienne de plus en plus à Jésus-Christ, et elle trouvera la grâce dans un secours opportun. Ce secours, c'est la dévotion au Sacré Cœur, qui guérira les deux grands maux de notre siècle, l'égoïsme à l'égard des hommes, l'indifférence à l'égard de Dieu. Le Sacré Cœur nous enseigne la charité envers le prochain, la charité envers Dieu : c'est la double leçon que le Sacré Cœur donne à l'humanité et qu'il l'invite à suivre. Bénissons Dieu qui a posé ici ce trône de grâce au centre de la France pour la régénération de notre patrie... »

Le zélé prélat, après cette allocution écoutée avec une attention des plus profondes, voulut bien donner le salut du très-saint Sacrement et assister aux prières solennelles pour l'Eglise et pour la France.

A trois heures, Mgr de Forges, protonotaire apostolique et prédicateur de la station du carême à Saint-Leu, fit retentir la chapelle des accents d'une voix pénétrante, écho des plus

nobles pensées et des plus chaleureux sentiments. La dévotion au Sacré Cœur est une séve vivifiante, sortie sous l'incision de la lance, du cœur de celui qui se nomme la vraie vigne. Cette séve forme les saints et leur fait produire des fruits de vie... les apôtres, les martyrs, tous les saints en sont la preuve vivante... ils ont vécu de la vie de Dieu. La France a aussi vécu de cette vie : tant qu'elle fut unie au cep divin, elle a été féconde et florissante. Maintenant elle est malade et elle se meurt... on lui a offert des remèdes... les idées modernes... les progrès de l'industrie... les progrès d'une prétendue civilisation... rien n'a pu la guérir. Le vrai remède, c'est le Sacré Cœur. Nous en avons la certitude dans les promesses faites à la bienheureuse Marguerite-Marie. Ange de la France, s'est écrié l'orateur, allez réjouir le ciel et annoncer que la France commence à revivre, car elle commence à croire, à espérer, à aimer ; le monument qu'elle élève en l'honneur du Sacré-Cœur est le signe de sa foi, de son espérance, de son amour !

Le *Te Deum* fut chanté avec piété et ferveur : on sentait que tous les cœurs étaient sous l'influence d'une vive et profonde reconnaissance.

Le premier anniversaire fut même suivi d'un second qui renouvela un des souvenirs les plus édifiants de l'année dernière. Le 4 mars nous offrit le pèlerinage de l'école de Sainte-Geneviève : quatre cents jeunes gens remplirent la chapelle de leur présence, de leurs chants, de leurs prières, du parfum de leur piété et de leur recueillement. Nos soldats et quelques-uns de nos ouvriers occupaient leurs places auprès d'eux. Le R. P. Dulac était absent ; le R. P. ministre de la maison, le remplaça à l'autel. Un chapelain avait été prié d'adresser quelques paroles à cet intéressant auditoire ; son allocution peut se résumer ainsi : Autour du Sacré Cœur de Jésus, sur la croix, trois groupes se dessinent : celui des blasphémateurs, le plus nombreux; celui des amis de Jésus-Christ rendus impuissants par leur douleur ; celui de Joseph d'Arimathie et de Nicodème qui font acte d'audace et de dévouement en demandant à Pilate l'autorisation d'ensevelir le corps, le Cœur

de Jésus : *Hic audacter introivit ad Pilatum et petiit corpus Jesu.*

Ces trois groupes se renouvellent et se perpétuent ; à l'heure présente, leur rôle se montre avec éclat. Les blasphémateurs, on les trouve jusque sur les trônes, et leurs adeptes sont innombrables, ils paraissent triompher. Jésus est expirant... le sacerdoce, la vie religieuse représentés par saint Jean et les saintes femmes souffrent et prient... les âmes sont dans l'anxiété : *lamentabantur.* Qui donc se dévouera pour défendre le cœur de Jésus, pour l'arracher aux outrages de ses ennemis ? Jeunes gens, c'est vous, c'est vous qui devez continuer sur la terre en faveur de Jésus-Christ, en faveur de son Eglise, le rôle de Joseph d'Arimathie : comme lui vous êtes riches, comme lui vous êtes justes, soyez audacieux *audacter ;* faites ce que le sacerdoce ne peut pas faire... ne craignez pas d'affronter les puissants du siècle, les triomphateurs apparents de l'Eglise et de Jésus-Christ ; prenez par vos paroles, vos exemples, vos convictions hautement affirmées, manifestées, la défense du Sacré Cœur et vous aurez l'incomparable bonheur de Joseph d'Arimathie. Au jour de la sépulture, il a été plus que les apôtres, il a été le dépositaire du corps de Jésus, et son nom, conservé dans l'Evangile, rappelle à jamais le souvenir de la fidélité et du dévouement. Que ce soit votre modèle !

La quête fut faite pour la chapelle de Saint-Ignace que Son Eminence a accordée aux RR. PP. Jésuites dans la future basilique à la demande des quatre provinciaux de France.

Le mardi 7 mars, Mgr Fournier, évêque de Nantes, venait mettre sous la protection du Sacré Cœur le grand projet qu'il a conçu de terminer au plus tôt la restauration et l'achèvement de sa cathédrale. Le pieux prélat fit son ascension à Montmartre en vrai pèlerin : il vint à pied et retourna à pied et à jeun, malgré la neige qui tombait à gros flocons.

Vers la fin du mois de février, une demande avait été adressée par le président de la Conférence de Saint-Vincent de Paul de la paroisse des Ternes en ces termes : « Mon révérend Père, tous les ans, à pareille époque, nous faisons tous

nos efforts pour obtenir que nos familles visitées accomplissent le devoir pascal ; mais nos efforts sont bien peu de chose si Dieu ne vient pas les bénir. Aussi désirons-nous cette année implorer davantage sa miséricorde infinie et nous vous prions de vouloir bien vous entendre avec notre bon confrère M. Paul Féval, pour la célébration d'une messe à l'intention de la communion pascale des membres de notre conférence et des familles visitées par eux. »

Le jour choisi était le vendredi 9 mars, fête des Cinq Plaies de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Une députation de la Conférence fut fidèle au rendez-vous et le saint sacrifice commença à huit heures. Laissons à un auditeur que nos lecteurs reconnaîtront le soin de résumer les impressions de cette pieuse cérémonie.

« Mon cher Père,

« J'ai accepté cet honneur de vous transmettre les remercîments du président et des membres de la conférence de Saint-Ferdinand des Ternes pour la sainte messe que vous avez célébrée aujourd'hui, à l'intention de nos pauvres, dans la chapelle du Vœu national. Vous avez demandé au Cœur de Dieu, pour les chers amis que saint Vincent de Paul visite et console par nous, vous avez demandé pour nous, pour ceux qui nous aiment et aussi pour ceux dont nous ne supportons pas assez les offenses, la grâce de remplir dignement le devoir pascal. Puissiez-vous avoir été entendu, mon Père !

« Nous avons confiance en votre prière, à vous qui parlez si près du Saint Cœur, à vous, le soldat du divin Amour, qui tenez garnison dans la pacifique et miséricordieuse citadelle, vouée au suprême Réconciliateur par la piété de la France. La France est rassasiée de haine ; la France a faim et soif de concorde. Dans l'allocution que vous nous avez adressée, vous avez éclairé vivement cette vérité qui est la raison de notre effort, à savoir : que l'aumône n'est rien sans la charité, montant du cœur de celui qui donne pour rehausser le cœur de celui qui reçoit. Il y avait une pensée qui débordait de vous, pendant que vous parliez du Sang précieux, fêté en ce

jour du 9 mars, commémoration des cinq plaies du Sauveur : je ne sais pas si vos lèvres ont prononcé le mot, signe de cette pensée, mais nous l'entendions par-dessus votre parole. Vous nous disiez avec l'émoi de votre geste, avec le rayon de vos yeux : *Réconciliez !* étouffez la haine dans l'amour, serrez les mains, cueillez les âmes ! Réconciliez pour la terre, ô Français ! demandez à la Réconciliation le salut de notre France ! ô chrétiens ! demandez à l'Amour le salut de l'humanité blessée ; réconciliez, réconciliez pour le ciel !

« C'était par vous que nous venait cette pensée, mon Père, mais elle jaillissait du tabernacle où la vivante hostie aime et brûle l'encens du pardon éternel.

« Et nous sommes sortis plus forts de chez vous, emportant Dieu en nous, c'est-à-dire ce qu'il faut de vaillance surnaturelle, et de naïveté folle, et de miraculeux aveuglement pour combattre, avec l'arme enfantine de David, le glaive monstrueux de ce Goliath : la Haine, accroupie et pesant de tout son poids mortel sur la poitrine de la patrie !

« Que chacun de nous réconcilie seulement une misère, apaise une rancune, éteigne une convoitise, extirpe un vice, dégage une vertu... ah ! vous savez cela mieux que moi : l'immensité de l'arbre catholique naît d'une imperceptible semence. Qu'importe la faiblesse des ouvriers, si le monument construit par eux pierre à pierre s'appelle un jour la pacification de la France !

« N'est-ce pas aussi le Vœu national, cela, mon Père ? — Et nous l'emportions aujourd'hui de votre humble chapelle, qui sera demain la plus haute basilique de l'univers ! »

Le même jour, à neuf heures, s'effectuait le pèlerinage des Sœurs anglaises du Saint-Enfant Jésus et de leurs élèves. Ces religieuses sont établies à Neuilly. M. l'abbé Quinart, promoteur du diocèse, célébra la sainte messe et adressa une courte allocution ; il invita ces âmes d'élite à entrer dans les plaies de Notre-Seigneur, surtout dans celle de son Cœur adorable. Là, dit-il, vous recueillerez le plus précieux enseignement : l'union dans la charité : *ut omnes unum sint.*

Le 12 mars, nous revîmes avec bonheur la paroisse de Saint-Roch. Elle avait eu l'année dernière l'initiative des processions sur le terrain de la future basilique : nous avions parcouru la première fois la rue de la Fontenelle. Cette année la procession s'est déployée sur les points et les abords de notre vaste chantier. L'assistance était nombreuse, et cet acte religieux a présenté une grande solennité et produit une édification bien profonde. L'allocution de M. l'abbé Millaud a été pleine de piété et d'éloquence : *Nous qui vivons, bénissons le Seigneur!* Les ennemis de l'Eglise disent qu'elle est morte. Erreur ! l'Eglise vit : elle parle, elle se meut, elle agit, son visage rayonne de vie et d'activité ; son cœur bat... Si nous ne vivions pas, nos ennemis nous redouteraient-ils autant? Approchons-nous donc du Cœur de Jésus, afin que notre vie augmente et devienne de plus en plus semblable à la sienne.

Le 15 mars vit deux pèlerinages, celui des demoiselles composant le catéchisme de persévérance de la paroisse de Saint-Philippe du Roule et celui des Révérends Pères Oblats de la rue de Saint-Pétersbourg et des fidèles qui fréquentent leur chapelle. Le premier eut lieu à huit heures et il offrit un spectacle charmant. Le zélé directeur de ce catéchisme, M. l'abbé Miquel, célébra la sainte messe. Avant de monter à l'autel, il avait eu la consolation de nous faire remettre par une gracieuse députation une offrande de 3 000 francs pour le sanctuaire. Les prières furent ferventes ; elles accompagnaient le renouvellement des résolutions de la retraite.

A neuf heures, les Oblats faisaient leur entrée dans la chapelle, qui fut bientôt remplie. Le R. P. de L'Hermite, supérieur, célébra la sainte messe et fit une allocution pleine de poésie, de piété et de doctrine : *Sicut divisiones aquarum, ita cor regis in manu Domini.* Le cœur de Jésus épanche ses flots sur la cité sainte, le ciel ; c'est un fleuve de gloire et de félicité ; en second lieu, sur les âmes justes ; c'est un fleuve de grâce, de progrès, de vertu de tout genre ; en troisième lieu, sur les âmes des pécheurs, c'est un fleuve de miséricorde et de pardon. Le premier converti du Sacré-Cœur, c'est le soldat Longin : il donne le coup de lance et il fait jaillir du Cœur adora-

ble le sang et l'eau, symbole des sacrements du pardon et de l'amour...

Ce pèlerinage a été remarquable par la piété des personnes qui y ont pris part, le nombre des communions et la beauté des chants.

Le 16 mars nous amena le catéchisme de persévérance de la paroisse Saint-Augustin. M. le Curé célébra la sainte messe et fit une rapide exhortation, où il se plut à rappeler les liens indissolubles qui unissent l'œuvre du Vœu national à la paroisse Saint-Augustin. Assistance nombreuse, présence des zélés catéchistes, M. l'abbé Gallet en tête, communions, prières ferventes, renouvellement des résolutions de la retraite.

Signalons rapidement la neuvaine préparatoire à la fête de saint Joseph. Elle a été suivie par un bon nombre de fidèles, et nous avons la consolation d'affirmer que bien des grâces ont été obtenues.

La fête du patron de l'Eglise catholique a été célébrée avec une grande solennité. Le matin, à neuf heures, avait lieu le pèlerinage du collége Stanislas et de la communauté des Marianites, sous la direction du Supérieur général, le R. P. Simler. Le R. P. de Lagarde, directeur du collége, a célébré la sainte messe et a donné à son auditoire, composé de six cents jeunes gens, une très-belle instruction : *Sans effusion de sang, il n'y a point de rémission;* c'est le texte. Il fut admirablement expliqué par l'histoire, par les données de la foi ; et les applications se résument à cette conclusion : vous êtes venus ici pour donner à vos âmes le courage du martyre, et en attendant, au moins celui du sacrifice. Les paroles énergiques de l'orateur ont dû laisser de vives empreintes.

Le soir, Mgr de Forges prêcha sur les grandeurs de saint Joseph et augmenta dans tous les cœurs la confiance envers le grand patriarche dont le patronage tout-puissant est de plus en plus invoqué par les fidèles.

L'exercice venait à peine de finir qu'une autre portion du collége Stanislas se présentait pour faire son pèlerinage. C'était la division des plus jeunes, qui n'avaient pu accompagner leurs condisciples le matin.

La Semaine sainte a présenté un spectacle très-édifiant. Le jour des Rameaux la procession des palmes a eu lieu, et, grâce à la générosité d'un des hauts employés du Vœu national, les chapelains ont porté des palmes venues de Bordighiera en Italie, les mêmes qui sont envoyées à Rome pour le chapitre de Saint-Pierre.

Les offices ont été suivis par une assistance deux fois plus nombreuse que l'année précédente.

Le mois de mars se résume ainsi : 1 540 communions, 49 messes célébrées par des prêtres étrangers ; plus de 16,000 pèlerins ; 32 070 recommandations dont 658 actions de grâces.

Ach. REY, O. M. I., Sup.

Anticipant maintenant sur le numéro du *Bulletin* du 10 mai, lequel ne paraîtra qu'après les épreuves du numéro des Annales, disons un mot d'une autre cérémonie dont nous avons été témoin ce matin, 10 avril.

Mgr Mermillod, évêque d'Hébron, le pieux et éloquent apôtre qui sait utiliser au profit de la France les loisirs que lui fait la Révolution, a béni aujourd'hui solennellement dans la chapelle provisoire une statue de sainte Geneviève, offerte au sanctuaire par les dames de l'Institut du même nom. Sa Grandeur a célébré la messe à neuf heures ; plusieurs membres du comité, des prêtres venus en pèlerinage, et parmi eux M. l'abbé Perdreau, curé de Saint-Etienne du Mont, entouraient l'autel. La chapelle était pleine ; au premier rang, les cent dames de l'Institut de Sainte-Geneviève, et d'autres nobles chrétiennes du Faubourg-Saint-Germain. Mme la maréchale de Mac-Mahon était là, pieusement confondue dans la foule. Tout était piété, recueillement et prière dans cet auditoire d'élite. La communion a été longue et la circulation s'est faite avec un ordre parfait. Après la messe et la bénédiction de la statue, Mgr Mermillod est monté en chaire, et, pendant une demi-heure trop rapidement écoulée, il

nous a parlé du Sacré Cœur, de sainte Geneviève, de la France et de l'Eglise, en termes émus, avec un rare bonheur de rapprochements historiques. C'est une des merveilleuses aptitudes de Sa Grandeur de savoir, dans une circonstance donnée, grouper en un gracieux ensemble toutes les affinités d'une date, d'une cérémonie, d'une réunion d'âmes, avec le sujet qu'Elle traite.

Mgr Mermillod nous a dit ses droits à bénir la statue de sainte Geneviève à Montmartre ; il a été délégué par le saint et illustre cardinal de Paris, qui est né dans un pays où la dévotion au Sacré Cœur a toujours été en honneur ; il trouve ici pour garder le sanctuaire provisoire une congrégation, née à Marseille, la ville du Sacré Cœur et de Belzunce ; sainte Clotilde, l'amie de sainte Geneviève, et comme elle un des anges sauveurs de la France, venait des frontières de l'Helvétie, ce cher pays où il n'est plus permis à l'apôtre de parler de Jésus-Christ. Et Montmartre ! quels souvenirs rappelle cette colline illustre et bénie ! Le salut de la France viendra de là. Nous avons eu toutes les expiations ; le sang du prince a coulé pour la France ; Louis XVI voulait consacrer son royaume au Sacré Cœur ; le sang du pontife et du prêtre a coulé sur la barricade ; le sang du peuple a coulé sur les champs de bataille à l'heure de nos infortunes ; à ces flots réparateurs il faut joindre le sang plus pur encore versé par Notre-Seigneur et sorti de la plaie de son Sacré Cœur ; c'est lui qui donnera à nos expiations insuffisantes, leur perfection véritable et la valeur pour le relèvement de la France.

Sa Grandeur, à propos de sainte Geneviève, a cité un fait saisissant de la vie de Voltaire. A ses derniers moments, celui dont le *rire* de *démon* se moqua de tout, disait : « Je ne voudrais pas mourir avant d'avoir fait ma paix avec sainte Geneviève ; mon grand-père porta sa

châsse. » Tous nos vieux saints, a ajouté Sa Grandeur, prépareront le salut de la France.

La matinée du 10 avril 1877 sera, pour la chapelle provisoire de Montmartre, une date historique des plus précieuses.

MAISON DE TOURS.

Tours, le 17 avril 1877.

Mon très-révérend et bien-aimé Père,

Les pèlerinages à Saint-Martin sont connus de la Congrégation, puisque vous en avez fait insérer le récit dans nos Annales. Mais voilà bientôt quinze mois que votre paternelle autorité m'a confié la direction de notre maison de Tours, et je dois vous rendre compte de toutes les œuvres accomplies dans ce laps de temps sous mon administration.

Dois-je dire, mon très-révérend Père, qu'en me confiant le soin de poursuivre d'immenses projets vous m'avez surchargé ? Non, car les RR. PP. de l'Hermite et Rey ont ouvert la voie avec autant de dévouement que d'intelligence, et nous n'avons qu'à suivre leurs traces. La difficulté est plutôt à les remplacer. Le premier, par sa piété et la distinction de ses manières, avait su gagner la confiance de ce que la ville de Tours possède de plus parfait ; le second, avec un zèle inépuisable et une étonnante facilité, avait semé les œuvres sous ses pas. Ce dernier, surtout, me lègue un héritage de labeurs. A l'endroit de la piété, il m'a laissé la direction de l'Archiconfrérie de Saint-Martin, de l'Apostolat de la prière, de la Garde d'honneur et de la Confrérie de Saint-Joseph ; à l'endroit de la charité, celle de l'œuvre Apostolique de Saint-Joseph

en faveur des vocations ecclésiastiques et du Vestiaire de Saint-Martin ; à l'endroit de la défense religieuse, la participation la plus active aux travaux de l'Union sociale et catholique de la Touraine. J'ai ajouté, pour me conformer aux désirs du R. P. Provincial, la création d'un petit cercle de jeunes gens et d'une conférence de Saint-Vincent de Paul. Tout cela venant se joindre à mon œuvre capitale de la chapelle et du pèlerinage de Saint-Martin, forme un ensemble d'œuvres de nature à remplir toute une vie sacerdotale. Le R. P. DE L'HERMITE, de son côté, a légué au R. P. VOIRIN sa double mission auprès des personnes pieuses et des soldats. Ces œuvres sont : l'Association en faveur des âmes du purgatoire, la Congrégation des jeunes personnes du commerce, le Cercle militaire et l'Aumônerie de la garnison. Le R. P. LE VACON avait déjà la direction de l'Archiconfrérie de Notre-Dame de la Salette. Le service de la prison militaire, avec le titre d'aumônier auxiliaire, lui a été confié depuis environ un an. Tel est le champ dans lequel la sainte obéissance veut que nous exercions notre zèle. Toutes ces œuvres ont été fondées solidement et ont marché en progressant depuis leur naissance.

Vous savez que celle de Saint-Martin continue à s'épanouir, à fleurir chaque jour avec plus d'éclat, sous le souffle puissant du premier zèle que déployèrent Son Em. le Cardinal GUIBERT et les deux Pères fondateurs de notre maison. Nous sommes heureux de suivre l'impulsion donnée et de diriger le mouvement progressif dans la mesure de nos forces. Afin de développer la dévotion à saint Martin, le R. P. REY avait fondé en 1868 une confrérie en l'honneur du Thaumaturge, ou plutôt avait cherché à faire revivre l'ancienne. C'était la pensée qu'exprimait le grand Cardinal Oblat, dans la circulaire du 21 juin 1869. « Les Souverains Pontifes, disait-il, s'é-

taient plu à doter la Confrérie de Saint-Martin des plus amples priviléges et des indulgences les plus étendues. Nous nous proposons de demander au Saint-Siége le renouvellement de ces faveurs spirituelles, et notamment de celles qui furent accordées par le pape Paul V, en vertu de la bulle adressée à tous les confrères en l'an 1609.» La demande de l'illustre Archevêque ne pouvait pas n'être pas agréée. L'année suivante, 1870, un rescrit pontifical enrichissait en effet la Confrérie de nombreuses indulgences et du titre d'Archiconfrérie pour tout le diocèse. Mais cette pieuse institution avait pris, lors de mon arrivée, des proportions tellement grandes que j'ai dû, par l'entremise de notre vénéré Archevêque actuel, solliciter à Rome la faveur d'étendre l'archiconfrérie à toute la France. La concession apostolique a été accordée le 6 mars de la présente année. En vertu de ces nouveaux pouvoirs je puis affilier et agréger toutes les confréries du même ordre établies, ou à établir, dans toute la France dont saint Martin est le protecteur et le patron. Notre archiconfrérie revêt ainsi le caractère qui lui convient en devenant véritablement nationale. La première agrégation a été celle de la Confrérie de Saint-Martin, instituée à Amiens. Il était juste que la première place fût donnée à la ville où notre Thaumaturge partagea son manteau avec un pauvre. N'est-ce pas cet acte de charité qui a popularisé saint Martin dans l'univers entier ?

Et quo Christus habet nomen Martinus honorem.
De vit. S. Mart., Fortunat.

Tout cela, direz-vous, est fort consolant et fort beau, mais ne hâte pas la reconstruction de la basilique. Là cependant est le point important pour la gloire et le culte du Thaumaturge des Gaules.

Assurément la reconstruction de la basilique spirituelle

avance l'œuvre matérielle. Mais nous devons ajouter que l'œuvre matérielle elle-même est en voie de progrès. Jusqu'à ce jour des difficultés de plusieurs genres ont *peut-être* ralenti notre marche ; elles n'ont pas réussi à nous arrêter. Celle qui paraît plus formidable est la nécessité d'obtenir la rue que l'impiété a fait passer sur l'emplacement de l'antique monument. Jusqu'ici, préoccupés de recueillir le reste de l'emplacement et les fonds nécessaires, nous n'avons pas cherché à la vaincre. Peut-être, avec des temps moins troublés, pourrait-on obtenir cette rue sans le consentement du Conseil municipal. L'ancienne basilique, en effet, a été déclarée bien national par la révolution. Elle a été ensuite vendue par parcelles. Mais la ville s'est emparée sans aucun titre du terrain nécessaire à la rue. Or, comme on ne prescrit pas contre l'Etat, le Gouvernement, s'il était restaurateur du bien, nous attribuerait certainement ce qui nous appartient. Devant les tribunaux nous pourrions même gagner un procès engagé dans ce sens, car, dans l'espèce, plusieurs décisions ont formé la jurisprudence. Nous n'y comptons pas, et nous ne l'entreprendrons pas.

Actuellement le Conseil municipal est hostile à la reconstruction. Il a même été élu en haine de cette œuvre de réparation et d'expiation, grâce à des manœuvres maladroites. Le conseil précédent, au contraire, avait accepté de concourir dans une certaine mesure au rétablissement de la basilique, si la Commission se présentait avec la propriété des terrains nécessaires et un million d'argent. On a eu le tort de ne pas faire approuver cette délibération, qui se trouve ainsi nulle et sans valeur. Mais les terrains ont été achetés au prix d'environ 900000 francs, frais d'achat et quelques autres compris, et la Commission possède 1100000 francs. Aussi, Sa Gr. M[gr] l'Archevêque se propose de faire la demande de la rue au conseil

qui doit être élu au mois de novembre de cette année. La Commission, afin de sauvegarder les intérêts des rues voisines et de faciliter la circulation, s'engagera à faire deux voies spacieuses le long des deux côtés de la basilique. Il est impossible de préjuger la question et de connaître d'avance quels seront les agissements d'un conseil qui n'est pas encore né ; toutefois, de l'aveu de tous, l'œuvre fait son chemin, l'opinion publique s'émeut, et le peuple pourrait bien pousser la Commission et le Conseil municipal. Ajourner la solution serait désormais une faute.

Du reste, les difficultés nous ont jusqu'ici été favorables. Outre que, suivant l'usage, *le temps c'est de l'argent*, nous avons commencé les constructions par cela même que nous avons acheté l'emplacement de l'ancienne basilique, puisque toutes les fondations existent intactes. Trois périodes sont marquées dans ces fondations, comme pour rendre témoignage aux documents historiques. La première période est celle de la basilique de Saint-Perpet. Elle fut bâtie au cinquième siècle, époque gallo-romaine ; le mortier en est d'une solidité à toute épreuve. La seconde basilique fut bâtie au neuvième siècle, par le B. Hervé : le mortier des fondations est mal composé et mal fait. La troisième fut celle du treizième siècle. Le mortier de cette période, à peu près semblable à celui de l'époque gallo-romaine, recouvre toute l'étendue de l'ancien monument et forme comme un corps unique avec les pierres qu'il sert à lier. C'est comme un rocher inébranlable sur lequel on peut élever en toute confiance la future basilique.

Enfin, on a retrouvé ou reconstitué les plans de l'ancien sanctuaire national. Sans doute Mgr l'Archevêque ne les a pas adoptés ; — ils rencontrent même, à cause de leur importance et de leur étendue, des adversaires sérieux ;

mais ils font désirer plus vivement la reconstruction. Seront-ils suivis? Je ne sais ce qui sera décidé, bien qu'il me semble voir les intéressés incliner peu à peu vers l'affirmation. Le jugement est le domaine réservé de notre Archevêque vénéré. S'ils sont adoptés, nous nous trouverons avoir même la naissance des piliers : ce qui avancera singulièrement les travaux.

Peut-être, mon très-révérend Père, désirez-vous avoir une idée exacte de ce que serait l'ancien monument relevé de ses ruines. Il m'est facile de vous donner cette notion. La basilique de Saint-Sernin, de Toulouse, a été bâtie sur le même plan, et peut nous dire aujourd'hui ce qu'était au siècle dernier notre sanctuaire et ce qu'il serait s'il se relevait le même sur ses anciens fondements.

En attendant l'époque de la réparation, la chapelle provisoire continue à attirer les fidèles. Chaque année voit même croître le nombre des fidèles qui la fréquentent. On sent, quand on est près du saint tombeau, parmi les multitudes accourues, que là se sont formés les grands projets de la monarchie très-chrétienne, que là se sont accomplis les grands faits de notre histoire nationale. Il semble alors que l'on voit encore nos rois prendre la chape de Saint-Martin comme un étendard de victoire... Puissions-nous revenir à des temps dignes de cette époque de notre foi et de notre grandeur !

La piété antique n'est assurément pas éteinte. Nous pouvons citer, comme preuve de notre assertion, non-seulement les affirmations de la foi qui se font par les pèlerinages, mais aussi les actes de la générosité les plus touchants. Cette année, outre les dons nombreux en argent, le sanctuaire de Saint-Martin a reçu un calice orné de nombreux diamants de la plus belle eau, et un autre du modèle le plus beau et le plus artistique de M. Pous-

sielgue. Ces deux riches objets, joints aux autres vases sacrés et ostensoirs reliquaires, composent déjà un trésor précieux.

J'ai nommé quelques autres œuvres, mon très-révérend Père, et je dois en dire un mot en passant.

Le supérieur de Saint-Martin est directeur diocésain de l'Apostolat de la prière, de la Garde d'honneur et de la Confrérie de Saint-Joseph.

Les réunions de l'Apostolat de la prière se font dans notre église. Rien de bien saillant ne s'est passé depuis mon arrivée à Tours. Cependant, dans les derniers mois écoulés, l'œuvre a pris quelques développements parmi les hommes. Nous voudrions annexer à cette pieuse institution l'affirmation chrétienne de quelques centaines d'hommes qui, deux ou trois fois par an, se rendraient dans l'une des églises les plus délaissées. Ce serait l'apostolat par l'exemple, et nous espérons atteindre le but. Une dizaine de zélateurs recueillent les noms des adhérents à ces manifestations de notre foi. Je suis aidé en cela, soit par l'Union catholique de la Touraine, soit par le petit cercle de mes jeunes gens et ma conférence de Saint-Vincent de Paul.

La Garde d'honneur, qui marche son train de piété ordinaire, a ses réunions dans la chapelle des dames de la Purification. C'est aussi dans cette même chapelle que se font les réunions pour l'Association réparatrice de Notre-Dame de la Salette, dont le R. P. le Vacon est chargé. Chaque année la retraite préparatoire à la fête de cette dernière Association est prêchée par un de nos Pères que nous appelons d'une autre maison. Le R. P. Girard, de la résidence de Saint-Andelain, a prêché celle de 1876 avec succès et a laissé dans ce milieu de piété une douce et salutaire impression.

L'Œuvre apostolique de Saint-Joseph, greffée sur la

confrérie du même nom, a une tout autre importance. Mgr D'OUTREMONT l'avait léguée à nos Pères, et le R. P. REY l'a considérablement augmentée. Le directeur mène parallèlement l'accroissement du culte de saint Joseph et la création de ressources suffisantes pour les frais d'éducation de soixante à quatre-vingts séminaristes. Cela paraît exorbitant, et cependant il faut donner des bourses ou parties de bourses à ce nombre de jeunes gens et d'enfants pour assurer au diocèse l'existence du clergé, en se limitant au strict nécessaire. M. l'abbé D'OUTREMONT se procurait annuellement de 2000 à 3000 francs pour cette œuvre ; le R. P. REY est arrivé à 8 000 ; cette année, grâce au concours puissant de Mgr l'Archevêque, nous avons dépassé 14000 francs. Les réunions se font dans la chapelle des Dames Carmélites.

Le Vestiaire de Saint-Martin, seule œuvre de ce genre qui existe dans la ville, est une consolation pour le directeur. Les réunions pieuses se font dans notre sanctuaire ; les réunions de charité se font chez les Dames de l'Adoration, et les réunions de travail chez nos Sœurs de l'Immaculée Conception. J'ai pu ajouter ces dernières avec peine ; mais je l'ai fait, pressé par Monseigneur. Du reste, c'est un grand bien. Le travail des Dames diminue déjà d'un tiers le prix de revient des objets confectionnés, et nous permet de distribuer aux pauvres un plus grand nombre de vêtements. Je dois dire, et je le fais avec joie, que nos Sœurs mettent au service de cette œuvre de charité tout leur cœur et toute leur habileté.

L'Association en faveur des âmes du purgatoire et la Congrégation des jeunes personnes du commerce ont leurs assemblées chez les Dames de la Retraite. Le R. P. VOIRIN continue dans ces deux œuvres le bien si admirablement commencé par le R. P. DE L'HERMITE.

Enfin, le R. P. CHAINE va tous les mois présider la Con-

grégation des enfants de la Sainte-Famille établie chez nos sœurs de l'Espérance.

Mais une mission plus difficile, mon très-révérend et bien-aimé Père, est confiée à votre communauté de Tours : je vous parle de l'aumônerie de la garnison et de la prison militaire. Grâce à l'esprit antireligieux, cette œuvre sainte est en péril, au moment même où éclatent les bruits de guerre. Le R. P. Voirin était aumônier titulaire ; on a supprimé son titre. Le révérend Père a aussitôt, avec la permission de ses supérieurs, demandé à être maintenu à son poste en qualité d'aumônier volontaire, ce qui a été accordé sans difficulté. Le R. P. Le Vacon, avec le titre d'aumônier auxiliaire, aide le premier dans ces importantes et délicates fonctions.

C'est le R. P. Le Vacon qui est chargé plus spécialement de la prison. Depuis que nous avons ce service, nous avons renouvelé tout le mobilier sacré de la modeste chapelle des détenus militaires. Instructions fréquentes, bonnes lectures, chants de cantiques, retraite pascale : tout est employé avec zèle. L'aumônier obtient même de vraies consolations parmi les difficultés et les labeurs de son ministère. Les exercices de la retraite pascale ont été prêchés, cette année, par le R. P. Le Vacon, et l'an dernier par le R. P. Voirin. Je suis heureux d'ajouter qu'à la suite de ces retraites, la presque totalité des pauvres prisonniers a fait son devoir religieux.

Quant à l'aumônerie de la garnison, elle a un caractère spécial qui exige autant de prudence que de dévouement. Le R. P. Voirin, ayant su conquérir l'estime et l'affecfetion des chefs, trouve en eux les meilleures dispositions. La visite des casernes se fait régulièrement, et la messe militaire continue à être célébrée dans le sanctuaire de saint Martin. Nous remarquons, depuis quel-

ques mois, une affluence plus nombreuse à l'église. A quoi faut-il attribuer ce progrès? Sans doute à l'action, chaque jour plus appréciée, de l'aumônier ; cela est heureusement incontestable. Mais nous devons l'attribuer à l'arrivée d'un corps plus chrétien et à certaines industries pieuses. Ainsi, lorsqu'il apprend la mort d'un officier ou même d'un simple soldat, le R. P. Voirin fait annoncer à l'ordre du jour du samedi que le lendemain la sainte messe sera célébrée pour le camarade décédé. L'assistance au saint sacrifice devient pour ce jour affaire de bonne amitié, et le régiment du défunt y vient en masse. Le soir, à six heures et demie, les soldats se réunissent encore pour les vêpres et sont nombreux à ce rendez-vous religieux.

Il faut cependant l'avouer, ces progrès sont dus en grande partie à l'influence qu'exerce l'aumônier par le moyen du cercle. Or, le cercle militaire devient chaque jour plus florissant. Du reste, un article du *Bulletin de l'Association catholique* de Saint-François de Sales raconte en bons termes le bien qui s'y fait, et nos frères seront heureux de lire cet article. Le voici :

A quoi sert un aumônier militaire.

Je compte parmi mes amis un aumônier militaire. Aujourd'hui où l'on attaque si follement une institution éminemment utile en dehors même de son principe religieux, j'ai voulu me rendre compte par moi-même du bien que peut faire un aumônier au milieu de nos bons troupiers.

Me voici donc dans la ville de X..., où mon ami est aumônier titulaire de la garnison. Ses fonctions officielles se réduisent à peu de chose : célébrer la messe, le dimanche, pour la garnison, et y faire une instruction de dix minutes, porter quelques consolations aux prisonniers, préparer les enfants de troupe à la première communion, c'est à peu près tout. Mais ce n'est point assez pour un cœur sacerdotal qui sent tout ce

qu'il faut développer dans le soldat pour le rendre vraiment digne de l'armée.

Pour arriver à faire du bien à ces âmes franches et bonnes pour la plupart, à tourner du bon côté leur activité qui n'est que trop disposée à s'en éloigner, à élever surtout les sentiments à la hauteur des devoirs, il faut nécessairement que l'aumônier se fasse l'ami des militaires, les attire à lui pour les soustraire aux influences mauvaises, et leur fasse aimer ce que la discipline exige, ce que l'honneur commande.

Mon ami a donc créé un cercle militaire. Il a approprié à cet usage une maison tout entière. Plusieurs billards, des jeux de toute espèce (excepté des cartes), un piano, une bibliothèque, où l'on trouve non-seulement des livres, mais des journaux qui, à la grande joie des lecteurs, apportent des nouvelles de leur département, offrent aux militaires, pour les heures oisives, un choix de distractions variées. Ceux qui sont illettrés, et il y en a malheureusement beaucoup, peuvent recevoir un enseignement primaire ; des enfants de troupe sont leurs zélés professeurs. Ceux qui sont quelque peu instruits, écoutent les conférences que leur fait l'aumônier, sur la géographie et l'histoire.

Des jetons de présence sont distribués chaque soir, et servent, à la fin du mois, à acquérir à l'enchère des cigares, du papier à lettres, des timbres-poste et autres menus objets qui font toujours grand plaisir. Les jours de fête, l'aumônier égaye la soirée par quelques rafraîchissements, organise une petite séance musicale (car il y a souvent des musiciens parmi ces jeunes gens); puis c'est l'arbre de Noël tout chargé d'objets désirés ; ce sont les étrennes, vraies fêtes de famille, dédommagement des joies du foyer qui manquent à l'absent.

L'été, le cercle serait bien sombre, si l'on restait enfermé dans la ville sans ciel et sans arbres ; et la gaieté faisant défaut, les habitués se disperseraient. Mais le bon aumônier ne veut pas qu'on s'échappe par la tangente ; il a la jouissance d'une campagne, et là se retrouvent les amusements des soirées d'hiver. On y va nombreux, on se groupe autour de l'aumônier le long du chemin, et quand on arrive, comme il fait

chaud, qu'on a beaucoup causé, beaucoup chanté, on trouve avec plaisir une petite cantine où s'achète à prix réduit de la bière ou de la limonade.

Mais ce n'est pas tout : il arrive au régiment des jeunes gens à la foi vive, aux habitudes religieuses, et je dirai en passant que ceux-là sont les meilleurs soldats et les plus disciplinés. Pour eux, l'aumônier a dans son cercle une modeste chapelle, et il y a institué la légion de Saint-Maurice. C'est une phalange d'élite qui forme des apôtres pour la caserne, et des modèles des meilleures vertus chrétiennes et militaires. Un cérémonial touchant, qui s'accomplit dans la chapelle, les enrôle sous la bannière de Notre-Dame des Soldats, et en recevant leurs armes des mains de l'aumônier, ils jurent de ne jamais faillir à l'honneur, de garder leur âme à Dieu, et de donner, s'il le faut, leur sang à la patrie. Une médaille est donnée en souvenir au nouveau légionnaire ; elle porte d'un côté l'image de la sainte Vierge, de l'autre un trophée de toutes armes, et autour, le nom du donataire.

Voilà les moyens qu'emploie mon ami pour préserver nos jeunes soldats des dangereux contacts, pour leur donner le goût des distractions honnêtes, pour les affermir dans leurs heureuses dispositions.

N'est-ce pas là une œuvre patriotique au premier chef, bien faite pour aider au véritable relèvement de notre armée ? Et il se trouve encore des gens assez dépourvus de sens qui demandent pourquoi des aumôniers militaires !

Mais il y a dans la ville de X... des âmes élevées qui comprennent autrement les choses ; et l'aumônier, à qui des ressources sont indispensables, a trouvé chez beaucoup de mères de famille, et chez plus d'un officier supérieur, un généreux concours qui remplace, bien qu'imparfaitement, le modeste traitement enlevé à l'aumônier militaire.

(P. D., *Bulletin d'avril.*)

L'amitié s'est peut-être donné libre cours dans ce charmant article : ainsi la fondation du cercle était faite quand est arrivé le R. P. Voirin, les promenades à la campagne

ne sont pas encore parfaitement organisées ; mais l'ensemble est exact.

Nos œuvres extérieures n'ont pas eu, à beaucoup près, la même importance. Quelques sermons en ville et quelques retraites de religieuses et de jeunes personnes ont à peine distrait les Pères de leur ministère ordinaire. Je dois cependant mentionner une retraite paroissiale, et une autre aux dames de la ville, qui ont été prêchées à l'époque de Noël par le R. P. Chaine dans la ville de Brive, du diocèse de Tulle. Le prédicateur a été vraiment goûté et a fait du bien. Je puis l'affirmer avec pleine connaissance de cause, mes meilleures relations amicales s'étant réfugiées dans cette gracieuse ville de la Corrèze. Le même Père est allé, cette année, prêcher le carême dans la chapelle de l'Hôtel-Dieu de Nantes, et l'a fait avec succès.

Mais je crois devoir enregistrer une autre œuvre qui nous a comblés de consolation et a dépassé toutes nos espérances : c'est la station quadragésimale dans la cathédrale de Tours par le R. P. Sardou. Notre révérend Père Procureur général avait accepté cette œuvre *in extremis* et pour remplacer M. Dénéchau, vicaire général, qui n'a pu faire cette prédication après s'en être chargé. Il s'est présenté en Missionnaire et, au jugement des personnes les plus intelligentes, il a obtenu un fort beau succès. Du reste, le résultat le prouve surabondamment : malgré les communions générales d'hommes, faites cette année et non l'an dernier à Notre-Dame la Riche et à Saint-Julien, on a eu à la communion de la cathédrale un nombre d'hommes que l'on n'avait pas obtenu jusqu'ici. Notre révérend Père Procureur général doit être heureux de ce succès vraiment selon le cœur de Dieu.

Que dire maintenant du côté matériel de notre maison? Grâce au R. P. Rey, nous habitons un fort bel hôtel. La

richesse toutefois n'y est qu'apparente, la pauvreté religieuse y règne comme il convient. Les réunions provinciales peuvent désormais s'y faire facilement : la maison est digne de son titre.

Je prépare de mon côté les moyens matériels qui pourront améliorer le culte extérieur dans la chapelle. Je dois vous dire, mon révérend Père, que vos nouvelles bontés n'ajouteront rien à la reconnaissance et à l'attachement respectueux avec lesquels je suis, mon très-révérend et bien aimé Père, votre fils très-humble et très-obéissant. L. Delpeuch, o. m. i.

Nous sommes heureux de joindre à ce rapport les extraits suivants de la *Semaine Religieuse* de Tours du 7 avril 1877, rendant compte de la station quadragésimale à la métropole :

« Le R. P. Sardou, procureur général de la Congrégation des Oblats de Marie, a donné aux fidèles des instructions solides, vraiment pratiques, qui ont été appréciées et goûtées. Nous eussions, sans doute, désiré voir un plus grand nombre d'auditeurs le suivre habituellement dans la suite et l'enchaînement de ses sujets. Son but était évident : il cherchait, avant tout, à ramener à Dieu les âmes indifférentes, aussi ne craignait-il pas d'appeler l'attention de ses auditeurs sur les grandes vérités de la religion, dans un langage noble, simple, digne du véritable missionnaire. Son zèle apostolique, empreint d'une conviction profonde, inspiré par l'amour de Jésus-Christ et des âmes, a obtenu des résultats dont il est permis de bénir Dieu. Les cinq conférences spéciales destinées aux hommes, ont été suivies, malgré les temps contraires, par un nombre consolant d'auditeurs : elles ont amené, nous le savons de source certaine, plusieurs conversions notables et sérieuses.

« Le jour de Pâques, la messe de communion générale pour les hommes était fixée à sept heures et demie. Une assistance magnifique, supérieure à celle de l'année dernière, occupait la plus grande partie de la nef principale et des nefs latérales ; des mesures avaient été prises pour que la majesté de cette cérémonie ne fût point troublée par le mouvement des autres fidèles. Quel beau spectacle pour le ciel et pour la terre, que cette grande assemblée, rendez-vous de tout ce que notre ville de Tours renferme de notabilités chrétiennes! L'armée, la magistrature, le barreau, l'industrie, le grand et le petit commerce étaient dignement représentés ; la charité catholique avait mêlé et confondu de la manière la plus touchante le noble et l'ouvrier, le lettré et l'ignorant, dans l'unanimité des mêmes sentiments et des mêmes pensées. Vous eussiez cherché en vain sur toutes ces mâles physionomies d'autres reflets que ceux d'une âme satisfaite, d'un cœur consolé dans le recueillement de la prière et l'émotion puissante de la foi.

« Aux vêpres, le P. Sardou couronna sa station par une solide et intéressante instruction sur la fête de Pâques, qu'il considéra d'abord comme le jour par excellence de Dieu, puisqu'il y manifestait d'une manière éclatante sa puissance et sa sagesse, ensuite comme le jour de l'homme qui pouvait y trouver le ferme appui de sa foi et le principe de ses espérances. A la fin prenant la parole, Mgr l'archevêque félicita délicatement le Révérend Père et le remercia du bien qu'il avait fait au milieu de nous ; Sa Grandeur se plut à constater la sagesse de ses enseignements et les fruits de salut qu'il avait produits. »

PROVINCE BRITANNIQUE

Ecole réformatoire de Saint-Conleth, à Philipstown, comté de King (Irlande).

Mon très-révérend et bien-aimé Père,

Selon la promesse que vous exigeâtes de moi à l'époque de la retraite des Supérieurs, à Autun, je vous adresse un compte rendu sommaire de la fondation et des progrès de notre établissement de Philipstown. Je le fais d'autant plus volontiers que j'ai encore présent à l'esprit le souvenir des minutieuses informations auxquelles votre sollicitude paternelle prenait un si bienveillant intérêt, lorsqu'il m'était donné de la satisfaire de vive voix.

Dans le cours de l'année 1870, il fut reconnu que l'École réformatoire de Glencree n'était plus suffisante pour le nombre toujours croissant des jeunes gens adressés à cette institution par les magistrats du pays. Les partisans du système pénitentiaire appliqué dans cette maison cherchèrent donc un local pour y établir une nouvelle école du même genre. Ils trouvèrent ce qu'ils avaient souhaiter dans un ensemble de constructions situées à Philipstown, comté de King, presque au centre de l'Irlande. Ces constructions avaient précédemment servi à diverses fins. Elevées dans la seconde moitié du siècle dernier, comme casernement militaire, elles devinrent ensuite une école de gendarmerie pour les comtés de l'Ouest. Plus tard, et bien avant d'être affectées au réformatoire qui s'y trouve aujourd'hui installé dans

des conditions extrêmement avantageuses, elles avaient été utilisées comme maison de détention et avaient vu jusqu'à six cents prisonniers enfermés dans leur enceinte.

Cependant, entre cette dernière occupation et l'occupation actuelle, douze ans s'étaient écoulés, pendant lesquels l'immeuble demeura entièrement désert et livré à tous les agents de la dévastation. Si, à l'extérieur, les édifices étaient encore assez bien conservés lorsqu'ils nous furent remis, ce n'était que ruines à l'intérieur. Derrière ces hautes murailles, qui comprennent dans leur pourtour 5 acres de terrain (environ 2 hectares), l'herbe croissait en liberté comme en pays sauvage, les oiseaux de nuit peuplaient ce séjour solitaire, on eût dit un vieux et triste manoir hanté par les esprits follets; jamais on ne se fût imaginé que des hommes fussent à la veille de fixer là leur demeure. Tels étaient les lieux destinés au nouveau réformatoire.

Donc, par une sombre et froide journée de décembre, en 1870, deux de nos Pères vinrent prendre possession de cette peu souriante solitude. Jamais plus belle occasion de pratiquer la pauvreté, car ils n'avaient ni une table où prendre leur modeste réfection, ni un lit où reposer leurs membres fatigués. Avec cela, ils étaient pleins de confiance en Dieu et ils s'estimaient heureux de commencer leur œuvre parmi les rigueurs de la pauvreté, à l'imitation de leur divin modèle.

Le septième jour de janvier 1871 nous arriva notre premier sujet et, avant la fin de l'année, cent cinquante-cinq noms avaient été inscrits au registre.

Peut-être ne sera-t-il pas hors de propos d'expliquer ici que l'objet du réformatoire est de recevoir des enfants qui ont été condamnés pour un délit quelconque, souvent de très-minime importance, et par là, de les sauver

à la fois de la contagion des prisons ordinaires et des nombreux dangers auxquels ils seraient exposés en compagnie de ceux qui les ont une première fois induits à mal faire. Ces pauvres enfants sont ordinairement de la dernière classe de la société; leurs parents sont généralement eux-mêmes des repris de justice ou des personnes à qui le vice de l'ivrognerie a fait perdre tout sentiment religieux et toute affection de famille. Quoi d'étonnant que ces pauvres enfants, moralement orphelins, soient ignorants, quand ils arrivent ici, de toute vérité religieuse, même des principaux mystères, et tout à fait dépourvus des premiers principes de l'éducation sociale? Assurément, ceux d'entre nous à qui l'obéissance a fait un rôle dans cette œuvre, si bien nommée, du Réformatoire, ont la satisfaction de se dire qu'ils accomplissent à la lettre la parole évangélique choisie par notre vénéré fondateur pour devise de la Congrégation : *Evangelizare pauperibus misit me. — Pauperes evangelizantur*. Le nombre de nos pupilles s'est constamment et rapidement élevé, car dès la fin de 1872 il était de deux cent soixante-dix-huit et il est aujourd'hui de trois cent vingt.

On prendra peut-être quelque intérêt au détail des occupations diverses auxquelles sont employés nos enfants.

Attendu qu'après quelques années passées ici, ils doivent être rendus à la société et vivre de leur travail, nous ne pouvons pas nous contenter de leur donner, avec le bienfait de l'éducation religieuse, une instruction purement scolaire. C'est pour nous un devoir de charité de leur enseigner un métier au moyen duquel ils puissent gagner honnêtement leur vie et prendre, en retournant dans leur famille, une place honorable parmi leurs concitoyens. En conséquence ils ont quatre heures de classe par jour; le

reste du temps est donné à l'enseignement professionnel. Et, comme la plupart viennent de la campagne et ont besoin avant tout de connaissances pratiques en agriculture, nous avons adjoint à l'établissement, par divers baux ou traités, 110 acres de terres arables (environ 45 hectares), presque exclusivement cultivées par les enfants, sous la direction de nos Frères convers. La moitié à peu près de cette contenance consiste en prairies, sur lesquelles paissent de nombreux troupeaux de vaches nécessaires à notre provision de lait et de beurre; le reste nous produit du blé et des légumes pour la consommation de l'établissement. On aura une idée de l'énorme quantité de beurre qui se fait dans la maison pour la consommation ou pour la vente, si l'on se représente une baratte de 1^{m},50 de diamètre et d'égale profondeur, à laquelle est adapté un manége, mis en mouvement par un âne et tout semblable à ceux dont on se sert pour tirer de l'eau d'un puits.

Mais plusieurs de nos jeunes gens révèlent pour les arts industriels des aptitudes trop précieuses pour qu'il soit permis de laisser ce talent enfoui et inutile, ce qui arriverait si nous ne les formions qu'aux travaux et à la vie des champs. Nous avons donc créé des ateliers dans lesquels chacun d'eux peut apprendre le métier qu'il préfère; ils ont le choix entre les professions de tailleur d'habits, de cordonnier, de sellier, de tonnelier, de peintre, de tailleur de pierres, de charpentier, de menuisier, de carrossier, de charron, de tourneur, de forgeron, de boulanger, de jardinier et d'imprimeur.

Depuis que l'institution est fondée, 45 enfants ont appris à gagner leur subsistance comme tailleurs d'habits; et sur ce nombre 20 sont sortis de l'école et s'entretiennent honnêtement et honorablement du travail de leurs mains. Presque autant de cordonniers ont suivi la même voie et

ont obtenu le même résultat. Dans quelques circonstances on en a vu venir en aide à leurs parents âgés ou sans fortune. L'atelier de sellerie, dont le succès a dépassé toutes les prévisions, occupe 10 ouvriers; mais aucun d'eux jusqu'ici n'a quitté l'institution. La tonnellerie, également prospère, est une nouvelle branche de notre industrie; elle occupe 8 enfants et promet d'être à la fois très-utile aux ouvriers et lucrative pour l'établissement. Vingt jeunes gens taillent la pierre, extraite déjà par leurs camarades, de nos carrières de granit. Ils n'ont travaillé jusqu'ici que pour les besoins de la maison; mais, pour qui connaît nos installations nouvelles, ce n'est pas un mince mérite d'avoir suffi à cette besogne. Quelques-unes de nos constructions récemment achevées sont là pour témoigner du degré d'habileté auquel ils sont parvenus. Vingt-quatre ont été employés comme charpentiers ou menuisiers. Eux aussi ont eu assez à faire à restaurer les charpentes du vieil édifice et à construire celles des édifices nouveaux. Tout le mobilier de la maison, les bancs de la chapelle, les bancs et les tables de l'école, les bancs et les tables du réfectoire sont sortis de leurs mains diligentes. La construction des voitures, dans laquelle nos jeunes artistes font preuve de beaucoup de goût, n'a commencé que depuis deux ans, et déjà des véhicules de tous genres sont sortis de notre maison; mais avec un fini d'exécution tel que beaucoup de personnes se refusent à croire que ce travail appartienne tout entier à notre jeunesse. Il est cependant parfaitement vrai qu'il se commence, se continue et s'achève chez nous. Les charrons construisent la carcasse, les forgerons assemblent les pièces, tournent les essieux, composent les ressorts, et les peintres complètent le tout par des enluminures à la dernière mode. Enfin la plus récente profession introduite dans la maison, comme étant la

plus élevée et la plus voisine des professions libérales, c'est celle de l'imprimerie. Nous avons, dans cet art, quelques enfants bien formés. Actuellement ils sont en train d'imprimer une nouvelle édition anglaise des *Règles et Constitutions à l'usage des Frères convers.*

Nous ne devons pas oublier de mentionner le goût et l'aptitude que plusieurs de nos jeunes gens montrent pour la musique. Dans le but de cultiver ces dispositions et de développer ce talent, nous avons créé deux bandes : une, munie d'instruments à vent, cuivres et flûtes; elle se compose de quarante exécutants, l'autre, munie d'instruments à cordes, violons et harpes, elle en compte vingt. Les uns et les autres ont atteint un tel degré de perfection qu'ils peuvent jouer avec la plus grande aisance et une précision remarquable les morceaux les plus difficiles.

Ce rapide aperçu serait incomplet si nous omettions de dire au moins quelques mots de l'admirable esprit qui règne dans notre établissement.

Notre premier soin, lorsqu'un enfant entre dans la maison, est de prémunir son esprit contre l'impression, assez naturelle chez lui, qu'il est un prisonnier et que nous sommes à son égard les exécuteurs de la justice; nous nous efforçons de lui persuader, au contraire, qu'il est un fils confié à nos soins et qu'il trouvera en nous toute l'affection et la bienveillance que l'humanité et la religion peuvent inspirer. Cette pensée est parfaitement comprise par nos bons Frères convers, qui en font la règle de leur conduite. Ce qui le prouve, c'est la demande, souvent exprimée par ceux qui ont fini leur temps, de rester avec nous en travaillant de leur état comme auparavant; ce sont aussi les lettres affectueuses que d'autres, après leur départ, écrivent aux membres de la communauté.

Le respect que nos enfants ont montré jusqu'ici à nos Frères convers et la gratitude dont leurs lettres portent le témoignage, démontrent d'une façon péremptoire quel bien une communauté religieuse, et une communauté religieuse seulement, est appelée à faire dans une institution de ce genre. Malheureusement nous n'avons encore que douze Frères convers. Il s'en faut de beaucoup que ce nombre soit en rapport avec l'étendue de la tâche; nous sommes donc obligés d'employer des séculiers pour seconder les Frères dans quelques-unes de leurs sections. L'influence que l'exemple des Frères exerce sur les enfants se manifeste par une activité plus grande et une industrie plus ingénieuse dans le travail, par une attention plus soutenue à l'école et une dévotion plus sincère à la chapelle. On peut reconnaître et mesurer en quelque sorte l'abnégation et l'esprit religieux des Frères sur la physionomie des enfants : on est frappé de l'air de contentement et de bonheur qui distingue des autres ceux qui leur sont confiés.

Quelle consolation c'est pour nous d'entendre, tous les dimanches, matin et soir, ces trois cents jeunes gens chanter avec âme les louanges de Dieu et de Marie immaculée ! surtout lorsque nous songeons à la condition déplorable dans laquelle ils seraient engagés s'ils n'avaient été arrachés par une sévérité salutaire à la contagion du vice et aux tentations nombreuses qui les attendaient sur le chemin de la vie.

Déjà près de deux cents de ces jeunes gens ont passé de nos mains à l'épreuve de la liberté. Les uns sont retournés à leur pays natal, les autres ont émigré en des régions lointaines. De presque tous nous avons appris qu'ils se souvenaient des enseignements religieux reçus dans cette maison. Vraiment ! mon très-révérend Père, si l'œuvre à laquelle vos enfants se dévouent à Philips-

town n'est pas aussi éclatante que d'autres, accomplies par leurs frères sur un théâtre plus élevé, il est vrai cependant de dire que nous puisons un sentiment d'ineffable consolation dans la pensée que c'est néanmoins une œuvre grande et noble aux yeux de la foi, utile à la gloire de Dieu et au salut de ces pauvres âmes, exposées, sans elle, aux plus grands dangers.

Connaissant, mon très-révérend Père, jusqu'où va votre affectueuse sollicitude pour chaque membre de la famille, quelque part que l'obéissance l'ait placé et quelque modeste que puisse être son œuvre, qui est toujours avant tout l'œuvre de Dieu, nous vous prions très-humblement de bénir notre entreprise, et du fond de notre cœur nous souhaitons qu'avant peu vous veniez nous réjouir par votre présence et nous encourager par vos paternelles exhortations.

Je suis, mon très-révérend Père, votre très-obéissant et affectionné fils en Jésus-Christ et Marie immaculée.

P. J. GAUGHREN, O. M. I.

Eglise de Holy-Cross, Liverpool.

MON RÉVÉREND ET CHER PÈRE MARTINET,

Sur l'invitation du R. P. Provincial, je vous adresse le rapport annuel de notre mission de Holy-Cross. Or, vous devez vous y attendre, les Pères de cette mission étant employés à des œuvres paroissiales, ce rapport sera peu différent de ceux qui l'ont précédé et de ceux qui le suivront.

La mission de Holy-Cross compte une population de 10 000 âmes, dont 8 000 catholiques. Elle est considérée comme l'Irlande de Liverpool. Les Pères attachés à cette mission sont actuellement peu nombreux ; ils réalisent,

dans toute la rigueur du terme, la devise de la Congrégation : *Evangelizare pauperibus misit me;* et, comme Supérieur, je suis heureux d'ajouter que les pauvres entendent en effet la vraie prédication de l'Évangile : *Pauperes evangelizantur.*

Cette mission est une des plus laborieuses que je connaisse : les Pères y sont engagés dans les travaux du saint ministère depuis le matin de bonne heure jusqu'au soir à une heure avancée de la nuit.

Notre église, quoique située dans le plus pauvre quartier de la ville, est très-digne du culte catholique, elle fait grand honneur à M[gr] JOLIVET, par les soins de qui elle a été bâtie. Elle est, sans conteste, regardée comme la plus belle église de Liverpool et, au point de vue de l'art religieux, elle compte comme une des plus remarquables de l'Angleterre catholique, étant un des chefs-d'œuvre de feu E.-W Pugin, le plus grand architecte de notre époque.

Nos exercices religieux sont bien suivis par les fidèles de la paroisse. Si je vous disais que plus de 4 000 personnes assistent à la messe dans notre église chaque dimanche de Carême, vous pourriez comprendre combien le ministère de nos Pères est hautement apprécié par le peuple au milieu duquel ils exercent leurs fonctions sacerdotales. Et cependant, il ne nous est pas permis d'avoir beaucoup de messes. Nous n'en avons que cinq le dimanche, savoir : à sept, huit, neuf, dix et onze heures, avec sermon à la dernière (1). Nous avons ensuite catéchisme, instruction, bénédiction pour les enfants à trois heures. Le nombre des enfants qui assistent à cet exercice est d'environ 800. Enfin nous avons vêpres, sermon et bénédiction pour le public ordinaire à six heures et

(1) Le nombre des messes à heure fixe est limité par l'Ordinaire du lieu.

demie. Des baptêmes, des mariages se présentent tous les jours de la semaine. Il ne se passe presque pas de nuit qu'on ne vienne appeler les Pères pour quelque malade et, souvent, deux ou trois fois. Les confessionnaux sont très-fréquentés, surtout le mercredi, le vendredi et le samedi. Le nombre des confessions s'élève à une moyenne de 500 par semaine.

Durant les six semaines de carême, sans compter les confessions et communions hebdomadaires ou mensuelles, nous avons entendu plus de 4 000 confessions pascales, et, dans le courant de l'année, plus de 23 000 personnes ont reçu la sainte communion dans notre église. Cela seul suffit pour donner une idée du travail de nos Pères, surtout si l'on considère que, notre population étant une population ouvrière, libre seulement après la journée finie, les Pères ne quittent pas le confessionnal, sauf de rares exceptions, avant dix heures du soir.

En conformité avec les prescriptions de la règle, nous réunissons tous les jours les fidèles pour la prière du soir et, trois fois par semaine, nous leur adressons à cette occasion la parole. Beaucoup profitent de cet exercice et je crois que nous lui devons en grande partie l'affluence nombreuse du dimanche.

Les différentes œuvres de la mission prennent chaque année de nouveaux développements.

La société des jeunes gens dépasse maintenant le chiffre de 700 membres. C'est un spectacle bien édifiant et consolant de voir, chaque premier dimanche du mois, 500 d'entre eux, au moins, s'approcher de la sainte Table. Leur directeur, le R. P. O'Dwyer, est d'une activité infatigable; il est impossible de prendre plus d'intérêt à la prospérité de l'association. Dans ces derniers mois il a trouvé des ressources assez considérables pour faire,

en faveur de l'œuvre, l'acquisition d'un billard et d'un jeu de bagatelle, pour les heures de délassement. Nous avions la douleur de voir quelques-uns de nos jeunes hommes fréquenter un club récemment ouvert dans le voisinage. Là toutes sortes de journaux passaient sous leurs yeux et toutes sortes de propos troublaient leur conscience et ébranlaient leurs convictions. Le R. P. O'Dwyer ne s'est donné de repos qu'il ne les eût amenés à briser toute relation avec cette société de pestilence et à fréquenter, au contraire, les salons de lecture attachés à l'église.

La congrégation de l'Immaculée-Conception, recrutée parmi les demoiselles de la paroisse, compte 300 associées, et, depuis neuf ans que j'en ai la direction, jamais ces jeunes personnes, l'élite de la piété dans notre population, n'ont manifesté un meilleur esprit. Cela est dû, en grande partie, à l'intervention des sœurs de la Sainte-Famille, que nous avons l'avantage de posséder pour la tenue des écoles et qui ne mettent pas de bornes à leur dévouement.

La confrérie de la Sainte-Famille, presque entièrement composée de femmes mariées, compte déjà environ 300 membres, et j'espère la voir rapidement s'accroître sous la direction du R. P. Phelan.

La confrérie du Mont-Carmel, recrutée dans tous les rangs, compte 200 associés. Le R. P. Madden, qui en est le directeur, n'épargne rien pour la faire progresser en nombre et en ferveur.

Nous avons aussi une société de tempérance, dont les membres se réunissent tous les lundis soir pour entendre une conférence donnée par l'un des Pères. Cette société est celle à laquelle le défunt P. Dutertre avait donné ses soins avec tant de dévouement et tant de succès. La mémoire de ce bon Père est toujours vivante dans

la mission de Holy-Cross, quoique sa mort date de 1862.

Les Pères desservent une école industrielle tenue par les Sœurs de charité. Le R. P. Brody y donne l'instruction religieuse aux enfants. En outre, nos écoles de garçons et de filles reçoivent chacune deux instructions par semaine.

Le grand Hôpital des fiévreux est chaque année desservi par trois prêtres tirés des églises du voisinage. Or, en ce qui nous regarde, ce pénible labeur a été dévolu cette année au R. P. O'Dwyer. Ce bon Père s'est empressé d'accepter une mission que je me serais fait scrupule d'imposer à l'un des membres de la communauté, à raison du danger qu'elle présente et du nombre de prêtres qui, les années précédentes, ont en effet payé de leur vie leur charité pour les malades. C'est le président d'une sorte de conseil de fabrique qui prie l'Evêque de désigner un prêtre de chacune des trois églises voisines, et, la désignation faite, personne autre n'est autorisé à faire le service de l'hôpital pendant l'année (1).

Le R. P. Brady, de la maison de Leeds, a prêché la retraite annuelle de la société des jeunes gens, et cette retraite a été couronnée des plus heureux résultats.

Mgr O'Reilly, évêque du diocèse, a administré le sacrement de confirmation dans notre église, pendant le Carême, à 45 personnes. C'était un jour de semaine, l'affluence néanmoins était considérable. Sa Grandeur a daigné m'exprimer sa satisfaction de tout ce qu'elle avait vu et, en général, du travail de nos Pères à Holy-Cross.

(1) Nous sommes persuadé que le R. P. Roche, si scrupuleux pour la vie de ses sujets, a lui-même plus d'une fois fait ce service honorable autant que périlleux, qu'il brûle de le faire encore et, quoique pour ceci il dût lui en coûter davantage, qu'il serait le premier à désigner un des nôtres pour cet office, si l'usage établi ne le déchargeait pas de ce soin. Sous le bénéfice de cette observation, nous comprenons et nous partageons ses craintes et son admiration pour le dévouement du cher P. O'Dwyer.

Le R. P. O'Dwyer a prêché, pendant le Carême, une semaine de retraite à bord du *Clarence*, et avec un tel succès, me disait le R. P. Commerford, que tout le personnel de l'école s'est approché des sacrements (1).

Les écoles de Holy-Cross font grand honneur à ceux qui les ont fondées. Ce dut être une grande satisfaction pour Mgr Jolivet et pour les Pères qui les premiers défrichèrent ce champ inculte où nous récoltons des fruits abondants, lorsqu'ils virent des écoles spacieuses s'ouvrir à la jeunesse catholique. Les protestants faisaient tout ce qui était en leur pouvoir pour pervertir les pauvres enfants du quartier, et aujourd'hui encore il n'est pas de séductions qu'ils n'emploient pour les attirer chez eux. Nous avons des protestants, avec leurs comités scolaires, tout autour de nous. Or, je le dis avec orgueil, pas un seul enfant de notre paroisse ne met les pieds dans leurs écoles.

Ces magnifiques constructions nous ont coûté 5 000 livres (125 000 francs). Plus de 1 000 enfants sont inscrits au registre, et le nombre des fréquentants assidus s'élève au-delà de 800.

Dans l'école des garçons l'enseignement est donné par deux instituteurs brevetés et par cinq instituteurs-élèves. Dans l'école des filles et dans l'école mixte des petits enfants, l'enseignement est donné par les sœurs de la Sainte-Famille et un personnel variable d'institutrices-élèves : les sœurs sont au nombre de cinq. Le changement opéré dans nos classes depuis qu'elles ont passé sous la direction des sœurs est quelque chose de prodigieux. On dirait que ce ne sont plus les mêmes classes ni les mêmes enfants. Les derniers examens, aussi bien celui que les élèves passent devant l'inspecteur du gouverne-

(1) Le *Clarence* est un vaisseau stationné dans la Mersey, près de Rock-Ferry. C'est une école réformatoire flottante. L'un de nos Pères de Rock-Ferry en est l'aumônier.

ment sur les connaissances séculières, que celui qu'ils passent devant l'inspecteur ecclésiastique sur les connaissances religieuses, ont été tout ce qu'on pouvait désirer de mieux. Aussi l'allocation du gouvernement, qui est, vous le savez, en rapport avec le résultat des examens, a-t-elle été, cette année, la plus forte que nous ayons reçue jusqu'à ce jour. Nos écoles sont en vérité plus satisfaisantes que jamais et elles ne le cèdent à aucune autre à Liverpool. Cela, nous le devons, comme je l'ai dit, à la collaboration des sœurs, en ce qui regarde l'école des filles; mais en premier lieu et d'une manière plus générale, nous le devons à la direction éclairée et soutenue du R. P. Gaughren, mon prédécesseur, qui avait fait de cette œuvre son œuvre de prédilection. Les enfants qui ont fait leur première communion se confessent tous les mois; et vous serez heureux d'apprendre qu'il n'y a pas un enfant de huit ans à l'école qui n'ait commencé et continué de se confesser régulièrement.

La dette contractée pour la fondation et le développement de cette mission était considérable; les intérêts à payer étaient pour nous comme la pierre de moulin attachée au cou du condamné. Cependant, du temps du R. P. Lenoir déjà, non-seulement on payait les intérêts, mais on commençait à mettre de côté pour la construction du chœur de l'église, qui a été ouvert l'année dernière par Son Éminence le Cardinal Manning, et qui n'a pas coûté moins de 3 600 livres (80 000 francs). Cette grosse somme a été réalisée avec le sou du pauvre. Depuis quatre ans, tous les dimanches que le Seigneur a faits, deux de nos Pères, à tour de rôle, se sont dévoués à aller, de famille en famille, recueillir les offrandes des fidèles. Et cette tâche est certainement la plus fatigante et la plus pénible de celles qui pèsent sur le personnel de cette mission.

Trois vitraux qui font l'admiration de tout le monde ont été récemment placés dans le chœur. Celui du milieu est un don de la société des jeunes gens. Il représente le crucifiement de Notre-Seigneur, de grandeur naturelle, et l'invention de la sainte Croix. Les deux autres représentent les saints patrons des quatre provinces de l'Irlande, et ils ont été offerts par deux pieuses dames de la paroisse. Ensemble les trois vitraux ont coûté 280 livres (7 000 francs). Nous avons, enfin, pour compléter notre installation, établi dans notre église un calorifère à vapeur d'eau, au prix de 200 livres (5 000 francs).

Maintenant, mon Révérend Père, permettez-moi d'ajouter, en achevant ce rapport, que nonobstant l'étendue et la continuité de leurs travaux, les Pères n'ont pas négligé leur propre sanctification. Si la mission de Holy-Cross est laborieuse, les membres de la communauté sont prêts à tous les sacrifices et je dois leur rendre ce témoignage qu'ils sont animés du plus excellent esprit à l'égard des observances régulières et des exercices religieux dont l'obligation leur incombe.

Croyez-moi, cher Père Martinet, votre tout dévoué en Notre-Seigneur et Marie immaculée.

L.-G. Roche, o. m. i.

Inchicore (Dublin), octobre 1876.

Révérend et cher Père Martinet,

En parcourant les annales de la Congrégation, toujours si pleines d'intérêt pour les membres de la famille, et voulant, moi aussi, donner un compte rendu des événements accomplis dans cette communauté d'Inchicore,

je constate, au sujet de notre chronique, un long intervalle de silence. Six ou sept ans se sont écoulés depuis notre dernier rapport. Durant cette période, la mort a lourdement fait peser sa main sur cette maison, en lui enlevant, dans la personne du P. James GUBBINS, le modèle des supérieurs, en diminuant notre effectif de deux vaillants sujets, les PP. HICKEY et HENNESSY, en faisant par là même à leurs successeurs une part de travail plus écrasante.

Grâce au zèle et au dévouement de nos Missionnaires, les demandes de missions vont toujours en augmentant. Les Évêques et les Curés daignent généralement se montrer satisfaits de notre genre de prédication et de notre mode de conduire les saints exercices. Cette estime dont jouit notre communauté est un précieux héritage que nous ont légué nos devanciers, elle est le fruit de longs et incessants travaux, de douloureux et innombrables sacrifices ; nous en sommes justement fiers, la considérant comme un riche trésor au moyen duquel il nous est donné d'étendre de plus en plus la rédemption des âmes, et comme un titre de noblesse propre à nous attirer des vocations.

L'œuvre principale de cette communauté étant de donner des missions, le premier objet digne d'intéresser nos lecteurs est une description exacte de nos missions en Irlande. La foi du peuple irlandais est proverbiale ; elle doit être bien connue de tous nos Missionnaires, en quelque contrée qu'ils aient planté leur tente. Toutefois, c'est dans son propre pays qu'un peuple doit être étudié, et c'est là seulement qu'on peut l'apprécier à sa juste valeur.

Les paroisses en Irlande sont généralement importantes par leur étendue et leur population. Deux, trois et même quatre mille âmes : tel est le chiffre ordinaire de la population ; et cette population est souvent desservie par

deux églises. Quelquefois, les Missionnaires, conscients de leur insuffisance, sont obligés de faire la part de Dieu : ils s'adressent exclusivement aux paroissiens et ne reçoivent qu'eux au sacré tribunal de la pénitence ; le plus souvent cependant, en donnant la préférence à ceux pour lesquels ils ont été appelés, ils n'excluent personne. Dans l'un et l'autre cas l'église regorge ordinairement d'une foule compacte. De plusieurs milles à la ronde, les fidèles accourent, avides d'entendre la parole de Dieu et parfaitement en état, pour la plupart, d'apprécier un bon discours.

Une plate-forme est élevée dans un lieu convenable de l'église d'où l'œil puisse embrasser l'auditoire tout entier ; une table y est installée et sur la table la croix de la mission. C'est du haut de cette estrade (le *palco* des Italiens) que le Missionnaire adresse la parole à ses auditeurs. Les galeries supérieures sont réservées à l'élite de la population, et l'on doit croire que partout le nombre des places détermine le point où finit l'aristocratie, car jusqu'à la dernière elles sont toujours enlevées d'assaut et occupées au grand complet. D'autre part, le rez-de-chaussée, d'où l'on a préalablement retiré tous les bancs, est envahi par une multitude étroitement serrée et restant debout, si bien que l'orateur n'a devant lui qu'un océan de têtes. Enfin, le clergé fait son entrée dans le sanctuaire ; il se compose de tous les prêtres des environs, les uns vieillis dans les travaux du ministère, les autres encore au début de la carrière apostolique ; tous sont là pour être témoins du combat, pour s'édifier et pour s'instruire, donnant eux-mêmes, par le seul fait de leur présence, un grand enseignement aux fidèles et un grand secours aux prédicateurs. Dans ces circonstances, on comprend que l'homme de Dieu ne ménage pas ses forces et qu'il soumet à une terrible pression les ressources de son

esprit et de son cœur, dans la crainte de rester en dessous de sa tâche. Le sermon du soir ne dure pas moins d'une heure. Les efforts que le prédicateur est obligé de faire, la chaleur qui se dégage de la multitude, l'air qu'il respire, tout cela l'épuise à tel point, qu'en descendant de chaire il n'en peut plus. La cérémonie se termine par la Bénédiction du Saint Sacrement.

Avec le sermon du soir, notre programme comprend une instruction le matin et un catéchisme à midi. Dans l'intervalle, les confessionnaux sont toujours assiégés par deux fois plus de personnes qu'on n'en peut recevoir. Ici les hommes, dans leur empressement à parvenir au saint tribunal, se présentent avec les femmes. Nos Missionnaires ne connaissent donc pas les angoisses que, dans d'autres pays, éprouvent leurs confrères en présence de l'incrédulité et de l'indifférence en matière religieuse ; mais le travail est accablant, incessant et prolongé pendant trois semaines ; et quand il est achevé dans une paroisse, il recommence dans une autre ; et cela pendant huit mois de l'année. Une seule campagne représente une formidable somme de travaux.

La semence de la divine parole, ainsi répandue généreusement et arrosée par les sueurs des ouvriers évangéliques, rapporte en réalité le soixante et le cent pour un. Pour se conformer à la règle, nos Missionnaires évitent soigneusement dans leurs discours le pseudo-pathétique et la sentimentalité stérile. Ils s'adressent toujours avec sincérité, et par la bonne voie, aux esprits et aux cœurs des fidèles, qui les écoutent si religieusement. Ce caractère bien connu de nos prédications a souvent fixé sur nos Pères le choix des Évêques et des Curés.

Il est rare qu'une mission s'achève sans amener quelque remarquable conversion. Quelquefois c'est le scandale d'une cohabitation illégitime qui cessera par le fait

d'un honorable mariage; une autre fois c'est un protestant (il est rare cependant qu'un Irlandais protestant vienne à la mission), c'est un protestant qui, vaincu par un sermon sur l'enfer ou sur le jugement dernier et laissant de côté toutes les subtilités de la controverse, soumettant humblement sa raison au joug de la foi, demandera avec simplicité : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? » et rentrera dans le sein de la véritable Église.

Ces impressions de mission ne sont point des impressions passagères qui s'évanouissent dès que le premier moment de ferveur et d'enthousiasme est passé. « Je connais un homme, » disait le vénérable curé de Stradbally, paroisse où nos Pères ont donné une mission, « je connais un homme qui rarement assistait à la messe avant la mission, et qui, à ma connaissance, n'y a jamais manqué depuis, chaque jour de la semaine.»

On sait combien désastreux et combien difficile à guérir est le vice de l'intempérance. Contre lui le Missionnaire tonne avec le plus de force et lance ses traits les plus acérés. Or, nous avons souvent la consolation de nous entendre dire, longtemps après la mission : « Mon Père, depuis la mission, je n'ai pas pris de boisson enivrante. » Oui, la mission est une date bénie pour les esclaves du péché. Interrogés sur tel sujet et sur tel autre, il n'est pas rare d'entendre ces braves gens vous répondre : « Non, rien depuis la mission. » Cette date de la mission laisse vraiment après elle, dans l'âme de nos populations croyantes, une lumière qui continue de briller longtemps encore après que le souvenir des Missionnaires a disparu ; et quelle consolation pour les pécheurs convertis et pour leurs pasteurs, lorsque, à l'heure dernière, ils peuvent encore dire, en faisant allusion aux vices qui les déshonorèrent un jour : « Non, plus rien depuis la mission ! »

Pendant l'été de 1874, nos Pères furent invités par le défunt archevêque de Cashel, le docteur Leahy, à prêcher trois missions dans trois paroisses de son diocèse, désolées par des haines de famille ; l'esprit de division, se répandant de maison en maison, de district en district, avait éclaté à la fin en violentes et fatales rencontres ; le sang appelait le sang et le meurtre provoquait le meurtre, à tel point que ce peuple, d'ailleurs intelligent et pacifique, en était venu aux derniers actes d'un frénétique et sauvage délire. Il n'y avait plus de sécurité pour personne dans la contrée. La force armée était sur pied, les prisons étaient remplies, quelques-uns furent condamnés aux travaux forcés, d'autres expièrent leurs crimes sur l'échafaud ; et malgré tout, le démon de la discorde et de la vengeance poursuivait son œuvre. Pour dire vrai, il y avait de ces agents dont la cupidité trouvait si bien son compte dans les poursuites et dans les enquêtes, qu'ils étaient les premiers à raviver l'incendie par la diffusion des plus alarmantes nouvelles et des plus calomnieuses injures. En vain le clergé, ayant l'archevêque à sa tête, le clergé tant aimé par ce même peuple, sourd aujourd'hui à sa voix, essaya-t-il de son intervention. Lettre pastorale, sermons, visites à domicile chez les plus ardents de chaque parti : tout fut inutile.

Lorsque les missions furent annoncées, grand nombre de personnes et, parmi elles, des magistrats anciens et expérimentés, prédisaient que même les missions seraient un insuccès. Jamais auparavant les Pères n'avaient été appelés à entreprendre une œuvre plus difficile. Ne pas réussir, c'était se préparer une pitoyable défaite. Ils osèrent néanmoins. Or, pendant que les serviteurs de Marie immaculée, se confiant en Dieu, étaient aux prises avec l'ennemi, toute la contrée priait et les suivait avec un sympathique intérêt. L'Archevêque, de son côté,

écrivait au R. P. Kirby, alors supérieur d'Inchicore et chef de mission :

Thurles, le 28 juillet 1874.

Cher Père Kirby,

Vous et les autres Pères avez dû vous étonner de ce que je ne suis pas allé vous voir, bénir et encourager votre œuvre. J'en ai été empêché par la maladie. Hier j'ai jeté sur le papier quelques idées, qui sont en ce moment chez l'imprimeur. C'est une instruction pastorale adressée aux paroisses de Pallasgreane, de Kilteely et de Cappamore.

La première mission étant commencée, le peuple vint en foule entendre proclamer les jugements de Dieu contre l'homme vindicatif et le sublime précepte du pardon des injures : « Aimez vos ennemis. Je vous le dis : Aimez vos ennemis. » Ces paroles retentissaient avec tant d'autorité, avec une abondance de lumière si persuasive, que bientôt une réconciliation fut sur le point de s'effectuer et que le P. Kirby pouvait en donner la nouvelle à Monseigneur. Nous donnons ici la réponse de Sa Grâce :

Thurles, le 31 juillet.

Mon cher Père Kirby,

Je suis rempli de joie, et je rends mille fois grâce au Seigneur du succès donné à vos travaux par sa toute-puissante bénédiction. Cela promet pour le grand et apostolique travail dans lequel vous êtes engagé. Dites au peuple de Kilteely que si jusqu'ici je me suis attristé à son sujet, maintenant je surabonde de joie... Je vous bénis, vous et vos collaborateurs. Je bénis votre œuvre au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Amen.

La bénédiction de Dieu, si dévotement implorée par le saint Prélat, descendit en effet si abondante sur les ouvriers et sur les exercices de la mission qu'avant la clôture de ces mêmes exercices, dans chacun des pays évangé-

lisés, un jour fut désigné pour la réconciliation publique des partis devant l'autel. Là, en présence de ces mêmes magistrats qui avaient si souvent été témoins de leurs dissensions, en présence d'une multitude innombrable, ceux qui avaient été jusque-là ennemis à mort, se serrèrent affectueusement la main en signe de pardon et de bonne amitié.

Un touchant épisode de ces mémorables scènes de réconciliation mérite une mention spéciale. Une pauvre veuve pleurait un fils unique, tombé, en un jour néfaste, au nombre des victimes; la généreuse mère s'avança au-devant de la foule et, avec un héroïque courage, elle étreignit la main de celui qui passait pour en avoir été le meurtrier.

Je n'entreprends pas de rapporter les unanimes éloges contenus dans les journaux de l'époque et les descriptions qu'ils firent à l'envi, de ce touchant spectacle que les protestants eux-mêmes appelaient le triomphe de la religion. Mais je ne puis me dispenser de reproduire la lettre suivante, écrite par l'Archevêque peu de temps avant la clôture de la troisième et dernière de ces mémorables missions.

Belgique, le 12 septembre 1874.

Mon cher Père Kirby,

La grande obligation que nous vous avons, moi et mon peuple, m'impose le devoir de vous adresser à vous, et à vos confrères (c'étaient les PP. Ryan, Ring, Laffan, Hunt et Nicoll), l'expression de ma gratitude pour le travail que vous avez si généreusement entrepris dans mon diocèse, celui de combattre le démon des factions, et que vous avez si noblement accompli. Daigne le bon Dieu vous bénir, vous et vos compagnons. Le succès a dépassé toutes nos espérances. Ces merveilleux résultats, je l'espère de la grâce de Dieu, dureront longtemps, ils dureront toujours. Ce n'est pas sans un

profond regret que j'ai appris par l'émouvante adresse du P. Ryan que vous étiez à bout de santé et de forces, à ce point que vous seriez obligé de retourner à Inchicore avant la clôture des trois missions.

Toutefois, après vos travaux herculéens, il reste peu à faire ; après la signalée défaite que vous avez infligée à l'ennemi dans sa principale forteresse, il tombera, comme une facile conquête, devant vous sur d'autres champs de bataille. De ce jour, les Pères Oblats ont le droit, puisqu'ils l'ont noblement conquis, d'inscrire sur leur bannière les noms de Pallasgreane, Kilteely et Cappamore.

Je demeure, mon cher Père Kirby, votre tout dévoué,

Patrick Leahy, Archevêque.

Ce grand prélat n'a pas vécu assez pour être témoin de la persévérance de son peuple, qui ne s'est pas démentie, en effet, depuis trois ans. Il mourut peu de temps après la lettre que nous venons de reproduire. Notre communauté a perdu en lui un reconnaissant et puissant protecteur.

Sans vouloir fatiguer le lecteur par une fastidieuse nomenclature des paroisses que nous avons évangélisées, je demande la permission seulement de mentionner ceci, que nos Pères ont prêché des missions, avec le succès accoutumé, dans les diocèses de Dublin, de Kildare, de Kilkenny, de Limerick, de Waterford, de Kilaloe et de Cashel, pour la partie méridionale de l'Irlande; dans ceux de Newry, de Kilmore, de Derry, de Raphoë et d'Armagh, pour la partie septentrionale. Je ne parle pas d'une longue liste de retraites dans les couvents et dans les colléges; pas plus que d'un grand nombre de sermons de charité, à Dublin ou dans les villes de province.

L'année dernière notre campagne s'est ouverte en mars et a fini en novembre, chaque mois ayant sa mission de trois semaines. Il serait peu délicat pour la mo-

destie de celui qui en serait l'objet, d'accorder une mention spéciale à tel ou à tel membre de notre personnel; mais je puis dire que les RR. PP. Kirby, Ring, Ahearn, Shinnors, Nicoll, Gaughren (Antony) et Laffan ont rivalisé de zèle et de dévouement, faisant aimer partout la devise de notre congrégation : *Pauperes evangelizantur.*

Une œuvre intimement liée avec l'œuvre des missions, c'est le saint et sublime ministère des retraites pastorales au clergé diocésain réuni sous la présidence de son Évêque. Ces retraites durent ordinairement du lundi jusqu'au dimanche et requièrent de la part de celui qui les prêche un degré non médiocre de connaissances et de tact. Attachant une grande importance à ce que le clergé des divers diocèses conçût une bonne opinion de notre communauté, j'ai été très-heureux, cette année, d'employer le P. Kirby à cette œuvre spéciale. Il a donné successivement les retraites du diocèse d'Ossory à Kilkenny, du diocèse de Kilmore à Cavan, où cent prêtres se trouvaient présents; du diocèse de Waterford à Waterford, et du diocèse de Dromore à Newry.

L'Évêque de Dromore m'écrivait après cette dernière retraite : « Permettez-moi de vous remercier, en même temps que le P. Kirby, pour l'admirable cours d'instruction que ce bon Père nous a donné cette semaine. Je ne regrettais qu'une chose : que tous mes prêtres ne fussent pas là pour en profiter. »

L'Évêque de Waterford m'écrit dans le même sens et il a déjà retenu le Père pour sa retraite ecclésiastique de l'année prochaine. L'Évêque de Belfast, le docteur Dorian, a fait la même demande pour la même année.

Le P. Kirby, à qui son état de santé ne permet pas, depuis la fin de 1875, de prendre part à une grande mission, a cependant dirigé depuis cette époque, sans parler de divers sermons de charité et de sa part de travail dans

notre église, il a dirigé quatorze retraites, dont deux, à Newry, aux hommes de la Sainte-Famille, pendant lesquelles il a eu l'énorme chiffre de 3300 hommes à la sainte Table.

Nous avons déjà des demandes de mission pour l'année prochaine.

A la suite d'une retraite donnée par trois des nôtres, en trois églises de Belfast, retraite qui était notre première apparition dans cette capitale de la province du Nord et à la clôture de laquelle 3 000 hommes firent la communion, l'Evêque nous a demandé, pour l'année prochaine, une mission simultanée prêchée par nos Pères dans les cinq églises paroissiales entre lesquelles la ville est divisée. Espérons que le R. P. Provincial, par l'appel qu'il fera en notre faveur aux Pères de quelques autres maisons, sera en état de porter notre personnel au nombre requis de quinze Missionnaires pour cette œuvre importante.

Ce rapport a déjà dépassé les limites ordinaires, il faut cependant que je mentionne encore les œuvres locales qui occupent le zèle des Pères plus spécialement attachés à la maison. L'assistance aux offices de notre église a progressé dans le courant de l'année dernière. Notre crèche de Noël, nos dévotions et nos processions du mois de mai, continuent d'attirer par milliers le bon et pieux peuple de Dublin. La belle église qui s'élève actuellement et qui commence à faire admirer ses belles proportions et ses gracieuses formes, sera un attrait de plus quand il nous sera donné de l'ouvrir au public. La première pierre de cet édifice a été solennellement bénite et posée en juillet dernier par S. Em. le cardinal Cullen, Archevêque de Dublin, qui a bien voulu décorer le monument du beau titre d'Eglise de Marie immaculée.

Depuis cette époque nous avons eu la bonne fortune

d'accroître continuellement nos fonds de construction, les excellents Frères convers VERNET et MAHONEY nous prêtant pour cet objet un concours très-effectif et bien apprécié.

Nous avons obtenu l'*imprimatur* de Son Eminence le cardinal Cullen, pour les Règles de l'association de l'Immaculée Conception, association ouverte à tous les fidèles de l'un et de l'autre sexe et que nous pouvons, avec de grands avantages, établir dans les paroisses où nous avons donné des missions; ce sera un lien spirituel entre notre communauté d'une part, les prêtres et les populations évangélisées de l'autre; ce sera aussi, par la confession et la communion fréquentes qu'elle exige de ses membres, un puissant moyen de persévérance.

Tel est, mon révérend et cher Père, le rapport véridique des bonnes œuvres auxquelles nous sommes appliqués et dont nous recommandons humblement le succès à nos Frères en religion. Notre vocation est de maintenir vivante et active la foi d'un peuple, dont les ancêtres ont conquis pour leur terre natale la glorieuse appellation d'Ile des Saints.

Je demeure, mon cher et Révérend Père, votre tout dévoué en Notre-Seigneur et Marie immaculée.

T. RYAN, O. M. I.

VARIÉTÉS

LE SACRÉ-CŒUR.

Le mois de juin est le mois des fêtes du Cœur de Jésus. Depuis que la Congrégation a reçu la pieuse mission de desservir le sanctuaire du Vœu national, tout ce qui intéresse cette grande dévotion est devenu plus cher aux Oblats de Marie Immaculée. Ils suivent avec intérêt dans le *Bulletin* mensuel les progrès de l'œuvre ; mais en ce moment un souvenir plus spécial doit être accordé au Sacré-Cœur ; aussi, croyons-nous faire plaisir à la Congrégation en insérant ici un petit discours sur cette dévotion, trouvé dans les papiers du R. P. Vincens de regrettée et apostolique mémoire. La seconde partie est incomplète, et l'orateur probablement a dû l'achever en chaire ; n'importe, ce document, tout incomplet qu'il soit, sera pour nous une relique littéraire du plus grand prix.

Deus Charitas est et qui manet in Charitate in Deo manet.

Oui ! Dieu est charité, et dès lors une image nous rappelle d'autant mieux ce Dieu qu'elle dépeint plus vivement cette charité. A ce titre le cœur adorable du Sauveur mérite toutes nos préférences. C'est l'expression la plus vive, la traduction la plus naturelle du mot de l'Apôtre, *Deus charitas est*.... C'est le signe le plus frappant de ce qui fait le caractère distinctif de la nouvelle loi, de la loi d'amour : *Qui manet in charitate in Deo manet.*

Et je ne m'étonne pas que notre Sauveur lui-même ait

voulu offrir à nos hommages ce cœur adorable. C'était résumer dans les termes les plus touchants ce qui forme l'abrégé et la perfection de notre loi : *Diliges Dominum Deum tuum, hoc est primum mandatum.* C'était pourvoir aux nécessités pressantes de l'Eglise, c'était nous fournir un dernier secours pour accomplir le grand œuvre que chacun de nous doit poursuivre et qui fait l'objet de toutes les aspirations de l'Eglise, que nous reproduisions le plus parfaitement possible notre divin modèle, le Christ, notre divin Sauveur : *Iterum parturio donec formetur in vobis Christus.*

Puisque tous, nous devons reproduire ce divin modèle, ne fallait-il pas, à mesure que s'avancent les temps et que s'aggravent les difficultés, nous rendre plus saisissables les traits intimes que nous étions appelés à reproduire ?

Vous dire combien est raisonnable le culte que nous rendons au Sacré Cœur, et vous exposer ensuite les conséquences pratiques que nous devons déduire de ce culte, tel est le but que je me propose.

Vers l'an 1680 notre divin Sauveur, se communiquant plus intimement à une religieuse d'une éminente sainteté, sœur Marie Alacoque, de l'ordre de la Visitation, lui disait : « Voilà ce cœur qui a aimé les hommes jusqu'à s'épuiser et se consumer pour leur témoigner sa tendresse et il ne rencontre que froideur et ingratitude même parmi ceux qui me devraient plus de dévouement..... faites ce que je vous demande depuis si longtemps, dites que l'on établisse une fête en l'honneur de mon cœur. »

Longtemps la pauvre religieuse, se défiant d'elle-même, refuse d'accepter la mission importante qui lui est confiée, mais enfin elle devra céder et accomplir l'ordre qui lui a été donné.... Ses paroles seront examinées attentivement, contredites même avec une sorte de passion et la fête expiatrice du Sacré-Cœur ne s'en établira pas moins,

d'abord dans quelques diocèses, bientôt dans plusieurs royaumes, et la chaire de Pierre finira par la proposer à l'univers entier.

Cette dévotion, comme tout ce qui vient de Dieu, éprouvera de grandes contradictions. N'allez pas croire cependant que, dans ce qui la constitue essentiellement, cette dévotion soit nouvelle ! Je puis l'affirmer sans crainte : elle remonte au berceau même du christianisme et elle s'est perpétuée dans tous les siècles.

Et de fait, n'avons-nous pas entendu l'Apôtre nous dire : *Adeamus ergo cum fiduciâ ad tronum gratiæ ut misericordiam consequamur*. Je le crois fermement : par ces paroles l'Apôtre va nous conduire au cœur de Jésus. N'est-ce pas là, en effet, que, pour nous autres chrétiens, se trouve et la source et le principe et par conséquent le trône de la grâce.... D'autre part, saint Augustin, en lisant le passage de l'Evangile où un soldat nous est représenté perçant de la lance le cœur de Jésus, s'écrie : *Vigilanti verbo Evangelista usus est, ut non diceret latus ejus percussit, sed aperuit, ut illic, quodam modo vitæ ostium panderetur*... « L'évangéliste a bien choisi son mot, il n'a pas dit du soldat qu'il frappa ou blessa le côté de Jésus, mais qu'il l'ouvrit, afin que nous comprissions que c'était la porte de la vie qui nous était ouverte, » porte de la vie, ajoute ce saint, d'où découlent tous les sacrements sans lesquels nous ne saurions arriver à la vie véritable.

Mais avant cela, entendez Origène nous disant du disciple bien-aimé, qui eut le bonheur, au jour de la Cène, d'appuyer la tête sur le cœur de son divin Maître : *Joannes in penetrali Cordis Jesu requirens et perscrutans thesauros sapientiæ et scientiæ*.... C'est dans le cœur de Jésus que Jean va puiser des trésors de sagesse et de science.

Mais voilà que par les paroles les plus touchantes saint Bonaventure nous presse de recourir à ce cœur ado-

rable : *Surge igitur anima amica Christi, ibi os appone ut haurias aquas de fontibus Salvatoris.* Inutile, après cela, de vous rappeler et sainte Gertrude adressant à ce cœur les désirs les plus embrasés et saint Louis de Gonzague en faisant le but de ses plus fréquentes aspirations. Mais permettez-moi de vous montrer Marie de l'Incarnation, au milieu des sauvages du Canada, pratiquant cette dévotion de la manière la plus admirable. Elle raconte elle-même que, comme il lui semblait que Dieu s'éloignait d'elle et refusait de l'entendre, elle était dans une profonde affliction ; alors une voix intérieure lui dit : « Prie le Père par le divin cœur de son Fils. » C'est pour elle une inspiration. Il était neuf heures du soir ; depuis lors, tous les soirs à la même heure, elle revenait à son cher exercice de présenter au Père ce cœur adorable, en mettant dans ce cœur tout ce qu'elle avait de cher, ses bons sauvages, de pauvres pécheurs, toutes les âmes dont elle désirait davantage la conversion... Il faut lire la lettre qu'elle a écrite elle-même à ce sujet.

Mais voici qu'à toutes ces autorités vient se joindre l'ordre formel donné par notre divin Sauveur lui-même à la vénérable Marie Alacoque.

N'êtes-vous pas surpris, cependant, que dans une affaire si importante, que pour une entreprise qui devait rencontrer les plus sérieuses difficultés, notre Sauveur s'adresse à une simple religieuse de la Visitation, enfermée dans un monastère, à peine connue et mise, par la clôture, dans l'impossibilité d'exercer aucune action extérieure ? Soyez en paix : quand Dieu veut agir lui-même, les instruments les plus faibles sont ceux qui lui conviennent le mieux, ils lui laissent toute la gloire de son œuvre. Mais, disons-le, cette touchante manifestation s'adressait naturellement à cette famille religieuse dont saint François de Sales, son fondateur, aurait voulu faire les *Filles du cœur*

de Jésus. C'est dans ce but qu'il les exhortait à méditer souvent et à reproduire dans leurs œuvres ces paroles du Seigneur : Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur ; *discite a me quia mitis sum et humilis corde.* Certes, elles ont accompli le vœu le plus ardent de leur père et la vertu qui fait encore l'ornement et le caractère distinctif de la Visitation est une douce charité, une humble et touchante cordialité. Du reste, pour nous servir d'une image familière au saint évêque de Genève, on sent qu'il avait voulu former une ruche spirituelle faite à l'image du cœur de Jésus. C'est la charité qui en fera l'esprit et ce saint asile sera ouvert à toutes les âmes blessées par l'amour divin. Nul âge, nulle infirmité qui en ferme l'entrée, et les règles sont si bien disposées que, tout en se mettant à la portée des êtres les plus faibles, elles garderont toujours et leur force native et leur saint empire. Oh ! c'est véritablement la maison du cœur de Jésus !

Mais avez-vous bien réfléchi à ce qu'avait d'actuel, de convenable, de nécessaire même, la divine manifestation faite à l'Eglise par l'intermédiaire de cette sainte religieuse ?

C'était en 1680, le protestantisme avait affermi ses conquêtes, et d'autre part surgissait l'hérésie la plus astucieuse qui jamais peut-être ait déchiré le sein de l'Eglise ; semblable à ces plantes parasites qui s'attachent, se cramponnent au tronc de l'arbre dont elles sucent et arrêtent le suc vital, le jansénisme, se tenant lié étroitement à l'Eglise qui le repoussait, détruisait l'amour divin en faisant de Dieu un tyran qui punit pour des œuvres impossibles, ruinait le sacrement d'amour en le transformant en ce qu'il y a de plus terrible et composait des traités de la fréquente communion, qui ne renfermaient que des motifs de ne jamais communier... Ah ! il était convenable, il fallait que notre Sauveur protestât... Il était

urgent que ce tendre Sauveur nous montrât son cœur si aimant, si digne d'être aimé, pour que nous comprissions bien, en le voyant, que le cœur de Dieu n'est pas ce que le fait une hérésie sans entrailles. C'était en 1680. Déjà l'impiété laissait pressentir les attaques sacriléges ; les langues qui devaient insulter à toutes nos croyances s'aiguisaient ; bientôt une philosophie furieuse allait prendre pour cri de guerre le blasphème le plus épouvantable contre le Sauveur : *Ecrasons l'infâme*... Non ! vous n'écraserez pas mon doux Sauveur, mais à un pareil cri, il devient nécessaire que mon Sauveur se laisse voir tel qu'il est, nous montre toutes les amabilités de son cœur, nous en détesterons mieux la race aveugle de la secte impie qui entrepreud de le bafouer. O cœur de Jésus ! pardon pour tant d'outrages.

C'était en 1680 ! Cent ans, plus tard, allaient se renouveler des persécutions que l'on croyait ensevelies à tout jamais avec les Néron et les Domitien. Encore une fois, les églises allaient être renversées, les autels profanés, les prêtres, les catholiques fidèles entassés dans des cachots, et conduits par centaines à l'échafaud. Contre cette persécution inattendue, il fallait un asile aux confesseurs de la foi, il fallait une consolation. Cœur de Jésus ! montrez-vous ! rendez-vous plus accessible ! Nous ne craindrons plus ni les prisons, ni les fers, ni la mort quand nous pourrons nous réfugier en vous !

C'était en 1680. Et alors commençait la grande invasion du mal funeste qui ronge encore notre triste époque : je veux parler du sensualisme. Ce mot est presque barbare pour vous, mes frères. Ce qu'il signifie est plus barbare encore, dans un autre sens, pour ses malheureuses victimes. L'homme à genoux devant la matière, l'homme uniquement préoccupé de ses intérêts temporels, l'homme uniquement désireux de ce qui flatte, émeut, ébranle

son organisation, l'homme esclave des sens et, par conséquent, l'homme dégénéré, abruti, tels sont les effets du sensualisme. A cet homme ne parlez ni de la beauté de son âme, ni de ses sublimes destinées, ni des amabilités divines, pas même de l'amour divin ; parce que rien de tout cela n'agit sur les sens, il n'y entend rien. Il ne comprend le cœur que lorsqu'il le surprend ému, saisi par ce qui est sensible et se pâmant devant une idole de chair.

L'amour de mon Sauveur est tout autre, et la charité qu'il nous inspire n'a rien de commun avec ces funestes passions. Cette douce charité qui a sa source en Dieu et s'épanche avec délices sur toutes les souffrances de la terre, n'emprunte rien aux émotions physiques et ne leur demande rien. Ah ! plutôt, elle s'en défie ; non, elle ne voudrait pas agir d'après les inspirations de la chair, car c'est la mort, *si secundum carnem vixeritis, moriemini*. Elle fuit donc avec une sorte de frayeur tout ce qui est délices, plaisirs, satisfactions sensibles... Et vous dites qu'elle est sans cœur... Elle s'apitoiera cependant sûr les victimes infortunées du libertinage du siècle. Pour elles, elle aura des larmes, elle s'attendrira sur le pauvre, l'orphelin, la veuve, l'enfant abandonné, sur tous les déshérités de la terre. Pour tous ces infortunés, pour ses ennemis eux-mêmes elle se consumera, se dépensera tout entière et vous dites que ce n'est pas du cœur. Ah ! venez et étudiez le modèle de tous les cœurs, le cœur adorable de mon Sauveur, alors vous pourrez entendre quelque chose à la charité chrétienne. O cœur de Jésus, immolé pour nous, manifestez-vous à la terre, faites-vous connaître à nous, c'est le seul moyen de rendre à nos cœurs dégénérés les sublimes élans et l'amour véritable. Remarquez, en effet, combien est convenable la touchante dévotion qui nous est inspirée. C'est le cœur du Sauveur, qui est offert à nos adorations, mais ce cœur

uni à la Divinité d'une manière inséparable, c'est le sanctuaire vivant du Verbe de Dieu, c'est Dieu aimant les hommes! Nos adorations peuvent-elles mieux s'adresser? Est-il rien de plus propre à enflammer nos cœurs? Mais ici, le Sauveur ne demande pas simplement nos hommages, il veut nos réparations. Ah ! je comprends! C'est que le chrétien aimant sent vivement les outrages faits à l'objet de toutes ses affections, il les sent pour son Dieu, il les sent pour ses frères... Il offre ses larmes, ses douleurs, ses amendes honorables afin de consoler le cœur de son Bien-Aimé, sans doute, mais aussi pour expier, réparer, effacer les fautes de ses frères, pour les arracher aux suites funestes de leurs prévarications et de leurs outrages. S'il pleure au pied des autels, ce n'est que pour appeler le pardon et la miséricorde.

Vous en conviendrez : envisagée de la sorte, la dévotion au cœur de Jésus est plus que convenable, elle est nécessaire. Hâtons-nous d'en dire les conséquences pratiques.

Au moment où le Dieu-Charité daigne en quelque sorte se rendre sensible, en s'offrant à nous sous l'emblème du cœur adorable de Jésus, il me semble voir briller, rayonner dans les airs ce feu céleste que Notre-Seigneur est venu porter sur la terre.

A ce foyer mes yeux s'éclairent et mon cœur s'enflamme.

Une voix irrésistible me crie : « Qui n'aimera celui qui nous a tant aimés ! *sic nos amantem...* » Et ce cœur me dit : *Sic Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret.*

Ce cœur, Dieu a consenti à ce qu'il fût transpercé par amour pour nous. Comment ne l'aimerais-je pas, ce Dieu ! Ah ! dès lors je comprends le mot de l'Apôtre : *Charitas Christi urget nos.* Oui, la charité du Sauveur nous assiége

en quelque sorte, elle nous presse de toutes parts... Il faut se rendre, il faut aimer le Sauveur... *Dilexit me et tradidit semetipsum pro me, si quis non amat Dominum nostrum Jesum Christum, sit anathema.*

Remarquons-le bien ; c'est par le cœur de Jésus qu'on arrive au Père... *Nec est nomen aliud sub cœlo datum hominibus, in quo oporteat nos salvos fieri...* Hommes du siècle, ne vous faites pas illusion, on ne va au Père que par le Fils. Vous parlez du Père avec respect, avec amour même, mais vous oubliez le Sauveur, votre religion est vaine... vous ne prenez pas la voie véritable... *Ego sum via... Sine me nihil potestis facere.*

Mais sur notre terre, ce cœur a pour trône la divine Eucharistie; c'est donc là qu'il faut aller l'adorer et l'aimer. C'est là qu'il faut aller lui offrir nos hommages et nos réparations. Oui, c'est sous les saintes espèces que le cœur de Jésus fait mieux sentir sa vertu ; là, il attire les cœurs ; là, il les purifie : c'est à la communion que nous devons toutes les vertus qui consolent et honorent la terre. De nos tabernacles sort une voix qui attire les cœurs avec plus de force et de douceur.

Qui n'a entendu parler de ce bon religieux qui, après avoir été amené au catholicisme et à la vie religieuse par la divine Eucharistie, s'en va par le monde en chantant l'objet de son amour, de sa reconnaissance, le Père Augustin HERMANN ?

Mais voici un autre fait plus simple et qui ne me semble pas moins frappant.

Dans le diocèse de Tarbes, un jeune homme avait reçu une éducation chrétienne; mais plus tard, loin de ses parents, il avait perdu tout sentiment religieux. Il rentre dans la famille pour quelques jours et afflige profondément ses parents par son impiété. C'était un dimanche. Le jeune homme devait repartir le lendemain; mais le

soir, il est amené à l'église, on ne sait trop comment. On y faisait la procession du Saint Sacrement. Bientôt le prêtre qui portait l'ostensoir est arrivé auprès du jeune homme qui affectait de rester debout et couvert. Le pasteur le conjure de se découvrir... prière inutile. Le prêtre insiste et proteste qu'il va se retirer si le jeune homme ne se retire ou ne se découvre; le jeune homme reste immobile et couvert. Le bon prêtre affligé retourne sur ses pas et repose le Saint Sacrement sur l'autel. Il ne se doutait guère du miracle que notre Sauveur préparait. Le jeune homme, rentré chez lui, se dispose à repartir le lendemain de grand matin. Mais le matin, il ne reparaît point. On va l'appeler, on lui rappelle qu'il devrait être parti. « Non, répond-il, le scandale que j'ai donné est trop grand, il faut à tout prix que je le répare et je ne vois qu'un moyen. Je vais me rendre dans un séminaire, je veux me consacrer tout entier à Celui que j'ai outragé. » Et il partait pour le séminaire. Et aujourd'hui, ministre du Dieu vivant, il fait connaître et aimer le Dieu qu'il eut le malheur d'outrager.

C'est ainsi que se venge le cœur de mon Jésus. Oh! venez avec moi au pied du saint Autel. Ensemble nous déplorerons l'aveuglement, l'ingratitude des hommes qui ferment les yeux à tant d'amour.

Mais ne l'oublions pas : l'amour pour notre divin Sauveur a pour signe et pour effet la charité envers le prochain. A la personne adorable de notre Sauveur, nous ne pouvons que protester de notre dévouement. Il nous est donné de le lui témoigner dans la personne de nos frères. Ce que vous faites au moindre des miens, c'est à moi-même que vous le faites.

Le Sacrifice eucharistique.

Puisque nous sommes en voie de colliger les souvenirs de nos plus chers défunts, citons maintenant quelques pages du R. P. Charles Baret extraites d'une instruction ayant pour titre : *le Sacrifice eucharistique.*

> Jésus-Christ, sacrifiant sa forme humaine dans l'Eucharistie, nous y manifeste le dernier terme de l'ascension dans l'amour.

Vous trouverez étrange peut-être le terme d'*ascension* dont je me suis servi pour exprimer le sens du sacrifice eucharistique : bien loin d'y paraître monter, Jésus-Christ semble y atteindre le fond d'un abîme. Oui, sans doute ; mais l'échelle de l'amour ne ressemble point à l'échelle des grandeurs humaines. Plus on y descend, plus on monte, et la mesure de l'élévation y est juste la mesure des abaissements. Regardez cette mère tendre et aimante ; la voyez-vous déployant autour de son enfant toutes les ressources et tous les artifices de son ingénieuse tendresse ? Comme elle se fait petite avec lui ! Avec quel abandon elle s'abaisse jusqu'à son niveau ! avec quel art elle dissimule le poids des années pour donner à son maintien et à son langage la joyeuse candeur et la simplicité naïve de l'enfance ! Comme elle sait se réduire aux proportions de cette jeune âme, se faisant, à toute heure, sa sœur, son égale ou son esclave ! Comparez à cette mère une matrone au maintien grave et austère, ne souriant qu'à peine à sa jeune famille. De ces deux mères, quelle est la plus élevée dans la hiérarchie de l'amour ? Quelle est la plus aimante et la plus aimée ? Si vous avez du cœur, vous n'hésiterez pas à donner la palme à cette mère qui ne craint pas de descendre et qui sait sacrifier à sa tendresse les dehors de sa dignité...

Regardez maintenant l'Eucharistie ; appelez ici toutes

les mères terrestres ; qu'elles viennent mettre en œuvre les inventions et tous les stratagèmes de leur amour sublime. Entre elles et le Dieu de l'autel, un vaste abîme sera toujours creusé. Aucun amour humain ne saurait descendre de bien haut, et mille obstacles l'arrêtent sur la voie des abaissements. Le Dieu de l'Eucharistie descend des hauteurs suprêmes et ses abaissements se perdent dans l'infini. Ne me parlez point de la crèche de Bethléem ; ne me parlez pas même de la Croix du Calvaire. Si faible et si petit que soit l'Enfant-Dieu, si meurtri et sanglant que soit le Dieu-Victime, je reconnais du moins en lui la forme de l'homme, et à travers cette forme je puis encore entrevoir un Dieu. Mais ici je ne vois plus ni le Dieu, ni l'homme. L'Homme-Dieu tout entier disparaît et s'efface. L'infini n'est plus qu'un atome ; il semble toucher au néant.

Oui, l'Eucharistie est le dernier degré des abaissements du Verbe, et par là même, l'Eucharistie est le plus haut terme de son ascension dans l'amour. Je vous le demande, ô âmes chrétiennes, de tous les mystères divins, quel est celui où Dieu vous paraît plus aimant et plus aimable ? Quel est celui qui lui gagne plus infailliblement votre amour ? N'est-ce pas la très-sainte et adorable Eucharistie ? Le don suprême de son amour, le dernier excès, la dernière folie de sa tendresse n'est-ce pas dans ce signe auguste qui vous le livre tout entier, qui fait de lui votre frère d'exil, l'aliment de votre âme, le baume de tous vos maux, le viatique de votre pèlerinage terrestre ? N'est-ce pas ici que vous avez compris l'impuissance et l'inanité de toute affection humaine ? Quel autre qu'un Dieu pourrait vous aimer à ce point et accumuler tant de prodiges pour vous témoigner son amour ? Mais aussi ce divin stratagème a eu son plein triomphe : c'est dans sa forme la plus humble que le

Dieu incarné a conquis plus d'amour. Vous m'en êtes témoins : pourquoi cette affluence pieusement émue ? Pourquoi, dans la plupart des contrées catholiques, cette longue et brillante fête de l'Adoration perpétuelle ? Pourquoi ces jours et ces nuits consumés en effusions intimes et en aspirations ardentes ? Ah ! je vous entends, âmes fidèles, l'amour du Dieu anéanti appelle et provoque votre amour, il ne sera pas dit que l'amour infini ait déployé en vain autour de vous tant de séductions et tant de prodiges ! vous êtes tombés sous le charme qui a conduit tous les saints aux radieux sommets de l'extase ; et les battements de vos cœurs, bien mieux encore que cet éclat et cette pompe, proclament que le Verbe, dans le mystère qui met le comble à ses sacrifices, a conquis plus d'amour que dans tous les autres mystères de sa sagesse et de sa puissance infinie.

Mais replions-nous un instant sur nous-mêmes, et tâchons de bien saisir cet enseignement qui sort de l'Eucharistie. Notre Maître adoré, cachant sa forme personnelle sous ces humbles voiles, a voulu nous apprendre que l'amour véritable est uniquement le fruit du sacrifice, et que, pour aimer divinement, comme pour être divinement aimé, le moyen infaillible c'est l'immolation volontaire. Quels flots de lumière jaillissent de ces divins exemples ! Hélas ! pour la plupart des hommes, ces lumières sont des éclairs, et ces éclairs portent la foudre. Aux yeux de cette foule qu'entraîne le torrent du monde, c'est une bien étrange doctrine que celle qui fonde l'amour sur le sacrifice. Toutes ses passions ont leur racine dans l'égoïsme. Dites donc au mondain que, pour aimer et être aimé, il faut avant tout s'oublier, se renier, s'immoler soi-même, vous lui parlez une langue inconnue ; il ne saurait jamais vous comprendre. Non, non, pauvres esclaves, l'égoïsme ne produit point l'amour, pas plus

qu'un sable aride ne fait s'épanouir les roses ; le véritable amour est un sommet, on y monte : le vôtre est un abîme, on ne peut qu'y tomber. Songez-y bien, en haut de ce sommet où nous conduit le sacrifice, il y a le ciel, la patrie de l'amour sans fin et sans mesure ; au fond de cet abîme où vous pousse l'égoïsme, il y a l'Enfer, le séjour de la haine immense et inextinguible...

PIE IX.

Le mois de juin 1877 verra se produire un fait sans précédents dans les annales de l'Église : le cinquantième anniversaire de la Consécration épiscopale d'un Souverain Pontife. Ce siècle dix-neuvième qui nous a tour à tour ravis ou terrifiés par tant d'événements divers, réserve de nouveaux étonnements à l'histoire, et l'on pourra dire de lui qu'il a vu se dérouler ce que Bossuet appelle *toutes les alternatives* des *choses humaines*. Le bien et le mal, la vérité et le mensonge, le droit et la violence et les peuples eux-mêmes se heurtent dans des luttes formidables, comme Jacob et Esaü dans le sein d'une commune mère ; mais du milieu de cette arène troublée, on voit apparaître au-dessus du nuage la physionomie souriante et vénérable du chef de l'Église. Son calme et son intrépidité sont un spectacle qu'on ne se lasse pas de contempler, et si les ruines s'accumulent, on sent que sa main peut les réparer et on espère encore. La longévité merveilleuse du Pontife est un motif de ne pas se décourager, car Dieu ne fait rien d'inutile, et s'il a permis que Pie IX dépassât les années de Pierre, ce doit être pour préparer un triomphe. Le 3 juin, une prière collective et universelle, portée par les brises des Océans et redite par tous les échos du monde, s'élèvera du fond des solitudes et du cœur de nos civili-

sations en délire, pour remercier Dieu et lui demander la prolongation du bienfait : *Oremus pro Pontifice nostro Pio.* — *Dominus conservet eum et vivificet eum.*

La longévité de Pie IX est en effet un bienfait pour l'Eglise, protégée par sa houlette ; elle la réjouit et la réconforte en lui laissant le temps de faire des œuvres réparatrices, et d'admirer de grandes vertus. Elle est de plus une miséricorde pour le monde, invité à établir un parallèle entre ses idoles et le Pontife, et à réfléchir enfin sur les caractères de la véritable grandeur. Saint Augustin dit quelque part que les grands hommes sont l'ornement du siècle présent, *ut ordinem præsentis sæculi ornaret.* Pie IX sera la grande figure de son siècle, il est en ce moment l'ornement et le soutien du monde qu'il supporte comme Atlas, et sa grandeur survivra à la durée caduque des majestés d'ici-bas. C'est en vain que l'impiété accuse les catholiques de servilisme et de flatterie ; s'ils admirent ce n'est pas sans motifs ; leur vénération pour le chef de l'Eglise s'augmente de tout le respect dû aux vertus de Pie IX.

Réjouissons-nous donc en ce jour béni que le Seigneur a fait. La longévité du Pape est une grâce gratuite de la Providence ; mais elle est aussi la récompense des prières et des sacrifices de la catholicité. Dieu n'a pas été insensible aux alarmes de cette famille spirituelle, et nous ne saurons bien qu'au ciel à quelles supplications généreuses et pures obéit la Providence dans certains actes inespérés de miséricorde. Si la régularité des habitudes, l'austérité de la vie et la modération de l'âme sont pour beaucoup dans la prolongation des jours si précieux du Pontife, les causes surnaturelles sont encore plus apparentes et nous croyons à autre chose qu'au hasard et à l'hygiène. Un fait touchant, choisi entre plusieurs, pourra nous édifier sur ce point.

La Croix, célébrant le trentième anniversaire du couronnement de Pie IX, disait le 16 juin 1876 : « Pie IX vit ! — Sa vie, magnifique enchaînement de prodiges, est elle-même un miracle : il vit, retenu sur la terre par la victorieuse supplication de l'Eglise, et racheté de la mort par les immolations spontanées des martyrs de la dévotion au Pape. Des campagnes les plus reculées jusqu'aux cités les plus populeuses, — a dit l'évêque de Genève, — la prière s'élève unanime et monte vers Dieu pour l'illustre Pontife ; les faits les plus héroïques de l'histoire se renouvellent, et ce qui eut lieu sous Alexandre VII se reproduit encore sous nos yeux. Fort d'un tel témoignage, nous pouvons donc légitimement attribuer à ces substitutions sublimes, la prolongation des jours de Pie IX. » — Et, à ce propos, *la Croix* rappelait le sacrifice d'une élève de la Visitation, qui sauva Alexandre VII en mourant à sa place ; ceux du Frère Nerée, de Mlle de Nédonchel et de Mlle A. Lautard qui s'offrirent pour Pie IX et furent acceptés. Le sacrifice de cette dernière, si connue de beaucoup d'entre nous, est raconté d'une manière très-exacte dans les pages suivantes que nous extrayons d'une notice écrite en anglais et traduite par Mme la marquise de Salvo :

Amélie désirait, avec toute la passion de sa nature ardente, faire quelque chose pour Dieu ; son impuissance et sa nullité la désespéraient. Un jour, après s'être approchée de la table sainte, pendant qu'elle priait avec ferveur pour Rome, pour l'Eglise et pour le Saint-Père, dont la santé donnait de grandes inquiétudes, ce désir s'empara de tout son être avec une puissance qu'elle n'avait pas connue jusque-là : elle se sentit poussée à offrir le sacrifice de sa vie pour Pie IX, afin que, Dieu l'acceptant à la place de celle du Pontife, la barque de Pierre conservât le pilote qui seul pouvait la guider à travers les tempêtes qui la menaçaient de toutes parts. Le premier mouvement d'Amélie fut de consommer le sacrifice de suite ; mais, voulant lui donner le sceau de l'obéissance, elle termina tranquillement sa prière, quitta l'église et se dirigea vers le Vatican. Là, aux pieds du Pontife malade, elle lui avoua ce qui s'était passé en elle, et lui dit qu'elle désirait of-

frir sa vie à la place de la sienne, si Dieu voulait accepter un sacrifice de si peu de prix, si peu digne de lui. Pie IX garda le silence pendant quelques instants, tandis qu'Amélie, les mains jointes et le regard fixé sur lui, attendait sa réponse. Puis, comme s'il obéissait à une voix qui lui avait parlé en secret, il posa sa main sur sa tête, et prononça solennellement ces paroles : « Allez, ma fille, et faites ce que l'esprit de Dieu vous a suggéré. » Il la bénit avec émotion, et elle le quitta remplie de joie. Le même soir, elle écrivit deux lettres : l'une, qui est trop intime pour être donnée ici, contenait le récit de tout ce qui s'était passé dans la matinée ; l'autre révèle l'état de son âme et les pensées qui l'occupaient lorsqu'elle était, comme elle le croyait, sur le seuil de l'éternité. Elle écrivait : « Rome, le 15 décembre. Tout est calme ici; nos chers zouaves ont le courage des lions, ils puisent leur force dans le sang des martyrs; en général, ils sont pieux comme des anges : vous les voyez constamment se débarrasser de leurs havre-sacs et de leurs fusils pour se mettre aux pieds des prêtres, ou prier à l'autel de la Reine des martyrs; ils sont vraiment les enfants de l'Eglise et... » La phrase était interrompue, et la lettre ne fut pas finie.

Le lendemain était un dimanche. Amélie assista, selon sa coutume, à la première messe à Saint-Pierre. Elle reçut la sainte communion, et le cœur fortifié par la divine Eucharistie, elle offrit sa vie à celui qui avait été son premier, son dernier et son unique amour. Ces mots étaient à peine tombés de ses lèvres, qu'elle fut saisie d'une douleur si subite et si poignante, qu'elle tomba par terre en jetant un cri. On l'entoura et on la porta chez elle. Des prêtres et des religieuses qu'elle connaissait, et qui étaient à l'église près d'elle, l'accompagnèrent jusqu'à sa demeure, dans la rue *Ripresa dei Barberi*. On appela un médecin, mais celui-ci comprit bientôt que son art ne pouvait rien pour elle. Toute la journée et les jours suivants elle ne cessa de souffrir des douleurs si atroces, qu'elle ne pouvait ni parler, ni remercier ceux qui la soignaient que par un sourire ou un mouvement de mains. Le mercredi, elle devint plus calme, les douleurs cessèrent, et elle demanda les

derniers sacrements, qui lui furent apportés tout de suite. Elle reçut le viatique avec des sentiments d'une dévotion extraordinaire, et resta longtemps absorbée dans la prière. Lorsqu'elle eut fait son action de grâces, elle prit congé des amis qui l'entouraient, avec beaucoup de calme et de tendresse, et les pria de commencer ensuite les prières des agonisants ; ce qu'ils firent, et Amélie se joignit aux réponses avec une ferveur qui toucha tous les cœurs. Lorsqu'elle arriva à ces paroles solennelles par lesquelles l'Eglise envoie ses enfants devant leur Juge miséricordieux : « Partez, âme chrétienne, au nom du Père qui vous a créée, au nom du Fils qui vous a rachetée, au nom du Saint-Esprit qui vous a sanctifiée, » elle courba la tête et expira. La nouvelle de sa mort fut portée au Vatican. Pie IX la reçut sans témoigner aucune surprise ; mais levant ses yeux au ciel, il murmura d'une voix émue : « COSI TOSTO ACCETTATTO ! »

Ce ne fut partout qu'une expression universelle de douleur, non-seulement parmi les pauvres qu'elle avait soignés et soulagés, mais parmi toutes les classes de la société. Tous se réunirent en un concert unanime de regrets ; car tous avaient apprécié et aimé la petite Française qui vivait si humblement en faisant tant de bien. Sa maison fut assiégée de personnes venant de tous les quartiers de la ville pour contempler ses traits une dernière fois, toucher ses mains avec des croix et des chapelets, et prier pour la victime qui s'était offerte pour les péchés de son peuple et qui avait été acceptée par Celui qui se plaît dans le sacrifice d'un cœur contrit. On peut en vérité lui appliquer les paroles du Sauveur : « O femme, grande est votre foi ; qu'il vous soit fait selon votre parole. »

Les circonstances extraordinaires de sa mort se répandirent bientôt ; ceux qui la connaissaient intimement ne s'étonnèrent pas ; chez tous elle excitait l'admiration et la louange. Les larmes coulaient sans cesse près de sa couche funèbre, des larmes plus douces que les rires de la terre. Tout à coup les prières des morts cessèrent. D'un commun accord on entonna le *Te Deum* et le *Magnificat*, ces chants d'allégresse éclatèrent de toutes parts ; les zouaves, *ses chers zouaves*, accouru-

rent chez elle aussitôt qu'ils apprirent que la bonne et dévouée amie du soldat n'existait plus. C'était un spectacle bien émouvant que de les voir pleurant comme des enfants, touchant avec leurs sabres et leurs chapelets ses mains jointes, et unissant leurs voix aux cantiques d'actions de grâces.

Le Saint-Père, voulant ajouter son tribut à ce témoignage universel d'amour et d'admiration, ordonna que la fille de Saint-Dominique (1) fût enterrée avec toute la pompe et les honneurs qui convenaient à la sainteté de sa vie et au caractère héroïque de sa mort.

Ses restes furent portés à la basilique des Apôtres, accompagnés d'un grand concours de peuple, de prêtres, de religieuses ; ils furent exposés toute la matinée à la vénération des fidèles. Une messe de *Requiem* et l'office des morts furent chantés ; puis on la transporta à l'église de Sainte-Marie d'Ara Cœli. Les zouaves réclamèrent l'honneur de porter sur leurs épaules ses restes précieux, et cet honneur leur fut accordé. Par la permission spéciale de Sa Sainteté, Amélie fut enterrée dans les caveaux d'Ara Cœli ; mais à peine eut-on connaissance de sa mort à Marseille, que ses compatriotes demandèrent que son corps leur fût rendu. Pie IX fit répondre que Rome avait les premiers droits pour le garder : Amélie ayant fait le sacrifice de sa vie pour Rome, elle devait rester là où l'holocauste avait été offert et consommé. Marseille se rendit à la décision du souverain Pontife, et la fille de Saint-Dominique reste sous le dôme de l'Ara Cœli, où elle attend l'ange de la résurrection qui éveillera les morts pour les revêtir d'immortalité (2).

Pie IX, comme Moïse, conduit le peuple de Dieu pendant une période difficile de son histoire. Les siècles, il est vrai, ne sont plus les mêmes, mais les situations sont analogues, les ennemis sont aussi jaloux, les haines aussi

(1) Mlle Lautard était du tiers ordre de saint Dominique.

(2) Extrait du *Bulletin de l'union des œuvres ouvrières catholiques*, numéro du 5 mai 1877.

allumées, et le Pharaon de la légalité politique traque et punit encore la fécondité d'un peuple qu'il redoute. Quand Pie IX monta sur la chaire de Pierre, la Révolution, brisant ses chaînes, menaçait d'anéantir l'Eglise sans défense; Dieu, qui veille à la conservation de ses œuvres, opposa un grand homme à ces projets sinistres; les flots amers et courroucés ont entraîné les trônes, mais ils se sont rangés au passage de l'Arche sainte et l'ont élevée à de plus sublimes hauteurs : *multiplicatæ sunt aquæ, et elevaverunt arcam in sublime a terrâ.* (Genèse, VII, 17). Pendant une série d'années presque aussi nombreuses que celles de la traversée du désert, Pie IX a dirigé et protégé l'Eglise entourée d'ennemis. Sa parole s'est fait entendre dans la confusion des doctrines, elle a dissipé tous les mensonges et éclairé les esprits comme la colonne lumineuse éclairait et précédait les tribus en marche. La piété altérée lui a demandé des consolations, et la dévotion au Sacré Cœur, recommandée par sa foi, s'est propagée dans le monde; des grâces vivifiantes ont jailli de ce rocher entr'ouvert; les âmes ont repris courage, les jubilés les ont pardonnées et leur ont rendu les biens surnaturels disparus.

Le Moïse du dix-neuvième siècle porte les Tables de la Loi, reçues sur le Sinaï de ses douleurs et de son oraison, et le *Syllabus*, comme un Décalogue nouveau qui confirme le premier, a frappé au cœur tout enseignement contraire, et vengé les droits de la justice, remis en honneur les principes sauveurs des sociétés et des âmes. Moïse, sur le conseil de Jéthro, s'entoura de vieillards pour consulter leur sagesse et partager avec eux le gouvernement du peuple; Pie IX, inspiré par le Saint-Esprit, a convoqué plusieurs fois les évêques, ses vénérables frères, et s'est entretenu avec eux des grandes questions théologiques réservées à nos jours mauvais. Le 8 décem-

bre 1854, à Saint-Pierre de Rome, dans la splendeur d'une fête toute céleste, il a résumé la foi du monde catholique à l'Immaculée Conception de la sainte Vierge, et décrété ce dogme infaillible, en présence de centaines d'évêques, parmi lesquels brillait, à un rang d'honneur, Charles-Joseph-Eugène DE MAZENOD, évêque de Marseille, fondateur et premier supérieur général des Oblats de Marie-Immaculée, appelé momentanément par le Souverain Pontife pour jouir de ce triomphe. Quelques années plus tard, les évêques, plus nombreux encore, revenaient à Rome, et assistaient à une canonisation solennelle qui, découvrant les voiles du ciel, faisait apparaître dans leur gloire des légions de saints; les martyrs japonais d'abord, et pour ne nommer à leur suite que nos gloires françaises, l'humble bergère de Pibrac, Germaine Cousin. Pie IX a désigné aussi à notre vénération un mendiant, le bienheureux Labre, dans un siècle où chacun court avec frénésie à la conquête de la fortune, et une vierge du cloître, la colombe de Paray-le-Monial, apôtre du Sacré Cœur. Nous ne citerons pas tous les noms des grandes âmes ainsi glorifiées pendant ce beau pontificat ; mais rappelons que, sur l'instance d'un grand évêque, et pour honorer un grand théologien et une congrégation tout apostolique, saint Hilaire et saint Alphonse de Liguori ont été proclamés docteurs.

Pie IX a créé des vicariats apostoliques et érigé nombre de diocèses; les missions étrangères sont entrées à sa suite dans l'ère des conquêtes ; la hiérarchie catholique a été rétablie en Angleterre ; la tribu de Lévi a été vivement exhortée à la sainteté de son ministère ; les ordres religieux se sont multipliés et sont devenus plus féconds; Pie IX a voulu même honorer et reconnaître les services rendus en revêtant de la pourpre cardinalice des moines ou de grands évêques missionnaires ; pour nous borner,

nous n'en citerons que trois : le cardinal Guibert, de la congrégation des Oblats de Marie-Immaculée ; le cardinal Pitra, de l'ordre de Saint-Benoît ; le cardinal Bilio, de la congrégation des clercs réguliers de Saint-Paul, dits *Pères Barnabites*.

Moïse appelait les ouvriers les plus habiles pour construire l'Arche d'alliance et orner le Saint des saints ; Pie IX a couvert le monde catholique de basiliques et de sanctuaires, envoyé des marbres de l'Emporium, des ornements et des vases sacrés précieux aux cathédrales et aux églises de pèlerinages, couronné les Vierges miraculeuses les plus vénérées, versé de riches offrandes aux victimes de tous les fléaux, et l'or que ses enfants lui envoient pour soutenir sa détresse revient à toutes nos souffrances nationales par les nombreux affluents de sa charité. Ce chef de la prière a convoqué les âmes aux solennités de la prière publique pour apaiser la justice de Dieu, il a averti des souverains prévaricateurs ou persécuteurs, accueilli dans une hospitalité royale les majestés dépouillées par les révolutions, encouragé les martyrs de la foi ou de la charité, pansé leurs blessures, consolé leur exil et leur douleur. Il est l'homme de Dieu et il est le serviteur et le père de tous, et, pour assurer à l'Eglise les plus hauts patronages, il a constitué saint Joseph le protecteur de cette mère éplorée dans sa fuite vers une Egypte meilleure.

Tel a été Pie IX ; son pontificat est la grande bénédiction de ce siècle de ruines et de réparations ; il a accompli des merveilles, et c'est en face de la Révolution, formidable comme les Chananéens à la frontière, mais impuissante comme eux, qu'il a fait avancer l'Eglise vers son repos définitif.

On avait prédit la mort prochaine de ce grand homme; depuis quinze ans ils attendent que le lutteur fatigué

tombe dans l'arène, mais Dieu s'est ri des faux prophètes et des lâches. Que de blasphémateurs ont disparu depuis ces prophéties ! Et Pie IX est encore debout, et ses ennemis sont morts ou usés par le ridicule et la politique ! Pie IX vit, la santé du vénérable octogénaire est encore vigoureuse, sa voix est sonore, sa marche est affermie ; il parle chaque jour et il instruit le monde : *Non caligavit oculus ejus, nec dentes illius moti sunt...* (Deutér., XXXIV, 7). Peut-être à ce haut sommet de gloire et de sainteté où il est parvenu la mort viendra-t-elle bientôt l'atteindre, mais qu'importe ! L'œuvre est faite, toutes les gloires couronnent le front de ce grand Pape : celle du pontificat, celle de l'apostolat et celle du martyre ; ils ne reste plus à Jean-Marie Mastaï Ferreti que la gloire du ciel à attendre. Lui, le plus *doux des hommes* comme celui dont il rappelle la mission : *mitissimus super omnes homines* (Nomb., XII, 3), il mourra peut-être sur la montagne de son triomphe, aux portes de la terre promise ; mais s'il s'endort, Josué recueillera son héritage et son sceptre, et se mettant à la tête du peuple il l'entraînera par un dernier effort dans une terre de liberté et de paix, où l'Eglise goûtera les douceurs d'une halte dans la marche des siècles.

NOUVELLES DIVERSES.

Le T.-R. P. Supérieur général vient de visiter successivement, en avril et en mai, plusieurs maisons de la province du Nord. Arcachon, Talence, Limoges, Tours et Angers ont eu la joie de recevoir cette paternelle et si utile visite. Partout les prescriptions canoniques de la Règle, relatives à la visite, ont été observées; le T.-R.

Père a vu tous nos Pères et Frères, s'est mis en rapport avec Nosseigneurs les Evêques, et s'est renseigné sur toutes nos œuvres. Cette visite, accueillie partout avec bonheur et avec toutes les démonstrations du respect filial, a produit les plus heureux fruits. A l'heure où nous écrivons, le T.-R. P. Supérieur général n'est pas encore de retour à Paris. Le Très-Révérend Père se propose de visiter ainsi successivement toutes nos maisons de France.

Le 22 avril, deux Sœurs de la Sainte-Famille se sont embarquées à Marseille pour l'île de Ceylan : Sœur Marie d'Assise Maguire, du diocèse d'Elphin (Irlande), et Sœur Emmanuel Espériquette, du diocèse de Perpignan.

Le R. P. Lacombe remplit en ce moment au Canada une mission de grande importance pour l'avenir de la colonie catholique à Saint-Boniface. Depuis quelques années les protestants orangistes du haut Canada se sont établis en grand nombre sur le territoire de Manitoba. Ils y ont déjà formé plusieurs agglomérations considérables, notamment la ville de Winnipeg, sur la rive gauche de la rivière Rouge, en face de l'archevêché catholique et des établissements qui lui font escorte sur la rive droite. Pour contre-balancer cette migration protestante qui tend à tout envahir, Mgr Taché, qui est la Providence visible de ce pays, a chargé le R. P. Lacombe d'aller faire un recrutement de colons catholiques dans le bas Canada. Ce bon Père a réussi au-delà de toute espérance. Quatre cents émigrants canadiens français sont partis pour Manitoba le 24 avril, et d'autres en grand nombre se dispo-

saient à les suivre. C'est un éminent service rendu à l'Eglise dans le nord-ouest de l'Amérique, et une grande joie pour Mgr TACHÉ.

Les lecteurs de Annales n'ont pas oublié le grand chef des Cris, appelé *l'Herbe odoriférante,* le converti et l'ami du R. P. LACOMBE; le neuvième volume des Annales, à la page 117, contient un récit intéressant qui nous donne une véritable photographie de ce chef sauvage. Sa dévotion, pleine de respect filial envers la personne du souverain Pontife, était surtout remarquable. On pourra lire avec intérêt les détails concernant la vie de Wikaskokiseyien surnommé *l'Herbe odoriférante,* dans le volume que nous indiquons. Aujourd'hui c'est avec un véritable regret que nous apprenons sa mort. Voici en quels termes elle est annoncée par *l'Opinion publique*, journal de Montréal, dans son numéro du 26 avril 1877 :

« L'été dernier le lieutenant-gouverneur de Manitoba se rendait sur les bords de la Saskatchewan, afin de faire un traité avec la tribu des Cris. Quelques-uns étaient mal disposés et ne voulaient pas entendre parler de traité. Mais Wikaskokiseyien, dans une harangue sage et persuasive, fit comprendre aux siens que c'était leur intérêt de bien s'entendre avec les *blancs*. Il les persuada et le traité fut conclu. Devant toute l'assemblée, il demanda au gouverneur des Missionnaires catholiques. Le représentant de la reine l'embrassa, lui remit un habit de chef et un beau pistolet. Wikaskokiseyien s'était acquis l'amitié et l'admiration de tout le monde. Hélas ! il ne devait pas jouir longtemps de ces marques de distinction. Quelques mois après, ce même pistolet lui donnait la mort. Pendant une réunion dans sa loge, on examinait cette arme, qu'on remuait en tous sens, sans précaution.

Tout à coup une détonation se fait entendre, et le chef des Cris est frappé mortellement, à la grande désolation de tous.

« Il y a une dizaine d'années, Abraham Wikaskokiseyien avait accompagné le P. Lacombe à Saint-Boniface, où, dans la cathédrale, il avait reçu le sacrement de confirmation des mains de S. Gr. Mgr l'Archevêque. »

— —

Sous ce titre : *les Catholiques de Manitoba,* on lit dans *l'Opinion publique* du 5 avril 1877 l'article suivant, extrait du *Métis,* journal de Saint-Boniface :

Dimanche dernier, un grand nombre de personnes sont allées à l'Archevêché voir les cadeaux destinés à Sa Sainteté Pie IX, à l'occasion de ses noces d'or comme évêque. Ces cadeaux étaient exposés dans le salon et consistent en une magnifique descente de lit, en peau d'élan noir, fourrure très-précieuse et très-rare ; en un petit tapis en peau de loup, en une magnifique paire de pantoufles, une superbe paire de gants à la façon du pays, et un équipage d'un missionnaire voyageant dans le Nord. Cet équipage est certainement ce qu'il y a de plus intéressant à voir. La traîne est tirée sur un fond blanc cotonneux par trois chiens dont l'attelage est un miracle de patience ; car rien n'y manque. La traîne porte les ustensiles de cuisine, la hache et les chaudières ; et sur le côté, les peaux crues se relèvent sous un lacet serré pour couvrir la charge, qui se compose de la literie du Missionnaire, de sa chapelle, de ses pauvres provisions de bouche et de la nourriture de ses chiens.

Ces cassettes, d'un très-joli dessin, seront, pour cette fois, remplies de pièces d'or, produit de la quête qui doit se faire à Pâques dans toutes les églises de l'archidiocèse. Derrière la traîne, et tenant la corde, s'avance le Missionnaire, la raquette aux pieds, le fouet plombé à longue mèche à la main, les reins

serrés par la ceinture fléchée, le *maskmout* passé dans la ceinture, et le capuchon sur les yeux. Ses souliers minuscules et ses mitaines ont soulevé des cris d'admiration. Tout cet attelage, conduit ainsi que nous venons de le dire, tient dans un espace de 3 pieds à peine sur 6 pouces de large. Malgré cela, on aperçoit dans le lointain la surface blanche et polie du lac des Esclaves ; puis, plus loin encore, à l'autre extrémité de cette mer de glace et de froid, s'élève un étendard aux couleurs papales sur lequel on lit l'inscription suivante :

†

ECCO
COME VIAGGIANO I MISSIONARI
NE' PAESI DEL NORTE ESTREMO
DEL CANADA,
PER PORTAR AI SELVAGGII
IL VANGELO
COLL AMORE
DEL SANTISSIMO PADRE.

Les fourrures, les attelages des chiens, les gants et les souliers sont jaunes et blancs, c'est-à-dire aux couleurs de Sa Sainteté.

Le but de cet envoi n'est pas simplement de flatter une vaine curiosité, mais bien surtout de montrer à Notre Saint-Père le Pape dans quel équipage voyagent les Missionnaires du Nord et des prairies du Nord-Ouest, dans les longs hivers durant lesquels ils vont porter les lumières de l'Evangile d'une tribu à l'autre, couchant à la belle étoile, faisant plusieurs centaines de milles sans rencontrer âme qui vive, et exposés à toutes les tempêtes qui désolent parfois ces immenses solitudes glacées.

L'adresse que nous publions plus bas accompagne le cadeau de fête dont nous venons de parler. Elle est signée par le clergé, les communautés religieuses et les représentants laïques des différentes nationalités de l'archidiocèse.

Les collections, qui doivent se terminer à Pâques, seront envoyées en leur temps et compléteront notre cadeau de fête à Notre Très-Saint et Bien-Aimé Père Pie IX.

ADRESSE

Très-Saint-Père,

Nous, l'Archevêque de Saint-Boniface, le clergé séculier et régulier, les communautés religieuses et tous les fidèles de l'archidiocèse de Saint-Boniface, au Canada, venons aujourd'hui, avec joie et amour, des extrémités de l'Amérique du Nord, nous prosterner, avec l'univers catholique, aux pieds de Votre Sainteté, pour Lui témoigner notre bonheur de voir luire le cinquantième anniversaire de sa consécration épiscopale, et Lui offrir en cette très-heureuse circonstance nos respectueuses félicitations.

De quelle singulière et admirable protection, ô Très-Saint-Père, la providence divine ne couvre-t-elle pas Votre Personne sacrée ! C'est là pour nous un motif toujours nouveau d'admiration, d'encouragement et de consolation dans ces temps mauvais où nous sommes. Votre Béatitude a déjà vu depuis plusieurs années briller le cinquantième anniversaire de son sacerdoce ; il y a trente et un ans que votre noble front a ceint la tiare sacrée, et aujourd'hui nous est donné l'indicible bonheur de célébrer avec Vous votre élévation semi-séculaire à l'épiscopat. Et malgré l'âge patriarcal où Votre Béatitude est parvenue, nous Vous trouvons plus de force et de santé. Vous êtes, ô Très-Saint Père, le plus grand bienfait et la plus grande consolation que la providence divine ait réservés à notre siècle. Votre héroïque constance au milieu de tant de maux et d'une si longue captivité fait l'admiration du ciel et de la terre.

O Très-Saint Père, si l'expression de notre sympathie peut Vous être de quelque consolation, soyez persuadé qu'il y a ici, aux extrémités de la terre habitable, des milliers de cœurs qui sont avec Vous, dans votre prison, qui souffrent avec Vous et qui protestent de toutes leurs forces contre les persécutions et les spoliations dont Vous êtes la victime depuis tant d'années. Nous rendons grâces à Dieu tous les jours de cette admirable constance et de la forte santé que le ciel Vous continue dans un si grand âge.

Permettez-nous, ô Très-Saint Père, puisque nous en avons une si belle occasion, de donner ici publiquement et solennellement une nouvelle expression de nos sentiments d'entière et parfaite soumission à votre suprême juridiction et autorité. Nous reconnaissons en votre personne sacrée le successeur de Pierre, le vicaire de Jésus-Christ, le pasteur de tout le troupeau, le docteur infaillible ; nous adhérons du plus intime de notre âme et volonté à votre enseignement ; ce que Vous avez défini dans vos encycliques et votre Syllabus, ce que Vous avez confirmé au saint Concile œcuménique du Vatican, nous l'embrassons fidèlement et nous le croyons fermement ; nous nous attachons à Vous et nous Vous suivons, parce que nous savons que Vous avez les paroles de la vie éternelle.

Daigne le Dieu tout-puissant, par la Vierge immaculée que Vous avez tant honorée, par le glorieux saint Joseph que Vous avez proclamé patron de toute l'Eglise, par les saints apôtres Pierre et Paul, accorder encore, pour le bonheur du monde, à Votre Béatitude, de longs jours, afin que Vous puissiez, en récompense de tant et de si grandes angoisses, être témoin du triomphe définitif du Saint-Siége.

Veuille Votre Paternité agréer, en cette mémorable circonstance, le très-humble hommage de nos vœux, de notre filial attachement et de nos respectueuses félicitations.

Humblement prosternés aux pieds de Votre Sainteté, nous implorons tous de tout cœur la faveur de la bénédiction apostolique.

263

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 59. — Septembre 1877.

NOUVELLES DIVERSES
DES MISSIONS ÉTRANGÈRES

CANADA.

LETTRE DU R. P. TORTEL.

Montréal, Eglise Saint-Pierre, novembre 1876.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

Il est bien temps de vous transmettre, pour nos Annales, le rapport que vous avez droit d'attendre sur notre Maison Saint-Pierre de Montréal pour l'année 1875-1876.

La grâce du Jubilé a provoqué un surcroît de travail extérieur, et le zèle seul a pu soutenir les forces de nos Pères, qui se sont généreusement dépensés à cette moisson extraordinaire. Du 16 août 1875 au 2 novembre 1876, clôture de la visite locale de la maison, nous comptons cent vingt-deux campagnes. Tous nos Pères sans exception ont dû paraître sur les théâtres du combat apostolique, dans les divers diocèses de la province ecclésiastique de Québec et dans quelques diocèses des Etats-Unis. Ils ont été reçus partout comme les envoyés de Dieu, et le Jubilé

s'est fait avec un entrain admirable dans chacune des paroisses visitées par eux.

Le chiffre mentionné plus haut de cent vingt-deux campagnes représente des travaux de genres divers. Outre les retraites ordinaires, nous devons signaler quatre retraites pastorales, une retraite d'ordination, au grand séminaire de Troy, diocèse d'Albany, Etats-Unis ; quinze retraites de communautés religieuses, trois de collége, deux de pensionnat et de couvent. Entre autres sermons de circonstance, l'un des nôtres a eu cette année à donner le sermon de la Saint-Jean-Baptiste, fête nationale canadienne qui se célèbre tous les ans à Montréal avec une solennité des plus grandes. Le service religieux réunit des milliers de Canadiens Français dans l'immense église de la paroisse Notre-Dame, et le Révérend Père Lefebvre, avec son beau timbre de voix, a pu, sans fatigue, faire arriver sa parole à toute cette foule. Son sermon, dont les journaux ont reproduit l'analyse fidèle, a été goûté par le clergé et par les fidèles, bien que le Missionnaire n'ait pas fléchi ni biaisé pour dire les vérités que comportaient son sujet et les circonstances.

Le travail de notre église s'est continué sans incident qui mérite mention.

Un des événements de l'année a été le départ d'un nouveau genre de Missionnaires, provoqué par le zèle et le dévouement du Révérend Père Lacombe. Cet excellent Apôtre du Nord-Ouest était avec nous depuis quelques mois et rêvait sans cesse au bien et au progrès de ses chères missions. Invité un jour à parler à l'association de l'Immaculée-Conception, il accepte et, parlant à son auditoire de la propagation de la Foi à Manitoba, lui révèle un projet qu'il travaillait déjà depuis quelque temps, c'est-à-dire d'avoir dans ces pays lointains, outre les Pères, les religieuses, qu'on appelle des *Filles*

données aux missions. Ces ouvrières nouvelles partiraient pour aider les Pères et les Sœurs de charité dans les différents postes et participeraient ainsi aux travaux si méritoires qui font le chemin à la bonne nouvelle. Ce ne serait plus cinquante-deux sous par an que l'on donnerait en aumône à la propagation de la Foi ; on y mettrait son talent, son industrie, sa santé, sa vie.

Ces quelques pensées généreuses semblaient jetées à l'aventure, mais elles furent pieusement et sagement recueillies, et par un si grand nombre, que le Révérend Père fut obligé d'arrêter l'élan pour ne pas dépasser ses ressources. Le premier envoi comptait douze ou treize de ces nouvelles recrues pour les missions du Nord-Ouest. Arrivées à Saint-Boniface, chacune d'elles reçoit l'assignation de son poste, qui est, pour la plupart, à des centaines de lieues plus loin. Au moment du départ, notre R. P. Provincial, qui avait accompagné le R. P. Soullier à Manitoba, en aperçoit une qui a les larmes aux yeux. « Vous si joyeuse il n'y a que quelques heures, dit le R. P. Antoine, vous voilà maintenant à pleurer ; mais que regrettez-vous donc ainsi? Serait-ce le Canada? — Non, mon Père, je ne regrette pas le pays. — Serait-ce vos parents? — Non, mon Père, je ne regrette pas mes parents : sur ce point, mon sacrifice est fait. — Quoi donc? — Ah! mon père, ce que je regrette, c'est ma Congrégation, ce sont ses belles fêtes, ses belles réunions de chaque dimanche, que je ne pourrai plus voir. » Et le Père, tout ému de pareils sentiments, l'encourage pourtant en lui rappelant qu'elle a fait son sacrifice pour Jésus et pour Marie Immaculée, et que Jésus et Marie Immaculée ne se laisseront pas vaincre en générosité.

Le missionnaire des Pieds noirs et des Cris s'annonce de nouveau pour janvier prochain. Il est probable qu'il aura à délier les cordons de sa bourse pour une nouvelle

caravane ; et nous, loin de gêner en rien sa propagande, nous bénirons Dieu et l'Immaculée Mère des Oblats, qui veut bien susciter ces nouveaux instruments de sa miséricorde, et adoucir ainsi les fatigues et le martyre de nos frères du Nord-Ouest.

Parmi les faits intéressants de ma chronique, je ne puis m'empêcher de mentionner que nous avons eu le bonheur de posséder Mgr TACHÉ pendant cinq ou six semaines. Le digne prélat daignait rehausser de sa présence et de son concours notre fête de la Toussaint. Ce jour-là, nous avons eu Mgr l'Archevêque à l'autel et le R. P. SOULLIER en chaire; c'est vous dire que la solennité ne laissait rien à désirer et que notre bon peuple de Saint-Pierre était ravi.

Convient-il de taire ici le grand événement de l'année 1876, je veux dire le passage du R. P. SOULLIER comme visiteur de la province du Canada ? Sans aucun doute, d'autres plumes mieux taillées vous parleront plus en détail de ce fait qui a place de droit dans nos Annales ; mais la maison, qui a été pour ainsi dire le centre des opérations de la Visite, a peut-être le droit et le devoir de faire connaître quelques-unes de ses impressions, ne fût-ce que comme témoignage de la gratitude qui remplit tous les cœurs. Notre R. P. Visiteur est arrivé à Saint-Pierre le 20 mai, et le lendemain 21, anniversaire de la mort du fondateur, il célébrait sa première messe dans la province. La Providence ne nous signifiait-elle pas par cette date que l'esprit de notre vénéré et bien-aimé Père-Fondateur accompagnait le R. P. SOULLIER comme il avait accompagné les autres Visiteurs extraordinaires de la province du Canada ? Nous pouvons en compter déjà plusieurs : les RR. PP. TEMPIER, VINCENS et VANDERBERGHE eux aussi nous ont visités, et la visite du R. P. SOULLIER est la continuation de leur œuvre et comme un brillant anneau de cette

douce chaîne qui nous attache plus fortement à la Congrégation. Notre bien-aimé Père Général, à plus de mille lieues de distance, ne nous perd pas de vue ; ses fils d'outre-mer préoccupent sa tendresse et sa sollicitude paternelle, et s'il ne nous a pas été donné de le voir lui-même, de lui témoigner qu'en Canada aussi on l'aime et on le vénère, nous avons eu au moins l'homme de sa droite, qui a passé au milieu de nous en faisant le bien. La parole inspirée seule peut traduire fidèlement la pensée et le sentiment de tous et de la Maison Saint-Pierre en particulier, au souvenir de cette grâce insigne : *Benedictus qui venit in nomine Domini,* disions-nous à l'arrivée ; et au départ chacun chantait à l'envi dans son cœur : *Benedictus Dominus Deus Israel quia visitavit et fecit redemptionem plebis suæ.*

Cette œuvre, inaugurée sous les auspices de notre vénéré Père Fondateur, et par l'exercice des quarante heures, qui commençaient le 21 mai à Saint-Pierre, s'est accomplie en six mois, et le courage indomptable de notre Père Visiteur peut seul expliquer comment il a pu suffire à la besogne. Il a fallu parcourir des distances immenses, atteindre la rivière Rouge, au moins par Saint-Boniface, puis toutes les extrémités du Canada les unes après les autres, pour visiter les résidences de nos missions sauvages : le Désert; Mattawan, Témiscaming, Betsiamits ; et à chaque poste il y avait un point d'arrêt pour voir hommes et choses. Comme délassement de ces courses et de ces fatigues, qui sont une portion du calice de l'Apôtre, le R. P. Visiteur présidait et donnait la première retraite annuelle de la province, au collége d'Ottawa, à la fin d'août, avant l'ouverture des classes ; puis, pour se reposer, il présidait et donnait la deuxième retraite de la province à Saint-Pierre de Montréal, au commencement d'octobre. C'est

pendant cette dernière retraite, comme aussi pendant la visite, qu'est apparu devant nous, non pas l'Oblat de fantaisie tel que le font les illusions, hélas! si nombreuses et si diverses de la pauvre nature humaine, mais l'Oblat que notre vénéré Père Fondateur avait entrevu dans le cœur de Dieu et dont la sainte Eglise a approuvé le genre de vie ; non pas l'Oblat qui jouit de ses attaches et de son sens, mais l'Oblat sérieux, c'est-à-dire victime aimante, journalière et constante de la Règle. Chaque entretien de cette retraite ajoutait à cette physionomie du vrai Missionnaire Oblat de Marie Immaculée un nouveau trait qui nous ravissait tous. Aussi y avait-il une sainte impatience et une faim insatiable de ces réunions où nous nous délections à l'audition de la parole de Dieu. L'esprit y puisait des convictions plus profondes, le cœur s'y enflammait de sentiments plus vifs, la volonté se pénétrait d'élans plus généreux et la conscience, en se rassérénant, reprenait son empire et sa délicatesse religieuse. L'Oblat ainsi racheté se transformait dans le respect, l'affection, le dévouement à l'autorité dans la Congrégation ; la physionomie de l'autorité, elle aussi, à tous ses degrés hiérarchiques se restaurait dans les âmes avec son cachet de fermeté vigilante et suave, comme on la conçoit dans le cœur d'un Père. Notre prédicateur avait sans doute, outre le trésor de la doctrine, cette dignité simple de la forme qui est notre cachet distinctif ; mais l'action de Dieu était là aussi ; une page de Gury lue et commentée avait un son retentissant jusqu'au plus intime des consciences et devenait le sujet des plus utiles conférences. Puisse cette rédemption faire époque dans la province et dans la vie de chacun, et puissions-nous tous, par notre fidélité cordiale à cette grâce de choix, dire le vrai merci qu'ont droit d'attendre de nous notre T. R. P. Général et son bien digne délégué ! Puisse l'autorité reconnaître

toujours en nous des fils selon son cœur ! Il me semble avoir montré que nous ne disions pas vainement au départ de notre R. P. Visiteur : *Benedictus Dominus Deus Israel quia visitavit et fecit redemptionem plebis suæ.*

Daignez, excellent Père, agréer mes meilleurs souhaits et me croire, en union de prières surtout au saint autel,

Votre humble et tout affectionné frère en N. S. et M. I.

Ad. Tortel, o. m. i.

LETTRE DU R. P. GRENIER AU T.-R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Saint-Sauveur de Québec, 25 novembre 1876.

Très-révérend et bien aimé Père,

Pour éviter des redites, je ne vous parlerai pas dans ce rapport, comme dans ceux des années précédentes, de nos diverses retraites d'enfants, de demoiselles, de jeunes gens, de pères et de mères de famille. Elles ont, grâce à Dieu, produit les mêmes fruits de salut et de bénédiction. Toutefois, cette année, nous ne nous sommes pas contentés de procurer les exercices spirituels aux demoiselles et aux dames qui appartiennent aux Sociétés des Enfants de Marie et de la Sainte-Famille ; nous les avons donnés aussi à celles qui n'appartiennent pas à ces deux confréries. Elles étaient à peu près au nombre de 1 300 à 1 500. Nous avons eu le bonheur de les voir approcher toutes de la sainte Table, soit à la communion générale, soit dans les jours précédents.

L'hiver de 1875-1876, à raison de la crise commerciale, fera longtemps parler de lui. Nos pauvres gens, c'est-à-dire les trois quarts de notre paroisse, ont eu sans doute beaucoup à souffrir, mais il est juste de dire que la charité a été plus grande encore que de coutume dans tous

les rangs de la société. Notre lieutenant-gouverneur de la province de Québec a disposé en faveur des pauvres du montant destiné au bal qu'il donne annuellement à cette époque et qui est de 10 000 francs. Le maire de la cité a suivi son exemple et remis au fonds des pauvres les 2 000 francs du dîner qu'il donne à nos édiles à la même époque. Les bonnes Religieuses Ursulines ont envoyé, à plusieurs reprises, leurs pensionnaires distribuer leurs petites épargnes dans les familles les plus indigentes. De notre côté, nous avons fait appel aux paroisses des environs ; elles y ont répondu généreusement. Les unes ont envoyé de l'argent, les autres des provisions de bouche et les autres des chargements de bois de chauffage. Nos pauvres gens, par leur bonne conduite et leur résignation chrétienne, ont excité la sympathie de tout le monde.

Le 14 février, un jeune Anglais est venu abjurer les erreurs du protestantisme dans notre chapelle intérieure. Ça n'a pas été l'effet d'un enthousiasme passager ; il y songeait depuis longtemps. C'est sur les bancs d'un collége de France, de Douai, si je ne me trompe, que la vérité a commencé à se faire jour dans son esprit. De retour dans sa famille, il voulut obéir à sa conscience et embrasser la religion catholique ; mais ses parents s'y opposèrent, sans doute au nom de la liberté de conscience et du libre examen. Pour mettre son projet à exécution, il résolut de se soustraire à leur domination tyrannique et partit pour le Canada. La fortune ne lui sourit pas. Une goëlette, sur laquelle il avait mis tout son avoir, fit naufrage, et ce fut à grand'peine qu'il réussit à échapper à la mort. Ruiné et dépouillé de tout, il se mit en service et prit la première place qu'il rencontra ; c'était chez un protestant. Dans le calme de sa nouvelle position, il se mit à réfléchir sur les vicissitudes de la vie et

résolut d'accomplir au plus tôt le projet que le bon Dieu lui avait inspiré depuis longtemps et pour lequel il avait tout quitté : parents et patrie. Il fit, sur ces entrefaites, la rencontre du R. P. Dazé, qui s'assura, au bout de quelques semaines, qu'il connaissait bien son catéchisme et les obligations qu'il allait contracter, et eut le bonheur de l'admettre le 14 février dans le sein de l'Eglise.

Le 19 mars est la fête patronale de notre Société de Saint-Joseph. Elle a voulu la célébrer avec encore plus de pompe et d'éclat que les années précédentes. Le lieutenant gouverneur avec sa famille et deux de ses ministres nous ont fait l'honneur d'y assister. Notre église avait été magnifiquement ornée pour la circonstance. Trois faisceaux de banderolles aux couleurs nationales (bleu, blanc, rouge) pendaient gracieusement de la voûte, tous les autels étaient éblouissants de fleurs et de lumières. Un chœur composé des plus habiles artistes de Saint-Roch et de Saint-Sauveur a chanté admirablement une messe de Lambillotte. Le R. P. Vignon, supérieur des jésuites de Québec, a bien voulu donner le sermon de circonstance, qui a été bien goûté. Je ne dois pas manquer de mentionner qu'outre l'orgue, nous avions un corps de musiciens organisé par la Société et qui a fait ses débuts en ce jour. Au dire de tout le monde, il s'est fort bien tiré d'affaire.

Tout, en un mot, a contribué à donner une solennité inaccoutumée à notre fête, à l'exception du temps. Il est d'usage que la Société aille, en corps, saluer le président avant la messe et l'amène, en l'escortant, jusqu'à l'église. Nos musiciens devaient être de la partie, cette année, et faire entendre, à cette occasion, leurs joyeuses fanfares. Mais ils avaient compté sans la température; il faisait un véritable froid de Sibérie, de sorte qu'ils n'ont pu se

servir de leurs instruments. Malgré ce contre-temps, la fête, dans son ensemble, a été magnifique, et tout le monde est retourné heureux dans sa famille. Après l'office, Son Excellence, avec sa famille et ses ministres, a passé quelques instants au salon. Ces Messieurs se sont montrés de la plus grande urbanité envers nous et les principaux officiers de notre Société, qui sont venus leur présenter leurs hommages et les remercier de l'honneur qu'ils avaient bien voulu leur accorder.

Une chose qui doit donner plus de prix encore à cette condescendance de notre bon gouverneur, c'est que la petite vérole faisait toujours quelques victimes, et que notre localité, bien à tort je le pense, n'a pas la réputation d'être la plus saine. De plus, nos paroissiens ne sont pas forts sur les précautions recommandées par l'hygiène ; à peine convalescents, la figure toute violacée et à peine dépouillée des croûtes qu'engendre cette affreuse maladie, ils ne craignent pas de venir à l'église. Il fallait donc plus que de la bonne volonté de la part de Son Excellence pour venir assister à notre fête. Nos pauvres gens lui en ont su gré, comme on pouvait le voir sur leurs visages quand ils l'attendaient autour de sa voiture et des deux côtés de la rue. Je regrette d'avoir à dire maintenant que notre bon gouverneur a été assez sérieusement indisposé, ces jours derniers, pour ne pouvoir pas ouvrir le Parlement en personne, et qu'il a fallu nommer un administrateur *pro tempore*. Les dernières nouvelles nous font espérer que sa santé se rétablira et qu'il pourra continuer de remplir ses fonctions jusqu'au mois de février 1878, leur terme légal d'après notre constitution.

Notre printemps a été des plus rigoureux, de sorte que le pont de glace qui entrave la navigation du Saint-Laurent n'est parti que le 6 ou 7 mai. Quelques jours

après, nous avions le plaisir de voir arriver au milieu de nous le R. P. Lacombe, envoyé en mission extraordinaire par Mgr Taché, pour établir un courant d'émigration catholique vers la rivière Rouge. Ce point est de la dernière importance pour cette province, qui ne s'est, pour ainsi dire, jusqu'à présent, recrutée que des éléments étrangers à notre langue et à notre Foi, que lui fournissent, non-seulement la province limitrophe d'Ontario, mais encore la lointaine Islande, voire même la « sainte et orthodoxe » Russie. Ce cher Père a bien débuté, car, quelques jours après, nous apprenions qu'une centaine de familles canadiennes se dirigeaient des États-Unis vers Manitoba. Encore une fois, ce n'est pas un petit service qu'il rend au pays et à la religion.

Une autre visite, je ne dirai pas imprévue, mais plus extraordinaire, nous attendait quelques jours après. Le R. P. Soullier, que vous avez bien voulu nommer visiteur de la province du Canada, accompagné du R. P. Provincial, nous arrivait le 25, jour de l'Ascension. Nous étions à la fin de la retraite de la Sainte Famille. Il eut la bonté de dire, le lendemain, la messe de communion, et, le soir, de présider à la réception d'une centaine de postulantes. Après avoir été présenter ses hommages à Mgr l'Archevêque et aux principaux membres du clergé, il nous quittait, dès le soir même, en nous annonçant qu'il ne ferait sa visite officielle qu'à son retour de Manitoba.

Dans une de ces courtes récréations que nous eûmes le bonheur de passer ensemble, il m'arriva de dire, en voyant la grande sécheresse qui régnait depuis longtemps et la violence du vent qui soufflait : Voilà un temps pour les incendies. « Quelle drôle d'idée, me dit-il, quel rapport peut-il y avoir entre le temps et les incendies? — Pour peu que vous restiez dans le pays, vous le compren-

drez, » lui répondîmes-nous. Il n'a eu que trop, cet été, l'occasion de vérifier l'exactitude de la prévision : la petite ville de Saint-Jean a été presque entièrement détruite; la ville épiscopale de Saint-Hyacinthe, dans un premier feu, a perdu six cents maisons sur sept cents, et vingt dans un deuxième. A la pointe Lévis, qui est en face de Québec, il y a eu cinq ou six incendies plus ou moins considérables. Le premier de la saison, et un des plus désastreux, a eu lieu à nos portes, pour ainsi dire, dans un faubourg voisin du nôtre. Le feu a pris naissance à l'extrémité ouest et s'est rendu presque en droite ligne jusqu'aux remparts, dévorant tout sur son passage, depuis trois heures précises du matin jusqu'à sept heures du soir; il n'a épargné que l'Asile du Bon Pasteur, qui est resté debout au milieu des ruines fumantes de quatre cent onze maisons. Les flammes, poussées par un vent violent, avançaient avec tant de rapidité, malgré les efforts héroïques de nos pompiers, que les pauvres incendiés n'ont presque rien pu sauver. Heureusement que c'était au début de la belle saison, le 30 mai, et à une époque de travail. Grâce à la collecte qui a été faite dans toute la ville et aux édifices publics qui ont été mis à leur disposition, les victimes, quoique au nombre de cinq à six mille, n'ont pas eu trop à souffrir sous le rapport du logement et de la nourriture; du moins le nécessaire ne leur a pas manqué. C'était, jour pour jour, l'anniversaire d'un autre incendie, qui avait déjà détruit ce faubourg vingt ans auparavant.

C'est le triste sort auquel doivent s'attendre vos enfants de Québec dans un avenir plus ou moins rapproché, au milieu des milliers de bâtisses en bois qui se touchent presque partout, ou qui ne sont séparées que par des rues de 30 à 36 pieds de largeur.

Cependant, à quelque chose malheur est bon, dit le

proverbe. Notre municipalité a profité de la leçon pour faire creuser de vastes citernes, disséminées de 2 000 pieds en 2 000 pieds, sur toute l'étendue de notre paroisse. On s'en est déjà bien trouvé : Une maison, où le feu avait pris pendant que tous les hommes étaient à la grand'-messe, en a été quitte pour quelques dégâts insignifiants. Sans la citerne du voisinage, vu la forte brise qui régnait, on ne sait où le feu se serait arrêté, et, probablement, on aurait eu à déplorer une catastrophe aussi considérable qu'en 1866. Nous avons une de ces citernes à une vingtaine de pas du presbytère, et notre Père économe en a fait creuser deux dans le jardin ; de sorte que, sauf le cas d'un embrasement général, nous avons quelque chance d'échapper au danger qui nous menace.

Quelques jours après le départ du R. P. Visiteur, Mgr Fabre, alors coadjuteur de Montréal, nous faisait l'honneur d'accepter notre hospitalité. Le lendemain, qui était un dimanche, Sa Grandeur a bien voulu adresser la parole, une première fois aux petites filles du couvent, une deuxième à la Congrégation des jeunes gens et une troisième à la paroisse. Le soir, Elle nous quittait pour aller prêcher au mois de Marie de la cathédrale ; c'est bien le cas de dire *transiit benefaciendo.*

Le 3 août, le R. P. Visiteur nous arrivait de nouveau, cette fois pour faire la visite régulière de la maison. Il a été à même de voir que nous ne sommes pas toujours dans les frimas, et que, sous le rapport de l'intensité de la chaleur, si ce n'est sous celui de la durée, nous n'avons rien à envier à la France. Laissant de côté les résultats religieux, je vous dirai qu'au point de vue matériel sa visite a tranché deux difficultés qui partageaient nos esprits. La première avait trait à la construction d'une salle d'asile pour les petits enfants de sept ans et au-dessous. Les uns la voulaient avec ardeur et les autres ne

s'en souciaient guère. Le R. Père a décidé que c'était le complément nécessaire de notre paroisse.

La deuxième était au sujet d'une chapelle de congrégation. Depuis longtemps nous étions indécis sur le choix du site : les uns la voulaient sur le terrain adjacent à l'école des Frères ; d'autres la voulaient dans une direction opposée, sur le terrain de notre futur asile ; d'autres ailleurs. Nous avions bien pensé à la mettre dans notre sacristie supérieure, et, bien des fois, nous avions regretté qu'après l'incendie de 1866 on n'eût pas suivi l'idée du R. P. Vandenberghe, qui voulait bâtir la sacristie d'une rue à l'autre. Mais, à la vue des embarras et des dépenses qu'entraînerait la modification de l'état de choses actuel, nous nous étions demandé s'il ne valait pas mieux bâtir sur un terrain où nous aurions nos coudées franches et où nous ne serions gênés par aucune construction déjà existante. Le R. P. Visiteur a fait disparaître toutes nos hésitations en nous faisant comprendre que ce dernier parti serait bien plus dispendieux, moins avantageux au point de vue de l'unité d'action et de la concentration de la paroisse, et, en même temps, bien incommode pour le Père qui en serait chargé. Il a donc été décidé, à l'unanimité du conseil, auquel prenait part le R. P. Provincial, que la chapelle serait au-dessus de la sacristie, qui sera allongée des deux côtés, de manière à nous donner une longueur de 100 pieds. On élèvera les murs et on disposera le toit, qui a besoin d'être refait, de manière à donner à la chapelle une cinquantaine de pieds de hauteur, et à recevoir un petit clocher d'une soixantaine de pieds. D'après les calculs de l'architecte, elle pourra contenir mille personnes. Elle sera sous le vocable de Notre-Dame de Lourdes, pour laquelle nos gens ont une grande dévotion.

D'après le plan du R. P. Visiteur nous ne serons nulle-

ment embarrassés de notre grande sacristie. Elle se trouvera partagée naturellement en trois compartiments, séparés par des cloisons vitrées ou simplement à jour, si l'on veut. Le premier servira pour les enregistrements et la comptabilité; le deuxième, au centre, pour le vestiaire, et le troisième pour la pénitencerie ou les confessionnaux.

Comme nous nous ressentons toujours de la crise commerciale, et que la dépense sera un peu forte pour nos moyens actuels, nous nous proposons de faire l'an prochain une loterie, qui, si elle n'est pas trop entravée par d'autres œuvres analogues, nous donnera un résultat beaucoup plus considérable qu'un bazar. Déjà nous avons eu occasion de sonder l'opinion, et, partout, notre projet a rencontré la plus grande sympathie. Les uns nous offrent des lots; par exemple : une voiture d'été, une voiture d'hiver, une montre en or, un moulin à battre le grain, un emplacement à bâtir; les autres offrent des matériaux. Un seul offre 75 toises de pierres, un autre vingt-cinq mille briques, un autre des fournées de chaux, d'autres des châssis, des portes; d'autres enfin du bois de construction tout scié, prêt à être posé..... Mais aussi, il faut le dire, leur générosité est bien stimulée par le R. P. Dazé, qui ne ménage ni ses pas ni ses démarches.

Après la visite de notre maison, le R. P. Soullier est parti avec le R. P. Provincial pour la mission sauvage de Betsiamits, où j'ai eu le bonheur de les accompagner. Comme j'ai vu dans un des numéros des Annales que le R. P. Visiteur doit faire plus tard le récit de ses voyages, je me dispenserai d'en parler.

Le 13 août, Mgr l'Archevêque avait la bonté de venir bénir une cloche de 2 000 livres qui, avec tous les frais de fonderie, transport, assurance et placement, nous revient à neuf cent soixante et dix piastres. Elle com-

plète notre carillon. Grâce au zèle entreprenant et infatigable du R. P. Dazé, elle se trouve payée, moins une trentaine de piastres qui, j'ai lieu de l'espérer, nous seront apportées avant la fin de l'année. Sa Grâce a fait le sermon de circonstance.

Le 26, nous commencions un bazar qui a duré une dizaine de jours. Il était destiné à couvrir les frais des stalles de notre église, que nous avons commandées cet hiver pour donner un peu d'ouvrage à nos pauvres ouvriers. Malgré la dureté des temps, nos Dames directrices se sont mises à l'œuvre avec un courage indomptable. Le bon Dieu a béni leurs efforts et les sacrifices considérables de plusieurs d'entre elles. Grâce à un temps exceptionnellement beau, notre bazar a reçu la visite d'un grand nombre d'acheteurs ; de sorte qu'il a réalisé dix-huit cents piastres. Ce résultat a surpris tout le monde et nous-mêmes les premiers; car, en commençant, nous ne comptions pas sur plus de cinq à six cents piastres. Nos espérances ne s'élevaient pas au chiffre de mille ; lequel chiffre, dans les circonstances actuelles, nous paraissait fabuleux.

Dans mes précédents rapports, je vous ai parlé souvent, mon très-révérend Père, de nos craintes et de nos espérances au sujet du tracé du chemin de fer qui doit traverser notre paroisse et nous relier avec Montréal, Ottawa et le Pacifique canadien. Ce tracé est définitivement adopté. Nous avons obtenu, à peu près, tout ce que nous désirions, et, depuis quelques semaines, la vapeur réveille de ses sifflements aigus les échos de notre vallée.

Le 12 novembre, nous avions le bonheur de posséder quelques instants au milieu de nous Mgr Taché, que les affaires de son diocèse avaient appelé en Canada.

La matinée du 14 nous ménageait une autre surprise bien agréable : l'apparition, c'est bien le mot, du R. P. Lacasse que nous croyions tous être en hivernement chez les Esqui-

maux, dans les profondeurs de la baie d'Hungava. Le cher Père arrivait de Montréal, où il s'était rendu directement pour voir le R. P. Visiteur. Il n'a pu nous accorder que cinq minutes, le temps de nous donner l'accolade fraternelle et de nous dire bonjour et adieu ; il lui fallait profiter du dernier steamboat de la saison, sous peine de faire de grandes dépenses et d'arriver on ne sait quand à Betsiamits. Il était sept heures vingt minutes, et à huit heures le bateau, qui était à une demi-lieue, devait quitter le port. Nous avons eu le temps néanmoins de constater que le bon Père, à en juger par les apparences, n'avait pas trop souffert de la cuisine des Esquimaux.

Il ne me reste plus maintenant à mentionner qu'un seul fait dont j'aurais dû vous parler plus tôt, c'est le recensement de notre paroisse. Nous l'avons fait à la fin de septembre et nous avons constaté que le nombre des familles était de 2 334 donnant 7 905 communiants et 10 973 âmes, ou en chiffres ronds, en y comprenant les navigateurs et les jeunes gens partis pour les chantiers, une population de plus de 11 000 âmes et de plus de 8 000 communiants.

Avec toutes nos congrégations et les œuvres qui se rattachent à une si vaste paroisse, vous pouvez juger facilement que l'ouvrage ne nous manque pas et qu'il y en aurait même assez pour occuper six Pères.

Veuillez bien, Très-Révérend et bien-aimé Père, agréer ce récit tel qu'il est, et bénir tous vos enfants de Québec, en particulier,

Votre très-obéissant et dévoué fils en N.-S. et M. I.

GRENIER, O. M. I.

P. S. Je ne vous ai rien dit de nos bons frères GAGNON et LAPORTE. Je dois leur rendre le témoignage qu'ils ne

s'épargnent pas et partagent généreusement nos veilles les jours de concours; ils nous rendent de grands services, et ne contribuent pas peu, par leur zèle, à décorer notre église et à relever la pompe de nos offices.

MANITOBA.

LETTRE DU R. P. CAMPER AU RÉVÉREND PÈRE MARTINET.

Saint-Laurent (lac Manitoba), le 12 avril 1876.

RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

L'année jubilaire 1875 comptera pour Saint-Laurent comme une année de bénédictions toutes spéciales. La retraite prêchée par le R. P. Supérieur de Sainte-Marie de-Winipeg a opéré un grand bien. Elle commença le 19 septembre, fête de N.-D. des Sept-Douleurs, pour se terminer le dimanche suivant, 26. Deux fois par jour, les fidèles se rassemblaient pour implorer les miséricordes divines et entendre prêcher les grandes vérités du salut. Le matin, à neuf heures, la grand'messe était suivie d'une instruction; à trois heures de l'après-midi, il y avait chant d'un cantique, récitation du chapelet, puis une seconde instruction; avertis quelques semaines d'avance, tous se firent un devoir d'assister à chacun de ces exercices. Les habitants de la Pointe-de-Chênes, eux-mêmes, demeurant à six ou sept milles de la mission, se seraient reprochés d'en manquer un seul. Deux fois par jour la nouvelle chapelle se remplissait comme les jours de dimanche et de grandes fêtes. Nous étions loin de nous attendre à un concours si nombreux. Pauvres, vivant au jour le jour de pêche ou de chasse, la plupart avaient un véritable sacrifice à faire; mais ils préféraient s'exposer au jeûne que de laisser échapper une si belle occasion

d'entendre la parole de Dieu annoncée par un vénérable Missionnaire, l'apôtre des Cris et des Pieds noirs. Dieu bénit leur bonne volonté. Le temps fut magnifique pendant toute la semaine.

Les exercices, suivis d'une retraite, étaient, pour les habitants du Lac, chose toute nouvelle. Ils y prirent goût. Quelques-uns d'entre eux connaissaient déjà le R. P. Lacombe, et la plupart avaient entendu parler de lui comme d'un Missionnaire très-versé dans la langue crise, et très-zélé pour le salut des âmes les plus abandonnées. Il n'en fallait pas davantage pour lui gagner leur affection et les rendre avides de l'entendre. Chacune de ses instructions, faites dans cette langue, qu'un grand nombre parlent et que tous comprennent, fut écoutée avec la plus religieuse attention. Tombant dans des cœurs bien préparés, cette semence de la parole divine ne pouvait manquer de produire d'heureux fruits de salut. Les bons s'animèrent d'un nouveau zèle pour le bien. Plusieurs qui, par suite de difficultés, de gêne ou d'indifférence, négligeaient leurs devoirs depuis deux à trois ans, jugèrent l'occasion favorable pour se réconcilier avec Dieu. Et quelques-uns même, qui menaient une vie scandaleuse, trouvèrent qu'il faisait bon de servir le Seigneur, et se déterminèrent à changer leur manière de vivre. A l'exception de deux ou trois rebelles, tous ceux qui étaient présents s'approchèrent du Sacrement de pénitence; et la plupart, à la fin de la retraite, reçurent leur Dieu dans leurs cœurs. Ceux qui n'eurent pas ce bonheur immédiatement, l'eurent bientôt après.

Mgr l'Archevêque avait promis de venir terminer les exercices de la retraite, et conférer en même temps à quelques personnes le sacrement de confirmation. Sa Grâce arriva le samedi au soir. Elle venait de bénir, le matin, la nouvelle église de la baie Saint-Paul. Le Père

Décorby, survenu pendant la cérémonie, l'accompagnait. Plusieurs jeunes gens à cheval, armés chacun d'un fusil, avaient chevauché au-devant de Monseigneur, à six ou sept milles de la mission. Dès qu'ils avaient aperçu leur bien-aimé Archevêque, ils l'avaient salué par de nombreuses décharges; et, après avoir reçu sa bénédiction, ils s'étaient rangés derrière sa voiture pour lui servir d'escorte. Ils arrivèrent vers cinq heures. Les confessions étaient terminées. Tout le monde, réuni à la porte de l'église, se mit à genoux pour recevoir la bénédiction de Monseigneur, à laquelle les jeunes gens répondirent par une nouvelle décharge de mousqueterie.

Le lendemain le R. P. Décorby chantait la grand'-messe. Monseigneur l'Archevêque donna une première instruction en français sur le sacrement de Confirmation, qu'il conféra ensuite à une douzaine de personnes. Dans l'après-midi, Sa Grâce fit un second sermon, en langue crise, félicitant les fidèles sur les bonnes dispositions qu'ils avaient apportées à la retraite, et les engageant fortement à la couronner par un nouveau sacrifice librement et généreusement offert au bon Dieu, celui de s'abstenir, pour la vie, de boissons enivrantes. Soixante-treize hommes, jeunes gens ou garçons, et soixante-cinq femmes ou filles répondirent à l'invitation de leur bien-aimé Pasteur. Ensuite eut lieu la plantation d'une croix à la porte de l'église, en souvenir du Jubilé, et comme témoin de la promesse qu'ils venaient de faire à Dieu. Enfin la cérémonie se termina par le chant du *Te Deum* et la bénédiction du Très-Saint Sacrement.

Ainsi finirent ces jours de salut. Après avoir présenté ses respectueux hommages au grand chef de la prière, et lui avoir demandé une dernière bénédiction, chacun songea à regagner ses pénates, conservant dans son cœur les bonnes paroles qu'il avait entendues. Le 27, au matin,

Monseigneur, ainsi que les RR. PP. Lacombe et Décorby disaient adieu aux Missionnaires du lac Manitoba et reprenaient la route de Saint-Boniface. Les uns et les autres étaient remplis de joie et bénissaient le Seigneur des grâces qu'il avait bien voulu répandre sur la mission de Saint-Laurent.

L'impression produite sur les cœurs par les instructions du R. P. Supérieur de Sainte-Marie avait été profonde. Longtemps après, nos chrétiens parlaient encore avec complaisance de ces jours de véritable joie et de bonheur inaccoutumé. Ils commençaient à comprendre que le joug du Seigneur est doux. Qui avait amené cet heureux résultat? *Hæc mutatio dexteræ excelsi*, bien cher Père. Il y avait environ deux ans que, poussé par le souffle de l'Esprit divin et aussi, sans doute, par l'inspiration de mon bon Ange, j'avais imploré, en faveur de ma pauvre mission, les prières d'un grand nombre de personnes dévotes au Sacré Cœur de Jésus et à Marie Immaculée. Nous avions placé dans notre chapelle une belle image du Sacré Cœur, que le R. P. Tissot nous avait apportée de France. Nous avions parlé à nos gens de cette admirable dévotion. Nous leur avions dit les prodiges qu'elle opère ailleurs, et nous leur avions promis qu'elle en opérerait aussi parmi eux. Enfin, à la fête de Noël, nous avions consacré à cet aimable Cœur la mission tout entière. La protection divine se fit sentir immédiatement. Des difficultés, survenues bientôt après, disparurent comme par enchantement et tournèrent même à bien. Encouragé, je multipliai les recommandations, en réclamant les prières des âmes pieuses; et déjà le bien se faisait, quoique encore insensiblement, lorsque la retraite du Jubilé, en apportant à tous et à chacun des grâces particulières, est venue triompher des derniers obstacles et gagner définitivement à Dieu des cœurs déjà ébranlés. Depuis ce temps,

la parole de Dieu ne retentit plus seulement aux oreilles comme un airain sonnant, elle va au cœur, et un bon nombre s'appliquent aussitôt à la mettre en pratique. Quelques personnes surtout se font remarquer par leur bonne volonté. Les confessions et, par là même, les communions sont devenues beaucoup plus fréquentes. Plusieurs se confessent tous les mois, quelques-uns plus souvent, et les moins fervents tiennent à s'approcher des Sacrements au moins aux principales fêtes de l'année. A la Toussaint et à Noël la plupart se sont nourris du pain des forts. De plus, le jour de Noël, à la messe du jour, quatorze enfants ont eu le bonheur de faire leur première communion. Le Missionnaire a pu se réjouir d'autant plus, en voyant les excellentes dispositions apportées par ces enfants, que depuis longtemps il avait essayé en vain de les préparer à cette importante action. Autrefois, les jours de semaine, personne ne venait à la sainte messe. Avant le Jubilé, on n'y voyait encore que quelques rares personnes, toujours les mêmes. Depuis la retraite, un bon nombre y assistent tous les matins ; et, chaque jour, N.-S. Jésus-Christ reçoit plusieurs visites au Très-Saint Sacrement de l'Autel. Enfin, pendant la retraite, le Révérend Père prédicateur érigea dans notre chapelle les stations du chemin de la Croix. Il fit une instruction sur cette touchante dévotion et expliqua la manière de la pratiquer dignement. Ce fut immédiatement, à l'envi, à qui s'en acquitterait avec plus de ferveur. Elle est devenue la dévotion favorite. A partir de cette époque, il ne se passe guère de jour que quelqu'un ne parcoure la voie douloureuse ; et chaque dimanche, plusieurs fidèles se plaisent à y suivre les traces de Jésus. Daigne le Seigneur leur conserver longtemps ces bonnes dispositions !

Lorsque j'arrivai au lac Manitoba, en octobre 1866, il

y avait à la mission treize familles catholiques, et dix à la Pointe-de-Chênes. La chapelle était une pauvre construction de 30 pieds sur 20, qui menaçait déjà ruine. Rien ne la distinguait des autres maisons du village si ce n'est une petite croix placée au-dessus du faîte. Le Missionnaire avait pour demeure une allonge d'environ 20 pieds carrés. Ce seul et unique appartement lui servait en même temps de salle à manger et de chambre à coucher, de salle d'étude et de chambre de réception, etc., etc. La simplicité recommandée par nos saintes règles, y était strictement gardée. Point de luxe et point de superflu. Une table, un lit, quelques images, deux ou trois chaises, une ou deux cassettes en étaient tout le mobilier. Toutefois cette humble chaumière avait un grand avantage que n'ont pas toutes les grandes et belles maisons de Paris, c'est que nous n'avions qu'une porte à ouvrir pour rendre visite à Jésus au Très-Saint Sacrement. Nous habitions sous ce même toit, lorsque l'arrivée du bon frère Mulvihill, en décembre 1867, fit monter à trois le personnel de notre communauté : un Béarnais, un Breton et un Irlandais, trois bons apôtres! Venus pour évangéliser les pauvres, ils vivaient eux-mêmes pauvrement, comptant plus sur la Providence que sur la générosité des Manitobiens. Dieu merci! elle ne les abandonna jamais et, si la table n'était pas toujours des mieux servies, l'union fraternelle qui régnait entre eux en assaisonnait tous les mets et les leur rendait délicieux.

La première période d'une mission est la plus rude. Le R. P. Simonet en supporta généreusement toutes les rigueurs. Appelé ailleurs par ses supérieurs, il nous faisait ses adieux au mois de janvier 1870. Ce cher Père était très-aimé des habitants du Lac. La manière dont ils parlent encore de lui témoigne de la plus profonde estime et du plus sincère attachement. Nous aussi, nous

le vîmes partir à regret. Il avait été pour nous un Père tendre et bon et le Frère le plus affectionné.

L'Irlandais et le Breton étaient restés seuls. Le Révérend M. Proula leur fut donné pour compagnon au mois de septembre. Ce prêtre zélé et plein de talents nous fut d'un grand secours dans ce temps de troubles et d'incertitudes. Il se soumit avec joie à toutes les incommodités de notre pauvreté et prit part volontiers à nos travaux manuels. Son séjour à Saint-Laurent fut d'environ un an et demi. Il nous quittait à la fin de mars 1872. Au mois de juillet, le R. P. Mc' Carthy vint passer les vacances au milieu de nous et prendre un peu de repos. L'air frais de notre grand lac allait à sa santé. Il nous fut bientôt donné pour faire définitivement partie de notre petite communauté.

Depuis, il n'y a point eu de changement dans le personnel de la maison, mais la mission a pris un tout autre aspect. Plusieurs nouvelles maisons ont été bâties. Nous comptons aujourd'hui trente-deux familles catholiques établies le long du bois sur une étendue de plus de 3 milles, et à une distance d'environ 1 mille du lac. A la Pointe-de-Chênes, le nombre des familles est resté à peu près le même. Nous faisons tous nos efforts pour rapprocher celles-ci, et nous espérons qu'avant longtemps elles seront toutes fixées à la mission. Déjà, avant mon arrivée dans le pays, le R. P. Simonet parlait de construire une nouvelle église et en cherchait les moyens. Nous dûmes attendre encore plusieurs années avant de pouvoir en poser les fondements. Enfin nous en bénîmes la première pierre le 10 août 1873, fête de Saint-Laurent, patron de la paroisse. Nous avons aujourd'hui une belle église de 60 pieds. Chacun des paroissiens y a apporté le travail de ses mains. Mais, ce n'est que grâce à la générosité de Mgr l'Archevêque, de l'honorable James Mc' Ray, et à

quelques souscriptions faites tant parmi les protestants que parmi les catholiques, que nous avons pu ouvrir ce nouveau temple au culte public et en faire la bénédiction le 20 juin de l'année dernière. Les fidèles s'étaient cotisés pour faire chanter ce jour-là une grand' messe en l'honneur du Sacré Cœur de Jésus, tenant à lui consacrer leur nouvelle chapelle et à la mettre sous sa divine protection. Ils ont acheté un petit harmonium qui, chaque dimanche et chaque jour de fête, soutient le chant des enfants, habilement formés par le R. P. Mc' Carthy. Bientôt le modeste clocher sera enrichi d'une magnifique cloche, promise par notre représentant au Parlement local. L'église à peu près terminée, nous avons entrepris une nouvelle bâtisse de 30 pieds, qui servira de maison d'école. Les travaux en sont déjà assez avancés et nous espérons qu'elle sera prête à recevoir les enfants au mois de septembre prochain. Quant à notre résidence actuelle, un peu dans le genre de la première, elle est loin d'être un palais. Nous y sommes à l'étroit, mais déjà les principales pièces de charpente du futur monastère sont rendues sur le terrain, et, Dieu aidant, avant longtemps nous aurons une bonne et grande maison, où, si nous ne goûtons pas toutes les douceurs, nous aurons au moins le suffisant.

J'ai parlé de l'école: Nous avons, en effet, bien cher Père, une école régulière, où une cinquantaine d'enfants viennent apprendre à lire, écrire et calculer. Le français et l'anglais y sont enseignés. La charge en est confiée au F. Mulvihill, qui, malgré ses autres occupations, s'en acquitte avec zèle et réussit à merveille. Les enfants sont généralement très-intelligents et font des progrès rapides. Toutefois un grand obstacle reste à vaincre; c'est que, la plupart des parents ne parlant que le cris ou le sauteux, leurs enfants ne comprennent que fort peu le

français. Pour les y accoutumer, nous avons pris pour règle, depuis deux à trois ans, de ne leur prêcher qu'en cette langue, sauf cependant à leur faire, tous les dimanches soir, une petite instruction, en forme de catéchisme, dans la langue la plus généralement parlée, c'est-à-dire en sauteux. Depuis le mois de février, le R. P. Mc' Carthy se dévoue aussi à l'enseignement à la Pointe-de-Chênes. Cette nouvelle école ne saurait durer longtemps. Mais, en faisant mieux apprécier aux parents tous les avantages d'une bonne éducation, elle les disposera à faire quelques sacrifices pour se rapprocher de la mission, où ils pourront si facilement procurer ce bienfait à leurs enfants.

La population étant peu nombreuse, l'exercice du ministère à Saint-Laurent n'entraîne point de grandes fatigues et ne saurait occuper deux Pères. Mais ici, le Missionnaire, pour vivre, doit gagner son pain à la sueur de son front. Les travaux manuels absorbent donc une grande partie de notre temps ; sans compter les voyages que nous faisons ici et là. En effet, la paroisse de Saint-Laurent n'est pas la seule confiée à nos soins. Nous avons encore à visiter les différents postes échelonnés autour des lacs Manitoba, Winipegons et du Cygne. Pour compléter ce rapport, je dois aussi vous dire un mot de la partie dispersée de notre troupeau. Comme de coutume, j'ai fait cet hiver un voyage dans ces parages. Suivez-moi, révérend et bien cher Père. Je vous parlerai le long du chemin des pauvres chrétiens que nous y rencontrerons.

Un sauvage catholique de la baie des Canards est venu me chercher avec sa traîne à chiens. Il sera mon guide et mon seul compagnon. Le 25 janvier, fête de la conversion de saint Paul, je quitte mes frères et vais camper à la Pointe-de-Chênes. Le lendemain nous passons par la rivière du Cygne et arrivons le soir à la Pointe-aux-

Lièvres. Ici j'entends deux confessions d'enfants. Les catholiques de ces deux endroits vont généralement à Saint-Laurent pour les principales fêtes de l'année. Ils ne sont point nombreux. Je ne compte qu'une seule famille à la rivière du Cygne, et deux à la Pointe-aux-Lièvres, plus une femme, récemment mariée par le ministre à un protestant.

Le 27, nous dînons à la Grande-Pointe. Ici hiverne, dans la maison de son beau-frère et cousin, un métis anglais, converti autrefois du protestantisme à la religion catholique, et baptisé par le R. P. Lestanc. Il s'est livré depuis un an au vice de l'ivrognerie et néglige entièrement ses devoirs. Toutefois, il se dit encore catholique. Il s'est marié l'été dernier à une protestante en présence du P. Mc' Carthy. Je n'ai pu le voir ; il était absent. La mère de son épouse était catholique dans le temps passé. Mariée à un protestant, elle a fait naufrage dans la foi. Elle demeure dans ces mêmes parages, mais je ne l'ai point vue non plus. Notre dîner pris, d'une course nous nous rendons chez le vieux chef sauteux *Jonjons*. Ce vieux chef ne prie pas, mais il a deux de ses enfants catholiques : une fille mariée à un métis sauteux de la mission de Saint-Laurent ; et un fils, son voisin, qui a pour femme une sauvagesse catholique de la rivière Blanche. Mal informé, je n'ai point vu cette famille. Après quelques instants de repos, nous reprenons notre marche et allons à 5 ou 6 milles plus loin demander logement pour la nuit à une famille sauvage de la rivière du Chien. La maison est spacieuse, bien tenue, bien propre. Nous y passons la nuit confortablement. Mais le matin il fait un temps affreux. Nous avons toutes les peines du monde à nous défendre contre le vent du nord, qui finit par nous marquer à la figure. Arrivés au détroit, nous courons nous réfugier sous la hutte d'un sauvage,

misérable réduit de 12 pieds carrés à peine, à moitié enseveli dans la terre et n'ayant pour porte que quelques débris de vieilles couvertures. Nous nous résignons à y passer le reste de la journée et à y attendre le lendemain 29 janvier. Dans cette pauvre chaumière, nous dormons si bien, que le soleil nous surprend entre les bras de Morphée. Lorsque nous partons, les hommes du télégraphe sont déjà à l'ouvrage pour percer la glace et planter leurs poteaux. Nous camperons ce soir à la belle étoile. Cela nous inquiète fort peu. Mais une autre chose nous chagrine. C'est demain dimanche. Nous n'aurons pas la Sainte Messe. Le mauvais temps, en retardant notre marche, nous a privés de ce bonheur. Dieu l'a voulu ainsi. Résignons-nous et dormons en paix. Nous dormons, en effet. Mais, pendant la nuit, la tempête s'est déchaînée ; et le matin, à notre réveil, la poudrerie dérobe à nos regards toute l'étendue du lac. Le Seigneur veut au moins nous obliger au repos et nous donner le temps de chanter ses louanges avec le Psalmiste : *Benedicite, gelu et frigus, Domino... Ignis, grando, nix, glacies, spiritus procellarum : quæ faciunt verbum ejus, laudate Dominum.* Vers midi, le temps se calme. Nous partons ; car nous sommes loin des maisons et nous n'avons plus de poissons pour nos chiens. A quelques milles de la grande pointe de Sable, nous apercevons des épinettes plantées çà et là. C'est de ce côté que nous allons chercher un abri pour la nuit. En un instant la neige est écartée et un beau tapis vert couvre toute la largeur du campement. Mais, hélas ! mon compagnon peut à peine trouver assez de bois sec pour faire deux attisées ; et, pour comble de malheur, la nuit est excessivement froide. Nous avons beau nous recoquiller sous notre robe de buffalo, le froid nous gagne et nous empêche de dormir. Aussi de grand matin nous sommes debout, et le jour vient à peine de

paraître que déjà nous trottons sur le lac. L'espoir de trouver du poisson pour nos infatigables coursiers soutient nos forces et notre course jusqu'au soir. Lorsque nous frappons à la porte du fort de la Compagnie (petit portage la Prairie), le soleil paraît encore. Nous avons parcouru 35 milles dans notre journée. Le commis est absent. Sa dame nous accueille avec politesse et nous offre l'hospitalité, que nous acceptons volontiers. Mais ici encore, point de poissons pour nos chiens. Avant de nous coucher, nous leur jetons, quoique à regret, quelques bouchées de pémikan qu'ils dévorent du meilleur appétit. Plus nous approchons, plus il nous tarde d'arriver au terme de notre voyage. Le 1er février, de grand matin, nous sommes à la pointe à la Saline. Nous y rencontrons le commis du poste que nous venons de quitter. Quand nous avons fait manger nos chiens et qu'ils se sont un peu reposés, nous leur jetons le cri : « Marche ! » et nous voilà partis. Nous nous dirigeons vers l'entrée de la rivière Poule d'eau. Bientôt nous apercevons la maison de Saint-Matth Paul, métis de la Rivière-Rouge, qui depuis trois ou quatre ans s'est fixé dans ces parages avec sa bande d'enfants. A quelque distance de lui est venu camper, l'automne dernier, un sauvage de la baie des Canards. Je consacre à ces deux familles toute la journée du lendemain 2 février, fête de la Purification. Je baptise un enfant ; petits et grands se confessent et les pères et mères reçoivent le pain eucharistique. — Le 3 février nous descendons de 12 milles la rivière. En deux heures nos rapides coursiers nous font arriver à l'Equerre. Bien vite tous les catholiques se rassemblent. Je chante un cantique, fais la prière et leur donne une petite instruction, après laquelle tous, à l'exception d'un seul, s'approchent du saint tribunal de la Pénitence. Je baptise deux enfants, et le lendemain sept personnes ont le

bonheur de communier. A part des familles de traiteurs, il y a ici cet hiver cinq familles catholiques. Pauvres sauvages ! Il y en a parmi eux qui aujourd'hui prient et demain ne prient plus. Mais si leurs enfants tombent dangereusement malades et que leurs médecins soient impuissants pour les guérir, alors leur foi se réveille et ils promettront de faire chanter des grand'messes. — Le 4 février, nous retournons sur nos pas, nous dînons chez Saint-Matth et allons camper à la pointe à la Saline. Le vieux Loyer, sa femme, ainsi que mon compagnon de voyage, se confessent et communient tous les trois le lendemain. Ce même jour, 5 février, nous arrivons avant midi à la Saline. Deux familles métisses y sont établies. Comme de coutume, elles jeûnent, et elles périraient de faim si les lièvres n'étaient en abondance (1). Je passe avec elles le dimanche, leur donne quelques petites instructions, confesse petits et grands et donne la sainte communion aux pères et mères. La veille, mon compagnon de voyage a pris les devants. — Le 7 février, au lieu de coursiers gras et bien attelés, mon nouveau guide n'a que des carcasses de chiens avec une traîne et des harnais d'aussi chétive apparence. Mais, taisons-nous ; nous voyageons en pays sauvage, personne ne rira de nous. Tout ce que je demande, c'est que ces squelettes vivants traînent ma cassette jusqu'à la rivière aux Epinettes. Dieu aidant, nous y arrivons avant le coucher du soleil. C'est ici que s'est fixé, depuis deux ans, J.-Baptiste Napakisit (le Pied plat), qui est allé me chercher au bout du lac. Les sentiments admirables de foi et de dévoue-

(1) Le lecteur comprendra difficilement comment on est condamné à jeûner et à peine préservé de mourir de faim, avec des lièvres en abondance ; c'est qu'il juge des lièvres de ces pays d'après ce qu'il sait de nos lièvres d'Europe. Le lièvre d'Amérique, au contraire, est un pitoyable gibier et un détestable manger.

ment de ce petit sauvage feraient rougir bien des chrétiens des pays civilisés. Sa famille, ainsi que celle de son frère William et celle de sa sœur Julie, sont, pour le moment, les seules résidantes aux Epinettes. Je reste avec elles toute la journée du 8. Parents et enfants se confessent et trois ont le bonheur de recevoir la sainte communion. — Le 9, je me rends avec mon Baptiste à la baie des Canards. Les habitants de cette place et quelques autres ont voulu le choisir pour leur chef. Il a enfin consenti, dans l'espoir, si le gouvernement accepte sa nomination, de voir se réaliser le plus ardent de ses désirs : entendre plus souvent parler de Jésus-Christ et de sa doctrine, et procurer à ses enfants et à ceux des autres le bienfait d'une éducation chrétienne. Il est porteur d'une lettre du commissaire des Indiens, auquel les sauvages avaient écrit pour lui faire connaître le résultat de leur assemblée. M. Provencher ne leur donne pas une réponse définitive. « Il faut, leur dit-il, qu'il en écrive au surintendant des affaires indiennes à Ottawa, et qu'il attende sa décision. » Tous les hommes convoqués viennent apprendre ce que dit le *chonia-okima*. J.-Baptiste Napakisit rend compte de sa mission. Après quoi, je fais deux baptêmes, j'entends quatre confessions et le lendemain je donne quatre communions. — Le vendredi 11, je chausse mes raquettes et pars pour le lac du Cygne. La nuit nous surprend en chemin. Nous campons à la belle étoile, par un beau temps calme, sous un ciel pur, sans nuage et parsemé de mille astres brillants ; mais aussi par un froid des plus intenses. Nous dormons très-peu. — Le 12, vers midi, nous saluons le vieux Canadien Genaille et sa vieille Charlotte. Tous les hivers, le jeûne est ici la règle générale. Cette année ne fait pas exception. Toutefois, plein de confiance dans le Dieu qui prend soin des petits oiseaux, je séjourne là plus longtemps qu'ailleurs.

Les travaux de mon ministère pendant ces quatre jours sont : quatre baptêmes d'enfants, un baptême d'adulte, deux mariages, une première communion et sept autres communions. Les familles catholiques résidant actuellement au lac du Cygne sont au nombre de sept. Trois familles sont allées se fixer plus loin, savoir le fameux Kijikous (Petit Ciel) et sa parenté. Il y a, de plus, au lac du Cygne, quelques familles protestantes, les Brass, dont la mère était catholique autrefois. Plusieurs d'entre eux sont venus aux instructions le dimanche et en semaine. Quant aux quatre ou cinq familles sauvages protestantes ou infidèles, établies autrefois le long de la rivière du Cygne, elles ont suivi leur chef et parent Kijikous. — Le 16, je reprends le chemin de la baie des Canards, où, après avoir marché toute la journée à la raquette, j'arrive à la tombée de la nuit. Je tenais à me rendre ; car, demain 17, est un jour mémorable pour la Congrégation ; et, puisque je n'ai pas le bonheur de célébrer cette fête en famille, et de goûter, au milieu de mes frères, toutes les douceurs du *Quam bonum et quam jucundum*, je veux au moins, en renouvelant mes vœux, m'unir à eux de cœur, et offrir à leur intention le saint sacrifice de la Messe. Pendant les deux jours que je stationne à la baie des Canards, j'entends encore quelques confessions, donne une communion et réhabilite un mariage déjà fait par le ministre, deux ou trois semaines seulement avant mon arrivée. Je dois signaler, parmi les bons résultats de ma visite, la cessation d'un concubinage dont le scandale affligeait le pays depuis plusieurs années.

Enfin, mon révérend et bien cher Père, j'ai visité tous les pauvres catholiques de ces parages, je dois songer au retour.

Baptiste Napakisit m'accompagne encore jusqu'au poste Manitoba. Nous ne suivons pas tout à fait le

même chemin. J'ai encore deux places à visiter, en passant. — Le 23 février, après avoir marché toute la journée par une poudrerie effrayante, nous venons camper chez Joseph Beauchamp. Ce malheureux, autrefois citoyen de la baie des Canards, est venu se fixer au milieu des sauvages, à environ 12 milles du fort de la Compagnie. Ces sauvages, il est vrai, sont, pour la plupart, catholiques, mais catholiques de nom et seulement par le baptême. Ils ne connaissent ni prière, ni rien en fait de religion, et ils ont bien des défauts. Toutefois, ils ne feront jamais baptiser leurs enfants par le ministre, bien qu'ils en aient plus d'une fois l'occasion. Quelques-uns sont venus à confesse, et j'ai baptisé deux enfants. — Le 24, à midi, nous arrivions chez Alexandre Campbell (à Notre-Dame du Lac). Campbell est un vieux métis écossais. Après avoir fait le catéchisme pendant quelques jours, je quittai, le 29, le poste Manitoba ; j'étais de retour à Saint-Laurent le 1er mars au soir, et je retrouvais mes Frères en bonne santé. Généralement, dans toutes les stations que j'ai faites, j'ai trouvé chez nos gens des dispositions meilleures que de coutume, mais l'éparpillement de nos brebis le long des lacs et des rivières sur une grande étendue de terrain rend très-difficile l'évangélisation de ce pays ; le voisinage des protestants et des païens et la rareté inévitable des visites du Missionnaire constituent pour nos pauvres chrétiens un véritable danger. Si tous ces petits groupes se réunissaient en un seul endroit, le prêtre, ayant moins de distance à parcourir, pourrait séjourner plus longtemps et instruire davantage.

Pour compléter ce rapport, je dois vous dire un mot de la rivière Blanche. Elle est située à l'ouest du lac Manitoba, vis-à-vis de la mission de Saint-Laurent, qui est à l'est, Le Missionnaire s'y rend deux fois par an. Si les

sauvages avaient voulu l'écouter en prenant place sur les bords de cette rivière, il y aurait là aujourd'hui une mission aussi prospère que celle de Saint-Laurent.

Je compte plus d'une vingtaine de familles catholiques qui apparaissent de temps en temps dans ces parages. Mais la vie nomade a toujours eu pour eux trop d'attraits ; et ils ont préféré s'exposer au jeûne et à toutes sortes de privations, et jouir de la liberté de camper où bon leur semble. Il n'y a donc d'établies à la rivière Blanche que trois familles catholiques, et, avant longtemps, elles seront contraintes d'aller se fixer ailleurs, les protestants étant déjà à peu près maîtres de la place. Quant aux autres familles, elles continuent à errer çà et là dans la forêt et le long des lacs. Plusieurs restent des années entières sans voir le Prêtre. Toutefois la plupart commencent à comprendre que le Missionnaire avait raison. Elles ont pris l'argent du Traité et elles font des efforts pour se réunir sur leur réserve le long du lac, à 15 ou 20 milles de la rivière Blanche.

C'est encore à la rivière Blanche que nous nous rendons pour voir ces sauvages catholiques. Il y a quelques années, une petite chapelle y avait été bâtie. Elle ne fut jamais achevée. Il y a deux ans, le feu ayant couru dans la prairie, la chapelle devint la proie des flammes, un mois ou deux avant l'époque qu'ils avaient déterminée pour travailler à y mettre la dernière main. Au commencement de janvier dernier, avant de partir pour la baie des Canards, j'y ai fait une courte apparition ; je me suis même rendu, pour la première fois, jusqu'à leur nouvelle réserve. Il avait été convenu que j'arriverais le 20 mars au lieu ordinaire du rendez-vous, à la rivière Blanche. Ils m'avaient promis de s'y trouver tous réunis pour cette époque, la plus favorable, disaient-ils, le poisson abondant dans la rivière. J'ai été fidèle à ma parole. Mais

malheureusement les pauvres sauvages s'étaient trompés dans leur calcul. Le dégel venant plus tard cette année, le poisson n'était point encore rentré dans la rivière. Ils jeûnaient et étaient dispersés chacun de son côté. Après quatre à cinq jours, j'ai été contraint de revenir. La partie a été remise au mois de juin ou de juillet. Ils ont bien besoin de la visite du Prêtre ! Un bon nombre de grands enfants et même plusieurs personnes âgées n'ont point encore fait leur première communion. Daigne enfin le Seigneur avoir pitié d'eux et les combler de ses bénédictions les plus abondantes!

Agréez, mon révérend et bien cher Père, tous les sentiments bien affectionnés et respectueux de votre indigne et dévoué Frère,

J. CAMPER, O. M. I.

SAINT-ALBERT.

LETTRE DU R. P. LEDUC AU R. P. AUBERT.

N.-D. des Victoires, au lac Labiche, le 27 février 1877.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE AUBERT,

L'année dernière, à pareille époque, j'envoyais directement à notre bien-aimé Père général un long rapport sur la mission du lac Labiche depuis sa fondation jusqu'au 1er janvier 1876. Puisque vous êtes chargé d'une manière plus spéciale, mon révérend Père, de tout ce qui a trait aux missions du Nord-Ouest, missions auxquelles vous avez vous-même si bien travaillé et dont vous vous préoccupez encore avec une affection toute paternelle, c'est à vous que j'adresse aujourd'hui ces quelques lignes. Puissent-elles vous intéresser un peu.

Le 2 janvier 1875, après sept jours de voyage en trai-

neau d'hiver, j'arrivai bien fatigué du lac Labiche au fort Edmonton. J'avais l'intention d'y passer la nuit, les mauvais chemins, la neige et la poussière m'ayant empêché d'arriver à temps pour souhaiter une bonne et heureuse année à Mgr Grandin, notre Évêque vénéré, et à mes Frères de Saint-Albert. Mais un commis du fort me remit de la part de Sa Grandeur une lettre à moi adressée à Notre-Dame des Victoires, lettre qui me décida à me rendre le soir jusqu'à Saint-Albert. Monseigneur me disait : « Je ne sais, très-cher Père, quand vous pourrez venir nous faire société, mais je vous assure que je désirerais bien vous voir aujourd'hui même. » Aussitôt j'attelle, et en route. Je surprends Monseigneur, les Pères et les Frères à une heure déjà assez avancée dans la nuit. Je me dédommage amplement pendant dix ou douze jours du triste jour de l'an que j'avais dû passer dans le bois, avec un gros froid et une grosse tempête de neige. A la fin de janvier, j'étais de retour au lac Labiche, où je retrouvais le bon P. Remas occupé, comme toujours, à instruire journellement tantôt des enfants, tantôt des adultes, tantôt des vieillards, hommes ou femmes, que nous gardons à tour de rôle à la maison pour les préparer soit au baptême, soit à la première communion, soit à la confirmation, soit même à la réception de ces trois sacrements le même jour. Le R. P. Husson, ainsi que les deux Frères novices Le Serrec et Dupyre, travaillaient d'arrache-pied à l'étude si difficile de la langue montagnaise. Pour moi, devant partir à la fin de mars pour la rivière Rouge, où m'appelaient quelques affaires relatives au diocèse de Saint-Albert et au vicariat Mackenzie, je mis en ordre les notes ou documents qui m'étaient nécessaires pour prêcher à la communauté notre retraite annuelle du 17 février. Nous nous trouvâmes onze Oblats réunis, profès ou novices, pour ces exercices si importants.

Ce fut pendant cette retraite que les deux Frères scolastiques novices reçurent l'onction sacerdotale des mains de Mgr Faraud. C'était la première fois que pareille cérémonie avait lieu à Notre-Dame des Victoires. Nos bons chrétiens assistèrent nombreux et recueillis à l'ordination. Au fur et à mesure que Sa Grandeur faisait les cérémonies prescrites, j'interprétais au peuple en langue crise les prières ou exhortations du pontifical aux ordinants, j'expliquais en détail l'imposition et la consécration des mains, la tradition des instruments, la collation des pouvoirs pour la rémission des péchés, etc., etc. Je vous demande si nos chrétiens, généralement avides de la parole de Dieu, écoutaient attentivement des choses si belles en elles-mêmes et si nouvelles pour eux. Le 17 février, nous clôturions notre retraite par la rénovation joyeuse de nos vœux, présidée par Mgr d'Anemour. Presque immédiatement après je dus prêcher la retraite annuelle des Sœurs de Notre-Dame des Victoires et celle de leurs bonnes filles. Pendant ce temps le P. Husson continuait d'aller chaque dimanche au fort de la Compagnie, station Saint-Valentin, afin de procurer aux chrétiens de cette mission la facilité d'assister à la sainte Messe et d'entendre la parole de Dieu. Bientôt, le plus fort de l'hiver touchant à sa fin, je dus songer à partir pour Saint-Albert afin de n'être pas surpris en route par le dégel, comme cela m'était arrivé l'année précédente. Après avoir reçu les instructions de Mgr d'Anemour et sa bénédiction, j'embrassai cordialement Pères et Frères, dis adieu au cher P. Husson, que je ne devais pas retrouver au lac Labiche à mon retour de Saint-Boniface, puis je montai dans ma carriole, traînée par quatre vigoureux chiens et, en route pour Edmonton. Le 6 ou 7 d'avril j'étais à Saint-Albert, où j'eus le plaisir de passer les fêtes de Pâques. Je profitai de ce séjour pour recevoir de Mgr Grandin les instructions né-

cessaires relatives à mon voyage à Winipeg; aussi le R. P. Lestanc et moi nous pûmes à loisir réviser et régler nos comptes avec la Compagnie de la baie d'Hudson, puis, au moment où je m'y attendais le moins, une lettre d'Edmonton m'annonça qu'une berge était sur le point de partir pour Carlton. L'officier en charge, l'honorable M. Hamilton, m'offrait gracieusement un passage, ajoutant que nous aurions avec nous le colonel Jervis, autre ami de nos missions. J'acceptai avec joie l'invitation qui m'était faite et me préparai à la hâte au départ. Deux jours après nous voguions dans notre primitive embarcation sur la Saskatchewan. Le soir, nous campions aux casernes du gouvernement, où j'arrivai harassé, presque malade. Le lendemain, ce malaise avait disparu, et en six jours, grâce à un bon vent et à nos six vigoureux rameurs, nous avions parcouru les 600 milles environ qui nous séparaient du fort Carlton. Je trouvai là, en charge du fort, l'excellent M. Clarke, autre ami dévoué de nos missions, du P. Leduc et de Mgr Grandin en particulier. Aussitôt cheval et voiture furent mis à ma disposition et le soir, à onze heures, je surprenais les bons Pères André et Fourmond à leur mission de Saint-Laurent. Le P. André devait m'accompagner à Saint-Boniface. J'avais hâte d'arriver, je voulais faire le voyage aussi promptement que possible. Le R. P. André se mit donc en frais de préparer chevaux et voiture, puis nous allâmes au fort Carlton, où je devais régler une partie des comptes de Saint-Albert et de Mackenzie. Le lendemain matin, je sentis les premières atteintes de mon rhumatisme inflammatoire. J'en informai le P. André en lui disant qu'il devrait se rendre sans moi à Saint-Boniface, qu'il allait m'être impossible de continuer mon voyage par terre. De fait le lendemain je dus me mettre au lit. Le P. Fourmond, que M. Clarke avait envoyé chercher, vint s'installer

mon garde-malade. Pendant trois semaines je restai cloué sur mon lit au fort de la Compagnie. Je ne saurais jamais assez remercier M. Clarke et sa dame de leur attention, de leur bienveillance et de leur charité pour moi. Oh! que le bon Dieu les récompense et leur accorde *donum veræ fidei*. Inutile de dire que le R. P. Fourmond fut pour moi, pendant mon séjour à Carlton, un infirmier, un frère, un père tout dévoué. Sur ces entrefaites, l'unique steamboat de la Saskatchewan arriva d'Edmonton à Carlton, ayant à son bord le R. P. Brunet et le F. Piquet. Le premier était destiné aux missions du Cumberland; le deuxième devait, par la première occasion, prendre le chemin de l'île à la Crosse. Quatre soldats me portèrent solennellement à bord du steamboat, où le cher P. Brunet me servit d'infirmier dévoué. Neuf jours après nous arrivions à Saint-Boniface. J'avais pu, sans trop de fatigue, supporter le voyage. Je trouvai à Saint-Boniface le repos et les soins dont j'avais besoin. Avec quel bonheur je revis Mgr Taché et les Pères de la rivière Rouge, que j'avais quittés dix ans auparavant. J'eus le bonheur de rencontrer là aussi le R. P. Soullier, visiteur. Je ne regrettais qu'une chose, c'est que ce bon Père visiteur ne pût continuer son voyage jusqu'à Saint-Albert, où Mgr Grandin aurait été si content de le voir. Pendant deux mois je dus garder le lit ou la chambre à l'Archevêché, ne pouvant que par intervalles m'occuper d'affaires avec le R. P. Maisonneuve, notre procureur à Saint-Boniface, pour les missions du Nord. Pendant ce temps, comme toujours, Mgr Grandin, dans le diocèse de Saint-Albert, prêchait d'exemple surtout. Il partait, toujours souffrant et presque malade, pour aller visiter la partie sud-ouest de son diocèse. Il allait ainsi voir et encourager les RR. PP. Scollen et Doucet qui, depuis plusieurs années, travaillent avec zèle au milieu des Pieds-Noirs.

Le R. P. LESTANC gouvernait de son mieux la mission de Saint-Albert, où il ne manquait ni d'ennuis ni d'occupations. Au lac Labiche, Mgr FARAUD équipait et faisait partir la berge destinée à transporter les pièces du Mackenzie, puis il dirigeait les travaux des champs, la reconstruction de notre petit moulin à farine et à scie, devait s'occuper des mille petits détails de l'administration de la mission en mon absence, et, enfin, au départ du R. P. REMAS, Sa Grandeur devait assumer la charge de maître des novices. A l'île à la Crosse, le R. P. LEGEARD s'efforçait de faire face à tous les besoins temporels et spirituels de sa mission, tandis que le P. MOULIN accompagnait les chasseurs de Carlton et que le R. P. FOURMOND, tout en donnant ses soins spirituels aux chrétiens de Saint-Laurent, s'occupait activement de la culture de son petit champ et de l'érection d'une importante bâtisse au lac Canard, entre Carlton et sa mission. Le R. P. GASTÉ restait seul au lac Caribou, instruisant les sauvages qui viennent continuellement et à tour de rôle, visiter la mission, pendant que son jeune et zélé compagnon, le R. P. BONALD, visitait les différents postes du district de la Rivière aux Anglais. Au nord-ouest de Saint-Albert, au petit lac des Esclaves, les PP. DUPIN et BOURGINE avaient à endurer bien des misères et des privations dans une mission importante, qui ne fait encore, pour ainsi dire, que de commencer. Le P. VEGREVILLE soignait la mission du lac Sainte-Anne, et commençait, à l'âge de cinquante ans, l'étude de la langue assiniboine. Les PP. LEGOFF et CHAPELLIÈRE secondaient de tout leur cœur le R. P. LEGEARD; le P. FAFARD, dans toute la ferveur du zèle sacerdotal, donnait ses soins aux chasseurs de Saint-Albert; le P. BLANCHET aidait le P. LESTANC dans son administration temporelle et desservait le fort Edmonton... Le P. GRANDIN dirigeait le collége de Saint-Albert, et fai-

sait la classe de latin à ses jeunes séminaristes, tandis que le P. TOUZE finissait son noviciat pour aller ensuite rejoindre les Missionnaires des Pieds-Noirs à la rivière des Arcs. Et tous nos bons Frères convers rendaient des services signalés dans les différentes missions où l'obéissance les a placés. Quant à moi, vers le milieu du mois d'août je commençai à revenir vite à la santé et songeai sérieusement à reprendre le chemin du Nord. Je réglai différents comptes avec le R. P. MAISONNEUVE, m'entendis avec lui pour le transport annuel des pièces destinées aux vicariats de Saint-Albert et d'Athabaskaw-Mackenzie, puis le 14 septembre je partais avec une caravane du gouvernement en destination pour la rivière Bataille, à 40 milles au nord du fort Carlton. Le lendemain je rencontrai le bon P. REMAS, arrivant de Notre-Dame des Victoires du lac Labiche. Nous n'eûmes guère que le temps de nous communiquer les principales nouvelles et nous dûmes nous séparer. Combien j'aurais désiré que notre rencontre eût lieu de manière à nous permettre de passer la nuit ensemble, j'avais tant de choses à lui demander par rapport à nos chères missions du Nord ! Quelques jours plus tard je rencontrai le P. DECORBY, revenant du lac Qu'appelle. Ce cher Père, que je n'avais pas vu depuis douze ans, revint sur ses pas pour camper avec moi. Nous passâmes, bien entendu, une bonne partie de la nuit à parler sous la tente, et le lendemain il fallut se dire adieu pour bien des années encore peut-être. A la fin d'octobre, j'arrivai bien portant chez les RR. PP. FOURMOND et ANDRÉ à Carlton. Je ne pus me reposer que deux jours, la saison était avancée et j'avais encore 400 milles pour me rendre à Saint-Albert et 160 de là au lac Labiche. A la Toussaint, j'arrivai au fort Pitt, où la neige me força à laisser wagon et charrette pour prendre une traîne d'hiver. A Victoria, c'est-à-dire 90 milles avant d'arriver

à Saint-Albert, plus de neige. Je montai alors à cheval, et, le 10 novembre, à deux heures de l'après-midi, je recevais la bénédiction de Mgr Grandin et je revoyais, content et joyeux, les Pères et Frères de Saint-Albert. Le P. Grouard m'attendait là depuis plus d'un mois déjà. Mgr Grandin voulut que je me reposasse quelque temps à Saint-Albert avant de reprendre le chemin du lac Labiche. Enfin, le 10 décembre, j'arrivai à cette mission, que j'avais quittée le 28 mars précédent.

Cette mission, dédiée à Notre-Dame des Victoires, peut avoir une population d'environ 500 âmes; malheureusement, cette population est loin d'être réunie sur un seul point; à part un certain nombre d'habitations formant un petit village à quelques centaines de mètres au nord de notre maison, tous les autres habitants sont disséminés çà et là dans leurs cabanes, bâties presque toutes autour du lac. D'autres sont établis sur les lacs de Môle et Castor, à quelque 20 milles d'ici, de sorte qu'il nous est très-difficile de réunir tous nos chrétiens à l'église. Néanmoins, régulièrement, deux fois par an, ils tiennent à venir tous à la mission pour les fêtes de Noël et de Pâques. Dans l'intervalle de ces fêtes, ils viennent à tour de rôle. Les PP. Grouard et Collignon ont été dernièrement visiter les plus éloignés et leur donner une petite mission. Cette visite a certainement eu de bons résultats et fait beaucoup de bien. En outre, chaque dimanche, le P. Collignon se rend au fort de la Compagnie, station Saint-Valentin, et là il instruit, confesse et communie les chrétiens établis de ce côté. Deux fois par an aussi, au printemps et à l'automne, de douze à quinze familles montagnaises viennent du lac Froid au lac Labiche pour se confesser et recevoir la sainte communion avant de se disperser dans les bois pour la chasse, qui est pour ainsi dire leur unique moyen de subsister. Un assez

bon nombre de Cris du lac Castor, auxquels il faut joindre quelques métis, sont encore infidèles. Mais, grâce au bon Dieu, tous les ans, quelques-uns d'entre eux ouvrent les yeux à la vérité et embrassent notre sainte religion. C'est ainsi que chaque année nous avons un certain nombre de baptêmes d'adultes à enregistrer. Depuis cet automne, trois métis ou sauvages sont ainsi venus à la mission demander à se faire instruire et à recevoir la grâce du baptême, ce qui leur a été accordé de grand cœur. L'un d'eux semblait même avoir le pressentiment de sa mort prochaine. Après son baptême il reprit le chemin de la forêt ; mais, quelques jours plus tard, il était atteint d'une grave maladie qui l'emportait promptement; aujourd'hui il est au ciel, où il prie pour nous et pour nos œuvres. L'année précédente, une pauvre vieille sauvagesse que j'avais aussi instruite, baptisée et communiée quelque temps auparavant, quittait tranquillement la terre, loin de la mission, mais bien préparée et ayant parfaitement, sans nul doute, conservé la grâce de son baptême.

L'orphelinat et l'école du lac Labiche sont aussi en voie de prospérité. Nous avons maintenant deux Sœurs institutrices : l'une pour le français et l'autre pour l'anglais. Depuis l'automne dernier les enfants ont fait des progrès vraiment surprenants. Mgr d'ANEMOUR, les Pères de la mission et moi, nous leur faisions tout récemment passer un petit examen dont nous avons été très-satisfaits. Mgr FARAUD était surpris et enchanté. Le 17 février au soir, ces mêmes enfants nous ont donné une petite séance des plus agréables. Ils ont joué deux pièces, l'une en français et l'autre en anglais. Tous les notables de la place, catholiques et protestants, avaient été invités. Tous ont été on ne peut plus agréablement surpris et contents. Et, de fait, il est vraiment étonnant qu'en si peu de temps

les enfants en soient venus là. Je voudrais pour tout au monde avoir un local convenable pour les petits garçons ; avant peu j'espère voir sous ce rapport mes vœux réalisés.

Quant à la communauté que nous formons, elle est plus nombreuse que jamais. Six Pères, un Ecclésiastique étranger et six Frères convers. C'est ici une véritable université où l'on peut conférer les grades en cri, en montagnais, en anglais, en théologie, en dessin, en peinture, voire même en mathématiques. C'est une vraie maison d'étude ; il y a au moins de quinze à vingt classes par semaine. Aussi personne n'a le temps de s'ennuyer. Les jeunes Pères sont pourtant extrêmement fatigués ; ils ont trop étudié, ils ont besoin de quelques jours de repos et de distraction. A cet effet, je les envoie passer quelques jours à Saint-Albert ; sept jours de voyage pour aller, autant pour revenir, une semaine avec Mgr Grandin et les Pères d'Edmonton, tout cela les délassera un peu, j'espère. Ils se préparent joyeusement à partir après-demain matin.

Puissent ces quelques lignes, mon révérend et bon Père, vous être agréables ! Je me recommande à vos prières et saints sacrifices.

Votre affectionné Frère en J. M. J.

H. Leduc, o. m. i., Prêtre.

ILE A LA CROSSE.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DU RÉVÉREND PÈRE LÉGEARD AU R. P. MARTINET.

Mon Révérend et bien cher Père,

Voici quelques renseignements sur les missions que nous desservons. Ce sont les missions du lac Froid, celle

du lac Canot, celle du portage la Loche et enfin celle de l'île à la Crosse. Précédemment, nous étions également chargés de celle du lac Vert, mais depuis que le P. Moulin y réside nous n'avons plus à nous en occuper.

1° *Mission de Saint-Raphaël* (lac Froid). — Je laisse la parole au R. P. Legoff, qui vous dira mieux que moi l'état de cette mission, ce qu'il y a fait et ce qu'il y reste à faire. Voici ce qu'il m'écrit : « Que vous dirai-je de la mission du lac Froid? vous savez bien ce qu'il en est et ce que j'y ai fait. C'était bien triste, autrefois, que ce lac Froid! et même encore aujourd'hui, après trois missions que j'y ai données, il s'en faut que tout y soit en odeur de sainteté.

« Il y avait une dizaine d'années que ces pauvres gens, à part trois ou quatre, ne fréquentaient presque plus aucune mission. Et comme durant ce temps aucun Missionnaire n'alla voir ce qu'ils faisaient ainsi cachés au fond des bois, il en résulta qu'ils tombèrent peu à peu, faute d'instruction, dans une ignorance et une indifférence bien grandes. La cause de cette triste défection était venue du découragement où les avait jetés la conduite honteuse de celui qu'ils regardaient jusque-là comme leur chef. Ce pauvre malheureux, ayant renvoyé sa légitime épouse, s'était attaché à la veuve de son frère et s'obstinait, malgré toutes les prières et toutes les remontrances, à vivre en concubinage avec elle. C'était quelque peu décourageant, en effet, qu'un tel exemple venant d'un tel homme; d'autant plus que les autres, voyant leur chef excommunié, se regardaient, par le fait, comme plus ou moins excommuniés eux-mêmes.

« Dès que l'obéissance me plaça à l'île à la Crosse, ma pensée se tourna vers ces pauvres gens. Mais que faire? je ne faisais que bégayer le montagnais. Les aller

attaquer dans cette condition, c'était m'exposer à un échec certain ; j'ai donc attendu trois ans. Ce n'est qu'au bout de ce temps que j'ai trouvé la hardiesse et la confiance nécessaires pour entreprendre cette pénible et difficile mission. La chose pressait d'autant plus que je voyais arriver le moment où les jeunes gens de cette triste place, tous issus de frères et sœurs, tous cousins germains par conséquent, s'uniraient entre eux par des mariages incestueux. Il importait d'empêcher cela ; ce n'était pas facile, car la plupart de ces jeunes gens avaient l'âge de se marier et, du reste, tenaient à le faire le plus tôt possible. Comment faire alors? personne ici parmi nos Montagnais n'étant jaloux de donner ses enfants à des gens si mal famés. Oh ! j'étais bien inquiet, lorsque, il y a trois ans, j'entrepris pour la première fois de franchir les 40 à 50 lieues qui nous séparent du lac Froid ! J'avais confiance en Dieu, mais aussi j'appréhendais beaucoup la fureur du diable. Je vous avouerai même que ma confiance devenait parfois bien faible en face de ces appréhensions. Durant mon voyage qui fut de quatre jours pour arriver au premier village, l'esprit nuit et jour préoccupé de cette affaire, je cherchai et imaginai bien des expédients dont le meilleur en définitive ne me rassurait guère. Enfin, le dernier jour, comme je traînais péniblement mes raquettes à la suite de mes quatre jeunes gens, la pensée me vint de m'adresser à l'archange saint Raphaël. Je songeai à ce qu'il fit pour Sara, à ce qu'il fit pour le vieux Tobie, et comme tous les pauvres sauvages que j'allais visiter se trouvaient à la fois dans le cas de Tobie et dans celui de Sara, je le priai de mon mieux, d'opérer en leur faveur cette double merveille qui délivra Sara et guérit Tobie ; d'abord en éloignant d'eux le démon qui les ensorcelait, puis en leur appliquant le remède nécessaire pour guérir leurs yeux

aveuglés par l'ignorance et la superstition, et leurs cœurs souillés et endurcis. En même temps je mettais ce pays et ses habitants sous sa protection, et lui promettais, pour le cas où une mission serait bâtie au lac Froid, de faire en sorte qu'elle lui fût dédiée.

« Cette première visite eut pour résultat, d'abord, de leur prouver que, loin de les mépriser, je les aimais, ce qui est beaucoup ; ensuite, de leur faire voir que j'entendais les tirer de cet état de dégradation et de déconsidération dans lequel ils vivaient ; puis enfin, après des débats qui durèrent au moins quatre heures, de séparer le malheureux concubinaire cause de tout le mal, de le séparer, dis-je, de cette femme qui, comme je vous l'ai dit, n'était autre que la veuve de son frère. En même temps, après les avoir tous confessés, j'obtins d'eux la promesse qu'ils songeraient désormais sérieusement au salut de leurs âmes ; l'on m'assura aussi que les mariages incestueux que je craignais n'auraient pas lieu.

« L'année suivante, je leur renouvelai ma visite. Mais, hélas ! le malheureux concubinaire n'avait pu résister à sa passion, et était retourné à son vomissement. Pour comble de malheur, redoutant d'avance l'effet d'une entrevue avec moi, qui ne suis pourtant pas bien terrible, il avait pris la fuite avec sa concubine, se proposant de ne revenir chez lui que lorsqu'il pourrait présumer que je serais parti et que la rencontre tant redoutée par lui n'aurait pas lieu. Heureusement pour moi et aussi pour lui, il calcula mal et arriva chez lui tandis que j'y étais encore. Il était tout honteux d'avoir manqué à sa parole, et en même temps tellement dominé par sa passion, qu'il paraissait difficile de le détacher de cette malheureuse, qui ne valait pas mieux que lui. Il s'en sépara pourtant et promit d'être plus ferme à l'avenir. Hélas ! il retomba encore malgré toutes ses promesses, et ce n'est qu'à la

troisième visite que je leur ai faite cette année que j'ai enfin réussi à les séparer définitivement.

« J'ai fait là quatre mariages bien assortis, lesquels selon toutes les prévisions humaines, nous donnent les meilleures garanties pour l'avenir. Il y reste encore plusieurs jeunes gens à marier, mais le plus difficile est fait et j'espère que si l'on peut sanctifier encore quelques alliances dans ces familles dégénérées, on les tirera définitivement de l'état de dégradation dans lequel elles sont tombées. Je n'ai pas la liste de toutes ces familles, je ne puis donc évaluer au juste le nombre des personnes qui se trouvent au lac Froid que d'une manière approximative. Le nombre me paraît être entre quatre-vingts et cent. »

Il y a aussi, au lac Froid, quelques familles crises encore infidèles. Comme elles ne viennent jamais par ici, j'ignore leur nombre. Il est probable qu'elles ont dû voir des Missionnaires sachant le cris, soit au fort Pitt, soit au lac Labiche où elles peuvent se rendre sans difficulté. Pour plus de sûreté, cependant, le R. P. Legoff étudie actuellement le cris, afin de pouvoir instruire un peu ces pauvres gens quand il ira visiter ses Montagnais le printemps prochain.

2° *Mission de la bienheureuse Marguerite-Marie* (lac Canot). — Cette petite mission est la plus favorisée de toutes celles dont nous nous occupons, en dehors de l'île à la Crosse. Depuis l'automne de 1875, elle a eu l'avantage d'être visitée plusieurs fois. Le R. P. Moulin y est venu, du lac Vert, passer une semaine en janvier dernier. Le R. P. Chapellière y est resté depuis le 4 avril jusqu'au 10 juin, et depuis le 28 août jusqu'au 23 septembre ; ce qui n'a pas empêché ces bons sauvages de venir, au printemps et à l'automne, suivre les exercices de la mission que nous donnons régulièrement, à cette époque, à tous les

sauvages réunis. Souvent aussi nous les voyons dans le courant de l'été lorsqu'ils viennent, au fort de la compagnie de la baie d'Hudson, chercher ce dont ils ont besoin. Il est bien rare qu'ils ne se confessent pas en passant ici. Pauvres sauvages ! ils ont bien leurs défauts, il s'en faut qu'ils soient parfaits, mais il faut leur rendre le témoignage qu'ils sont bien dociles, bien obéissants, remplis de bonne volonté et qu'on peut en faire tout ce que l'on veut. Une chose qui me fait bien plaisir, c'est qu'ils commencent à avoir une grande dévotion au Sacré Cœur. Tous en ont déjà des images que nous leur avons faites et qu'ils gardent bien précieusement. Tous également, ou presque tous, portent le scapulaire du Sacré-Cœur. Pour les récompenser, Dieu leur a fait une faveur dont jouissent bien peu de sauvages dans ce pays. Tout le temps que le Père est là, Notre-Seigneur réside au milieu d'eux dans la petite chapelle qu'ils ont bâtie. C'est la première fois cette année, qu'avec l'autorisation de Monseigneur on y a conservé la sainte réserve ; ce qui, certainement, sera pour eux la source de bien des grâces.

Un autre avantage qu'ont les Cris du lac Canot, c'est leur petite école. Les fruits qu'elle a produits sont déjà bien consolants. Au printemps dernier, quand ils vinrent pour la grande mission, le R. P. Chapellière, qui arrivait avec eux, me dit que bon nombre d'enfants, garçons ou filles, connaissaient leur catéchisme par cœur d'un bout à l'autre. Je n'osais trop y croire ; pour m'en assurer, j'interrogeai moi-même les enfants, un peu sur toutes sortes de sujets, je leur demandai plusieurs explications et je pus me convaincre que ce qu'on m'avait dit était bien vrai. C'est la première fois, je pense, que nous voyons dans nos missions des enfants sauvages parfaitement instruits du catéchisme. Personne même n'aurait songé à entreprendre cette tâche bien difficile ; notre petite maîtresse d'école,

avec sa bonne volonté, sa persévérance et aussi le secours du bon Dieu, en est venue à bout. C'est un grand travail de moins pour nous. Daigne le Seigneur continuer à répandre ses grâces sur cette petite mission et lui faire porter des fruits de salut encore plus abondants. C'est ce que leur obtiendra, j'en suis sûr, leur patronne, la B. Marguerite-Marie, toujours si puissante sur le cœur adorable de notre doux Sauveur.

3° *Mission de la Visitation* (Portage la Loche). — C'est le R. P. Legoff qui en est chargé. Voici quelques notes qu'il m'a communiquées sur cette mission : « Depuis mon arrivée à l'île à la Crosse, en 1870, j'ai déjà visité huit fois ce poste ; j'aurais là-dessus bien des choses à raconter ; malheureusement, c'est le temps pour les raconter qui me manque. Vous voudrez donc bien vous contenter cette fois de quelques lignes.

« Cette mission compte deux cent trente et quelques sauvages, parmi lesquels il y a soixante-dix ou soixante-douze communiants. Cette mission était bien négligée autrefois, nos Pères se trouvant assez souvent dans l'impossibilité de l'aller visiter. Depuis que je suis ici, je la visite régulièrement tous les ans, et même l'année dernière j'y ai fait deux apparitions, l'une en été, l'autre en hiver. Cela ne les satisfait pas encore, et depuis longtemps ils ne cessent de demander à cor et à cri que Monseigneur veuille bien établir un Missionnaire au milieu d'eux. Même pour démontrer à Sa Grandeur combien ce Missionnaire serait bien au milieu d'eux et combien il pourrait compter sur leur dévouement, ils ont préparé depuis deux ou trois ans tout le bois nécessaire à la construction d'une église. Tout cela forme un beau tas, je vous l'assure, et c'est du beau bois ! Mais par malheur le tas reste là et l'église est encore dans les futurs contingents. Ils la bâtiront, disent-ils, oh ! mais, avec de

l'empressement tout plein, quand leur cher Missionnaire tant désiré sera arrivé. Ils ne veulent la bâtir qu'à cette condition, prétendant que par ce parti pris ils vont certainement obliger Monseigneur à se dépêcher de leur envoyer le Missionnaire tant désiré. Comment ne se dépêcherait-il pas ? Le bois de construction est à terre et il va se gâter si le Missionnaire n'arrive pas vite. Finesses de Montagnais !

« Ces pauvres sauvages, quoique visités à de si rares intervalles, ne laissent pas notre ministère sans consolation. Je vous avoue franchement que je les trouve bien changés depuis la première fois que je les vis. Ils sont plus dégrossis, plus instruits, plus attachés à leur religion et à leur Missionnaire. Tous pourtant ne répondent pas également à nos soins et ne montrent pas la même bonne volonté. Ici, comme partout, il y a le mélange des bons et des mauvais. Les mauvais et les tièdes forment à mon avis le gros tiers : les autres sont convenables et ne me donnent guère que de la satisfaction. »

Il est donc vrai, comme vous pouvez en juger par cette lettre du R. P. Legoff, les sauvages du Portage la Loche nous donnent, pour la plupart, de la satisfaction et il y aurait là de quoi faire une belle mission. Mais cette paresse qu'ils montrent pour bâtir une chapelle et une maison pour le Missionnaire qui va les visiter me fait de la peine, d'autant plus que presque tous se sont construit de jolies petites maisons et qu'ils sont, on peut le dire, les sauvages en général les plus riches et les mieux établis du pays. Au lac Canot, six pauvres Cris ont à eux seuls bâti la chapelle et un appartement contigu à la chapelle pour leur Missionnaire; et eux, depuis trois ans que l'affaire est lancée, n'ont pu élever une chapelle alors que tout le bois de construction était rendu sur place. Pauvres gens ! ils manquent d'entente entre eux, ils sont un peu jaloux les

uns des autres ; impossible de mettre quelqu'un à la tête de cette entreprise sans mécontenter les autres. Voilà en grande partie la cause de ce retard. Sans s'en douter probablement, ils se font bien tort, car ils ne prennent pas le moyen d'obtenir qu'un Père aille résider au milieu d'eux.

4° *Mission de Saint-Jean-Baptiste* (Ile à la Crosse). — 1° Nos travaux pour la desserte de notre église sont toujours les mêmes. Je n'en parlerai donc pas aujourd'hui ; je me contenterai de vous dire que nous sommes bien contents de notre petite population. Ces pauvres gens, la plupart métis, ont bien aussi leurs défauts, mais ils nous écoutent quand nous les instruisons; les sacrements sont bien fréquentés, et les offices suivis fidèlement. Ce qui nous donne meilleur espoir encore pour l'avenir, c'est qu'il n'y a pas une maison à l'île à la Crosse où il n'y ait une image du Sacré Cœur. Ce divin cœur, j'en suis sûr, ne manquera pas de leur accorder les bénédictions que lui-même a promises à tous ceux qui l'honoreront.

En fait de travaux extraordinaires, nous avons eu le Jubilé de 1875 ; nous l'avons fait du 12 au 26 décembre. Pendant cette quinzaine, il y avait tous les soirs bénédiction du très-saint Sacrement. Vu les circonstances dans lesquelles se trouvait notre petite population, nous n'avons pas jugé à propos de faire aucun autre exercice public. Nous étions un peu embarrassés au commencement pour mettre en train ce jubilé ; le succès a dépassé nos espérances. Nos chrétiens nous ont surpris par leur fidélité à assister tous les jours aux exercices et à faire les stations commandées : deux à la grande église, deux à la chapelle des sœurs. J'espère que le bon Dieu les aura récompensés de leur bonne volonté.

Un mot maintenant des deux grandes missions que nous donnons annuellement au printemps et à l'automne.

Depuis quelques années, la mission d'automne perd beaucoup de son importance ; elle n'est plus suivie comme autrefois. En 1875, elle a été presque nulle ; pour les Cris il n'y en a pas eu ; pour les Montagnais presque pas. Quelles sont les causes de ce changement ? Les voici : autrefois les berges de la Compagnie qui partaient chaque printemps pour aller à York Factory sur la baie d'Hudson chercher les marchandises pour la traite avec les sauvages, étaient de retour ordinairement dans la dernière moitié de septembre. L'arrivée des berges était un événement pour le pays. Les sauvages se rassemblaient tous alors pour prendre, comme ils disent, « leurs avances, » c'est-à-dire pour recevoir de la Compagnie ce dont ils avaient besoin pour leur hiver en fait de vêtements ou de munitions de chasse. On profitait de leur présence pour leur donner les exercices de la mission pendant douze ou quinze jours, après quoi chacun partait de son côté pour se rendre aux places choisies pour l'hivernement. Actuellement les choses ont bien changé. Toutes les marchandises venant d'Angleterre par la rivière Rouge et le lac Vert, les berges ne vont plus à la mer, et elles arrivent ici à différentes époques de l'été, ce voyage du lac Vert ne durant ordinairement qu'une semaine, aller et retour. Les sauvages, assurés de trouver toujours ce dont ils ont besoin, prennent leur temps. En outre, la plupart d'entre eux ayant maintenant des maisons et des champs de patate, ne peuvent rester ici longtemps l'automne, car c'est le moment de ramasser les patates et d'arranger les maisons pour l'hiver. Ajoutez à tout cela que le mois d'octobre est l'époque de l'année où l'on prend le poisson blanc avec le plus d'abondance. Qu'arrive-t-il ? C'est que quelques-uns ne viennent point, ou bien ils arrivent les uns après les autres, ou bien ils ne restent que quel-

ques jours. Impossible, dans de pareilles conditions, de leur donner une mission en règle. Ils se contentent donc de se confesser une fois ou deux, de communier quand ils sont du nombre des communiants et ils partent ensuite. Quant aux pauvres enfants et à tous ceux qui ont besoin d'instruction, on ne peut guère s'en occuper, car il faut passer tout le temps au confessionnal. Je ne sais si je me trompe, mais je crois qu'il nous sera difficile de donner à cette mission de l'automne l'importance qu'elle avait précédemment.

En revanche, celle du printemps devient de plus en plus consolante. L'année dernière, en 1875, lors du passage de Monseigneur pour sa visite pastorale, elle fut magnifique ; cette année, grâce à la nouvelle impulsion donnée par cette visite, elle a été plus belle encore. Jamais, je crois, il n'y avait eu une mission semblable ; notre église était littéralement trop petite pour contenir tout notre monde. Pendant la semaine, cela allait passablement encore, parce que les exercices se donnaient pour les Montagnais à la grande église, et pour les Cris, qui sont bien moins nombreux, à la chapelle des sœurs ; mais les dimanches, pour les offices, tous ne pouvaient entrer. La plus belle de toutes les cérémonies a été la grande procession du Saint Sacrement que nous avons faite le jour de la Fête-Dieu. Il y avait au moins six ans qu'elle n'avait pas eu lieu, pour des raisons qu'il serait trop long de rapporter ici. Ce jour-là, pour donner à tous la facilité d'assister à la sainte messe, nous multipliâmes les offices. Le matin, à six heures, il y eut messe avec cantiques et sermons en montagnais ; la plupart des sauvages appartenant à cette nation communièrent à cette messe. A huit heures et demie, messe encore avec cantiques et sermon en cris ; enfin à dix heures et demie, messe solennelle devant le Saint Sacrement exposé.

Dans la soirée, eut lieu la procession du Saint-Sacrement. Dès la veille, les sauvages, sous la direction du R. P. Chapellière, avaient planté de distance en distance, de chaque côté du parcours que devait suivre la procession, de petits arbres coupés dans le bois ; trois arcs de triomphe avaient été dressés ; enfin le reposoir avait été élevé sur un monticule, à 700 ou 800 mètres de la mission. De cette élévation le coup d'œil était magnifique : à droite notre beau lac, à nos pieds le camp des sauvages avec ses tentes et ses loges en grand nombre, un peu plus loin la mission, puis au fond de la scène, au-delà de la baie sur les bords de laquelle s'élève notre établissement, le fort de la Compagnie de la baie d'Hudson.

A trois heures, la procession sortait de l'église ; tout le monde, hommes, femmes et enfants, marchaient en rang. A un étranger, les costumes auraient paru bien bariolés, bien peu dignes peut-être de paraître dans une grande procession ; nos sauvages n'y pensaient guère ; le bon Dieu non plus, j'en suis convaincu, n'en voulait aucunement à ces pauvres enfants des bois. Au milieu des rangs, se déployaient quatre belles bannières confectionnées à l'île à la Crosse : celle de Saint-Jean-Baptiste, patron de la mission ; celle de Saint-Joseph ; celle de la Sainte-Vierge et celle du Sacré-Cœur, la plus belle de toutes. Le R. Chapellière, aidé du F. Nemoz, dirigeait la procession; le R. P. Legoff faisait chanter ses Montagnais. Quant au R. P. Légeard, dont la santé était un peu meilleure, il présidait la procession et avait le bonheur de porter le Saint Sacrement. Quatre hommes choisis parmi les plus anciens, deux métis, un Montagnais et un Cris, soutenaient le dais ; quatre autres des plus anciens également, tenaient les cordons. La procession se déroula en suivant le chemin qui lui avait été préparé le long du lac et au milieu du camp des sauvages. Favorisée par un

temps magnifique, elle fut des plus belles. Mais il y eut un moment surtout où malgré moi les larmes s'échappèrent de mes yeux. Après la bénédiction donnée du monticule, sur lequel était dressé le reposoir, il fallut réorganiser la procession ; cela fut un peu long ; pendant tout ce temps-là, j'étais tourné vers le peuple, tenant Notre-Seigneur dans mes mains ; devant moi se déroulait le panorama dont je vous ai parlé plus haut. A mes pieds se tenait la foule des hommes qui attendaient leur tour pour partir ; moitié à genoux, moitié assis par terre, ils étaient là, chantant de tout leur cœur les louanges de Notre-Seigneur. Comme le divin Maître devait, ce me semble, être heureux de ce triomphe ! Comme son Cœur adorable qui a tant aimé les petits et les pauvres devait être satisfait de voir agenouillés à ses pieds avec tout l'abandon filial ces pauvres enfants des bois ! Il y a seulement trente ans, la place où se déroulait en ce moment la procession n'était qu'un bois épais ; au lieu du chant des cantiques, on n'y entendait que le bruit du tambour et les chants superstitieux des sauvages. Que Dieu soit mille fois béni de ce changement ! Qu'il soit aussi mille fois béni d'avoir bien voulu se servir de notre chère Congrégation pour le faire connaître et aimer de ces pauvres sauvages ! Nos Pères qui ont travaillé à défricher cette partie de la vigne du Seigneur n'ont pas perdu leur temps ; les fruits que nous recueillons maintenant sont bien consolants.

Quand nous arrivâmes à l'église, elle était déjà remplie, et bon nombre de personnes durent rester dehors pour assister à la bénédiction du Saint Sacrement qui termina la cérémonie.

Vous devez le comprendre, cette mission nous a donné bien des joies. La plus grande partie du travail retombait sur le R. P. Legoff, qui est chargé des Montagnais.

Comme ils sont très-nombreux, c'est à peine s'ils lui laissaient le temps de prendre ses repas et le sommeil nécessaire pour réparer ses forces épuisées. Quelques jours après, ils partaient tous, fortifiés par la réception des sacrements, affermis dans leurs bonnes résolutions et attachés plus que jamais à leur religion et à ceux qui sont venus la leur enseigner.

Depuis deux ou trois ans surtout, nous avons encore deux petites missions supplémentaires à Noël et à Pâques. Pour ces deux fêtes, nous voyons arriver bon nombre de sauvages qui souvent viennent d'assez loin pour faire leurs dévotions. C'est un surcroît de travail pour nous, mais ce travail est bien consolant. La fête de Noël surtout se célèbre avec une grande solennité : il est vrai de dire que nous jouissons d'un privilége que nous envieraient beaucoup de grandes églises de France, c'est qu'après minuit on donne la bénédiction papale avec indulgence plénière. Mgr Grandin, ayant obtenu du Souverain Pontife la permission de la donner trois fois par an et de communiquer ce pouvoir comme il l'entendrait, a accordé au Supérieur de la mission la faculté de la donner en son nom une fois chaque année ; et c'est le jour de Noël que nous avons choisi pour cela.

Vous trouverez peut-être extraordinaire que je ne fasse mention d'aucune conversion d'adultes, soit parmi les hérétiques, soit parmi les infidèles qui doivent se trouver dans la mission de l'île à la Crosse. En fait de protestants, il y en a seulement une vingtaine ici, au fort, hommes, femmes ou enfants. Ce sont tous des gens engagés au service de la Compagnie de la baie d'Hudson, ordinairement pour deux ou trois ans, et qui le plus souvent s'en retournent, leur engagement fini. Avec eux il n'y a pas grand'chose à faire. De temps en temps cependant, mais bien rarement, nous

recevons quelques abjurations. Au printemps dernier, j'ai eu la consolation de recevoir celle d'une femme métisse anglaise, mariée depuis quelques années à un de nos métis canadiens-français. Depuis longtemps, elle était sollicitée par la grâce, mais elle résistait ; elle avait peur, elle craignait ses coreligionnaires ; il a presque fallu un miracle pour la soumettre ; enfin le bon Dieu a eu le dessus ; elle est venue d'elle-même et je n'ai eu qu'à l'instruire. On lui a bien fait un peu de misères dans les commencements ; maintenant on la laisse à peu près tranquille. Quelques jours après son abjuration et son baptême, elle avait le bonheur de faire sa première communion le jour de Pâques. Que Dieu est bon pour les cœurs simples ! Depuis sa conversion, cette pauvre femme a reçu, on peut le dire, le don de prière ; on dirait qu'elle ne peut se rassasier de prier ; la confession et la communion sont un besoin pour elle. Puisse-t-elle persévérer toujours dans ces heureuses dispositions ! Je l'espère, car elle aime bien le Sacré Cœur et la sainte Vierge.

Quant aux infidèles, on peut dire qu'il n'y en a plus parmi les sauvages du district de l'île à la Crosse qui appartiennent à cette mission. Voici, d'ailleurs, ce que Mgr Grandin a consigné lui-même dans notre registre des actes de baptême, mariages, etc., etc., lors de la plantation de la croix qui clôtura la mission du printemps 1875 :

« Le 20 juin 1875, nous soussigné, avons clôturé la mission des sauvages qui fréquentent la mission de Saint-Jean-Baptiste de l'île à la Crosse par la bénédiction solennelle et l'érection d'une belle croix en bois, longue de 35 pieds, sur le coteau qui s'élève à quelques arpents au sud de la mission. Il y a dix-sept ans, nous élevions une croix à la même place et nous sommes heureux de

constater aujourd'hui que depuis ce temps notre sainte religion a fait dans le pays des progrès que vraiment on n'aurait pas osé espérer alors. On peut dire aujourd'hui que tous les sauvages sont chrétiens et catholiques et généralement bons chrétiens et bons catholiques. Que Dieu en soit à jamais béni ! »

Cela ne veut pas dire cependant qu'il n'y ait rien de défectueux parmi nos sauvages et que tout marche à merveille. Non, malheureusement ; un certain nombre d'entre eux ont besoin d'être suivis de près et rappelés souvent à l'ordre. Parmi les Montagnais surtout, qui restent loin de la mission et qui connaissent bien imparfaitement encore notre sainte religion, de grands désordres se produisent parfois : il a fallu même, il n'y a pas bien longtemps encore, en excommunier quelques-uns ; mais, Dieu merci, ces faits deviennent de plus en plus rares, et maintenant surtout que la mission est consacrée au Sacré-Cœur, cela ira mieux encore, nous l'espérons.

École de Notre-Dame du Sacré-Cœur. — Comme vous le savez déjà, c'est le nom que porte maintenant notre école. Cette œuvre, à laquelle nous attachons beaucoup d'importance, va toujours en se développant. Pendant l'année scolaire 1875-1876, nous avons eu jusqu'à trente-deux et trente-trois enfants, tous pensionnaires, y compris nos orphelins. Nous ne recevons pas d'externes. Je suis heureux de dire qu'ils nous ont donné plus de consolations qu'ils ne l'avaient fait les années précédentes. Mais il faut avoir vécu dans le pays pour comprendre ce que sont nos écoles, pour connaître la patience nécessaire à nos bonnes sœurs pour instruire des enfants qui n'ont aucun goût pour l'étude, qui ont honte, pour ainsi dire, de bien faire, et dont le seul désir est de quitter l'école le plus tôt possible.

Les parents cependant semblent mieux comprendre la nécessité de l'éducation et le service que nous leur rendons en instruisant leurs enfants ; quant à ces derniers, ils n'en sont pas encore là. Ce n'est donc qu'à force de travail et de fatigue qu'on peut arriver à leur faire apprendre quelque chose. Quand ils paraissent dans les examens publics, ceux qui les voient, ceux qui les entendent ne se doutent guère de ce qu'il a fallu de patience et d'efforts pour arriver à ces résultats. Les sauvages se montrent maintenant plus empressés à nous confier leurs enfants ; actuellement nous en avons quinze, réunis aux orphelins, c'est-à-dire nourris et entretenus aux frais de la mission. Si nous l'avions voulu, nous en aurions bien davantage, car nous en avons refusé un certain nombre, mais c'est tout ce que nos ressources peuvent nous permettre pour le moment.

Ce qui donne surtout de la réputation à notre école, ce sont les examens publics que de temps en temps nous faisons subir à nos enfants. L'été dernier, l'officier en charge du district de l'île à la Crosse devant quitter le fort pour être nommé à un grade supérieur, c'est-à-dire à l'inspection de tous les districts du Nord, nous avons voulu faire un grand examen en son honneur pour le remercier de s'être montré toujours le bienfaiteur de nos missions. C'est le 20 juin qu'a eu lieu cet examen. L'assistance était très-nombreuse et se composait surtout des métis et des sauvages arrivés pour la mission. Le R. P. Supérieur, pendant la séance, avait à sa droite M. l'inspecteur et le nouvel officier en charge du district, et à sa gauche les dames de ces deux messieurs avec leurs enfants. Pendant quatre heures que dura l'examen, l'intérêt ne cessa d'aller croissant. Les matières de l'examen, moitié en français, moitié en anglais, étaient entremêlées de chansons dans les deux langues. La partie fran-

çaise par laquelle on commença se termina par une petite pièce admirablement interprétée et qui intéressa vivement les assistants. La partie anglaise, qui vint ensuite, se termina également par une pièce anglaise en l'honneur du héros de la fête. Au dire de tout le monde, cet examen a été le plus beau de tous ceux qui ont eu lieu à l'île à la Crosse. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il a été le plus complet, car c'était la première fois qu'il comprenait l'anglais et le français réunis. Vint ensuite la distribution des prix ; après quoi, pour clore la séance, nous chantâmes selon l'usage anglais le *God save the queen,* Dieu sauve la reine... Les résultats de cet examen se font déjà sentir : à la rentrée de l'automne, nous avons eu plus de quarante pensionnaires, sans compter ceux que nous avons refusés.

Je ne puis terminer ces quelques notes sur notre école sans vous faire part d'une faveur bien précieuse qu'elle a reçue au mois de janvier 1875. Nos enfants venaient de finir leurs lettres de bonne année : tout d'un coup, une petite fille s'écrie au milieu de ses petites compagnes : « Si nous écrivions à notre Saint-Père le Pape pour lui dire combien nous l'aimons ! — Oui, oui, fut la réponse générale, écrivons-lui. » Les maîtresses me demandèrent ce que j'en pensais. « Qu'elles écrivent, leur dis-je, nous enverrons la lettre à Monseigneur; il en fera ce qu'il voudra. » Elles se mirent immédiatement à l'œuvre, et celle qui avait la plus belle main écrivit à genoux, par respect pour notre Saint-Père. La lettre fut envoyée à Monseigneur. Il approuva l'idée de nos enfants, fit écrire une seconde lettre par ceux de Saint-Albert, et les expédia toutes deux à Rome au cardinal préfet de la Propagande. Au mois de février dernier, nous recevions une lettre de Monseigneur, dans laquelle il nous disait : « A propos des petits enfants, j'ai à vous annoncer une nouvelle qui vous fera plaisir. Vous

vous souvenez de la lettre que vos élèves écrivirent il y a un an au Souverain Pontife ; les enfants de Saint-Albert lui écrivirent de leur côté et j'envoyai le tout à S. Em. le cardinal préfet de la Propagande. Il y a quelques semaines, je recevais de S. Em. le cardinal Franchi la lettre des enfants de Saint-Albert, au bas de laquelle le Pape avait écrit de sa main : « Que le Seigneur vous bénisse et vous « dirige dans toutes vos voies, » avec sa signature et la date. La lettre de vos enfants est restée entre les mains du Saint-Père. Comme cette bénédiction est pour les enfants de l'île à la Crosse, aussi bien que pour ceux de Saint-Albert, je tâcherai de vous envoyer un souvenir de cette bénédiction.

Son Eminence m'écrivait en même temps : « Pour ce qui « est des lettres si aimables envoyées par les enfants qui « fréquentent les écoles catholiques de Saint-Albert et de « l'île à la Crosse, je les ai présentées à Sa Sainteté dans l'au- « dience qu'il m'a accordée le 11 de ce mois. Il les a re- « çues avec bonté, et a de grand cœur envoyé sa bénédic- « tion apostolique à ces mêmes enfants, ainsi qu'aux Sœurs « qui en ont soin, et vous trouverez sous ce pli l'auto- « graphe de cette bénédiction apostolique. »

Voici maintenant la lettre de nos enfants :

Très-Saint Père,

« Nous les petits enfants métis et sauvages de l'école de Notre-Dame du Sacré-Cœur de l'île à la Crosse, ayant entendu souvent les Révérends Pères qui sont venus nous apprendre la prière, et les bonnes Sœurs qui nous font la classe, nous parler de notre bon Père, le grand chef de la prière, qui est à Rome, nous dire combien il fait pitié, parce qu'un mauvais roi lui a pillé tout son bien, et que les mauvais priants le font souffrir tous les jours, nous

nous sommes dit : Nous autres petits enfants, nous allons lui écrire pour lui dire que nous l'aimons beaucoup. Oui, Très-Saint Père, nous vous aimons de tout notre cœur. Nous voudrions bien faire quelque chose pour vous soulager, mais comme nous sommes trop pauvres, nous voulons tous les jours prier le Sacré Cœur et la sainte Vierge pour qu'ils vous gardent et vous défendent contre les méchants, afin que vous ne fassiez plus pitié.

« Daignez, O Vous, notre bon Père, le grand chef de la prière, recevoir les petits présents que vous offrent vos petits enfants de l'île à la Crosse.

« Nous nous mettons tous à vos genoux, Très-Saint-Père, afin que vous vouliez bien nous bénir, nous et nos parents, ainsi que les Révérends Pères, nos bonnes Sœurs, et tous ceux qui nous font du bien. »

Cette lettre était accompagnée de la liste de ce que nos enfants avaient promis de faire, prières ou mortifications pour le Souverain Pontife. Je vous l'aurais bien transcrite, mais ce rapport est déjà bien long, et je ne veux pas l'allonger encore.

Comme souvenir de cette bénédiction, Monseigneur nous a envoyé un beau portrait du Saint-Père, au bas duquel se trouvent les paroles qu'il a bien voulu nous adresser, ainsi que sa signature. C'est un autographe de Sa Sainteté, que Sa Grandeur a découpé d'une autre pièce, et collé sur cette image. Cette bénédiction, venue de si haut, sera un encouragement pour nous, et aussi un gage de succès pour cette œuvre si importante.

3° Quelques mots en finissant sur le temporel de la mission : Notre position tend à s'améliorer tous les jours. Pour les constructions nous sommes bien maintenant. Les Sœurs sont assez grandement logées, et nous, nous sommes au large. Quant aux dégâts commis les années précédentes par les inondations, ils sont tous à peu près

réparés. On peut donc dire en général que la mission est sur un bon pied : après les travaux que nous nous proposons de faire l'été prochain, elle aura presque été remise à neuf. Cette année nous avons entrepris de réparer notre église et de recouvrir d'une nouvelle couche de peinture tout l'extérieur qui est lambrissé avec des planches : c'était un travail nécessaire, qui aurait déjà dû être fait depuis longtemps, car le bois commençait à se détériorer sensiblement. Nous avons ouvert pour cela une petite souscription ; je ne m'attendais qu'à une somme peu considérable, cependant suffisante pour ce que nous voulions faire : grâce à Dieu, nos espérances ont été dépassées. Non-seulement nos catholiques, mais encore les officiers protestants de la Compagnie nous ont donné largement, puis les sauvages se sont mis de la partie, ce que jamais encore ils n'avaient fait, de telle sorte que nous avons déjà recueilli trois fois plus que je n'espérais. Une fois ces réparations et ces travaux finis, notre petite église sera réellement belle. Je ne puis m'empêcher de faire ici mention de deux objets bien précieux dont elle a été enrichie depuis deux ans. Le premier est un tableau de moyenne grandeur, qui nous a été envoyé par la Visitation d'Autun; il représente Notre-Seigneur apparaissant à la bienheureuse Marguerite-Marie et lui découvrant son divin cœur. Ce tableau a été bénit par Mgr Grandin, et placé dans notre église le 4 juin 1875, jour auquel Sa Grandeur consacra lui-même notre mission au Sacré-Cœur. L'autre, plus précieux encore, car c'est une véritable relique, est venu de la Visitation de Paray-le-Monial. C'est la première lampe qui a été mise dans la première chapelle dédiée au Sacré Cœur, et construite dans le jardin de la Visitation, du vivant même de la B. Marguerite-Marie. Comme vous le voyez, nous sommes vraiment bien privilégiés. Puis-

sions-nous en retour contribuer un peu à faire connaître et aimer le Sacré Cœur et son humble servante !

Quant à la vie, pour me servir de l'expression employée ici, elle n'est pas toujours des meilleures. Sous ce rapport, la mission de l'île à la Crosse est une des plus pauvres du Vicariat. En 1875, nos récoltes ont été bonnes pour l'orge et les patates, mais non pour le blé. Il nous a fallu passer presque tout l'hiver sans avoir une bouchée de viande fraîche, n'ayant pour toute provision qu'environ 250 livres de mauvaise farine de froment et 100 livres de farine d'orge ; tout cela, pour seize personnes (je ne parle ici que des Pères, Frères, Sœurs, et personnes de service, car pour nos enfants nous ne leur en donnons jamais), ce qui ne faisait pas même 1 livre par jour à partager entre seize personnes pour trois repas. Si nous avions encore eu de la viande sèche et du pemikan à discrétion, cela aurait été assez bien, mais, hélas! la viande sèche, nous n'en avions pas. Quant au pemikan, il nous fallait avoir recours à l'obligeance de l'officier en charge du district, du bourgeois, comme on l'appelle, afin d'en avoir le strict nécessaire pour nos travaux. Nous nous sommes bien procuré quelques lièvres de temps en temps, mais ces lièvres du Nord sont une bien pauvre nourriture, et celui qui n'a rien que cela fait triste chère. Heureusement que les patates ne nous manquent point, et que nous avions de l'orge pour faire de la soupe, et du poisson frais suffisamment. Nous sommes tous les enfants de la Providence, mais ici, je crois, plus que partout ailleurs. Notre pain quotidien, c'est le poisson, et ce pain quotidien, il faut aller le chercher tous les jours, hiver comme été, été comme hiver, il faut aller, dis-je, le chercher dans le lac. Malheureusement il se fait désirer quelquefois, il n'aime pas toujours, paraît-il, à se faire prendre dans les

rets. Dieu merci, nous n'en avons cependant jamais manqué; il est vrai que nous le payons assez cher, surtout quand il est rare. Depuis quelques années, afin d'en avoir davantage et de pouvoir nourrir tout notre petit monde, nous mettons dans nos intérêts les âmes du purgatoire. L'hiver dernier, il nous fallait jusqu'à 250 livres de poisson par jour sans compter les mauvais pour les chiens.

L'été dernier, le bon Dieu nous a pris en pitié en nous envoyant du poisson, comme jamais nous n'en avions pris : cet automne, nos récoltes de patates et d'orge ont été plus belles encore que l'année dernière. Qu'il en soit mille fois béni !

Après tout cela, vous comprendrez que, pour entretenir cette mission, nous devons dépenser annuellement une somme assez considérable. Nos dépenses actuellement s'élèvent au moins à 12000 francs par an. Pour tout revenu, nous avons nos messes, quelques petites rétributions pour l'école, et quelques dons faits à l'enfant Jésus dans le temps de Noël, c'est-à-dire environ 2000 francs, ce qui laisse une balance de 10 000 francs à payer par la caisse vicariale. Nous quêtons bien de côté et d'autre, parfois nous recevons d'assez bonnes petites sommes, mais ce n'est rien auprès de ce dont nous aurions besoin.

Daignez, mon révérend et bien-aimé Père, agréer ce rapport un peu trop long peut-être sur notre chère mission de l'île à la Crosse. Veuillez prier et faire prier pour nous, afin que nous puissions continuer et augmenter, s'il est possible, le bien produit par nos devanciers.

Ne m'oubliez pas surtout au saint autel, et croyez-moi toujours aujourd'hui comme autrefois

Votre enfant en N.-S. et M. I.,
P. Légeard, o. m. i.

Extraits d'une lettre du R. P. Lecomte au P. Boisramé.

Mission de la Providence, le 14 novembre 1876.

Mon révérend et bien cher Père;

Je recevais votre aimable lettre du 4 mai dernier, pendant mon séjour chez nos Pères de Saint-Boniface. J'aurais désiré y répondre tout de suite, mais mes occupations ne me laissèrent pas une minute : je n'eus même pas le temps d'écrire en France. Je vous remercie, mon révérend Père, des bons conseils que vous me donnez; j'espère, avec la grâce de Dieu et le secours de sa très-sainte Mère, y demeurer fidèle. Vous me dites de me donner plus que jamais au bon Dieu : je vous l'assure, j'ai fait mon sacrifice *corde magno et animo volenti!* Du reste vous connaissez assez mes goûts pour penser que le sacrifice que j'ai fait en quittant tout, même le Canada, n'a pas dû m'être très-pénible. Me voilà donc maintenant dans le Nord, *mea maxima cura.* Je ne vous parlerai point, mon révérend Père, de l'énorme distance qu'il m'a fallu franchir pour me rendre au poste que j'occupe actuellement, c'est-à-dire la belle mission de la Providence; déjà plusieurs récits de ces longs voyages ont été insérés dans nos annales; je croirais gaspiller mon temps à vous redire les mêmes choses. Je passe donc outre, et j'arrive tout de suite à la Providence.

La mission de la Providence est charmante comme site. Le majestueux Mackensie coule à ses pieds, et avec une rapidité telle, qu'on appelle la place *le Grand Rapide.* L'évêché, qui ne ressemble en rien à nos évêchés de France, est cependant bien joli et assez confortable. C'est

une maison en bois et à deux étages. Elle est ainsi divisée : au rez-de-chaussée se trouve la chapelle publique, où tous nos sauvages se réunissent chaque dimanche. Au premier étage il y a trois chambres, un grand dortoir pour nos Frères convers et une salle de réception pour les visiteurs. Au second sont les mansardes; comme vous le voyez, nous sommes assez au large : le couvent n'est pas plus élevé que l'évêché; mais beaucoup plus long. Ces deux bâtisses sont sans contredit les plus belles du Mackensie. Je ne sais si vous avez eu connaissance de la nouvelle église entreprise par notre cher Frère Boisramé et par un de nos engagés, c'est une véritable petite cathédrale, elle est déjà bien avancée; le toit est complétement achevé, et un beau clocher couronne l'édifice. Si nous avions reçu cette année les vitraux dès le commencement du printemps, Mgr Clut aurait pu y officier pontificalement. L'été dernier, Lamoureux, un de nos engagés, nous a fait aussi un petit moulin à farine; il n'est pas encore en activité; quelques pièces absolument nécessaires nous font défaut; le bon Frère Salasse, avec toute son habileté dans l'art de travailler le fer, n'a pu jusque-là nous les procurer ; son soufflet de forge, nous dit-il, n'est pas assez fort. Avant que nous puissions avoir ces pièces, il faut faire un voyage au fort Simpson, voyage qui ne s'effectuera qu'au commencement du printemps prochain. Nous voilà donc condamnés à moudre, à force de bras, le peu d'orge que nous avons, si nous voulons de temps à autre croquer une petite galette. C'est certes manger son pain à la sueur de son front, que de le moudre ainsi. Un petit mot du temporel de la mission : cette année, mon révérend Père, nous n'avons pas à craindre le jeûne; le bon Dieu a daigné remplir et nos greniers et nos caves. Nous avons pu recueillir, dans quelques arpents de terre seulement, 1200 barils de patates. Je suis juste arrivé à

temps pour commencer la récolte. Pendant quinze jours entiers, Monseigneur, le P. Le Doussal et moi, en compagnie de deux ou trois sauvages, nous avons été occupés aux travaux manuels; il y avait des fatigues à essuyer, je vous l'assure; mais, d'un autre côté, nous prenions plaisir à faire cette récolte; nous avons des patates qui pèsent jusqu'à une livre ; voyez, c'est phénoménal pour le Nord. Le blé, cette année, n'a pas mûri; l'été a été pluvieux et presque toujours froid. L'orge a un peu mieux réussi; on aurait pu avoir une assez belle moisson; mais les mulots, qui pullulaient cette année, nous en ont mangé une bonne partie : 50 à 60 barils seraient le maximum, je pense. Du reste le bon Frère Sheers se prépare à la battre. Le cher Frère Boisramé vient de terminer sa pêche. Cette année, comme les années précédentes, il s'est signalé; il a pris plus de 17 000 pièces : les sauvages ne peuvent pas s'expliquer comment il dispose tout pour toujours si bien réussir. Les sauvages du fort Simpson avaient leur pêche tout à côté de la sienne, ils n'ont presque rien pris de tout l'automne. Le bourgeois du fort ne sait comment nourrir les quatre-vingts personnes dont il est entouré. Il est venu à la mission demander à Monseigneur s'il pourrait lui céder quelques pièces de poisson : Sa Grandeur a eu la générosité de lui en céder 1 200, à raison de 5 *pelus* le cent. Du poisson, des patates en quantité (peu de viande), tout est pour le mieux. Il est vrai que nous avons un personnel aussi nombreux qu'au noviciat de Lachine, d'heureuse mémoire; nous sommes, dans les deux communautés, en comptant les engagés, nous sommes, dis-je, bien près de 50. Il y a 5 sœurs de charité, 1 sœur converse, puis 25 ou 26 enfants, garçons ou filles; je vous assure, ces petites bouches, quand il s'agit de croquer du poisson, ne le cèdent en rien aux grandes.

Je pense, mon révérend Père, qu'un petit mot sur

notre chère communauté vous fera plaisir. Nous sommes sept en tout : Sa Gr. Mgr Clut, le R. P. Le Doussal, novice depuis un mois; moi, puis quatre Frères convers, le bon Frère Salasse, le cher Frère Boisramé, une des illustrations du diocèse de Laval; le courageux Frère Sheers et le paisible Frère Caroux, qui a eu le bonheur de prononcer ses vœux d'un an le saint jour de la Toussaint. Je suis on ne peut plus heureux au milieu de ces chers Oblats. Tout se fait avec le plus grand silence et avec la plus grande régularité. Monseigneur lui-même préside tous les exercices de la communauté. Monseigneur est le supérieur; je vous l'assure, il sait nous rendre douce l'obéissance, il sait nous rendre agréable la vie religieuse; en un mot, il est pour nous un vrai père, toujours gai et affable, toujours prêt à nous entendre, quelles que soient ses occupations. Encore une fois je bénis le bon Dieu de m'avoir mis entre les mains d'un si bon Père. Ce temps que je passe à la Providence n'est que la continuation des jours de paix et de bonheur que j'ai coulés pendant seize mois dans l'enceinte bénie du noviciat de Notre-Dame des Anges.

Un petit mot de mes occupations. Je passe une bonne partie de la journée à baragouiner du montagnais. Cette langue est, au dire de tous les Missionnaires, la plus difficile du Nord, surtout pour la prononciation. Le R. P. Petitot a rendu un grand service aux jeunes Missionnaires en leur laissant le gros dictionnaire qu'il a fait imprimer en France : mais il n'a pas aplani toutes les difficultés; du reste, c'était impossible. Mgr Clut, qui s'entend parfaitement dans cette langue, me donne deux classes par jour; mes progrès ne sont pas encore bien sensibles. Cependant, permettez-moi de vous dire que le maître est assez satisfait de son disciple. Si j'étudie cette langue, c'est, soyez-en sûr, plus par nécessité que par plaisir;

car, franchement, elle n'a rien de bien attrayant pour moi, du moins jusqu'à présent. Elle n'a rien non plus de bien harmonieux; il y a certaines lettres surtout, entre autres les deux *tt*, *tth*, *'k*, *kks*, qui déchirent les oreilles, tellement elles sont dures à prononcer. Je vous assure, c'est loin d'être les doux accords du bon Frère BRESSON. Le reste de la journée, je m'occupe aux travaux manuels. Tous les jours, Monseigneur, le P. LE DOUSSAL et votre humble serviteur, nous nous en allons dans un bois voisin, une hache sur l'épaule, semblables à de vieux bûcherons à la journée, et pendant une ou deux heures nous faisons la manœuvre. Je n'ai pas encore bien le tour de la hache, cependant je tâche de faire souffrir le bois le moins possible. Une fois que nous avons bûché un assez bon morceau, nous regagnons le logis, puis, vers le soir, Monseigneur et moi nous attelons messieurs les chiens et nous poussons une course vers les chantiers; nous chargeons nos traîneaux de notre mieux, et nous revenons à toute vitesse voir s'il fait bon auprès de notre poêle, entretenu pendant notre absence par notre excellent Père novice. Comme vous le voyez, mon révérend Père, on n'est pas encore si malheureux dans le Nord; dans le Canada, on se fait une trop triste peinture de ces pays; qu'ils y viennent donc, et ils verront bientôt que le tableau qu'ils s'en font est de beaucoup trop sombre. Pour ma part, je n'ai jamais été si heureux; on a un peu à souffrir, il est vrai; mais est-ce que les souffrances ne doivent pas être le partage, l'héritage de l'Oblat? et, du reste, y a-t-il un pays où l'on n'ait pas quelque chose à souffrir?

Je ne vous ai pas encore dit que j'étais définitivement Oblat. J'ai pu prononcer mes vœux perpétuels seulement le 26 juillet, au lac Labiche. Ils ont été reçus par S. Gr. Mgr FARAUD; la cérémonie a été très-belle et en même temps très-touchante. Pour ce jour-là, les bonnes

Sœurs avaient orné la chapelle du mieux possible. Le cantique d'oblation a été parfaitement exécuté; le P. DUPIRE, avec sa voix magnifique, faisait le solo; il l'a parfaitement rendu; il ne manquait que le chœur du noviciat. Toute la journée, ç'a été fête : pour tout résumer, on a fait beaucoup d'honneur au nouvel Oblat, bien plus qu'il n'en méritait. Le lendemain de mon oblation, Monseigneur me fit mettre en retraite; je devais me préparer à la réception des ordres mineurs et du sous-diaconat. La cérémonie allait commencer, quand Monseigneur s'avisa de revoir ses pouvoirs. Cruelle déception, je devais bientôt apprendre qu'il n'avait pas le droit de m'ordonner, vu que je n'avais ni exéat, ni dimissoire de mon Evêque. Je vous l'assure, si dans le cours de ma vie j'ai eu quelque épreuve, c'est bien celle-là; Monseigneur lui-même était désolé, mais il n'y pouvait rien. De suite il a écrit au R. P. Supérieur général. Je ne crois pas recevoir mon exéat avant le 20 mars prochain; voyez comme tout cela me retarde. Je ne serai donc pas prêtre avant le 20 ou le 25 avril; c'est fort pénible pour moi et fort ennuyeux pour S. Gr. Mgr CLUT, vu qu'il est obligé de remplir seul le ministère, le P. LE DOUSSAL comme novice, ne pouvant lui être d'aucun secours. Il me faudrait plusieurs grains de résignation, je vous l'assure; cependant, quoi qu'il arrive, que la volonté de Dieu sur moi s'accomplisse. Le lac Labiche était un véritable noviciat lors de mon passage : il y avait deux Pères novices et trois Frères convers. Les Frères convers ont prononcé leurs vœux d'un an le 15 août; les deux Pères LESERVE et DUPIRÉ faisaient leur oblation perpétuelle le saint jour de la Toussaint. Tous les sujets que le P. LECORRE a amenés de France l'année dernière sont maintenant Oblats, à l'exception du P. LE DOUSSAL, qui fait son noviciat à la Providence. Le P. LE-

CORRE lui-même a donné l'exemple en se consacrant à jamais à Dieu le 8 septembre dernier. Je regrettai de ne pouvoir assister à la cérémonie. Je suis arrivé quelques jours trop tard.

CEYLAN.

On lit dans les *Missions catholiques*, numéro du 6 juillet 1877.

Le gouverneur de Ceylan, sir William-Henry Gregory, ayant été, sur sa demande, et pour raison de santé, relevé de ses fonctions, NN.SS. SILLANI, vicaire apostolique de Colombo, et BONJEAN, vicaire apostolique de Jaffna, lui ont envoyé une adresse à laquelle il a répondu en ces termes :

« J'ai l'honneur de répondre à l'adresse d'adieu de Vos Grandeurs, adresse qui m'apporte les sentiments du clergé de Ceylan et des 184 000 habitants catholiques de cette île. Les félicitations que vous m'avez adressées, avec tant de bienveillance, ne peuvent être accueillies qu'avec beaucoup de reconnaissance.

« Je m'intéressais vivement aux succès de vos établissements et je les ai favorisés de tout mon pouvoir. J'ai soigneusement examiné la conduite des prêtres catholiques et la direction qu'ils faisaient suivre à leurs fidèles, et c'est pour moi un devoir sacré de déclarer que l'influence qu'ils ont obtenue provient de leur bonté constante et vigilante, et qu'ils se servent de cette influence au seul profit du bien, de la moralité et de la religion. Etant arrivé à cette conviction, j'aurais été grandement coupable de cacher la sympathie que m'inspirent vos actes.

« Je vous remercie vivement de votre adresse, qui, je vous assure, causera un très-grand plaisir à mes anciens électeurs de l'Irlande, et je prie Dieu de faire prospérer et de bénir toutes vos pieuses entreprises. »

REVUE DES SANCTUAIRES ET PÈLERINAGES

MONTMARTRE.

Nous ne ferons dorénavant que de courts emprunts au *Bulletin de l'Œuvre du Vœu national.* Cette publication mensuelle, qui ne coûte que 2 francs, est reçue dans un très-grand nombre de nos communautés, et les journaux catholiques tiennent le monde entier au courant des faits principaux qui se passent à la chapelle provisoire. Nous ne pourrions que reproduire ici ce qu'on a lu ailleurs; toutefois, pour l'édification de ceux de nos Missionnaires que les grandes distances privent de la lecture des journaux, nous mentionnerons ici quelques paragraphes détachés de la narration générale.

Le *Bulletin*, dans le numéro du 10 juillet, rend ainsi compte, par la plume du R. P. Rey, de la fête du Sacré-Cœur :

8 *juin. Fête du Sacré Cœur.* — A lui seul, ce jour incomparable, exquissé dans ses plus petits détails, remplirait le *Bulletin*. L'exposition du très-saint Sacrement a commencé à quatre heures et demie. Depuis ce moment les messes se sont succédé sans interruption et la communion a été distribuée après chaque messe. On en évalue le nombre à plus de quinze cents. Piété, recueillement, prières, affluence incessante et toujours plus nombreuse, c'est ce dont tous les pèlerins ont été les témoins heureux et édifiés.

A neuf heures, la sainte messe a été célébrée par Mgr l'Archevêque coadjuteur, qui voulut bien, avant de commencer le saint sacrifice, bénir le groupe représentant l'apparition de Notre-Seigneur à la bienheureuse Marguerite-Marie. Le

don d'une bienfaitrice dévouée à Notre-Dame Auxiliatrice ayant rendu libre l'autel de la sainte Vierge, nous l'avons consacré à la bienheureuse Marguerite-Marie, et les Gardes d'honneur de la chapelle provisoire ont fait les frais de la nouvelle installation.

Après avoir distribué la communion pendant plus d'une heure, Sa Grandeur voulut bien adresser une allocution à la pieuse assistance. Elle expliqua avec l'onction, le charme et la simplicité qu'on lui connaît, ce texte de nos saints Livres : *Ils verront celui qu'ils ont percé,* et le présenta comme une prophétie de la dévotion au Sacré Cœur et de la réalisation du Vœu national. Plus cette dévotion se propage, plus augmente la connaissance de l'amour de Notre-Seigneur, et la France en a fait une double expérience. Elle contemple la plaie du Sacré Cœur et elle lui consacre son repentir et son dévouement. Ce repentir et ce dévouement, nous devons les rendre pratiques dans notre vie de chaque jour. Notre reconnaissance et notre amour grandiront en raison même de notre pénitence et de notre dévotion : *Gallia pœnitens et devota.* Monseigneur voulut bien donner le Salut et réciter l'amende honorable au nom de la France.

Le soir, à trois heures, même affluence, malgré une chaleur qui semblait avoir transformé notre petite chapelle en un véritable foyer. L'atmosphère était brûlante : on aurait dit que le soleil de juin voulait nous donner tous les rayons d'or et de flammes qu'il nous avait refusés pendant le mois de mai. Pauvre petite chapelle provisoire, il semble que tous les attraits humains lui ont été refusés, afin que l'attrait surnaturel et divin s'y manifeste avec plus d'éclat et de puissance !

M. l'abbé Baron avait bien voulu porter la parole. Il le fit avec son talent habituel. Il établit que le Sacré Cœur est le véritable mémorial de Notre-Seigneur Jésus-Christ, puisque le Cœur est, dans le langage de l'humanité, la plus vive expression d'une personnalité. Un homme se juge et s'estime par le cœur. Le Sacré Cœur, c'est le mémorial vivant de la doctrine, des actions et surtout de l'amour de Notre-Seigneur.

Historique de la dévotion au Sacré Cœur, opportunité de son extension. Historique, l'orateur le trace à grands traits. Opportunité : à la déclaration des droits de l'homme, il fallait substituer la déclaration des droits de Dieu. La Révolution a ébranlé l'autorité et l'a rendue odieuse ; le Sacré Cœur la rétablit et la rend aimable. La Révolution nous a donné des mœurs païennes ; le Sacré Cœur les ramène à la pureté et à la sainteté. La Révolution a créé l'individualisme, l'égoïsme exagéré ; le Sacré Cœur demande le dévouement. La Révolution a donné le signal des plus grands crimes ; le Sacré Cœur annonce la miséricorde et le pardon, il nous donne l'amitié d'un Dieu pour nous aider et nous consoler. Voilà les grandes lignes de ce discours remarquable.

Un peu plus loin le *Bulletin* ajoute :

La journée du 10 juin, dimanche où le diocèse de Paris célèbre la fête du Sacré-Cœur, nous offre à sept heures le pèlerinage du patronage et de l'école professionnelle du Petit-Montrouge, sous la direction de l'abbé Poirier, Missionnaire apostolique ; à huit heures, le pèlerinage des associations des jeunes filles du commerce et de l'œuvre de Saint-Paul, conduites par M. l'abbé Quinard, promoteur du diocèse ; à neuf heures, le pèlerinage de S. E. le cardinal Guibert, Archevêque de Paris, qui célébra la sainte messe en présence d'une assistance très-nombreuse, à laquelle s'étaient joints environ cinquante soldats du poste de Montmartre. La chaleur était intense : la chapelle devenait inhabitable. Aussi Son Eminence se contenta-t-elle de féliciter les nombreux fidèles de leur pieux empressement, et après le salut Elle se rendit sur le terrain des travaux afin d'en constater les progrès.

A trois heures, M. l'abbé Baron, dans un rapide entretien, expliqua les motifs de confiance que nous donne la dévotion au Sacré Cœur : *Miserebitur :* Dieu aura pitié de nous. Nous avons essayé de tout, nous avons eu confiance en tous les moyens humains : il ne nous reste plus qu'à essayer des

moyens divins, et le seul, le principal est le Sacré Cœur, dernier mot des miséricordes divines. La France place sur son cœur le Cœur de Jésus, et elle dit à tous ses ennemis : Arrête ! le Cœur de Jésus est là.

Le même numéro du *Bulletin* insère à sa première page la lettre suivante de S. Em. le Cardinal GUIBERT, Archevêque de Paris, à tous les Archevêques et Evêques de France :

Paris, le 28 juin 1877.

MONSEIGNEUR,

L'œuvre du Vœu national au Sacré Cœur se poursuit à Paris, mais c'est l'œuvre de tous les catholiques de France, et surtout des évêques : sans le concours que m'ont promis mes vénérés collègues, je n'aurais jamais osé en accepter la responsabilité ; sans le concours qu'ils me donnent depuis quatre ans, je n'aurais pas pu commencer de la réaliser.

J'accomplis donc un devoir de reconnaissance en envoyant à Votre Grandeur un document de nature à l'intéresser; c'est l'*album* qui contient les études architecturales du monument que nous construisons.

L'envoi de cet album me fournit une occasion précieuse de m'entretenir avec vous de notre commune entreprise.

J'aurais senti dans les premiers temps de notre œuvre le besoin de répondre à certaines préoccupations qui s'étaient fait jour dans la presse relativement au plan et au style du monument. Les amis exclusifs de l'art gothique avaient peine à pardonner au Comité l'adoption du style romano-byzantin. Aujourd'hui ces critiques sont tombées. On a compris d'abord que, pour administrer sagement les ressources venant des offrandes de toute la France, nous avions le devoir d'abdiquer toute préférence personnelle et de chercher les garanties les plus sûres pour la conception et la bonne exécution de ce grand ouvrage. Ces garanties, où pouvions-nous les trouver,

sinon dans la composition d'un jury compétent et dans l'ouverture d'un concours dont ce jury serait le juge? Vous savez, Monseigneur, combien ce concours fut brillant et par le nombre des concurrents et par la valeur des travaux présentés. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que presque tous les projets, bien que fort différents les uns des autres, s'accordaient à écarter le style ogival et à placer au centre du monument une vaste coupole.

La nature des choses indiquait évidemment cette combinaison ; car d'une part il fallait utiliser, sans en rien perdre, toute la surface d'un terrain dont la largeur égale presque la longueur : c'est ce que n'eût point permis le style gothique, qui dessine une forme allongée. Et, d'autre part, il importait de couronner la colline par une masse imposante qui de loin arrêtât le regard et désignât le monument de la piété nationale.

Le plan que les juges du concours ont mis au premier rang réalise admirablement ces conditions. Réformer la sentence du jury, c'eût été entrer dans la voie des choix arbitraires, et, pour contenter quelques-uns, s'exposer à mécontenter le grand nombre des souscripteurs, en écartant une œuvre d'un grand mérite.

Nous avons donc poursuivi notre marche, et l'adhésion générale est venue donner raison à notre persévérance.

Vous n'avez pas oublié, Monseigneur, la touchante solennité du 16 juin 1875. Ce jour-là, tandis que, répondant à l'invitation du Souverain Pontife, les fidèles du monde entier se consacraient au Cœur de Jésus, nous avons eu la joie de poser la première pierre de l'église votive. Depuis lors, les travaux ont été poussés avec la plus grande vigueur. Sans doute, des difficultés inattendues sont venues en retarder la marche. La colline de Montmartre, si admirablement désignée par sa situation incomparable et par les souvenirs qui la consacrent, n'est composée que de sable ou de terres sans consistance : à mesure qu'on fouillait le sol, on en découvrait le peu de solidité. Il a fallu faire appel à toutes les ressources de la science et de l'art pour assurer aux fonda-

tions une assiette inébranlable. Le *Bulletin* mensuel du Vœu national vous a fait connaître, Monseigneur, le caractère et les proportions de ces substructions immenses, dont la hauteur dépasse celle de l'édifice qu'elles sont appelées à supporter. Grâce à Dieu, l'heure du doute est passée ; les puits s'achèvent et se remplissent, et dans quelques mois on commencera la construction de la crypte ; dans deux ans, je l'espère, l'église inférieure pourra être consacrée.

Mais l'importance inattendue de ces travaux souterrains aggrave les charges de l'entreprise, et l'activité qui règne sur le chantier absorbe rapidement nos ressources. Il faut que la charité se montre plus active encore ; avec les facilités d'exécution que nous ménagent les progrès réalisés dans l'art de construire, la promptitude des opérations sera ce que la fera le zèle de nos souscripteurs.

C'est pourquoi, Monseigneur, en vous envoyant ces dessins qui figurent aux yeux le temple dont nous jetons les bases, je ne puis mieux faire que de confier à votre bienveillant patronage les intérêts de l'œuvre commencée. Je n'ai garde d'oublier les charges si lourdes qui pèsent sur vos épaules de pasteur ; surtout je n'oublie pas celles que des circonstances récentes sont venues ajouter à toutes les autres, depuis que l'épiscopat français a dû se mettre à la tête du mouvement qui suscite sur plusieurs points de notre territoire la création d'Universités catholiques. Permettez-moi d'espérer, Monseigneur, que parmi tant de sollicitudes l'œuvre du Vœu national vous apparaîtra comme un gage de la protection du Cœur de Jésus sur toutes les entreprises de votre ministère pastoral. Si cette œuvre est entre mes mains, vous savez que je ne l'ai point cherchée. J'occupais le siége de Tours quand les auteurs du *Vœu* conçurent la pensée d'élever *dans Paris* un monument au Sacré Cœur. Appelé, contre mon attente, sur le siége de saint Denis, je ne pouvais refuser à leurs instances de prendre en main cette entreprise de foi, de repentir et d'espérance. J'ai donc accepté ce fardeau, et quand je vous prie, Monseigneur, de m'aider à le porter, j'ai la confiance de travailler aussi au bien de votre troupeau, car

le réveil de la foi dans notre capitale serait la résurrection spirituelle de la France entière.

Veuillez bien agréer, Monseigneur, l'assurance de mes sentiments les plus respectueux et les plus dévoués.

† J. HIPP. cardinal GUIBERT, *archevêque de Paris.*

Cette lettre, reproduite par toutes les feuilles catholiques, sera, nous n'en doutons pas, l'occasion d'un renouvellement de zèle pour l'œuvre du *Vœu national.*

PONTMAIN.

De grandes fêtes ont eu lieu à Pontmain, du 27 juin au 4 juillet, pour la bénédiction de l'église dans la portion déjà achevée, c'est-à-dire le sanctuaire et le transept. Les journaux catholiques ont donné, d'après *la Semaine religieuse* de Laval, le récit de cette belle octave. Nous leur ferons de larges emprunts, toujours à l'intention de ceux de nos Missionnaires qui ne lisent pas les feuilles publiques. Toutefois, pour ne pas allonger ces pages outre mesure, nous n'insérerons pas le beau discours prononcé le 17 juin par Mgr FREPPEL, évêque d'Angers : *l'Univers* l'a donné *in extenso.*

La veille de la fête, 26 *juin.*

Ils viennent, les Princes de l'Eglise, ils viennent vers *la Princesse couronnée d'étoiles* (Bonav. *Postil., in cap. I Matt.*); les chars qui les transportent sont escortés par les cavaliers de Pontmain et de Saint-Ellier : *equitatus Dei in curribus Pharaonis.* Les Prélats mettent pied à terre à l'arc de triomphe élevé sur la route de Saint-Ellier, et sont reçus par le clergé, vers six heures du soir. La procession s'organise, et, sur tout le parcours, les fronts s'inclinent pieusement sous

la main bénissante des Evêques qui se rendent à l'église pour adorer le Saint Sacrement. Bientôt le demi-jour du crépuscule permet de faire la procession aux flambeaux. Rien n'est plus touchant, dans sa sublime simplicité, que cette pieuse cérémonie ; et nulle part, elle ne convient mieux qu'ici. C'est le soir, dans l'azur constellé du ciel, que Marie est apparue. N'est-il pas juste que le scintillement de mille lumières, le chant des litanies de Lorette, du *Salve Regina*, du cantique *Mère de l'Espérance*, rappelle la soirée à jamais mémorable du 17 janvier? NN. SS. les Evêques assistent à cette procession un cierge à la main, ils s'agenouillent devant la statue de Notre-Dame d'Espérance, érigée à l'endroit précis au-dessus duquel se montra la sainte Vierge, et se rendent à l'estrade où Mgr l'Archevêque de Tours donne la bénédiction du très-saint Sacrement.

Le jour.

Le soleil déchire bientôt le voile qui couvre le ciel, et sourit par son radieux éclat à la fête qui commence. Les foules arrivent de tous les points de l'horizon, et des flots de pèlerins inondent les rues de Pontmain et le champ de l'Apparition. A tous les autels, depuis deux heures du matin, la sainte messe est célébrée, et le pain de vie est distribué. A neuf heures et demie, le clergé vient chercher à la maison presbytérale NN. SS. les Evêques, et le cortége sacré se rend au nouveau Sanctuaire. On voit successsivement apparaître Mgr Sauvé, recteur de l'Université d'Angers, le R. P. Abbé de Sept-Fonds, le R. P. Abbé de la Trappe du Port-du-Salut, Mgr Lecoq, évêque de Luçon, accompagné de son secrétaire particulier, Mgr Sebaux avec M. Planchard, son vicaire général, Mgr Chaulet d'Outremont, évêque du Mans, avec M. Chanson, son vicaire général, Mgr Freppel, évêque d'Angers, Mgr Bécel, évêque de Vannes, accompagné de Mgr Trégaro, aumônier en chef de la flotte, Mgr Forcade, archevêque d'Aix, Mgr Collet, archevêque de Tours, notre digne métropolitain, avec M. Denéchau, son vicaire général, enfin Mgr l'évêque de Laval, en chape et en mitre, et la crosse à la

main, assisté de M. Dulong de Rosnay, vicaire général, et de M. Baudry, archiprêtre de la cathédrale. Arrivés à la porte de l'église, les Prélats et leurs assistants se rangent en demi-cercle, et Mgr l'Evêque procède à la bénédiction de la basilique. Elle mérite ce nom, tant à cause de la beauté de ses lignes architecturales, qu'à cause de la majesté de celui qui va y habiter, et de la grandeur de celle en l'honneur de laquelle elle est dédiée. Marie n'est-elle pas appelée par les Pères la *basilique du véritable Assuérus : basilica veri Assueri ?* Les beaux vitraux qui projettent leur douce lumière dans le sanctuaire nous représentent la Vierge, comparée par les saints Docteurs *à un cristal limpide illuminé des rayons du soleil de justice.* En voyant notre Evêque bénir la nouvelle chapelle, nous contemplons des yeux de la foi Marie ratifiant dans le ciel la bénédiction du représentant de son Fils. Car saint Antonin appelle Marie un *pontife spirituel remplissant d'une manière mystique les fonctions épiscopales, consacrant les temples érigés en son honneur : episcopa spiritualis ; habet enim officia episcoporum, aliquo modo spirituali, quoniam consecrat templa quæ ad ejus honorem fiunt.* (S. Antonin, *Summa,* part. IV, tit. xv, c. 16.) Après la bénédiction extérieure du monument, les Prélats entrent dans l'église, à la suite de Monseigneur, en chantant les litanies des Saints et se placent dans les fauteuils réservés dans le sanctuaire du côté de l'Évangile. L'église est élégamment ornée : on remarque les écussons des évêques présents, auxquels, par une délicate attention, on avait ajouté celui de Mgr Wicart, notre premier évêque et le fondateur du nouveau temple, et celui du Cardinal archevêque de Rennes, si dévoué à Notre-Dame de Pontmain, et qui a manifesté à Monseigneur son regret de ne pouvoir assister à cette fête.

L'archidiocèse de Rennes était représenté par M. le chancelier de l'archevêché, par M. le curé de Fougères et par un grand nombre de prêtres rennais.

La bénédiction terminée, la messe pontificale commence. Au fond du sanctuaire sont disposés deux trônes : celui du côté de l'épître est réservé au vénérable métropolitain qui cé-

lèbre le saint Sacrifice, assisté de son grand vicaire, de M. le supérieur du grand séminaire, et de M. le curé de Saint-Remi de Château-Gontier; celui du côté de l'Évangile est occupé par Monseigneur, revêtu de sa *cappa magna*. La maîtrise de Louvigné-du-Désert, sous la direction de M. le Gentilhomme, se fait remarquer par la bonne exécution des chants de la messe, surtout le *Credo*.

Après la sainte messe, les Révérendissimes Prélats se rendent à l'estrade où Mgr l'Evêque doit donner la bénédiction papale. Pour qu'une fête quelconque dans l'Eglise ait une signification pleinement catholique, il faut qu'elle se célèbre pour ainsi dire sous le regard du Prince de tous les Pasteurs, il faut que sa présence plane en quelque sorte au milieu des plus magnifiques démonstrations. Aussi, Monseigneur, dans sa piété filiale envers l'Evêque des évêques, a-t-il demandé à Pie IX de consacrer par sa bénédiction précieuse la solennité de ce jour. On lit, en latin et en français, le bref qui autorise l'évêque de Laval à donner, au nom du Pape, cette bénédiction, enrichie d'une indulgence plénière, et tous les pèlerins la reçoivent avec bonheur et recueillement. Les Evêques sont reconduits au presbytère par le clergé et ainsi finit la cérémonie du matin.

Avant de raconter la fête du soir, disons un mot du toast, porté à la fin du dîner, par Mgr de Laval, en l'honneur des Prélats présents. Sa Grandeur remercie l'honorable métropolitain d'avoir consacré sa première visite, dans le diocèse de Laval, à la gloire de Notre-Dame de Pontmain. Elle exprime sa reconnaissance à Mgr l'archevêque d'Aix d'être venu jusque du fond de la Provence prendre part à la fête du 27 juin. Elle adresse ses actions de grâces à Mgr l'évêque de Vannes, le premier évêque qui soit venu en pèlerinage à Pontmain, et qui a voulu resserrer les liens qui unissent Sainte-Anne d'Auray à Notre-Dame d'Espérance ; à l'éloquent et savant évêque d'Angers, que l'on trouve toujours prêt à redire les louanges de Marie partout où elle est honorée ; au pieux et zélé évêque d'Angoulême, notre compatriote, qui a formé à la science et à la piété tant de générations sacerdo-

tables ; à Mgr du Mans qui gouverne une église à la fois mère et sœur de celle de Laval ; à Mgr Lecoq, dont l'adhésion à l'œuvre de l'Université d'Angers et la présence à Pontmain créent des liens plus intimes entre les deux diocèses de Laval et de Luçon ; aux RR. PP. Abbés de Sept-Fonts et de la Trappe qui viennent déposer les hommages du cloître aux pieds de la Vierge de l'Espérance ; enfin à Mr Sauvé, dont la science et la piété illustrent l'Université d'Angers et se reflètent sur le diocèse qui l'a vu naître.

En son nom et au nom de tous ses collègues de l'épiscopat, Mgr l'archevêque de Tours a exprimé à Mgr l'évêque de Laval sa joie et son bonheur d'inaugurer ses visites parmi nous en assistant à une si belle fête, et a félicité Sa Grandeur des heureux débuts de son épiscopat dans un diocèse, objet des prédilections de la Reine du Ciel.

Si la fête du soir est moins auguste, elle est en revanche plus éclatante que celle du matin. A deux heures et demie, NN. SS. les Evêques, ornés de leurs crosses, de leurs mitres et de leurs chapes, se rendent, sur la route de Fougères, jusqu'à l'arc de triomphe érigé en face du cimetière. Les pèlerins et le clergé des divers doyennés du diocèse sont échelonnés le long de la route qu'ils couvrent de leurs rangs pressés sur un espace de plus d'un kilomètre. La procession, présidée par Mgr l'archevêque de Tours, se met en marche au chant des antiennes et des cantiques à la très-sainte Vierge. Avec quel élan disons-nous les strophes du *Magnificat*, de l'*Ave maris stella !* Comme nous répétons avec enthousiasme ces refrains si chers au cœur des fidèles, si odieux à nos ennemis : *Sauvez, sauvez la France, au nom du Sacré Cœur*, ou bien : *Qu'il monte jusqu'au Ciel le cri de la Patrie : Catholiques et Français toujours !*

Que l'on est fier d'être catholique en présence de telles manifestations, et que l'on est fort et invincible quand on sent palpiter la même foi dans des milliers de poitrines humaines ! A ce spectacle on comprend mieux le mot de l'Apôtre : *Ce qui a triomphé du monde, c'est notre foi : hæc est victoria quæ vincit mundum fides nostra.*

Les Révérendissimes Evêques prennent place aux fauteuils dressés sur l'estrade ; ils sont entourés du clergé et les fidèles se serrent près de la chaire où Mgr l'évêque d'Angers va faire entendre sa lumineuse parole. Il paraît : la foule s'écarte respectueusement sur son passage. Le silence, le recueillement, l'attention règnent dans l'immense assemblée, qui ne veut pas perdre une parcelle de ce festin de l'éloquence sacrée.

Ajoutons à ce récit que tous les détails de la fête avaient été prévus par nos Pères ; et si, au jour solennel, ils se sont effacés pour laisser la direction des cérémonies aux prêtres expérimentés et dévoués désignés pour ce rôle, on sentait pourtant leur intervention partout ; et à l'église, et à l'estrade que leurs mains ont élevée, et dans la salle gracieuse du festin qu'ils ont fait surgir de terre dans une vaste prairie, tout était ordonné et préparé de façon à ne rien laisser en souffrance. Le clergé de Laval et le clergé religieux de la communauté ont concouru dans une entente admirablement fraternelle à la splendeur des fêtes. Le P. Le Vacon, de la maison de Tours, était venu apporter son concours et son zèle d'ancien chapelain à nos Pères de Pontmain ; les PP. de L'Hermite et Roux (Victor) représentaient le Supérieur général et la maison de Paris. M. le chanoine Villério, secrétaire général de l'Archevêché de Rennes, représentait S. Em. le Cardinal Saint-Marc.

Nous donnons ici, dans la forme latine et dans la traduction française, le texte des acclamations des pèlerins, à la suite du beau discours de Mgr l'Evêque d'Angers. Ces acclamations, dites d'une voix forte et sonore par un prêtre, et terminées par l'*Amen* solennel de tous les pèlerins, étaient d'un effet saisissant, et ont donné à la cérémonie le caractère d'une importante manifestation de foi.

ACCLAMATIONES PEREGRINORUM IN FINE SOLEMNITATIS

Die 27 *junii* 1877.

I.

Deo Patri ingenito, Filio ejus unigenito, Spiritui sancto Paraclito, sanctæ et individuæ Trinitati : Benedictio, laus, honor et gloria in sæcula sæculorum ! — Amen.

II.

Christo Regi sæculorum immortali, quem volumus regnare super nos et super omnia, necnon ipsius mitissimo et humillimo Cordi : Novus honor, nova gloria, ac pro ejusdem honore læso, solemnis satisfactio ! — Amen.

III.

Beatissimæ et Immaculatæ Dei genitrici Mariæ, totius diœcesis nostræ Valleguidonensis patronæ potentissimæ, quæ et ipsam hanc diœcesim nostram per viscera misericordiæ suæ nuper visitavit, oriens ex alto : Laus sempiterna, gratiarum actio maxima, et humillima supplicatio ! — Amen.

IV.

Sacrosanctæ Ecclesiæ Catholicæ, Apostolicæ et Romanæ, cujus Dei gratia nos filii sumus : Pia veneratio perpetuaque dilectio; et ejusdem Decretis, præsertim autem *Syllabo*, plena mentis adhæsio, firmaque oris confessio ! — Amen.

V.

Sanctissimo Domino nostro Pio papæ IX, Patri patrum, Doctori summo et infallibili, Regi mansueto et forti, Christi patientis vero discipulo : Pax, consolatio, et ab inimicorum manibus proxima atque gloriosa liberatio ! — Amen.

ACCLAMATIONS DES PÈLERINS A LA FIN DE LA SOLENNITÉ

Le 27 *juin* 1877.

I.

A Dieu le Père non engendré, au Fils unique de Dieu, à l'Esprit-Saint Consolateur, à la sainte et indivisible Trinité : Bénédiction, louange, honneur et gloire dans les siècles des siècles! — Ainsi soit-il.

II.

Au Christ, Roi immortel des siècles, que nous voulons voir régner sur nous et sur toutes choses, et à son Cœur très-doux et très-humble : Nouvel honneur, nouvelle gloire, et, pour les outrages faits à son Nom, solennelle satisfaction! — Ainsi soit-il.

III.

A la Bienheureuse et Immaculée Vierge Marie, mère de Dieu, très-puissante patronne de tout notre diocèse de Laval, et qui, dans les entrailles de sa miséricorde, a visité aussi naguère ce même diocèse de Laval en apparaissant dans les airs : Louange éternelle, très-grande action de grâces, et très-humble supplication! — Ainsi soit-il.

IV.

A la sainte Eglise catholique, Apostolique et Romaine, dont nous sommes, par la grâce de Dieu, les enfants : Vénération filiale, éternel amour; et à tous ses Décrets, principalement au *Syllabus*, pleine adhésion de l'esprit, et ferme confession des lèvres! — Ainsi soit-il.

V.

A Notre très-saint Seigneur le Pape Pie IX, Père des pères, Docteur suprême et infaillible, Roi doux et fort, vrai disciple du Christ souffrant : Paix, consolation, prochaine et glorieuse délivrance des mains de ses ennemis! — Ainsi soit-il.

VI.

Illustrissimo ac Reverendissimo in Christo Patri Julio-Dionysio Pontifici nostro, Virginis Immaculatæ cultori devotissimo, nuper, opitulante Deo, vigilantissimi Pastoris munera inter nos faustissime adepto; quique Altissimi gloria, ipsius Deiparæ servitio et animarum zelo ardenter flagrans, hancce diem solemniter omnium plausu indixit et gloriose sacravit : Multi anni, sancta et felix Dominatio, ejusque laborum de die in diem quam maximi et salutares proventus ! — Amen.

VII.

Illustrissimo ac Reverendissimo Patri, Casimiro-Alexio, primo Valleguidonensis Ecclesiæ Pontifici, jurium Sedis Apostolicæ strenuo semper assertori ac valido propugnatori, necnon hujusce Templi, ob gratiarum actionem pro inclyto Immaculatæ Virginis beneficio, primo conditori; nunc autem de Sede præ magna humilitate cesso : Pax multa, senectus tranquilla et bona, pia et diuturna filiorum omnium veneratio, ac pro ejus bono certamine egregie certato, quam maxima et amplissima remuneratio ! — Amen.

VIII.

Illustrissimis ac Reverendissimis Archiepiscopis et Episcopis hic præsentibus, de Beata Virgine, Pontifice nostro et tota Diœcesi, hodie præsertim inclyte meritis; necnon totius Galliæ nostræ, ejusdem Virginis regni, zelantissimo et percelebri Præsulum collegio : Faustæ dies, jugis in præliis Domini prosperitas, atque omnium virtutum ac frugum justitiæ continua et felix amplificatio ! — Amen.

VI.

A l'Illustrissime et Révérendissime Père dans le Christ, Jules-Denys, notre Pontife, très-dévot serviteur de l'Immaculée Vierge, par la faveur divine heureusement investi naguère de la charge de pasteur très-vigilant de nos âmes, et qui, plein d'un zèle ardent pour la gloire du Très-Haut, l'honneur de la Mère de Dieu et le salut du peuple chrétien, a solennellement annoncé, aux applaudissements de tous, et magnifiquement célébré cette fête : Nombreuses années, saint et heureux Pontificat, et sur ses travaux apostoliques, plus grandes de jour en jour et plus salutaires bénédictions ! — Ainsi soit-il.

VII.

A l'Illustrissime et Révérendissime Père, Casimir-Alexis, premier Evêque de l'Eglise de Laval, en tout temps l'intrépide défenseur et le vaillant champion des droits du Siége apostolique, et qui, en action de grâces d'une insigne faveur de la Vierge Immaculée, jeta les premiers fondements de ce Temple ; maintenant par sa grande humilité descendu de son Siége : Paix abondante, heureuse et tranquille vieillesse, longtemps encore pieuse vénération de tous ses enfants, et pour son bon combat si vaillamment combattu, très-grande et très-ample récompense ! — Ainsi soit-il.

VIII.

Aux Illustrissimes et Révérendissimes Archevêques et Evêques venus en ce lieu, et qui ont, aujourd'hui surtout, si noblement mérité de la bienheureuse Vierge, de notre Pontife et de tout le diocèse ; à tout le corps très-zélé et très-illustre des Evêques de notre France, le Royaume de Marie : Bonne vie, continuel triomphe dans les combats du Seigneur, constant et heureux accroissement de toutes vertus et fruits de justice ! — Ainsi soit-il.

IX.

Almæ Urbi Romæ, christiani orbis capiti, ejusque populo in angustiis posito, sed in Christum et ipsius Vicarium egregie fideli : Dulcis commiseratio, sincera admiratio, vera libertas, et omnimoda felicitas! — Amen.

X.

Inclytæ Francorum genti, Romanæ Ecclesiæ primogenitæ, quæ gesta Dei sæpius in mundo gloriose peregit, nunc autem propter peccata sua satis miseræ et nimis dejectæ : Solemnis et publica cum Deo reconciliatio, perfecta redintegratio, et de virtute in virtutem, proindeque de claritate in claritatem felix et admirabilis ascensio! — Amen.

XI.

Civitatis et diœcesis Vallis Guidonis omnibus ac singulis viris ecclesiasticis et fidelibus : Virtus, pax et gaudium in Spiritu Sancto, et post tranquillam vitam æterna beatitudo! — Amen.

XII.

Universitati studiorum Andegavensi, quæ, Deo juvante, feliciter jam rediviva, sanctione vero apostolica mox confirmanda, opem Virginis primigeniæ labis nesciæ humiliter implorat; sit nunc et in ævum ab omni vinculo erroris immunitas, augmentum et fœcunditas, necnon in omnibus secura prosperitas! — Amen.

XIII.

Omnibus et singulis peregrinis hic adstantibus : Larga Dei benedictio necnon ad propria fausta reversio ; atque inter eos in sacratissimo Jesu et purissimo Mariæ Corde, jugis et perfecta consociatio ! — Amen.

IX.

A l'auguste ville de Rome, capitale du monde chrétien, et à son peuple opprimé, mais très-fidèle au Christ et à son Vicaire : Douce commisération, sincère admiration, vraie liberté et félicité parfaite ! — Ainsi soit-il.

X.

A l'Illustre Nation française, fille aînée de l'Eglise romaine, qui souvent a accompli glorieusement dans le monde *les gestes de Dieu*, mais qui est réduite aujourd'hui, à cause de ses péchés, à un état de misère et d'abaissement profond : Solennelle et publique réconciliation avec Dieu, renouvellement parfait, heureuse et admirable ascension de vertu en vertu, et par là même de gloire en gloire ! — Ainsi soit-il.

XI.

Au clergé et aux fidèles de la ville et du diocèse de Laval : Vertu, paix et joie dans l'Esprit-Saint, et, après une vie tranquille, béatitude éternelle ! — Ainsi soit-il.

XII.

A l'Université d'Angers qui, avec l'aide de Dieu, vient heureusement de renaître, sera bientôt confirmée par la sanction apostolique, et implore humblement le secours de la Vierge qui n'a point connu la tache originelle, aujourd'hui et à jamais exemption de tout lien d'erreur, développement et fécondité, et en tout tranquille prospérité ! — Ainsi soit-il.

XIII.

A tous et à chacun des pèlerins ici présents : Abondante bénédiction de Dieu, retour heureux à leurs foyers ; union perpétuelle entre eux dans le Sacré Cœur de Jésus et dans le Cœur très-pur de Marie ! — Ainsi soit-il.

INAUGURATION

DE L'ARCHICONFRÉRIE DE N.-D. DE PONTMAIN.

Marie s'est montrée à Pontmain avec les attributs d'une reine, le sourire d'une amie, la compassion d'une mère, et les trois principales fêtes de cette semaine d'or font merveilleusement ressortir ce triple caractère de l'apparition du 17 janvier. La présence des princes de l'Eglise imprime à la journée du 27 juin un cachet de majesté qui convient aux grandeurs de la souveraine, appelée par saint Germain la *magnificence du peuple chrétien ;* celle de dimanche est irradiée des grâces et des charmes de la Vierge, *ornement de la sainte Eglise* (saint Bernardin de Sienne) : enfin celle du 4 juillet invite aux réflexions graves et sérieuses dont Marie, mère de douleur, est l'inspiratrice : *eruditis intersum cogitationibus.*

L'archiconfrérie de Notre-Dame d'Espérance a donc été inaugurée, dimanche, avec une grande solennité et au milieu d'un concours de pèlerins plus nombreux encore que le jour de la bénédiction du Sanctuaire.

Monseigneur, accompagné de M. Vincent, vicaire général et doyen du chapitre, assiste sur son trône à la grand'messe célébrée par M. l'archiprêtre de Saint-Jean de Château-Gontier, et chantée avec un nouveau succès par la maîtrise de Louvigné-du-Désert, infatigable, comme son habile directeur, M. Le Gentilhomme, de zèle et de dévouement. Le R. P. Roux, Oblat de Marie Immaculée, qui prêche tous les jours de l'octave, et montre un véritable talent oratoire, manifeste, dans un langage clair et persuasif, les harmonies qui existent entre la solennité de saint Pierre et de saint Paul et l'objet de la fête spéciale en l'honneur de Notre-Dame de Pontmain.

Le soir, vers quatre heures, la procession annoncée par le programme se prépare sur la route de Fougères. Rien n'est omis par M. le maître des cérémonies de la cathédrale pour

que l'ordre, cette suprême beauté de toute multitude organisée et qui jetait en extase la reine de Saba à la cour de Salomon, soit observé dans tous les rangs du cortége sacré. Disons aussi que la docilité des pèlerins, et, croyons-nous, la direction céleste de l'*ordonnatrice du chœur des Vierges* (Albert. Magn.), n'ont pas peu contribué à maintenir à leurs places respectives les groupes multiples de la procession, à répandre sur elle un charme ravissant, et à exprimer la pensée qui préside à ce bel ordre : « donner à la fête de l'Inauguration de l'Archiconfrérie de Notre-Dame de Pontmain le caractère d'une supplication solennelle et faire monter vers le ciel, par la bouche des enfants, la prière pour le Diocèse, pour la France et pour l'Eglise. »

Aussi l'attention se concentre-t-elle sur les enfants chargés de porter les emblèmes rappelant les mystères du Rosaire, histoire abrégée de l'Evangile. A mesure que la procession défile, nous voyons donc se dérouler devant nous les principaux mystères de la vie, de la mort et de la résurrection de Jésus-Christ notre Sauveur, mystères auxquels Marie est toujours associée : *socia conjunctione perpetua vitæ unigeniti Filii sui* (S. Germain). Les petites filles portent le vêtement virginal de leur première communion, honorant ainsi en Marie la candeur de l'innocence : *candor innocentiæ* (S. Laurent Justinien). Deux d'entre elles marchent à la tête de la procession tenant en leurs mains l'invitation à la prière faite par celle qui prie pour nous, afin que nous soyons délivrés de nos ennemis : *oratrix nostra ut ab hostibus nostris liberemur* (S. Jean Damascène). Les petites filles de Louvigné-du-Désert (Rennes) forment le groupe du mystère de l'Annonciation : les lis qu'elles portent représentent le lis immaculé qui a engendré Jésus-Christ, la rose qui ne se flétrit point : *lilium immaculatum quod rosam immarcescibilem genuit Christum* (S. Epiphane) ; les banderoles qu'elles tiennent, rappellent celle qui est à la fois servante et mère du Seigneur : *ancilla Domini et mater* (S. Léon le Grand), Celle qui est la grâce elle-même pour ainsi dire, tant elle en a eu la plénitude (S. Bonaventure). Enfin le nom même de ce mystère symbolise

très-bien la Vierge de Pontmain, que l'on peut appeler avec un pieux écrivain : une messagère de joie : *nuntium fausti gaudii.*

Le second mystère, la Visitation, est représenté par les petites filles de Saint-Georges-de-Reintenbaut (Rennes). Oui, elle elle est bénie entre toutes les femmes, celle qui nous a visités dans nos malheurs et nous a procuré le salut : *Visitatio ægrotantium, ac salutem nobis conferens* (S. Jean Damascène).

Les petites filles du Loroux figurent le mystère de la Nativité de Notre-Seigneur. Le visage si doux, si tendre, si compatissant de ce petit enfant étendu sur sa couchette, de ce petit enfant qui nous est né, qui nous est donné par la Vierge-Mère : *parvulus natus est nobis, filius datus est nobis*, nous fait mieux comprendre encore les paroles que naguère elle fit graver à ses pieds en lettres d'or par les anges : Mon Fils se laisse toucher.

Voici venir les enfants de Rillé : elles portent une colombe et des cierges, emblèmes de Marie, flambeau mystique (S. Antonin) et colombe aux ailes d'argent, qui a pris son vol vers Pontmain, nous apportant le rameau d'olivier, signe de notre réconciliation avec Dieu.

Le cinquième mystère est symbolisé par un groupe de petits garçons de Montaudin qui portent en triomphe la statue de Jésus retrouvé dans le temple. La France qui a perdu Jésus, qui l'a chassé de ses lois et de ses institutions, le retrouvera bientôt et recouvrera en même temps sa prospérité et sa gloire.

Les cinq Mystères douloureux sont représentés par les petits garçons de la Bazouge (Rennes), de Saint-Mars, de Saint-Ellier, de Fougerolles et de Larchamp.

La France était agonisante au moment de l'apparition de Pontmain : son sang ruisselait de toutes parts : la Vierge est venue lui dire de prier, comme l'a fait Jésus dans son agonie : *prolixius orabat.* La France lui a obéi et lui a répondu : Que votre volonté soit faite, et elle a senti son courage se ranimer sous l'influence de Marie, ange descendu du Ciel pour la réconforter.

La France a été flagellée et le sera encore tant qu'elle ne se convertira pas. Mais,

Les bras liés et la face meurtrie,
Elle a porté son regard vers le ciel.

Marie, colonne du monde (S. Thomas de Villeneuve), la détachera de la colonne de la flagellation.

La France a répudié le Christ : elle a couvert sa face sacrée de crachats ignomineux, elle l'a condamné à mort en disant : Je ne veux pas qu'il règne sur moi. Mais, comme le bon larron, dans la meilleure partie d'elle-même, elle demande à être réintégrée dans le royaume de Dieu ; nouvelle Véronique, elle essuie le visage auguste qu'elle a souillé ; elle n'abat plus la croix, elle l'érige avec honneur : elle ne maudit plus son roi, elle l'aclame : *Vive le Christ, il aime les Francs!* C'est qu'elle a rencontré, sur le chemin de ce nouveau calvaire, une mère éplorée qui n'a pas en vain fait appel à la générosité de son cœur.

La France s'est moquée du Roi de gloire en assimilant, dans son droit public, les synagogues de Satan à la véritable Eglise. Le libéralisme lui a donné pour sceptre un roseau, pour diadème une couronne d'épines, pour manteau royal un lambeau de pourpre. Mais la Vierge a affirmé d'une manière splendide le royauté de son fils sur nous, apparaissant à Pontmain couronnée d'un diadème d'or, vêtue d'une robe d'azur, environnée d'étoiles, et la France s'est dit à elle-même : Si Marie est ma Reine, à plus forte raison Jésus sera mon Roi.

La France enfin a exécuté la sentence de mort prononcée contre le Christ dans la personne des milliers de martyrs immolés en haine de sa royauté sociale. Mais Marie est apparue à la Salette, portant sur elle les instruments de la passion ; à Pontmain, présentant à nos regards une croix et un Christ sanglants, et, comme le centurion, nous nous sommes frappé la poitrine. Nous avons chanté avec un cœur contrit :

Mon doux Jésus, enfin voici le temps
De pardonner à nos cœurs pénitents.

Ou bien :

> Pitié mon Dieu, c'est pour notre patrie
> Que nous prions au pied de cet autel.

Les cinq Mystères glorieux étaient représentés par les petites filles de Saint-Martin de Landel (Coutances), de Saint-Hilaire du Harcouet (Coutances), les petits garçons de Pontmain, les petites filles de Landivy et de Mantilly (Séez).

Il vient le temps où notre patrie pourra enfin chanter le triomphant *alleluia,* où l'incertitude ne planera plus sur ses destinées. Marie n'a-t-elle pas souri aux enfants de Pontmain? Or, l'hilarité d'un visage royal est un signe de vie : *in hilaritate vultus regis vita.* Bientôt la France se débarrassera du linceul de mort où l'a enveloppée la Révolution, et l'on dira d'elle comme de Jésus : Elle n'est plus dans le tombeau, elle est vraiment ressuscitée : *non est hic : surrexit vere.* Et nous chanterons avec l'Eglise :

> Venit dies, dies tua,
> In qua reflorent omnia.
> Lætemur et nos in viam
> Tua reducti dextera (1).

Grâce à celle que les Pères appellent notre ascension dans le ciel et l'attraction des pécheurs, grâce à celle qui nous est apparue à Pontmain comme un astre splendide, nous ne bornons plus nos pensées et nos affections dans le domaine des intérêts temporels : nous méditons dans notre cœur des ascensions vers les choses célestes, certains que si nous cherchons avant tout le royaume de Dieu et sa justice, tout le reste nous sera donné par surcroît ; et que nous cueillerons, non plus des gloires éphémères suivies de désastres inouïs, mais des lauriers immortels dans la paix et la tranquillité de l'ordre chrétien.

Le souffle de Satan a fait des ravages immenses dans notre

(1) Le voilà arrivé ce jour, qui est votre jour, ô mon Dieu : ce jour où tout refleurit. Réjouissons-nous, car nous avons été remis par votre droite dans la route du bonheur.

France, mais voici que celle que saint Germain appelle un esprit familier avec l'Esprit-Saint, *spiritus Spiritui sancto familiaris*, annonce à notre patrie l'avénement d'un esprit nouveau qui détruira l'esprit de la révolution et renouvellera la face de la terre.

Ressuscitée, délivrée de l'esprit du mal, la France se tourne vers sa bienfaitrice et veut lui rendre des honneurs analogues à ceux qu'elle a reçus dans le ciel le jour de son Assomption. C'est ainsi que les petites filles de Landivy portent en triomphe la statue de Notre-Dame, environnée de massifs de roses et de lis, symboles de charité et d'innocence :

La Vierge immaculée
N'a pas en vain fait entendre sa voix ;
Sur notre terre ingrate et désolée,
Les fleurs du Ciel croîtront comme autrefois.

Enfin la France, dans sa reconnaissance envers la Mère de Dieu apparue à Pontmain, mettra à ses pieds sa couronne de gloire, et demandera au chef de l'Eglise de couronner la statue bénie et vénérée de celle qui est la couronne des saints (S. Ephrem).

Rien de plus gracieux que ces groupes d'enfants rappelant d'une manière si expressive les enseignements du Rosaire et le récitant pieusement pour se conformer à la recommandation de Pie IX à Monseigneur : Dites bien à tous que le Pape ne se contente pas de bénir le chapelet, mais qu'il le dit tous les jours et qu'il invite ses enfants à le dire comme lui.

Ces paroles sont inscrites sur une banderole portée par deux jeunes gens de l'association de Beauregard de Laval. Quarante délégués de cette association venus à Pontmain sous la conduite de leur zélé directeur ont édifié tous les pèlerins par leur bonne tenue et leur piété : dans les rangs de la procession, ils sont à la suite des enfants et immédiatement avant le clergé.

Au milieu du clergé, des séminaristes portent le bref pontifical érigeant l'archiconfrérie, la Tiare et les clefs. Enfin Monseigneur, revêtu de ses ornements pontificaux, ferme

cette belle procession qui se déploie depuis la croix de Teuffeu jusqu'à l'entrée du bourg. En face de l'estrade, les enfants sont placés dans une enceinte réservée, les fidèles couvrent la place, Monseigneur, accompagné du clergé, monte à l'estrade, s'assied sur son trône et le sermon commence. Nous regrettons de ne pouvoir donner qu'une analyse imparfaite de la belle doctrine exposée avec tant d'éloquence par le R. P. Roux.

L'orateur a pris pour texte ces paroles :

Quam pulchra tabernacula tua, Jacob;
et tentoria tua, Israel.
Qu'ils sont beaux tes pavillons, ô Jacob ;
qu'elles sont belles tes tentes, ô Israël.

« Ces paroles du prophète lui revenaient à la mémoire, pendant que se déroulaient devant lui les rangs de cette procession magnifique, semblable aux lignes d'une armée qui marche aux pacifiques combats. Groupés à l'abri de nos brillantes bannières, nous faisions monter vers Marie des chants enthousiastes, qui ressemblaient aux acclamations anticipées du triomphe ; et il croyait entendre la Reine du ciel nous répondre, en redisant les paroles qu'elle faisait entendre il y a quelques années à peine en ces lieux bénis : « Confiance ! « mon Fils se laisse toucher, et Dieu vous exaucera en peu de « temps. »

« Que Dieu nous exauce en peu de temps, tel est bien en effet le désir qui fait battre ici tous les cœurs. Sans doute, au moment où la très-sainte Vierge donnait pour la première fois cette espérance aux heureux voyants de Pontmain, la patrie temporelle et la patrie spirituelle, Rome et la France, étaient en proie à des angoisses sans égales. Mais si ces désastres sont passés, ils ont laissé parmi nous des conséquences terribles ; et quand nous interrogeons l'avenir, nous découvrons, hélas ! bien des menaces à l'horizon de l'Eglise et de la patrie, aussi sentons-nous encore le besoin de prier et d'ouvrir nos âmes à l'espérance.

« Cette espérance, Monseigneur l'a accueillie dans son

cœur ; placé à la tête d'un diocèse qui avait eu l'honneur insigne de recevoir peu auparavant la visite de la très-sainte Vierge, il s'est considéré comme chargé d'une délégation personnelle de sa part ; il a compris que c'était au premier pasteur du diocèse qu'il appartenait de propager l'œuvre de prières demandées par Marie lorsqu'elle disait aux enfants de Pontmain : « Mais priez, mon fils se laisse toucher. » C'est pourquoi on a vu notre Evêque solliciter de notre bien-aimé Pontife Pie IX l'érection canonique de l'archiconfrérie de Notre-dame d'Espérance, union de prières pour obtenir le salut de la société civile et religieuse. Monseigneur fait en cela un grand acte de foi, et un grand acte de patriotisme ; et l'orateur est assuré d'être en ce moment l'interprète fidèle des dix mille cœurs qui l'entendent, en disant qu'aujourd'hui Sa Grandeur a bien mérité de la France et de l'Eglise.

« Celui-là, dit la Sainte Ecriture, aime vraiment ses frères qui prie beaucoup pour le peuple : *Hic est fratrum amator qui multum orat pro populo.* En effet, toutes les fois que des hommes vivent en société, il s'établit une solidarité en vertu de laquelle les gains et les pertes sont communs. Les fleuves débordés ravagent-ils une portion du territoire ? les populations préservées doivent envoyer du pain à ceux qui n'en ont plus. L'ennemi menace-t-il une province ? toute la nation se lève, et tout entière elle bénéficie des gloires du triomphe. A cette solidarité est étroitement liée la loi de la reversibilité des mérites et des démérites entre les membres d'une même société. Si, par exemple, une armée de quelque cent mille hommes ajoute une page glorieuse à l'histoire de la nation, celle-ci tout entière est proclamée un peuple de braves ; et si une poignée d'audacieux lève l'étendard de la discorde, et traîne quelques hordes d'égarés dans les abîmes de sang et de boue où aboutissent les luttes fratricides, on dit encore que la nation est humiliée et avilie : les mérites et les démérites sont communs.

« Cette loi trouve son application dans la société religieuse, dans le peuple des enfants de Dieu. Le prophète Amos adresse de sanglants reproches aux frères de Joseph, qui, après avoir

fait descendre le diseur de songes dans une citerne abandonnée, buvaient le vin dans leurs coupes, sans s'inquiéter des souffrances de leur frère : *Bibentes vinum in phialis nil patiebantur super contritione Joseph*... Que de pauvres Joseph descendus dans les citernes ténébreuses et sans eaux des erreurs modernes et des hontes criminelles où elles mènent!... C'est à nous, assis aux festins des grâces divines, à nous les croyants, à nous qui pouvons boire au calice d'or de nos autels, qu'incombe le devoir de faire participer ces âmes aux grâces de salut, en priant pour elles, et en les associant aux mérites de nos bonnes œuvres, en vertu de l'étroite solidarité qui les unit à nous, comme des frères égarés, mais toujours de la famille.

« Hélas! cette solidarité ne se fait que trop sentir dans les suites du mal! Toutes les misères humaines ne sont-elles pas la suite d'un crime dont nous ne sommes pas responsables? Nos malheurs présents ne sont-ils pas la conséquence des crimes de nos pères? Régicides et déicides ils ont transmis à leurs enfants un esprit de révolte contre Dieu et contre l'homme dont nous subissons les terribles effets : *Patres nostri peccaverunt, et non sunt, et nos iniquitates eorum portavimus!* Mais notre siècle a péché aussi, et les enfants sont menacés de porter à leur tour les crimes de leurs pères. Nous pouvons prévenir ce malheur, car si Dieu enveloppe les innocents dans le châtiment des coupables, il épargne aussi les coupables en étendant sur eux le mérite des prières que lui adressent les innocents.

« Or, n'entendez-vous pas cet immense cri de blasphèmes qui monte à Dieu de tous les points de la terre? A nous de l'étouffer par la voix d'une immense acclamation d'amour... Ne voyez-vous pas ces mille bras qui s'élèvent vers le ciel comme pour le défier, et provoquer les foudres de la colère? A nous d'élever nos mains, de les plonger dans le cœur de Jésus pour en arracher la miséricorde et le pardon... Ne respirez-vous pas les exhalaisons fétides sorties du puits de l'abîme, et provoquant le dégoût de Dieu? A nous de faire monter vers lui l'arome de notre amour et de notre prière :

le salut du peuple l'exige, la France nous le demande. Pauvre France! en passant devant les ruines matérielles que l'incendie nous a faites, en contemplant les ruines plus tristes encore que le crime de ses enfants a amoncelées, on croit entendre, du sein de ces tombeaux de nos vieilles gloires, la voix de la patrie dire en gémissant : « O vous qui passez, qui n'avez pas bu aux sources empoisonnées où je m'étais abreuvée, ayez pitié de vos frères, de votre mère, car Dieu nous a frappés, comme le vendangeur qui tranche sans pitié : *O vos qui transitis per viam, attendite et videte... quoniam vindemiavit me ut locutus est Dominus, in die iræ furoris ejus.* » Qui donc parmi nous voudrait rester sourd à cette voix, et se soustraire à ce devoir ?

« Je dis : ce devoir. En effet, saint Paul nous dit que nous sommes débiteurs envers chacun de nos frères; mais cette dette de l'âme, comment l'acquitter? Les plus à même de le faire, ce sont les prêtres sans doute, qui ont reçu le pouvoir d'agir directement sur les âmes : mais pour quelques milliers d'âmes qu'ils atteignent, combien de millions ne leur échappent-ils pas ! Ah ! s'il ne fallait qu'aller dans les sanctuaires du plaisir et du crime, pour leur prêcher la pénitence, dussions-nous tomber sous leurs coups, nous irions tous, et nous crierions : « Dans quarante jours Ninive sera dé« truite, si elle ne retourne au Seigneur! » Mais les pécheurs ne se contenteraient pas de tuer Jonas, ils l'empêcheraient de parler... et ainsi le prêtre lui-même, avec la puissance divine de son saint ministère, ne peut payer sa dette à tous ses frères ! Combien moins encore le pourront les simples fidèles?

« Eh bien ! le problème n'est pas insoluble : autrefois les religieux de la Merci emportaient de l'or et s'en allaient payer la rançon des chrétiens captifs des infidèles, ou prendre leurs chaînes pour eux, quand ils n'avaient plus d'or à donner ; ainsi nous avons en main la rançon de nos frères esclaves, c'est le mérite des prières que nous devons adresser pour eux, c'est la réversibilité du mérite de nos sacrifices, en nous constituant devant Dieu victimes expiatoires pour eux.

« O religion chrétienne, que tes dogmes sont consolants, et

qu'ils sont vastes et beaux les horizons que tu nous ouvres ! Cette mère était devenue impuissante sur l'âme perdue de son fils... Mais elle a prié ; et un jour, Dieu s'est présenté à lui, inattendu ; il l'a terrassé, nouveau Saul, en lui disant : Me reconnais-tu ? je suis le Dieu de ta mère ! elle a prié pour toi, me voici ! Ce prêtre gémit sur les âmes qu'il ne peut sauver ; il prie entre le vestibule et l'autel, et Dieu touché ramène au bercail les brebis perdues !.. Cette humble chrétienne a entendu dire que l'Eglise gémit, que la patrie menace d'être maudite ; elle prie, ignorée, tandis que les grands du monde font des combinaisons, préparent des événements ; et tout à coup survient un événement imprévu qui déjoue tous leurs plans et défait tous leurs avenirs : la prière de l'humble chrétienne avait été entendue de Dieu, elle avait changé la face du monde. Au jour des révélations éternelles, bien des problèmes nous apparaîtront ainsi résolus par cette donnée de la prière, élément qui n'entrait pas dans les calculs de ceux qui mènent les choses ici-bas ! Ah ! qu'elle est donc grande la puissance de la prière, et que c'est bien vraiment aimer ses frères, que de prier beaucoup pour le peuple : *Hic est fratrum amator...*

« A l'heure présente un grand combat se livre entre le bien et le mal. Les deux armées sont en présence : d'un côté, l'armée du bien, avec son Pontife souverain, les évêques, les prêtres, tous les chrétiens qui ont reçu de Dieu une arme, parole, plume ou épée, pour prendre une part active à la lutte , d'un autre côté, Satan a levé de nouveau l'étendard de la haine et appelle tous ses soldats. Or, entre deux armées qui se disposent au choc, il n'y a pas de place pour les paresseux endormis. Nous donc qui n'avons pas reçu le pouvoir d'exercer une action directe sur les destinées du monde chrétien, devrons-nous demeurer spectateurs indolents de la lutte ? Non, mais un étendard est aujourd'hui arboré, l'étendard de la prière à N.-D. d'Espérance ; inscrivez-vous sur les rôles de cette nouvelle légion ; priez pour les combattants, et vous aurez votre part dans le mérite de la victoire. »

Après le sermon, on fit lecture de la traduction française du Bref pontifical d'érection de l'Archiconfrérie. Monseigneur donne ensuite sa bénédiction solennelle; un enfant récite l'acte de consécration à la sainte Vierge, et le salut du Très-saint Sacrement termine cette belle fête, qui sera un jour glorieux de plus à inscrire dans les annales de Pontmain.

ÉRECTION DU CALVAIRE.

L'octave de la bénédiction solennelle du sanctuaire de Notre-Dame d'Espérance a été marquée par une fête d'un caractère éminemment grave, puisqu'il s'agit de l'érection d'un Calvaire. Les pèlerins du mont Saint-Michel reviennent en grand nombre par Pontmain; on remarque parmi eux le vicomte de Damas, zélé promoteur des pèlerinages en France; M. l'abbé Tardif de Moidrey, quelques Pères de l'Assomption et beaucoup d'autres voyageurs de distinction. La messe solennelle est chantée de nouveau par la maîtrise de Louvigné-du-Désert, aidée par M. Léonce Turpin, qui, pendant tous les jours de l'octave, s'est montré d'un dévouement au-dessus de tout éloge et a été une précieuse ressource pour les RR. PP. de Pontmain (1).

A deux heures de l'après-midi, la procession se déploie sur la route de Fougères. Dans la fête de dimanche, nous avons montré Marie associée aux joies, aux douleurs et aux triomphes de son Fils. Aujourd'hui, Celle que l'Eglise appelle *notre espérance* et à laquelle elle demande de nous montrer Jésus : *et Jesum... nobis ostende,* nous l'envisageons nous présentant non plus son enfant divin, mais le crucifix sanglant. Cette croix est telle que la Sainte Vierge la montra aux enfants : le crucifix et le bois sont teints de sang, et la tige

(1) Nous avons omis, dans le récit de la bénédiction solennelle publié dans notre dernier numéro, de parler de l'orchestre des élèves des Frères d'Evron. Nous le regrettons d'autant plus que ces j unes artistes ont déployé une habileté qui fait honneur au zèle et au talent de leurs maîtres vénérés.

est surmontée d'un écriteau blanc où le nom de Jésus-Christ est peint en lettres rouges; c'est ce qui donne un cachet spécial au Calvaire de Pontmain. Des enfants ayant à la main des oriflammes, les instruments de la Passion, et des banderoles avec cette inscription, qui rappellent le triomphe du Sauveur: *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat* (1), marchent en tête du cortége. Vingt hommes portent la croix devant Monseigneur, car Sa Grandeur s'est empressée de revenir du mont Saint-Michel, où elle a assisté au couronnement de l'archange, pour présider la procession et clôturer cette semaine de fêtes. On se rend, au chant des hymnes et des cantiques, à la petite éminence sur laquelle est bâti le Calvaire. Ce lieu est parfaitement choisi : la croix de Pontmain s'élève au sommet de la rive gauche du Dairon, et se dessine sur le fond de verdure placé en face du côté opposé. C'est dans ce site charmant que sera bâtie plus tard la communauté des RR. PP. Oblats; nulle part ailleurs les amis de la retraite et du silence ne trouveront un séjour plus agréable.

Arrivé à l'endroit désigné, Monseigneur prend place sous le dais; les enfants se rangent avec leurs oriflammes et les insignes de la Passion près de la croix, et Sa Grandeur bénit le bois sacré, signe de notre rédemption. Il fallait une voix pour expliquer le sens de cette belle cérémonie, éclairer les esprits et toucher les cœurs. Le R. P. Roux prend une dernière fois la parole.

Après avoir remercié S. Gr. Mgr l'Evêque de Laval de la joie et de l'édification que sa présence avait apportées aux fêtes de l'Octave, et avoir demandé une bénédiction spéciale de la très-sainte Vierge, ajoutée à celles qu'elle lui réservait pour son zèle à propager le culte de Notre-Dame d'Espérance, l'orateur a rappelé que la Vierge de Pontmain, après avoir demandé aux enfants de prier, leur montra ensuite un crucifix sanglant, comme pour leur enseigner que la prière ne suffit pas à sauver les peuples, si l'on n'y ajoute le

(1) Le Christ est vainqueur, le Christ règne, le Christ commande.

sacrifice : *Sine sanguinis effusione non fit remissio* (sans effusion de sang, point de rédemption).

« La souffrance, a-t-il dit, est la condition de la vie humaine, et le souvenir du bonheur pour lequel l'homme avait été créé n'ajoute qu'une amertume de plus à ses peines présentes : c'est le fils de famille, déshérité pour ses fautes, et à qui la pauvreté pèse plus, parce qu'il se souvient de son ancienne fortune. Et maintenant, la poitrine innocente de l'enfant devra déjà pousser des sanglots ; la jeunesse, que l'on dit l'âge heureux, ne connaîtra quelques joies qu'afin de pouvoir les regretter davantage quand elles ne seront plus ; l'homme mûr verra sans cesse l'épée du chérubin lui interdisant l'entrée du paradis de la joie ; et le vieillard n'aura pas la consolation du vétéran qui, sur ses vieux jours, tranquille, raconte à ses enfants ses batailles : *Dimitte me ut plangam paululum dolorem meum antequam vadam ad terram caliginosam...* Il lui faudra combattre et souffrir jusqu'au dernier soupir. En présence de cette nécessité, il est tout naturel que Jésus-Christ ait fait une vertu de la résignation aux croix ; mais il savait la difficulté de ce qu'il nous demandait, et il nous en a d'abord donné l'exemple. C'est pourquoi vous le voyez sur cette croix, les bras étendus pour accueillir les souffrances, la tête inclinée en signe d'acceptation... Ainsi, chrétiens, soyez des âmes vaillantes, à qui la croix ne fait point peur ; et, en face d'un siècle qui court au plaisir, donnez l'exemple de cette grandeur d'âme qui est capable de toutes les victoires, parce qu'elle est capable de tout souffrir.

« Toutefois, ajoute l'orateur, l'acceptation de la croix pourrait suffire à faire des chrétiens isolés, elle ne suffirait pas à régénérer et à sauver un peuple ; il faut pour la croix un amour qui nous fasse voler au-devant d'elle. Comme dans la défaite d'une armée on jette un corps d'élite sur l'ennemi, pour retarder un peu sa marche et donner aux fuyards le temps de se sauver, tandis que les héros se font broyer pour le salut de leurs frères, ainsi les vrais chrétiens de nos jours doivent se jeter au-devant de la souffrance, pour arrêter les coups de la justice divine, les recevoir pour eux-mêmes, et

les épargner au peuple coupable et maudit. Il n'y a sans cela d'amour véritable ni pour Dieu, ni pour les hommes ; car la souffrance est l'épreuve de l'amour ; on n'aime bien que lorsqu'on sait souffrir pour celui que l'on aime... Cette croix nous l'enseigne encore : attaché sur elle pendant trois longues heures, Jésus semble interroger tous les prophètes qui ont décrit sa Passion, pour leur demander s'il n'a omis aucune des douleurs qu'il doit savourer dans ce festin de souffrances ; et quand Jérémie, Isaïe, David se taisent, il consent à mourir, ayant consommé le salut du monde, en consommant les témoignages de l'amour par le sacrifice.

« Voilà le modèle, à nous de le suivre ! Si l'on nous dit qu'il faut du sang pour purifier les crimes de la société moderne, donnez le sang pur de vos âmes, les larmes de vos sacrifices volontaires, et comme le vieux monde fut sauvé par la croix de Jésus-Christ, le monde actuel le sera par les sacrifices des enfants du Dieu de la Croix. »

La vive et touchante allocution du révérend Père est écoutée avec un recueillement profond ; sa douce onction pénètre les cœurs bien disposés et les remplit d'ardeur pour la pénitence et le sacrifice, loi fondamentale du christianisme.

Après la bénédiction solennelle donnée par Monseigneur, la procession se remet en marche et entre dans l'église nouvellement bénite. Jusqu'à ce jour, notre Evêque avait laissé la parole à des interprètes habiles et autorisés de sa pensée. Mais le peuple chrétien n'est pas comme le peuple juif ; il ne dit pas : « Que ce ne soit pas le Seigneur, mais Moïse, qui nous parle. » Moins il y a d'intermédiaires entre Dieu et lui et plus il est content. C'est donc avec une véritable satisfaction d'esprit et de cœur que nous avons vu Monseigneur monter lui-même en chaire ; car, après le Pape, il est pour nous le représentant le plus immédiat de Jésus-Christ. Ses paroles sont comme des flèches choisies : *Quasi sagittam electam ;* car elles sont lancées de plus haut et atteignent plus sûrement leur but.

Marie, ce doux nectar qui enivre notre cœur, selon la parole du pape Innocent, met sur les lèvres de notre Père vé-

néré le lait et le miel : *mel et lac sub lingua illius*, pour qu'il célèbre dignement sa douceur et ses bontés à l'égard de la France. Le pieux prélat établit un touchant parallèle entre les trois apparitions de la Salette, de Lourdes et de Pontmain; il montre Marie nous invitant à la conversion à la Salette, à la pénitence à Lourdes, à la prière et au sacrifice à Pontmain. Déjà la prière s'élève fréquente du sanctuaire de Pontmain, en attendant que les filles de Sainte-Scolastique et de Sainte-Thérèse viennent ici la faire monter incessamment nuit et jour, comme un suave encens, devant le trône du Très-Haut. Il y a, dans cette allocution paternelle, un mouvement d'une éloquence vraiment pathétique, quand, nommant l'une après l'autre les communautés religieuses de son diocèse, désignant les pèlerins, les fidèles et les ecclésiastiques de son diocèse, les directeurs et les élèves de ses deux séminaires, les membres de son chapitre, Monseigneur les consacre tous à Notre-Dame de Pontmain et les place sous sa toute-puissante égide. Placés par la main de notre Evêque à l'abri de cette citadelle imprenable : *arx inviolabilis* (S. Jean Damascène), qu'avons-nous à redouter de nos ennemis? La parole épiscopale descend dans nos âmes comme le ruisseau qui s'épanche du sommet de la colline au fond de la vallée : *rigans montes de superioribus suis*, et y suscite la plus généreuse, la plus vive affection envers notre céleste bienfaitrice. Ces sentiments sont enfin confirmés par la bénédiction du très-saint Sacrement, que donne Monseigneur, et qui termine cette pieuse cérémonie.

Le soir, Monseigneur veut couronner la série de ces fêtes splendides en présidant lui-même la procession aux flambeaux, cette cérémonie si pieuse, si recueillie, si propre à exciter dans le cœur l'esprit de prière, grâce spéciale, selon nous, du pèlerinage de Pontmain. Aujourd'hui l'itinéraire est modifié, et le clergé et les fidèles vont jusqu'au pied de la croix, bénite quelques heures auparavant, pour y chanter des strophes du *Vexilla Regis*. Au retour, Notre-Seigneur sort de nouveau de son tabernacle dans la basilique brillamment illuminée, et bénit les pieux fidèles qui retournent à leurs

demeures l'âme remplie du parfum des faveurs célestes déversées sur eux avec abondance par l'organe de la Mère de la divine grâce, puisqu'au dire de saint Bernard, «Dieu a voulu que nous reçussions tout par les mains de Marie» : *Totum nos habere voluit per Mariam.*

VARIÉTÉS

PÈLERINAGE A ROME.

AU TRÈS-RÉVÉREND PÈRE SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Mon très-révérend Père,

En m'envoyant à Rome avec la mission de vous représenter aux pieds de Pie IX à l'époque de son Jubilé épiscopal, vous voulûtes bien me recommander de ne pas garder pour moi seul les doux souvenirs du pèlerinage. Les notes écrites chaque soir ont donc formé ce recueil dont je vous offre l'hommage. Vous regarderez à la bonne volonté de l'auteur, et non à l'imperfection de l'œuvre. Il est difficile de parler de Rome en quelques lignes ; le sujet est immense ; j'ai dû me borner à faire un résumé rapide de mes heureuses journées. Ceux de nos Pères qui connaissent Rome constateront bien des lacunes, car je n'ai pu tout voir ; et ceux qui n'ont pas eu ce bonheur n'auront dans mes récits qu'un profil à peine indiqué des beautés de la Ville Eternelle. Je ne regretterai pourtant pas d'avoir livré à mes Frères le calepin du voyageur, si la jeunesse de nos noviciats et scolasticats s'inspire en le parcourant du sentiment dont j'ai été animé pendant mon pèlerinage, un ardent dévouement à Pie IX et à l'Eglise.

Veuillez agréer, mon très-révérend Père, ce témoignage de reconnaissance de votre indigne délégué, avec l'hommage de mon respect bien filial et bien dévoué.

M. de l'Hermite, o. m. i.

Paris, le 4 août 1877.

Parti de Paris le 23 mai, par un temps froid et brumeux, je trouvais le soleil aux limites du Dauphiné et de la Provence, et de ce moment jusqu'à la fin du voyage, je devais vivre dans sa chaude atmosphère. Le bonheur de revoir Marseille après douze ans d'absence, fut un premier avant-goût des joies qui m'attendaient à Rome. Nos belles communautés du Calvaire et de la Garde : la première, restaurée avec tant de goût, la seconde, premier contre-fort du sanctuaire magnifique bâti aux flancs âpres des rochers ; la cathédrale, dont les coupes majestueuses dessinent au-dessus de la cité le monument qui sera son plus bel ornement, attirèrent mon attention et furent le rendez-vous de mon premier pèlerinage. Mais Marseille n'était qu'une halte au milieu de mes Frères ; il fallait se hâter vers Rome.

Parlerai-je de l'itinéraire sur les bords de la mer ? Bien des plumes de touristes et de littérateurs ont décrit en des pages pleines de poésie les mille contours de cette route unique, qu'on est convenu d'appeler la Corniche ; je n'ai pas à renouveler ces descriptions dont je ne saurais égaler la grâce ; il me suffit de dire qu'à partir de Fréjus et Cannes jusqu'à Gênes, première grande ville d'Italie, la route ne laisse pas un moment de repos à l'admiration du voyageur ; sur la droite, la Méditerranée avec ses flots d'azur, dont les prismes reproduisant tous ceux de la lumière, égayent les regards de leurs mille couleurs ; à gauche, des montagnes couvertes de sapins et d'arbres verts d'où émergent des clochers et des villages ; des tours sur les plus hauts sommets ; des villas suspendues aux flancs des coteaux, et des cottages dormant dans des nids de verdure ; des sables fins ou des roches énormes caressées par les flots, et des courbes interminables qui sans cesse changent l'aspect du paysage, telles sont les surprises et les beautés de la nature sur cette route magnifique.

Nous traversons Nice sans nous y arrêter ; Monte-Carlo, observatoire de la Méditerranée ; Monaco, dont on aperçoit le château comme une forteresse ; Menton, et nous arrivons à Vintimille : c'est l'Italie. Des gendarmes, des douaniers en costumes au moins étranges, sont là dans toute la majesté de leur rôle. L'arrêt est d'une heure et demie ; nous avons le temps de goûter les premières saveurs italiennes ; je déclare qu'elles m'ont paru insipides, et que je n'en ai trouvé que plus aimables les magnificences qui devaient suivre. Une gare provisoire, sale et délabrée ; un encombrement de bagages et de voyageurs ; le retentissement de toutes les langues et de tous les dialectes ; tout cet ensemble désagréable fait désirer la reprise du voyage. Mais par-dessus tout, un peuple d'enfants s'attachant aux pas des voyageurs, et leur offrant sans répit des billets itâliens en échange de leur or ou de leur argent. Maints voyageurs en sont fatigués et assourdis ; pour moi, qui suis muni d'un billet circulaire et qui n'ai pas grandes dépenses à faire jusqu'à Rome, je refuse ces offres de service, et, comme un enfant insiste trop, je l'éconduis un peu militairement ; le mioche détale en maugréant et en me menaçant des carabiniers italiens. Disons-le tout de suite pour ne pas avoir l'air de chercher noise à un pays hospitalier : ce sont là des scènes de frontière, et dorénavant nous ne rencontrerons partout qu'accueil empressé. De petites exceptions ne doivent en rien vicier notre jugement, et les obsessions des quémandeurs, des cochers et des mendiants de profession, ne doivent pas être portées en ligne d'accusation contre un peuple.

Enfin, nous repartons ; il est près de cinq heures du soir. J'ai la bonne chance de prendre place dans un wagon rempli de pèlerins ; tout mon compartiment est occupé par une famille espagnole de Barcelone ; au fond il y a un curé andalous qui vient de passer trois nuits en route ;

il succombe de sommeil et peut à peine réveiller assez son attention pour dire son bréviaire. Tous ces pèlerins espagnols sont des gens pleins de foi ; ils prient et ils rient pendant toute la route ; je me constitue leur aumônier et je donne le signal de la récitation du Rosaire et des prières. La route que nous parcourons est ravissante et pleine de souvenirs ; San-Remo, Port-Maurice, patrie d'un saint missionnaire ; Albenga, d'où j'aperçois un îlot appelé Gallinaria, où saint Martin se recueillit un jour et où une plante vénéneuse faillit lui donner la mort ; Savone, prison de Pie VII ; j'explique à mes compagnons de route tous ces faits du passé, et nous prions pour le Pape.

Il est plus de onze heures du soir quand nous arrivons à Gênes. Au clair de lune j'aperçois sur la place de la gare une statue colossale de Christophe Colomb ; le marin illustre est appuyé sur une ancre, un sauvage est à ses côtés : *Christophoro Colomb la Patria.* L'omnibus me transporte à l'hôtel *de France ;* il n'y a guère là que des Français, prêtres ou laïques, et des chanoines de Saint-Paul (Brésil) envoyés à Rome par leur évêque pour représenter le diocèse. Tout le personnel des serviteurs de l'hôtel parle français. Après un sommeil réparateur dans une petite cellule, je me lève d'assez bonne heure, et je me mets en quête d'une église pour y dire la messe : c'est le dimanche de la Sainte-Trinité. Mon bon ange m'amène, sans qu'il soit nécessaire de consulter, à la splendide église de l'*Annunziata :* l'or ruisselle sur les murs ; les peintures la couvrent d'une riche parure de couleurs ; on dirait un printemps à la première éclosion de ses fleurs. Nous sommes là plusieurs prêtres pèlerins, mais les autels sont si nombreux, que je n'ai pas à attendre. Après avoir bien admiré cette église, je prends une voiture et je me fais conduire aux autres principales églises de la ville ; je vois successivement la cathédrale ou *San Lorenzo*, *Sant' Am-*

brogio, Santa Maria di Carignano; du clocher de cette dernière église, en me promenant sur la plate-forme qui l'entoure, je découvre toute la ville de Gênes, son port et ses navires, le golfe qui s'étend au large, et sur les montagnes, les forts qui protégent toutes ces grandeurs.

A l'hôpital, on garde le corps de sainte Catherine de Gênes, dans une tribune de la chapelle. J'ai le temps de faire ce pieux pèlerinage ; et, seul en présence de la châsse, je salue le premier corps saint que je rencontre sur la terre italienne, véritable reliquaire de la sainteté du monde entier. Quelques religieuses prient dans la tribune pendant que, dans l'intérieur de l'église, les fidèles entendent la messe ; au sortir de ce lieu saint je rencontre d'autres pèlerins qui viennent aussi vénérer la patronne de la cité.

J'ai encore le temps de faire le tour de la belle promenade d'Acqua Sola, d'où l'on découvre sur la ville et sur la mer un beau panorama. Puis, faisant appel à mes souvenirs classiques, je cherche à me rappeler les illustrations historiques de Gênes, et le nom de Doria se présente à ma mémoire. Je me dirige promptement vers le palais *del principe.* La portière, avec une bonne grâce exquise, veut bien se déranger de son travail, et me faire visiter les jardins, les salons, et les galeries, décorées de belles peintures murales. Là sont réunis les portraits des principaux Doria ; le membre le plus illustre de cette forte race, André, ouvre la marche et semble présider au défilé de ses descendants comme un général à la tête de ses troupes.

A onze heures, retour à l'hôtel *de France.* Je rencontre à table d'hôte des gens de tous les pays, mais principalement des Français ; tout le monde a bon ton ; il n'y a là que des pèlerins et pas un seul commis voyageur. Les pèlerinages font la fortune de l'Italie, qui, en

échange de notre argent, ne nous donne que d'affreux chiffons de sa Banque.

Dans l'après-midi, départ pour Pise. Je voyage avec deux jeunes prêtres du diocèse de Moulins, et tout en causant nous admirons les beautés du parcours. C'est éblouissant comme la veille ; nous passons à Chiavari, à la Spezzia, centre maritime important ; nous apercevons dans les montagnes les tranchées d'où l'on extrait les marbres de Carrare, et nous devisons ensemble sur tout, en nous consolant ainsi des passages des tunnels dont l'abus est peut-être poussé un peu loin.

A peine descendus de wagon à Pise, nous louons une voiture et nous nous faisons conduire, avant que la nuit arrive, à la cathédrale et au pied de la tour penchée. Mais, hélas ! le custode vient de fermer l'église, bien que le soleil ne soit pas encore couché, et les plus vigoureux coups de poing de notre cocher ne pouvant ébranler ni la porte, ni le repos de ce sacristain modèle, nous nous contentons d'admirer à l'extérieur les quatre chefs-d'œuvre que nous avons sous les yeux : la cathédrale, la tour penchée, le baptistère et le *Campo Santo*. Nous repassons ensuite l'Arno, et après avoir soupé, nous nous asseyons au frais près de la gare, en prenant grand plaisir à voir, en attendant un nouveau départ, de petites mouches lumineuses traverser en folâtrant les massifs de verdure ; ce sont de minuscules traînées de feu qui sillonnent l'espace en tous sens ; nous sentons que déjà il fait bien plus chaud qu'en France. Mes compagnons couchent à Pise, pour de là aller à Florence, et moi qui désire arriver directement au but, je m'en rapproche un peu plus en allant coucher à Livourne, qui n'est qu'à vingt-cinq minutes de Pise.

De Livourne je ne dirai rien, ne l'ayant vue que par un coin et la nuit. Dès quatre heures et demie du matin,

aux premières clartés et à la première fraîcheur du jour, je repartais le lundi 28 mai pour Rome, où je devais arriver sans nouvel arrêt. Dans le train je rencontre beaucoup de pèlerins italiens, entre autres un jeune Turinois, élève des Pères Jésuites de Monaco, et neveu du cardinal Oreglia ; ce jeune homme va à Rome pour la première fois pour voir son vénérable oncle et être présenté au Pape. Je rencontre aussi le P. Ramière. Peu à peu le train se remplit, nous dépassons Civita-Vecchia, nous traversons des landes peuplées de grands Bœufs, nous traversons le Tibre; Rome n'est pas loin ; le P. Ramière me fait voir Saint-Paul hors des murs, sur la droite ; il me nomme les églises dont nous apercevons les dômes; enfin, voici Saint-Pierre sur la gauche ; je me mets à genoux dans le wagon et je salue avec émotion le terme de mon pèlerinage; nous longeons les remparts, nous entrons en gare. Rome ! Rome ! Nous voici arrivés.

Il est une heure et demie de l'après-midi ; le soleil est étincelant et baigne les dômes et les monuments de ses flots lumineux. Les rues sont désertes, c'est l'heure de la sieste, rigoureusement imposée par la chaleur ; seuls quelques pèlerins, Français pour la plupart, se hasardent à cette heure sur le pavé brûlant. Je me fais conduire chez M[gr] Allard, *via Monterone*, 79. Sa Grandeur est à table avec le R. P. Augier, provincial du Midi, arrivé depuis trois jours. L'heure réglementaire du repas a été retardée grâce à une audience qui n'a pas eu lieu, et j'arrive encore à temps. Je suis accueilli en frère ; nous allons dès ce jour former une petite communauté dont M[gr] l'archevêque de Taron sera le vénéré supérieur ; ma solitude cesse, je me retrouve en famille, et je dois dire que ma joie de voir Rome eût été incomplète si je n'avais pas dû y rencontrer des frères : « *Ecce quam bonum et quam jucundum...* »

A peine avons-nous terminé notre repas, une pauvre famille apporte un petit enfant en danger de mort et le présente à Monseigneur pour qu'il reçoive le sacrement de confirmation. C'est une des plus chères occupations de Mgr Allard à Rome, la confirmation des enfants dangereusement malades; il ne se passe guère de jour qu'il ne soit appelé pour ce ministère jusque dans les quartiers les plus éloignés, ou qu'il ne l'exerce à son domicile. La foi des parents ne veut pas priver les enfants du sacrement qui donne le Saint-Esprit, alors que leur âme encore pure doit conserver sans le contrister ce don précieux. Pendant mon séjour, je verrai cette touchante cérémonie se renouveler souvent dans la petite chambre de la rue *Monterone*, et dès mon arrivée j'exerce les fonctions de vicaire général de Taron.

Le plus fort de la chaleur étant passé, et le désordre de la toilette du voyageur étant réparé, le P. Augier veut bien me diriger dans ma première sortie et m'accompagner à Saint-Pierre. Ce bon Père connaît déjà Rome et ses nombreux détours; il s'est mis avec une facilité merveilleuse au courant de la géographie de la Ville Eternelle.

Nous arrivons sur la place Saint-Pierre, d'où le regard embrasse l'harmonieux ensemble qu'offrent la basilique, le palais du Vatican et les galeries circulaires de la place avec ses fontaines aux eaux de cristal et son obélisque. C'est bien là ce chef-d'œuvre composé de plusieurs parties dont nous avons si souvent vu les reproductions que l'art en a faites, ou lu les descriptions écrites par les plumes les plus littéraires. Un sentiment de respect s'impose à l'âme et la grandeur de la majesté se révèle immédiatement. C'est bien cette église incomparable dont Mgr Gerbet a dit dans son *Esquisse de Rome chrétienne :* « Le temple central, magnifique emblème de cette unité,

se creuse des fondements plus profonds, et, se couronnant d'une immense coupole, y fait monter sa croix à une hauteur où elle n'était point encore parvenue, comme, en une saison de tempête, un grand vaisseau, ferme sur ses ancres, place le plus haut qu'il peut le fanal qui doit rallier les navires que les vents ont dispersés. » Mais que dire de Saint-Pierre vu à l'intérieur? Le monde catholique est là; c'est l'immensité : proportions hardies; étendue; lignes pures et gracieuses; coupole incomparable ; richesse des marbres et des sculptures; mosaïques ravissantes; profusion de tous les trésors artistiques et religieux. Nous allons, sans distraire notre vue à la contemplation de ces merveilles, nous agenouiller à la Confession de saint Pierre, et réciter notre *Credo* catholique en face du tombeau de celui qui fut le premier gardien de la foi, priant Dieu de laisser notre cœur se consumer d'amour pour lui comme les lampes dont le cordon lumineux entoure ce lieu vénérable. Nous saluons ensuite la chaire de l'apôtre portée par les quatre grands docteurs, deux de l'Eglise latine et deux de l'Eglise grecque, et après ces premiers hommages rendus aux plus chères reliques gardées dans ce temple magnifique, nous commençons un saint voyage dans l'immensité de son vaisseau. Il est inutile de le décrire, ce serait entreprendre un travail téméraire ; l'œuvre est au-dessus de toute louange vulgaire, et des écrivains sans nombre ont analysé en des pages devenues classiques les splendeurs de ce poëme de pierre. Les tombeaux des papes sont échelonnés dans les bas-côtés et les chapelles comme des groupes vivants; le marbre et le bronze se sont merveilleusement assouplis sous le ciseau de l'artiste, et les illustres pontifes dont la dépouille repose ici semblent commander à la mort sur le lit de repos que le génie leur a créé. Dans la nef principale

nous admirons les statues des fondateurs d'ordres; ils sont bien là à leur place ces héros de la sainteté et du zèle, dans ce sanctuaire immense où leurs vertus ont été proclamées. C'est avec bonheur que nous saluons dans cette pléiade bénie la figure souriante de saint Vincent de Paul, le héros populaire de la charité dans notre chère France ; il est placé en face de saint Camille de Lellis, et ces deux saints, comme deux anges revenus du même combat, semblent se raconter les souffrances qu'ils ont consolées sur le champ de bataille.

Sur les flancs des colonnes et des chapelles, de belles mosaïques font revivre les souvenirs des faits les plus connus de l'histoire de saint Pierre ; on peut ici relire les Actes des Apôtres et s'en servir comme d'un guide excellent. Sur des tables de marbre nous lisons les noms des évêques qui ont assisté à la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception, et parmi eux notre affection filiale distingue celui de notre vénéré fondateur; malheureusement l'épigraphie a été un peu parcimonieuse pour ce nom si cher, et on s'est contenté d'écrire *Eugène Mazenod*. Nous faisons station, en passant, à la chapelle des confessionnaux ; ils sont échelonnés le long d'une sorte de carrefour qui, à lui seul, formerait une église ; il y en a pour toutes les langues ; ici tout le monde se sent chez le père de famille, et tout repentir, pour s'exprimer, peut prêter au pécheur les accents de la langue natale. C'est précisément l'heure à laquelle les pénitenciers arrivent ; nous les voyons passer devant nous ; ce sont des Récollets, nous dit-on ; leur air est sérieux et bon, leur marche lente et modeste ; ils savent ce qu'ils vont faire, et tout dans leur attitude indique qu'ils comprennent la sublimité et la douceur de leur ministère. Plaçons cependant ici une observation qui, sous notre plume, ne sera pas une critique. Nous n'avons jamais

rencontré beaucoup de pénitents autour de ces confessionnaux; les âmes qui se présentent prennent leur temps et usent largement de la condescendance avec laquelle on accueille les pèlerins; mais le nombre des églises et des prêtres est considérable, et à Rome *non deest copia confessarii.*

Après nous être inclinés devant la statue de saint Pierre dont nous baisons le pied de bronze, en reconnaissance de la juridiction du souverain des âmes, nous sortons, l'âme remplie des charmes de ce premier pèlerinage ; il me semble, pour mon compte, que je pourrais déjà rentrer en France sans m'être exposé à faire un voyage inutile, tant l'aurore des fêtes romaines a apporté à mon âme de lumineuses et saintes révélations. En rentrant à notre domicile nous visitons la basilique de Saint-André della Valle et le Panthéon. Ce dernier monument qu'Agrippa destinait à tous les dieux du paganisme fut offert par le christianisme au seul vrai Dieu. Le pape Boniface IV le consacra à tous les martyrs, et Mgr Gerbet, citant Baronius, dit qu'il avait fallu employer trente-deux chariots pour transporter avec solennité les ossements des martyrs que l'on avait extraits de diverses catacombes, pour être la parure du temple purifié. Sa forme est originale; c'est une rotonde dont les arcs supérieurs n'ont pas de point de jonction; la voûte est à jour, et par cette ouverture l'œil voit le ciel avec ses splendeurs ou ses nuages, vivante image de la mobilité des choses humaines; les eaux pluviales en tombant dans le milieu de l'église n'altèrent pas la beauté du lieu saint; elles coulent sur de vastes dalles, et s'acheminent par des pentes insensibles vers de petits réservoirs où elles tombent sans bruit; on dirait un pur courant destiné à laver les dernières profanations du paganisme. C'est dans cette église que se trouve le tombeau de Raphaël.

Le soir, après souper, profitant de quelques billets d'entrée dont le P. Augier est possesseur, nous nous rendons au palais Altieri, habité par le cardinal Borromeo, protecteur des cercles et œuvres catholiques à Rome. Il y a soirée littéraire et musicale au palais en l'honneur du Jubilé de Pie IX et aussi en l'honneur des pèlerins des diverses nations. Le palais est magnifique, aussi beau qu'un de nos ministères de Paris; l'escalier d'honneur a le grand air des résidences princières. Nous traversons une enfilade de salons où partout nous rencontrons une société d'élite. On respire là un air de bon ton et un parfum de christianisme dignes de la sainte Eglise romaine. C'est en vain que la critique chercherait prétexte à ses malices; j'avais lu autrefois maintes diatribes contre les réceptions des cardinaux et le sans-gêne qui s'y fait remarquer. Ce que j'ai sous les yeux ne ressemble en rien à ces tableaux fantaisistes; les signes de la vanité sont absents; les messieurs sont d'une politesse exquise et les dames d'une modestie parfaite. Nous contemplons cette belle réunion, mais une petite déception nous attend; la salle principale n'est pas assez vaste pour recevoir les hôtes nombreux de Son Éminence; NN. SS. les Évêques et les dames sont placés les premiers, et la foule compacte qui suit ne peut pénétrer tout entière dans la salle du concert. Nous nous contentons d'entendre de loin les débuts de l'orchestre; du reste, nous sommes si fatigués — il est bientôt neuf heures du soir — que la privation est moins sensible. Nous nous retirons. Voilà, il me semble, une première demi-journée à Rome bien remplie.

Mardi 29 mai. Première journée complète à Rome. Le séminaire français est à deux pas de la *via Monterone;* c'est là que je dirai ma première messe. Cet établissement donne en ce moment l'hospitalité à plusieurs évê-

ques français, entre autres à NN. SS. les Archevêques de Bourges et d'Aix et à l'Évêque de Poitiers. Tous les autels sont pris et mon tour arrive tardivement; après mon action de grâces j'examine la chapelle en détail ; une vie de saint Joseph, représentée dans une succession de tableaux, attire surtout mon attention.

Vite, il faut rentrer : on parle d'une audience pontificale à laquelle nous pourrons assister dans la matinée. Le P. AUGIER a rédigé une courte adresse expliquant très-nettement le motif de notre pèlerinage; il y est dit qu'il vient à Rome représenter sa province et que je suis délégué pour représenter le Supérieur général et la Congrégation aux pieds de Pie IX. La pensée de l'audience réjouit notre cœur. Mgr Allard veut bien nous accompagner et nous servir d'introducteur; nous nous constituons ses grands vicaires, et nous voilà roulant vers le Vatican. Grâce à l'Archevêque de Taron, nous arrivons jusqu'aux appartements les plus voisins de ceux du Pape sans être arrêtés par aucune formalité ; les Suisses présentent les armes à Sa Grandeur; et je dois ici une mention de bon souvenir à ces braves gens, dont l'allure fière et calme dans un costume un peu antique sied bien aux défenseurs d'un prince pacifique. Nous sommes loin des airs de soudards et des poses faussement martiales que se donnent, sous des plumets ridicules ou sous des vêtements étriqués, les soldats d'un autre souverain. Nous gravissons les degrés du palais en disant tout bas : *Cor mundum crea in me Deus*, afin que la prière rende notre cœur plus pur et plus digne de la faveur qu'on nous accorde. Grâce à Mgr Allard nous sommes placés dans la salle d'attente qui suit immédiatement celle des Évêques, et Mgr Macchi, *maestro di camera*, prévenu de notre présence, veut bien promettre de nous présenter lui-même.

L'attente est de près d'une heure ; un ambassadeur en

grande tenue passe devant nous et est introduit chez le Souverain Pontife; les salons sont pleins; je reconnais plusieurs pèlerins, entre autres mon compagnon de voyage de la veille, le jeune Oréglia, que son oncle le Cardinal va présenter à Pie IX. Enfin, un mouvement se fait au fond des appartements; nous voyons briller le casque d'un garde noble, et bientôt le pape, porté en sédia, passe sur le front des pèlerins agenouillés. Nous entendons sa voix claire sans le voir encore; il avance; le voici arrêté devant nous. Prosternés aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ, nous lui offrons l'hommage collectif du plus profond respect et des plus filiales félicitations de la part du Supérieur général, de la Congrégation tout entière, des fidèles de Paris confiés aux soins des Oblats dans nos maisons de la rue Saint-Pétersbourg et de Montmartre, et le P. Augier offre l'hommage particulier de la province dont il est le représentant. Notre voix ne tremble pas, bien que le cœur soit ému; nous sentons que nous parlons à un père. Pie IX, les regards tournés avec bienveillance vers les deux humbles Missionnaires et vers l'Evêque qui les accompagne, nous écoute avec attention, et il nous semble que tout est bonté dans ses yeux et dans son silence : «Les Oblats de Marseille, dit-il aussitôt : les enfants de Mazenod. Je suis bien aise de vous voir.» Ces courtes paroles sont dites avec un accent d'indicible bonté. «Mazenod, je l'ai connu.» Le souvenir du fondateur nous protégeait à Rome, et le P. Augier ajouta avec beaucoup d'à-propos que tous deux nous avions été ordonnés prêtres par ce grand Evêque. Nous demandâmes ensuite au Souverain Pontife la permission de lui offrir les dons de la Congrégation, de la province du Midi et de nos fidèles de Paris. Pie IX fit un signe d'approbation et de satisfaction, et nous déposâmes chacun une somme assez ronde sur le plateau du camérier. Enfin, après

avoir prié le Souverain Pontife de bénir les œuvres et les membres de la Congrégation, en commençant par le Supérieur général, et aussi les personnes dont nous avions la liste, nous ajoutâmes à la hâte la demande de quelques grâces particulières, qui furent accordées sans restriction, et nous reçûmes pour nous et pour tous ceux dont nous étions les délégués la bénédiction pontificale. Tout ceci avait duré trois minutes à peine ; mais ces rapides instants marquent dans notre vie une étape heureuse que rien ne fera oublier. En nous relevant, nous nous sentions plus forts et plus disposés à toutes sortes de bien. La sédia venait de se remettre en marche et nous la suivions avec les pèlerins qui avaient passé avant nous. Je rencontrai Mgr Fournier, Evêque de Nantes, qui me fit l'honneur de me reconnaître, et m'exprima sa satisfaction d'avoir vu la Congrégation représentée à Rome dans une circonstance si solennelle. Hélas ! à mon retour en France, la première nouvelle que j'apprendrai sera la mort si inopinée de ce vaillant Evêque.

Bientôt, en suivant le flot, nous sommes aux portes de la salle où va avoir lieu l'audience publique, et où des centaines de pèlerins, moins favorisés que nous, attendent depuis plus d'une heure. C'est l'audience accordée aux Portugais présidés par le Cardinal Patriarche de Lisbonne. Un cri formidable de : « Vive Pie IX ! » accueille l'entrée du Souverain Pontife, que l'on porte en sédia jusqu'à une estrade d'où il domine l'assemblée. Le silence se fait et le Cardinal lit une longue adresse. Pie IX, entouré de plusieurs Cardinaux et Evêques, répond en italien. Je ne comprends que l'ensemble du discours de Sa Sainteté ; mais sa voix, d'une beauté sonore, remplit la salle comme un écho céleste ; sa parole est articulée ; pas une syllabe qui ne soit distinctement prononcée ; le geste est d'une grande dignité ; l'attitude est majestueuse. Le

Pape m'apparaît en ce moment, non-seulement comme le docteur des âmes, mais encore comme un orateur de premier ordre. Quand il se lève pour bénir, tout son être prend quelque chose d'angélique et de vraiment inspiré. Il commente avec force et émotion chacune des paroles de la bénédiction pontificale; il a des larmes dans les yeux et dans la voix; les pèlerins, prosternés, pleurent et se relèvent en acclamant; l'enthousiasme est général. La foule redescend ensuite par groupes les degrés du Vatican, et il me semble que de tous les cœurs sort cette parole des disciples d'Emmaüs : *Nonne cor nostrum ardens erat in nobis, dum loqueretur in via.*

Il est près de deux heures quand nous rentrons pour dîner.

Après une si belle matinée, nous ne songeons pas à faire aujourd'hui d'autres pèlerinages; il nous faut garder le bon goût de celui qui vient de finir. Les quelques heures de la soirée se passeront à rêver sur les ruines romaines. Ainsi, aurons-nous vu les deux extrêmes dans une seule journée. Au déclin du jour, sur le sol abreuvé du sang des martyrs, au Colisée, nous pourrons, en nous détournant avec dégoût de la Rome homicide, reporter nos regards consolés sur la Rome des Papes, dont les dômes resplendissent au loin, et lui dire avec la poésie liturgique que, des deux cités, elle est la plus belle :

O Roma felix, quæ duorum Principum
Es consecrata glorioso sanguine;
Horum cruore purpurata cæteras
Excellis orbis una pulchritudines (1).

Donc, nous voilà au Forum romain, en face du Capitole, sur la voie Triomphale, bordée de temples dont les colonnes mutilées ou les arcs à demi brisés parlent encore du vieux peuple guerrier. C'est là que nous avons

(1) *Bréviaire romain*, Hymne de la fête des saints Pierre et Paul.

vécu pendant dix ans par nos études classiques ; c'est sur ce Forum que nos auteurs latins nous ont tenus immobiles et souvent ennuyés, pour voir passer la pompe des triomphes ou entendre les harangues des discoureurs. Soit dit sans reproche, c'était donner trop d'importance au peuple conquérant, à ses combats, à ses querelles domestiques et à ses crimes. Un courant chrétien qui eût purifié ces miasmes eût été un repos pour des intelligences d'écoliers, et une source de vertus pour leurs cœurs. Grâces soient rendues aux saints prêtres qui nous ont élevés dans nos séminaires; leur bon goût et leur piété ont fait souvent appel à d'autres souvenirs ; nous avons pu traverser les marais païens *inoffenso pede ;* le supplice a été abrégé, et des explorations dans la littérature chrétienne ont écarté les périls de l'enseignement et ouvert à nos esprits de plus purs horizons. En ce moment nous foulons aux pieds cette terre païenne qui a bu le sang des martyrs, et sur laquelle les Papes ont assis la Rome nouvelle. Sans l'intervention de l'Eglise, tous ces souvenirs n'existeraient même plus; elle a conservé la langue et la littérature, soutenu les murailles croulantes des monuments de ses persécuteurs et donné la paix et la liberté au monde : *Qua libertate Christus nos liberavit.*

Nous contemplons ces ruines ; nous voyons l'arc de Septime Sévère, la colonne de Phocas, les temples des fausses divinités; nous tournons autour du Capitole, dont l'ascension n'a rien de sublime ; nous voyons la statue en bronze de Marc-Aurèle ; nous visitons la roche Tarpéienne. Il faut la deviner ; on la rencontre au bout d'un jardin ; l'exhaussement des terres, les plantes grimpantes qui s'attachent aux murs la masquent en partie. Ce n'est pas un précipice — tant s'en faut — comme au temps où le peuple romain jetait là ses généraux malheureux ou ses avocats

disgraciés ; mais cependant la chute serait périlleuse.

En suivant le Forum, nous passons sous l'arc de Titus, dont les bas-reliefs représentent le peuple emportant en captivité et sous la pique de ses vainqueurs les objets de son culte. Nous voici au Colisée. Ce géant se dresse au sein des ruines païennes, près de l'arc de Constantin, comme le symbole de la barbarie des persécuteurs et de la noblesse des victimes. Nous admirons ces galeries circulaires, ces vomitoires immenses, d'où quatre-vingt mille spectateurs débouchaient après avoir assisté à des combats de gladiateurs ou à des immolations de martyrs. Tout est grand ici; c'est un reliquaire où des milliers de pures victimes nous apparaissent dans l'héroïsme de leur sacrifice. Les stations du chemin de la Croix, que la piété avait érigées dans ces arènes, ne sont plus là ; le niveau moderne les a exilées, mais les murs sont encore parfumés de l'odeur d'un sang virginal, et je me rappelle ce que j'ai lu quelque part, à savoir, que les botanistes ont découvert quatre cents espèces dans la flore du Colisée, et parmi elles des plantes singulières et inconnues, dont les touffes épanouies formaient des effets pittoresques admirés des peintres. Des dames belges, à qui j'ai indiqué leur chemin tout à l'heure, entrent quand nous sortons ; leur premier acte est de s'agenouiller au milieu de ce théâtre de mort et de baiser avec amour la terre arrosée du sang des martyrs. Je les vois de loin, et je me reproche en secret d'avoir eu moins de foi qu'elles; tant il est vrai que, bien souvent, les fidèles sont nos maîtres dans l'art de croire et de prier.

Mais tout ne sera pas donné à la Rome païenne dans cette après-midi ; il y aura la part des souvenirs chrétiens. Nous gravissons près du Capitole les pentes de l'Ara Cœli, ancien temple de Jupiter Capitolin, devenu l'autel du vrai Dieu. Le tombeau de sainte Hélène, la pieuse im-

pératrice qui peupla Rome païenne de reliques, est là. Partout, à Rome, on retrouve le souvenir de cette illustre princesse, dont la main bâtit tant d'églises. Quelques pèlerins de diverses nations sont en ce moment réunis dans la vaste nef de l'Ara Cœli. Cela nous vaut le privilége de voir une image de l'enfant Jésus, la plus vénérée de Rome. Un franciscain fait glisser le voile qui la couvre. Mais, à la hauteur à laquelle ce tableau vénérable est placé au-dessus du maître-autel, il nous est difficile d'en bien distinguer les traits ; nous nous prosternons avec respect et amour. L'église est couverte d'inscriptions lapidaires. Je lis avec attendrissement l'épitaphe d'une jeune fille morte en 1870 à la fleur de l'âge, et je dois dire ici que l'art des inscriptions, à Rome, est porté jusqu'à la perfection. Partout, la pierre et le marbre redisent les vertus des saints personnages et les dates chronologiques ; le latin le plus pur étale ses phrases irréprochables sur des tables mortuaires, et l'incendie vînt-il à dévorer les édifices, à travers les pierres noircies on pourrait encore relire et reconstituer l'histoire. Je regrette de n'être pas savant et de ne faire qu'un séjour limité. Il faudra revoir cette église.

De l'Ara Cœli nous descendons à la prison Mamertine au pied du Capitole. Nous entrons dans la chapelle supérieure, appelée chapelle du Crucifix, et nous pénétrons ensuite dans les deux cachots qui composent la prison. C'est là que Jugurtha fut enchaîné, que mourut de faim le fier Gaulois Vercingétorix ; c'est là que saint Pierre fut le captif de Néron. Voici la source qu'il fit jaillir par ses prières pour baptiser ses gardes convertis, *Processus* et *Martinianus*. Le séjour est horrible ; c'est la nuit, c'est le sépulcre ; une vieille dame anglaise qui nous a suivis avec son mari est près de se trouver mal de frayeur, son âme protestante ne peut supporter l'horreur

de ce lieu; nous l'engageons à remonter, et un moment après nous la retrouvons chez le portier, encore pâle et toute tremblante. Nous sortons de cet affreux cachot où nous avons prié pour la liberté de l'Eglise et de son chef, et nous allons visiter de l'autre côté de la rue l'église de Sainte-Martine. Ce qui nous charme le plus, c'est la crypte que nous visitons en détail et dans laquelle nous prions avec ferveur ; ce soir nous relirons dans nos bréviaires la légende de l'illustre vierge et martyre. Ainsi se terminera cette mémorable journée.

Mercredi, 30 mai. Aujourd'hui, de grand matin, nous nous dirigeons vers Saint-Jean de Latran, *omnium ecclesiarum caput et mater.* Nous n'avons pas adopté de programme régulier pour nos pèlerinages ; étant arrivés, le P. Augier et moi, à trois jours de distance l'un de l'autre, et ne faisant partie d'aucun pèlerinage collectif, il faut nous livrer aux inspirations du moment et aux exigences que nous font les circonstances. Saint-Jean de Latran est une des grandes basiliques et a droit, de toutes manières, à recevoir une de nos premières visites. Placée aux extrémités de la ligne de circonvallation qui enserre la Ville Eternelle, dans une sorte de désert, cette basilique est elle-même un désert. Deux ou trois bonnes femmes, perdues dans son immensité, assistent seules aux messes célébrées en ce moment, lorsque, pendant ma messe, des chants lointains viennent réveiller les échos endormis. Ce sont les chanoines qui commencent leur office, dont la psalmodie vient se mêler aux coups monotones frappés par les ouvriers dans des chapelles en réparation. Cette solitude des basiliques est presque générale, et j'en ai entendu donner l'explication suivante : les Romains laissent ces immenses églises aux pèlerins, dont les groupes se perdent facilement dans les vastes nefs, et eux se réservent de prier dans leurs petites églises paroissiales

qu'ils aiment beaucoup. Bref, Saint-Jean de Latran ne fait pas exception à la règle en ce moment. Après l'action de grâces nous procédons à la visite détaillée; nous admirons l'ampleur de l'édifice, ses statues d'apôtres de grandeur colossale, ses chapelles, et en particulier celle de Saint-André Corsini, dédiée à ce carme illustre par un cardinal de sa famille; les colonnes en travertin qui soutiennent le porche immense; la statue du Sauveur placée au frontispice avec la couronne de saints qui l'entourent : *Salvatori*. Le Sauveur, au centre de ses amis, domine les vastes espaces de la campagne romaine, doucement appuyé sur sa croix comme un guerrier au repos sur ses armes. C'est dans cette église que le pape vient se faire couronner après son élection, et voici la *logia* du haut de laquelle il donne la bénédiction solennelle le jour de l'Ascension. Cette imposante cérémonie n'a pas eu lieu depuis sept ans. Pour parler dignement de cette église, il faudrait être archéologue et savant, je ne suis ni l'un ni l'autre, et j'envoie mes lecteurs aux monographies faites par des écrivains autorisés.

En face de nous est une autre basilique, Sainte-Croix de Jérusalem, dans laquelle la mère de Constantin déposa les reliques de la Passion. Par un soleil qui commence à devenir ardent, nous nous acheminons de ce côté. « C'est une heureuse idée, dit Mgr Gerbet, que d'avoir placé ces deux basiliques en face l'une de l'autre. La prairie qui les sépare est un des lieux de Rome les plus favorables à la méditation, à raison des monuments significatifs qui l'encadrent, et du recueillement dont on y jouit : de rares promeneurs, un troupeau qui se repose et l'ombre de quelques arbres. Cet enclos paisible est bordé, dans toute sa longueur, d'un côté, par les grands arceaux de l'aqueduc de Néron; de l'autre côté, par les anciens remparts et les restes d'un amphithéâtre. »

Nous entrons dans l'église ; elle est moins belle et moins spacieuse que Saint-Jean de Latran, mais cependant elle n'est pas à dédaigner ; son autel est une riche urne de basalte, et est surmonté d'un baldaquin que soutiennent quatre colonnes. Il y a là un prêtre qui déclame la messe d'un ton aigu et plaintif peu fait pour inspirer de la dévotion. Nous sommes ruisselants de sueur ; aussi notre halte n'est pas longue ; nous reviendrons prier dans cette église et vénérer le riche trésor de ses reliques.

Dans cette même matinée nous avons gravi les degrés de la *Scala Sancta*. On appelle ainsi l'escalier du prétoire de Pilate rapporté de Jérusalem. Cette sainte relique est gardée dans le couvent des Passionnistes, près du Latran. La *Scala* est composée de vingt-huit degrés en marbre, les mêmes que Notre-Seigneur monta et descendit pendant sa Passion ; on les a renfermés dans un vêtement de noyer qui les protége contre les pieux larcins et les préserve de l'usure ; mais à travers des interstices ménagés çà et là on les distingue très-bien. Avec quelques pèlerins nous montons à genoux jusqu'au haut de cet escalier, occupés de méditer sur les mystères d'humilité et de souffrance dont il fut le théâtre ; c'est le meilleur chemin de la Croix que j'aie fait de ma vie. L'âme se sent éprise de l'amour de Notre-Seigneur et les flèches de sa sainte passion la blessent miséricordieusement au cœur. Deux belles statues placées au bas de la *Scala Sancta* méritent l'attention ; l'une représente l'*Ecce homo* et l'autre le baiser de Judas.

En rentrant à la *via Monterone* nous décrivons une courbe pour aller, près de la place du Peuple, faire visite au Frère Siméon, directeur du beau pensionnat des écoles chrétiennes. Le Frère Siméon est une des illustrations de la colonie française ; il nous accueille avec une bienveillance toute religieuse.

Ce n'est que sur le tard que nous pouvons reprendre nos saintes excursions. La chaleur de la journée ne permet pas de sortir sans imprudence. Le P. Augier a découvert en face de Saint-Louis des Français un petit cabinet de lecture catholique où sont admis les pèlerins. Les Romains veulent que leurs hôtes soient bien reçus ; nous irons de temps en temps à ce rendez-vous littéraire chercher des nouvelles de la France. Mais les bruits politiques sont ici généralement sans écho, et les pèlerins sont plongés dans une atmosphère de piété qui leur fait oublier les clameurs et les passions de l'arène. Nous lisons dans *l'Univers* le compte rendu des fêtes jubilaires, mais il faut convenir qu'il est bien plus agréable d'assister à ces solennités que d'en lire le récit ; nous complétons entre les lignes ce que la plus fidèle rédaction a dû nécessairement omettre.

Après nous être un peu remis au courant des événements de la patrie, nous entrons à Saint-Louis des Français, notre église nationale : c'est encore la patrie. Charlemagne et saint Louis gardent l'entrée de cette église. On va commencer en ce moment l'exercice du mois de Marie. Nous y assistons et nous prions la Sainte Vierge pour la France. L'auditoire est presque exclusivement composé de Français ; il y a beaucoup de prêtres pèlerins. Le R. P. Laurençot, de la Compagnie de Jésus, fait la petite instruction d'usage, à la suite de laquelle a lieu le salut solennel à l'autel de la Sainte Vierge. Dans la tribune, des artistes chantent des litanies qui me rappellent celles de Marseille, et auxquelles tout le peuple répond. Après la cérémonie nous jetons un coup d'œil sur l'église et ses chapelles. Il y a beaucoup de pierres tombales et d'inscriptions. En voici une qui m'a particulièrement touché. A la porte d'entrée, sur une pyramide funéraire, on lit : *A la mémoire des soldats français tués sous les murs de*

Rome en 1849, *leurs camarades du corps expéditionnaire de la Méditerranée ; une messe quotidienne a été fondée par Pie IX*. Ainsi le grand pontife n'oublie pas ces obscurs et vaillants défenseurs tombés pour sa cause, et la fraternité chrétienne et militaire est ici représentée dans ce qu'elle a de plus touchant. Alors la France protégeait Rome, et pour quelques gouttes du sang national offert à l'Eglise, Pie IX bénissait notre patrie. Aujourd'hui nous avons quitté la garde ; le Souverain Pontife est prisonnier et la France est battue par les tempêtes. Quel sujet d'amères réflexions !

En continuant notre course à la recherche des églises, nous en rencontrons une dédiée aux stigmates de saint François. L'exercice du mois de Marie vient de commencer; il y a une foule compacte, et c'est à peine si nous pouvons trouver une place. Le prédicateur paraît instruire avec beaucoup de clarté, et on l'écoute très-attentivement. Pendant son discours, des sacristains courant sur les rebords des galeries allument de tous côtés des lustres, au risque de se casser le cou ; je ne puis les regarder sans frémir, et je prie leur ange gardien de les protéger. Ils n'ont pas l'air de se douter du danger et leur dextérité est prodigieuse; bientôt une illumination splendide revêt l'église entière comme d'une robe lumineuse ; le salut commence : c'est un évêque qui le donne, et des chants magnifiques descendent de la tribune. Nous avons bien sanctifié notre soirée et nous rentrons à la *via Monterone* où Mgr Allard achève sa méditation en attendant le souper.

Jeudi, 31 mai. C'est aujourd'hui la Fête-Dieu; ce sera pour nous, de toutes manières, une grande journée. Nous allons au *Gesu,* et nous sommes bien inspirés en choisissant cette église. Il y a beaucoup de pèlerins, presque tous Français. Je rencontre là les pèlerins de Limoges;

ils sont en tout quatre-vingt-dix ; ils arrivent peu à peu par groupes ; M. l'abbé de Bogenet, vicaire général, directeur du pèlerinage, va leur dire la messe. Je vois ce saint prêtre à la sacristie, et je puis lui offrir mes hommages. Le nombre des prêtres qui attendent est considérable, ce qui nous retarde un peu. L'église du *Gesu* est une véritable cathédrale ; étendue, richesse des autels, décorations intérieures, rien n'y manque. Le tombeau de saint Ignace, d'une magnificence inouïe, est à gauche, dans le transept : c'est une urne de bronze doré ; la chapelle est éblouissante de marbre, d'agates, de cristaux de roche, de pierres précieuses. Je vais y prier pendant mon action de grâces ; pendant ce temps la marée limousine monte toujours ; je vois là beaucoup de visages connus ; M. de Bogenet, dans une chapelle latérale, adresse des recommandations à ce charmant troupeau et lui indique l'ordre des pèlerinages pour les jours suivants. On s'accorde à dire que ce pèlerinage limousin a été un des mieux organisés, grâce au zèle de son président.

Nous ne pouvons nous arracher de cette splendide église du *Gesu ;* cependant il faut gagner du temps, car on parle d'une audience française pour midi, et ce serait un bonheur de pouvoir y assister. Le P. Ramière, que nous rencontrons, nous indique près de l'église la porte qui conduit à la chambre de saint Ignace de Loyola. Nous frappons à cette petite porte verte qui s'ouvre aussitôt ; nous franchissons quelques degrés, et nous voici dans la cellule du saint, bien capitonnée et ornée ; on y dit la messe en ce moment, ce qui n'empêche pas les pèlerins de circuler et de tout examiner. Après avoir demandé l'esprit intérieur dans cette cellule, nous allons à la Minerve, église des Dominicains. Elle est très-grande, très-belle, mais un peu obscure ; les colonnes de marbre sont énormes ; c'est la richesse romaine, c'est la maison

de Dieu dans sa splendeur. De là, nous courons bien vite à l'église Saint-Ignace qui touche au Collége Romain ; c'est encore une véritable cathédrale. Nous trouvons là une foule de pèlerins, entre autres M. l'abbé Roca, vicaire général de Perpignan. Nous suivons ce flot, et nous arrivons par une succession d'escaliers et de salles au haut du Collége, à la cellule de saint Louis de Gonzague. Elle a été convertie en chapelle ; un prêtre est à l'autel ; d'autres prêtres attendent leur tour. Nous prions avec émotion dans cette cellule où habita un ange ; ainsi, dans un corps délicat, son âme vivait emprisonnée comme dans une enveloppe fragile. Nous entrons dans la salle où il prononça ses vœux ; voici, à côté, la cellule du Bienheureux Berkmans, le pieux novice belge. On nous montre des écrits de ces deux saints, du linge leur ayant appartenu, et au sortir de ces appartements où tout respire la piété, on nous donne à chacun une belle image de saint Louis de Gonzague ; c'est de la générosité, car nous sommes nombreux, et la circulation des pèlerins doit être incessante en ces jours de fête.

De retour à la maison nous faisons nos préparatifs pour l'audience. Mgr Allard veut bien se joindre à nous et nous épargner par sa présence la difficulté de nous procurer des cartes d'entrée. En trois jours nous aurons assisté à deux audiences : c'est vraiment avoir du bonheur. La file des voitures sur la route du Vatican est interminable, et donne à cette partie de la ville une joyeuse animation qui contraste avec la solitude du Quirinal et de ses alentours. Au-delà du pont Saint-Ange et en face du château, nous rencontrons une manifestation révolutionnaire. Une affiche que nous avons lue hier sur les murs convoque les *libéraux* à un *meeting* au théâtre d'Apollo, afin de protester contre les pèlerinages et les *audaces* du Vatican. Quelques révolutionnaires cosmopolites traînent une hampe

qu'ils voudraient surmonter d'un drapeau rouge ; mais la police s'y oppose ; malgré cet encombrement les voitures des pèlerins traversent la cohue. C'est une rencontre des deux camps adverses : *non prævalebunt.*

La salle d'audience est comble ; il y a là des pèlerins de Bourges, de Poitiers, de Limoges, d'Angoulême, de Perpignan et de Troyes ; c'est une audience toute française ; Mgr de la Tour d'Auvergne, archevêque de Bourges, est à la tête de cette importante manifestation ; Mgr de Poitiers est à ses côtés. Mais la chaleur est en proportion du nombre des pèlerins ; nous sommes debout, entassés ; bientôt c'est à n'y plus tenir ; un prêtre de Limoges, de ma connaissance, se trouve mal. Il y a là des prêtres, des hommes du monde, des dames et des jeunes filles délicates, plusieurs religieuses françaises ; on supporte les longueurs d'une attente qui dure plus d'une heure, c'est le triomphe de la foi et de l'amour filial. Mgr l'archevêque de Bourges, de la part du Souverain Pontife, recommande aux pèlerins de ne pas pousser d'acclamations, et de contenir dans leur cœur l'explosion de leur enthousiasme. C'est presque dommage, et il ne faut rien moins que cet ordre formel pour arrêter l'élan; nous sommes en effet sept à huit cents Français, bien plantés sur nos jambes et disposés à nous dédommager du supplice de la chaleur et de la fatigue par un *vivat* formidable. Enfin, Pie IX approche ; le voilà porté par ses fidèles serviteurs, entouré de cardinaux et d'évêques. Le Souverain Pontife paraît accablé aujourd'hui ; ce n'est plus en lui cette vigueur étonnante que j'ai constatée il y a deux jours ; mais dans un instant il reprendra ses forces, et le Saint-Esprit en lui dictant des paroles d'amour fera resplendir sur son front un rayon de gloire. On se demande comment ce vénérable vieillard de quatre-vingt six ans peut tenir aux fatigues d'audiences quotidiennes

et multiples. Dieu est avec lui et l'amour des âmes le soutient ; depuis un mois il ouvre ses portes au monde entier.

Le Souverain Pontife arrivé au trône, Mgr l'archevêque de Bourges lit une fort belle adresse, dans laquelle il expose les droits du vicaire de Jésus-Christ, comme pontife, docteur et roi, et affirme que les attentats de la Révolution ne pourront rien contre l'*histoire* et *le droit*. Après cette lecture commence la présentation des personnes admises à offrir des présents de fête à Pie IX ; on est ravi de voir de si beaux bouquets aux mains des pèlerins, et aussi de voir de si brillants cadeaux tomber de leurs mains. Nous sommes un peu trop loin pour distinguer en détail ces magnifiques choses qui iront grossir le trésor de l'Exposition jubilaire, mais on se redit de proche en proche la richesse des dons et la bonté du père de famille. Mgr de Bourges offre cinquante calices, qui demain peut-être prendront la route des missions étrangères ou bien iront consoler la pauvreté de quelque église de campagne. Ainsi, tous les dons que reçoit Pie IX reviennent au monde catholique par les mille canaux de la charité pontificale.

Pie IX prend la parole ; sa voix est claire et majestueuse, son regard est triste. Il nous parle des processions de la Fête-Dieu qui, autrefois, à pareil jour, traversaient les rues de Rome avec une pompe royale ; la Révolution a renfermé dans le sanctuaire ces cérémonies réparatrices ; Pie IX s'afflige, mais sa dernière parole est une parole d'espérance, et alors le regard du pontife retrouve tout son feu, et sa physionomie tout son éclat. Nous tombons à genoux pour recevoir sa bénédiction ; il y a des larmes dans les yeux, de l'émotion dans les cœurs, et le silence qu'on nous a imposé a son éloquence, comme les bravos enthousiastes d'avant-hier. Je n'ai jamais mieux

compris qu'à ces audiences la page de l'Evangile où il est dit que les foules, en entendant parler Jésus, oubliaient, dans leur bonheur, jusqu'au soin de la nourriture.

Aujourd'hui, nous rentrerons à pied à notre domicile avec Mgr Allard, malgré la chaleur torride — il est une heure et demie ; — c'est un assaut de voitures, et il nous est impossible de nous en procurer une, mais qu'importe ! On payerait bien cher le bonheur de voir et d'entendre Pie IX.

Le soir, nous reprenons, le P. Augier et moi, la suite de nos pèlerinages et excursions. L'église de Saint-Augustin reçoit notre première visite ; en priant le fils nous prions aussi la mère, dont la dépouille mortelle est gardée dans l'église de celui que ses prières ramenèrent au port ; et dans ce beau temple et ces splendides chapelles, avec une foi vive nous prions saint Augustin et sainte Monique, en nous rappelant la parole consolatrice de l'évêque à l'illustre veuve : *Ubi tu, et ille.* Prenant ensuite par le Corso, et visitant sur notre passage d'autres églises, à mesure qu'elles se présentent sur notre route, nous arrivons à la place d'Espagne, où nous saluons la colonne commémorative élevée en l'honneur de la définition du dogme de l'Immaculée Conception, puis nous gravissons sous les derniers feux du soleil les pentes de la Trinité des Monts. Là nous rencontrerons la France, représentée par les religieuses du Sacré-Cœur ; notre dévotion nous attire au pied d'une image célèbre, appelée *Mère admirable*, très-vénérée de nos soldats pendant l'occupation à Rome, et devenue légendaire dans tous les pensionnats du Sacré-Cœur. Il faut connaître l'existence de ce petit chef-d'œuvre pour avoir envie de le voir ; car il est caché dans un modeste corridor, et malheureusement l'autel qu'on a élevé en face de cette fresque la partage en deux

et nuit à l'effet de la peinture. Nous prions quelques instants avec d'autres pèlerins prosternés comme nous ; puis, redescendant les escaliers du couvent à travers un essaim de pensionnaires et de religieuses, nous entrons par le côté dans l'église de la Trinité des Monts qui domine le panorama de la ville de Rome.

De là à la promenade du Pincio il n'y a qu'un pas. De belles terrasses élevées en amphithéâtre nous amènent à cette promenade que l'on pourrait appeler les Champs-Elysées de Rome. Des allées ombragées en dessinent le pourtour, et une foule réjouie circule de tous les côtés ; des enfants se livrent à leurs jeux, des voitures se croisent en tous sens ; un régiment exécute des morceaux de musique pour le plaisir des promeneurs ; des prêtres se promènent lentement et se reposent des labeurs de la journée. Personne ne s'étonne de les voir mêlés à la foule. Tout le monde les respecte. En France, l'opinion a créé aux prêtres des conditions sociales intolérables ; c'est à peine s'il peut se montrer sur les promenades publiques à l'heure de l'affluence ; on ne lui reconnaît le droit de se promener que dans sa cellule ou sa sacristie. Grâce à Dieu, à Rome, il en est autrement, aussi, tout en nous tenant à l'écart, nous pouvons librement contempler, de ces terrasses, la Ville Eternelle, dont les quartiers se dessinent sous nos yeux comme une carte géographique ; ou bien contempler du haut des remparts de vertes prairies dans lesquelles des chevaux en liberté se livrent à leurs courses folles.

Vendredi 1er juin. Il est bien temps d'aller dire la messe à Saint-Pierre. Aujourd'hui, premier jour du mois dans lequel on célèbre la fête du saint apôtre, à deux jours de l'anniversaire jubilaire de son successeur, la piété ne peut que goûter un bonheur particulier à faire un pèlerinage à Saint-Pierre. Mgr Allard s'offre à nous

accompagner, et se propose de dire la messe à l'autel de la Confession, pendant que nous la dirons chacun à un autel latéral. De grand matin, nous nous acheminons pédestrement, tout en faisant notre oraison, vers la basilique, dont nous sommes à près d'une demi-heure de distance. En passant sous le Vatican, nous observons que la fenêtre du Pape est ouverte; il n'est pas encore six heures, et déjà Pie IX est debout et à la prière.

A la sacristie de Saint-Pierre, nous avons déjà été devancés par quelques prêtres; Mgr Allard, en sa qualité d'évêque, est immédiatement admis à célébrer le saint sacrifice, et nous, tout en prolongeant nos méditations dans les beaux appartements de la sacristie, nous attendons notre tour. L'attente est de plus de trois quarts d'heure. Un peu de désordre se manifeste dans cette affluence sacerdotale; il y a des passe-droits inévitables et des erreurs; quelques empressés s'emparent des amicts et aubes avant leur tour, et le custode commence à être débordé. Mais cet abus n'est pas de longue durée; arrive bientôt un jeune sacristain à l'air décidé; il nous distribue des numéros d'ordre, s'empare des ornements, fait attendre les usurpateurs, et veille lui-même à ce que chacun de nous s'habille sous ses yeux et à son tour. C'est ce qui s'appelle un sacristain *à poigne*, et, dans un sentiment de justice satisfaite, je me dis à part moi que l'autorité bien exercée est un grand bienfait pour tout le monde.

Notre tour arrivé, nous passons avant les voleurs d'ornements; on m'envoie à un autel de la chapelle des Confessionnaux. Puis, nos dévotions faites longuement, nous allons avec Mgr Allard déjeuner à la *tratoria* la plus rapprochée, où nous rencontrons des escouades de prêtres pèlerins : la prévoyance est bonne, car nous ne devons rentrer qu'à midi.

Et maintenant nous allons nous engager dans le dédale des galeries du Vatican, déjà le P. Augier et moi nous avons traversé rapidement les musées de peinture et les loges de Raphaël; nous pouvons grouper dans un même souvenir ces visites dans le royaume de l'art chétien. Que je regrette de n'être pas artiste, dans cette ville de Rome où les chefs-d'œuvre de la peinture, de la sculpture, de l'architecture et toutes les harmonies de la musique semblent s'être donné rendez-vous. Je me sens perdu comme un ignorant au sein de ces splendeurs, et toutefois il me semble que, sans pouvoir analyser la perfection de ces grandes œuvres, je les comprends, comme ce paysan qui, ayant entendu un grand prédicateur, disait : « Je ne pourrais redire ce qu'il a dit, mais l'âme entend.»

Je ne tenterai donc pas de parler des musées du Vatican; assez d'écrivains ont fait l'inventaire des trésors qu'ils renferment et initié leurs lecteurs à l'art d'admirer ces merveilles. Et puis, ou il faut se taire, ou il faut n'omettre aucun détail, tant on serait embarrassé pour choisir et éliminer soi-même. Relisons les ouvrages spéciaux qui ont frayé la route dans ces salles immenses, et admirons l'Eglise qui, par ses souverains pontifes, a suscité des génies et décrit dans les contours de la toile ou gravé dans les plis du marbre l'histoire du monde et des âmes, les grandeurs de Dieu et les mystères de sa tendresse. Il y a telle figure de saint ou de sainte, telle tête de vierge qui suffiraient à faire aimer la vertu et à révéler l'existence d'un monde surnaturel. Comment parler des tableaux et des fresques de cet incroyable musée : la Transfiguration. l'Assomption, la Communion de saint Jérôme, la Dispute du Saint-Sacrement, que les Italiens appellent la *Theologia*, la Délivrance de saint Pierre, le Baptême de Constantin, le Couronnement de Charlemagne, et tant d'autres, qui portent la signature du plus grand des peintres

ou celle de ses disciples. Pour ne parler que des œuvres de Raphaël, nous en emprunterons le classement à un écrivain autorisé, M. le comte Lafond. Il s'exprime ainsi dans ses *Lettres d'un pèlerin*, au chapitre intitulé *l'Epopée de Raphaël :*

« En résumé, le Vatican, sanctuaire de l'art, possède trois poëmes de Raphaël, qui correspondent aux trois grandes époques de l'histoire du monde :

1° Dans les *loges*, Raphaël a peint toute l'histoire de la Bible ;

2° Dans la Vierge de Foligno, la Transfiguration et les tapisseries du Vatican, il a peint les scènes de l'Evangile et les Actes des Apôtres ;

3° Dans les *chambres,* il a peint l'histoire et le triomphe de l'Eglise.

Jamais artiste n'a été plus inspiré du ciel pour traduire aux regards son âme et sa foi, par le moyen des couleurs ; nul n'a atteint comme lui cette limite suprême de l'art qui sépare l'homme de l'ange; aussi, par la sublimité des sujets et la perfection du génie, aucun autre n'a mieux mérité le glorieux titre de *Peintre ordinaire de Dieu.* »

Je ne dirai rien de la chapelle Sixtine, qui est encore une des beautés du Vatican : il faudrait ici entrer dans le domaine de l'art, ce qui demande une compétence que je n'ai pas. Nous voyons la fresque immense du *Jugement dernier* de Michel-Ange ; je dis *nous voyons,* c'est nous essayons de voir qu'il faudrait dire, car à la hauteur où est cette peinture, et dans les conditions de jour assez mauvaises où elle se trouve placée, il est difficile d'en bien saisir les détails ; les uns admirent passionnément, les autres critiquent ce qu'ils appellent une exhibition de chairs nues ; je n'ai pas à me prononcer et à mettre d'accord ces opinions extrêmes.

Le musée de sculpture se compose d'une succession de longues galeries qui se bifurquent en rencontrant des sortes de places, réservées aux œuvres les plus colossales. D'un côté les souvenirs païens et de l'autre les souvenirs chrétiens; les premiers, irréprochables pour la forme, n'ont pas d'âme; les seconds sont vivants. Il y a là beaucoup d'inscriptions et de symboles des catacombes; les preuves de nos dogmes abondent et composent une véritable prédication lapidaire; les protestants trouveraient ici la condamnation de beaucoup de leurs erreurs, et la lumière jaillirait de ces murs sur lesquels est inscrite l'histoire de l'Eglise. Je préfère bien cela aux groupes fameux du Laocoon, de l'Apollon du Belvédère et autres, dont les marbres sculptés étalent leur perfection artistique au milieu de torses païens et de têtes d'empereurs qui, bien vite, vous font revenir aux chastes symboles du christianisme.

La bibliothèque Vaticane s'ouvre à notre premier appel, grâce à la présence de Mgr Allard; de jeunes copistes et bibliothécaires, avec une exquise politesse, quittent leur table de travail et s'offrent à nous faire les honneurs de ce sanctuaire de la science. Hélas! nous le traversons rapidement. Mais que dirai-je de la première salle où nous nous engageons? Le marbre, le porphyre, la malachite, le granit d'Ecosse, élancés en colonnes et ruisselant comme des glaces, marient de tous côtés leurs couleurs et ombragent de riches tables sur lesquelles sont exposés des vases de porcelaine gigantesques et divers présents offerts aux papes par les souverains de l'Europe. Il semble que la nature ait épuisé ses largesses pour en réunir ici les plus beaux échantillons.

Quelle que soit notre admiration, nous devons abréger cette course au pays des merveilles. On nous a dit que vers onze heures nous pourrions être reçus par le car-

dinal Siméoni, secrétaire d'Etat. Nous sommes exacts au rendez-vous, et nous succédons à sept évêques italiens qui sont venus présenter leurs hommages collectifs à Son Eminence. Le ministre de Pie IX nous accueille avec une bonté qui nous touche : « Vous n'êtes pas pèlerin, dit-il en souriant à Mgr Allard. — Non, réplique Sa Grandeur, mais je vous amène des pèlerins... » Belle tête, regard intelligent, pleine possession de soi-même, affabilité dans l'accueil et la parole, tel est, au premier aspect, le ministre secrétaire d'Etat, et on dit en le voyant : *C'est un homme.* Son Eminence parut très-satisfaite d'apprendre que la Congrégation des Oblats de Marie était représentée aux fêtes jubilaires de Pie IX, et Elle nous parla avec le plus grand intérêt de notre T. R. Père Supérieur général. L'antichambre du Cardinal était remplie de visiteurs dont quelques-uns étaient arrivés avant nous. La présence de Mgr Allard nous avait permis d'être introduits des premiers, et, pour ne pas être indiscrets, nous nous retirâmes, pleins d'admiration pour la bienveillance avec laquelle la pourpre romaine sait accueillir et condescendre aux désirs des pèlerins.

Cette matinée du 1er juin a été pleine ; la soirée aura aussi ses occupations et ses charmes. Mgr Allard propose un pèlerinage à Saint-Paul hors des murs, et nous souscrivons avec empressement à ce progamme. Nous traversons Rome ; sur la place *Campitelli* on nous fait voir la maison où est mort le regretté Mgr Nardi ; nous longeons le Tibre, nous saluons le mont *Testaceus;* on nous indique sur une porte de jardin une sculpture représentant les adieux de saint Pierre et de saint Paul, à l'endroit où ils se séparèrent pour aller au martyre, et nous arrivons à Saint-Paul, immense basilique située dans le désert d'une campagne désolée. C'est ici qu'on peut se faire une idée de la puissance des papes, dont le génie a

triomphé de toutes les difficultés pour mettre debout ce chef-d'œuvre : distance, incendie, dépense, rien n'a arrêté leur étonnante volonté. On est saisi en entrant par l'aspect qu'offre une forêt de quatre-vingts colonnes de granit imitant le marbre, espacées sur quatre rangs, et des dalles ruisselantes sur lesquelles on ne marche qu'avec respect. Les marbres, les malachites, le porphyre de la confession et des autels envoient de tous côtés des jets de lumière; les yeux en sont remplis et l'âme ne peut suffire au bonheur que lui apporte la contemplation de tant de richesses. Au-dessus des colonnes, des mosaïques, rangées comme des tableaux dans un musée, représentent les deux cent soixante papes qui se sont succédé sur la chaire de Saint-Pierre, et on regarde avec attendrissement ces douces et graves physionomies qui, dans leur succession, forment la plus glorieuse dynastie du monde. L'immense basilique de Saint-Paul, à laquelle on ne cesse de travailler, est une grandeur archéologique et historique offerte par les papes à la sainte curiosité des pèlerins du monde entier; laissons dire ceux qui crient à la prodigalité ; pour qui seront les trésors de la nature et des arts, si ce n'est pour ceux qui cherchent ici-bas quelque symbole du temple éternel pour prier et pour pleurer ?

Mgr Gerbet unit dans une même comparaison les trois basiliques de Saint-Jean de Latran, Saint-Paul et Saint-Pierre, et résume ainsi : « Nous pouvons dire que ce qu'il y a de plus spécial dans Saint-Jean de Latran, c'est qu'il représente l'unité, puisqu'il est, par sa dignité hiérarchique, la tête et le centre de toutes les églises. Ce que Saint-Paul nous a offert de plus spécial, c'est l'expression de la perpétuité dans cette antique galerie des portraits de tous les papes. Saint-Pierre reproduit, d'une manière éminente, ces deux caractères à la fois : l'unité, parce

qu'il possède non-seulement la chaire, mais surtout le tombeau de celui que le Souverain Pasteur a chargé de paître ses agneaux et ses brebis ; la perpétuité, parce qu'il renferme une série continue de monuments qui s'étend depuis le premier siècle jusqu'à nos jours, sans qu'aucun d'eux forme, par sa signification religieuse, une dissonance avec les idées exprimées par ceux qui l'ont précédé et par ceux qui l'ont suivi.»

Le pèlerinage à Saint-Paul se complète d'ordinaire par une visite à Saint-Paul Trois-Fontaines, à l'endroit où le grand apôtre fut décapité, *ad Aquas Salvias*. Il y a encore près de 2 kilomètres à franchir. Un groupe de trois églises tranche sur la monotonie de la solitude. C'est ici la route d'Ostie. «C'était, dit Louis Veuillot, la grande voie par où le monde entrait dans Rome, dont le séjour de Pierre avait fait déjà la capitale du monde catholique.» Nous entrons à l'église des Trois-Fontaines; ces trois sources bénies sont là dans l'église, marquant les trois bonds que fit la tête de saint Paul quand elle fut séparée du corps; nous buvons de cette eau, qui fut du sang, et nous demandons l'esprit apostolique. Le trappiste qui nous guide nous fait remarquer une belle mosaïque et deux bas-reliefs représentant le martyre de saint Pierre et celui de saint Paul. Ce sont trois dons de M. le comte de Maumigny, Français bien connu dans la presse catholique ; il a donné pour ce triple *ex-voto* une somme de 30000 francs, nous dit-on, en souvenir de la bataille de Mentana, d'où son fils revint sain et sauf.

Nous revenons à Rome; on nous montre à l'entrée de la ville, et près du Tibre, le petit temple de Vesta, véritable bijou antique, situé à l'extrémité d'une place appelée la *Piazza della Bocca della Verita*. C'est là, dit-on, que l'on fait les exécutions à mort, heureusement fort rares. Nous passons sans admirer ce souvenir païen, laissant sur les

coteaux de notre droite des monuments chrétiens que nous viendrons visiter bientôt. Saint-Pierre, le Vatican, Saint-Paul hors des murs, et tout ce qui se joint à ces majestés séculaires, suffisent pour aujourd'hui à remplir notre esprit.

Samedi 2 juin. Il est temps d'aller prier à Saint-Pierre ès-Liens (San Pietro in Vincoli), église célèbre par le souvenir qu'elle rappelle en ce moment. C'est là que le Pape Pie IX reçut la consécration épiscopale il y aura demain cinquante ans. Elle n'est pas très-spacieuse. Douze cents personnes peuvent remplir son enceinte ; mais elle est deux fois immortelle, et par les chaînes du premier pape et par le pèlerinage jubilaire dont elle est le centre depuis quelques jours. L'impératrice Eudoxie, femme de Théodose le Jeune, la fit construire sur l'Esquilin. Près de la sacristie, à droite, est le monument de Jules II, dont le *Moïse* de Michel-Ange a fait un véritable chef-d'œuvre. Je n'en veux parler que par citation. Le comte Lafond l'a décrit fort heureusement : «Le fameux *Mosé*, dit-il, est une des plus fières figures qui soient jamais sorties de la main d'un sculpteur... Observons seulement qu'on la voit de trop près, et que cette statue était destinée à être vue à 20 pieds de haut. On dit que Michel-Ange, son œuvre achevée, lui déchargea un grand coup de marteau sur le genou en s'écriant : « Parle donc, puisque tu vis !... » Le grand Hébreu est ici vivant ; il vient de descendre du Sinaï, où il a parlé à Jéhovah face à face. Il est assis, le bras appuyé sur les tables de la loi, son attitude respire une majesté sombre : c'est le lion au repos, sa barbe descend sur sa poitrine comme un faisceau de serpents engourdis ; l'éclair est dans ses yeux ; sa voix de tonnerre va reprocher aux Juifs l'idolâtrie du veau d'or... »

L'église de Saint-Pierre est desservie par des Pères Augustiniens. Vu le nombre considérable des prêtres

pèlerins, il y a à la sacristie plusieurs jeunes lévites chargés de les recevoir ; ils accueillent avec un bon ton chrétien qui fait plaisir, donnent un numéro d'ordre comme à Saint-Pierre et veillent à ce que, dans cette affluence qu'amène ici la grâce jubilaire, tout se passe avec recueillement et convenance. Leur longue soutane blanche se dessine dans la foule et tranche sur le fond sombre des vêtements des autres prêtres. Ce que je dis de l'urbanité des sacristains de Saint-Pierre ès Liens, je puis le dire de tous ceux qui ont la garde des sacristies à Rome. Pendant ces fêtes qui ont amené tant de prêtres de tous les pays, je n'ai surpris dans aucun employé d'église ni brusquerie, ni esprit de cupidité, et partout les prêtres étaient servis sans qu'on exigeât d'eux autre chose que la patience à attendre leur tour.

A notre sortie on nous remet un diplôme sur lequel sont collés des rubans imprégnés de la poussière des chaînes de saint Pierre. Nous voyons arriver LL. EE. les cardinaux Nina et Franchi, et nous assistons à une partie de leur messe, tout en faisant les prières du *Triduum*. Nous rentrons ensuite dans l'intérieur de Rome par le Colisée qui est tout près, et nous accordons notre attention plus loin au Forum de Trajan dont les colonnes brisées sont dispersées au milieu de ce vieux centre païen. La colonne Trajane se dresse du milieu de ces ruines, couronnée de la statue de saint Pierre, et regarde deux églises dont les dômes semblent se côtoyer. En passant devant le *Gesu*, j'y entre une seconde fois, et je rencontre là le pèlerinage polonais ; il n'y a que des hommes ; on dit qu'ils sont venus environ sept cents, presque tous de la Pologne autrichienne ; deux seulement de la Pologne russe ; quelques autres de la Pologne allemande. Un de leurs prêtres leur dit la messe, et ils chantent dans leur langue un cantique mélancolique, où

l'on entend tous les gémissements de la prière. Je prie pour tous ceux qui n'ont plus de patrie.

Le soir, nous faisons un nouvel appel à l'obligeance de Mgr Allard, dont la présence doit nous être très-utile, et nous allons acheter des objets de piété dans un magasin de la rue du Borgho. De là au Vatican il n'y a qu'un pas; nous nous y rendons, et nous arrivons sans encombres jusqu'aux antichambres du Pape. Un serviteur en livrée nous présente un plateau d'argent sur lequel nous déposons nos médailles, chapelets et crucifix, et cinq minutes après il nous rapporte tous ces objets que Pie IX vient de bénir et d'indulgencier. C'est merveille qu'un si grand homme suffise à tant de détails ; nous ne nous apercevons pas des lenteurs romaines chez ce vénéré père des âmes. En redescendant nous rencontrons de nouveau les Polonais qui arrivent pour rendre visite à leur illustre compatriote, le Cardinal Ledochowski, dont l'exil a été accueilli par le Pape dans le palais même du Vatican. Nous nous arrêtons pour contempler ces figures martiales, ces hommes grands et forts, aux longs cheveux et aux vêtements amples ; leurs bottes énormes résonnent sur le pavé, et ils paraissent indifférents à la curiosité qu'ils excitent dans la foule : ce ne sont pas des touristes, ce sont des pèlerins.

Entrons maintenant à Saint-Pierre ; c'est l'heure où les pèlerins y viennent en plus grand nombre. Nous sommes bien inspirés, on fait en ce moment au fond de la basilique les prières du *Triduum* et des chants harmonieux remplissent la nef. Nous recevons la bénédiction du très-saint Sacrement ; puis, sur l'avis ouvert par le P. Augier, nous allons chacun d'un côté nous confesser pour nous préparer à gagner l'indulgence plénière du lendemain. Le P. Augier entre dans un confessionnal *pro lingua italica*, et moi, qui ne sais pas les langues, je vais

modestement trouver le pénitencier désigné *pro lingua gallica ;* pendant ce temps Mgr Allard se prépare de son côté.

Le cœur content de tout ce que nous avons vu, nous rentrons à notre petite communauté de la rue Monterone ; à l'entrée du pont Saint-Ange j'aperçois la douce figure du vénérable abbé Delor, curé de Saint-Pierre de Limoges ; son cœur déborde de joie, et il prie de toute son âme ; demain je le rencontrerai une seconde fois à Saint-Pierre ès Liens. Ce vénéré père et ami s'applaudit beaucoup de la bonne organisation du pèlerinage dont il fait partie. Quel bonheur de se rencontrer à Rome, la patrie des âmes sur la terre ! Après avoir traversé le pont Saint-Ange, rencontre moins agréable : un régiment italien avec sa musique et son drapeau ; c'est le commencement d'une fête, bien différente de celle que nous nous préparons à célébrer ; la Rome officielle célébrera demain la fête du Statut italien, pendant que le monde catholique célébrera l'anniversaire de Pie IX. Cette occurrence semble être le sourire de mépris de la Providence, et je me rappelle le *Deus non irridetur* de saint Paul.

Dimanche, 3 juin. Voici le jour solennel ; un soleil resplendissant se lève à l'horizon de Rome et fait pressentir une chaude journée d'été. De grand matin nous nous mettons chacun séparément en quête d'une église. J'ai fait choix de Sainte-Agnès (place Navone). Mais les portes sont encore closes ; d'autres prêtres qui me suivent ne peuvent non plus réussir à se faire ouvrir, et nous attendons, en continuant notre méditation près de la belle fontaine du Bernin, que le sacristain veuille bien nous permettre d'entrer. Après une attente assez longue, six heures sonnent et les barrières sont enfin levées. L'église de Sainte-Agnès est très-gracieuse ; elle est l'œuvre de Borromini, sous Innocent X Pamphili. C'est une croix grecque

en rotonde. Un bas-relief représente la jeune vierge romaine sur le bûcher ; mais le souvenir le plus saisissant, c'est la crypte, bâtie sur l'emplacement de l'ancien *lupanar* où la sainte enfant, exposée par le juge, fut miraculeusement protégée par un ange. On descend quelques marches, et on lit en grosses lettres ces paroles de l'office de la sainte :

INGRESSA AGNES TURPITUDINIS LOCUM ANGELUM DOMINI PRÆPARATUM INVENIT.

Au fond de ce souterrain une sculpture de grandeur naturelle représente la vierge de treize ans revêtue de cette longue chevelure que Dieu fit pousser instantanément pour rassurer sa modestie alarmée. Voilà un lieu infâme devenu un sanctuaire, et on se sent attendri au souvenir de la victoire de cette vierge dont le nom signifie innocence, et des prédilections de Dieu pour les âmes qui se sont consacrées à lui par un éternel amour. Les flammes et les passions humaines respectèrent l'angélique enfant, et il fallut que le glaive tranchât le fil fragile de son existence. O invincible épée romaine, qu'eût-il manqué à ta gloire si tu eus respecté ce roseau ! Agent inconscient de la Providence, tu moissonnais des épis pour former les gerbes du père de famille, comme autrefois tu moissonnais des peuples pour faire place à son Eglise.

Et maintenant, hâtons-nous d'aller à Saint-Pierre ès Liens, où doit se faire la *funzione* solennelle, indiquée pour neuf heures. Pendant que Mgr Allard assiste à un sacre d'évêque et que le P. AUGIER parcourt les catacombes, je me hâte vers le rendez-vous du pèlerinage. La messe doit être chantée à neuf heures par le cardinal Simeoni. En arrivant aux rues montantes qui avoisinent le Colisée, je rencontre la file des voitures et l'armée pa-

cifique des pèlerins ; la foule débouche de partout ; la place devant l'église est encombrée ; il y a là un luxe de police beaucoup trop considérable, car on peut se demander à quoi servent tous ces sergents de ville ; quelques hommes énergiques et entendus suffiraient à faire ranger les voitures. Il n'est pas facile d'entrer dans l'église, bien qu'il y ait encore trois quarts d'heure avant la cérémonie. Je parviens à me glisser jusqu'au Moïse de Michel-Ange, tout près de la sacristie, mais là ma bonne fortune cesse ; un gardien interdit impitoyablement l'entrée du sanctuaire, dont toutes les places sont réservées à NN. SS. les évêques. La chaleur est étouffante, le flux et reflux de la foule roule les pauvres pèlerins d'une place à une autre ; aussi se contentent-ils de prier un instant aux intentions du Souverain Pontife ; Ils sortent ensuite pour faire place à d'autres arrivants. Je crois prudent de faire comme eux, et j'ai grand'peine à regagner le porche d'où l'œil contemple le bel effet de l'intérieur et les décorations et illuminations. Il y a là, dans l'église, sur la place et dans les rues, des milliers d'âmes ; je vois arriver le pèlerinage de Limoges, avec M. l'abbé de Bogenet en tête. Les pèlerins se contentent de prier un instant et se rendent ensuite au grand Saint-Pierre ; j'entends émettre de tous côtés le regret qu'on n'ait pas fait la cérémonie dans la grande basilique. A neuf heures, le cardinal Simeoni paraît avec un nombreux clergé ; c'est le signal de la débandade pour un grand nombre de pèlerins qui, ne pouvant trouver place ou supporter la fatigue de la cérémonie, vont satisfaire leur dévotion dans d'autres églises. Et moi qui ai déjà dit la messe dans cette église, et fait mon pèlerinage, je disparais comme les autres, et, tournant à gauche, je poursuis mes saintes excursions.

Sur ma route je rencontre Saint-Martin ; ce n'est pas

le Saint-Martin que je cherche, celui de Tours, mais je bénis Dieu de m'avoir amené ici, et je n'ai pas à regretter mon erreur. Voilà maintenant Sainte-Marie Majeure que je me reproche de n'avoir pas encore visitée. La basilique est assise sur la dernière croupe de l'Esquilin, non loin du Viminal. Elle a un aspect imposant, et se détache libre de tout entourage gênant, dans toute la majesté de ses formes. Ses façades, ses dômes, son clocher byzantin, le plus haut de Rome, élevé par le Pape français Grégoire XI à son retour d'Avignon, ressortent merveilleusement dans l'azur du ciel. Mais à l'intérieur l'œil ne peut suffire à contempler les beautés accumulées par l'art dans le temple de la Mère de Dieu; marbres, porphyre, immense confession, sculptures, tombeaux; c'est un monde de merveilles. Et si, du parvis et des colonnes, vous levez les yeux plus haut, vous voyez un plafond à caissons qui porte votre âme dans un second monde de lumière et de chefs-d'œuvre, sans qu'il vous soit permis d'échapper à l'admiration. On a eu la malheureuse idée de recouvrir les colonnes de la nef de tentures rouges pour les fêtes du *Triduum ;* c'est le seul défaut que je trouve en ce moment à la basilique. Deux immenses chapelles latérales, véritables églises, ajoutent à sa splendeur. La chapelle Pauline, entre autres, est une pierre précieuse dans cet écrin offert à la Reine du ciel. Sainte-Marie Majeure est l'église de la Crèche ; c'est là qu'est vénéré le *Præsepe ;* aussi, selon la remarque de Mgr Gerbet, tout, dans la basilique, semble se rapporter au mystère de l'Incarnation. Le pape Sixte III fit exécuter peu après le concile d'Ephèse une mosaïque comme monument du dogme qui venait d'être proclamé solennellement. Il y a aussi un tableau de l'Adoration des Mages, dont Mgr Gerbet dit : « Dans la nuit de Noël, Sainte-Marie Majeure, qui est l'église de la crèche, se pare de

mille flambeaux : des torrents de lumière se répandent sur cette mosaïque obscurcie par les siècles. En redevenant plus visible, elle semble se rapprocher et descendre pour mieux prendre part à la fête, en même temps que des chants, admirablement appropriés au caractère de la solennité, prêtent, pour ainsi dire, une voix à cet arc de triomphe, qui est la glorification d'une étable. » Le premier or venu d'Amérique a été offert à cette église de la Mère de Dieu, et lui donne le lustre qui la distingue.

Dans la chapelle de gauche, on voit représentée la scène rapportée par la légende du bréviaire, au 5 août, le Pape Libère délimitant sur la neige l'espace que devra occuper la basilique. On y vénère une image de la sainte Vierge dite de *Saint-Luc*.

En vérité, Rome ne laisse pas un moment de répit à l'admiration du pèlerin, et on ne peut faire un pas sans éveiller l'histoire. L'art s'est mis au service de la vérité, et son génie conserve dans une enveloppe ravissante toutes les grandeurs du passé.

De Sainte-Marie Majeure à Notre-Dame des Anges, église des Chartreux, il n'y a qu'un pas ; c'est là qu'il faut se rendre. Cette église est immense, et elle me paraît d'autant plus immense que, malgré la messe que les bons Pères chantent au chœur, les nefs sont sans habitants ; trois bonnes femmes composent l'assistance. Cette église a des peintures et des tableaux du premier mérite ; un saint Bruno colossal, œuvre de Houdon, de Paris, en garde l'entrée. C'est un lieu de prières, et le recueillement n'est pas difficile dans cette solitude. Ce sont les anciens thermes de Dioclétien ; écoutons ce qu'en dit le comte Lafond : « Voilà une porte d'église qui ne promet rien de très-beau : qu'elle est trompeuse ! Il faut entrer et admirer. Nous sommes au milieu de la grande salle de la pinacothèque des thermes changée en église par le génie

de Michel-Ange ; la voilà avec sa voûte, ses colonnes immenses et ses 200 pieds de longueur. Pie IV, voulant élever un temple à la reine des anges, chargea Michel-Ange de lui trouver un emplacement. Le grand artiste avait alors quatre-vingt-six ans. Se promenant un jour au milieu des ruines de ces thermes, il trouva encore debout à leur place huit colonnes énormes de granit sur lesquelles viennent s'appuyer de grands arcs à plein cintre, puis des murs d'une hauteur prodigieuse soutenant une voûte immense. Son vaste génie vit aussitôt le parti qu'on pouvait tirer de ces ruines. Il trace tout de suite son plan et son dessin ; le Souverain Pontife l'approuve, et, sans rien changer de place, sans rien détruire, il donne à Rome étonnée un des plus beaux temples réguliers dont elle ait le droit de se vanter. »

Il y a dans cette église de belles inscriptions ; j'ai retenu celle du tombeau du cardinal Alciati :

VIRTUTE VIXIT,
MEMORIA VIVIT,
GLORIA VIVET.

Le soleil est déjà bien haut à l'horizon et la chaleur excessive est le signal du retour. Mais, pour ne rien perdre des bonnes occasions, je vois sur ma route plusieurs autres jolies églises, à mesure qu'elles se présentent, entre autres celle de Saint-André du Quirinal, toute remplie des souvenirs et des reliques d'un ange, saint Stanislas de Kostka. Je longe le Quirinal, tout pavoisé pour la fête du Statut, mais sauf sur ce palais royal, volé au Pape, au Corso et sur les monuments publics, les drapeaux italiens sont rares dans Rome : la fête jubilaire de Pie IX absorbe l'attention générale. Le Quirinal a le privilége de la solitude ; des gens vulgaires et sans tenue attendent devant une porte ouverte sur les jardins, et semblent

guetter la sortie de quelque équipage. Je passe indifféremment devant ce piteux spectacle. A midi la petite communauté de la rue Monterone se retrouve en famille : Mgr Allard revenant du sacre d'un évêque ; le P. Augier, de maints endroits divers, entre autres des catacombes et de Saint-Pierre ès Liens, et moi, des lieux de pèlerinage que je viens de nommer.

Le P. Augier, étant à la veille de son départ, utilise le soir les derniers instants qui lui restent pour visiter ce qu'il n'a pas encore vu. Mgr Allard veut bien guider mon pèlerinage de l'après-midi. Nous nous rendons à Saint-Pierre *in Montorio*, par les derniers flancs du Janicule. On arrive à la montagne, après avoir traversé les rues tournantes du Transtevere, et suivi une route dont les replis forment comme autant de terrasses étagées en forme de fortifications. Du sommet, la vue s'étend au loin ; on aperçoit Rome dans tout son développement avec les sinuosités du Tibre qui l'enlace et l'éclat des dômes qui scintillent à l'horizon ; et par delà, les montagnes de la Sabine et du pays latin qui semblent être des forêts avancées pour sa défense. Un square, tout récemment complanté, s'ouvre aux enfants qui courent sur son sable fin, et à côté, une magnifique fontaine, appelée fontaine Pauline, du nom du pape Paul V (Borghèse), son créateur, fait entendre le fracas de ses eaux. Elles débouchent par des gueules énormes, et tombent en nappes éblouissantes dans un vaste bassin de marbre ; ce ne sont pas des eaux maigres et venues comme à regret, ainsi que dans beaucoup de nos villes : ce sont des rivières qui se font place à travers six belles colonnes de granit oriental. L'eau vient du lac Bracciano, après 35 milles de route. Auguste et Trajan la firent venir, et Paul V rétablit cet aqueduc, dont les matériaux furent fournis par le forum de Nerva. A la porte du désert et à l'entrée d'une cité dévorée par le soleil,

cette fontaine est une bénédiction et aussi une surprise. Mais n'oublions pas que nous sommes venus visiter une église. Nous entrons donc à Saint-Pierre *in Montorio*. Un cardinal est là à genoux, faisant sa prière. Après quelques instants d'adoration, nous entrons à droite dans une petite cour, et nous nous trouvons en face d'un charmant édifice bâti sur l'emplacement où la croix de saint Pierre fut enfoncée dans le sol. L'œuvre est du Bramante. Voici la description qu'en fait M. Lafond : « Imaginez-vous un petit temple rond, en marbre, entouré d'un portique circulaire soutenu par seize jolies colonnettes doriques de granit oriental ; l'intérieur renferme une chapelle sur le pavé de laquelle on voit une étroite ouverture ronde qui correspond à une autre chapelle souterraine ; là on montre le trou où fut plantée la croix à laquelle on cloua le Prince des Apôtres. Ce délicieux édifice, terminé par un dôme svelte et gracieux, n'a rien à envier à la Grèce et à l'ancienne Rome. Il fut construit en 1502, avec une royale munificence, aux frais de la couronne d'Espagne.

Voici l'inscription en l'honneur des rois catholiques :

B. PETRI APOSTOLORUM PRINCIPIS
MARTIRIO SACRUM
FERDINANDUS REX HISPANIARUM
ET ELISABETHA REGINA CATHOLICI
POST ERECTUM AB EIS ÆDEM POSUERE
ANNO MDII.

Un franciscain nous fait les honneurs de ce reliquaire, et nous prions en nous laissant aller à toute l'effusion de la reconnaissance et de la foi ; nous prions pour l'Eglise et son chef, et ce n'est qu'avec peine que nous consentons à sortir de ce lieu sanctifié.

Nous descendons le Janicule en contemplant les dernières clartés du soleil sur les monuments de Rome ; nous traversons la *via Garibaldi*, souvenir désagréable d'une

époque troublée ; c'est en effet tout près d'ici que se trouve la porte Saint-Pancrace, où le héros de la Révolution défia et assassina les premiers soldats français pris dans un piége ; mais il ne devait pas jouir longtemps de sa facile victoire. Nous traversons de nouveau Rome dans sa largeur et nous allons terminer nos dévotions de la journée à l'église Saint-André *delle Fratte,* près la Propagande. Cette église est célèbre par l'apparition de la sainte Vierge à M. de Ratisbonne ; c'est ici qu'entré juif il sortit chrétien par le cœur, et illuminé de toutes les clartés de la foi. Il y a en ce moment une réunion ; un prêtre parle aux fidèles avec beaucoup d'animation. Pour ne pas troubler sa parole, nous nous contentons de prier humblement à l'autel du miracle, aux pieds de celle dont l'illustre converti disait : *Elle ne m'a rien dit, mais j'ai tout compris.* Nous prions pour les pécheurs, pour ceux surtout dont la conversion semble humainement impossible ; et il nous semble que notre confiance augmente à chaque parole que nous prononçons. Le cœur tout embaumé, nous rentrons à notre domicile, au soir de cette mémorable journée que l'histoire signalera comme une des plus belles de l'Eglise : la journée des Noces d'or de Pie IX.

Lundi 4 juin. Le P. Augier doit partir aujourd'hui à dix heures ; il n'y a pas de temps à perdre ; nous allons dire notre messe tout près d'ici, à notre église nationale de Saint-Louis des Français. Nous arrivons les premiers, mais il n'y a encore qu'un servant, et il faudra se succéder. Le vestiaire de la sacristie est couvert dans toute sa longueur d'amicts en désordre, dont la présence atteste qu'une légion sacerdotale a dû passer par là, hier et les jours précédents. Saint-Louis est un coin de la patrie sur la terre italienne ; nous sommes en France par tout ce qui nous entoure et nous demandons pour cette chère patrie la fidélité aux principes catholiques.

Le P. Augier parti, Mgr Allard et moi nous allons à la Propagande, où le Cardinal Préfet donne aujourd'hui audience ; déjà le P. Augier, avant mon arrivée, avait eu l'honneur de voir Son Éminence. Dans la salle d'attente il y a des Évêques, des Prêtres de tous les pays. Nous attendons un long temps que notre tour arrive, mais Mgr Agnozzi, secrétaire de la Propagande, passant dans le salon, reconnaît Mgr Allard et vient causer familièrement avec nous. Nous sommes introduits immédiatement après les Evêques qui nous ont précédés. L'entrevue avec le Cardinal Franchi n'a pas été longue ; nous nous serions reprochés de prolonger et de prendre sur son temps si laborieusement occupé, surtout en ces jours ; mais je ne puis dire avec quelle grâce et quelle urbanité princière nous sommes reçus. Il semble qu'on rende service à Son Eminence en lui dérobant quelques minutes ; je lui offre les hommages du T.-R. P. Supérieur général et de la Congrégation entière, et je remercie Son Eminence de la visite qu'Elle a bien voulu nous faire à Paris, rue Saint-Pétersbourg et à Montmartre, il y a quelques mois. Le cardinal Franchi n'a oublié aucun détail de la visite, et me parle avec intérêt de l'Œuvre du Sacré-Cœur ; je suis heureux de pouvoir le renseigner. Avec quel bonheur j'ai entendu le Cardinal Préfet rendre hommage aux travaux de nos Missionnaires à l'étranger, et me dire, au moment de prendre congé : *Je remercie la Congrégation de tout le bien qu'elle fait dans l'Église, et je prierai Dieu de vous envoyer de bonnes et nombreuses vocations.* Cette visite laisse un baume sur le cœur ; Son Eminence aime les Missionnaires et nous aime particulièrement ; c'est une douce joie de le voir et de se l'entendre dire. Mgr Allard, qui collabore aux œuvres de la Propagande et utilise ainsi l'expérience de plus de vingt ans de séjour aux Missions étrangères, est reçu avec un em-

pressement particulier : Rome sait toujours reconnaître ce que l'on fait pour les âmes.

Au sortir des appartements cardinalices, qui m'ont paru bien modestes, nous saluons Mgr Agnozzi et nous allons jeter un coup d'œil sur l'imprimerie. On nous montre les presses, en pleine activité, et plusieurs ouvrages, entre autres un volume renfermant le *Pater* imprimé en deux cent cinquante langues ; à côté du chinois et de l'arabe je découvre une traduction du *Pater* en dialectes du sud de la France. Mais voilà midi qui sonne, le travail cesse instantanément, et nous sortons avec les ouvriers pour aller nous aussi prendre notre réfection.

Le soir, à la fraîcheur, si fraîcheur il y a, visite au couvent de Sainte-Sabine. Nous y arrivons par des rampes escarpées qui contournent le mont Aventin. Les Dominicains viennent recevoir Monseigneur ; quelques dames, les unes de Florence, les autres de Lyon, se placent sous la protection de la soutane violette, et se joignent à nous pour profiter des explications que va nous donner un bon Père.

Ce vieux couvent de Sainte-Sabine, bâti sur la hauteur, dominant le Tibre et la route qui conduit à Saint-Paul hors des Murs, est tout rempli du souvenir de saint Dominique et du pape saint Pie V. Nous visitons la chambre du grand patriarche de l'Ordre et la cellule du Pontife qui prépara la victoire de Lépante.

« La cellule de saint Dominique, dit M. Lafond, nous a été conservée dans son humilité primitive, telle que l'habitait le saint ; mais la chapelle qui la précède est revêtue de marbres précieux et de délicates mosaïques : c'est un don de Charles IV, roi d'Espagne, qui voulut ainsi honorer à Rome le plus grand saint de son royaume. On reconnaît ici la splendeur et la piété castillanes. »

La cellule de saint Pie V est plus simple encore et a été

transformée en chapelle : « Le tableau du maître-autel est singulier. Pie V veut baiser un crucifix empoisonné par ses ennemis, mais le crucifix se retire de lui-même et refuse de toucher ses lèvres. Au-dessus de la porte, il est peint à genoux ; un ange lui annonce la bataille de Lépante ; par la fenêtre il voit dans une vision les détails de cette grande victoire navale... »

Sainte Sabine était une noble dame romaine qui fut convertie à la vraie foi par la vierge Sérapie, sa servante, d'autres disent sa fille adoptive, dont elle recueillit les reliques après le martyre. Le souvenir de ces deux illustres saintes est inséparable dans l'église du couvent. Cette église fut bâtie sur l'emplacement de la maison de sainte Sabine ; les pierres, les tableaux, tout y parle des deux saintes qui, séparées par la distinction des classes, furent réunies comme deux sœurs dans l'égalité chrétienne par le lien ineffable de l'amour du Christ. On montre la pierre sur laquelle saint Dominique venait prier prosterné, en souvenir de l'héroïsme des saints, et l'âme est toute pénétrée de la grandeur de tant de vertus ; on se demande ce que l'on est en présence de ces caractères si fortement trempés, et on rougit de sa délicatesse. Ici Lacordaire vécut en novice et prépara son âme aux grandes luttes oratoires ; c'est peut-être dans une cellule de Sainte-Sabine qu'il a écrit ses plus belles pages sur la vie monastique. Son nom est sur nos lèvres quand nous parcourons les longs corridors, en lisant le nom des Pères sur chaque cellule ; il nous semble que le grand homme va sortir d'un de ces asiles de la prière et du travail et nous redire en paroles inspirées tout le bonheur du cloître.

Après avoir admiré le coup d'œil de Rome du haut d'un balcon d'où la vue s'étend au loin, nous descendons au jardin, où nous attend une autre surprise. Le cicerone nous

montre là un oranger gigantesque qui fut planté par saint Dominique ; on soutient sa vieillesse et on protége ses branches contre les pieux larcins en l'enfermant dans une barrière qui l'isole de tout autre arbre profane ; mais notre cicerone veut bien nous donner à chacun une feuille de ce témoin de la vie des saints. On nous remet aussi un petit imprimé sur lequel je lis ces gracieuses paroles de saint François de Sales, extraites de sa première lettre à sainte Jeanne de Chantal ; elles sont bonnes à transcrire ici : « J'ai vu un arbre planté par le bienheureux Dominique à Rome ; chacun le va voir et le chérit pour l'amour du planteur : c'est pourquoi, ayant vu en vous l'arbre du désir de sainteté que Notre-Seigneur a planté en votre âme, je le chéris tendrement et prends plaisir à le considérer... Je vous exhorte d'en faire de même, et de dire avec moi : Dieu vous croisse, ô bel arbre planté ! divine semence céleste, Dieu vous veuille faire produire votre fruit à maturité ! »

Saint-Alexis est à côté de Sainte-Sabine, au sommet de l'Aventin. L'église occupe l'emplacement de l'ancienne maison du saint, appelé par la légende du Bréviaire le plus noble des Romains, *Romanorum nobilissimus*. C'est une des pratiques de l'Eglise de conserver, sous la forme d'un oratoire ou d'une basilique les demeures où vécurent ses plus illustres enfants, et de donner l'immortalité aux murailles que le temps a ébranlées, en les renfermant dans les constructions plus solides d'un édifice sacré. Ainsi le reliquaire n'est pas loin et les ossemenss des saints sont conservés et vénérés avec leur fragile maison sur le sol même où ils naquirent, vécurent et se transfigurèrent dans la sainteté et la mort. Le puits de l'habitation patricienne est renfermé dans l'intérieur de l'église de Saint-Alexis, et voici l'escalier sous lequel pendant vingt ans, vainqueur du monde et des passions, le saint reposa,

obscur mendiant, à deux pas des splendeurs et des pures affections qu'il avait sacrifiées pour Dieu. Une statue en marbre, placée sous l'escalier, le représente couché sur la paille et à l'heure de la mort ; le bourdon de pèlerin est à ses côtés. Il est impossible de ne pas être attendri ; le passé revit et devient un présent que l'on voudrait fixer dans son trop rapide passage :

Quis talia fando
Temperet à lacrymis ?

Nous descendons les rampes de Sainte-Sabine en nous racontant mutuellement les détails de cette page d'histoire, et nous saluons en passant l'église de Sainte-Anastasie qui n'est pas sans mérite. On fait mémoire de la sainte martyre à la seconde messe de Noël. En rentrant dans Rome nous trouvons le faubourg envahi par une foule de paysans, à l'aspect pacifique et bon ; nous demandons ce que signifie cette réunion, et on nous dit que tous ces braves gens viennent ici pour se louer : c'est à cette place que se font les embauchements pour le travail. Toutes ces figures sont honnêtes, et à coup sûr il n'y a pas de destructeurs de la société dans cette agglomération considérable. En France, tout rassemblement un peu nombreux aux portes d'une ville semble une menace, et on est tenté de crier : *Caveant consules.*

Mardi, 5 juin. Messe à l'église de Sainte-Françoise romaine, à l'extrémité du Forum. Cette église est fort jolie et bien ornée. Devant l'autel on voit le tombeau de la sainte, riche en marbres précieux et en bronzes dorés. Des lampes nombreuses forment autour de lui une couronne de lumières ; on accède à l'autel supérieur par deux escaliers fort élégants ; au-dessous il y a une crypte, où je suis autorisé à célébrer le saint Sacrifice. L'ordonnance générale de ce sanctuaire, avec ses degrés et sa crypte, me

rappelle Saint-Martin de Tours ; mais il y a ici une profusion de marbres et de richesses que l'on ne rencontre pas dans la chapelle provisoire du grand thaumaturge. A droite du maître-autel je remarque le tombeau de Grégoire XI, pape français et Limousin d'origine ; c'est lui qui ramena la papauté d'Avignon à Rome ; la première ligne de son épitaphe est ainsi conçue :

GREGORIO XI LEMOVICENSI...

Des bas-reliefs représentent la scène du retour à Rome en 1377.

En sortant de cette église, je jette un coup d'œil sur celle des saints Côme et Damien, bâtie sur l'emplacement d'un ancien temple de Rémus. Il faut bien accorder encore son attention aux ruines romaines, dont le Forum concentre ici les blocs les plus fameux. Le Palatin est en face avec les souvenirs de sa grandeur disparue ; ici fut le palais des Césars ; la maison dorée de Néron s'étendait sur ce front aujourd'hui dévasté qui longe la voie Sacrée ; et par delà c'est l'Aventin, où le peuple allait bouder le pouvoir et préparer ses *pronunciamentos.* Je contourne en entier le Forum, et je salue en passant une petite église où le saint sacrement est exposé, je gravis de nouveau le Capitole et je fais une seconde visite à l'*Ara Cœli.* Cette église fut d'abord un temple de Jupiter et une légende raconte qu'Auguste, ayant consulté l'oracle de Delphes sur son successeur, fut averti de la naissance prochaine d'un Dieu maître de tous les Dieux. A cette occasion il établit au Capitole un autel avec cette inscription :

HAEC EST ARA PRIMOGENITI DEI (1).

On a complété la dénomination en disant l'Autel du

(1) C'est ici l'autel du premier-né de Dieu.

Ciel : *Ara Cœli*. Les moines franciscains sont les gardiens de ce vieux débris purifié par la religion. Dans le cloître du couvent voisin que la Révolution a peut-être volé, je vois des soldats italiens assis au corps de garde :

Barbarus has segetes!

Cette vue jette un peu de tristesse dans mon âme. Pour m'en consoler, je fais une seconde station au pied du Capitole, à la prison Mamertine, et je renais à l'espérance en me disant que saint Pierre est sorti de cet affreux séjour.

Il est l'heure de revenir au logis. Près de la place de Venise je découvre la petite église de Saint-Marc. Son premier aspect me ravit ; tout me paraît élégant, riche et d'une propreté inouïe. L'église a trois nefs ; celle du milieu est soutenue par vingt colonnes ioniques de jaspe de Sicile. L'abside est ornée de quatre colonnes de porphyre ; on monte au sanctuaire par des degrés. Une belle colonne destinée à supporter le cierge pascal et faite de brèche coralline fort rare se tient sur la droite, comme un factionnaire au port d'armes devant un palais. Le plafond est à caissons avec des dorures, et le pavé est tout de marbre. Cette église est ravissante ; elle doit contenir près d'un millier d'âmes et je me dis en l'admirant que c'est tout ce qu'il nous faudrait pour la rue Saint-Pétersbourg, à Paris.

La soirée sera employée à visiter les catacombes. Nous nous engageons dans la voie Appienne, rencontrant sur notre droite les thermes de Caracalla, l'église des Saints Achille et Nérée ; sur notre gauche le tombeau de Scipion, le *Quo vadis*, ou petite chapelle bâtie à l'endroit où saint Pierre, fuyant la persécution, rencontra Notre-Seigneur, et nous arrivons à un champ tout couvert de pavots, emblème du sommeil ; ces fleurs mélancoliques

poussent à profusion sur la ville souterraine. Un gardien nous reçoit, et nous descendons tous les deux à sa suite dans les mystères des catacombes, appelées en cet endroit catacombes de Saint-Calixte. C'est un dédale de corridors étroits, de biviums, de places, de salles souterraines où passèrent, prièrent et vinrent reposer les saints et les martyrs, pendant la tempête des persécutions. Nous voyons l'endroit où fut enterrée sainte Cécile, la chapelle où célébrait le Souverain Pontife, réfugié ici avec son troupeau fidèle. Partout se lisent les preuves de nos mystères et de nos dogmes les plus chers. Les symboles se rencontrent partout aussi et ont leur langage : « la colombe, le cerf, les poissons, l'ancre, le candélabre, l'olivier, les palmes, les raisins et divers autres emblèmes étaient les mots d'une langue qui convient éminemment à la tombe », dit Mgr Gerbet. Et un peu plus loin il ajoute : « Le plus brillant oiseau de nos climats, le paon, n'est plus pour nous, grâce à nos fabulistes, que l'emblème d'une sotte vanité. Nos pères avaient compris que la magnifique parure que Dieu lui a donnée doit avoir une autre signification. Ils le représentaient sur les tombeaux comme l'emblème de la transfiguration future... »

Mais comment parler des catacombes? il faudrait pour cela la science compétente et écrire un volume. Quelques pages de Mgr Gerbet seront mieux placées ici que mes inutiles descriptions.

« On a souvent essayé de décrire les catacombes, dit l'illustre écrivain; elles ont inspiré de belles pages au génie et à la piété, laquelle a un secret qui n'est qu'à elle pour parler de ces choses qu'il vaut encore mieux sentir que peindre. Ceux qui n'en auraient encore aucune idée, peuvent se représenter vaguement des labyrinthes souterrains, presque indescriptibles, dans les-

quels cent chemins droits, obliques, brisés, sinueux, serpentent, se coupent ou s'entrelacent à l'infini, les uns impénétrables aujourd'hui, parce qu'à l'extrémité qui aboutit au sentier que vous parcourez, ils sont fermés par des murs ou par des monceaux de terre; les autres vous ouvrant, à droite et à gauche, des profondeurs inconnues, où les pas des visiteurs n'osent point se hasarder ; tout cela plein de tombeaux, de la poussière des vieux siècles, de recoins étranges, d'histoires tragiques, de sorte que ces lieux, avec les mille plis et replis de leurs sentiers et de leurs mystères, conviennent très-bien pour être des palais de la mort, qui est si pleine elle-même de surprises, de secrets terribles, et qui suit souvent, pour frapper ses coups, des routes aussi tortueuses. De chaque côté de ces corridors, on a pratiqué dans le mur, pour y déposer les cadavres, des espèces de niches oblongues, placées horizontalement ; elles sont superposées les unes aux autres, de manière à former deux ou trois rangs de sépulcres, parfois six ou sept, et même jusqu'à douze dans les endroits où l'on a travaillé dans des couches de tuf plus hautes. On dirait les rayons d'une bibliothèque où la mort rangeait ses œuvres. Lorsqu'un corps avait été confié à une de ces niches, on la fermait avec des briques, des pierres ou des plaques de marbre. Assez souvent les ouvriers fermaient l'entrée d'un corridor tout entier, en même temps qu'ils en creusaient d'autres : la terre provenant des nouvelles galeries servait à clore quelques-unes de celles où les morts étaient au complet, comme on ferme la porte d'un grenier où l'on a entassé autant d'épis qu'il en peut contenir. Plusieurs ont été bouchées beaucoup plus tard, soit par des éboulements, soit à dessein, par mesure de prudence ou de nécessité. Lorsqu'on ouvre un corridor qui n'a pas encore été exploré, on reporte quelquefois

les déblais à l'entrée de ceux d'où l'on a retiré les saintes reliques, de sorte que ceux-ci, après avoir été fermés autrefois, parce qu'ils étaient pleins, sont fermés de nouveau, parce qu'ils sont vides. Ces galeries mortuaires sont en général étroites, l'air y est épais et lourd, et le terrain presque partout exempt d'humidité. De temps en temps l'espace s'élargit, et vous respirez plus à l'aise en arrivant à des chambres sépulcrales, à des chapelles qui conservent encore des peintures antiques, et quelquefois à un baptistère. Dans plusieurs de ces cimetières, il y avait de distance en distance des soupiraux carrés qui faisaient pénétrer un peu de lumière dans quelques chambres de la Rome souterraine (1). On rencontre aussi un puits par lequel les chrétiens descendaient d'une carrière dans le cimetière creusé au-dessous. De ces demeures funèbres, la plus riche en souvenirs est celle qui se trouve près de la basilique de Saint-Sébastien ; mais elle n'a plus guère que des tombeaux vides, dans la partie que l'on fait parcourir aux visiteurs : comme elle est ouverte depuis longtemps à tout le monde, et qu'un immense public moderne a passé par là, elle semble avoir perdu, par ce frottement continuel, quelque chose de son lustre d'antiquité. Elle n'offre pas, sous ce rapport, autant de charmes que d'autres souterrains moins fréquentés. Vous retrouvez dans ceux-ci un certain nombre de tombeaux fermés et pleins. Dans des niches ouvertes, de vieux ossements se laissent toucher ; çà et là quelques fragments antiques de verre ou de marbre. Ces catacombes sont plus fraîches de vétusté, et font mieux sentir les temps primitifs. On ne les visite ordinairement que lorsqu'une société assez nombreuse est réunie. Ces

(1) Occurrunt cæsis immissa foramina tectis,
Quæ jaciunt claros antra super radios.
(Prudent, Hymne XI, 160.)

caravanes funèbres sont souvent composées de personnes appartenant à diverses nations qui s'entrevoient un instant dans un cimetière souterrain, à la lueur d'une torche, pour ne plus se revoir sous le soleil; malheureusement tous n'y apportent pas ces dispositions religieuses, ou du moins ce sentiment des convenances que de pareils lieux devraient inspirer. Le recueillement avec lequel on aimerait goûter toutes leurs impressions est maintefois troublé par les bavardages les plus déplacés, par une gaieté insolente pour les vivants et pour les morts. Malgré cela, une visite aux catacombes fait un effet solennel et profond. On ne peut rencontrer nulle part une aussi vive apparition des premiers âges du christianisme. La source d'eau de l'antique baptistère, préservée de tout usage profane, coule toujours pure comme la grâce, dont elle est l'emblème. Cette longue file de flambeaux, portés par les visiteurs qui, dans ces étroites galeries, marchent à la suite l'un de l'autre, figure assez bien les processions qu'y faisaient les premiers chrétiens, lorsqu'ils y rapportaient le corps d'un martyr, ou qu'ils y célébraient quelque autre fête ; et les quinze siècles de silence qui planent sous ces voûtes permettent presque d'entendre encore les pas des générations héroïques. Durant ces siècles immobiles, nul bruit du monde, excepté à l'époque des incursions de quelques hordes lombardes, n'a eu d'écho dans ces lieux, nulle poussière nouvelle n'y a recouvert les chemins, nulle révolution politique n'est venue y laisser quelque trace des agitations des hommes, qui mesurent pour nous la durée. Le temps y est comme un désert, les époques lointaines s'y rapprochent de vous, comme les distances se raccourcissent, par l'absence d'objets intermédiaires, dans la solitude de l'Océan. »

Sortis de ces tombeaux et de cette nuit, nous avan-

çons de quelques pas, pour visiter la basilique de Saint-Sébastien hors des murs, bâtie sur le cimetière de Saint-Calixte. Cette église, solitaire dans la campagne et élevée sur la voie Appienne, où sont les sépultures des anciens Romains, n'est ni immense, ni splendide comme d'autres que nous avons déjà vues, mais elle est riche en reliques. Le bon franciscain qui nous reçoit les expose à notre vénération, et, sur la demande de Mgr de Taron, donne l'explication de ce trésor aux pèlerins, assez nombreux en ce moment. Avec quelle émotion nous nous prosternons devant le tombeau de saint Sébastien, ce noble et saint capitaine des gardes, percé de flèches par les archers de Mauritanie, instruments de la colère de Dioclétien. En sus des grâces personnelles que nous demandons, nous prions pour notre chère armée française, afin que les héros chrétiens se multiplient dans ses rangs et que sa foi religieuse soit à la hauteur de son courage militaire.

En revenant sur nos pas et aux portes de Rome, nous entrons à l'église de Saint-Grégoire. C'est l'ancienne demeure du saint, bâtie sur le mont Cœlius. L'atrium est spacieux et orné; l'église a quelque chose qui tient du monastère et du palais. Un religieux camaldule nous en fait les honneurs. A droite de l'autel, voici, dans un enfoncement, la cellule du grand docteur et la chaire de marbre dans laquelle il enseigna. Dans une petite chapelle indépendante et qui forme une église à part, nous saluons sainte Sylvie, sa mère, et à gauche nous entrons dans l'ancien Triclinium; c'est là que, chaque jour, le saint pape servait de ses mains douze pauvres; un ange, dit la légende, vint s'adjoindre un jour aux convives pour avoir le même honneur; des fresques, fort bien conservées encore, représentent ces divers faits, et au milieu de la salle on voit, renfermée derrière une grille, la table de mar-

bre à laquelle les convives du saint étaient assis comme des princes : *Peregrinos quotidie ad mensam adhibebat : in quibus et angelum et dominum angelorum peregrini facit accepit...* (Brev. Rom.)

Nos pèlerinages du 5 juin nous ont transportés dans un monde de piété, et cette journée compte parmi les meilleures.

Mercredi, 6 juin. C'est à Sainte-Cécile que j'ai résolu de dire aujourd'hui la messe. La jeune martyre a trouvé en France un historien qui a immortalisé sa mémoire et qui l'a rendue populaire; les parfums de la virginité et du martyre s'exhalent de sa vie si touchante et embaument encore les murs de sa demeure patricienne transformée en église. C'est dans le Transtevere qu'il faut aller chercher ce bijou. L'atrium, comme celui de Saint-Grégoire, est vaste et indique la richesse de la famille. L'autel principal est décoré de quatre colonnes de marbre blanc et noir qui soutiennent le baldaquin ; cet autel et la confession sont d'une grande richesse; l'albâtre, le lapis-lazuli, le jaspe, le vert antique, l'agate et le bronze doré entrent dans leur composition ; le corps de la sainte repose au-dessous. La statue en marbre blanc la représente couchée sur le côté, modestement renfermée dans les plis de sa robe virginale, et portée sur les feux resplendissants des pierres précieuses qui décorent son autel, comme un léger flocon d'écume sur les flots de l'Océan. On se prosterne devant cette image qui approche de si près de la réalité, et on sent des larmes venir aux yeux. J'ai le bonheur de célébrer le saint sacrifice à la crypte, pendant que les religieuses bénédictines psalmodient l'office dans leurs tribunes; je me rappelle les anges accompagnant les cantiques de Cécile : *Cantantibus organis Cæcilia Domino decantabat dicens : Fiat cor meum immaculatum, ut non confundar*, et tout s'unit à cette heure mati-

nale pour entretenir la pieuse illusion de mes souvenirs.

Je voudrais, en sortant de cette église, avoir sous la main la *Vie de sainte Cécile* de Dom Guéranger; il me semble que je la relirais sans désemparer.

Rome est la ville des saints, ils sont là chez eux comme dans une patrie terrestre; chacun y a son église, son culte ou ses reliques, ainsi que dans le ciel il y a plusieurs demeures, *mansiones multæ sunt.*

En sortant de Sainte-Cécile, je me lance dans les rues tournantes et étroites du Transtevere et, après bien des détours, j'arrive à la basilique de Sainte-Marie. La basilique, dans ce quartier misérable, est comme un diamant sur la robe d'une pauvre femme : elle est éblouissante. C'est le premier temple qu'on ait consacré à Notre-Dame, et les papes se sont employés successivement à l'embellir. Les nefs sont soutenues par vingt-deux colonnes de granit rouge et noir; le pavé est entremêlé de porphyres serpentins, et au plafond doré on voit la belle Assomption du Dominiquin. Quatre colonnes de porphyre soutiennent le tabernacle; des agneaux représentés sur les murs du chœur se dirigent avec ensemble vers le bon Pasteur, placé au centre de la réunion ; ce sont les âmes attirées par la douceur du Rédempteur. Sur une pierre de la nef on lit ces mots : *fons olei.* C'est là qu'autrefois s'élevait une sorte d'auberge pour les soldats romains, appelée *taberna meritoria.* Un jour, une fontaine d'huile en sort et ses eaux coulent vers le Tibre; on apprend peu de temps après qu'un enfant miraculeux est né à Bethléem; la source d'huile était un symbole de la grâce incomparable accordée au monde.

Cette basilique de Sainte-Marie du Transtevere est vraiment magnifique ; les murs du porche sont couverts de pierres arrachées aux catacombes et portant des inscrip-

tions chrétiennes. Dans l'intérieur, il y a la chapelle du dernier des Stuarts, le cardinal duc d'York, qui fut titulaire de la basilique.

Le soir, visite à Saint-Pierre ; c'est pour prendre congé. Nous arrivons pendant le chant des Vêpres et nous recevons la bénédiction du très-saint Sacrement. Dans ce dernier pèlerinage au tombeau des saints apôtres, l'âme se répand avec plus d'effusion, et semble appeler toutes ses intentions dispersées pour les grouper et les laisser dans une prière d'adieu sous la garde des deux princes de la terre. Nous prolongeons notre visite, nous voudrions une seconde fois faire bénir des objets de piété par le pape ; mais les camériers de service nous disent que Pie IX se promène en ce moment dans les jardins. Nous nous en réjouissons, et nous revenons au petit pas à la *via Monterone*. Rome est moins animée que la semaine précédente. La plupart des pèlerins sont partis depuis la fête du 3, chassés par la chaleur et après avoir accompli leurs dévotions.

Jeudi, 7 juin. Je gravis de bonne heure les hauteurs du Viminal, et je vais dire la messe à Sainte-Praxède. Il y a peu d'églises aussi intéressantes pour la piété. Elle a été restaurée par saint Charles Borromée, qui en portait le titre cardinalice ; il a là sa chapelle dans laquelle on conserve encore son misérable fauteuil en bois et la table à laquelle il faisait asseoir les pauvres. Le maître-autel de l'église est soutenu par quatre colonnes de porphyre qui forment une confession au-dessous de laquelle repose la fille du sénateur Pudens. Un escalier à deux rampes dont les degrés sont de rouge antique conduit à l'abside. Sur les murs arrondis du chœur, des agneaux en mosaïque sont groupés autour du Bon Pasteur. Au milieu de l'église est le puits de la maison de sainte Praxède ; c'est là que la vierge enfermait les ossements des martyrs et gardait

leur sang précieusement recueilli avec des éponges sur les corps suppliciés. Deux mille trois cents martyrs reçurent ici une sépulture des mains de la charité; cette légion de héros passe devant les yeux quand on considère le lieu de leur repos, et on ne marche qu'avec respect sur ce sol consacré.

Une autre précieuse relique est conservée à l'église de Sainte-Praxède; c'est la colonne de la Flagellation de Notre-Seigneur. Ce souvenir de la Passion tout empourpré du sang de la sainte victime est gardé dans une riche chapelle, et on ne le voit qu'à travers une grille dans une sorte de niche, assez lumineuse pour qu'on distingue bien les détails, mais inaccessible aux curiosités trop indiscrètes. C'est dans cette chapelle que j'ai le bonheur d'offrir le saint Sacrifice ; tout à l'heure un cardinal célébrait à l'autel de saint Jean Gualbert. On ne peut dire toutes les saintes émotions de l'âme dans ces églises de Rome qui sont tout à la fois des reliquaires, des calvaires et des Thabors; la méditation y est facile et la piété s'y nourrit de tous les dons évangéliques. Je prie longuement dans cette église de Sainte-Praxède, et avant de sortir, je vais vénérer la dalle de marbre gris incrustée en or sur laquelle la sainte priait prosternée.

Sopra questo marmo dormita
La santa vergine Prassede.

En passant devant Sainte-Marie Majeure j'entre une seconde fois dans la basilique que j'examine plus en détail, puis, descendant de quelques mètres, j'arrive à l'église de Sainte-Pudentienne. Cette sainte était la sœur de sainte Praxède et fille comme elle de l'illustre sénateur Pudens, qui donna l'hospitalité à saint Pierre. Les deux sœurs sont inséparables dans l'admiration des

âmes comme elles le sont dans les récits de l'histoire. C'est dans ce palais, bâti sur l'emplacement de l'église actuelle, que saint Pierre habita, prêcha, offrit le Saint Sacrifice; on garde la table de bois sur laquelle il célébrait les saints mystères, et voici une des nombreuses inscriptions qui témoignent de ces vieux souvenirs :

IN HOC ALTARE
SANCTUS PETRUS
PRO VIVIS ET PRO DEFUNCTIS
AD AUGENDAM FIDELIUM MULTITUDINEM
CORPUS ET SANGUINEM DOMINI
OFFEREBAT.

Sainte Pudentienne, comme sa sœur sainte Praxède, était dévouée au culte des martyrs et à la recherche de leurs reliques; dans son église il y a aussi un puits qui, d'après la tradition, reçut les ossements de trois mille soldats de Jésus-Christ. De belles fresques dans la nef représentent les deux sœurs s'employant à recueillir ces restes vénérables et à éponger le sang des blessures. On pourrait apprendre l'histoire de l'Eglise sur les murs des églises de Rome, par la seule étude de leurs tableaux et de leurs inscriptions.

Mgr Gerbet, dans une phrase admirable, a résumé toutes les gloires de l'illustre famille du sénateur Pudens. La voici dans toute sa splendeur : «Si l'on voulait résumer les nobles souvenirs de cette famille dans quelque image sensible, on pourrait choisir trois coupes : la coupe d'un calice, rappelant les premières messes célébrées sous son toit; une autre coupe, emblème de son hospitalité; une troisième coupe enfin, figurant celle où elle renfermait le sang versé pour Dieu. »

La soirée d'aujourd'hui étant la dernière que je dois passer à Rome doit être remplie; c'est l'heure de glaner et de recueillir çà et là bien des souvenirs chrétiens moins

éclatants, mais pourtant bien précieux. Mgr Allard se propose de m'accompagner dans ce dernier pèlerinage. Nous débutons par Saint-Laurent *in Damaso;* mais l'église est en réparation, complétement fermée, et nous passons avec le regret de n'y pouvoir entrer. Pour nous consoler nous visitons la belle église de Saint-Philippe de Néri, à l'heure où l'on chante les vêpres de l'octave de la Fête-Dieu. Des artistes font à la tribune une fort belle musique, mais uniquement pour le bon Dieu, car c'est à peine si l'on rencontre quelques fidèles clair-semés dans les nefs. Un sacristain interrompt sa besogne pour nous guider. Nous allons nous prosterner à la chapelle du saint, en présence de son tombeau; il y a là un magnifique tableau représentant saint Philippe en prière. On nous conduit ensuite par un petit escalier jusqu'à sa chambre; là nous trouvons son vieux confessionnal, avec une grille de tôle percée en écumoire; l'autel où il offrait le saint Sacrifice, son grabat. A la sacristie on nous montre son linge d'autel, sa discipline et beaucoup d'autres objets lui ayant appartenu. C'est un pieux musée plus intéressant à parcourir que ceux où l'on ne voit que de vieilles cuirasses ou de vieilles médailles; l'homme est là tout entier dans sa valeur militante et dans son héroïsme chrétien.

Les pères de l'Oratoire gardent l'église de leur saint fondateur et père.

Revenant sur nos pas, nous visitons Sainte-Agnès de la place Navone; j'ai déjà parlé de cette église et il est inutile d'en donner une seconde description. Allons au Corso, voir Sainte-Marie *in via lata*, à côté du magnifique palais Doria. Cette petite église, ornée par la riche famille, est toute resplendissante de dorures, de jaspes, de marbres et de bronzes. Mais son intérêt principal n'est pas dans ces parures; il est tout entier dans ses souve-

nirs. On nous fait descendre dans une crypte profonde qui fut la prison de saint Paul; nous lisons à l'entrée ces paroles des *Actes des Apôtres : Quum autem venissemus Romam, permissum est Paulo manere sibimet cum custodiente se milite...* Deux ans durant le saint habita ce séjour; de là partirent plusieurs de ses lettres les plus célèbres, et bien des visiteurs se convertirent en venant l'entendre. On dit que saint Luc, compagnon de la captivité du grand docteur des nations, écrivit ici les *Actes des Apôtres;* en un mot, nous touchons en ce lieu à toutes les grandeurs de l'histoire ecclésiastique; cette prison est un berceau comme la prison Mamertine, et nous y prions pour la liberté de la parole apostolique. La grande figure de saint Paul nous apparaît, et nous nous rappelons les trois choses que saint Augustin eût désiré voir en ce monde : Rome dans sa gloire, Cicéron à la tribune, et saint Paul prêchant.

Nous avons promis de revenir à Sainte-Croix de Jérusalem; il est temps de mettre à exécution ce saint projet. Le premier pèlerinage a été incomplet; celui d'aujourd'hui sera tout entier consacré à la piété. Cette basilique est toute remplie du souvenir de sainte Hélène, qui la fit ériger, en face du palais sessorien, pour être le reliquaire des objets de la passion du Sauveur. La sainte impératrice fit apporter par des vaisseaux de la terre du Calvaire, pour que l'église rappelât mieux encore Jérusalem, et son fils Constantin l'aida dans tous ses pieux projets. Benoît XIV a été le restaurateur de cette église.

On nous fait entrer dans une grande sacristie que l'on referme soigneusement derrière nous, et nous sommes admis, avec des pèlerins de Turin, à vénérer les insignes reliques. Je n'en puis donner de mémoire la liste complète, mais voici les principales : un énorme morceau de la vraie croix rapportée par sainte Hélène; l'écriteau ou

Titulus de cette croix; un saint clou; deux épines de la couronne; une traverse de la croix du bon larron; le doigt de saint Thomas, l'apôtre incrédule. Toutes ces reliques, soigneusement gardées dans une armoire massive et protégées par une succession de portes et d'énormes serrures, forment un des plus beaux trésors de Rome. Il faut savoir leur existence dans la basilique, pour demander à les voir; car rien n'indique qu'elles soient ici, et j'ai compris dans cette circonstance que, pour bien voir et connaître Rome, il faut, non-seulement du temps, mais encore un bon guide. Grâce à Mgr Allard, j'ai pu voir en quelques jours bien des merveilles que je n'aurais pas vues sans son obligeant intermédiaire.

En rentrant nous repassons devant Saint-Jean de Latran, et nous saluons Saint-Clément, non loin du Colisée; cette dernière journée n'a pas eu une minute inutile.

Vendredi, 8 juin. C'est aujourd'hui la fête du Sacré-Cœur et le jour du départ; c'est à neuf heures ce matin qu'il faut quitter Rome. Je suis sur pied de bonne heure et je vais dire la messe à Saint-Augustin, église de l'illustre converti du cœur d'une mère et du cœur miséricordieux de Jésus. Mon instinct m'a bien conseillé. Il y a beaucoup de monde dans cette belle église, beaucoup de prêtres, presque tous Italiens, et le saint Sacrement est exposé. J'ai la bonne fortune de célébrer le saint Sacrifice au maître-autel; un beau tableau du Sacré-Cœur est placé au-dessus et un peu en arrière de cet autel; c'est ce modèle simple, mais vrai, que j'ai rencontré dans tant d'églises à Rome. Dans ce dernier pèlerinage je fais provision de piété et j'exprime toute ma reconnaissance à Notre-Seigneur pour les saintes joies que j'ai goûtées pendant mon pèlerinage.

Rentré à la maison, je trouve Mgr Allard disposé de son côté; nous déjeunons, nous faisons nos adieux à la

pieuse famille Baldassari qui nous a donné l'hospitalité, et nous partons : adieu, Rome, adieu, puissé-je te revoir !

Le train nous emporte avec rapidité loin de la Ville Eternelle, à travers la campagne romaine ; nous traversons le Tibre, nous rencontrons Narni aux flancs de l'Apennin, puis Terni, et enfin Spolète. Cette ville, qui eut Mastaï-Ferretti pour archevêque, est bâtie en amphithéâtre sur l'emplacement d'un ancien cratère à la sortie des gorges montagneuses et resserrées ; nous voyons resplendir ses dômes. La vapeur nous entraîne toujours, et nous arrivons à Foligno. Là des pèlerins anglais, revenant d'Assise, montent dans notre compartiment ; ce sont des gens très-aimables qui connaissent quelques-uns de nos Pères. Il ne faut rien moins que cette bonne compagnie et les beautés du paysage, devenant peu à peu de sévère gracieux, à mesure que nous sortons des montagnes, pour nous dédommager des souffrances dont la chaleur et la poussière sont l'occasion. Enfin, vers sept heures, après une journée de fatigue, l'Adriatique nous apparaît tout à coup avec l'azur et le mirage de ses eaux limpides et unies comme une glace : c'est à croire que la locomotive va nous jeter dans ce lac féerique. Il n'en est rien ; nous longeons le rivage en admirant les ondulations des gondoles qui le côtoient, et nous arrivons à Ancône.

Cette ville, étagée aux flancs d'une montagne qui la protége, regarde l'Adriatique dont les eaux expirent au pied de ses promenades, et est le sommet d'un triangle dont la base s'étend au loin sur les flots : rien de pittoresque comme l'aspect qu'elle présente. Nous n'en jouirons pas longtemps ; car notre programme a réglé que nous coucherons ce soir à Lorette. D'Ancône à Lorette il n'y a que trois stations. Nous arrivons un peu avant minuit, et à la gare nous sommes reçus par des cris

assourdissants ; c'est à qui, des cochers innombrables, aura notre pratique ; le train a débarqué un bataillon de pèlerins de toutes les nations ; on fait la chasse aux pèlerins et nous n'échappons à l'inconvénient d'une hospitalité par trop empressée qu'en nous jetant précipitamment dans une citadine, et en criant au cocher : *Albergo della Pace*. C'est bien la paix en effet et le sommeil qu'il nous faut à ce moment, après une journée si pénible. De la gare de Lorette à la ville il y a une longue distance, et l'on monte toujours. Notre jeune cocher, sans doute pour arriver un des premiers, pousse ses chevaux avec une vigueur tout à fait inutile ; le moindre inconvénient est de faire voler des tourbillons de poussière qui nous enveloppent ; nous nous en consolons en regardant le ciel qui est d'une beauté ravissante. A Lorette on ne nous débarque pas à l'hôtel *della Pace* que nous avons demandé ; notre jeune homme a ses idées et aussi sa clientèle qu'il cultive ; mais peu importe ; il est tard, l'hôtel où l'on nous amène montre deux honnêtes figures ; ce n'est pas l'heure de disputer : nous restons où nous sommes.

Samedi, 9 juin. La journée s'annonce comme devant être très-chaude ; il n'y a pas moyen de dormir ; avant l'heure régulière de nos communantés nous sommes debout, et nous allons à la basilique de la *Santa Casa*. Nous y arrivons par une longue rue, bordée de boutiques de marchandes d'objets de piété. C'est un second champ de bataille qu'il nous faut traverser ; de partout des voix gracieuses nous invitent en italien, en français, en anglais à venir acheter ; c'est à ne pas savoir où donner de la tête ; nous en sommes quittes en promettant à la marchande française de visiter son magasin au retour de l'église, et nous tiendrons parole.

La basilique dans laquelle est renfermée la Santa Casa est un monument. Vue de la plaine, avec son dôme, ses

chapelles en forme de bastions et le palais apostolique qui l'avoisine, elle fait l'effet d'une forteresse. Une belle place ayant une fontaine digne d'elle la précède. Le comte Lafond décrit ainsi la basilique : « Hâtons-nous d'accomplir notre vœu de pèlerin et de pénétrer dans la basilique ; elle est très-élancée et très-gracieuse, et composée de différents styles ; on y trouve même de l'ogival, mais ce qui domine c'est le style de Saint-Pierre de Rome. On y entre par trois magnifiques portes de bronze, divisées en compartiments, où la sculpture a représenté l'Ancien Testament dans ses rapports avec le Nouveau. L'église a trois nefs ; douze chapelles latérales, douze autels forment comme une haie glorieuse qui nous mène jusqu'à la maison de Marie, placée sous la grande coupole.

« Nous arrivons au-dessous du dôme par plusieurs degrés de marbre, et nous voici devant la Santa Casa. L'église tout entière n'est que l'étui de ce merveilleux bijou d'architecture, entièrement revêtu de marbre blanc de Carrare. Le tout forme une espèce de carré long, orné de colonnes corinthiennes, percé de quatre portes que surmontent de vastes sculptures qui représentent la vie de la sainte Vierge... la Santa Casa est blanche et gracieuse comme une fiancée dans sa robe de marbre toute brodée d'admirables bas-reliefs. »

Mgr Allard et moi nous demeurâmes longtemps en oraison dans l'intérieur de cette Santa Casa, et après avoir préparé notre âme nous célébrâmes le saint Sacrifice ; Monseigneur dans l'intérieur même de la Casa et moi, en ma qualité de vicaire général provisoire de Taron, bien avant mon tour, à l'autel extérieur de l''Annonciation adossé à la chapelle. Après la messe nous donnâmes libre cours à nos prières et à notre dévotion. Il y avait une circulation non interrompue de pèlerins de tous les pays de l'Europe ; nous assistâmes à deux grand'messes et à l'office des cha-

noines ; nous vénérâmes à notre aise cette sainte maison de Nazareth : *Deiparæ domus in qua Verbum caro factum est ;* ce sont les paroles que Sixte-Quint a fait inscrire à la façade de la basilique où est renfermé ce trésor.

La matinée tout entière s'écoula ainsi dans le doux bonheur de l'oraison.

A deux heures nous fûmes convoqués par le pénitencier des Français à une conférence qu'il devait donner aux pèlerins de notre nationalité. Assis sur des bancs, en face la *Santa Casa,* Monseigneur installé sur un fauteuil à la place d'honneur, nous étions là une vingtaine de Français avec quelques Anglais, réunis pour entendre les explications que nous donnait le bon Père. Il y a grand avantage à être ainsi instruit sur place par un cicérone officiel. Après ce cours historique, religieux et archéologique, nous fûmes invités par notre aimable guide à visiter le palais apostolique. Ce palais, adossé à la basilique, est spacieux et ne manque pas d'un certain cachet. Il donne asile à l'évêque de Lorette, qui est en même temps évêque de Recanati et qui habite six mois de l'année dans chacune de ces deux villes ; aux chanoines de la basilique et à tout le personnel de ses employés ; enfin c'est la résidence du souverain, quand il vient à Lorette. Ce palais appartenait autrefois à Pie IX ; aujourd'hui c'est le portrait d'un autre souverain qu'on y rencontre. On nous fait visiter le trésor de la basilique dans une des plus belles salles de ce palais. « C'est, dit le comte Lafond, une multitude innombrable de cœurs d'or et d'argent, d'étoffes précieuses, de calices remarquables par le travail et par le métal, de perles, de diamants, de tableaux, de chandeliers, de montres, de bagues, de croix, de statues, de vases, d'ostensoirs, de couronnes, de colliers, de rosettes, d'encensoirs, de lampes, de bassins, et d'autres objets rares et précieux... » Il y a là la tente du Grand Turc

prise dans son camp par Sobieski et transformée en dais pour le saint Sacrement, des vases de porcelaine de Limoges d'une grande perfection, et une foule d'objets précieux.

D'un balcon qui domine la plaine nous explorons ensuite du regard le champ de bataille de Castelfidardo ; le Père pénitencier nous explique les positions des deux armées : sur ces hauteurs l'armée piémontaise ; plus bas, l'armée pontificale sous les ordres de Lamoricière ; là-bas à mi-côte Pimodan est tombé, et voilà la place où le jeune Mizaël de Pas a été frappé en allant en reconnaissance la veille de la bataille. En ce moment, la vallée est couverte de riches moissons qui s'élèvent au-dessus de ce champ de mort et cachent presque en entier la colonne commémorative ; l'Adriatique baigne de ses flots ce lieu célèbre et le mont d'Ancône lui fait au fond de l'horizon un cadre majestueux. On voudrait contempler longtemps ce coin de terre où la justice a combattu pour la plus sainte des causes ; mais la journée s'avance, nous rentrons à la basilique, et dans une dernière prière nous demandons à la Vierge qui a été nommée le Secours des chrétiens de protéger l'Eglise, le Souverain Pontife et la France, la Fille aînée de l'Eglise. Des pensées mélancoliques que l'espérance console cependant remplissent nos âmes.

Après une journée entière passée dans ce sanctuaire immortel, nous revenons à Ancône, et là se fera la séparation définitive : Mgr Allard va repartir pour Rome, et demain matin je me réveillerai à Milan.

Dimanche, 10 juin. Milan m'est apparue comme une reine dépossédée, portant encore les derniers joyaux de son antique grandeur. Dire qu'elle a de beaux monuments, de belles rues, ce serait dire chose vulgaire ; toute ville dépassant cent mille âmes se glorifie du même mérite. Mais ce qui distingue Milan, c'est sa cathérale de marbre

qui semble ne plus appartenir à la terre, tant le génie de l'architecte l'a portée haut dans le ciel. Elle domine les plaines fécondes de la Lombardie de sa taille majestueuse, et ses lignes blanches et harmonieuses se dessinent avec grâce à l'horizon. C'est une agréable surprise de retrouver le style ogival, si rare en Italie ; ici il a fait des prodiges. Immensité du vaisseau, élévation de la voûte, armée innombrable de saints, peuplant les airs comme des stylites sur les colonnettes légères qui les supportent, tout est un sujet d'admiration. Le tombeau de saint Charles est une merveille ; tout Milan est rempli de sa mémoire, et la cathédrale est le palais où il repose. La figure de Marie domine la cathédrale ; elle est posée sur la plus haute aiguille et les images des saints forment sa cour.

J'assiste à une partie de la grand'messe ; le rite ambrosien me paraît d'une splendeur antique.

Je visite encore beaucoup d'autres églises, entre autres Saint-Charles et Saint-Ambroise. Cette dernière église renferme le tombeau du grand docteur ; plusieurs pèlerins sont réunis dans la crypte où il est placé, et malgré la messe qui se dit au maître-autel, nous sommes admis à vénérer les reliques dans l'urne de porphyre où elles reposent. Les reliques des saints Gervais et Protais, découvertes par le saint, sont renfermées dans une conque précieuse, placée à un autre étage de ce commun tombeau.

En présence de tant de merveilles exposées à mes yeux, je me prends à regretter plus que jamais ma solitude. On ne peut jouir complétement, quand on est seul, du spectacle de ces chefs-d'œuvre, et je voudrais avoir un compagnon, ne serait-ce que pour pouvoir lui communiquer les émotions et les réflexions sans nombre qui ravissent et traversent mon esprit et mon âme.

Je vais coucher à Turin. Les deux villes ne sont qu'à quatre heures de distance ; le train nous emporte à travers les champs de Magenta, et j'aperçois sur la gauche la pyramide élevée sur la tombe de nos soldats; toutes les gloires militaires de la France revivent dans ma mémoire. Nous passons à Novare ; bientôt, aux derniers feux du jour, nous apercevons la *Superga,* basilique audacieusement bâtie sur une montagne ; c'est le tombeau des rois de Piémont. Ce beau monument se montre à nous sous tous ses aspects pendant une durée assez longue ; après avoir contourné la montagne sur laquelle il est assis, nous arrivons à Turin.

Cette ancienne capitale est en ce moment en fête, et tous ses habitants remplissent les rues et courent, je ne sais où, pour assister à un feu d'artifice. Le roi est ici aujourd'hui, à l'occasion de l'érection d'une statue du duc de Gênes; c'est ce qui explique cette foule et cet encombrement. Les pauvres pèlerins arrivent mal, et se logeront comme ils pourront. Pour moi que la fatigue accable, je ne goûterai dans cette belle ville qu'un seul bonheur : celui de vénérer à la cathédrale le saint suaire qui y est exposé, et cela quelques instants avant mon départ, le lundi 11 juin.

Le reste du voyage sera un mélange d'incidents quelquefois agréables, le plus souvent fort pénibles. Les Alpes, leurs vallées, leurs pics, leurs neiges, leurs cascades éblouissantes, offrent à chaque instant des points de vue pittoresques que l'on voudrait retenir dans la course rapide qui nous emporte. La percée du mont Cenis est un travail hardi ; pendant une demi-heure nous vivons sous terre ; mais tout est si bien combiné, que le voyageur n'a pas à souffrir de cet itinéraire étrange. Plusieurs élèves de l'Ecole polytechnique de Turin, que nous avons pris à Bardonèche et qui font un voyage d'instruction

dans les montagnes, répondent avec beaucoup de politesse à toutes mes questions, et me donnent toutes les explications que je désire. Enfin, nous arrivons à Modane, ou plutôt nous y tombons ; c'est la France, et je vois l'honnête figure du gendarme, dont le tricorne légendaire est un signe de protection et l'annonce de la patrie pour le voyageur revenant de loin.

Entre Modane et Saint-Jean de Maurienne le train s'arrête tout près d'un tunnel; des rochers tombés des montagnes, à la suite d'inondations, ont obstrué la route; il faut transborder voyageurs et bagages. Cette opération demande du temps, et nous fait manquer tous les trains correspondants ; chacun supporte son malheur avec courage. Nous en sommes quittes pour griller dans la gorge étroite où nous sommes stationnaires, et pour passer la nuit sur des planches dans une petite gare, à la sortie de ce beau pays de Savoie. Cet inconvénient est minime ; un peu de fatigue et des ennuis de route, tels que retard, chaleur et autres, se supportent facilement quand on revient de Rome. Le mardi soir, 12 juin, je retrouvais ma cellule de la rue Saint-Pétersbourg, le cœur rempli des joies d'un pèlerinage qu'on ne fait qu'avec le désir de le reprendre un jour, et remerciant Dieu, à qui je n'avais pas dit en vain au départ : *Ut cum pace, salute et gaudio revertamur ad propria.*

En même temps qu'il envoyait deux délégués à Rome pour la fête jubilaire de Pie IX, le T. R. P. Supérieur général faisait partir de Paris une adresse de félicitations pour le Souverain Pontife. Nous donnons ici le texte de cette adresse, écrite au nom de toute la Congrégation.

TRÈS-SAINT PÈRE,

En ce jour, unique dans les fastes de l'Eglise, où deux cents

millions de catholiques n'ayant qu'un cœur et qu'une âme se groupent par la pensée autour de votre auguste personne pour célébrer le glorieux jubilé de votre épiscopat, le quatre-vingt-cinquième anniversaire de votre naissance, la cinquante-huitième année de votre prêtrise et la trente et unième de votre exaltation au souverain pontificat, la petite congrégation des Missionnaires-Oblats de Marie-Immaculée, élevée au rang des familles religieuses par votre prédécesseur d'heureuse mémoire Léon XII, et depuis, comblée de faveurs spirituelles par chacun des Pontifes qui ont occupé le siége de Rome, et par vous-même, Très-Saint Père, qui avez personnellement connu et honoré de votre bienveillance M[gr] Charles-Joseph-Eugène de Mazenod, son vénéré fondateur ; cette petite Congrégation, si romaine par ses origines, par son éducation et par ses convictions intimes, n'entend le céder à personne dans l'expression de sa foi, de son amour et de son dévouement à l'égard du vicaire de Jésus-Christ heureusement régnant, le grand, le saint, l'immortel Pie IX.

Elle a délégué deux de ses membres auprès de Sa Sainteté, avec mission et dans l'unique but de recevoir, pour le corps entier répandu jusqu'aux extrémités de la terre, une Bénédiction dans laquelle il lui est manifeste que tous les dons du ciel seront contenus. Mais, parce que dans ce concours immense notre humilité ne saurait faire parvenir aux oreilles du Saint Pontife les paroles de notre cœur destinées à réjouir le sien, nous avons pensé insister encore par une autre voie en plaçant la présente adresse sous le patronage de S. Em. le cardinal Guibert, archevêque de Paris, que Votre Béatitude a bien voulu, dans une circonstance récente, appeler « la lumière de notre Société ».

A vos pieds, Très-Saint Père, nous faisons hautement profession de croire tout ce que croit et enseigne notre mère l'Eglise parlant par votre bouche infaillible : nous condamnons tout ce qu'elle condamne, nous réprouvons tout ce qu'elle réprouve, nous revendiquons tout ce qu'elle revendique. Tous les droits qu'elle se reconnaît, nous les lui reconnaissons; toutes les immunités qu'elle s'attribue, nous les lui attribuons. Tout enseignement contraire à son enseignement, nous le déclarons d'avance entaché d'erreur ; toute loi contraire à ses lois, nous la tenons pour nulle et, de tous les faits qui se sont accomplis contre elle, aucun n'est pour nous un fait accompli.

A qui irions-nous, Très-Saint Père? Comme celui dont vous êtes le représentant sur la terre, vous avez les paroles de vie. Dans le cours de ces trente dernières années, il a plu au Sei-

gneur de donner au monde la pleine démonstration de cette vérité de foi par le spectacle fortifiant de l'intégrité doctrinale dans votre magistère, de la souveraine autorité dans votre gouvernement et de l'inépuisable fécondité dans les œuvres de votre ministère sacré, lorsque partout ailleurs ce n'était que confusion et impuissance. Dans l'Eglise seule la doctrine sans tache, la certitude absolue, le progrès régulier; dans l'Eglise seule l'inviolabilité des principes et la sainteté de la morale ; dans l'Eglise seule l'unité des esprits et l'élévation des caractères.

En vain les hommes de la fausse science et de la politique antichrétienne nous accusent d'être les contempteurs de la lumière et les ennemis de la patrie. Animés par l'exemple de notre bien-aimé Pontife et de nos saints évêques, ces intrépides défenseurs des droits de Dieu, de l'Eglise et de la conscience, nous répondrons partout et dans l'humble sphère de notre condition aux nécessités de la lutte. Si quelquefois l'amour même de notre sainte cause nous fait un devoir de nous taire, jamais nous n'obéirons aux suggestions de la peur, et notre silence, bien loin d'être un acquiescement, sera, comme le silence du Maître devant Hérode, comme le silence des martyrs devant les persécuteurs, un reproche d'incompétence et la haute affirmation de notre supériorité. Oui ! si quelque chose devait enflammer notre courage, ce serait assurément la menace dirigée contre nous, ce serait la vue de Pie IX dépouillé et prisonnier !

Vivez, Très-Saint Père, pour voir le triomphe de l'Eglise que vous avez si efficacement préparé par la lutte ! Vivez, pour recueillir dans la joie ces moissons que vous avez semées dans les larmes ! Vivez, pour voir l'Italie retourner à son Père et à son Roi ; pour voir la France, rendue à ses premières destinées, redevenir la fille aînée de l'Eglise et le bras de la chrétienté; pour voir la catholique Espagne retrouver dans l'unité de sa foi l'unité de ses aspirations et l'éclat de son ancienne gloire ! Vivez, pour voir la vieille Angleterre et la Germanie répudier l'hérésie des novateurs et restaurer chez elles la primitive croyance de saint Augustin et de saint Boniface ! Vivez, pour voir le schisme d'Orient s'incliner devant la suprématie du Pontife romain, et puiser dans ce fait la mission et la grâce de délivrer du Croissant le tombeau du Christ et le berceau de l'Eglise. Vivez, Très-Saint Père, pour voir accourir vers vous les peuples de tous les continents et de toutes les îles, pour voir affluer vers la Montagne sainte toutes les nations de la terre ! Vivez, pour reprendre ce grand œuvre dans le concile du Vatican continué et voir

l'aurore du moins de ce beau jour où il n'y aura plus qu'un seul bercail et un seul pasteur !

Ce sont les vœux que nous adressons à Dieu par Jésus-Christ Notre-Seigneur, qui vit et règne dans tous les siècles des siècles.

Paris, le 25 mai 1877.

(*Signé*) : Fabre, o. m. i., Supérieur général.

UNE PAGE DE L'HISTOIRE DE SAINT-ANDELAIN.

Les lecteurs des Annales n'ont pas oublié les origines de Saint-Andelain et les épreuves de cette fondation. Au sommet d'un coteau fertile d'où l'on embrasse un immense horizon sur le Nivernais, et par-delà la Loire, sur les pentes verdoyantes du Berri, s'élève un petit village à l'aspect gracieux : c'est Saint-Andelain. La population du pays est laborieuse ; mais, il faut bien le dire, elle semblait depuis longtemps indifférente aux devoirs de la religion. Il y avait là une œuvre de restauration à faire. Un grand chrétien, propriétaire dans l'endroit, entreprit résolûment d'apporter remède à l'envahissement des mauvaises doctrines. M. le comte Lafond mit à cette œuvre réparatrice sa fortune, son temps, son zèle. Un couvent de sœurs institutrices fut d'abord bâti, et les jeunes filles reçurent une éducation chrétienne. Quelques années après, sur l'autre flanc du coteau, dans un vaste espace propre à toute sorte de culture, s'éleva une seconde communauté. Ce fut notre congrégation qui fut choisie et installée à ce poste de combat. Un vaste champ s'offrait à son zèle; elle devait défricher localement et au loin un terrain inculte. Les débuts furent difficiles; des oppositions imprévues se dressèrent devant nous et le protestantisme se glissa traîtreusement dans l'héritage du père

de famille, à la faveur du mécontement et de la calomnie. Mais tous ses efforts n'eurent pour résultat que d'affliger nos Pères et d'exercer leurs vertus sans les déconcerter. La fondation avait le cachet de l'épreuve, et le fondateur y mettait toute son énergie ; nous n'avons pas besoin de raconter une seconde fois cette histoire connue de tout le monde.

Huit ans se sont écoulés, et déjà des espérances et des consolations chrétiennes germent sur le coteau si âprement disputé. La foi le rafraîchit de ses brises et les premières moissons naissent des sueurs et des larmes des apôtres et du fondateur. On n'entend plus le sifflement du blasphème et de la moquerie sortir du fond des vignes; les cantiques montent de la plaine et une église monumentale, ornée de toutes les beautés de l'art et du culte, atteste la victoire de Jésus.

Mais à quel prix il a fallu acheter ces avantages! Celui qui avait voulu la fondation mourait il y a deux ans, à la force de l'âge, avant d'avoir joui du bien qu'il avait préparé. M. le comte Lafond, grand catholique, littérateur distingué, homme de bien dans toute la force du terme, laissait des œuvres au berceau et orphelines avant l'heure. Dieu n'a pas permis que le programme restât pour cela inachevé, et tout ce qui avait été commencé a été continué. Mme la comtesse Lafond, héritière des vues et de la piété de son époux, a repris chaque chose au point où elle l'avait trouvée, et sa volonté énergique et admirable vient de doter le pays d'une église qui en sera la parure. Rien ne manque à ce bel édifice chrétien : nefs spacieuses, riches vitraux, chapelles de pèlerinages d'un goût artistique remarquable, l'une dédiée à Notre-Dame de la Salette, l'autre à Notre-Dame de Lourdes; ornements précieux, tout a été réuni pour donner à la maison de Dieu un caractère de beauté qui attirera les âmes.

Le 24 juillet dernier était le jour de la prise de possession. Une chapelle funéraire, annexée à l'église et complément de sa structure, s'ouvrait pour recevoir, dans un caveau de famille, la dépouille mortelle de celui qui fut l'inspirateur de toutes ces créations. Le corps, ramené d'un cimetière de Paris, entrait dans ce nouveau domicile où les prières ne manqueront pas au bienfaiteur de Saint-Andelain. Une imposante assemblée faisait cortége à ce grand deuil, et les gens de la campagne, interrompant les travaux urgents de la saison, venaient joindre leurs regrets à ceux des plus nobles familles du pays. Cette cérémonie a été le triomphe du juste, la consolation de sa veuve et de ses enfants. Près de M. Louis Lafond, nous avons remarqué aux places réservées : M. de Chevrigny, beau-père du défunt; M. le marquis des Cars, son gendre; M. Adolphe Baudon, président général des Conférences de Saint-Vincent de Paul, son beau-frère; M. de Brimont, sous-préfet de Cosne; M. de Bourgoing, ancien député; M. le comte de Maumigny; M. le comte de Laubespin; MM. de Montlaur; M. Douillard, architecte de la belle église; et nombre d'autres personnes de distinction. Soixante prêtres, parmi lesquels M. l'abbé de l'Escaille, vicaire général de Bourges, et M. l'abbé Marbot, vicaire général d'Aix, étaient réunis dans le sanctuaire, autour de Mgr Forcade, archevêque d'Aix, et ancien évêque de Nevers. Le nombre des prêtres eût été bien plus considérable sans l'événement foudroyant de la veille, la mort subite de Mgr de Ladoue, évêque diocésain, qui devait présider la cérémonie.

Mgr Forcade a chanté la messe pendant laquelle les chœurs ont été exécutés par la maîtrise de la cathédrale. Avant l'absoute, Sa Grandeur, sans tenir compte de la chaleur, du jeûne et de l'excessive fatigue, a voulu prononcer l'éloge funèbre de celui qu'il a appelé *son ami*. Après

avoir exprimé son regret de l'absence de Mgr de Poitiers, qui avait promis de prendre la parole et que la maladie a retenu, et payé un tribut de condoléance au deuil de l'église de Nevers, Mgr Forcade a glorifié dans M. le comte Lafond, son désintéressement et son esprit de pauvreté : *Beati pauperes spiritu.* Il a été désintéressé des biens temporels, des honneurs et des plaisirs, en un mot, de tout ce que l'on est convenu d'appeler des biens, et de tout ce que sa fortune et sa position le mettaient à même de se procurer. Simple dans les habitudes de tous les jours et menant la vie d'un moine, le comte de Lafond ne savait pas calculer quand il s'agissait de la gloire de Dieu. Les murs de cette église et des deux couvents voisins parleront, et le peuple qu'il a voulu ramener à Dieu par ses bienfaits, dira la piété et l'abnégation du défunt. La péroraison a été un heureux commentaire de ces paroles de David : *Ego in simplicitate cordis mei lætus obtuli universa hæc ; et populum tuum, qui hic repertus est, vidi cum ingenti gaudio* (1er Paralip., XXIX, 1).

A la suite de cet éloge funèbre dont nous regrettons de ne pas avoir le texte, le cercueil a été descendu dans le caveau, après avoir traversé la foule respectueusement massée dans l'église, sur la place et dans le cimetière. Après les dernières prières quelques paroles pleines de cœur ont été prononcées sur la tombe par le comte de Laubespin, qui s'est fait l'interprète des sentiments du pays.

Une abondante distribution d'aumônes aux pauvres a été faite ensuite dans l'église par les soins de la famille. La reconnaissance du malheureux est une bénédiction, et le pauvre, aujourd'hui comme autrefois, est appelé, dans les familles chrétiennes, à partager toutes les joies et tous les deuils, parce qu'il représente Jésus-Christ.

Generatio rectorum benedicetur!

NOUVELLES DIVERSES.

Notre T.-R. Père Général a continué pendant le mois de juillet la série de ses visites canoniques. Il s'est dirigé cette fois vers la Lorraine, où notre congrégation compte deux établissements importants : le noviciat de Nancy et le juniorat de Notre-Dame de Sion. Nous laisserons aux supérieurs de ces deux maisons le soin de nous raconter, dans leur rapport annuel, les joies et les bénédictions qu'a dû leur procurer la visite si précieuse du chef de notre famille religieuse. Mais nous pouvons dire dès maintenant combien le Supérieur général a été heureux de son séjour dans ces communautés où, sous le regard de Dieu et la protection de notre Mère Immaculée, se préparent de si douces espérances pour l'avenir de la Congrégation. Il a reçu, avec la joie la plus profonde, l'assurance que lui ont donnée NN. SS. les évêques de Nancy et de Metz qu'il a visités, de leur bienveillant intérêt pour nos œuvres et de leur vive satisfaction pour le bien opéré par nos Pères dans leurs travaux apostoliques et dans le progrès continu que leurs efforts ne manquent pas d'assurer au pèlerinage de Notre-Dame de Sion.

Notre T.-R. Père, parti de Paris le 4 juillet, était de retour le 28. Dans peu de temps il reprendra le cours de ses visites et nos maisons du Midi auront, à leur tour, la joie de le recevoir.

'# MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 60. — Décembre 1877.

MISSIONS ÉTRANGÈRES

CANADA.

LETTRE DU R. P. PAILLIER AU R. P. SOULLIER ASSISTANT GÉNÉRAL.

Collége d'Ottawa, 31 juillet 1877.

Mon Révérend et bien bon Père,

Nous avons enfin atteint le terme de l'année scolaire : *Deus nobis hæc otia fecit.* Aussi je m'empresse de confier au papier les quelques faits intéressants qui se sont produits pendant les dix derniers mois. C'est à vous que j'adresse ces cinq ou six pages : vous y avez bien droit. C'est un faible témoignage de reconnaissance pour tout ce que vous avez fait pour nous, et pour l'intérêt si vif que vous portez en particulier à la communauté d'Ottawa. Je commencerai par narrer les faits de date récente, pour remonter ensuite dans le passé. C'est ce qu'on

appelle faire de l'histoire à rebours : c'est agir en rétrograde et n'être point homme de son siècle, le siècle du progrès. Peu importe, pourvu que j'arrive à vous dire tout ce qui peut vous intéresser.

Le 26 juin dernier, une société d'élite se pressait dans la grande salle du collége, décorée avec goût, pour assister à la distribution solennelle des prix. Quelques morceaux littéraires, plusieurs jolis chœurs de musique vocale et trois ou quatre morceaux de musique instrumentale habilement exécutés par les orphéonistes du collége, faisaient les frais de cette matinée, à laquelle des circonstances exceptionnelles ne nous avaient pas permis de donner l'éclat ordinaire. Elle fut marquée toutefois par un incident qui ne fut pas dépourvu d'intérêt. En vertu de notre charte universitaire, nous conférâmes avec solennité le diplôme de maître ès arts au principal de l'Ecole normale, M. Al. Mac Abe. C'est un excellent catholique irlandais, que ses talents, ses connaissances variées et ses rares qualités personnelles avaient désigné au ministre de l'instruction publique pour être élevé à ce poste honorable. Veuillez remarquer que la presque totalité des élèves de cette école et tous ses professeurs appartiennent à la religion protestante. Quelques jours après avoir reçu les honneurs universitaires, M. le principal Mac Abe recevait dans une lettre officielle les félicitations du département de l'instruction publique, et le ministre ajoutait : « Veuillez assurer M. le Président et le Sénat de l'Université d'Ottawa que nous apprécions hautement l'honneur conféré à l'École normale dans la personne de son digne principal. » Le lendemain de la distribution des prix, nos 240 élèves se dispersaient sur l'immense continent américain dans un rayon de plus de 300 lieues, et le collége, habituellement si bruyant et si animé, offrait une retraite paisible et silen-

cieuse aux quelques professeurs. Ils y goûtent un repos nécessaire, et se préparent à remplir, à la rentrée des cours, un programme qui chaque année reçoit de nouvelles améliorations. Ce programme, je ne vous le présenterai pas, mon révérend Père, vous l'avez lu et étudié dans ses détails, vous en connaissez l'excellence. Les éloges qu'il reçoit partout sont bien mérités et valent à notre établissement le renom d'une excellente maison d'éducation. C'est qu'en effet ce programme embrasse toutes les branches de l'enseignement, et tout élève bien doué, qui suit consciencieusement nos cours, peut se présenter pour n'importe quelle carrière : l'état ecclésiastique, le barreau, la médecine, les mines, ponts et chaussées, etc. Et puis, il faut le dire, sans fausse modestie : tout ce que le programme indique, s'enseigne, et s'enseigne bien. Nos élèves le sentent et le disent, et les parents le reconnaissent. Tout ira mieux encore, lorsque nous aurons pu augmenter le personnel enseignant et nous dispenser des services de plusieurs professeurs laïques auxquels il nous faut avoir recours.

Nous calculions que l'aile gigantesque à cinq étages construite l'an dernier allait nous mettre au large pour sept à huit ans au moins : mais point du tout. Le nombre de nos pensionnaires a doublé, et celui des externes a pris un accroissement proportionnel. Il nous faut héberger 140 pensionnaires, 15 Pères, 20 Frères scolastiques, 9 Frères convers, 12 séminaristes, 20 domestiques et une centaine d'élèves externes. Cela vous donne en bonne arithmétique 296 personnes auxquelles il faut assurer la quantité suffisante d'air, de lumière et d'espace pour se mouvoir à l'aise.

Il y a quelques jours à peine, un des médecins les plus éminents de la ville vint au collége afin de s'entendre avec les autorités et de prendre les mesures néces-

saires pour ouvrir dès cet automne une faculté de médecine. Ce monsieur, le docteur Grant, avait dressé la liste des neuf médecins (dont trois sont catholiques) qui devaient pendant les deux premières années donner l'enseignement gratuit. Deux de ces messieurs mettaient à la disposition de la Faculté des instruments et un laboratoire valant 18 000 francs. Mais il est à craindre que ce plan, pour n'avoir point été suffisamment mûri, ne puisse se réaliser cette année.

Plus que l'année précédente, l'année 1877 a été féconde en incidents remarquables, venus fort à propos pour rompre la monotonie de la vie de collége et contribuer à fortifier l'esprit catholique dans l'âme de nos élèves. Ce fut d'abord le cinquantième anniversaire de la consécration épiscopale de Pie IX. Un magnifique programme soigneusement élaboré avait été distribué dans toute la ville. Conformément aux instructions émanées du comité nommé *ad hoc*, 6 000 hommes se réunissaient au dedans et aux alentours de l'église Saint-Patrice à une heure et demie, le dimanche 20 mai; puis, après avoir assisté au chant du *Te Deum* et au salut solennel du saint Sacrement, cette masse compacte se mettait en marche pour venir assister à la même cérémonie, à Saint-Joseph, à Sainte-Anne et enfin à la cathédrale. Pour ne point choquer les susceptibilités de la population protestante, on avait évité tout déploiement de bannières, d'oriflammes et même de musique. Cette procession empruntait toute son imposante majesté de la piété, du recueillement et du silence religieux de ces six mille hommes qui s'avançaient quatre de front, portant sur la poitrine un petit ruban blanc avec la photographie du Saint-Père. Toutes les classes, tous les rangs étaient confondus dans cette belle manifestation de la foi de tout un peuple, de son dévouement et de son amour pour le successeur de

Pierre. Les riches marchaient de front avec les pauvres, et les ministres d'État coudoyaient les plus humbles artisans. Les 240 élèves et maîtres du collége d'Ottawa se faisaient non-seulement remarquer par leur excellente tenue, mais ils avaient encore décoré magnifiquement la façade de l'église que nous desservons. Au-dessus de la porte principale était un gigantesque trophée composé de 8 drapeaux, dont 2 pontificaux, 2 français, 2 anglais et 2 irlandais; le tout encadrant les armes du souverain pontife. Cette belle démonstration préludait bien à la fête de nuit du lendemain (21 mai). A huit heures du soir toutes les cloches des différentes églises catholiques de la ville sonnaient à toute volée. En moins d'un quart d'heure, Ottawa offrait un spectacle vraiment féerique. La ville entière semblait être la proie d'un vaste incendie : il y avait illumination générale ; la façade du collége était décorée de quatorze transparents de grande dimension et du plus bel effet, encadrés de six cents lumières, sans compter douze douzaines de lampions diversement colorés, et d'un grand nombre de lanternes vénitiennes disposées le long de la corniche. A huit heures et demie, nos 240 élèves, formant deux lignes parallèles et chacun portant une torche allumée, se mirent en marche au pas gymnastique, au son d'une joyeuse fanfare militaire exécutée par le corps de musique du collége, et se rendirent ainsi à l'évêché. On aurait dit deux gigantesques serpents déployant leurs anneaux de feu à travers une population compacte, allumant partout la flamme du plus pur et du plus vif enthousiasme. Les protestants eux-mêmes, ébahis à la vue de ce spectacle grandiose, admiraient le prestige exercé par cet homme qu'on appelle Pie IX, dont le nom est dans toutes les bouches et dont le souvenir seul fait battre le cœur de deux cents millions de catholiques

dans le monde entier. Nos élèves arrivèrent ainsi au pas de charge en face du palais épiscopal brillamment illuminé. Au-dessus de la porte d'entrée était le buste de Pie IX environné de guirlandes et de lumières; nos élèves entonnèrent une hymne à Pie IX, fort joli morceau composé pour la circonstance; le corps de musique faisait l'accompagnement.

Trois semaines étaient à peine écoulées que la population de notre ville se portait sur les rives de la rivière Ottawa pour y recevoir Mgr Conroy, évêque d'Ardagh (Irlande), arrivant au Canada avec le titre et les pouvoirs de délégué apostolique. Les fêtes du cinquantième anniversaire de Pie IX avaient déjà surexcité chez notre population catholique la fibre religieuse : aussi l'arrivée de Mgr Conroy, venant au nom de Pie IX, revêtu de tout le prestige de la science, des talents et de la piété, provoqua-t-elle chez tous nos catholiques, mais plus spécialement chez les Irlandais, dont Son Excellence est bien un des plus beaux types, une nouvelle explosion d'enthousiasme. Je n'ai point à vous raconter, mon révérend Père, la magnifique réception qui fut faite à l'ablégat par la capitale de la puissance du Canada : je me bornerai à vous dire en peu de mots la part que le collége d'Ottawa a prise à cette belle démonstration. Elle n'a pas été la moindre. D'abord, S. Gr. Mgr Duhamel, par une attention toute délicate à laquelle nous ne devions point nous attendre, avait choisi, parmi le nombreux clergé arrivé des différentes paroisses de son vaste diocèse, trois de nos Pères afin d'assister S. Exc. Mgr Conroy et l'évêque diocésain. A la réception de l'ablégat, sur le seuil de la cathédrale et pendant le salut du saint Sacrement, le R. P. Supérieur du collége occupait la droite de Mgr Duhamel et les deux autres Pères se tenaient l'un à la droite, l'autre à la gauche de Mgr Conroy. Le sur-

lendemain une triple salve d'applaudissements accueillait S. Exc. le délégué apostolique à son entrée dans la grande salle du collége. Il prit place sur un magnifique trône : on voyait rangés à ses côtés Mgr Duhamel, évêque d'Ottawa, et l'évêque du Prince-Édouard, Mgr Power. Venaient ensuite S. Exc. le premier ministre de la puissance du Canada, le ministre des travaux publics, le ministre de l'agriculture, celui de la justice, celui des postes, le président du conseil privé et plusieurs membres du Parlement fédéral. Cinq cents personnes remplissaient la salle du collége. Après une magnifique ouverture brillamment exécutée par notre corps de musique, douze élèves en uniforme de zouaves pontificaux et précédés du drapeau pontifical vinrent présenter les armes à S. Exc. le délégué apostolique, puis le R. P. Supérieur du collége lui souhaita dans un petit discours la bienvenue au nom des professeurs et des élèves de l'établissement. Vu l'heure avancée de la nuit, on dut raccourcir le programme et omettre deux beaux essais composés pour la circonstance, l'un par le R. P. Bennet et l'autre par le R. P. Fillatre. La partie musicale du programme, entrecoupée d'évolutions militaires et de charges, à la vérité non sanglantes, mais dont n'auraient pas rougi à tout autre égard les vrais zouaves pontificaux, fut fort bien exécutée par nos jeunes zouaves. Bref, S. Exc. Mgr Conroy, qui avait exprimé son intention bien formelle de ne point adresser la parole, revint sur sa décision première, et pendant un petit quart d'heure ravit son auditoire par une brillante improvisation dans laquelle on ne savait lequel il fallait admirer le plus, du fond ou de la forme.

Voilà, mon révérend et bien bon Père, les quelques épisodes intéressants qui ont signalé le passage de l'année 1877 : j'aurais pu mentionner aussi l'hospitalité que

nous avons dû offrir aux cent zouaves pontificaux canadiens qui tous les ans se réunissent dans une ville de la puissance, et qui cette année ont eu leur réunion à Ottawa, mais je m'aperçois que j'ai dépassé les limites du cadre d'une correspondance. Aussi vais-je en rester là. Nous avons eu à déplorer cette année la perte de deux de nos Frères scolastiques : le F. Bresson, décédé le 18 décembre, et le F. Ward, que nous avons enterré le jour de la fête de sainte Anne. Nous pouvons dire de chacun d'eux ces paroles inspirées : *Consummatus in brevi explevit tempora multa, placita enim erat Deo anima illius, propter hoc properavit educere illum de medio iniquitatum.* Ces deux bons Frères nous ont beaucoup édifiés par leurs vertus et leurs bons exemples. Ils étaient deux fruits mûrs pour le ciel.

J'ai fini ma petite narration, mon révérend Père, toute remplie, je le sens, d'incorrections et de nombreux anglicismes : que voulez-vous ! nous oublions ici notre belle langue française ; puissent ces quelques pages intéresser celui qui a fait tant de bien à notre province du Canada et au collége d'Ottawa en particulier, où son passage a laissé de profonds et d'impérissables souvenirs !

Agréez, mon révérend et bien bon Père, l'expression de mon profond respect et de mon affection toute fraternelle.

A. Paillier, o. m. i.

LOWELL (ÉTATS-UNIS).

DÉDICACE DE L'ÉGLISE DE L'IMMACULÉE CONCEPTION.

(Fête du 10 juin 1877 à Lowell.)

Compte rendu publié par un des journaux protestants de la ville (Lowell Times).

I. — *Histoire de son érection.*

La magnifique et imposante église de l'Immaculée-Conception, qui, à l'exception de la tour, est maintenant terminée, sera solennellement dédiée demain par S. Gr. l'Archevêque Williams, de Boston. Les Pères Oblats, qui ont bâti cette église, sont membres d'un ordre de Missionnaires pour les pauvres, ordre qui a été fondé il y a une cinquantaine d'années par Mgr Charles-Eugène de Mazenod, Evêque de Marseille. Les Pères Oblats vinrent dans ce pays en 1841; ils s'établirent d'abord en Canada, où ils n'ont cessé de travailler depuis, avec le plus grand zèle et beaucoup de succès, tant au milieu des Indiens qu'au milieu des Canadiens eux-mêmes.

Au mois d'avril 1868, les Pères Oblats, à l'invitation de Mgr Williams, vinrent s'établir à Lowell. Peu de temps après leur arrivée, ils achetèrent le terrain sur lequel l'église est bâtie. C'est un lot de 300 pieds sur 120. Les travaux pour la construction de l'église commencèrent aussitôt et la première pierre fut bénite, par Mgr l'Archevêque de Boston, le 31 novembre 1871, au milieu d'une foule nombreuse que l'intensité du froid n'avait pu empêcher d'assister à la cérémonie. La crypte fut achevée au mois de juillet 1872 et le premier dimanche du même mois elle fut ouverte au culte et servit d'église à partir de ce moment.

II. — *Description de l'église.*

Extérieur. — L'église est bâtie en pierres de granit. Elle est en style ogival moderne, avec transept, bas-côtés et clair étage; la coupe générale de l'édifice est imposante et massive. Néanmoins les nombreux clochetons qui surmontent les murs et les pignons lui donnent un certain air de légèreté et d'élégance. Il n'y a qu'une tour; au lieu de se trouver sur la façade, elle est placée au coin du côté sud-est. Quand elle sera surmontée de sa flèche, l'église représentera un ensemble très-satisfaisant.

Intérieur. — L'intérieur présente un aspect extrêmement gracieux et léger. La belle symétrie des ogives, la légèreté des colonnes, la délicatesse des décorations, la parfaite harmonie des couleurs donnent à l'intérieur un charme inexprimable. Du vestibule au chevet, l'église a 192 pieds de long sur 107 pieds de large au transept, 76 pieds aux bas-côtés et 70 pieds sous-clef; 16 piliers élégants soutiennent la voûte; les chapiteaux de ces piliers présentent les plus beaux dessins de fruits naturels, de fleurs, d'oiseaux, alternant avec de gracieux faisceaux de feuillage. Du milieu des colonnes s'échappent des arceaux qui décrivent sur la voûte des courbes gracieuses et vont se réunir à une moulure très-saillante qui court tout le long du sommet de la voûte.

Les bancs, au nombre de trois cent vingt-deux, pouvant recevoir chacun six personnes, sont en bois de frêne avec garniture en cerisier. Tout l'ouvrage en bois est fini à l'huile et au shellao, et retient sa couleur naturelle. Les planchers sont en pin de la Géorgie et vernis.

Les chandeliers pour le gaz sont fixés aux piliers et sont plaqués en or; il y a quatre cent trente becs de gaz, qui, lorsqu'ils sont tous allumés, produisent un effet des plus beaux. Le plancher du sanctuaire est re-

couvert d'un superbe tapis qui a été commandé et confectionné à Lowell même.

Les verrières. — Toutes les verrières de l'église sont des verrières de couleur ou des vitraux peints. Il y en a sept, dans le sanctuaire, au-dessus du maître-autel. Les vitraux représentent le Sacré Cœur, l'Immaculée Conception, sainte Anne, sainte Élisabeth, saint Joachim, saint Joseph et saint Jean-Baptiste. Ceux de l'église représentent saint Pierre, saint Paul, saint André, saint Thaddée et saint Patrick, les autres forment des groupes : Notre-Seigneur qui bénit les petits enfants, Moïse frappant le rocher, saint Martin et le mendiant. Ces verrières sont de toute beauté, tant pour le coloris, qui est d'une grande richesse, que pour la beauté des figures, qui est tout ce qu'on peut désirer de mieux. Chacune de ces verrières est protégée, à l'extérieur, par un autre vitrage en verre ordinaire. Elles ont toutes été données, soit par les sociétés attachées à l'église, soit par des paroissiens ; le nom du donateur est inscrit sur chaque verrière.

Le maître-autel. — Le maître-autel, qui est tout de marbre et du style ogival, est considéré par des hommes compétents, comme un des plus beaux morceaux d'art religieux dans l'Etat du Massachusetts. Il a 18 pieds de large à sa base et 21 pieds de haut. Il entre dans sa construction dix ou douze différentes variétés de marbre, à savoir : du marbre d'Italie, de France, de Belgique, d'Irlande, et plusieurs variétés de marbre du pays. A la base il y a du marbre de différentes couleurs ; mais le tabernacle et l'exposition sont du blanc le plus pur ; la porte du tabernacle est en cuivre doré, ce qui produit un excellent effet. Cet effet se trouve encore augmenté par les grands chandeliers et la croix, qui sont aussi en cuivre doré. L'autel n'est pas encore entièrement

achevé; il manque plusieurs statues, qui, lorsqu'elles seront placées, ajouteront beaucoup à sa beauté.

Les orgues. — Les orgues ont 22 pieds et demi de largeur sur 24 de profondeur et 35 de hauteur. L'instrument se compose de 3 claviers de 58 notes chacun, d'une pédale de 30 notes, de 54 registres et de 45 jeux. Il contient près de 3 000 tuyaux. Pour fournir du vent il y a 2 soufflets à double action, et les soufflets sont mis en mouvement par un moteur à eau, sans le secours d'aucun homme. Ces moteurs sont d'une date toute récente, mais c'est une invention extrêmement utile. L'organiste lui-même peut, sans se déranger, mettre le moteur en mouvement ou l'arrêter comme il lui plaît, au moyen d'un petit registre qui se trouve à son côté. Les Pères Oblats ont droit d'être félicités de l'acquisition d'un instrument qui fait honneur non-seulement à leur esprit d'entreprise, mais aussi à la ville de Lowell tout entière. C'est pourquoi nous les félicitons bien sincèrement.

III. — *Cérémonie de la dédicace.*

C'est le 10 juin de cette année qu'eut lieu la cérémonie si désirée et si longuement attendue de la dédicace de la belle église de l'Immaculée-Conception. Des lettres d'invitation avaient été envoyées à tous les évêques de la province. Trois se rendirent à l'invitation et les autres exprimèrent le regret de ne pouvoir venir, tout en félicitant les Pères sur le succès de leur entreprise. Une trentaine de Prêtres aussi avaient été invités et plusieurs répondirent à cette invitation.

Le jour était mal choisi pour les Prêtres : c'était un dimanche ; c'est pourquoi plusieurs qui auraient désiré ardemment venir en furent empêchés ; d'un autre côté, le

dimanche était le seul jour possible pour nos gens; c'est pour cela qu'il a été préféré à tout autre.

Toutes les dispositions avaient été prises la veille pour maintenir le bon ordre et pour empêcher l'encombrement, soit au dedans, soit au dehors de l'église. Une demi-heure avant la cérémonie il y avait 2 500 personnes commodément assises dans l'église. A dix heures précises la procession se mit en mouvement dans l'ordre suivant : la croix avec thuriféraires, cinquante acolytes habillés de soutanes violettes et de surplis en mousseline; le clergé en surplis au nombre de vingt-quatre Prêtres; M[gr] l'Évêque de Springfield, M[gr] l'Evêque de Burlington, enfin M[gr] l'Archevêque de Boston. La procession fit le tour de l'église à l'intérieur et à l'extérieur, selon qu'il est marqué dans le rituel romain.

La grand'messe fut chantée par le R. P. Antoine, provincial; après l'Évangile, M[gr] l'Évêque de Springfield monta en chaire et prononça un magnifique sermon sur l'unité de l'Église. Voici la traduction des principaux passages :

« Mes frères, la belle cérémonie à laquelle vous venez d'assister aujourd'hui est devenue si fréquente dans ces temps de progrès et de civilisation, qu'elle a jusqu'à un certain point perdu de sa nouveauté. Il y a quelques années à peine, c'était une chose merveilleuse de voir consacrer une église au service de Dieu. Mais maintenant, que les sommets de presque toutes les collines qui nous environnent sont couverts de splendides édifices, l'attrait de la nouveauté a en partie disparu. Malgré cela, la chose en elle-même n'a rien perdu de son importance, il s'agit toujours de consacrer un endroit au service de Dieu. Dieu, sans doute, peut être servi partout et en tout lieu. Mais ne voyons-nous pas qu'il a lui-même prescrit qu'on réserve à son service quelques-uns de ces endroits?

Il a commandé de lui bâtir un temple dont il s'est fait lui-même l'architecte. Il a demandé aussi qu'on lui bâtît un temple en ce lieu, et c'est précisément ce qui nous réunit ici aujourd'hui. Ce temple est construit et c'est une œuvre vraiment merveilleuse. Ceux qui ne sont pas catholiques admirent que des pauvres gens aient pu offrir à Dieu un temple aussi magnifique, et vous-mêmes, mes frères, vous êtes surpris de la rapidité vraiment merveilleuse avec laquelle il a été construit. C'est un monument de votre zèle et de votre charité, qui portera ses fruits pendant toute l'éternité. Pourquoi avez-vous bâti une si belle église? C'est parce que vous comprenez que Dieu mérite d'être honoré d'une manière toute spéciale ; oui, tous nous sentons et nous croyons que nous sommes en présence des Anges et de Notre-Seigneur, non pas en figure, mais en réalité. C'est pourquoi nous nous efforçons de remplacer partout par des édifices plus convenables ces petites églises provisoires où nos pères venaient prier il y a cinquante ans.

« Les théologiens nous enseignent que hors de l'Église catholique il n'y a point de salut; c'est là la raison pour laquelle Jésus-Christ a laissé à son Église des marques par lesquelles on peut la reconnaître facilement. Ces marques sont : l'unité, la catholicité, la sainteté et l'apostolicité. L'unité, c'est là la plus belle marque de l'Église et celle sur laquelle je désire attirer votre attention. »

Après avoir démontré la nécessité de cette unité par l'Écriture sainte, par des analogies, et aussi par le témoignage des saints Pères, l'orateur continue : « Tous ces témoignages démontrent jusqu'à l'évidence cette vérité, que l'Église de Jésus-Christ est une, puisque Dieu est un, et que la doctrine qu'elle enseigne est une aussi, puisqu'elle vient de Dieu ; conséquemment tous ceux qui ne

possèdent pas cette doctrine une, sont hors de la vérité et par là même hors du salut.

« Tout dans la nature porte le caractère de l'unité. Il est vrai qu'il y a des lois spéciales, qui gouvernent les différents règnes, mais toujours est-il que les différentes organisations sont gouvernées par une loi générale et universelle : la loi de l'unité. Cette loi domine l'ordre physique, l'ordre moral, et elle domine aussi l'ordre religieux. Bien plus, elle domine l'Église catholique elle-même, qu'elle rend une, non-seulement une dans sa doctrine et sa hiérarchie, mais aussi une avec son passé. De là vient cet esprit conservateur qu'on lui reproche tant et qui fait sa gloire, puisqu'il prouve une chose, qu'elle a été établie par Dieu qui ne change pas.

« J'entends dire quelquefois que nous, catholiques, nous n'avançons pas avec la civilisation moderne. Je dirai à ceux qui nous font ce reproche : Êtes-vous fatigués du *conservatisme* de Dieu ? Est-ce que les constellations changent ? Non, nullement. Tout ce que Dieu a fait est bien fait et n'a pas besoin de changer. Le progrès suppose des imperfections, et les œuvres de Dieu sont parfaites. L'Église catholique, qui est son ouvrage, est aussi parfaite et n'a pas besoin de progrès. Dieu l'a marquée au coin de son inamovibilité et surtout de son unité. Je la vois, cette unité, dans cette succession non interrompue depuis le temps des apôtres ; je la vois dans la personne de Pie IX, le successeur de saint Pierre, à qui il a été dit : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et « les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. » Je la vois, cette unité, dans l'enseignement uniforme de tous les siècles.

« Lorsque l'Église définit le dogme de l'Immaculée Conception et celui de l'infaillibilité, les protestants se mirent aussitôt à crier contre ce qu'ils appelaient d'étran-

ges innovations. Mais permettez-moi de vous dire, mes amis protestants, que vous pratiquez précisément ce que nous enseignons et que vous allez bien plus loin que nous. Quelle est la mère protestante qui, lorsqu'elle tient sur ses genoux cet enfant qu'elle aime tant, croit que l'âme de son enfant est couverte de la lèpre du péché, et que si cet enfant venait à mourir il serait damné? Il n'y en pas une sur mille; toutes au contraire croient que leurs enfants sont purs comme des anges, c'est-à-dire qu'ils sont immaculés. Ainsi, tandis que nous enseignons que ce privilége n'est accordé qu'à une seule créature, la sainte Vierge, eux prétendent qu'il est accordé à tout le monde. Nous enseignons qu'un seul enfant est venu au monde sans la tache du péché originel, c'est là tout le dogme de l'Immaculée Conception. Quant à l'infaillibilité du Pape, l'Église enseigne qu'il ne peut pas se tromper, quand il définit comme chef de l'Église des questions de foi ou de morale. C'est là toute la doctrine de l'infaillibilité.

« On nous répète à satiété que l'Église catholique tombe de vétusté, qu'elle s'en va, et qu'elle va finir par disparaître complétement. Mais laissez-moi vous dire qu'il n'en est rien. Elle est persécutée, c'est vrai; ses ministres sont emprisonnés, c'est encore vrai; malgré cela, elle est triomphante; les prières de ses enfants, qui montent continuellement jusqu'au trône de Dieu, sont plus puissantes que les persécutions. La main toute-puissante qui l'a fondée la protége, et à l'ombre de cette protection elle poursuit sa marche triomphale à travers le monde sous la direction du pontife bien-aimé qui vient de célébrer le cinquantième anniversaire de son élévation à l'épiscopat. Qu'il soit béni de Dieu autant qu'il est vénéré des hommes! »

Tel fut à peu près le discours de Sa Grandeur.

La messe qu'on a chantée était la troisième de Haydn. Un jeune homme de Lowell qui a étudié au Conservatoire de Paris touchait l'orgue.

Les RR. PP. Oblats qui assistaient à la cérémonie étaient les suivants : R. P. Antoine, Provincial ; les PP. Lacombe, de Saint-Boniface, Guillard, de Buffalo, Mangin, Garin, M'Grath, Lebret, Barber, Riordan, Fournier et Gigault, de Lowell.

Les vêpres.—Les vêpres furent chantées à six heures du soir. L'église était aussi remplie que le matin. Mgr l'Archevêque, qui, à cause d'une erreur, n'avait pas officié solennellement à la messe, voulut bien officier aux vêpres. Après vêpres, Monseigneur de Burlington monta en chaire et fit un beau sermon sur la sainte Vierge, la douce patronne de l'Eglise. Après avoir fait allusion à la cérémonie du matin, l'orateur entra immédiatement dans son sujet. Son but était de démontrer que tous tant que nous sommes, catholiques ou protestants, nous avons des rapports nécessaires avec la sainte Vierge : rapports d'amour, d'un côté ; rapports de reconnaissance, de l'autre. En effet, dit-il, tous nous espérons arriver au salut par le mystère de la Rédemption. Or, N.-S. Jésus-Christ, qui a opéré ce mystère de notre rédemption, est Dieu et homme tout ensemble ; il y a en lui deux natures : la nature divine et la nature humaine ; l'union et la coopération de ces deux natures étaient nécessaires à l'accomplissement de ce mystère. Sa nature divine, Notre-Seigneur l'a reçue de Dieu ; mais sa nature humaine lui a été donnée par Marie, qui est devenue par là même la mère du Sauveur et qui en cette qualité a une part nécessaire dans l'accomplissement de ce mystère de la Rédemption. Nous pouvons en douter, nous pouvons le nier même, mais notre négation ne changera rien à la chose, et il sera éternellement vrai que le Sauveur des hommes est Dieu

et homme tout ensemble et que la sainte Vierge est sa mère. Conséquemment, il sera éternellement vrai qu'elle a eu une part active à l'œuvre de notre salut et que, bon gré mal gré, nous devons avoir avec elle des relations nécessaires de reconnaissance. Nous catholiques, nous aimons à le reconnaître, et telle est la raison de notre dévotion envers la sainte Vierge. Mais les protestants ne le reconnaissent pas, parce qu'ils manquent de réflexion et de logique, et plus encore, parce qu'ils n'ont plus la foi en la divinité de N.-S. Jésus-Christ.

L'orateur a développé ces pensées avec beaucoup de vigueur et de clarté. Le sermon du soir, sans être aussi plein d'actualité que celui du matin, a fait grande impression sur l'auditoire, non pas tant à cause de la force des arguments qu'à cause de l'accent de conviction et l'onction de la piété qui pénétraient tout le discours.

Après le sermon, on a donné la bénédiction solennelle du très-saint Sacrement.

S. H. le maire de Lowell et plusieurs des citoyens les plus marquants de la ville ont assisté à la cérémonie. Catholiques et protestants ont été unanimes à louer la beauté de l'église et à admirer la grandeur de ses cérémonies. Le journal de la localité termine ainsi son compte rendu de la fête du 10 juin :

« Les Pères Oblats, par leurs manières polies, leur générosité et leur esprit d'entreprise, se sont fait de nombreux amis dans la ville de Lowell. Le courage et l'énergie avec lesquels ils ont entrepris et complété l'érection d'une des plus belles églises du pays méritent les plus grands éloges. Qu'il leur soit donné d'en jouir longtemps. C'est la prière de tous leurs paroissiens et de leurs nombreux amis. »

MANITOBA.

RAPPORT DU R. P. LACOMBE.

Eglise Saint-Pierre, Montréal, 19 juillet 1877.

Bien-aimé Père général,

Ayant terminé la mission dont m'avait chargé l'Archevêque de Saint-Boniface, et sur le point de revenir à Winnipeg, je me fais une douce obligation de raconter à Votre Paternité ce que j'ai fait ici, depuis le mois de février dernier.

Avant d'entrer dans aucun détail, laissez-moi vous dire, bien-aimé Père, que l'œuvre de colonisation par des catholiques, à Manitoba, est une œuvre extrêmement importante, au point de vue de notre nationalité, et surtout au point de vue religieux. Ce pays, connu autrefois sous le nom générique de *Rivière-Rouge*, forme aujourd'hui une des provinces de la confédération canadienne. C'est là que, depuis bien des années déjà, nos Missionnaires ont porté la foi ; ils ont poussé leurs excursions à plusieurs centaines de milles plus loin, sur les grandes rivières Saskatchewan et Mackensie. Messagers de la bonne nouvelle, ils sont les premiers qui aient introduit des germes de civilisation dans ces immenses territoires. Après avoir adouci les mœurs farouches des sauvages, ils ont rencontré quelques hommes *blancs*, venus au milieu d'eux pour échanger leurs marchandises contre des fourrures. Bientôt, ces blancs se multiplièrent, s'établirent dans ces contrées, et formèrent une petite population, surtout dans l'ancien territoire de la Rivière-Rouge. Les événements de 1870, 1871, 1872 changèrent la face des choses. Manitoba devint une province avec tous les rouages d'un gouvernement régulier, offrant

toutes sortes d'avantages aux étrangers qui voudraient émigrer de ce côté. Dans le premier enthousiasme, beaucoup de familles anglaises et protestantes nous arrivèrent d'Ontario. Bientôt le gouvernement envoya des agents en Russie, et nous eûmes une immigration de Mennonites, et même une centaine de familles de l'Islande.

Menacés d'être envahis par l'élément étranger et protestant, dans ce pays que nous avons été les premiers à défricher, nous nous sommes alors levés, nous les Missionnaires de Manitoba, et ayant notre Archevêque à notre tête, nous avons tenté des efforts pour paralyser ceux du protestantisme. Nous pensions avec une douleur extrême aux reproches d'indifférence que pourraient nous adresser nos successeurs. C'est sous cette impulsion que, dans l'hiver de 1875, notre révérendissime Vicaire m'envoya au Canada pour commencer l'œuvre d'une émigration canadienne française vers Manitoba. Je parcourus certains centres canadiens, dans les Etats-Unis; je parlai de Manitoba, de ses avantages et désavantages, de l'avenir de ce pays pour la colonisation. Le gouvernement canadien, dont j'avais réussi à acquérir les sympathies, approuva notre plan et vota même quelque argent pour aider au transport de nos immigrants. Dans le courant de 1876, cinq cents colons catholiques et français avaient grossi les rangs de nos anciens habitants, les métis. Les choses en étaient là, quand M[gr] TACHÉ, encouragé par nos premiers succès, me confia une seconde fois la mission de continuer le recrutement aux Etats-Unis et au Canada. J'acceptai de grand cœur cette mission, en considérant devant Dieu que c'était un grand devoir pour nous de ne pas laisser tomber ce pays, pour ainsi dire civilisé par les Oblats, entre les mains des protestants. Suivant mes goûts de prédilection, sans doute

j'aurais préféré m'ensevelir auprès de mes chers néophytes de la Saskatchewan, mais obéissant au désir et à l'appel de mon Supérieur, je partis de Saint-Boniface, à la fin du mois de janvier dernier, par la diligence publique, jusqu'à Moorhead, distance de 220 milles de Winnipeg. De Moorhead, par le chemin de fer, j'arrivai à Montréal, après avoir voyagé par un froid très-piquant. Nos bons Pères de Montréal me reçurent avec la charité et la bonté qui les caractérisent. L'hospitalité de leur maison m'était acquise pour tout le temps de ma mission. C'était renouveler à mon égard ce qu'on avait fait l'hiver d'auparavant. Je commençai de suite à m'occuper de mes rapports avec le gouvernement, avec les Compagnies de chemins de fer, et avec nos agents d'immigration dans la république américaine.

Dans mes différentes excursions au milieu des centres canadiens aux Etats-Unis, partout je fus accueilli en Missionnaire et en ami. Les prêtres de ces différentes localités m'offraient l'hospitalité, et étaient heureux de m'aider dans l'accomplissement de mon œuvre. C'est pendant une de ces tournées que je me rendis à New-York, pour rencontrer le cher P. SOULLIER, notre bien-aimé visiteur au Manitoba. Après avoir dit adieu à cet ami vénéré, d'après son avis je me dirigeai vers Washington, où une Société scientifique m'offrait d'imprimer, à ses propres frais, le dictionnaire *adjibway*, ou sauteux, dont je vous ai déjà parlé. N'ayant pu réussir à m'entendre sur les conditions posées par les membres de cette Société, je laissai la capitale des Etats-Unis et je continuai mon œuvre de propagande d'émigration parmi nos Canadiens employés dans les manufactures américaines. Combien il m'était pénible de voir nos braves pères de famille aller sacrifier la jeunesse de leurs enfants dans ces grands moulins où, en peu d'années, on contracte la

terrible maladie de la consomption ! Je tâchais de leur faire comprendre que l'air sain de Manitoba leur serait plus favorable que celui des usines ; que leurs bras vigoureux, en remuant le riche sol de notre Nord-Ouest, se fortifieraient et s'exerceraient à un travail plus rémunérateur que celui auquel ils se livrent dans une sorte d'esclavage, au grand détriment de leur santé et de leur moralité.

Je revins ensuite à Montréal pour organiser les départs des différentes sections de voyageurs. Depuis le mois de mai dernier, six cents à peu près sont partis soit des Etats-Unis, soit de la province de Québec, pour se rendre auprès de leurs compatriotes qui les avaient devancés. Il est vrai qu'un certain nombre sont revenus non satisfaits du pays où ils s'étaient imaginé trouver une fortune toute faite. Ceux-là, certainement, n'appartenaient pas à la phalange de ces braves pionniers, qui comprennent ce que doit faire une nouvelle colonie, et que le sol, quelque riche qu'il soit, demande cependant des sueurs et des fatigues de la part de celui qui réclame de lui une abondante moisson. Ces Canadiens ne ressemblaient pas à nos pères, venus de la vieille France, et qui ont formé la nouvelle au prix de tant de sacrifices.

Mon bien-aimé Père, depuis que nous avons commencé cette œuvre de colonisation, à Manitoba, nous avons éprouvé certainement bien des contrariétés et rencontré bien des obstacles, mais les résultats obtenus jusqu'ici ont de quoi compenser nos peines ; Mgr TACHÉ m'écrit que des paroisses nouvelles se forment, ou bien les nouvelles familles vont s'échelonner le long des rivières, au milieu de nos provinces de métis. Une des grandes épreuves de cette année, ce sont les pluies torrentielles qui n'ont cessé de tomber pendant quelques

semaines. Cette quantité d'eau a causé des dommages aux récoltes dans les terrains bas, ce qui était propre à décourager les nouveaux arrivants. Il va sans dire que l'Archevêque de Saint-Boniface, ainsi que ses dévoués collaborateurs, se sont multipliés pour aider, renseigner, favoriser les immigrants et leur procurer les premiers secours.

Dans quelques jours, je partirai avec deux nouveaux prêtres, un Frère scolastique, des maîtres et des maîtresses d'école et quelques nouveaux colons. Par mes rapports avec les différentes compagnies de chemins de fer et de steamboats, j'ai pu obtenir bien des réductions de passage, fort avantageuses pour ma bourse, qui est loin d'être bien fournie dans ce temps de crise que subit le Canada.

Pendant ces quelques mois passés en Canada, je me suis occupé de l'impression du dictionnaire et de la grammaire de la langue *adjibway* ou sauteuse. Après avoir publié le prospectus et les premières pages, je me suis arrêté, pour attendre les remarques et observations qu'on jugerait devoir me faire (j'entends ceux qui ont étudié cette langue). C'est à Manitoba, pendant les longues soirées de l'hiver, que je continuerai ce grand travail, qui sera loin d'être parfait, mais qui, cependant, sera d'un grand secours aux Missionnaires qui doivent se livrer à l'étude de cette langue.

Mgr Taché m'avait aussi chargé de traiter une autre affaire, non moins importante que celles dont je viens d'entretenir Votre Paternité : procurer au diocèse de Saint-Boniface l'acquisition des Frères de la Doctrine chrétienne. Nos Pères et les autres prêtres sont en trop petit nombre et trop occupés, d'ailleurs, pour que Monseigneur puisse en détacher quelques-uns pour faire les cours dans son collége de Saint-Boniface et la

maîtrise de Winnipeg. Sa Grâce a donc décidé de faire un appel aux bons Frères, qui font tant de bien au Canada. J'ai eu le bonheur de réussir dans cette mission. Le Supérieur général de Paris accepte nos conditions, et nous donnera six Frères, qui se rendront chez nous cet automne ou le printemps prochain. Chez nous, déjà, comme partout ailleurs, l'éducation est le grand cheval de bataille de nos adversaires. Avec eux les écoles, et rien que les écoles. Nous avons une grande lutte à soutenir, et pour n'être pas vaincus il nous faut des hommes pour enseigner, et ces hommes, ce sont ces généreux collaborateurs qui vont aller bientôt prendre la direction des classes au collége de Saint-Boniface et à la maîtrise de Sainte-Marie. Depuis plusieurs années, nous luttons avec succès contre les protestants, pour ce qui est de l'enseignement des jeunes personnes. Deux Communautés de religieuses dévouées leur donnent des soins intelligents, avec un succès que nos antagonistes ne peuvent s'empêcher de reconnaître.

Encore une autre chose, bien-aimé Père, qui ne manquera pas d'exciter l'intérêt que vous nous portez. Aujourd'hui même, je reçois une communication du secrétaire d'Etat, qui m'informe que le traité des Pieds-Noirs aura lieu le 13 septembre prochain, au pied des montagnes Rocheuses, à 8 ou 900 milles de Saint-Boniface. Le gouvernement m'informe en même temps qu'il requiert mes services pour l'acceptation de ce traité, comme interprète et comme l'ami de ces sauvages, afin de leur faire comprendre que le Canada ne veut pas les tromper, mais leur faire du bien. Déjà vous m'avez donné la permission d'accepter cette mission, importante pour nous à bien des points de vue, puisque Sa Grâce présumait votre consentement. Je partirai demain pour Ottawa, où je m'expliquerai d'une

manière claire et précise sur les conditions de cette mission.

Arrivé à Saint-Boniface au commencement d'août, j'en repartirai après quelques jours, avec des chevaux et quelques compagnons, pour me rendre auprès des sauvages, où je rencontrerai le lieutenant-gouverneur qui y sera déjà arrivé sans doute. Ces assemblées de nos tribus sauvages, où l'on fume le grand calumet avec un chef des blancs, sont toujours bien solennelles, et sont un événement bien marquant dans leur histoire. Plus tard, je me ferai un devoir de vous raconter toutes ces choses, mes aventures de voyage, et tout ce que je croirai devoir intéresser mes Frères, qui ont la patience de lire les incorrections de ma plume si mal exercée.

Quand vous recevrez cette lettre, je serai déjà au milieu du grand désert des prairies, respirant à l'aise cet air de mes jeunes années de Missionnaire. Je ne puis m'empêcher de vous avouer que je suis heureux d'avoir une si belle occasion de revoir mes néophytes, et d'embrasser quelques-uns de nos chers Pères, qui travaillent avec tant de zèle au milieu d'eux. Je rencontrerai probablement Mgr GRANDIN. Inutile de dire la consolation fraternelle que nous éprouverons.

Je ne puis terminer, bien-aimé Père, cette longue lettre, sans exprimer mes sentiments de reconnaissance pour toutes les bontés dont nos bons Pères de la province du Canada m'ont comblé pendant mon séjour au milieu d'eux. Le P. ANTOINE, cet aimable Provincial, avait tout mis à ma disposition. La maison où j'ai fait mon plus long séjour a fait tout en son pouvoir pour m'aider dans ma mission et aplanir les difficultés, et aujourd'hui que je me sépare de ces bien-aimés Frères, ils ne veulent rien accepter comme dédommagement, que mes faibles prières pour le succès de leurs grandes œu-

vres en ce pays. C'est bien le cas de répéter : *Ecce quam bonum...*

En terminant, bien-aimé Père général, je vous supplie de nous bénir, de bénir cette mission que le gouvernement vient de me confier auprès de mes chers sauvages. Je crois que les résultats en seront heureux pour nos établissements religieux en ce pays. Ce sera une belle occasion d'agir sur l'esprit des sauvages, qui seront heureux de me revoir et de m'entendre.

En menant à bonne fin ce traité, les autorités d'Ottawa ne manqueront pas d'en rapporter le mérite aux Missionnaires catholiques.

Enfin, je remets toute cette affaire entre les mains du grand régulateur des événements, et sous la protection de Celle dont nous sommes les Oblats et les enfants chéris.

Vous offrant ma respectueuse et filiale affection, je suis heureux de me dire comme toujours,

Votre fils dévoué et reconnaissant,

Alb. LACOMBE, O. M. I.

P. S. 22 juillet. — J'arrive d'Ottawa, où j'ai été m'entendre avec le gouvernement canadien, par rapport à la mission dont il veut me charger auprès des Pieds-Noirs pour la conclusion d'un traité. Le premier ministre, le secrétaire d'Etat et le ministre de l'agriculture, avec lesquels j'ai eu des entretiens, se sont montrés on ne peut plus aimables, et toutes les conditions de ma mission sont conclues par écrit.

Jeudi prochain, fête de sainte Anne, je partirai donc d'ici, aux frais de l'État, pour Manitoba, pour voir S. Gr. Mgr TACHÉ. Après quelques jours, je reviendrai à Moorhead, prendre le chemin de fer, qui me conduira à Bismark sur le Missouri, et de là par les bateaux à vapeur (treize jours) jusqu'à Benton, d'où les chevaux du gou-

vernement me transporteront au fort Mac-Leod (220 milles de Benton), extrémité sud du diocèse de Saint-Albert. C'est aux environs de ce fort que le 13 septembre prochain doit se conclure ce fameux traité entre le terrible enfant du désert et l'homme blanc. Là, je me rencontrerai avec les PP. Scollen et Doucet.

Bien-aimé Père, en ce jour, veuillez prier et faire prier d'une manière particulière pour que je mène à bonne fin, pour la plus grande gloire de notre Foi et l'honneur de notre chère Famille, cette grande affaire pour laquelle je vais travailler avec votre paternelle permission et le plein agrément de mon révérendissime Vicaire.

Bien-aimé Père, je pars avec joie et bonheur. Je ne recule et ne reculerai devant aucune difficulté, fatigues, contrariétés, et je suis trop heureux de faire quelque chose pour ma Congrégation, mes bien-aimés Frères, et surtout ces chers Missionnaires de la Saskatchewan, où sera toujours une grande partie de mes affections. Encore une fois, bénissez-moi de cette bénédiction de votre tendre cœur qui nous aime tant.

A. L., O. M. I.

Au mois d'août dernier, lord Dufferin, gouverneur général du Canada, a visité la ville de Saint-Boniface. Voici, d'après la traduction du *métis*, le discours adressé par Mgr Taché au gouverneur, et la réponse de Son Excellence :

A Son Excellence le comte Dufferin, gouverneur général du Canada.

Qu'il plaise à Votre Excellence,

La visite du représentant immédiat de notre auguste souveraine remplit le peuple de Manitoba d'une vive et sincère

allégresse. Cette joie est partagée par l'Archevêque et le clergé catholique de cette province, qui prient Votre Excellence d'en agréer la faible expression.

Une des missions du clergé, c'est d'instruire le peuple de l'obligation qui incombe à tous d'honorer et respecter l'autorité légitime. Cette mission, nous l'accomplissons, milord ; Votre Excellence n'en doute pas ; nous sommes heureux de joindre l'exemple au précepte.

Votre Excellence n'est point étrangère à l'histoire de notre pays ; elle sait que le clergé catholique s'est rangé parmi les hardis découvreurs qui, les premiers, ont pénétré dans Manitoba et les immenses territoires du Nord ; le même clergé a fait sa large part dans l'œuvre civilisatrice qui a prédisposé les aborigènes de ces contrées, ainsi que les colons, au respect et à l'attachement que tous témoignent à la couronne d'Angleterre.

Vous connaissez trop bien, milord, le peuple du Canada, pour qu'il soit nécessaire de dire que le groupe national auquel nous appartenons se flatte avec raison de ne le céder à aucun autre dans l'accomplissement des devoirs que lui impose sa condition de sujet britannique.

Dans plusieurs circonstances, Votre Excellence a bien voulu reconnaître publiquement ces dispositions. Vos honorables appréciations s'unissent à nos convictions pour dire que le sang qui coule dans nos veines n'est point un obstacle aux sentiments de loyauté qui doivent caractériser tous les sujets de notre bien-aimée souveraine.

Recevez, Excellence, l'assurance du respect, du dévouement et de l'obéissance parfaite qui nous animent envers Son Auguste Majesté la Reine et celui qu'elle a si bien choisi pour la représenter.

Nous vous sommes très-reconnaissants, milord, pour l'honneur que vous nous faites aujourd'hui, et pour l'encouragement que vous avez donné au collége de Saint-Boniface, par l'octroi des médailles d'honneur que les élèves de cette institution doivent à la libéralité de Votre Excellence.

Vous êtes, vous milord, le représentant de l'autorité de la

souveraine, mais je ne vous étonnerai certainement pas en ajoutant que la comtesse est, elle, la représentante des qualités éminentes qui distinguent Sa Gracieuse Majesté comme femme et comme mère. C'est assez dire combien nous apprécions la visite de Votre Excellence. Milady, nous vous prions de vouloir bien, ainsi que votre noble époux, agréer les hommages respectueux de l'archevêque et du clergé de Saint-Boniface.

Son Excellence répondit en anglais ; nous traduisons :

Monseigneur et Messieurs,

Je n'ai pas besoin de vous dire que c'est avec un grand plaisir que je me vois enfin dans les limites de la juridiction de Votre Grâce et dans le voisinage de ces lieux où vous et votre clergé avez, pendant tant d'années, poursuivi votre tâche sacrée.

Votre Grâce, j'en suis persuadé, n'est pas sans savoir combien je sais comprendre et apprécier jusqu'à quel point le clergé catholique du Canada a contribué au progrès de la civilisation depuis le commencement jusqu'aujourd'hui dans toute l'étendue de la puissance de Sa Majesté ; et peut-être n'y a-t-il pas de pays où les travaux des missionnaires catholiques pour la civilisation soient plus remarquables et aient laissé sur le sol une empreinte plus frappante qu'ici, dans Manitoba.

Plus d'une fois avant aujourd'hui ç'a été pour moi un devoir bien doux de rendre témoignage à la constante loyauté et au dévouement que vous et vos Frères avez montrés pour la cause du bon gouvernement et de l'ordre ; les bons sentiments et l'entente patriotique que je vois régner en cette province, prouvent incontestablement l'esprit de charité et de sympathie qui anime Votre Seigneurie ainsi que son clergé envers toutes les classes de vos concitoyens.

Pour moi, personnellement, c'est un grand bonheur de visiter le théâtre des travaux d'un homme pour qui j'entretiens une amitié et une estime aussi sincères que celles que

je ressens pour Votre Grâce, et de voir de mes yeux l'excellent résultat de vos incessants travaux et de votre infatigable abnégation et dévouement aux intérêts de votre troupeau. J'ai confiance que la Providence de Dieu fera en sorte que vos ouailles ainsi que tout le pays aient encore longtemps à bénéficier de votre administration. Permettez-moi d'assurer Votre Grâce et le clergé de votre diocèse que nous sommes, lady Dufferin et moi, profondément reconnaissants pour la bonne et cordiale bienvenue que vous nous avez préparée.

MACKENSIE.

JOURNAL DU R. P. LECORRE.

Le R. P. Lecorre, parti de France en 1870, avec Mgr Clut, a pris part pendant plusieurs années, en qualité de Missionnaire libre, aux travaux de nos Pères dans le vicariat du Mackensie. Au mois de septembre 1875 il fut admis à commencer son noviciat et le 10 septembre 1876, il a eu le bonheur de faire son oblation. Voici en quels termes il rend compte lui-même de cette cérémonie dans une lettre adressée à sa famille:

Dimanche 10 *septembre* 1876. — Alleluia ! Je puis baiser avec amour ma croix d'Oblat ; je puis dire à Marie : « Je suis à vous pour la vie, je ne m'appartiens plus. » C'est vendredi matin, vers trois heures, qu'a eu lieu cette belle et touchante cérémonie de mon oblation. La veille encore, à midi, je pensais qu'il n'y aurait d'autres Pères à y assister que Mgr Clut, qui devait recevoir mes vœux ; mais, par bonheur, une brigade nous a amené, le soir, les RR. PP. Petitot et de Krangué. J'en étais si heureux ! Comme les berges devaient repartir le lendemain, de bon matin, on a dû avancer la cérémonie de deux heures, afin que les Pères pussent y assister.

Voici comment tout s'est passé : A trois heures j'entrais dans la chapelle qui avait été ornée par les sœurs comme aux plus beaux jours de fête et je m'agenouillais au milieu, en face d'une petite table où reposaient la formule d'oblation, le livre des Règles, la croix d'Oblat et le scapulaire de la Congrégation. Monseigneur avait revêtu ses habits pontificaux, assisté des PP. Petitot et de Kragué. On commença par le chant du *Veni Creator;* puis Monseigneur, prenant la parole, s'inspira des souvenirs intimes du passé, disant qu'il m'aimait déjà comme le fidèle compagnon de ses courses et de ses fatigues, mais qu'il allait pouvoir me chérir comme un frère en religion. Il passa en revue, d'une façon touchante, les différents épisodes de nos voyages, entre autres l'expédition d'Alaska ; puis il ajouta qu'il n'avait pas besoin d'appuyer sur le dévouement et le zèle qu'exige la carrière d'Oblat : le passé en était déjà un garant. Ce qui me touchait dans ces paroles de Monseigneur, ce n'étaient pas les louanges accordées à mon courage et à mon passé de Missionnaire ; oh ! je sais que je suis loin de les mériter devant Dieu ; mais c'est que ces paroles venaient du cœur et respiraient tant de bonté que les larmes m'en venaient aux yeux, malgré la bonne contenance que je voulais garder.

Vint le moment de prononcer mes vœux. Voici le texte de la formule :

† Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il. Au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, en présence de la très-sainte-Trinité, de la bienheureuse Vierge Marie, de tous les anges, de tous les saints, de tous mes Frères ici réunis et devant vous, Monseigneur Isidore Clut, Evêque d'Erindel, délégué du Supérieur général, qui me tenez la place de Dieu, moi, Auguste-Louis-Marie Lecorre, promets à Dieu et fais vœu de pauvreté, de chasteté et d'obéissance pour toute ma vie. Je jure et fais

pareillement vœu de persévérer jusqu'à ma mort dans le saint Institut et la Société des Missionnaires Oblats de la Très-Sainte et Immaculée Vierge Marie. Ainsi Dieu me soit en aide. Ainsi soit-il.

« Ensuite Monseigneur a béni ma croix et mon scapulaire d'Oblat qui, avec le livre des Règles, étaient réunis sur un plateau et entourés d'une couronne de fleurs blanches. Ces trois objets bénis m'ayant été donnés, je me suis habillé pour dire la sainte messe durant laquelle on a chanté divers morceaux bien touchants, surtout le cantique d'Oblation : « Mon Dieu, je renonce à la terre, » etc., avec le refrain :

Sacrifice d'amour,
Holocauste sublime, etc.

« Au moment de communier, j'ai renouvelé mes vœux tacitement. La cérémonie s'est terminée par le *Te Deum* et je suis allé recevoir l'accolade fraternelle de Monseigneur, des Pères et des Frères auxquels je suis uni pour la vie et, je l'espère, pour l'éternité. Ah ! si la réception du sous-diaconat est une cérémonie si touchante et si capable d'émouvoir, il me semble qu'une Oblation, qu'une profession religieuse où l'on s'immole totalement, l'est encore bien davantage. Je bénis le bon Dieu de m'avoir appelé là, et vous tous, je vous prie en grâce de m'aider de vos ardentes prières, afin que je sois digne d'une vocation si belle.

« Inutile de vous parler du repas qui suivit. On fêta ce jour du mieux qu'on put ; c'est tout dire. Il n'y eut ni vin ni même de cidre, mais cela n'empêcha pas une franche gaieté de régner parmi les convives. Les PP. Petitot et de Krangué repartirent, immédiatement après le déjeuner, l'un pour son cher Good-Hope et l'autre pour la mission Saint-Raphaël, au fort des Liards.

« Dans le courant de la journée je suis allé bénir les sœurs et les enfants de l'école et j'ai reçu à mon tour mon obédience pour la mission Saint-Joseph, dans mon ancienne et fortunée île d'Orignal. C'est là que j'ai fait mes premières armes comme Missionnaire ; c'est là que je retourne pour y travailler cette fois comme Oblat. Ainsi, je vais me rapprocher de vous d'une soixantaine de lieues! Vive Marie Immaculée ! Quand vous recevrez ce journal, remerciez-la tous avec moi du bonheur qu'elle m'accorde d'être son Oblat. »

En écrivant au T.-R. P. Supérieur général, le lendemain de son oblation, après avoir fait part de ses sentiments de respect pour le chef de la famille religieuse à laquelle il venait de se donner. et de son dévouement pour la Congrégation et les œuvres auxquelles la sainte obéissance voudrait l'employer, le R. P. Lecorre s'exprimait ainsi : « Comme je n'ai plus d'autre famille désormais, mon très-révérend Père, que celle des Oblats, vous me permettrez de vous adresser régulièrement mes notes hebdomadaires, méthode que j'ai toujours suivie pour ma correspondance avec ma famille depuis que je suis dans le nord. Elles n'offriront guère d'intérêt, sans doute, la plupart du temps, mais je sais que vous aimez, comme un bon Père, à être tenu au courant de la vie de vos Missionnaires lointains, et c'est seulement pour répondre à ce désir bien légitime que je vous adresserai mon petit journal. En écrivant quelques mots chaque dimanche, je me trouverai toujours prêt au départ de l'express à remplir l'obligation, bien douce d'ailleurs, de vous faire connaître notre vie. »

Nous commençons aujourd'hui la publication de ce journal et nous avons la confiance que la promesse relatée dans les lignes précédentes sera fidèlement tenue.

JOURNAL HEBDOMADAIRE DU R. P. LECORRE.

17 *septembre* 1876. — La troisième et dernière brigade des berges de la Compagnie est enfin arrivée et nous a amené M. le Doussal, le F. Lecomte et des lettres du lac Labiche. Mgr Clut, d'après ces lettres, devra passer l'hiver à la Providence, et le P. Grouard au lac Labiche, à cause de sa santé, ainsi que l'abbé Jolys amené par lui de Québec. Cela fait une bonne et nombreuse compagnie à Notre-Dame des Victoires... M. Le Doussal va bientôt commencer son noviciat. Je vais pouvoir jouir encore quelques jours de son aimable société, car je ne partirai pour ma nouvelle mission de Saint-Joseph qu'au retour des berges du fort Simpson, c'est-à-dire dans une quinzaine.

24 *septembre*. — On est en pleine récolte d'orge et de patates. Déjà l'orge est toute couchée sur le sol, ç'a été l'œuvre de sept à huit jours. Monseigneur, le F. Scheers et tous ont pris part au travail. Pour ma part, inhabile faucheur, j'ai usé de ma liberté pour faire la guerre aux oies et aux outardes, à quelques *pipes* du bas du fleuve, et j'ai pu apporter ma gerbe, bien plus appétissante encore que l'orge, une gerbe d'une quinzaine de pièces, oies, outardes ou canards.

Après l'orge, les patates, et il y en a long à fouiller, Dieu merci! Il y a cependant bien de quoi effrayer nos nouveaux arrivants. Déjà le F. Lecomte a pris la démarche d'un vieillard de quatre-vingts ans tout cassé d'infirmités. C'est l'effet des barils de patates qu'il s'est offert courageusement à porter dans la cave. Tout le monde est allé aux champs, excepté moi, qui avais l'ordre de ne pas trop malmener un mal de reins qui me tracasse depuis quelque temps. En revanche, je suis plongé dans

les livres de compte et m'en donne toute la journée.

Le F. Boisramé a dû abandonner son ouvrage chéri de la construction de *sa* cathédrale pour aller encore tenter quelque pêche miraculeuse à la Grande-Ile. Il parle déjà de seize mille poissons, comme s'ils étaient suspendus au garde-manger.

1er *octobre.* — La récolte des patates s'est terminée jeudi ; on a atteint le chiffre raisonnable de 1 000 et quelques barils. On ne mourra donc pas de faim à la Providence cette année. Mais il faut calculer qu'il y a près de cinquante bouches à nourrir, en tenant compte des engagés et des orphelins. Nous donnons à chaque engagé, outre la ration de viande ou de poisson, c'est-à-dire la valeur de huit livres, un demi-baril de patates par semaine.

Le F. Lecomte et M. Le Doussal se reposent un peu maintenant ; leur fatigue était au comble. Quant à Mgr Clut, c'est un vrai saint Isidore, infatigable pour le travail des champs.

Me voici à la veille de quitter la Providence. La barque du lac des Esclaves est arrivée ce matin du fort Simpson, et s'apprête à continuer sa route dès demain matin. Mes bagages sont prêts ; le tout n'est pas lourd. Seulement, j'emporte à Saint-Joseph une nouveauté pour la localité : un petit harmonium, qu'ont bien voulu me céder les Sœurs, et un bel Enfant Jésus que je dois aussi à leur bienveillance.

A l'office du soir j'ai fait mes adieux à tout le monde, en m'inspirant de cette parole si douce et si chère à tout Oblat, le testament et le dernier gage de tendresse de Jésus du haut de sa croix : « *Mon fils, voilà ta mère !* » C'est à Marie que j'ai voulu confier en partant toutes ces âmes, que j'ai nourries de la parole de Dieu pendant toute une année.

Le vent qui souffle est bon, mais trop violent pour que la voile le puisse supporter. Espérons que demain il se calmera et nous conduira rapidement au haut du fleuve.

8 *octobre*. — Nous voici *dégradés*, par suite du vent contraire, à l'embouchure d'une rivière qu'on appelle *rivière au Bœuf*. Plus de la moitié du trajet de la Providence à l'île d'Orignal est parcourue, mais non sans des retards et des contre-temps journaliers. Généralement, la traversée du lac se fait en trois ou quatre jours, et voilà huit jours déjà que nous sommes ballottés.

En passant à la rivière au Foin, j'ai salué d'une prière la tombe du pauvre F. Hand. Au fort (mission Sainte-Anne), j'ai entendu les confessions de quelques engagés catholiques, qui ont communié le lendemain matin à ma messe, dite sur une pauvre table boiteuse, dans une véritable étable de Bethléem. Partis de la rivière au Foin, nous avons voyagé à la rame, et nous sommes allés dîner près de la rivière aux Bouleaux. Le dîner était composé invariablement, comme tous nos repas, de viande sèche bouillie et de quelques patates. Le soir, nous campions à la Pointe, où l'un de nos gens tuait un aigle de quatre pieds d'envergure. Ce fut un festin pour la troupe. Déjà ces pauvres gens payaient par de dures privations leur imprévoyance de la veille, alors qu'ils gaspillaient le peu de viande qui leur restait. Ils n'avaient plus d'autres ressources que les quelques oiseaux qu'ils pouvaient abattre. Aussi tout passait au feu, et les entrailles, à peine roussies, étaient dévorées.

Le dimanche, de grand matin, je dis la messe dans la tente. On y assista avec recueillement. Nous vînmes ensuite, à la rame, camper ici, d'où nous ne repartirons pas de sitôt, car c'est le vent nord-est qui souffle, et ce vent persiste ordinairement plusieurs jours. Nous venons

de réciter ensemble le chapelet et de chanter des cantiques, suivis de la prière du soir, à côté de ma tente.

Ma viande sèche est épuisée; mais Alexis Beaulieu, qui est à la fois notre pilote et mon cuisinier, a encore un peu de viande pulvérisée en réserve.

15 *octobre*. — J'ai le bonheur de vous écrire de ma chambrette d'autrefois, de cette douce petite cellule où j'aimais tant à me reposer les premiers jours qui suivirent mon arrivée ici avec Mgr Clut, en février 1871. J'étais alors si fatigué de mes six premiers jours de marche à la raquette et des cinq premières nuits passées dans la neige ! Nous sommes arrivés ici, hier, au lever du soleil. Ainsi, nous avons mis douze jours pour faire un trajet qui s'effectue ordinairement en bien moins de temps. Aussi nos hommes avaient les dents longues en arrivant ici; il y avait près de trois jours qu'ils ne mangeaient rien. Nous avons été éprouvés tout le temps par des vents contraires, et à une journée d'ici nous avons failli être pris par la glace sur un îlot qui ne nous offrait d'autre perspective que celle de mourir de faim. Quand nous l'avons quitté, il ne me restait plus qu'une demi-ration de riz, malgré toute mon économie des jours précédents. J'ai pu admirer le courage et la patience de nos pauvres sauvages en face d'un jeûne prolongé : pas une plainte, pas un murmure déplacé ne sort de leur bouche, malgré la souffrance qui se trahit sur leur visage par la pâleur et l'amaigrissement.

En l'absence du P. Gascon, actuellement au fort Smith, j'ai été accueilli par le bon F. Renault, qui venait de visiter ses rets. J'ai trouvé à côté de la mission une famille Beaulieu installée dans une maisonnette servant autrefois aux engagés de la mission. Le père de famille n'est, dit-on, pas toujours commode pour ses voisins; mais le Missionnaire ne voit dans ces gens-là que de bons catholiques

qui peuvent profiter de sa présence et de son ministère. J'ai chanté la grand'messe en action de grâce de notre arrivée. Tous nos catholiques (*tous* font vingt tout au plus) de la mission et du fort y assistaient. Mon petit Johny est heureux d'avoir aussi son petit coin de chambrette. Il se sent grandi de toute la dimension des quatre pieds carrés de son chez-soi.

22 *octobre*.—L'île d'Orignal, ainsi nommée des élans qui la peuplaient autrefois, n'est séparée du continent que par un petit détroit peu profond. Elle est toute rocailleuse; les pierres à chaux y abondent. C'est un terrain sec, recouvert d'arbustes fruitiers ou à graines de différentes espèces : le poivrier, le framboisier et le groseillier y dominent. En fait d'arbres, il y a plus de trembles que d'épinettes; quelques bouleaux assez grêles s'y trouvent aussi. L'île est entourée d'une ceinture de bois de grève qui suffirait à défrayer la moitié de Paris pendant un hiver. Nous avons trois énormes tas de ce bois près de la mission. Il y a des souches qui mesurent plus de 10 mètres de longueur et jusqu'à 1 mètre d'épaisseur. Tous ces bois proviennent de la débâcle du fleuve : une fois sur le lac, ils abordent où les poussent la vague et le vent.

La mission Saint-Joseph est située tout au bord de l'eau, au fond d'une baie, et compte cinq petits édifices : la maison des Pères, à laquelle touche la chapelle, la cuisine ou appartement de décharge en même temps qu'atelier de menuiserie, le hangar aux ustensiles et aux provisions, et une cabane qui servait autrefois aux engagés de la mission, et où s'abrite actuellement la famille de nos voisins. Le tout, vous le savez, est en bois de longueur cimenté par du mortier et recouvert d'écorce.

Dans la maison d'habitation il y a neuf appartements ; mais, à vrai dire, trois seulement sont de dimension con-

venable, et servent de chapelle, de salle commune et de cuisine. Dans les six autres, il n'y a place que pour un lit et une table. Un vieux poêle en tôle dans la chapelle, un autre en faïence dans la salle commune, et une cheminée dans la cuisine combattent suffisamment le froid le plus rigoureux. Nous avons aussi un grenier où sont cachées nos richesses, c'est-à-dire les quelques marchandises qui nous servent pour des échanges ; puis une cave où sont entassés dans la paille nos quatre-vingt-dix et quelques barils de patates. Dominant toutes ces chétives constructions, dont la principale, la maison des Pères et la chapelle, a failli s'écrouler sous un coup de vent du nord, dominant, dis-je, tout ce petit domaine, œuvre, en grande partie, de Mgr Faraud, s'élève, au bout de deux madriers emboîtant une cloche d'une dizaine de livres, le signe sacré de notre Rédemption, attestant au loin que notre divin Maître a pris possession du lac et des habitants de ses rives. Aussi ce lac ne nous refuse pas les quelques milliers de poissons dont nous avons besoin pour notre hiver, et les habitants sont généralement de bons catholiques qui, par leur ferveur et leur bonne conduite, témoignent assez que la parole de Dieu, au lac des Esclaves, est tombée sur une bonne terre. Ainsi, aujourd'hui, j'ai eu le bonheur de donner la sainte communion à une dizaine de sauvages qui retournent dans les bois. Plusieurs m'ont demandé des scapulaires neufs pour remplacer les leurs déjà usés.

Le F. Renault, voyant la glace s'étendre dans la baie, lors de notre arrivée, avait levé ses rets ; mais, le beau temps étant revenu, je l'ai engagé à en remettre cinq à l'eau. Nous n'avons, à la pente, que 2300 poissons, tant blancs que carpes, truites, inconnus et loches ; je voudrais atteindre le nombre de 2500, pour être sûr de ne pas nous trouver à court cet hiver. Le F. Renault est d'un

dévouement à toute épreuve ; c'est un vrai trésor pour une petite mission comme celle-ci.

29 *octobre*.— Pour venir aux offices, nos paroissiens du fort ont été obligés de faire le long tour de la baie ; car la glace, par un gros coup de vent du nord, est partie au large.

Que je vous dise un mot de nos dimanches. La grand'-messe, qui est tantôt à dix heures, tantôt à onze heures, suivant l'arrivée de nos catholiques, est précédée du chant d'un cantique, que suit une instruction en montagnais. Vient ensuite la grand'messe, où l'on ne chante, en fait de prière liturgique, que le *Kyrie*, le *Gloria* et le *Credo*. Le *Sanctus* et l'*Agnus Dei* sont remplacés par des cantiques montagnais. Dans l'intervalle qui sépare l'office du matin de celui du soir, on mange un morceau. Il faut voir tous nos priants, accroupis dans la salle commune, divisés par groupes de familles, et se partageant quelques morceaux de viande sèche. Sur le poêle, six à sept chaudières à thé se disputent une petite place. Les bonnes mamans parsèment la salle de débris de mousse et de lichen sauvage, qui leur servent à emmaillotter leurs *babys*. Aussi le balai, le lendemain, a une rude corvée à remplir.

L'office du soir se compose du chant d'un cantique à Marie, de la récitation du chapelet, d'une instruction, en français-métis, sur un sujet suivi, puis du salut et des prières de l'archiconfrérie. La prière du soir, en français et en montagnais, clôt les exercices du jour, et chacun se retire chez soi, content et paisible.

C'est mon petit Johny qui fait les fonctions d'acolyte. Il se lève tous les matins à cinq heures, comme nous, balaye la maison, et après la messe se met à l'étude. Le matin je lui fais traduire du français en anglais, et *vice versa ;* le soir, c'est au calcul qu'il s'applique : il en est

aux règles d'intérêt. En guise de récréation, je le mène de temps à autre avec moi, l'espace d'une heure, chasser les perdrix blanches. Nous en avons déjà une cinquantaine en réserve ; c'est un bon supplément de vivres, et mes pauvres dents, qui vont s'ébréchant et tombent de jour en jour, s'en réjouissent fort ; car le régime de la viande sèche, c'est-à-dire du parchemin, bien souvent les met à une dure épreuve.

Le F. RENAULT a entrepris, cette semaine, de *rebousiller* le logis, et s'en est acquitté avec les qualités d'un vrai maçon.

5 *novembre.* — C'est mercredi dernier, belle fête de la Toussaint, que trois de mes compatriotes et recrues, les PP. LE SERREC et DUPIRE, au lac Labiche, et le F. CAROUR à la Providence, ont dû prononcer leurs vœux, les premiers pour la vie et le troisième pour un an. Ce dut être un beau jour pour eux, si j'en juge par la joie qui inonda mon cœur le jour de mon oblation. Oh ! puissions-nous tous, après nous être consacrés tout entiers à Dieu, marcher sur les traces de ceux dont nous contemplons ces jours-ci le triomphe au ciel !

J'ai paré mon humble autel de mon mieux pour la fête, et tout mon petit troupeau s'est approché de la sainte Table. Dès le matin, le Frère et moi avons renouvelé nos vœux devant le saint Sacrement.

Le froid redevient plus intense. Le lac est repris au large par les glaces. Tous ces jours-ci des volées de perdrix viennent nous visiter, et on en tue cinq ou six par jour, presque à la porte. Notre locataire est allé faire un tour de chasse, et a rapporté un gros ours noir qu'il a tué de cinq coups de fusil dans sa tanière.

12 *novembre.* — Rien de saillant à noter cette semaine, rien du moins qui puisse vous offrir quelque intérêt. Nous avons fait faire de la potasse ; c'est notre savon. Les

femmes de ce pays la confectionnent avec de la cendre de peuplier, de la graisse et du sel.

Hier, samedi, un temps épouvantable tourmentait la baie; une poudrerie épaisse et glacée empêchait de faire face cinq minutes au vent sans s'exposer à être gelé. Aujourd'hui, la bourrasque continue avec presque autant de violence. Aussi ne puis-je m'empêcher d'admirer le courage et l'esprit de piété de nos catholiques du fort, de l'avoir affrontée l'espace d'une petite lieue pour venir à la messe. Des tas de neige de 5 à 6 pieds se sont amoncelés le long de la maison. Mais ce que le vent du nord charrie, le vent du sud l'emporte ailleurs.

Nous avons bien ri, le Frère et moi, en voyant l'équipage d'une pauvre vieille qui demeure au fort. Aussitôt les offices terminés, la vieille sauvagesse s'accroupit sur deux planchettes mal jointes qui lui servent de traîneau; elle s'arme d'un bâton, puis, poussant le cri de guerre: *Marche!* elle accompagne cette invitation d'un vigoureux coup sur la maigre échine du chien de derrière. Elle a trois chiens à son morceau de traîne, mais les trois passés à la cuisson ne fourniraient pas une cuillerée de graisse. Les noms valent mieux que les bêtes elles-mêmes. *Drap-Fin* est le nom de l'un d'eux, et c'est ce drap fin que le bâton se charge d'épousseter de temps à autre. Il faut que le tout marche, criant, boitant, grinçant sur la neige. Dans la semaine, les trois coursiers n'auront peut-être pas recueilli un bon repas, tout compté. Cela n'empêche pas qu'ils charrieront leur vieille ici encore jusqu'à ce qu'ils n'en puissent plus.

19 *novembre*. — Deux sauvages viennent d'arriver d'un camp de la rivière et annoncent que l'on ne peut trouver d'orignaux; par suite, la disette la plus complète règne dans le camp. Lorsque les pauvres sauvages viennent à jeûner, gare aux blancs, qui vivent en grande partie de

leur chasse. Ces deux Indiens dont je parle se sont confessés et ont communié avant de repartir.

Pour ménager notre viande sèche, le Frère et moi sommes allés tendre des hameçons sous la glace. Pour chaque ligne il faut creuser dans la glace, qui est déjà très-épaisse, un trou de 3 à 4 décimètres de diamètre, trou qu'il faut refaire à chaque nouvelle visite, car la glace reprend à vue d'œil et s'épaissit d'un bon décimètre par jour. Nous avons tendu dix lignes et dès la première visite nous avons rapporté trois truites pesant de 9 à 10 livres chacune et cinq belles loches de 4 à 5 livres l'une. Plusieurs visites aussi fructueuses fourniront un supplément de vivres. Outre ce poisson, le bon Dieu nous envoie de temps en temps dans l'île des volées de gélinottes ou perdrix blanches. L'autre jour, dans l'espace d'une petite demi-heure, j'en ai descendu huit. Vous voyez que saint Joseph est un bon économe et qu'il fournit bien sa mission.

26 *novembre*. — Me voici aujourd'hui dans une petite maisonnette bâtie par un bon sauvage à l'embouchure de la rivière aux Rochers. Cette rivière se jette dans le lac des Esclaves, au nord-est, à deux bonnes journées de marche de la Providence. Des sauvages de cet endroit arrivés à la mission lundi soir me dirent qu'un homme de leur camp, non baptisé à cause de son refus d'habiter avec sa première femme, se mourait et témoignait un désir bien vif de me voir. Aussitôt me voilà à atteler mes chiens mardi matin et à accompagner ces Indiens jusqu'à leur camp. Quatre traînes marchaient devant la mienne et battaient ainsi le sentier pour mes chiens. Nous longions les bords du lac dans les baies. Avant la halte du soir on prit deux renards au piége, et comme l'un d'eux était gras, on le fit bouillir et on le mangea. C'était la première fois que j'en mangeais, mais ce ne sera pas la dernière,

je l'espère. En réalité, les préjugés en fait de nourriture n'ont pas de plus terrible adversaire que la faim.

Le soir, nous campâmes dans une lisière de saules, sur une litière de saule et en face d'un méchant feu de saule. Le lendemain, tout alla bien jusqu'au soir, le long des îles dont le lac est parsemé dans ces parages. On devait, disait-on, arriver dans la nuit. Mais, encore une fois, l'homme propose et Dieu dispose. Voici qu'il survient une affreuse poudrerie et cet effroyable temps nous surprend en plein lac au milieu d'une grande traverse de près de 6 milles, et la nuit vient s'ajouter à ces embarras. La traîne de Petit-Jean, l'Indien qui me précède, s'arrête un peu pour me donner le temps de changer de place deux de nos chiens. Pendant ce temps les autres continuent à avancer et disparaissent dans l'obscurité de la poudrerie et de la nuit. Quand nous nous remettons en marche, plus de trace du sentier de nos devanciers, et le chien de devant, abasourdi par les tourbillons de neige, ne peut le retrouver. Nous voilà bien anxieux. Je tire un coup de fusil pour avertir que nous sommes en détresse; on ne répond rien. De quel côté est la terre? C'est qu'il n'y a pas à plaisanter. D'une part, l'immensité du lac qui nous offre la mort si nous nous y perdons; d'autre part, coucher sur la glace, enveloppés d'une pareille tempête de neige, c'est s'exposer à se geler tout net, malgré la chaleur des chiens couchés à nos côtés. Nous marchions donc au hasard; cependant, le vent nous dirigeait un peu. D'ailleurs, notre bonne Mère ne veillait-elle pas sur nous? Après trois longues heures d'une marche pénible, nous distinguions enfin une raie sombre devant nous. C'était la terre et le salut. Bientôt Petit-Jean bûchait du bois sec; moi, je cassais des branches de sapin; le petit Johny déblayait une place pour un campement; et à onze heures du soir nous nous réjouis

sions, à l'abri de la bourrasque, devant un bon brasier. Une chose seulement nous chagrinait encore un peu : on avait faim, et de viande sèche ou fraîche, pas le moindre rogaton ; rien que du poisson à chiens, c'est-à-dire pris dans l'été ou les chaleurs d'automne et entamé par les vers. Il fallait cependant apaiser un peu la faim, et tout y passa... Quand nous nous apprêtions à disparaître sous nos couvertures, nous entendîmes les jappements d'un chien à une portée de balle de notre campement. C'étaient nos déserteurs, arrivés avant nous dans le bois, et nos voisins sans s'en douter.

A notre réveil, il faisait grand jour, nous avions trop dormi. Heureusement le terme de notre voyage n'était pas éloigné, et vers une heure nous étions installés dans la maisonnette d'où j'écris ces lignes. C'est un sauvage couteau-jaune, Benjamin Drartlorè, qui l'a bâtie, dans la pensée que le Missionnaire viendrait l'occuper de temps à autre pour visiter ses compatriotes. A côté, s'élèvent cinq loges dont chacune peut contenir un couple de familles. Une table et un lit composent tout l'ameublement de la maison, et quand je dis un lit, vous savez ce que cela signifie dans ces pays, et surtout dans un camp sauvage. Cinq ou six images sont suspendues au mur, toutes juxtaposées, en forme de croix.

Mon hôte, à mon arrivée, commença à s'excuser sur le manque de vivres dans le camp. La chasse au caribou n'avait pas été heureuse, de sorte que j'étais menacé d'avoir les dents longues. N'importe, j'étais venu surtout pour ce pauvre malade qui me demandait, et, sitôt un peu de toilette faite, je me rendis dans sa loge. Il souffrait beaucoup, car il a les reins brisés. Il me demanda le baptême avec instance, me promettant de faire tout ce que je lui dirais ; il reconnaissait sa faute et demandait bien pardon à Dieu. Il se confessa le jour même et le lende-

main je le baptisai. Il avait bien de la peine à prononcer quelques prières, cependant il le faisait de si bon cœur ! Une fois chrétien, vous ne sauriez croire combien il se montra reconnaissant. Pauvre âme ! Elle se sentait si heureuse de l'espérance de voir bientôt ce Dieu si miséricordieux qui l'avait attendue à l'heure suprême, pour la convier à l'éternel bonheur. Jeudi et vendredi, j'ai réuni, matin et soir, tous les sauvages pour la prière et les cantiques, suivis d'une instruction. Hier, j'ai été occupé toute la journée à entendre les confessions, car aux Indiens du camp sont venus se joindre hommes, femmes et enfants d'un autre camp situé à une journée de marche d'ici. J'ai pu célébrer le saint sacrifice vendredi et aujourd'hui. Il fallait entendre nos Peaux-Rouges écorcher le *Gloria*, qu'ils chantaient d'ailleurs aussi juste qu'un chantre de cathédrale. J'ai eu le bonheur d'avoir aujourd'hui trente-six communions. Ce soir on a chanté des cantiques à Marie, récité le chapelet et les prières de l'Archiconfrérie, et la journée s'est terminée par une instruction sur la nécessité du salut. Je viens de visiter une dernière fois mon pauvre malade, et comme ses forces déclinent rapidement, j'ai cru devoir l'administrer avant de partir. J'apprête ma traîne pour repartir demain, de grand matin ; je dois être mardi soir dans ma maison.

J'oubliais un petit incident. Comme il n'y avait pas de vivres du tout, je proposai à mon hôte, tout vieux qu'il est, d'aller faire un tour de chasse. « Tous les jeunes gens rôdent, dit-il, et ils ne trouvent pas de pistes. — Va quand même, prends mon fusil et tu tueras quelque chose. » Le vieux part, plein de confiance, de grand matin, et revient à la tombée du jour, en se traînant plutôt qu'en marchant, mais fier d'avoir deux têtes de gibier dans sa gibecière !

3 *décembre.* — Me voici heureusement de retour dans mon île depuis samedi soir. Dès le lundi de grand matin, nous étions en marche, et, malgré la lenteur des chiens, nous faisions, ce jour-là, plus de la moitié du trajet. J'avais tracé, devant, la direction à suivre pour les chiens, et bien que mes raquettes ne fussent pas pesantes, je n'en pouvais plus, arrivé le soir, vers neuf heures, dans la loge d'un sauvage nommé Pascal, où nous campâmes. Cet Indien, poussé par la disette, était venu, depuis notre passage, s'établir provisoirement sur les bords du lac pour pêcher sous la glace. En échange d'un peu de viande fraîche que j'emportais du camp, il me donna quelques poissons pour mes chiens. Malgré le besoin que nous éprouvions de dormir, nous fûmes troublés presque toute la nuit par les batailles sanglantes et fréquentes que les chiens de la loge et les nôtres vinrent se livrer dans l'intérieur de la loge et jusque sur nos poissons.

Dès trois heures du matin, nous nous remettions en marche pour atteindre Saint-Joseph vers cinq heures du soir. Le vieux Benjamin, qui avait voulu nous reconduire lui-même, avait attendu son arrivée à la mission pour se confesser et communier. Prosterné devant le saint Sacrement, je remerciai le divin Maître d'avoir bien voulu opérer quelque bien par l'intermédiaire de son indigne serviteur, dans ce petit voyage. Basile, fils aîné du vieil Indien, vient d'arriver ce soir, obéissant à l'appel que j'avais fait à sa bonne volonté, pour accompagner le F. Renault à la Providence. Il m'annonce que le malade que j'ai baptisé et administré est mort jeudi dernier : quelle grâce il a obtenue de la miséricorde divine!

Le F. Renault, en mon absence, a continué la pêche à l'hameçon et était tout fier de m'annoncer, à mon retour, la capture de dix-neuf belles truites, dont plusieurs pèsent 18 livres bien comptées. Les perdrix continuent à nous

visiter ; déjà soixante-douze ont été victimes de leur témérité.

10 *décembre.* — Je suis seul depuis mardi matin, par suite du départ du Frère pour la Providence. Basile marche devant la traîne pour tracer aux chiens le chemin dans la neige. A peine à quelques milles d'ici, ils ont dû être terriblement embarrassés par une poudrerie des plus intenses. Pourvu qu'il ne leur soit pas arrivé malheur !

Notre belle fête du 8 décembre s'est passée pieusement. Presque tous nos catholiques ont communié en ce jour de grâces abondantes, et quelques-uns qui étaient absents se sont approchés aujourd'hui de la sainte table.

En moins d'une heure j'ai abattu encore dix perdrix cette semaine, ce qui, ajouté aux autres, donne déjà un total de quatre-vingt-deux depuis mon arrivée. Ce sont là des vivres à bon marché.

14 *décembre.* — L'express vient d'arriver, mon très-révérend Père, et va repartir presque aussitôt. Je vais donc clore ici ce petit journal.

En vous écrivant de cette sorte, peut-être abusé-je de vos moments ; mais vous êtes pour moi un père : vous ne craindrez pas de me le dire ; vos désirs, soyez-en sûr, seront toujours pour moi des volontés.

C'est dans ces sentiments que je suis, mon très-révérend et vénéré Père,

Votre très-humble et dévoué serviteur en N. S. et M. I.

LECORRE, O. M. I.

SAINT-ALBERT.

EXTRAIT DES LETTRES ADRESSÉES AU T.-R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Le R. P. Fafard écrit de Saint-Albert, à la date du 3 octobre 1876 :

... Huit jours après mon ordination, je recevais mon obédience pour aller exercer le saint ministère au milieu d'une population de métis, d'environ 800 âmes, hivernés au lac du Bœuf. Je fus très-content et je remerciai le bon Dieu de vouloir bien m'employer sitôt à l'œuvre sublime du salut des âmes. Sans doute pour m'encourager, Dieu a daigné verser d'abondantes bénédictions sur les débuts de mon ministère. Ce n'était pas sans une certaine appréhension que Mgr Grandin s'était vu contraint de me confier ce travail, et moi-même j'étais loin d'être sans inquiétude à cause de mon inexpérience.

Je venais à peine d'arriver à ma mission, qu'on vint m'appeler auprès d'un vieillard dangereusement malade. Je me hâtai de répondre à l'appel et de lui porter les secours et les consolations de notre sainte religion. Sa joie fut grande en me voyant arriver ; depuis le commencement de sa maladie, il ne cessait de demander à Dieu de ne point mourir sans avoir eu le bonheur d'être visité par un prêtre. Il fit sa confession, malgré de vives douleurs qui lui arrachaient des cris. Je remerciai le Seigneur de m'avoir permis d'arriver à temps pour administrer les derniers sacrements à ce cher malade.

Le lendemain, après la messe, je visitai toute cette population qui m'entourait. Je reçus partout un bon accueil, ces pauvres gens paraissaient si heureux de me voir ! Ils répondirent à l'invitation que je leur fis d'assis-

ter chaque matin à la sainte Messe et chaque soir à la prière. Je profitai de leur réunion pour leur faire chaque jour une instruction qu'ils écoutaient avec la plus grande attention.

Pendant les premiers jours je fis de nombreux baptêmes. J'ai administré ce sacrement à 80 enfants et à 6 adultes, dans le courant de l'hiver et de l'été. Aux approches de la fète de Noël, je pressai tous ceux qui savaient le français de s'approcher des sacrements. Environ 80 répondirent à mon appel et à la messe de minuit j'eus la joie de distribuer la sainte communion à 60 d'entre eux. Que je fus heureux, dans cette sainte nuit, de célébrer la naissance de notre Sauveur au milieu de cette population de métis que j'aimais tant déjà et dans cette modeste et pauvre chapelle qui me rappelait si bien l'étable de Bethléem ! Quelle heureuse coïncidence pour moi de commencer ma carrière de Missionnaire et de sauveur d'âmes cette même nuit où Notre-Seigneur apparut sur la terre pour être le Sauveur du genre humain ! Je n'entendis pas les concerts des anges célébrant la venue du Messie, mais les cantiques de nos bons métis ne m'en remplirent pas moins d'émotion, et j'oubliai dans cette circonstance les cérémonies pompeuses dont cette fête est l'occasion dans nos belles cathédrales.

Les fêtes qui suivirent furent bien sanctifiées. Les démonstrations de joie me parurent cependant excessives ; j'en fis l'observation, et aussitôt on mit fin au repas et aux danses.

Je fus vivement touché, au premier jour de l'an, en voyant tout le monde s'empresser autour de ma petite maison pour me souhaiter la bonne année et me demander ma bénédiction. L'esprit de foi et les bonnes dispositions de ces chers métis me faisaient espérer que je serais bien au milieu d'eux ; je ne me suis pas trompé.

Peu de jours après le commencement de l'année, je suis allé visiter des malades dans deux camps de métis éloignés d'environ 30 milles de la mission. J'en profitai pour leur annoncer le jubilé qui allait être prêché au lac du Bœuf. Le R. P. LESTANC vint me rejoindre, à cet effet, un peu après l'Épiphanie, et aussitôt nous avons commencé ces saints exercices, qui ont duré quinze jours. Nous donnions deux instructions par jour, l'une en cri, par le R. P. LESTANC, et l'autre en français, par moi. A l'exception de deux ou trois personnes, tout le monde a fait son jubilé. On a pu constater avec bonheur le bien extraordinaire opéré par ces saints exercices. Le R. P. Supérieur passa encore quelques jours avec moi et en profita pour aller visiter un autre camp de métis.

Depuis le commencement de janvier jusqu'à Pâques, j'ai fait le catéchisme, le matin, aux enfants, et le soir à un certain nombre de jeunes gens ignorants et à de pauvres sauvages. J'avais cent enfants qui ont assisté régulièrement à ces catéchismes. J'ai dû me livrer avec ardeur à l'étude de la langue crise, car ces enfants ne comprenaient pas le français, et j'ai été assez heureux pour pouvoir entendre les confessions en cette langue, à l'époque des fêtes de Pâques. J'étais seul alors, le R. P. LESTANC m'avait quitté au commencement de mars. Tous nos métis, excepté cinq ou six hommes, ont rempli leur devoir pascal, et le jeudi saint les enfants ont fait leur première communion.

Vers le 15 mai, je quittai le lac du Bœuf, après avoir vainement attendu Mgr GRANDIN qui devait venir confirmer les enfants, et je suivis, dans leurs courses à travers la prairie, pendant tout l'été, une partie des métis qui avaient hiverné à la mission. Chemin faisant, je rencontrai beaucoup de sauvages et de métis qui n'avaient pas vu le prêtre de tout l'hiver. Un grand nombre profitèrent

de ma présence pour faire leurs pâques et leur jubilé. Le travail ne me manqua pas. C'est dans la prairie surtout que ces pauvres gens ont besoin du prêtre ; la vie qu'ils mènent et ces chasses dangereuses les exposent à des périls de toute nature. Chaque jour, je faisais le catéchisme aux enfants, et tous les soirs je réunissais le camp pour la prière et la récitation du chapelet. J'avais aussi la consolation d'avoir toujours quelques auditeurs assidus à ma messe.

J'ai rencontré quelques camps de Cris et de Pieds-Noirs. Hélas ! le nombre de ceux d'entre eux qui mènent une vie véritablement chrétienne est encore bien petit. Il m'a été pénible de constater que le démon a encore tant d'adorateurs dans notre territoire. Un certain nombre sont baptisés, mais leur vie est loin d'être édifiante et ils demeurent attachés encore à beaucoup de leurs anciennes superstitions. Je les ai en vain exhortés à venir assister à mes catéchismes, ils ne pouvaient consentir à se joindre aux métis. Que je serais heureux d'être envoyé au milieu d'eux pour essayer de les arracher à cette cruelle tyrannie du démon !

J'ai eu la consolation de baptiser cet été une femme crise appartenant à la religion protestante. J'étais allé la visiter lorsqu'elle était bien malade. Elle me manifesta le désir d'embrasser notre sainte religion; je l'instruisis pendant quelques jours et, la voyant bien disposée, je l'admis au saint baptême. Elle mourut peu après, fort contente, après avoir reçu les derniers sacrements. Enfin, le 5 septembre, je rentrai à Saint-Albert après une absence de neuf mois. Je vais rester ici jusque vers Noël; Monseigneur tient beaucoup à me garder quelque temps près de lui pour me faire subir mes examens et aussi pour me donner la consolation de jouir des douceurs de la vie de communauté. Je repartirai pour aller hiverner

avec les métis, qui seront dispersés çà et là aux endroits les plus favorables pour la chasse au buffle.

A. FAFARD, O. M. I.

CAFRERIE.

LETTRE DU R. P. GÉRARD AU T.-R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Mission de Sainte-Monique chez les Basutu, 22 novembre 1876.

MON RÉVÉRENDISSIME ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

C'est vers la fin de février de cette année que je quittais Motsi wa M'a Jesu pour me rendre à Natal et surveiller l'impression de deux livres en sisutu. J'étais accompagné d'un jeune chrétien; nous eûmes à traverser quelques grandes rivières à la nage, tantôt sur un paquet de joncs, tantôt nous tenant par une cheville enfoncée dans un tronc d'arbre flottant. Notre voyage, qui se faisait à cheval, dura dix jours; la plupart du temps nous dormîmes à la belle étoile; nous eûmes entre autres une nuit bien humide et froide. La pluie et la nuit nous surprirent dans une des gorges noires et étroites du Drakensberg, sans autre abri que notre couverture et un petit manteau. Nous passâmes la nuit accroupis sur nos talons, appuyant nos têtes sur la selle de nos chevaux, et tâchant de donner ainsi un peu de pente à la pluie pour qu'elle ne nous pénétrât pas entièrement.

Un autre jour nous fûmes plus heureux. Nous reçûmes l'hospitalité chez un bon fermier hollandais qui nous voyait passer près de sa maison vers le déclin du jour. Il était sourd, mais pas muet; sa femme non plus n'était pas muette. A l'aide de mon jeune chrétien mosutu, qui savait le hollandais, nous entretînmes une longue et intéressante conversation. Ce bon fermier ressemblait à ceux de

son pays, tous très-religieux à leur manière et très-hospitaliers; je parle de ceux qui sont nés en Afrique et qu'on appelle *Boers*. Avant le souper, eut lieu la cérémonie traditionnelle du lavement des pieds. Un membre de la famille s'approcha de chacun avec une cuvette d'eau et un essuie-mains. Comme je n'y voyais qu'une pratique d'hospitalité, je laissai faire et je présentai mes pieds. Le lendemain matin, on nous offrit un bon déjeuner et des provisions pour continuer notre voyage. Notre joie fut bien grande lorsque nous arrivâmes sur les hauteurs qui dominent Maritsburg. Quinze années s'étaient écoulées depuis que j'avais quitté cette ville avec Mgr Allard et le F. Bernard, pour aller chez les Basutu; mon guide, qui y avait été plus récemment que moi, me fit apercevoir avec joie et un certain orgueil la croix qui s'élève sur l'église catholique, le couvent et l'école. Quel bonheur de rencontrer d'abord le bon F. Tivenan, que je ne connaissais pas, et qui se jetait à mes pieds, comme les bons Irlandais! Quelle fut mon émotion lorsque je me jetai dans les bras de notre bien-aimé et vénérable Evêque, et puis dans ceux du jeune et si pieux P. de Lacy. Le bonheur de revoir le bon P. Barret, après quinze ans, m'était réservé pour le lendemain, car le Père était allé en mission ce jour-là.

Mon séjour a duré trois mois. Je n'ai pas été oisif; mais j'aurais encore plus et mieux travaillé, si la maison qu'habitait alors Sa Grandeur avait été plus spacieuse. Nous étions à l'étroit et au milieu du tintamarre de deux écoles tapageuses, une de garçons et une de petites filles. Et dans l'intérieur de la maison, il y avait neuf garçons venus du réformatoire de Philipstown. J'ai bien souffert du bruit; je ne savais où me réfugier pour avoir un peu de récollection, si nécessaire pour composer et corriger mon ouvrage. Mais qu'il faisait bon de vivre en communauté avec un si bon Évêque, de si bons Pères et un si bon Frère!

Je me souviendrai toute ma vie de l'esprit de famille qne j'ai remarqué à Maritsburg. Je ne peux non plus passer sous silence l'édification qui m'est venue à Natal des sœurs de la Sainte-Famille. Plusieurs fois, à Maritsburg et à Durban, j'ai eu le bonheur d'être invité à leur adresser la parole et à dire la sainte Messe, ou à donner la bénédiction du très-saint Sacrement. Dieu soit béni, mon bien-aimé Père, de vous avoir donné des enfants aussi dévouées, aussi bonnes religieuses que celles que j'ai vues à Natal et en Basutuland! Heureuses sont-elles d'avoir d'aussi bonnes supérieures! Et cette bonne Mère Cécile, qui nous a quittés dernièrement, quelle belle et sainte âme! Elle aimait tant nos pauvres Basutu. Quelle perte ils ont faite en elle! C'est un grand bonheur pour moi de l'avoir vue pendant quelques jours à Durban, où les œuvres marchent bien et se développent. Tous vos enfants des deux familles sont vraiment dignes de leur vénéré Père. Tous sont à l'œuvre.

Je regagnai le pays de Basutu et quittai Maritsburg le 11 mars, mais c'était pour aller dire adieu à nos chers Pères et Frères, Sœurs et Néophytes de Motsi wa M'a Jesu. Quand on a été, auprès de pauvres sauvages, l'instrument de la grâce divine, il s'établit entre leurs âmes et le Missionnaire des liens indissolubles; c'est pour cela que la séparation est bien dure.

Dans mes peines je concevais une joie intime en voyant que le bon Dieu remettait cette mission entre de meilleures mains que les miennes, celles d'un bon religieux comme le R. P. Lebihan, qui avait quitté la Terre des diamants, après bien des succès apostoliques.

Après une semaine de séjour à Motsi wa M'a Jesu, je partais avec le R. P. Barthélemy pour la nouvelle mission que Monseigneur avait permis d'établir dans le nord-est de Lisutu. Prenant un chemin raccourci, nous partîmes à

cheval, laissant le F. MULLIGAN avec le wagon qui devait apporter nos effets. Mais toutes sortes de mésaventures arrivèrent à ce pauvre wagon. On essaya trois fois de l'amener, chaque fois il lui arrivait malheur ; il tombait toujours dans les fossés, et il fallait rebrousser chemin.

Enfin j'allai le chercher moi-même à la fin de juillet. Je vis bientôt que le mal provenait d'un défaut d'équilibre. La charge étant très-petite, il n'y avait pas assez de lest dans le wagon, et, par les mauvais chemins, la tente le faisait incliner et tomber.

Il est inutile, mon bien-aimé Père, de vous dire que nous avons eu à souffrir, au commencement, du froid et de la faim. Nous en sommes contents; mes chers compagnons ont très-bien supporté toutes ces privations, avec un bon cœur et un bon esprit; cela leur fait honneur assurément.

Nos petites ressources (13 livres) pour fonder une mission et le temps froid de l'hiver ne nous permirent de commencer nos travaux qu'à la fin de juillet. Nous ne pouvions trouver un seul domestique. Nous bâtîmes et nous couvrîmes de chaume une petite maison ronde, nous y entrâmes le jour de l'Assomption. Elle nous fut aussi utile qu'un beau palais.

Après cela nous pûmes louer quelques domestiques, et nous commençâmes la bâtisse de la chapelle. Mais il fallait tout faire; il fallait façonner plus de cinquante mille briques, les cuire, dans un pays où il n'y a pas de bois, chercher l'herbe pour le toit, l'acheter ou la quêter, ici et là, chez les Basutu qui pouvaient en avoir.

Grâce à Dieu, à force d'économies et de démarches, et grâce aussi au concours actif du P. BARTHÉLEMY et du F. MULLIGAN, nous allons avoir une belle petite chapelle en briques cuites, de 60 pieds de long sur 18 de large et 12 de haut. Je dois dire que Mgr JOLIVET a eu la bonté de payer

tout le bois de charpente, les portes, les fenêtres pour cette chapelle et pour une maison de communauté en sus.

La saison des pluies étant survenue, il devint impossible de faire des briques pour la maison de communauté ; nous avons été obligés de bâtir de simples huttes, à peine plus commodes que celles des indigènes. Voilà, mon très-révérend Père, le commencement de la petite mission de Sainte-Monique.

L'emplacement a été désigné par le chef du pays, Molapo, un des premiers fils de Moshweshwe, avec le concours et l'agrément du magistrat de la reine, le major Bell. Mais les limites n'ont pas encore été fixées par le gouverneur, qui est seul le maître absolu du pays. Il ne l'a encore fait pour aucune station. Cependant le petit capitaine de Molapo, avec une assemblée de plus de cent hommes de la localité, convoquée par l'ordre de Molapo, nous a montré un endroit assez vaste pour les jardins, et un autre pour nos maisons d'école et dépendances. L'emplacement est dans un très-beau site. Il s'y trouve trois fontaines abondantes d'une eau très-limpide qui, après avoir arrosé une petite vallée, va se jeter dans une rivière appelée *Khomokhwane* (c'est-à-dire bœuf blanc et noir); celle-ci, à son tour, se déverse dans le grand Calédon, qui forme limite entre le territoire de Basutu et le *Free State*. Nous avons devant nous, d'un côté, une immense plaine qui a bien 10 milles de large. Ce sont de magnifiques pâturages. Il y a des villages espacés dans ces plaines, mais ils sont plus nombreux sur les bords du Khomokhwane et du grand Calédon. A trois quarts d'heure de notre emplacement, il y a aussi une montagne appelée *Tsïkwane*, et dans ses plis une population considérable. A une heure de distance, sur l'autre rive du Calédon, se trouve un petit village boer, qui fait le commerce dans le pays de Ba-

sutu. Nous avons là quelques catholiques irlandais qui viennent à la messe le dimanche.

Comme je l'ai déjà dit, le chef de ce pays est Molapo. C'est celui des fils de Moshweshwe qui vit le plus à l'européenne, ou même qui se rapproche le plus des monarques orientaux. Il vit dans une très-grande opulence, il a fait bâtir deux magnifiques maisons avec vérandas. Elles sont bien meublées ; l'une d'elles est pour les Européens, et l'autre est un sérail. Au commencement, ce chef nous semblait froid et un peu hautain. Maintenant qu'il nous connaît un peu mieux, il a bien changé. Il me reçoit très-convenablement chaque fois que je lui fais une visite. Le magistrat est un gentilhomme qui a été major dans l'armée anglaise. Il parle français, a visité l'Italie, Rome, a assisté à la messe pontificale de Pie IX, etc.; il est bien bon pour nous. Quand nous demandâmes une station à Molapo, il en référa, comme de juste, au major, lui demandant en même temps ce qu'il pensait de Ba Roma ; le major lui fit répondre : « Tout ce que je sais des Romains est bon, recevez-les. » Sa femme est aussi d'une grande bonté pour nous ; elle a été élevée au couvent de Graham's Town, et elle n'en parle qu'avec de grands éloges.

Pour les dispositions des Basutu dans cette localité, nous ne pouvons pas encore en bien juger. Je crois qu'elles ne sont pas hostiles. On sait partout que les Romains sont restés fidèles à leur poste pendant la guerre, qu'ils consolaient et nourrissaient même leur grand roi. On sait encore que Moshweshwe venait assister à nos fêtes, etc. Un des chants patriotiques qui disent les exploits de Moshweshwe a été composé à Motsi wa M'a Jesu par les RR. PP. Hidien et Lebihan. Beaucoup de Basutu ont déjà demandé de placer leurs fils à notre école.

Oui, mon bien-aimé Père, nous allons donc bientôt descendre dans l'arène. C'est là que nous attend le prince

des ténèbres. Son fort armé s'est obstinément défendu dans ces pauvres tribus sauvages et païennes. Il vient encore d'ajouter à ce fort un contre-fort, celui de l'hérésie : à peu de distance, il y a une mission protestante calviniste, et les ritualistes viennent d'en établir une autre.

Nous avons cependant confiance en Dieu, en notre Immaculée Mère et en sainte Monique, notre patronne.

Vous prierez bien pour nous, mon bien-aimé Père, afin que le bon Dieu agisse avec nous, non pas selon nos péchés, mais selon la multitude infinie de sa miséricorde. Ayez l'extrême bonté de recommander cette mission et vos enfants à nos bons Pères gardiens du sanctuaire du Cœur sacré de Jésus, à Montmartre.

J'ose, mon très-révérend Père, recommander cette œuvre aussi à la sagesse de votre conseil. Une pensée pénible nous préoccupe, c'est le manque de moyens matériels suffisants. Nous allons tout petitement dans notre entreprise, faute d'argent. Et cependant nous aurons bien d'autres bâtisses à faire pour répondre au besoin et au désir des chefs. Nos œuvres sont sur un bon pied, à Natal et à Bloemfontein, rien n'y a été épargné. Puissions-nous bientôt en dire autant de nos établissements dans le Basutuland !

Enfin nous espérons beaucoup de la visite prochaine de Monseigneur. Il verra par lui-même ce qu'il y aura de mieux à faire. Mes chers compagnons sont le R. P. Barthélemy et le F. Mulligan.

Le P. Barthélemy souffre encore souvent de maux de tête. Le F. Mulligan a très-bonne santé ; ils me prient, tous les deux, de vous présenter leurs hommages très-respectueux.

Je ne tarderai pas d'écrire de nouveau à Votre Paternité.

Maintenant, mon révérendissime et bien-aimé Père, je me recommande instamment à vos bonnes prières et saints sacrifices.

Recevez l'expression des sentiments d'affection et de reconnaissance avec lesquels j'ai le bonheur d'être, de Votre Paternité, le très-humble et obéissant fils en Notre-Seigneur et Marie Immaculée.

J. GÉRARD, O. M. I.

MAISONS DE FRANCE

MAISON DE SAINT-JEAN D'AUTUN.

Autun, le 19 septembre 1877.

Mon Révérend Père,

Je vous envoie le rapport des travaux faits par les Pères de la maison de Saint-Jean, à Autun. Après deux années de Jubilé, pendant lesquelles nous avions été continuellement occupés, nous avions bien droit à un peu de repos, mais la divine Providence en a décidé autrement. Le temps qui s'est écoulé depuis le mois d'octobre 1876 jusqu'au mois de septembre 1877 a été bien employé.

Le premier travail qui se présente dans l'ordre chronologique est la retraite des élèves du petit séminaire de Plombières, dans le diocèse de Dijon. Elle a été prêchée par le Père Supérieur. Cette maison est sous la direction d'un ancien professeur du grand séminaire qui jouit d'une réputation de sainteté et qui la mérite bien. Il est secondé dans son œuvre par un corps de professeurs à la hauteur de la position.

Aussi le travail, le recueillement, la piété habitent cette maison, qui ne renferme à peu près que des aspirants au sacerdoce. Cette retraite n'offrait donc aucune difficulté; il n'y avait qu'à se présenter pour faire le bien. Aussi le jour de la Toussaint, ces deux cent cinquante jeunes gens s'approchaient de la table eucharistique, avec la plus grande piété. Le soir, après la

Consécration à la sainte Vierge, il y avait réunion des grands et des petits élèves dans le même réfectoire, et le souper terminé, le premier en excellence de la classe de rhétorique venait au nom de tous ses condisciples remercier le Prédicateur en termes les plus choisis.

Pendant l'Avent, les Pères ont donné trois missions. La première à Jouvençon, paroisse de 694 habitants, dans le canton de Cuisery. Elle a été prêchée par le R. P. Bermès, de la maison de Saint-Andelain, que le R. P. supérieur avait bien voulu envoyer à notre secours, et le R. P. Pays, de la maison de Saint-Jean. Elle a parfaitement réussi, malgré les obstacles venus d'où on n'aurait pas dû les attendre. Il n'y a eu ni chants ni cérémonies, d'après la défense du Curé. Cela n'a pas empêché que la paroisse tout entière, à part quelques hommes, n'ait répondu à l'appel des Missionnaires.

La mission de Damrey, près Verdun, a eu un résultat qui a étonné tout le monde. Elle a été donnée par le R. P. Cleach. L'administration diocésaine, M. le Curé lui-même, pensaient qu'il n'y avait rien à faire, et tous ont été agréablement surpris quand ils ont su que la presque totalité des femmes et l'immense majorité des hommes avaient rempli leurs devoirs.

Mission de Tannay, dans la Côte-d'Or, prêchée par le Père Supérieur. — Cette petite paroisse de cinq cents âmes est située dans le canton de Mirebeau, l'un des plus mauvais de la Bourgogne. Grâce au zèle d'un ancien Curé, la population de Tannay s'était assez bien conservée et avait encore des habitudes religieuses. Mais l'absence d'un Curé résidant, pendant deux ans, avait été l'occasion d'une grande indifférence. Le Curé actuel, jeune prêtre plein d'ardeur, aidé par une famille bourgeoise de l'endroit, a fait donner cette mission, qui a eu certainement un magnifique résultat.

Pendant trois semaines, hommes et femmes sont venus régulièrement tous les soirs à l'instruction. Les chants, grâce au concours bienveillant d'un jeune instituteur qui touchait l'harmonium et à un chœur de jeunes gens et de jeunes personnes, ont été entraînants. Aussi, le jour de Noël, les bons habitants de cette petite paroisse, moins quelques hommes, venaient, à la messe de minuit, recevoir l'Enfant-Dieu dans leurs cœurs purifiés.

A la fin de janvier 1877, les quatre Missionnaires de Saint-Jean se remettaient en route pour les missions du Carême. Quatre paroisses ont été évangélisées durant ce temps. Voici un article qui a paru dans *la Semaine religieuse* d'Autun, sur la mission prêchée dans l'une de ces paroisses :

« Dimanche dernier, 25 février, on célébrait à la Chapelle-Saint-Sauveur la clôture d'une mission, donnée par les Pères Oblats (les PP. Supérieur et GILLET). Il serait difficile de dépeindre le pieux enthousiasme avec lequel les habitants de cette paroisse avaient accueilli l'annonce d'une mission ; il serait plus difficile encore de dire avec quel empressement ils se sont rendus aux instructions, pendant trois semaines. Ni l'éloignement de la plupart des hameaux, ni le temps, bien mauvais très-souvent, n'ont pu les arrêter. Rien aussi n'était édifiant comme la religieuse attention de tous ces pieux fidèles à écouter la parole de Dieu. Il n'était pas rare de les voir, au sortir d'un exercice, retourner dans leurs demeures en silence et profondément pénétrés. Ils ne recevaient pas en vain la grâce de Dieu, selon l'exhortation du grand Apôtre. Les hommes qui, dans cette paroisse, ne rougissent point d'être chrétiens, ont tenu à honneur d'assister aux instructions de la mission. Le premier magistrat a donné lui-même l'exemple de l'assiduité aux exercices ; on l'a vu également concourir avec zèle à la

décoration de l'église, pour les diverses cérémonies.

La communion générale des hommes a été surtout très-édifiante. On les a vus, ces chrétiens, vraiment dignes de ce nom, se présenter à la sainte Table au nombre de cinq cents. Les personnes qui ont pu être témoins de ce spectacle touchant ont été émues jusqu'aux larmes ; elles en garderont un immortel souvenir.

Il ne faut pas être surpris de cette manifestation extraordinaire de foi et de piété dans la paroisse de la Chapelle-Saint-Sauveur. Tous ceux qui connaissent cette population savent combien elle est attachée à ses principes religieux. Il y a peu de pays qui aient aussi bien conservé les mœurs patriarcales, les bonnes habitudes d'autrefois; il y en a peu qui soient demeurés si constamment fidèles à la pieuse coutume de faire, en commun et sous la présidence du chef de la maison, les prières du matin et du soir. C'est que la Chapelle compte parmi ses habitants de bons pères, de bonnes mères de famille; c'est que surtout elle a à sa tête, depuis vingt ans, un de ces prêtres au cœur apostolique, un de ces prêtres vertueux et dévoués qui rendent tant de services à la cause de Dieu et des âmes. Ce vénérable pasteur a su conserver à ses chers paroissiens les bonnes traditions et la foi ardente de leurs pères; eux, à leur tour, lui conservent leur respectueuse et entière soumission, leur amour filial et leur tendre reconnaissance. Tous ensemble, ils ne forment qu'un vœu : « Le garder longtemps encore au milieu d'eux. »

Pendant que les PP. Supérieur et Gillet donnaient la mission dans cette paroisse, les Pères Cleach et Pays prêchaient à Bruailles, paroisse de mille cent soixante-quinze âmes, dans le canton de Louhans. Le mauvais temps presque continuel, le mauvais état des

chemins, l'éloignement des habitations n'ont pas empêché ces braves gens de se rendre chaque soir à l'église. M. le Curé s'est montré d'un empressement et d'une bonne volonté admirables à seconder les Missionnaires pour le chant et les cérémonies. Le résultat final a été aussi on ne peut plus consolant. Toutes les femmes et à peu près tous les hommes se sont approchés des sacrements.

Le troisième dimanche de Carême, les PP. Cleach et Pays commençaient la mission de Saint-Bonnet-de-Joux, chef-lieu de canton de 1 573 âmes.

Voici ce que M. le Curé de cette paroisse écrivait au Père Supérieur :

Mon révérend Père,

J'aurais dû être plus empressé à vous exprimer mes remercîments, pour les deux excellents Missionnaires que vous avez envoyés à Saint-Bonnet-de-Joux, et pour le bien qu'ils ont fait à mon troupeau. Mais si mes actions de grâces arrivent un peu tardivement, elles n'en sont pas moins sincères et cordiales, je vous l'assure.

Les RR. PP. Cleach et Pays sont bien des hommes apostoliques tels que je pouvais et devais les désirer pour ma paroisse. Si la terre que je cultive eût été moins ingrate ou mieux préparée, leur zèle infatigable aurait certainement obtenu le succès dont ils sont dignes et capables. Toutefois, vu tous les obstacles diaboliques que l'*inimicus homo* leur a suscités, ils ont opéré, avec l'aide d'en haut, un nombre de retours qui a dépassé mes espérances ; sans parler de la commotion salutaire qu'ils ont imprimée jusque dans les rangs de la libre pensée.

Les calculs auxquels je me suis livré depuis leur départ m'ont révélé que toutes les femmes, cinq exceptées, avaient répondu à leur appel ; et que trois cent quatre-

vingts hommes et jeunes gens avaient agi de même ; défalcation faite des nombreux jeunes gens qui sont absents du pays et qui, par suite de leur éloignement, rendent la population masculine de beaucoup inférieure à la gent féminine, le chiffre des récalcitrants ou impénitents se serait élevé à soixante-quinze ou quatre-vingts; et sur ce chiffre, quarante au moins auraient rempli leur devoir de chrétien, s'ils n'eussent été les victimes ou les jouets de l'Internationale ou de la Franc-Maçonnerie.

Quoi qu'il en soit, il fallait que vos Révérends et dignes Pères eussent porté de rudes coups dans le camp ennemi, pour provoquer le cri, expression de lamentables regrets, qui fut entendu le soir du lundi de Pâques, au moment de l'illumination splendide faite en l'honneur de Notre-Dame de Lourdes. « C'est à n'y pas croire... Comment deux hommes, deux étrangers, ont-ils pu, en si peu de temps, changer de la sorte l'esprit et les allures de notre pays?» Ces paroles, prononcées dans l'ombre par quelques voix sinistres et discordantes, ont été soigneusement recueillies par des témoins auriculaires dont les affirmations ne sauraient être contestées. Vous y verrez comme moi, mon Révérend Père, un magnifique éloge à l'adresse de vos dignes collaborateurs. Les sacrements plus fréquentés, les exercices du mois de Marie attirant aussi une affluence plus considérable à l'église, ou provoquant la prière commune dans la plupart des familles éloignées de l'église, nous indiquent quelques-uns des salutaires effets de la mission.

Il me reste à vous demander, mon révérend Père, le secours de vos bonnes prières, pour la persévérance de l'œuvre commencée ou restaurée, et daignez agréer et faire agréer aux dignes Pères Cleach et Pays l'hommage de ma reconnaissance et le profond respect, avec

lequel j'ai l'honneur d'être, mon révérend Père, votre tout dévoué confrère et serviteur,

MONNOT,
Curé de Saint-Bonnet Joux.

Le quatrième dimanche de carême, les PP. Supérieur et GILLET commençaient la mission de Rigny-sur-Arroux, paroisse de 1161 âmes, dans le canton de Gueugnon. Deux familles nobles exercent une grande influence sur la population rurale, par les bons exemples qu'elles donnent et par leurs aumônes considérables. Aussi il n'y avait de difficulté réelle que pour les habitants du bourg. Dès le jour de notre arrivée, M. le Curé nous dit : « Si vous pouvez ramener cette partie de mes paroissiens, vous pourrez vous flatter d'avoir parfaitement réussi dans votre mission. » Avec la grâce de Dieu, c'est ce qui est arrivé. Et le samedi saint, un vieillard, le seul qui restât, et qui disait ne s'être pas confessé depuis quarante ans, allait trouver son Curé dans sa chambre pour se confesser. Le jour de Pâques, il s'approchait de la sainte table. Le succès a été complet : quatre cents femmes et un peu plus de trois cents hommes, se sont approchés des Sacrements. Le soir, nous terminions nos exercices par la bénédiction d'une magnifique croix en pierre, érigée sur la place publique.

Dès le mardi de Pâques, nous recommencions des retraites dans trois paroisses différentes; nous les avons terminées avec le temps pascal, c'est-à-dire le dimanche du Bon-Pasteur.

Depuis ce moment, nous avons prêché deux neuvaines, deux retours de mission, deux retraites de religieuses et sept retraites de première communion.

Pendant que nous nous livrions aux travaux des missions, les deux Pères restés à la maison avaient aussi un ministère bien actif. Le R. P. BERNARD, chargé d'une pa-

roisse de plus de 1 800 âmes, se sacrifie, avec un zèle digne de tout éloge, à cette population si peu reconnaissante. Le R. P. Bonnemaison lui prête secours, tout en s'occupant de l'œuvre militaire. Il vous dira lui-même ce qu'est cette œuvre et quels excellents résultats elle a préparés.

Puissent ces quelques détails intéresser nos Pères des missions étrangères ! Ils sont bien pâles à côté du bien qu'ils font dans les diverses contrées où l'obéissance les a envoyés. Maintenant, mon révérend Père, il me reste à vous remercier de l'accueil que vous avez bien voulu faire aux quelques lignes que je vous ai écrites chaque année sur les travaux des Missionnaires de Saint-Jean. C'est probablement la dernière fois que j'ai le plaisir de m'entretenir avec vous; car me voici arrivé à la fin de mon triennat, et j'ai supplié mes supérieurs de m'enlever un fardeau bien au-dessus de mes forces. Dans quelque position que je serve la Congrégation, vous pourrez toujours compter sur mon affection fraternelle et mon entier dévouement.

M.-J. Royer, o. m. i.

MAISON DE TALENCE.

Autun (Saint-Jean), le 25 septembre 1877.

Mon révérend et bien cher Père,

Il y a près de deux ans que je ne vous ai pas envoyé le compte rendu des travaux de la maison de Talence; le peu de goût que j'ai à répéter à peu près les mêmes choses est le seul motif qui m'ait empêché, l'an dernier, de le faire : il n'y a dans le *Codex historicus* rien qui puisse

intéresser d'une manière spéciale ou offrir un nouvel aperçu.

Les missions dans le diocèse de Bordeaux sont toujours comme autrefois : on arrive dans une paroisse ; la première semaine on fait quelques exercices, la retraite des enfants et la visite à domicile ; on reçoit à peu près partout un bon accueil et de belles promesses ; la liste des confirmants se remplit ; il y en a de quinze, vingt et trente ans, même plus, car généralement il y a des retardataires, et il y a des paroisses qui n'ont pas eu l'honneur de la visite épiscopale depuis dix, quinze et même vingt ans. L'auditoire se forme, les conférences surtout attirent, les chants et les cérémonies ont de l'entrain. Les quatre semaines réglementaires s'écoulent ainsi rapidement ; le moment de la clôture arrive, de grands préparatifs se font, l'enthousiasme se propage : communion, confirmation, clôture, c'est admirable. La mission terminée depuis peu de temps, si on rencontre M. le curé ou s'il écrit parfois, il veut bien nous dire que l'œuvre a fait du bien ; le plus souvent il dit avec désolation : *Hélas! c'est comme auparavant!* Charmant pays, peuple aimable ; ce serait parfait s'il y avait plus de fond et de persévérance.

Pendant l'année 1875-76, les travaux ont été importants, nombreux et presque incessants : c'était la fin du jubilé. MM. les curés se hâtaient de profiter du mouvement salutaire qui se produisait dans les esprits et les cœurs. Dire ce que chaque Père a fait, les succès qu'il a obtenus dans chacune de ses œuvres, ce serait m'exposer à offenser la modestie des missionnaires ; je vais seulement donner par ordre de date la liste des missions et des autres œuvres, presque toutes dans le diocèse de Bordeaux.

En 1875, nous avons prêché, au mois d'octobre, la mission à Cadaujac, Saint-Trélody, Soussans et au

Temple; au mois de novembre, à Pugnac, Villenave-d'Ornon, Saint-Delphin et Cissac; au mois de décembre, à Lugon, Saint-Michel-la-Rivière, Arès et Coutras; en 1876, en janvier, à Saint-Genés de Blaye, Cartelègue, Margueron et Pardaillan : cette dernière paroisse est du diocèse d'Agen.

Pendant le carême et après Pâques, nous avons prêché la mission à Gauriac, Lafosse, Nérigeau et Saint-Germain du Puche; la station quadragésimale à Lesparre, la retraite pascale à Bourg, et une retraite pascale à Auriac, diocèse d'Agen.

Le mois de février ne peut guère être employé aux missions dans le Bordelais : c'est le temps du carnaval; vouloir lutter contre l'entraînement au plaisir, c'est s'exposer à de graves inconvénients; la communauté de Talence profite de ce moment pour faire sa retraite annuelle.

Dans le cours de l'été, nous avons prêché le mois de Marie dans la chapelle de Saint-Pierre et à la paroisse, deux retraites de première communion, une octave et une neuvaine dans l'église de Notre-Dame d'Arcachon; des retraites aux orphelins de Saint-Joseph, aux Pénitentes de la Miséricorde à Libourne, aux Orphelines et dans un autre établissement à Rennes; celle de Notre-Dame des Sept-Douleurs à Talence; les retraites des religieuses de la Sainte-Famille à Saint-Pierre, au Sablonnat, aux communautés de la Sainte-Famille à Versailles, à Saint-Mandé, à la rue du Faubourg-Saint-Honoré et à la rue de Clichy à Paris.

Joignez à cela un retour de mission à Gauriac, le service paroissial pendant un mois à Cadaujac, plus longtemps encore à Gradignan, le service de la chapelle de Montmartre pour remplacer le R. P. Provincial pendant ses visites, un grand nombre de sermons d'adoration et

de circonstance, et vous aurez le travail des quatre Pères missionnaires de la maison de Talence, pour une année.

Je ne vous parle pas du ministère de la paroisse de Talence; je ne suis pas assez au courant de ce qui s'y passe, étant très-souvent absent de la maison; comme c'est l'œuvre spéciale du R. P. Ramadier, je pense qu'il vous adressera lui-même un rapport sur cette œuvre importante.

L'année 1876-1877 est loin d'être aussi féconde en travaux et en œuvres que l'année précédente. Les demandes ont été moins nombreuses, et, du reste, les forces des Missionnaires n'y auraient pas résisté. La divine Providence me procura à cette époque la consolation de revoir ce lieu mille fois béni de mon noviciat; je n'y étais pas revenu depuis que je m'y étais formé à la vie religieuse sous l'apostolique et paternelle direction du R. P. Vincens, qui cumulait alors les fonctions de Supérieur et de Maître des novices. Invité à donner la retraite à la communauté des Pères et des Frères, si je n'avais considéré que mon insuffisance, assurément j'aurais décliné l'honneur qu'on me faisait; mais mon cœur désirait depuis longtemps voir la nouvelle église et revoir la maison et les coteaux de l'Osier; j'ai accepté comme une bonne fortune l'offre que me faisait le R. P. Provincial du Midi par l'entremise du R. P. Supérieur; et les quelques jours passés près du cher sanctuaire, en la compagnie de nos Pères et Frères, ont été pour moi des jours d'ineffable bonheur.

Du mois d'octobre à la fin du mois de janvier, il n'y a eu que la retraite dont je viens de parler, les missions de Martillac, Cavignac, Lapouyade et Tisac, un retour de mission à Margueron, la retraite paroissiale à Nérac et à la Teste, les retraites des Sœurs de Martillac et des Frères des écoles chrétiennes au noviciat de Talence.

Pendant le carême et après Pâques, la station quadragésimale à Langon et à Cadillac, la mission à Saint-Trélody et à Ordonac, la retraite pascale à Salles et à Auriac.

Depuis le mois de mai jusqu'à mon départ, au commencement de septembre, nous avons prêché le mois de Marie de Talence, des retraites de première communion, comme à l'ordinaire, et la retraite de fin d'année des élèves des Dames du Sacré-Cœur de Bordeaux ; quelques adorations et sermons de circonstance. Enfin, nous avons fait le service de la paroisse de Plassac pendant cinq semaines. Il y a eu dans ce ministère quelque chose de bien consolant pour le cœur du Missionnaire, c'est la préparation à la première communion de treize grands jeunes gens et d'un homme marié.

La paroisse tout entière s'est intéressée à cette œuvre, et le jour de la première Communion, qui était le jour de la seconde Fête-Dieu, un grand nombre de personnes ont voulu les accompagner, ainsi que les parents, à la sainte table.

Je termine en signalant un événement qui a fait échouer notre plan de campagne sur plusieurs points. En prêchant une adoration à Cavignac, le P. COSTE se sentit fatigué. Il revint aussitôt à Talence, et le médecin déclara qu'il était menacé d'une maladie grave, une pleurésie qui datait sans doute de plusieurs mois. On eut recours aux remèdes les plus efficaces; les Sœurs de Saint-Pierre et une Sœur de l'Espérance lui ont donné les soins les plus assidus et les plus intelligents ; malgré cela, le Père a dû garder la chambre pendant deux mois et demi ; la convalescence aussi a été longue. Nous espérons que les forces seront rendues à ce vaillant et jusqu'alors infatigable ouvrier ; puisse-t-il encore longtemps travailler au salut des âmes !

Je ne vous dis rien des PP. Pouliquen et Mage et du F. Antoine. Nous les avons accueillis comme une bénédiction pour la maison, nous les avons soignés de notre mieux ; hélas ! nous n'avons pas pu les sauver et les garder à la Congrégation.

Veuillez agréer, mon révérend et bien cher Père, l'assurance de mes sentiments respectueux et dévoués.

Marchal, o. m. i.

REVUE DES SANCTUAIRES ET PÈLERINAGES

NOTRE-DAME DE TALENCE.

Nous extrayons des notes historiques communiquées par le R. P. Marchal, ancien Supérieur de Talence, la mention des principaux pèlerinages bordelais faits au sanctuaire pendant le mois de mai 1877 :

« C'est M. l'abbé Raymond, curé de la cathédrale, le plus connu et le plus sympathique organisateur de nos pèlerinages, qui a inauguré nos fêtes du mois de Marie. Il a même devancé de quelques jours la date officielle. La congrégation des Enfants de Marie, l'orphelinat des sœurs de Saint-Projet et quelques paroissiens s'étaient rangés autour du pasteur. Dans son allocution M. le Curé a rappelé les nombreux pèlerinages de sa jeunesse lévitique et de sa vie sacerdotale, et il a établi que bien des âmes doivent à leurs pèlerinages à Talence les principes de la piété qui les distingue.

« Le 1er mai l'église de Talence n'a pas désempli. La congrégation de Saint-André a surtout contribué à l'éclat de cette journée. L'élite de la paroisse était là réunie. M. le Curé, dans son allocution, a dit : « Mes enfants, comme Abel offrait à Dieu ce qu'il avait de meilleur, je suis heureux, en ce premier jour du mois de Marie, d'offrir à la sainte Vierge ce que j'ai de plus précieux dans ma paroisse, la réunion des âmes les plus chrétiennes. » Les chants ont été fort bien exécutés ; pendant ce temps deux Pères bénissaient les petits enfants ame-

nés de partout; ce pieux labeur a duré toute la matinée et ne s'est terminé que vers midi.

« Le lendemain, dès cinq heures et demie, les directeurs et élèves du grand séminaire de Bordeaux faisaient retentir le sanctuaire de leurs chants admirables. A peine les lévites sont-ils partis que les abords de l'église sont envahis par des voitures d'où sortent de nombreuses phalanges de dames et de religieuses ; ce sont les enfants de Marie, anciennes élèves du pensionnat des dames de la Réunion ; M. Petit, chanoine secrétaire, préside ce pèlerinage.

« Le jour suivant, qui était un jeudi, a eu lieu le pèlerinage des enfants de toutes les psalettes de Bordeaux sous la direction des frères des Écoles chrétiennes. C'est dire que la musique a été bonne ; nous avons entendu une intéressante allocution de M. l'abbé Galibert, curé de Sainte-Croix de Bordeaux.

« Pendant ce temps de nombreux groupes de religieuses et de jeunes personnes se formaient au dehors pour venir prendre dans l'église les places laissées vides par le départ du premier pèlerinage. C'étaient des sœurs déléguées par toutes les branches de la Sainte-Famille ; les pensionnats des dames de Lorette et des sœurs de l'Immaculée-Conception, les orphelines de Saint-Joseph étaient là. Des voies pures et exercées faisaient entendre les chants les plus pieux, et toute l'assistance répondait avec un merveilleux ensemble à ces cantiques. Le R. P. ROULLET était à l'autel, entouré de tous les Pères de la rue de Berry et de la maison de Talence. Le P. LEROY, prédicateur du mois de Marie, adressa la parole à ce bel auditoire et commenta avec beaucoup de bonheur ces paroles : *Et in electis meis mitte radices.* Ce pèlerinage a été un des mieux organisés et des plus pieux.

Signalons parmi les pèlerinages de ce mois béni celui

de l'œuvre des Pères Jésuites, dite *Œuvre des Apostoliques*. Ce sont des jeunes gens venus de divers points pour se préparer à porter un jour l'Évangile aux nations infidèles. Ils suivent les cours du collége de Tivoli. M. Thibaut, professeur à la Faculté de théologie, leur a parlé en très-bons termes sur l'excellence du travail chrétien.

« Dans le cours de la seconde semaine, nous avons vu venir en pèlerinage nos bonnes sœurs agricoles de Villenave-d'Ornon avec leurs orphelines. M. l'abbé Gaussens, curé de Saint-Seurin de Bordeaux, a bien voulu officier et parler le dernier jour de cette semaine.

« Signalons encore et surtout le pèlerinage des Cercles catholiques de Bordeaux. L'avenue de Talence était encombrée de pèlerins et bientôt des voix mâles se firent entendre dans notre pieux sanctuaire. L'encombrement était si grand, que, vers neuf heures, près de deux cents personnes, désespérant de pouvoir entrer, allèrent chez les sœurs entendre la messe d'un de nos Pères qui s'était réservé pour cette occurrence. M. Martial, vicaire général, était à la tête du pèlerinage ; c'est lui qui a officié ; dans son discours il a commenté la devise inscrite sur la bannière de l'œuvre : *In hoc signo vinces... sint unum.* Les chants de tous ces fiers chrétiens étaient entraînants, leur attitude était admirable ; c'était vraiment un beau spectacle.

« Le jour suivant, les RR. PP. Jésuites accompagnaient les habitués de leur chapelle.

« N'oublions pas de mentionner le pèlerinage de l'Œuvre de la persévérance des jeunes personnes de la paroisse Notre-Dame, présidée par Mgr de la Bouillerie, coadjuteur de S. Ém. le cardinal Donnet. Cette œuvre, qui renferme dans ses rangs l'élite des familles bordelaises, a été dans notre sanctuaire l'occasion d'une grande édification, et

nous a procuré le plaisir d'entendre une de ces pieuses et charmantes homélies, commentaire des textes les mieux choisis de la sainte Écriture, comme Mgr le coadjuteur sait les donner. Sa Grandeur a représenté le sanctuaire de Marie comme la fontaine scellée, le jardin fermé et le nid de la céleste tourterelle.

« Le jeudi de la Pentecôte a eu lieu la bénédiction solennelle des enfants et leur consécration à la sainte Vierge : ce spectacle pieux qui revient tous les ans est toujours d'un intérêt particulier, et c'est la fête des mères aussi bien que des enfants. M. Dulac, vicaire général, a présidé la cérémonie. Outre les enfants amenés pour cette circonstance, il nous a fallu encore donner asile à cinq cents élèves du pensionnat des frères de la rue Saint-Genest. Notre église n'était pas assez spacieuse pour contenir tous les pèlerins. »

Le R. P. Marchal donne la nomenclature très-fidèle de toutes les communautés et paroisses qui sont venues à Talence prier pendant le mois de Marie. Nous nous contenterons de ces quelques citations qui suffisent à donner une idée du mouvement de la piété ; l'histoire locale gardera avec respect la longue liste de ces pèlerinages, grands ou petits, dont le défilé quotidien donne tant d'animation à Talence. Les nombreux sanctuaires desservis par la Congrégation sont riches de ces trésors de la foi et de ces pieux récits ; les annales font appel aux dépositaires de cette fortune historique, et puiseront avec plaisir dans les documents conservés aux archives de chacun de ces lieux bénis.

MONTMARTRE.

Pèlerinage espagnol à la chapelle provisoire du Sacré-Cœur.

Le lundi, 15 octobre, en la fête de sainte Thérèse, la colonie espagnole de Paris faisait son pèlerinage à la chapelle du Sacré-Cœur à Montmartre. Un révérend Père Jésuite espagnol, chargé des intérêts spirituels de ses compatriotes, avait organisé cette démonstration et invité le R. P. Amorès, de notre communauté de la rue de Saint-Pétersbourg, à faire le discours d'usage. A trois heures de l'après-midi, cent cinquante Espagnols se trouvaient réunis dans la chapelle provisoire ; Mme la duchesse de Madrid s'était jointe à eux et s'était modestement cachée dans la foule, qui sut cependant la distinguer. Quelques Français venus pour prier complétaient l'assistance ; beaucoup de prêtres, presque tous Espagnols, avaient pris place dans les stalles du chœur. Après la récitation du chapelet, le R. P. Amorès a pris la parole et commenté fort heureusement dans sa langue natale la devise de sainte Thérèse : *Ou souffrir ou mourir*, en l'appliquant au Sacré Cœur et à la perfection de l'âme chrétienne. On écoutait avec charme l'orateur, dont la voix sonore et la diction d'un grand naturel tenaient en éveil l'attention de tous les auditeurs. Quelques cantiques ont été chantés à la suite ; et il y avait bonheur à entendre louer Dieu dans cette belle langue espagnole, si pleine et si retentissante, qui semble faite pour porter jusqu'au ciel les supplications et les plaintes des hommes.

Un salut solennel a terminé la cérémonie, et, selon la recommandation de l'orateur, on a prié pour la France et pour l'Espagne, ces deux sœurs filles de l'Église, également malheureuses.

Le *Bulletin de l'Œuvre du Vœu national* termine ainsi sa chronique du mois de septembre :

« Le sanctuaire et les travaux ont reçu de nombreux visiteurs. Parmi les plus illustres, nommons Mgr l'archiduc Charles-Louis et Mme l'archiduchesse Marie-Thérèse, fille de Mme la duchesse de Bragance ; Mgr l'évêque élu de Nevers, qui est venu célébrer la messe le vendredi 28 septembre; Mgr l'évêque élu de Luçon, qui, le dimanche 30, a visité longuement les travaux de la future basilique.

« Mgr le coadjuteur est venu le jeudi 27, dans l'après-midi, remercier le Sacré Cœur de son retour à la santé. Avertie une des premières de l'état grave du vénéré prélat, la chapelle provisoire n'a cessé de prier pour la conservation d'une existence aussi chère, non-seulement au diocèse de Paris, mais à l'Eglise de France tout entière !

« Les travaux d'ornementation du sanctuaire de la chapelle sont terminés. Ils ont reçu une approbation unanime, Le 24, fête de Notre-Dame de la Merci, une couronne magnifique en vermeil et ornée d'améthistes précieuses, a été placée au pied de la statue du Sacré Cœur, comme un symbole de la consécration de la France au cœur adorable de Jésus.

« Plus de 140 prêtres étrangers ont célébré la messe pendant le mois de septembre. Il a été distribué plus de 3 200 communions. Les recommandations se sont élevées au chiffre de 26 131, parmi lesquelles on compte 251 actions de grâces. On évalue à 17 110 le nombre des personnes qui ont visité le sanctuaire. Outre les Evêques déjà nommés, nous devons encore signaler M. Butot, vicaire général de Reims ; M. Perrard, supérieur du grand séminaire de Lons-le-Saulnier ; M. Bourlier, supérieur du grand séminaire de Chartres; celui du grand séminaire de Quimper, etc., etc. En général, le mouvement a été plus considérable que dans le mois précédent. Nous en rendons grâces au Sacré Cœur. »

AUMONERIES MILITAIRES.

Notre Congrégation est chargée depuis quelques années du service spirituel de la garnison dans quelques centres militaires. Ces œuvres entrent parfaitement dans l'esprit de notre Institut et sont tout à fait l'application de notre devise : *Evangelizare pauperibus misit me.* Il ne sera donc pas sans intérêt d'entendre les Pères aumôniers nous rendre compte de leurs travaux et de leurs espérances; deux ont déjà répondu à notre appel, et nous comptons bien que les autres suivront bientôt cet exemple.

TOURS.

Mon révérend Père,

Vous connaissez mieux que moi les débuts d'une œuvre dont votre zèle a jeté les fondements auprès du tombeau de saint Martin et dont vous avez constaté par vous-même les premiers fruits. Je ne veux pas vous en entretenir ici; du reste, dans plusieurs comptes rendus publiés déjà dans nos annales, on a raconté comment, insensiblement et sans qu'ils s'en rendissent raison à eux-mêmes, nos Pères ont été appelés à prendre la direction des œuvres militaires de la ville de Tours et à leur donner un cachet d'importance qu'ils étaient loin de prévoir au début.

La principale cause de cette extension fut la création de l'aumônerie militaire. En appliquant officiellement

deux des nôtres aux besoins spirituels de la garnison, la loi leur imposait des devoirs multiples. Ils furent heureux de s'y consacrer tout entiers. Ce grand ministère fut, du reste, encouragé de la façon la plus généreuse par tout ce que la ville de Tours renferme de catholiques éminents et dévoués. Une famille dont le nom est absolument attaché à nos œuvres, mit à la disposition de l'aumônier titulaire les sommes nécessaires pour réaliser tout ce qu'il croyait utile au bien des soldats. C'est avec ce concours qui ne lui fit jamais défaut, mais au contraire prévint constamment ses désirs, que l'aumônier put soutenir et augmenter le cercle militaire dont vous avez eu le premier l'inspiration. Malgré son insuffisance relative, cette œuvre, de l'avis de tous les aumôniers qui l'ont vue, est en son genre une des plus complètes qui aient été créées jusqu'ici.

Lorsque après deux années d'efforts, une décision malheureuse menaça l'existence de nos œuvres en supprimant le traitement des aumôniers, il ne nous vint pas en pensée de regarder en arrière. La sympathie universelle nous était acquise, et l'*Union catholique* de Touraine revendiquait le privilége de nous indemniser. A cette action collective des représentants de tout le département nous préférâmes la bienveillance privée, qui nous offrait également son concours. C'est elle qui soutient presque seule les aumôniers et leurs œuvres. Quelques petites industries, comme celle de la vente des vieux papiers par exemple, quelques dons de sociétés de bienfaisance peuvent bien ajouter à nos ressources, mais dans des proportions trop minimes pour figurer ailleurs que dans notre livre de comptes.

Le grand moyen de faire du bien au peuple, dit un prédicateur populaire de notre temps, c'est de lui faire sentir qu'on l'aime. Le but constamment poursuivi par

nos Pères depuis le commencement de leur ministère parmi les soldats, est de les persuader de leur affection. Pour cela ils n'épargnent rien. Ils les visitent de temps à autre dans les chambrées, assistent à leurs exercices, à leurs repas, causent avec eux, s'informent de leur pays, de leur famille, de tout ce qui les concerne, leur rendent de petits services. Ces rapports fréquents détruisent les préjugés, établissent la sympathie, et les militaires connaissant et aimant leurs aumôniers tiennent à eux plus volontiers.

Le cercle militaire est l'endroit où ces relations s'établissent d'une manière plus facile et plus sérieuse. Les militaires y viennent en grand nombre surtout pendant l'hiver. Ils y trouvent des distractions de tout genre, des billards, des jeux, une bibliothèque et des journaux. Ces feuilles, choisies avec soin parmi celles du département dont les soldats sont originaires, leur apportent des nouvelles et des renseignements qui leur sont agréables. Pendant l'été, la soirée du dimanche se passe à la campagne. Une disposition bienveillante du directeur de l'Œuvre ouvrière met à notre usage un local où nos soldats trouvent des récréations et des jeux champêtres.

Nous estimons que la moitié de la garnison connaît et fréquente, au moins de temps en temps, notre cercle militaire. Nous sommes heureux de penser, en voyant nos salles encombrées et notre bibliothèque remplie, à l'action préservatrice qu'exerce notre petit établissement.

Notre ambition toutefois ne s'est pas bornée là. Il nous a paru insuffisant de travailler à la distraction et à l'agrément du soldat; nous avons voulu pourvoir d'une manière plus élevée à ses intérêts et nous nous sommes occupés de son instruction. L'ignorance est la gardienne des préjugés et des erreurs; si l'instruction impie est un venin dangereux, la science chrétienne est un agent

conservateur des bonnes doctrines et des croyances religieuses. Cette pensée nous fit créer, dans le cercle militaire, des cours pour l'instruction de nos soldats. La lecture, l'orthographe, l'arithmétique y furent enseignées durant l'hiver de 1875-1876, par les Frères de la Sainte-Famille de Belley et l'année dernière par les enfants de troupe les plus intelligents du 66e de ligne. Pendant un temps nous ajoutâmes à ces cours des leçons d'histoire, de géographie et d'allemand. Le succès de ces cours ne répondit pas à nos efforts. Malgré les encouragements que nous donnions et les prix que nous promettions, le progrès de nos élèves est resté très-problématique.

Les causes de cet insuccès sont de divers genres; la principale est l'impossibilité où se trouvent les militaires de venir d'une manière régulière aux cours qui sont faits pour eux. Les gardes, les corvées, les piquets, les consignes, etc., sont des forces majeures contre lesquelles nous ne pouvons lutter en restant chez nous. Pour tourner autant que possible la difficulté, nous avons eu l'idée de fonder, dans les différentes casernes, des bibliothèques catholiques. Un comité a été formé dans ce but; aujourd'hui, deux bibliothèques, représentant chacune une valeur de 1 000 francs, ont été établies, l'une, dans la principale caserne de la ville, l'autre au camp du Ruchard, non loin de Tours, pour les troupes qui, pendant l'été, y sont réunies en grand nombre. Ces bibliothèques sont appréciées par tout le monde. Elles contre-balancent avec succès l'influence d'autres créations du même genre faites par les sociétés protestantes. Les livres sont recherchés et lus avec plaisir... Nous complétons notre défense contre le prosélytisme envahisseur de nos adversaires par de fréquentes distributions de brochures, de traits religieux ou moraux, etc. Ces feuilles, que nous laissons traîner à dessein sur les tables et les lits des

chambrées, sont un appât pour les oisifs. Elles les occupent, les intéressent et leur font du bien.

Ce que nous faisons pour le plaisir et l'instruction du soldat n'est pour nous qu'un moyen d'arriver à son cœur, de lui conserver ou de lui rendre, s'il avait eu le malheur de les perdre, les principes religieux de ses jeunes années.

Tous les soirs la prière se fait en commun dans la chapelle provisoire de Saint-Martin, auprès du tombeau qui conserva si longtemps les restes de ce vaillant soldat et de ce grand saint; à l'endroit même où Clovis, Charlemagne et tous nos rois sont venus les uns après les autres consacrer leur épée. Puissent nos jeunes militaires, qui prient et chantent des cantiques dans ces lieux si remplis de souvenirs, se pénétrer de plus en plus des grands et nobles sentiments qui font l'ardeur patriotique et l'héroïsme chrétien.

Le dimanche, la messe militaire se célèbre à midi. Un piquet d'honneur est placé de chaque côté de l'autel, on chante des cantiques pendant tout l'office et une instruction d'un quart d'heure a lieu après l'évangile. Les hommes seuls sont admis à cette messe; les officiers et les soldats y viennent généralement en bon nombre, surtout les jours de fête. Cet office du dimanche est certainement l'exercice qui nous donne le plus de consolation et d'espérance.

Durant l'hiver, l'aumônier fait tous les jeudis une conférence religieuse au cercle militaire.

La ferveur des soldats ne va pas précisément jusqu'à les rendre fidèles et exacts à ces réunions. Il serait à souhaiter que nos conférences puissent se faire à la caserne après l'appel du soir, mais jusqu'ici nous n'avons pu mettre à exécution cette pensée qui a produit ailleurs d'excellents résultats.

Pendant la semaine sainte une retraite est prêchée aux

militaires. L'assistance est nombreuse et attentive. Nous estimons à 250 environ le nombre des communions pascales, sans compter celles qui se font au dehors de Tours pendant les congés accordés aux militaires. Ce chiffre est loin d'être absolument satisfaisant. Nous voulons espérer que Dieu nous accordera la grâce de le voir s'augmenter peu à peu.

Si un grand nombre de nos soldats ne nous donnent pas toutes les satisfactions désirables au point de vue chrétien, il est des natures privilégiées qui sont prêtes à répondre à nos soins, et qui ne demandent qu'à être encouragées pour bien faire. Nous avons fondé pour ces braves jeunes gens une petite association, qui leur procure, avec des secours religieux particuliers, le soutien et le stimulant de l'exemple mutuel. Cette association est sous le vocable de Notre-Dame des Soldats. Le règlement en est simple; il indique, comme but à atteindre, la sanctification personnelle et celles des camarades; comme moyen, la prière et l'exemple. Il fixe différentes petites pratiques ainsi que la visite des malades à l'hôpital et à l'infirmerie.

L'admission dans la société est prononcée par un conseil dont l'aumônier est le président. Le cérémonial de la réception est celui qui était suivi autrefois pour la création des chevaliers. Les récipiendaires reçoivent chacun une médaille gravée *ad hoc.* Leur nom et celui de leur régiment y sont placés en exergue. Mgr l'Archevêque de Tours a bien voulu approuver notre petit règlement, et nous avons eu la consolation de le voir adopté successivement à Limoges, par nos Pères, à la caserne du Prince-Eugène et de la Courtille, à Paris. Dernièrement, l'aumônier militaire de Douai nous en a demandé quelques exemplaires. L'association se compose aujourd'hui, après le départ de la classe 1872, de

60 membres environ. Ils sont généralement réguliers et fervents. Plusieurs communient tous les huit jours, tous au moins quatre fois par an.

La sollicitude de l'aumônier militaire n'a pas à s'exercer à l'hôpital. Les secours religieux sont assurés aux malades. Ils ont, pour les visiter journellement, des prêtres dignes et dévoués. Nos Pères se bornent à les voir de temps à autre. Quand un soldat meurt, la messe militaire du dimanche suivant est dite à son intention. Une note envoyée au colonel du régiment et transmise à ses troupes amène toujours à la messe un bon nombre de camarades du défunt.

Tous les ans, le 2 novembre, l'aumônier célèbre un service funèbre pour tous les soldats de la garnison morts pendant l'année. A l'évangile, il donne lecture du nécrologe et adresse ensuite quelques mots à l'assistance. Ce service a été fondé à perpétuité par la munificence d'une personne généreuse. Une rente de 90 francs y est affectée.

Une décision du général en chef du corps d'armée a chargé l'aumônier du service de la prison militaire. Ce surcroît de responsabilité pèse surtout sur celui de nos Pères qui lui a été adjoint en qualité d'auxiliaire. Le service divin est célébré tous les dimanches à la prison, les Vêpres y sont chantées dans l'après-midi. Les prisonniers militaires ne sont pas, en général, ces gens tarés et perdus de vice que l'on rencontre dans les prisons civiles ; ce sont le plus souvent de pauvres jeunes gens qu'un oubli d'eux-mêmes, une vivacité, une rébellion peu grave ont conduits devant le conseil de guerre. L'action de l'aumônier est facile sur ces pauvres âmes. Frappées par le malheur, elles sont heureuses de se jeter dans les bras du ministre des miséricordes. Aussi plusieurs fois par an il a la consolation de les réconcilier avec Dieu et de leur faire faire la sainte communion.

Les enfants de troupe sont une partie importante du troupeau de l'aumônier militaire. Il a le devoir de les préparer à la première communion. Trois fois par semaine, depuis le mois de novembre jusqu'au mois de mai, il les réunit, et leur fait le catéchisme. La première communion de ces chers enfants revêt une solennité exceptionnelle. Mgr l'Archevêque veut bien y présider en personne et donner la confirmation. MM. les généraux et les officiers supérieurs sont là aussi pour témoigner de leurs sentiments chrétiens et de leur sympathie pour les premiers communiants.

En général, l'aumônier n'a qu'à se louer du bon vouloir qu'il rencontre parmi les officiers pour l'accomplissement de son ministère. Les rapports qu'il a avec tous sont faciles et agréables. Il serait à souhaiter que les subalternes comprissent, comme ces messieurs, le respect et les égards qu'ils doivent à la religion et aux sentiments chrétiens des soldats placés sous leurs ordres. Le grand obstacle au bien a toujours été, jusqu'ici, l'influence désastreuse exercée par certains sous-officiers sans principes et sans moralité. Ce sont eux qui éloignent de nous par le ridicule, le sarcasme et quelquefois la persécution, bon nombre de jeunes gens que des mères chrétiennes nous avaient recommandés et que nous avons la douleur de voir perdus par ce pernicieux contact.

Dieu veuille nous prêter main-forte dans cette lutte incessante contre le mal, et nous permettre de réaliser dans ce champ difficile, que nous avons à cultiver, tout le bien que nous ambitionnons pour sa gloire et pour l'honneur de notre chère Congrégation.

Veuillez agréer, mon révérend Père, l'assurance de mes sentiments respectueux et dévoués en N. S. et M. I.

A. Voirin, o. m. i.,

Aumonier militaire de la garnison de Tours.

AUTUN.

Autun, 20 septembre 1877.

Mon révérend Père,

Quand l'obéissance m'envoya à Autun en janvier 1875, je ne me doutais nullement de la charge que j'allais avoir à y remplir.

Le gouvernement faisait bâtir une caserne sur la partie du parc de Saint-Jean, que la voie ferrée avait déjà séparée de la maison. Dès le mois de juillet, l'état-major du 29e de ligne vint s'y installer avec deux bataillons et le dépôt. Il fallait un aumônier, Monseigneur s'adressa à la Congrégation, qui me désigna pour en remplir les fonctions.

Mon embarras était grand. Je ne savais pas l'A B C du métier. Donc, pendant trois mois, mon ministère se borna à dire la sainte Messe le dimanche dans notre église de Saint-Jean, à sonder le terrain, à faire connaissance avec les officiers et les soldats.

Bientôt je compris que, si je voulais acquérir quelque influence sur les hommes, il fallait créer au plus vite un cercle militaire, et l'établir dans la caserne même. Je me mis donc à travailler dans ce sens.

D'abord, à force de démarches, je commençai par obtenir un petit local dans la caserne, et le cercle fut inauguré sur un petit pied.

Dès ce moment, grâce à la générosité des bonnes familles d'Autun, qui sont venues à mon secours, l'œuvre marcha si bien, que les autorités militaires, touchées du bien qui se faisait, se décidèrent à mettre à la disposition de l'aumônier un des vingt-quatre bâtiments qui forment la caserne. J'eus la consolation de voir tout de suite près

de deux cents hommes occupés à lire, à écrire, à jouer; en un mot, à passer leur temps agréablement et utilement sous ma surveillance.

J'allais, je venais, au milieu de tout ce monde, parlant à l'un, donnant un conseil à l'autre, grondant doucement celui-ci, félicitant celui-là sur sa bonne tenue, écrivant des lettres pour les uns, corrigeant les fautes d'orthographe des autres, donnant des leçons de mathématiques, de calligraphie, etc., etc.

Le dimanche soir, c'était mieux encore. On faisait une grande partie de loto. Les hommes étaient plus nombreux dans la salle ordinaire d'écriture. C'était solennel. Imaginez-vous cent cinquante hommes, gardant le silence, fumant gravement leur pipe, regardant sur un carton. Tout à coup, le mot solennel *quine* retentissait, et l'heureux gagnant venait choisir son enjeu fourni par l'aumônier. C'était, ou une pipe, ou une bobine de fil, ou une boîte de cirage ou de la cire à astiquer, etc., etc. Valeur, un sou.

Et la soirée se passait gaiement.

Pendant tout cela, le bon Dieu travaillait les âmes. Tous les dimanches on voyait à la messe une moyenne d'hommes équivalant au tiers des troupes. Quand les Pâques sont arrivées, j'ai pu compter cent cinquante officiers ou soldats qui avaient rempli leur devoir de chrétiens. J'avais tâché de les préparer, par des instructions de dix minutes, à l'église, et par des conférences familières dans l'une des salles du cercle.

Par exemple, il y a des ombres à ce tableau. L'été une fois arrivé, le cercle a été déserté. Les hommes n'ont commencé à revenir que lorsque j'ai eu l'heureuse chance de trouver un billard.

Pourtant il faut dire, à la louange de la garnison, que le chiffre n'a pas diminué à l'église, le dimanche.

Voilà l'hiver qui revient. Le cercle se repeuple. Il fera bon se trouver à l'abri, dans des salles bien chauffées, largement éclairées, ayant le choix de 750 volumes pour lire, du papier pour écrire, des jeux de toutes sortes, hormis le jeu de cartes, pour se distraire.

En ce moment, je suis en train de réunir les éléments d'une association parmi les plus fervents. Déjà le règlement est fait et approuvé par Monseigneur. Les associés ne seront pas nombreux dans le principe. A peine une vingtaine, mais j'espère qu'ils seront bons. Je compte qu'ils m'aideront singulièrement à ramener les uns, à affermir les autres. J'ai déjà commencé l'expérience, et je trouve que le résultat a été très-consolant.

Vous avez vu l'ensemble de l'œuvre, mon révérend Père, voulez-vous un coup d'œil de détail sur la messe militaire. Il frappe tous ceux qui y assistent.

Tous les dimanches, à onze heures moins le quart, la cloche de la paroisse annonce la messe militaire. A ce signal, les sapeurs du régiment, les enfants de troupe, les 28 tambours ou clairons, les 42 musiciens, le piquet d'honneur de 25 hommes commandé par un officier, tout s'ébranle à la fois et prend le chemin de l'église. En route la musique joue ses airs les plus gais, tantôt seule, tantôt avec l'accompagnement des tambours et clairons. On arrive à la porte de l'église. L'entrée est solennelle. Les tambours battent aux champs. Les sapeurs vont se ranger à droite et à gauche dans le chœur. La musique s'installe dans la chapelle de la Sainte Vierge à droite, les tambours et les clairons dans la chapelle de Saint-Joseph à gauche, le piquet d'honneur sur deux rangs, au milieu de la nef. Les commandements sont donnés, et on attend tranquillement le coup précis de onze heures. Pendant ces quelques minutes la tribune et un côté de la nef se remplissent de soldats volontaires (l'autre côté est

déjà plein de civils). Les officiers du cadre viennent s'asseoir sur des fauteuils réservés dans l'avant-chœur.

Onze heures sonnent. Le Prêtre monte à l'autel, précédé de deux enfants de troupe (ses enfants de chœur), et la musique commence ses morceaux, tantôt doux, mélancoliques, tantôt sonores, retentissants, guerriers, mais toujours graves, je dirais même chrétiens.

A l'Évangile, silence général. Le Prêtre est en chaire. Tous les yeux sont fixés sur lui. L'attention est générale et soutenue.

Au bout de dix minutes le Prêtre reparaît à l'autel et la musique reprend jusqu'à l'Élévation. Alors il y a un moment saisissant. L'enfant de troupe agite la sonnette. L'officier commandant le piquet donne ses ordres : *Genou, terre.* Et tous les fronts s'inclinent, tambours et clairons battent aux champs jusqu'à la fin de l'Élévation. On sent la présence réelle du Dieu caché sous les saintes espèces. *Debout*, crie l'officier, et la musique reprend ses morceaux, généralement plus pieux que les premiers. Tout cela dure jusqu'après la communion. Alors la musique entame le *Domine, salvam fac rempublicam,* qui est du plus bel effet, grâce à l'accompagnement d'une vingtaine de voix choisies et exercées.

A certaines fêtes, nous avons la consolation d'avoir la bénédiction du très-saint sacrement, immédiatement après la messe. Ces jours-là, l'émotion est à son comble. Le *Tantum ergo* est si bien exécuté par les mêmes voix, toujours soutenues par la musique !

Si j'ai été trop long dans tous ces menus détails, mon révérend Père, vous m'excuserez, à cause de ma bonne volonté de vous être agréable.

Agréez, mon révérend Père, les sentiments avec lesquels je me dis toujours votre frère dévoué en Jésus-Christ et Marie Immaculée. P. Bonnemaison, o. m. i.

Ajoutons à ce compte rendu un extrait de la *Semaine religieuse* d'Autun, décrivant une cérémonie religieuse à Saint-Jean :

... Dimanche dernier, 22 juillet, Monseigneur arrivait à l'église de Saint-Jean, à l'office accoutumé de onze heures. Il y avait grand concours. M. le colonel et MM. les officiers occupaient, au chœur, des places réservées.

Le P. Bonnemaison, l'intelligent et zélé aumônier de nos troupes d'Autun, adressa à Sa Grandeur quelques paroles, au commencement de la cérémonie..... Monseigneur, qui devait parler quelques instants après, se contenta de féliciter d'un mot M. l'aumônier et de remercier M. le colonel, ainsi que MM. les officiers, de leur précieux concours en tout ce qui s'était accompli jusque-là.

A l'Evangile il monta en chaire, et prenant pour texte ces paroles de Notre-Seigneur en saint Matthieu : *Amen, dico vobis, non inveni tantam fidem in Israel* (Matth. VIII, 10), « Je vous le dis en vérité, je n'ai pas trouvé autant de foi en Israel », il fit à son auditoire une application aussi ferme qu'ingénieuse de l'histoire du centurion.

Il est de mode de prétendre que la religion est l'apanage des prêtres ou des femmes... des prêtres, parce que leur vie entière les y ramène ; des femmes, parce que leur imagination et leur sensibilité les y poussent.

Or, à qui va l'éloge de Jésus-Christ ? à un apôtre ? Pierre, Jacques ou Jean ? Non. Au contraire Jésus-Christ reproche fréquemment aux Apôtres de manquer de foi : *Modicæ fidei.* A une femme ? à la Chananéenne qui lui demande, en dépit de son refus apparent, une grande grâce et qui l'obtient ? à Madeleine qui pleure de repentir à ses pieds ? Non. A qui finalement ? à un soldat, au chef de l'une de ces centuries romaines qui avaient parcouru et vaincu le monde !

On peut donc avoir la foi, une très-grande foi, et en même temps être homme d'intelligence et de cœur.

Avec la foi, ce centurion a l'humilité, une vertu de choix également, très-méconnue, très-discréditée, bonne pour les

esprits médiocres, s'il en fallait croire certaines gens! entendez plutôt : Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez sous mon toit : *Domine, non sum dignus ut intres sub tectum meum.*

Mais peut-être de telles dispositions paralysent-elles l'existence des devoirs professionnels. C'est là encore une des accusations volontiers dirigées contre la religion. L'homme religieux porterait si haut dans l'infini son cœur et ses regards qu'il oublierait la terre. Point du tout. D'après l'Evangile, le centurion est un chef vigilant, qui tient le commandement d'une main vigoureuse et respectée. « J'ai des soldats sous mes ordres ; je dis à l'un : va! et il va; à l'autre : viens! et il vient ; à mon serviteur : fais ceci! et il le fait. » Voilà certes une autorité nettement affirmée, un devoir professionnel bien rempli.

Qu'est-il arrivé ? L'Eglise, émerveillée d'une si rare perfection, a dressé au centurion un monument d'honneur, non point un piédestal de marbre ou d'or comme font les hommes, frêle souvenir d'un jour, mais un monument vivant et éternel. Qu'a-t-elle donc fait? Elle a pris sur les lèvres de ce croyant, qui était un brave, l'expression même de sa foi et de son humilité : « Seigneur, je ne suis pas digne que vous veniez en ma demeure », et elle l'a placée sur les lèvres de tous ses fils au moment de la communion eucharistique.

Depuis vingt siècles, quiconque a le bonheur de communier, qu'il soit jeune enfant, Prètre, Evêque, ou souverain Pontife, doit se frapper trois fois la poitrine et répéter dans les mêmes termes, le même aveu du centurion : *Domine, non sum dignus ut intres sub tectum meum.*

Rien de plus saisissant que cette fin de l'homélie de Monseigneur, et que les conclusions pratiques tirées de tout l'enseignement de cette page des Evangiles.

Elles se résumaient à ceci : qu'il en faudrait finir avec les préjugés qui isolent systématiquement la foi de l'intelligence et du courage, surtout en un pays dont l'histoire compte des noms comme ceux de Charlemagne, de Godefroy de Bouillon, de saint Louis, de Condé, de Turenne, de Changarnier.

Nous ne dirons rien de l'aspect et de l'éclat tout martial de la cérémonie, sinon qu'on ne pouvait moins faire que d'en être vivement impressionné. L'excellente musique du 29e, si habilement dirigée par M. Rodet, n'a pas peu contribué à donner à la fête ce qu'elle avait de solennel.

VARIÉTÉS.

LE CARDINAL GUIBERT, ARCHEVÊQUE DE PARIS, A NOTRE-DAME DE L'OSIER.

Sous ce titre, le R. P. Berne raconte le pèlerinage du cardinal Guibert au sanctuaire de l'Osier, si cher à notre famille religieuse ; nous devons à l'auteur de cette narration des remercîments pour l'intérêt qu'il a su mettre dans cette page d'histoire.

« Ce fut le 13 août, à deux heures et demie du soir, que Son Éminence arriva en gare de Vinay. Son arrivée était annoncée depuis deux jours ; aussi l'illustre Pontife fut-il reçu, à sa descente de voiture, par le R. P. Augier, provincial du Midi, venu de Marseille exprès pour lui faire les honneurs de la maison de l'Osier, et par le R. P. Berne, supérieur local. Mgr l'Archiprêtre de Vinay était là aussi, avec ses deux vicaires. Au dehors de la voie ferrée, une foule considérable attendait, impatiente de contempler les traits du grand Archevêque, dont le nom est en si haute vénération auprès de tous ceux qui aiment l'Église. Des mères lui présentèrent leurs enfants qu'il bénit, tout le monde se pressait autour de lui pour le voir de plus près, et il fallut lui frayer un chemin à travers cette foule jusqu'à la voiture qui lui était destinée. C'était un équipage magnifique, envoyé pour le recevoir par Mme la marquise de Murinais, heureuse d'honorer ainsi un prince de l'Église. Son Éminence y arriva en bénissant à droite et à gauche et en faisant entendre des paroles de bonté que la foule accueillait avidement.

Ayant pris place dans la voiture que l'on venait de découvrir pour qu'on pût le voir à discrétion, il s'en fit une chaire d'où il parla tout le temps que durèrent le retrait et le chargement des bagages. Son affabilité toute paternelle, la bonté empreinte sur son visage, l'expression de sainteté qui se dégage de toute sa personne ont visiblement exercé leurs charmes sur les assistants : à la place de la curiosité première, on ne voit plus que des sourires gracieux et sympathiques s'épanouir sur les visages. Si l'arrêt eût été plus long, nul doute qu'on n'eût eu un spectacle analogue à celui qui se déroulait, au temps de saint Louis, sous le chêne de Vincennes, quand le peuple abordait le saint roi et s'épanchait devant lui avec une si confiante assurance.

Mais la voiture se mit en marche et la scène changea. Dans Vinay, sur toute la longueur de la rue qui traverse la petite cité, ce fut une double haie d'habitants, accourus des divers quartiers et recevant avec un religieux respect la bénédiction du saint Pontife. En même temps, les cloches sonnaient à toutes volées.

A Notre-Dame de l'Osier, la réception devait avoir naturellement un caractère encore plus empressé et plus expansif : c'était au sanctuaire de l'Osier que Son Éminence accordait la faveur de la posséder pendant quelques jours. Aussi les cloches remplissaient-elles la contrée de leurs voix harmonieuses, et la foule qui remplissait la place de l'Église était-elle rayonnante de joie. Cette joie, du reste, était écrite de toutes parts, et dans l'arc de triomphe en verdure dressé au-devant de l'entrée du village, et dans les guirlandes qui sillonnaient les airs dans tous les sens, et dans les nombreux sapins descendus de la montagne pour ombrager les abords de l'église, et dans les banderoles qui flottaient au sommet des tourelles.

En descendant de voiture, le Cardinal trouva devant l'église toute la communauté de l'Osier, en tête de laquelle il eut bientôt distingué le vénérable M. Dupuy, son ancien compagnon d'armes dans les luttes de l'Apostolat. Ce digne vétéran de la milice sacrée se dédommageait de n'avoir pu recevoir à la gare son illustre ami, en se tenant là tout prêt à recueillir sa première bénédiction.

Son Éminence l'embrassa avec effusion, donna son anneau à baiser à tous les membres de la communauté et entra dans l'église, où la population le suivit en foule. Quand l'illustre visiteur eut satisfait au besoin de sa piété, il se disposait à sortir ; mais voyant cette masse de fidèles qui suivaient tous ses mouvements, il ne put s'empêcher de s'arrêter pour leur adresser la parole. Il dit ce qui l'amenait à Notre-Dame de l'Osier : il avait résolu de faire, à la fin de sa carrière, une série de pèlerinages pour se préparer au grand pèlerinage de l'éternité. Il dit les liens spirituels qui l'unissaient aux Pères Oblats, gardiens du sanctuaire : il a été un de leurs frères en religion et a travaillé à réaliser comme eux la devise du divin Maître : *Evangelizare pauperibus misit me* (l'Esprit du Seigneur m'a envoyé pour évangéliser les pauvres). Il dit les sentiments particuliers qu'il conserve pour le diocèse de Grenoble, dont il a reçu autrefois un précieux concours dans une œuvre importante. Enfin, il congédie ces bons fidèles en leur donnant la bénédiction et il se retire pour prendre un repos dont il a grand besoin.

Le soir, à sept heures, Son Éminence prenait place à des agapes de famille, auxquelles deux étrangers seulement étaient admis, M. le Curé de Vinay, qui s'était montré si digne d'être associé à notre joie, et M. l'abbé Moyet, professeur d'humanités au petit séminaire de Gre-

noble, et ami éprouvé des Pères de Notre-Dame de l'Osier. Je ne mentionne pas le bon M. Dupuy, car il ne peut être considéré comme un étranger, surtout dans une telle circonstance. Au dessert, le R. P. Provincial se leva pour porter un toast à Son Éminence. Nous sommes heureux de pouvoir donner textuellement les paroles prononcées par le révérend Père. La réponse du Cardinal, que nous donnons à la suite, a été reproduite de mémoire par le R. P. Provincial. Elle est d'une remarquable exactitude.

Éminence,

« Ils étaient vifs et profonds les transports de joie qui sur la terre de Gessen éclataient dans la famille du vieux patriarche Jacob, lorsque Joseph, ce fils dont la destinée fut de grandir et de s'élever comme par miracle jusqu'aux premiers degrés du trône, *filius accrescens*, *filius accrescens*, Joseph, venait au milieu de ses frères se reposer avec eux des fatigues et des anxiétés du pouvoir.

« Pareille est la joie qui nous transporte aujourd'hui devant celui que nous pouvons à juste titre appeler notre Joseph. Oui, Monseigneur, Joseph toujours estimé, vénéré et aimé de vos frères et des premiers compagnons de vos travaux apostoliques, représentés ici par celui dont l'amitié partage avec votre piété envers la sainte Vierge l'honneur de vous avoir attiré dans cette pieuse solitude, vous fûtes, dès le commencement, l'objet particulier des tendresses et des complaisances du Père, du fondateur, du patriarche de notre bien-aimée Congrégation. Plus tard, la divine Providence vous prit par la main et vous conduisit, de degré en degré, jusque sur les marches du trône le plus auguste de l'univers, le trône du Vicaire même de Jésus-Christ. Plus vous vous êtes élevé dans les rangs de la hiérarchie ecclésiastique et plus vous avez grandi dans l'estime, le respect et l'af-

fection du monde catholique. Si votre modestie et la nôtre nous y autorisaient, nous pourrions rappeler ici cette haute et ferme sagesse qui prévoit tout, que rien ne déconcerte, qui ne craint pas de se mesurer avec les entreprises les plus difficiles et qui arrive toujours à ses fins avec force et douceur, *suaviter et fortiter;* nous parlerions de cette sainteté qui reluit d'autant plus qu'elle se cache davantage, de ces nobles protestations contre les entreprises iniques de la Révolution, qui feront époque dans les annales de l'Église de France et que le Souverain Pontife proclamait naguère très-sages, très-nobles, très-belles. Mais ce qui nous touche profondément, ce qui nous émeut, ce qui aux sentiments d'admiration pour votre grand caractère et pour vos œuvres ajoute un indéfinissable sentiment de reconnaissance et d'affection, c'est que du haut rang où la divine Providence vous a placé, vous daignez ne pas oublier votre famille religieuse. Il vous est doux de la visiter quelquefois et de lui apporter avec les joies vives de votre présence les trésors de vos paternelles bénédictions.

« Au nom de cette province du Midi dont vous fûtes jadis l'ornement et dont vous serez toujours la gloire ; au nom de cette maison que vous avez visitée il y a quarante et un ans et qui vous revoit avec tant de bonheur ; merci, merci des témoignages cent fois répétés de votre bonté et de votre paternel dévouement.

« Vous venez à nous le jour même où l'Église met sur nos lèvres le nom d'Hippolyte, un de vos glorieux patrons, et en vous offrant nos souhaits de bonne fête, nous n'avons garde de vous désirer la couronne qui orne le front de ce grand athlète de la foi, mais nous osons dire que votre ambition va jusque-là. Le siége de Paris n'a pas eu à vos yeux d'autres charmes que les périls qu'on y rencontre. C'est l'attrait du martyre qui vous a décidé

à vous séparer de votre chère Église de Tours pour monter sur le siége de saint Denis. Et votre attitude, aussi ferme que noble, devant les menaces de l'impiété révolutionnaire, nous donne d'avance la mesure où pourrait s'élever votre courage d'évêque et de chrétien, de sorte que, cette couronne que nous n'osons pas vouloir pour votre front, orne et enlace déjà votre cœur.

« A la bienvenue au milieu de nous, et à la fête de S. Ém. le Cardinal Guibert, Archevêque de Paris. »

Son Éminence a répondu à peu près en ces termes :

« Je suis venu ici, mon bon Père, pour me recueillir, pour prier la sainte Vierge, pour me reposer du bruit et des agitations du monde, pour y vivre d'une vie d'abnégation et de silence et non pas pour recevoir des compliments. Vous venez de faire de moi un éloge pompeux, mais c'est de la poésie, et nous savons que la poésie se permet des licences. Vous me faites un mérite de ne pas oublier la Congrégation et de l'aimer toujours beaucoup. Mais c'est tout naturel, il n'y a là rien qui puisse me valoir des éloges et des remercîments. Ce serait une lâcheté, une trahison coupable que d'agir autrement. Que diriez-vous d'un fils qui, parvenu dans le monde à une situation élevée, méconnaîtrait sa mère, parce qu'elle serait d'une condition humble et modeste ? La modestie, la simplicité, c'est bien le caractère propre de la Congrégation et j'aime beaucoup cela. Faisons le bien sans bruit, sans fracas, il n'en sera que mieux fait et plus fructueux. J'ai passé quinze ans dans la Congrégation et je puis dire que c'est le meilleur temps de ma vie. Ces années ont laissé dans mon cœur les plus doux souvenirs. J'aime surtout à penser à ces missions que nous donnions dans les villages, car nous sommes les missionnaires des pauvres. J'étais

faible de santé et j'avais une petite voix. Aussi j'allais d'ordinaire avec des Pères qui avaient une bonne poitrine, et une forte voix ; ils faisaient les grands sermons et moi je faisais le catéchisme. Cette vie me plaisait infiniment. J'étais bien plus heureux que je ne le suis à Paris, dans ce monde qui n'est que mensonge, qui vous fait toujours des compliments, qui n'a rien de vrai, un monde que j'appellerai artificiel.

Oui, j'ai gardé le plus doux souvenir des années que j'ai passées dans la Congrégation. Comment puis-je l'oublier cette congrégation ? Je lui dois tout. C'est elle qui m'a fait ce que je suis. Je n'étais que minoré, quand je suis entré dans son sein, elle m'a formé, elle est ma mère. Et je ne suis d'ailleurs pas fâché de profiter de cette occasion pour vous dire comment les choses se sont passées, comment je suis devenu ce que je suis. Croyez-le bien, c'est sans moi et malgré moi, que tout s'est fait. J'étais en Corse, supérieur du grand séminaire d'Ajaccio; je prenais mes vacances à Vico, lorsqu'une ordonnance royale (car alors nous avions un roi) me nomme Évêque de Viviers. Je tombai des nues, lorsque je vis mon nom sur le *Moniteur :* j'en parlai d'abord à l'évêque d'Ajaccio, qui me pressa vivement de ne pas refuser ; et je crois qu'il avait été un peu complice en cette affaire. Je vins ensuite à Marseille voir notre fondateur, Mgr de Mazenod, qui se trouvait à la campagne, à Saint-Louis. Je lui demandai ce que je devais faire. Il me répondit : « Je ne te cache pas que je suis très-embarrassé (nous avions entrepris en Corse des œuvres importantes et on trouvait difficilement quelqu'un pour me remplacer). Je suis très-embarrassé. Cependant nous allons prier toute la journée et ce soir nous verrons. » A la fin de la journée, nous allâmes ensemble sous les pins de la campagne qui dominent la mer, et il me dit : « Plus je réfléchis à cette

affaire et moins j'y vois clair. Cependant il est possible que la Providence ait des desseins particuliers que nous ne pouvons pas prévoir, il vaut mieux laisser couler l'eau : tu dois partir pour Paris. » Et voilà comment je suis devenu évêque de Viviers. Pendant le temps que je suis resté à Viviers, on a voulu cinq fois m'en tirer ; j'ai même failli devenir évêque de Grenoble. Le saint et vénérable Mgr de Bruillard, que je connaissais parce que, lorsque j'étais en Corse, je venais chaque année à Notre-Dame de l'Osier recruter dans le diocèse de Grenoble des professeurs pour le petit séminaire, Mgr de Bruillard, dis-je, m'a écrit des lettres à ce sujet, des lettres qui m'ont fait pleurer. Mais malgré les instances de ce saint évêque je ne voulus pas me séparer de mes diocésains de Viviers, ils auraient pu dire qu'à mes yeux ils étaient moins que ceux du Dauphiné. On a voulu aussi me faire Archevêque d'Aix, mais je répondis au ministre par la parole de l'Évangile : *Nemo propheta in patriâ suâ :* car vous savez que je suis d'Aix. Ma nomination à l'archevêché de Tours a paru, elle aussi, dans le *Moniteur* avant que j'en susse rien, et en même temps le ministre m'écrivait une lettre dans laquelle il me disait : « Si vous refusez encore cette fois, nous serons obligés de croire que vous êtes hostile au gouvernement et que c'est par esprit d'opposition que vous rejetez toutes nos offres. »

A Tours, j'étais très-bien. Je m'étais occupé de relever le culte de saint Martin, qui était oublié dans ce pays, lorsque, après la guerre, on vint m'offrir l'archevêché de Paris. C'est M. Thiers qui m'écrivit lui-même pour me prier d'accepter le siége de saint Denis. Je lui répondis qu'à mon âge, à l'âge de soixante-huit ans, on ne devait pas y songer; que, pour faire du bien à cette Église qui avait été tant tourmentée, il fallait un Évêque plus jeune, ayant devant lui un certain nombre d'années, tandis que

moi, j'étais déjà aux portes du tombeau. M. Thiers m'envoya alors M. Jules Simon, dont vous avez entendu parler. M. Jules Simon est très-habile, très-insinuant, très-éloquent; il m'apporta les meilleures raisons pour me faire accepter la proposition de M. Thiers. Je demeurai inflexible. Je lui répondis : « Mais, monsieur le ministre, ni vous ni moi ne pouvons agir contre le bon sens et ce serait agir contre le bon sens que de mettre à Paris un homme de mon âge. J'ai soixante-huit ans. Ce n'est pas un vieillard qui pourra entreprendre de relever ce diocèse et de réparer les ruines faites dans cette Église. Si vous voulez la preuve de ce que je vous dis, j'irai vous chercher mon extrait de naissance. J'ai soixante-huit ans. »

Le ministre alors se lève et me dit avec vivacité :

« Mais si vous refusez, monseigneur, on dira qu'on ne veut pas de l'archevêché de Paris, parce qu'on y fusille les Archevêques.

— Monsieur le ministre, comment pouvez-vous avoir une telle idée d'un Évêque de France?

— Ce n'est pas moi qui le crois, mais on le dira dans le public. »

Cette réflexion du ministre m'émut et je lui dis alors :

« J'ai un supérieur, c'est le Pape ; il me connaît, il sait mon âge. S'il m'ordonne d'aller à Paris, j'irai à Paris. »

Trois jours après, je recevais une dépêche du cardinal Antonelli, qui me faisait une obligation, au nom du Pape, d'accepter l'archevêché de Paris. Et voilà comment je suis allé à Paris.

J'ai raconté ces détails intimes, afin qu'on ne croie pas qu'en entrant dans une congrégation, on y vient pour devenir évêque, et afin que nos chers novices n'aient pas l'ambition d'être un jour cardinaux. »

On s'attendait à ce que la présence du Cardinal-Archevêque de Paris attirât une grande affluence de pèlerins à Notre-Dame de l'Osier. Cette attente n'a pas été trompée : le concours a été tel, que la sainte colline n'avait jamais vu tant de monde, de mémoire d'homme, sauf le grand jour du couronnement. Très-nombreuses aussi ont été les communions. A la messe de sept heures, célébrée par lui, le Cardinal a donné la sainte communion pendant près d'une heure. La grand'messe a été célébrée par M. l'abbé Reulet, secrétaire particulier de Son Éminence, qui assistait en soutane rouge et *cappa magna* rouge. Il est d'usage, le jour de l'Assomption, qu'à la suite des vêpres, une procession se déploie sur l'avenue qui va de l'église à la chapelle de Bon-Encontre. Mais cette fois il a fallu ouvrir un autre champ à la procession. Pour que cette masse de fidèles, accumulés dans l'église et sur la place, pût se mettre en rang, les Pères ont dû livrer leur vaste jardin et c'est là que la procession s'est déroulée, dans un ordre parfait, au milieu de chants animés d'un admirable entrain. La cérémonie terminée, le vénéré Cardinal adressa au peuple un entretien familier, que je m'abstiens d'analyser pour ne pas trop prolonger ce récit.

Le soir, tout le village s'illumina comme par enchantement ; les maisons qui enceignent l'église étincelaient de lumières ainsi que la maison des Pères et celle des religieuses ; l'avenue qui conduit à Bon-Encontre était toute en feu et le balcon situé au sommet de la tour formait une splendide couronne de flammes au-dessus de laquelle planait la statue de Marie Immaculée. Le bon cardinal voulut bien, malgré les fatigues de la journée, sortir un instant pour la satisfaction du peuple de l'Osier. Il parcourut l'avenue de Bon-Encontre, s'arrêtant à chaque instant ou pour bénir ou pour adresser quelques

paroles simples et bonnes qui touchaient vivement. Au-devant et en arrière du cortége de Son Éminence, des chœurs d'hommes et de femmes faisaient entendre leurs chants avec un élan enthousiaste. Mais les joies d'ici-bas, même les plus pures, passent rapidement : il fallut se séparer et peu à peu tout rentra dans le calme. Le lendemain, l'éminent pèlerin nous quittait pour aller prier à la Grande Chartreuse et de là à Notre-Dame de la Salette. Mais il laissa un souvenir de vénération profonde et qui durera longtemps. Si l'on demandait à ceux qui l'ont vu ce qu'ils pensent du Cardinal-Archevêque de Paris, une même réponse partirait de toutes les bouches : C'est un saint !...

La date du 5 décembre ramène l'anniversaire de l'élection de notre T.-R. P. Supérieur général, premier successeur de notre vénéré fondateur, Charles-Joseph-Eugène DE MAZENOD. Seize ans se sont écoulés depuis cette époque ; nos Pères reliront avec intérêt la page d'histoire de cette mémorable journée, et ceux que la Congrégation a reçus dans son sein depuis cette époque seront heureux d'entendre les détails d'un événement si important. Dans cette intention nous reproduisons ici les procès-verbaux de cette élection :

PROCÈS-VERBAUX

DES

DEUX PREMIÈRES SÉANCES DU CHAPITRE GÉNÉRAL

DE LA

CONGRÉGATION DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

Tenues à Paris, le 5 décembre 1861.

PREMIÈRE SÉANCE.

Aujourd'hui, 5 décembre 1861, le Chapitre général de notre congrégation des Oblats de Marie immaculée, dûment convoqué par lettres closes du R. P. Tempier, vicaire général, en date du 25 mai dernier, s'est réuni dans notre maison de Paris pour élire un Supérieur général, et combler ainsi, autant que cela se peut, le vide immense qu'a fait au milieu de nous la mort de notre bien-aimé et à jamais regretté Père fondateur.

L'acte de convocation appelait le Chapitre à Notre-Dame de Montolivet, mais pour de sages raisons et de l'avis de son conseil, le révérend Père Vicaire général a cru devoir le transférer à Paris. Après la messe capitulaire célébrée par le révérend Père Vicaire général, tous les membres du Chapitre se sont rendus dans la salle de délibération, où chacun a pris sa place dans l'ordre suivant :

Le R. P. Tempier, vicaire général de la Congrégation; les RR. PP. Courtès et Vincens, assistants généraux ; le R. P. Fabre, assistant général et procureur général ; Mgr Guibert, archevêque de Tours, député des vicariats de Ceylan et de Natal ; Mgr Guigue, évêque d'Ottawa,

provincial du Canada ; Mgr TACHÉ, évêque de Saint-Boniface, vicaire de la Rivière-Rouge; Mgr SÉMÉRIA, évêque d'Olympia, vicaire de Ceylan; le R. P. COOKE, provincial d'Angleterre ; le R. P. D'HERBOMEZ, vicaire de l'Orégon ; le R. P. VANDENBERGHE et le R. P. SOULLIER, vice-provinciaux de la première et de la deuxième province de France ; les RR. PP. HONORAT, MARTIN, RICARD et BERNARD, les quatre plus anciens supérieurs de la province habitée par le révérendissime Supérieur général défunt ; le R. P. MAGNAN, député de la seconde province de France ; le R. P. AUBERT, député du Canada ; le R. P. PINET, député d'Angleterre; le R. P. BALAÏN, député de la première province de France.

On a regretté l'absence de quelques membres. Mgr ALLARD, vicaire de Natal, a été retenu par les affaires de son vicariat; le député de la Rivière-Rouge n'a pu être convoqué par suite du grand éloignement de cette mission ; le vicariat de l'Orégon, n'ayant envoyé aucun titre authentique pour son député, n'a pas été représenté au Chapitre par ce dernier.

Tout le monde ayant été placé, on a imploré les lumières du Saint-Esprit et le secours de la sainte Vierge par la récitation du *Veni Creator* et du *Sub tuum*, après quoi, le révérend Père vicaire général a pris la parole pour exprimer les sentiments que cette réunion solennelle faisait naître dans son cœur ; elle lui rend plus vive et présente la mort de notre illustrissime et bien-aimé Père fondateur, puisqu'on se trouve réuni pour lui donner un successeur. « Ce vénéré Père n'est plus, a-t-il dit, mais son esprit vit encore et doit toujours vivre dans le cœur de ses enfants. Cet esprit de foi, de zèle et de dévouement, surtout de charité et d'union fraternelle, dont il nous a laissé le précieux héritage et qui animera (le révérend Père Vicaire en a le doux espoir) tous les membres du Chapitre

dans l'accomplissement du mandat si grave qu'ils ont reçu de la confiance de la Congrégation. » Le révérend Père s'attendrit en disant de quelle émotion son cœur a été remué en célébrant la messe capitulaire. Il lui a semblé que l'âme de notre saint fondateur se mettait en communication avec la sienne et venait assister dans toutes les opérations du Chapitre. A ce souvenir les larmes le gagnent et l'assemblée tout entière, en voyant pleurer ce vénérable vieillard actuellement son chef, se sent saisie des vives impressions du dévouement de la piété filiale.

Cette touchante allocution est suivie de la vérification des pouvoirs, qui ne donne lieu à aucun incident remarquable.

Cette opération terminée, le révérend Père Vicaire général a pris la parole et, dans les termes d'une humilité profonde et d'un dévouement dont la société ne saurait trop reconnaître la grandeur, il a conjuré les membres du Chapitre de ne point songer à lui, pour la charge de Supérieur général, son âge, ses infirmités ne lui permettant plus de porter un si lourd fardeau.

Mgr Guibert, Archevêque de Tours, s'est ensuite levé; Sa Grandeur a rappelé d'abord en des termes touchants le souvenir de celui qui a fait, en nous quittant, un si grand vide dans la famille ; Elle nous a redit les exemples admirables que nous a légués, pendant sa vie entière et surtout pendant sa dernière maladie, notre bien-aimé Fondateur.

« Je bénis Dieu, a dit le vénérable Archevêque, d'avoir pu, pendant près de deux mois, être le témoin de cette foi si vive et de cette piété si ardente, qui n'ont cessé de remplir le cœur de notre bien-aimé Père sur son lit de douleur. Quand nous eûmes appris de la bouche des médecins que l'état de notre auguste malade était arrivé à

un point où l'on pouvait théologiquement lui administrer les derniers sacrements, et comme d'ailleurs parmi le peuple, toujours disposé à s'exagérer un grand malheur qu'il redoute, quelques personnes avaient pu s'étonner que Monseigneur n'eût pas encore reçu le Saint Viatique, nous crûmes devoir proposer ces suprêmes secours de la religion. Monseigneur accueillit avec empressement et avec reconnaissance notre proposition. Il demande si le péril est imminent ; sur notre réponse négative, le vénéré malade réclame deux jours pour faire sa confession générale, et déclare qu'il veut, pour l'édification de tous, recevoir le saint Viatique avec la plus grande solennité. Je ne puis dire tout ce que cet acte eut de beau et de touchant ; que n'avez-vous été témoins, comme je le fus moi-même avec plusieurs Pères ici présents, que n'avez-vous été témoins de cette cérémonie où éclatèrent d'une manière si admirable la foi profonde et la tendre charité de ce grand homme et de ce saint! Non, jamais je ne perdrai le souvenir de ce que j'ai eu le bonheur de voir alors et d'entendre. Que n'avez-vous pu apprécier, comme moi, le calme parfait, la lucidité d'esprit de notre illustre Père, et cette rare énergie qui ne s'est pas démentie un seul instant, malgré de cruelles souffrances endurées pendant plus de quatre mois, souffrances que nous n'avons pu bien apprécier nous-mêmes, que lorsque nous avons su combien était profonde la plaie qui le dévorait ! En travaillant avec lui, et nous travaillions souvent, je ne me lassai point d'admirer cette grande intelligence et ce noble cœur. Ces impressions ne furent pas partagées seulement par nous, qui entourions constamment son lit de douleur : les gens du monde qui l'approchaient, et notamment ses médecins, les éprouvèrent comme nous. L'un d'eux, que les sentiments religieux n'inspiraient certainement pas, m'exprimait son admiration par ces paroles dignes d'être

gardées dans les souvenirs de la Congrégation : « Jamais « je n'ai vu malade souffrir avec tant de dignité, chaque « visite que je fais à Monseigneur est un sermon pour « moi. »

« Il ne m'a pas été donné d'assister aux derniers moments du saint malade; mais on m'a fait le récit de ses dernières heures, et je ne connais rien dans la mort des saints qui dépasse le trésor d'édification que nous offrent la maladie et la mort de notre saint Fondateur.»

Le souvenir de cette mort réveille dans l'âme de Mgr l'Archevêque toute la vivacité de sa douleur, il la domine pourtant en reportant sa pensée sur la Congrégation, cette œuvre qui plus que toute autre doit immortaliser notre Père. C'est ici qu'avec une sorte d'inspiration et un accent de persuasion dont toute l'assemblée a été profondément émue, Monseigneur s'est écrié : « Oui, notre Père est mort, mais notre Mère vit encore et celle-là je la crois immortelle : elle vivra, elle vivra de l'esprit de son fondateur, j'en ai pour garant l'acte d'humilité et de dévouement que vient d'accomplir le premier compagnon et le plus fidèle ami de celui que nous pleurons. » Monseigneur se tourne alors vers le R. P. Tempier et lui adresse quelques paroles vivement senties sur le bel exemple qu'il vient de donner à la Congrégation en déclinant une dignité qu'appelaient naturellement ses vertus, sa longue expérience et ses services éminents.

Monseigneur pense que cet exemple doit être suivi, et parlant, tant en son nom qu'au nom des autres Evêques présents au Chapitre, avec lesquels il a conféré la veille, il fait observer que pour de graves raisons il ne croit pas opportun, dans les circonstances actuelles, que la Congrégation ait à sa tête un Evêque. Il craint que la nomination d'un Evêque ne soit pas agréable à Rome, et que la Congrégation n'ait à souffrir de la lenteur qu'en-

traînerait la démission du prélat élu. Il pense, en outre, que NN. SS. les Evêques éprouveraient peut-être une certaine gêne dans leurs rapports avec un supérieur général revêtu de leur caractère, et que leurs relations avec les Oblats seront plus faciles et plus bienveillantes quand ils seront gouvernés par un simple religieux. Enfin, puisque l'état normal de l'institut est d'avoir à sa tête un simple Prêtre, pourquoi ne pas y entrer dès à présent ? Surtout avec la facilité que nous avons de choisir un digne chef en dehors de l'épiscopat.

« Cependant, a ajouté Monseigneur, qu'on ne se méprenne pas sur les sentiments qui m'inspirent en ce moment, ainsi que les autres Evêques ici présents.

« Ce n'est pas par défaut de dévouement que nous déclinons vos suffrages ; c'est, au contraire, par attachement pour notre Congrégation, car nous la regardons comme notre mère, c'est par elle que nous avons été formés, c'est de son sein que nous avons été tirés, elle occupera toujours la première place dans notre cœur, et s'il le fallait, nous n'hésiterions pas, pour la servir, à quitter nos siéges ; cela est si vrai, que nous tenons à constater ici notre droit à l'éligibilité, bien loin d'y renoncer, et à reconnaître que les membres du Chapitre conservent, même à notre égard, leur pleine liberté d'élection. »

« Du reste, a ajouté Monseigneur en terminant, une fois le Supérieur général nommé, quels que soient ses qualités ou son âge, il peut compter sur notre respect et notre dévouement le plus complet.

Après ce discours, dont nous n'avons pu donner à notre grand regret qu'une trop faible analyse, et qui devra pourtant rester dans la Congrégation comme un monument de la piété filiale, que l'illustre et vénérable Archevêque de Tours a toujours professée pour notre révérendissime Père et de son dévouement absolu pour

notre chère Congrégation qu'il se plaît encore à nommer sa mère, le R. P. Courtes a demandé la parole. Il sentait le besoin d'exprimer son admiration pour le langage de l'éminent prélat, et son regret pour la résolution qu'ont prise NN. SS. les Évêques, membres du Chapitre. Il lui semble qu'un Supérieur général revêtu de la dignité épiscopale, soutiendrait mieux l'éclat qu'a jeté sur l'institut la longue administration du grand Evêque de Marseille, de ce Père, a-t-il dit avec émotion, qui nous contemple du haut du ciel, ou plutôt, dont l'âme préside, sans aucun doute, cette assemblée réunie pour élire celui qui doit continuer son œuvre. A son sens, un Évêque supérieur général ne serait qu'un père au milieu de ses enfants, et un modèle plus puissant pour nous exciter tous à la pratique des vertus religieuses. En présence du droit qu'a le Chapitre de choisir parmi les évêques qui se trouvent dans son sein, il verrait avec la plus grande peine l'assemblée renoncer trop promptement à ce droit si précieux, et il demande avec instance qu'on veuille bien surseoir à l'élection.

Après d'autres explications données par quelques membres du Chapitre sur le même sujet, la proposition du R. P. Courtès est adoptée et l'élection renvoyée à la séance du soir.

SECONDE SÉANCE.

A deux heures et demie du soir du même jour, tous les membres du Chapitre se réunissent dans la salle des délibérations, sous la présidence du R. P. Tempier, vicaire général. Cette séance s'ouvre, comme la première, par la récitation du *Veni Creator*. On examine tout d'abord si le bulletin pour l'élection du Supérieur général doit porter, outre le nom du candidat, la signature du votant, comme

semble l'indiquer le texte de nos saintes Règles. Sur la proposition de Mgr l'Archevêque de Tours et de Mgr l'Évêque d'Olympia, le Chapitre décide que chaque membre mettra sa signature au bas de son bulletin, replié et cacheté de manière à cacher seulement le nom du votant. Ainsi seront pleinement sauvegardées la liberté et la responsabilité des votes. Le cachet ne pourra être rompu que s'il survient, dans le cours de l'élection, quelque vice matériel qui rende nécessaire la manifestation des signatures. Dans tous les cas les bulletins seront brûlés, séance tenante, par le secrétaire du Chapitre.

Ensuite, sur l'invitation du R. P. Vicaire général, le secrétaire a donné lecture du premier paragraphe du chapitre Ier de la 3e partie de nos constitutions (*De capitulo generali*). Cette lecture a fait naître une question que nous devons relater ici. Plusieurs membres ont demandé à quel moment le Chapitre devait procéder à l'élection des assistants du Supérieur général. Fallait-il la faire aussitôt après avoir nommé ce dernier, ou bien la renvoyer à la fin, comme cela est prescrit dans les autres Chapitres généraux que convoque et préside le Supérieur général? Le sens de nos constitutions n'a pas paru longtemps douteux, et le Chapitre a pensé que la marche régulière des affaires voulait qu'on formât sans retard le Conseil du nouveau Supérieur général de la Congrégation.

On a procédé ensuite à l'élection en se conformant à tout ce que nos saintes Règles prescrivent. Tous les membres du Chapitre ont d'abord écrit et préparé leur bulletin. Puis ils sont venus, suivant leur rang, déposer leur vote dans l'urne. Chacun se levait, s'avançait devant le Vicaire général, vers le lieu où l'urne était placée. Là, sous les regards de Dieu, et, nous pouvons le dire, de la Congrégation tout entière, au milieu d'un silence pro-

fond, la main sur la poitrine, le votant, avant de déposer son bulletin, prononçait d'une voix grave et distincte la formule du serment : « Moi, N..., je jure devant Dieu, que je nomme pour Supérieur général des Missionnaires Oblats de la T.-S. et Immaculée Vierge Marie, celui que j'estime le plus digne et le plus capable de bien remplir cette charge. » Nous ne saurions dire tout ce que cette cérémonie avait de saisissant et de solennel.

Cette opération terminée, le R. P. Vicaire général a procédé avec ses assistants au dépouillement du scrutin. On a compté vingt billets et l'on a reconnu que ce nombre était égal au nombre des votants. Le Vicaire général a lu ensuite chaque bulletin à haute et intelligible voix. Les assistants lisaient après lui et deux d'entre eux écrivaient avec le secrétaire le nom du proclamé.

Dix-neuf voix ont été pour le R. P. Fabre et une pour le R. P. Tempier. Il ne nous appartient pas d'expliquer comment s'est produite cette unanimité si parfaite. Qui pourrait ne pas y voir l'assistance de l'Esprit Saint, la protection visible de notre bonne Mère, la Vierge Immaculée, l'appui de saint Joseph, notre principal patron, et l'influence paternelle de notre saint Fondateur ?

Nous devons relater ici cette acclamation universelle afin qu'elle demeure dans l'histoire de la Congrégation comme une preuve admirable de l'union parfaite de vues et de volontés qui régnait dans le Chapitre. Qu'on nous permette aussi de constater, en passant, la douce joie, la délicieuse émotion et la sainte fierté que faisait naître dans les cœurs un accord si parfait. Nous éprouvions tous comme un immense soulagement.

La lecture des votes étant finie, le R. P. Vicaire général a proclamé et nommé le T.-R. P. Fabre Supérieur général de la Congrégation.

Le nouveau Supérieur général s'est alors avancé au

milieu de l'assemblée, s'est mis à genoux et a fait sa profession de foi, selon la forme prescrite par le pape Pie IV.

Ensuite, sur l'interpellation du Vicaire général, il a fait le serment de garder inviolablement les constitutions, et en particulier le décret qui défend de transférer hors de France le siége du Supérieur général.

Après cela, notre révérendissime Père, obéissant à la pieuse inspiration de son cœur, est allé tout d'abord se jeter aux genoux de NN. SS. les Évêques pour les prier de le bénir. Que cette démarche et cette bénédiction nous ont fait de bien à tous ! Que nous aimions à voir notre père courber la tête pour recevoir un accroissement de grâce, de confiance et de force, par des mains si puissantes quand elles s'élèvent vers le ciel, si riches et si chères quand elles s'abaissent sur nous ! En se relevant des pieds du prélat qui venait de le bénir, notre Père recevait de l'Évêque le baiser de paix.

Cette démarche si belle et si touchante était le prélude de la cérémonie du baisement des mains qui, elle aussi, a profondément remué nos cœurs. Le Supérieur général s'était assis au milieu du Chapitre, dans le fauteuil que s'était empressé de lui offrir le R. P. Tempier. Ce vénérable Père, qui, il n'y a qu'un instant, était son supérieur, s'est agenouillé comme un enfant aux pieds de celui qui fut autrefois son fils, et qui va désormais succéder à notre illustre Fondateur. Il a baisé ses mains avec une humilité ravissante ; et tous les deux se sont embrassés avec une émotion plus facile à comprendre qu'à exprimer.

Tous les autres membres du Chapitre, à l'exception de NN. SS. les Évêques, que leur caractère dispensait de cette démarche, sont venus successivement s'agenouiller aux pieds du Supérieur général, baiser respectueusement ses mains en signe d'obéissance, et recevoir de lui le

baiser de paix comme premier gage de son affection paternelle.

Il nous semble bien difficile de rencontrer dans la vie quelque chose de plus émouvant et de plus beau. Aussitôt après la cérémonie, on a récité le *Te Deum* avec toute l'effusion de la plus suave et de la plus vive reconnaissance.

Notre T.-R. Père s'est rendu ensuite à la place qu'avait occupée jusque-là le Vicaire général, et, d'une voix noyée dans les larmes, il nous a adressé à peu près ces paroles :

« Ce n'était pas à moi, mes Pères, d'occuper la place que l'on vient de m'assigner... Non, ce n'était pas à moi... et je sens qu'il me faut toute la force de l'obéissance, pour me soumettre... Je ne me dissimule point la grandeur de la charge que vous m'avez imposée... je connais ma faiblesse... mais pourtant je me sens rassuré... Je me sens fort en pensant à l'unanimité de vos suffrages... Vous m'aiderez à le porter, je compte sur le conseil et l'appui des Évêques, ici présents, dont le dévouement à la Société m'est si bien connu... Je compte sur le concours de tous les membres de la Congrégation, et plus spécialement sur celui des membres de ce Chapitre... J'ai la volonté bien ferme de faire tout ce qui dépendra de moi pour le bien de la famille. Vous m'aiderez de votre dévouement et de vos prières... Je vous demande aussi comme une grâce de vouloir bien me faire connaître, en toute circonstance, tout ce que vous pourriez remarquer en moi, afin qu'en travaillant et me dévouant pour les autres, je puisse me sanctifier moi-même. »

Et pendant qu'il nous tenait ce langage qui ressemblait si bien à celui de notre premier Père, nous ne pouvions répondre, les uns et les autres, que par nos larmes. Le ciel nous avait rendu la parole et le cœur de celui

que nous aimions tant... Comment ne pas pleurer?

Mgr l'Archevêque a bien voulu se faire l'interprète des sentiments de tous les membres du Chapitre. Il a dit au T.-R. P. Supérieur général qu'il pouvait se rassurer, fort comme il l'était de l'unanimité des suffrages, et qu'une Société, qui donnait dans ses représentants un si beau spectacle d'union et de dévouement, ne pouvait qu'attirer sur elle les bénédictions de Dieu, et s'assurer un avenir glorieux. « Je crois, a ajouté Monseigneur, à l'immortalité d'une Congrégation qui peut offrir de tels exemples. »

Sa Grandeur a renouvelé l'assurance de son appui et de son entier dévouement, et c'est ainsi que s'est terminée cette séance solennelle et mémorable qui laissera dans le cœur de tous ceux qui ont eu le bonheur d'y assister d'ineffables émotions, d'impérissables souvenirs et un parfait exemple de cette union fraternelle que nous a tant recommandée et que nous a léguée avant de mourir notre saint et bien-aimé Fondateur.

Après des émotions si vives, les membres du Chapitre ne se sont pas senti le courage de continuer leurs opérations, et ils ont renvoyé au lendemain les élections des assistants et du procureur général.

Le lendemain, 6 décembre, dans la séance du matin, ont été élus les assistants généraux et le procureur général. Les assistants généraux sont : les RR. PP. Tempier, Vincens, Courtès, Vandenberghe; et le procureur général : le R. P. Soullier.

Le R. P. Tempier a été nommé admoniteur du Supérieur général, et le R. P. Vandenberghe, secrétaire général.

NOUVELLES DIVERSES

La Congrégation, ayant appris par la voie de nos Annales que le T.-R. P. Supérieur général a désigné le R. P. Rambert pour écrire la vie de notre vénéré Fondateur, tiendra sans doute à savoir où en est cette œuvre importante. La lettre suivante du R. P. Rambert, en réponse aux questions du Supérieur général, renseignera tous les membres de notre famille religieuse sur la marche du travail. Nous joignons nos instances à celles de l'historien pour que nos Pères facilitent sa tâche en lui procurant les documents qu'il désire. Il suffit que chacun interroge sa mémoire pour en faire sortir une foule de souvenirs et de faits intéressants qui seront classés avec ordre et intelligence par le révérend Père.

Voici sa lettre au Supérieur général :

Autun, le 14 novembre 1877.

« Mon très-révérend et bien-aimé Père,

« Rentré seulement hier à Autun, je me hâte de vous donner les détails que vous avez bien voulu me demander sur la composition de la vie de notre vénéré Fondateur, que vous m'avez confiée.

« Il y a à peu près deux ans, mon bien-aimé Père, que vous m'avez chargé de ce précieux travail. L'ouvrier eût dû être effrayé de son incapacité, le religieux n'avait qu'à obéir, et le fils se livra avec ardeur à l'accomplissement d'une tâche si consolante, si chère à son cœur. Mon premier soin fut de me rendre compte des documents qui étaient mis à ma disposition. Ces documents, c'étaient les

archives de la Congrégation. Lire ces archives, écarter celles qui ne pouvaient être d'aucune utilité, faire un choix parmi celles qui pouvaient servir, les classer, puis, par deux voyages successifs à Marseille, les compléter autant que possible, au moyen des registres de l'évêché de Marseille, tel a été, dis-je, mon premier travail. Ce travail très-considérable, vu l'abondance des lettres, mémoires, journaux, etc., dont il m'a fallu prendre connaissance, m'a occupé une année entière.

« Après ce premier travail que je me permettrai d'appeler « le débrouillement du chaos », je dus me livrer à un second travail préparatoire. La vie de notre vénéré Fondateur a eu une longue durée ; elle a été admirablement remplie ; elle s'est trouvée mêlée à tous les grands faits d'une époque, la plus tourmentée et la plus féconde en événements extraordinaires, soit dans l'ordre politique, soit dans l'ordre religieux. Il en résulte que les documents, même choisis et triés, sont encore très-nombreux. Dans ces documents, bien des retranchements sont à faire. Je voulus tout d'abord essayer d'écrire, mais je me perdais au milieu de cette multitude d'écrits que j'avais sous les yeux et qu'il me fallait sans cesse revoir, consulter, pour être exact dans les moindres faits.

« J'étais arrêté presque à chaque ligne. Je vis bientôt qu'il me fallait absolument changer de méthode si je voulais mettre un peu de rapidité et de mouvement dans le récit. Je pris alors la résolution d'extraire par écrit, de tous les matériaux mis à ma disposition, les seuls passages qui me paraissaient devoir entrer dans la composition de l'ouvrage qui m'était confié. C'était, il est vrai, entreprendre un travail long et pénible. C'était se condamner pour plusieurs années à un simple travail de copiste ; mais ce travail me parut indispensable, et tandis que je croyais devoir y employer deux ou trois années,

je l'avais terminé le 15 août de cette année, c'est-à-dire après un an seulement.

« J'ai écrit ainsi à peu près deux mille pages qui toutes n'entreront pas dans le corps de l'ouvrage, mais qui sont le résumé de tous les matériaux mis à ma disposition. Ces pages mettent sous mes yeux, année par année et presque jour par jour, les principaux faits, les écrits et les actes dont se compose la vie de notre vénéré Père et Fondateur. Le grand travail de préparation est donc terminé. Il ne me reste plus maintenant qu'à me mettre à l'œuvre et à me livrer à la composition. On me demandera peut-être à ce sujet à quelle époque je pense avoir fini. Il m'est impossible pour le moment de répondre à cette question. Cela dépendra nécessairement du temps que je pourrai prélever sur mes autres occupations, de mon état de santé et de la facilité pour écrire qu'il plaira au bon Dieu de me donner. Tout ce que je puis assurer, c'est que je me livrerai sans mesure à ce travail, que j'y emploierai tout mon temps, toutes mes forces, tout mon cœur.

« En terminant, je me permettrai, mon bien-aimé Père, de faire une prière à ceux de nos Pères qui ont eu le bonheur de connaître notre vénéré Fondateur : c'est de vouloir bien recueillir leurs souvenirs et m'envoyer le récit de ce qui dans les paroles et les actions de ce bien-aimé Père les aura frappés. La partie anecdotique, cette partie si intéressante dans la vie d'un saint et surtout d'un saint tel que notre vénéré Fondateur, me manque presque complétement. C'est à nos Pères anciens qui ont vécu avec notre bien-aimé patriarche d'y suppléer. Que l'on ne craigne pas de m'envoyer des récits de faits inutiles ou des détails peu importants. Ce qui n'a pas de valeur en soi ou isolément en a quelquefois beaucoup relativement et groupé. Un fait, un mot qui semblent n'avoir pas de signification viennent quelquefois à

l'appui d'une thèse ou d'une action de grande importance. Au nom de notre bien-aimé Fondateur, de sa mémoire vénérée, du bien que doit faire la lecture de sa vie au dedans et en dehors de la famille, que nos Pères veuillent bien entendre mon humble appel.

« Enfin et par-dessus tout je demande à tous les membres de notre bien-aimée Congrégation de vouloir bien m'aider de leurs ferventes prières. Ceux qui me connaissent ne peuvent douter de l'immense besoin que j'en ai; les autres ne peuvent se dissimuler l'extrême importance de l'œuvre, ses difficultés et combien il est à souhaiter qu'elle soit digne de celui qu'elle doit glorifier.

« C'est en vous réitérant l'expression de mes sentiments respectueux et dévoués que je vous supplie, mon bien-aimé Père, de vouloir bien bénir

« Votre humble et tout affectionné fils,

« T. RAMBERT, O. M. I. »

Notre très-révérend Père général n'a pu réaliser qu'en partie son projet d'achever la visite canonique de nos maisons de France. L'état de sa santé l'a obligé d'interrompre son voyage et de remettre à un autre moment la suite de ses visites. Plusieurs de nos communautés ont cependant joui de la consolation de le posséder ; elles ont été heureuses de participer ainsi aux joies et aux bénédictions qu'apporte partout la présence du bien-aimé chef de notre famille religieuse. Nos deux établissements d'Autun, le Noviciat de Notre-Dame de l'Osier, la maison de Bon-Secours, les maisons du Calvaire et de Notre-Dame de la Garde, à Marseille, ont eu successivement le bonheur de le recevoir. Pendant le séjour de notre très-révérend Père à Marseille, tous nos Pères et nos Frères d'Aix, les Supérieurs de Fréjus et de Notre-Dame de Lumières on

voulu eux aussi profiter de la proximité pour se rendre auprès du Supérieur général, lui exprimer leur vénération filiale et demander ses conseils.

Nous prions tous le Seigneur pour qu'une santé qui nous est si chère se rétablisse promptement et permette à notre bien-aimé Père de réaliser tous les désirs de son cœur en allant réjouir par sa présence tous ceux des nôtres dont l'espérance cette fois a été déçue.

Le très-révérend Père général, parti de Paris le 12 septembre, y est rentré le 12 novembre.

Les Pères et Frères de la maison générale et des résidences de Montmartre et de Royaumont ont fait la retraite annuelle du dimanche 21 octobre au dimanche 28 du même mois. Les exercices ont été prêchés par le R. P. Audruger, supérieur de la maison de Limoges, avec une grande solidité de doctrine et une parfaite expérience de la vie religieuse et ecclésiastique. C'était comme une sorte de retraite pastorale où chacun trouvait pour les besoins de son âme les indications les plus précieuses. A cette occasion, la communauté a pris possession de la nouvelle chapelle domestique érigée dans les bâtiments récemment construits ; dans quelques jours l'installation dans les nouveaux locaux sera complète.

19 *novembre*. — Mgr Grandin est arrivé hier soir, 18 novembre, à Paris. Sa Grandeur vient en France pour réparer sa santé fortement ébranlée par les travaux des missions, et Elle a dû se rendre aux instances pressantes et unanimes des Pères de son vicariat, justement alarmés de l'état de souffrance de leur Évêque. Hâtons-nous de dire, pour rassurer la Congrégation, que la traversée, malgré des fatigues inévitables, a rendu quelques forces à l'Évêque de Saint-Albert et que déjà il se sent mieux. Tous nous prierons pour que, sur la terre de France, il re-

couvre des forces dont il fait un si saint usage pour la gloire de Dieu et le salut des âmes.

Les Sœurs de la Sainte-Famille ont fait, le mois dernier, une perte des plus cruelles. La R. Mère Saint-Bernard Dandigeos, présidente permanente du Conseil général de Marie, s'est endormie doucement dans le Seigneur, le samedi 6 octobre, veille de la fête du très-saint Rosaire, après de longs mois de souffrances supportées avec une patience et une force d'âme admirables. Sa mort a été un deuil non-seulement pour la famille religieuse que ses vertus édifiaient depuis quarante années, mais encore pour tous ceux qui, à un titre ou à un autre, ont eu quelques rapports avec elle. La haute position de cette vénérable Mère dans l'association de la Sainte-Famille, ses fréquentes relations avec notre Congrégation, l'intérêt si vrai et si constant qu'elle a toujours porté à nos œuvres lui avaient gagné l'estime de ceux des nôtres qui l'ont plus particulièrement connue et donné droit à la reconnaissance de tous. Nous avons la confiance que Dieu, qui exalte les humbles et ne laisse sans récompense rien de ce qui se fait pour l'amour de lui seul, aura déjà accordé à sa modeste et fidèle servante la couronne due à ses mérites, mais nous ne laisserons pas que de nous souvenir souvent d'elle devant le Seigneur pour acquitter ainsi la dette de notre reconnaissance.

Les premières feuilles de ce numéro étaient imprimées lorsque, par une nouvelle lettre du R. P. Lacombe, nous avons appris qu'il n'a pu se rendre chez les Pieds-Noirs pour la mission officielle qu'il avait à remplir. Le zélé missionnaire a été arrêté par la maladie à Saint-Paul de Minnesota.

OBLATIONS

ET NUMÉROS D'ORDRE DEPUIS LA LISTE PUBLIÉE AU MOIS DE DÉCEMBRE 1876.

Nos 923. Vaillancourt, Joseph, 16 octobre 1876, Ottawa.

924. Ward, Wilfrid, 16 octobre 1876, Ottawa. (Décédé.)

925. Antoine, Ernest, 18 octobre 1876, Notre-Dame de Sion. (Décédé.)

926. Mc Grath, Jacques, 28 octobre 1876, Philipstown (F. C.).

927. Carey, Guillaume, 28 octobre 1876, Philipstown (F. C.).

928. Berthelon, Louis-Marie, 1er novembre 1876, Nancy.

929. Le Serrec, François, 1er novembre 1876, Notre-Dame des Victoires (Mackenzie).

930. Dupire, Louis-François, 1er novembre 1876, Notre-Dame des Victoires (Mackenzie).

931. Joussard, Célestin, 8 décembre 1876, Autun.

932. Mérer, Michel-Joachim, 8 décembre 1876, Autun.

933. Bessières, Xavier-Marie, 8 décembre 1876, Autun.

934. Monnet, Prosper-Marie, 8 décembre 1876, Autun.

935. Poli, Jean-Antoine, 8 décembre 1876, Autun.

936. Dreyer, André, 8 décembre 1876, Nancy (F. C.).

937. Touze, Louis, 8 septembre 1876, Saint-Albert, Notification reçue le 28 décembre.

N°s 938. Paquette, Joseph-Pierre, 8 septembre 1876, Saint-Albert, Notification reçue le 28 décembre.

939. Joyce, Guillaume, 25 décembre 1876, Belmont (Irlande).

940. Duval, François-Joseph, 17 février 1877, Autun. (Décédé.)

941. Baffi, Eugène, 17 février 1877, Autun.

942. Lecorre, Auguste, 8 septembre 1876, la Providence (Mackenzie), Notification reçue le 19 mars 1877.

943. Dupont, François, 19 mars 1877, Notre-Dame des Anges (Canada).

944. Fox, Patrice, 29 avril 1877, Belmont (Irlande) (F. C.).

945. Blais, Moïse, 31 mai 1877, Ottawa.

946. Paquet, Adolphe-Félix, 17 juin 1877, Nancy.

947. Biard, Louis de Gonzague, 17 juin 1877, Nancy.

948. Chevassu, François-Emile, 4 août 1877, Nancy.

949. Albert, François, 15 août 1877, Autun.

950. Porte, Frédéric, 15 août 1877, Autun.

951. Nilles, Nicolas, 15 août 1877, Autun.

952. Mauss, Augustin, 15 août 1876, Notre-Dame de Sion.

953. Kenny, Patrice, 15 août 1877, Belmont (Irlande) (F. C.).

954. Fafard, Désiré, 15 août 1877, Notre-Dame des Anges (Canada).

955. Emery, Edouard, 15 août 1877, Notre-Dame des Anges (Canada).

956. Marsan, Célestin, 15 août 1877, Notre-Dame des Anges (Canada).

957. Guillet, Didace-Eugène, 15 août 1877, Notre-Dame des Anges (Canada).

Nos 958. MICHELOT, Léon-Marcellin, 8 septembre 1877, Nancy.

959. GILLIE, Robert-François, 8 septembre 1877, Ottawa.

960. DUIGNAM, Joseph-Marie-Thomas, 21 septembre 1877, Inchicore (F. C.).

961. VAN-LAAR, Egidius-Joseph, 4 octobre 1877, Notre-Dame des Anges (Canada).

962. MARCOUX, Joseph-Stanislas, 4 octobre 1877, Notre-Dame des Anges (Canada).

963. KEPPLER, Robert-Émile, 7 octobre 1877, Nancy (F. C.).

964. SUC, Jean, 7 octobre 1877, Nancy (F. C.).

TABLE DES MATIÈRES.

MARS 1877.

JUIN 1877.

SEPTEMBRE 1877.

DCEMBRE 1877.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Paris. — Typographie A. Hennuyer, rue d'Arcet, 7.

585

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

Supplément du N° 60. — Décembre 1877.

SIX LÉGENDES AMÉRICAINES

IDENTIFIÉES

A L'HISTOIRE DE MOISE ET DU PEUPLE HÉBREU

PAR

LE R. P. E. PETITOT, O. M. I.

MISSIONNAIRE AU MACKENZIE (1)

Fort Good-Hope (Mackenzie River's district), North-West territory, British North America, 21 décembre 1876.

Dans ses savantes publications intitulées *le Mythe de Votan* et *Histoire légendaire de la Nouvelle-Espagne*, M. le

(1) Nous publions le travail du R. P. PETITOT à titre de document, non comme vérité démontrée. Nous croyons qu'on peut poursuivre utilement la trace des traditions bibliques à travers les légendes des peuplades les plus reculées du nouveau monde ; c'est pourquoi nous applaudissons volontiers aux recherches de notre laborieux confrère, en lui laissant toutefois la responsabilité de ses observations et des conclusions qu'il en tire. S'il faut dire toute notre pensée, il nous semble que l'auteur pousse trop loin la préoccupation des rapprochements. Nous faisons à ce sujet toutes nos réserves, mais nous ne nous reconnaissons pas la compétence nécessaire pour faire des coupures dans une étude de ce genre.

(*Note de la Rédaction.*)

comte H. de Charencey s'est appliqué à élucider les traditions des Indiens de l'Amérique centrale. Le héros tzendale *Votan* ou *Wotan* a surtout arrêté ses regards et mis à contribution les trésors d'érudition de sa plume. Si M. de Charencey ne nous a point appris l'origine première et certaine du demi-dieu guatémalien ; si son travail, quelque remarquable qu'il soit, laisse encore ce héros à l'état de mythe, comme le noble écrivain le reconnaît lui-même ; du moins il a prouvé largement que la légende d'Oxaca se relie à la tradition nationale des Indiens Creeks, et qu'elle est également identique à plusieurs légendes asiatiques d'une origine bouddhique incontestable, telles que la tradition siamoise du roc-serpent Phrà-Ruang, les fables birmanes et chinoises du Pyù-tsau-ti et de Nga-Kwè. Enfin, il rapproche avec bonheur la légende de Votan du mythe grec de Thésée. Après avoir comparé ensemble les traits de ressemblance qu'offrent entre elles ces différentes traditions, l'écrivain conclut, avec Alex. de Humboldt, à l'origine bouddhique et asiatique du mythe de Votan.

Nous osons espérer que, dans ses publications subséquentes, M. de Charencey voudra bien pousser ses curieuses identifications jusqu'au bout, de manière à atteindre le point de départ du mythe votanique ; car *Bouddha*, n'étant lui-même qu'un mythe, doit nécessairement tirer son origine d'un personnage véritable et reconnu par l'histoire. De même que l'ombre exige la réalité objective ; ainsi la fable appelle la vérité historique qu'elle déguise et qu'elle cache. Celle-ci nous représente le héros lui-même ; celle-là ne laisse apparaître qu'un masque d'emprunt, qu'un personnage de théâtre.

En reconnaissant que le *Votan* des Guatémaliens n'est autre que la divinité asiatique, dont le culte est observé par un grand quart de l'humanité, le docte philologue

a considérablement agrandi et aplani la *seule et unique voie* par laquelle on puisse un jour parvenir à découvrir toute la vérité touchant ce héros fabuleux. Toutefois, la souche première à laquelle se rattache le mythe de Votan, ainsi que tous ses congénères, tant américains qu'européens et asiatiques, c'est-à-dire le point de départ de la fable elle-même, demeure encore inconnu.

Nous ne pouvons, en effet, reconnaître le réformateur hindou *Sakia-Mouni*, le premier des Bouddha asiatiques, qui vivait 970 ans avant Jésus-Christ, comme l'auteur originaire de son système religieux, puisque, dans sa première phase, la plus humble et la plus humanitaire, le bouddhisme consistait alors tout entier dans la théorie de la métempsycose et de la migration des âmes, laquelle émane de la vieille Egypte, ainsi que cela est reconnu et admis par les savants. Qu'on nous le pardonne, mais il nous paraît exister entre ce *Mouni* et le *Monas* des Grecs, le *Manès* des Egyptiens, le *Manco* des Péruviens, le *Mana* des Sioux-Dakotas, le *Manétu* des Algonquins, le *Sa-Mona* des Siamois, le *Sa-Mana* des Péguans, etc., une trop grande parenté, pour que nous ne placions pas sur le même pied tous ces législateurs et demi-dieux, refusant au premier Bouddha, *Sakia-Mouni*, l'antériorité sur les autres. A nos yeux, il est évident que le mythe bouddhique lui-même émane de l'Egypte, et que si de là il s'est répandu peu à peu jusque dans l'extrême Orient par l'Hindoustan, la Tartarie, le Thibet, la Chine, Siam, le Pégu, l'empire birman et le Japon, et s'il parvint ainsi jusqu'en Amérique, il n'est pas moins vrai que le même culte et la même théorie se firent également jour vers l'occident, par la Grèce, la Germanie, la Gaule et la Scandinavie, de même qu'ils se répandirent au midi parmi les peuplades africaines.

En effet, le *Sakia-Mouni* des Mongols, le *Bouddha* des

Thibétains, n'est autre que le *Fo* des Chinois, le *Boudso* des Japonais, le *Boutan* des Kalmouks, le *Baouthi* des Cingalais, le *Poudan* des Tamouls, le *Thica* des Tonquinois, le *Khodom* des Siamois, le *Koutama* des Pégouans, le *Boutta* des anciens gymnosophistes indiens, le *Boudeâ* des Grecs, le *Toth* des Egyptiens, le *Teut* des Celtes, le *Wodan* des Danois, l'*Odin* des Scandinaves, le *Dan* des noirs du Dahomey, le *Vaudou* de ceux du Mozambique, enfin le *Wotan* des Guatémaliens, l'*Odon* des Mexicains, le *Dan-ton*, ou *Sa-Wéta,* ou *Sié-Dhidié*, ou *Sa-kkè-Dènè* des Dènè-dindjié. Tous ces demi-dieux sont des divinités lunaires et peuvent s'identifier avec le dieu lunaire des Scandinaves, *Mena*, et celui des Germains, *Men* ou *Moun*, d'où les mots lune (*moon*) et mois (*men*) dans les langues saxonne et pélasgienne.

Nous espérons prouver que Moïse, le *Mouça* ou *Mausa* des Arabes, le *Moses* des Hébreux et le *Moysis* des Egyptiens, fut le personnage que tous ces mythes identiques révèlent et représentent. Les linguistes qui connaissent l'étroite affinité et la corrélation naturelle qui existent entre les consonnes B, P, V, F, M et la double voyelle W ne seront nullement étonnés de voir le nom de *Bouddha*, devenu tour à tour *Poudan*, *Podda*, *Boutan*, *Boudon*, *Votan*, *Wodan*, *Kodom*, *Kutam*, etc., dériver du mot *Mousa* ou plutôt *Moudha*, nom de Moïse. En tout cas, que le lecteur bienveillant ne se hâte pas de juger notre travail par ce début, mais qu'il veuille bien peser les preuves que nous allons dérouler à ses yeux.

En effet, il est une autre identification de *Wotan* que nous seul sommes à même de produire, et dont nous nous empressons de saisir la science ethnologique. C'est celle du plus grand héros de la grande famille peau-rouge des *Dènè-dindjié,* les plus septentrionaux de l'Amérique anglaise. Probablement ces rapprochements, im-

prévus par nos lecteurs, nous permettront de faire découvrir tout à fait le héros historique dont le *Wotan* des Tzendales aussi bien que le *Bouddha* des Tartares Mongols ne sont que des souvenirs défigurés. Nous osons nous en flatter. Le lecteur sans préjugé hostile à la Bible et au bon sens jugera si nous avons atteint notre but.

Par *mythe*, on n'entend pas une simple fable dénuée de fondement dans l'histoire, mais bien une sorte de parabole énigmatique, par laquelle un sacerdoce hypocrite et jaloux de son autorité et de sa science, tels que l'étaient ceux de l'Egypte et de l'Inde, voilait la vérité au vulgaire ; ou bien un composé emblématique de la symbolique cabalistique des rabbins talmudistes ; ou bien, enfin, et plus communément, un résultat naturel de la dégénérescence d'une histoire véritable, mais qui ne fut jamais consignée dans les archives d'un peuple et que la tradition seule transmit à travers les âges jusqu'à un temps donné.

Nous nous permettons, avant d'entrer en matière, de présenter ici quelques observations bien simples, que notre expérience des langues et des traditions peaux-rouges nous met à même de faire.

On ne doit pas attacher une trop grande valeur à l'ordre suivi par les Indiens dans leurs légendes, à la chronologie qu'elles semblent donner, ainsi qu'aux noms des localités et des héros qui s'y rencontrent. Les traditions des Peaux-Rouges abondent, en effet, en anachronismes autant qu'en synchronismes. Les faits notoires et historiques y sont délayés dans une foule de détails puérils ou ridicules ; des faits d'une origine évidemment très-reculée sont liés avec d'autres beaucoup plus récents. De plus, certaines légendes attribuent à tel personnage les actions qui, dans une tribu voisine, seront présentées comme les faits et gestes d'un autre héros. Les anciens

en agissaient bien de la même manière, et la mythologie des Grecs et des Romains est pleine de ces sortes de quiproquo. Le même héros reçoit aussi différents noms dans différentes peuplades. Enfin, on remarque entre ces légendes le même phénomène que nous offrent les dialectes d'un même idiome peau-rouge, à savoir : que l'accord s'est fait par la compulsion de toutes les versions de la même fable, de sorte qu'on ne peut ni avoir la suite des faits ni posséder parfaitement une tradition quelconque, si l'on ne réunit les diverses variantes qui s'en font dans chaque peuplade.

Mais, par contre, voici des particularités intéressantes que l'étude et la comparaison des légendes indiennes nous révèlent : il est constant que plus on se rapproche de l'extrémité nord-ouest du continent américain, plus les traditions deviennent claires, simples, exemptes de détails puérils ou fabuleux, et, par conséquent, qu'elles revêtent une forme plus archaïque et plus vraisemblable. — Ce sont les peuplades les plus douces et les plus sociables, quelque reculées qu'elles puissent être, qui possèdent les traditions les plus satisfaisantes.—Les légendes des Dènè-dindjié, et même d'autres nations peaux-rouges, non-seulement se rapprochent des faits véritables que nous ont légués les livres historiques ou prophétiques des Hébreux; mais encore elles contiennent des paroles, des sentences et des proverbes que l'on dirait avoir été calqués sur la Bible, et qui sont comme stéréotypés dans la mémoire des sauvages. Quelquefois ces phrases sentencieuses sont accompagnées de chant, ou prononcées dans une langue dont ils ont, disent-ils, perdu l'intelligence. — Dans chaque tribu, les Indiens racontent les faits mentionnés par leurs traditions, comme s'ils s'étaient passés sur leur propre territoire, c'est-à-dire dans le pays et sur le continent qu'ils occupent actuellement. Et, toutefois,

par une contradiction qui s'explique, ces traditions font une mention constante d'un autre continent situé à l'ouest de l'Amérique et d'où ils tireraient leur origine; ou bien, les narrateurs ajoutent que, à l'époque où leur histoire eut lieu, la terre se trouvait dans une position et dans un état différents de ceux dans lesquels nous la voyons. On voit par là l'erreur dans laquelle est tombé le savant abbé Brasseur de Bourbourg, lorsqu'il a émis l'opinion que l'Egypte, avec sa civilisation et ses mythes, est sortie du Mexique. Le docte américaniste s'est laissé fourvoyer par les traditions des Mexicains et des Yucatègues, qui, comme celles des *Dènè*, des *Dindjié*, des Algonquins, etc., font de leur patrie le théâtre des événements qu'elles racontent. L'amour-propre et la vanité sont travers communs à tous les fils d'Adam. Il était naturel que chacun des anciens peuples qui furent en relation avec les Hébreux, ou qui ouïrent les merveilles notoires que Dieu accomplit en eux, se sentît incliné à se les attribuer. Il ne faut pas oublier, de plus, que tous les événements relatés dans le Pentateuque, depuis la création jusqu'à la dispersion des peuples à Babel, ne sont pas seulement l'histoire du peuple hébreu, mais qu'ils conviennent à tous les peuples du globe. Qu'y a-t-il donc d'étonnant à ce que tous en aient conservé un souvenir plus ou moins vivace? Si donc l'abbé de Bourbourg avait su que la *généralité* des Peaux-Rouges et même des *Kanaks* s'approprie les mêmes héros et les mêmes traditions bibliques, il ne serait pas tombé dans une erreur aussi manifeste. M. de Charencey nous dit qu'en Cœlésyrie, également, les faits ayant rapport à Noé sont très-fréquents et sont présentés comme s'étant passés sur les lieux mêmes. Ainsi en fut-il chez les Grecs, au rapport de Bérose; chez les Egyptiens, d'après Hérodote; chez les Chinois, les Hindous et les Tartares.

On ne saurait nier qu'il existe dans beaucoup de détails apparemment puérils de ces traditions un sens emblématique reposant sur des jeux de mots, sur des termes à signification double ou prêtant à l'équivoque, dont le *sensus obvius* cache, à l'intelligence de quiconque n'est pas initié à l'argot des jongleurs, un fait important. Il nous est difficile de ne pas reconnaître, dans l'esprit qui présida primitivement à la composition de ces légendes, une symbolique cabalistique analogue, sinon identique à celle du Talmud. Le lecteur en jugera.

Nous avertissons également notre bienveillant lecteur que la tradition du héros lunaire, que nous allons donner et expliquer, est possédée également par les Esquimaux, qui le nomment *Tatkrem-Innot ;* par les Pieds-Noirs, qui le nomment *Kokoyé-Natus;* par les Algonquins, qui l'appellent *Mustaté-Awasis.* Voici donc quatre grandes familles américaines, les Esquimaux, les Dènè-dindjié, les Algonquins et les Sioux-Dakotas, qui partagent la même croyance sur un point fort important de leurs théogonies respectives. Toutefois ces quatre peuples sont parfaitement distincts et divisés d'esprit, de langue, de coutumes et de mœurs. Les savants ne seront donc pas étonnés de voir la nation des Creeks et celle des Maya-quiché en possession de la même croyance et tradition, ou plutôt de nous voir assimiler la légende de *Votan* et celle des Chaktas-mustkogulche à la tradition du *Sa-Wéta* ou *Tan* des Dènè et des Dindjié, peuples hyperboréens du même continent. Ils les y retrouveront dans une forme si primitive que nous nous attendons bien à exciter l'incrédulité et le doute dans l'esprit de plus d'un savant. Plus d'un lecteur sera tenté de considérer ces traditions comme une réminiscence confuse des récits des missionnaires. Nous répondrons à cela que nos Indiens ne nous possèdent que depuis tout au plus quinze ans;

que nous avons été leurs premiers apôtres ; que nous leur avons prêché Jésus-Christ, et non point Moïse, Abraham ou Samson ; qu'il nous est bien difficile de leur faire retenir et de graver dans leur mémoire les rudiments les plus essentiels de notre religion et de nos dogmes ; à plus forte raison serait-il difficile d'obtenir d'eux qu'ils se souvinssent de longues narrations, telles que celles que nous allons rapporter ; que c'est justement de la bouche des vieillards, c'est-à-dire des personnes dont nous trouvons la mémoire la plus ingrate et la plus fermée à nos enseignements, que nous tenons ces traditions, que les jeunes générations tendent à oublier de plus en plus et à regarder comme des fables. Enfin nous espérons que la critique que nous donnons de ces différentes traditions, et l'accord qui se manifestera dans les diverses tribus, apporteront la conviction dans l'esprit des plus prévenus.

Nous avons déjà donné, soit dans le bulletin intitulé *les Missions catholiques* (1), soit dans la *Monographie des Dènè-dindjié* (2), différentes versions de cette légende. Le lecteur pourra, s'il le juge bon, en prendre connaissance. Ici nous groupons les versions les plus suivies et les plus complètes qui aient cours parmi les peuplades du Mackenzie et de l'Athabaskaw, touchant leur héros ou dieu lunaire.

(1) Directeur, M. l'abbé S. Laverrière, 6, rue d'Auvergne, Lyon.
(2) Paris, 1876. Editeur, E. Leroux, 28, rue Bonaparte.

CHAPITRE PREMIER.

LÉGENDE DU LÉGISLATEUR-DIEU DES CHIPPEWAYANS OU MONTAGNAIS.

§ 1er. BÉTSUNÉ-YÉNELCHIAN (L'ENFANT ÉLEVÉ PAR SA GRAND'MÈRE).

1° Voici la tradition des Montagnais du grand lac des Esclaves :

« Alors, longtemps avant le Grand Père (le Noé des Chippewayans) et les deux frères (Abraham et Loth des mêmes), il y eut une grande famine. Tous les caribous (rennes) s'enfuirent loin de notre terre, et nous y mourions de faim. Alors les hommes (Dènè) quittèrent leur patrie et descendirent pour habiter le long de la mer, dans le désert sans arbres, dans la terre étrangère, afin d'y arracher leur vie.

« Alors, un jour qu'on était en marche, une vieille femme, qui ne pouvait suivre les guerriers que de loin, entendit des cris d'enfant au bord de l'eau. Elle chercha avec soin et trouva, au milieu de la *bouse* des bœufs musqués, un tout petit enfant, qui lui dit : « Grand'mère, « recueille-moi ; je suis venu sur la terre pour faire du « bien aux hommes, mes frères. » La vieille femme ramassa le petit enfant, elle l'éleva soigneusement, et c'est pourquoi on appela celui-ci *Bétsuné-Yénelchian* (sa grand'mère l'a élevé).

« Alors, lorsque *Bétsuné-Yénelchian* devint un peu grand, il s'absentait chaque soir et ne reparaissait plus que le lendemain matin. Dans les commencements, la vieille s'inquiétait beaucoup de ces absences, puis elle finit par s'y habituer. On ne savait où il allait ; mais lui,

par la vertu de la magie, car il était très-puissant, se métamorphosait en renne; puis, s'en allant parmi les rennes, il les attirait à lui, leur touchait le museau de sa baguette (car c'est au moyen d'une baguette qu'il opérait des prodiges), et aussitôt les caribous tombaient morts. Alors il rentrait au camp, ayant la ceinture pleine de langues de caribous qu'il rapportait comme un trophée de sa chasse. C'est pourquoi la vieille ainsi que ses parents adoptifs vivaient dans l'abondance.

« Un jour, cependant, *Bétsuné-Yénelchian* dit à la vieille qui l'avait élevé : « Mère, dites ceci à mes frères : « Si vous voulez me donner en tribut le bout de toutes « les langues des rennes que vous tuerez, je vous pro- « mets de ne vous laisser jamais manquer de viande. Je « vous procurerai des caribous en abondance et demeu- « rerai longtemps parmi vous. » La vieille rapporta aux hommes les paroles de l'Enfant puissant, et les hommes consentirent à ce traité. Aussitôt les rennes commencèrent à abonder, et la viande à devenir très-grasse. Pendant longtemps les *Dènè* furent fidèles à payer leur tribut à l'enfant ; mais il arriva un temps où ils l'oublièrent, et les bouts de langue ne lui furent plus donnés : « C'est « fini, je ne demeurerai pas plus longtemps avec ces in- « grats, dit *Bétsuné-Yénelchian* devenu homme ; on « m'oublie parce que j'ai été trop bon ; si le tribut n'est « pas payé, je partirai. »

« La vieille pleura, elle supplia ; mais ce fut en vain : « Mes frères m'oublient, lui répondit le Puissant ; eh « bien, je m'en vais. Toutefois je ne les abandonnerai « pas entièrement. Quand ils m'appelleront à leur se- « cours, je viendrai à eux. Quant à vous, tâchez de me « suivre. »

Il dit et disparut au milieu d'un grand troupeau de bœufs musqués. La vieille suivit bien ses traces pendant

quelque temps, mais ce lui était bien pénible, à son âge, de tracer son chemin à l'aide des raquettes. Elle ne put jamais arriver au bout.

« Depuis ce temps-là, quand le caribou manque et que nous sommes menacés de la famine (*tan*), nous allons dans le désert qui borde la mer Glaciale, et nous appetons *Bétsuné-Yénelchian* et les bœufs, dans lesquels il s'est incarné. Ils entendent notre voix ; nous en tuons quelques-uns, et nous échappons ainsi à la disette et à la mort. »

2° Voici la version des *Dènè, mangeurs de caribous,* du bout du lac Athabaskaw :

« Un jour, dans le désert où vivent les rennes, une jeune fille trouva un tout petit enfant couché dans la *mousse*, au bord d'un fleuve (*nilin*). Elle en eut pitié, le recueillit, l'enveloppa d'une peau de caribou et l'éleva elle-même. Cette fille vivait seule et fort pauvrement de racines et de baies sauvages. Un jour qu'elle se lamentait à la vue de son extrême misère, le petit enfant lui dit : « Ne te lamente pas ; je sais où il y a du poisson ; « suis-moi. » Et aussitôt il la conduisit vers un grand lac poissonneux, où ils firent une pêche très-abondante.

« Le petit enfant lui dit encore : « Bientôt mes frères « ne seront plus malheureux ; ils auront des rennes en « abondance. Mère, fais-moi des raquettes. » La pauvre fille, qu'il appelait sa mère, lui ayant fait des raquettes et l'en ayant chaussé, il s'en fut et disparut aussitôt dans les steppes. De la nuit il ne parut pas.

« Le lendemain, quand *Bétsuné-Yénelchian* rentra dans la tente de la pauvre fille, il la trouva seule, étendue à terre, sans feu et presque glacée par le froid. Il l'éveilla, la consola, car elle l'avait cru perdu et mort de froid, et il lui donna quantité de langues de renne.

« Le lendemain et les jours suivants, l'Enfant puissant en agit ainsi : il s'en allait parmi les rennes, les touchait au museau et les tuait par son seul attouchement. C'est pourquoi ses parents adoptifs vécurent très-bien pendant longtemps.

« Etant devenu homme, *Bétsuné-Yénelchian* continua à être le bienfaiteur de son peuple. Un jour, cependant, il monta sur un rocher élevé, et dit : « C'en est fait ; je ne « vivrai pas longtemps désormais ; mais tous ceux qui « s'adresseront à moi dans le besoin seront exaucés. Je « leur enverrai des caribous en abondance. »

« En ce moment on vit sortir de toutes les issues de la forêt des ours blancs, des ours jaunes et des ours noirs (*sas*), qui tous vinrent droit à *Bétsuné-Yénelchian*. « Al- « lons, c'est le moment de la séparation, dit-il à ses frè- « res ; une grande nation m'attend au-delà de la mer. Il « faut que j'aille à elle ; partons ! » Ce disant, il s'élança au milieu des ours, et on ne le revit jamais plus. »

3° Ecoutons maintenant la version des *Dènè Couteaux-Jaunes,* qui habitent entre le grand lac des Esclaves et la rivière du Cuivre :

« Un jour, dans le désert qui borde la mer, la disette (*tan*, *dan*) de viande régnait parmi les *Dènè.* On était donc en quête de rennes, mais vainement. C'était très-pénible.

« Alors, on entendit comme les vagissements d'un enfant au bord de la rivière du Cuivre. Il y avait là beaucoup de jeunes filles. Elles se mirent à la recherche de la voix, mais sans succès. Survint une vieille femme, qui trouva bientôt un tout petit enfant, merveilleusement beau, couché dans l'empreinte du sabot d'un renne. Elle le prit, l'éleva avec amour ; c'est pourquoi on l'appela *Bé-tsuné Yé-nelchian.* Quoique tout petit, il parut bien-

tôt qu'il était très-puissant par la vertu de son ombre.

« Un jour, *Bé-tsuné Yé-nelchian* dit à la grand'mère : « Les hommes, mes frères, sont bien malheureux ; je « veux aller les trouver. Ils ont faim ; je veux aller leur « procurer de la viande. » Alors la vieille pleura ; elle le lui défendit ; mais lui l'en pressait plus vivement encore. Enfin elle le laissa partir, et il s'en alla vers les *Dènè*, ses frères.

« Quand l'Enfant magique revint à la tente de la grand'mère, elle était étendue inerte, sans feu et la tête glacée. Il la tira de sa léthargie : « Mère, voyez, » dit-il, et, défaisant sa ceinture, il en laissa tomber quantité de bouts de langues de renne : « Mes frères vivront à leur « aise maintenant, dit-il, pourvu qu'ils se souviennent « de moi. »

« Il demeura, en effet, longtemps parmi ses frères, et le caribou ne leur faisait jamais défaut. Un jour, dans le désert sans arbres, on chassait péniblement, car il n'y avait point d'eau. Nous mourions donc de soif : « Attendez, » dit l'Enfant puissant, devenu homme ; et, ayant fabriqué une flèche magique, il la ficha en terre, et il jaillit aussitôt de cet endroit de l'eau en abondance.

« Enfin, étant devenu vieux, il gravit une montagne : « Je vais bientôt mourir, dit-il à ses frères ; mais je « ne vous abandonnerai pas. Quand vous serez dans la « détresse, invoquez-moi, et je viendrai à votre secours. » Alors il se fit dresser en ce lieu élevé une loge de médecine (*chunsh*), et, y étant entré, il évoqua son esprit ou ombre. Comme il n'en sortait plus, on s'aventura dans le pavillon pour voir ce qu'il était devenu ; mais il n'y était plus. Depuis ce temps, on ne sait ce qu'il est devenu. »

§ 2. OLTSINTRÉDH (OPÉRANT-BATON), TRADITION DES COUTEAUX-JAUNES.

« *Oltsintrédh* (Opérant-bâton, c'est-à-dire celui qui opère par la verge) était un homme fort puissant. Il opérait des prodiges au moyen d'un bâton ; c'est pourquoi nous l'appelons ainsi.

« Un jour, le Grand Ennemi lui enleva ses deux sœurs : « Tu n'es pas un homme, lui dit quelqu'un, puisque « tu te laisses ravir tes parents. » Alors il se fâcha contre son adversaire; il le frappa, et, sans le vouloir, il le tua. Après ce coup, il se leva et dit : « Il faut que je délivre « mes deux sœurs. » Aussitôt il partit avec son frère, pour se mettre à leur recherche. Comme ils cherchaient chacun de leur côté, ils avaient convenu d'un signal pour se retrouver ; car ils vivaient parmi leurs ennemis, les *Eyunnè*. *Oltsintrédh* suspendait donc une crécelle à la cime d'un arbre, et, lorsque le vent l'agitait, la crécelle était entendue par les deux frères, qui s'en revenaient camper en ce lieu.

« En cherchant leurs sœurs, les deux frères arrivèrent dans une contrée dont les habitants ne se nourrissaient que d'une gomme blanche. Ils ne purent séjourner en ces lieux ; car ce mets les écœurait.

« Etant partis de là, ils vinrent dans un pays dont le peuple se nourrissait de grives. Lui-même, *Oltsintrédh*, tendit pour ces gens-là ses filets, et d'un seul coup il en prit des quantités prodigieuses. Mais, comme il ne trouva pas ses deux sœurs en ce lieu, il passa au delà.

« *Oltsintrédh* arriva alors dans une contrée dont les habitants étaient comme des lièvres ; ils vivaient dans une obscurité profonde et dormaient sans cesse. Pour eux il produisit la lumière; puis il les changea en hom-

mes. Mais il ne demeura pas longtemps en ce pays.

« Enfin, il parvint à une vaste tente, à la tente du Grand Ennemi, le chef des *Eyunnè* (les femmes). Là, ses deux sœurs se désolaient dans la captivité. Comme ce jour-là leur mari était à la chasse, *Oltsintrédh* lui reprit ses deux sœurs et se sauva avec elles, ainsi que son frère, qui l'accompagnait. Lorsque le Grand Ennemi revint de la chasse et qu'il ne vit plus ses deux femmes esclaves, il entra en colère et se mit aussitôt à leur poursuite. Comme il était lui-même un magicien puissant, il dressa des embûches aux fugitifs.

« Un matin, donc, en s'éveillant, ceux-ci se trouvèrent au fond d'un précipice, dans une crevasse de rochers très-profonde : « Ne vous épouvantez pas, dit *Oltsin-* « *trédh* à ses sœurs ; confiez-vous à moi ; recouchez-vous « et dormez. » Aussitôt elles se recouchent, et lui, par la puissance de sa baguette, les tire hors de l'abîme en en faisant monter le fond au niveau du sol environnant.

« La seconde nuit étant arrivée, ils campèrent dans le désert ; mais, à leur réveil, ils se trouvèrent au milieu des eaux, sur une petite île déserte. Les deux sœurs se désolaient : « Ce n'est rien, leur dit leur frère ; couchez-vous « et dormez. » Ce disant, il fit surgir une chaussée de castors entre l'île et la terre ferme, durant leur sommeil, de sorte qu'à leur réveil ils traversèrent fort bien le lac à pied sec.

« A la fin de la troisième nuit de bivouac, ils se trouvèrent enterrés dans un grand marais bourbeux. Les deux sœurs n'en pouvaient plus. Le Grand Ennemi était si mauvais ! que faire ? « Recouchez-vous encore et dormez, » dit *Oltsintrédh* avec confiance. Aussitôt, par sa puissance, il se forma à travers le marais un sentier de sable dur et sec, sur lequel les sœurs traversèrent les eaux fangeuses.

« Enfin, le Grand Ennemi, voyant qu'il ne pouvait

venir à bout d'*Oltsintrédh*, le laissa partir en paix ainsi que ses sœurs. Alors lui-même dit à son frère : « Viens « avec moi, je vais tuer tous les hommes ennemis, « après quoi je les ressusciterai. » Il se dirigea vers une haute montagne qu'ils gravirent tous deux. Il y tonnait affreusement. Au milieu de la foudre, *Oltsintrédh* ramassa deux pierres plates, des pierres de tonnerre, et les ayant jetées parmi ses ennemis, ils tombèrent au même instant sans mouvement et sans vie. Il descendit alors de la montagne. Arrivé en bas, *Oltsintrédh* trouva sa vieille mère affolée, sa vieille mère qui l'avait élevé. Elle chantait, la vieille, elle dansait : « Mes chants « sont nombreux, disait-elle ; je connais beaucoup « d'hymnes. » Ce disant, elle dansait comme une folle. Or, cette vieille, c'était un renard. *Oltsintrédh* la frappa à la tête et la renversa sans vie.

« *Oltsintrédh* vécut fort longtemps. La vieillesse seule (*chan*) en vint à bout. »

§ 3. IDENTIFICATIONS.

Le lecteur aura sans doute déjà remarqué les nombreux points de ressemblance que cette version présente avec l'histoire de Moïse et les pérégrinations des Israélites dans le désert. On y retrouve même quelques traits qui font ressouvenir de quelques particularités de la vie du Sauveur. Ces points de ressemblance n'ont point échappé aux sauvages eux-mêmes ; mais il n'entre pas dans notre plan de les faire ressortir ici. Nous voulons mettre seulement en relief le parallèle existant entre les traditions susdites et l'histoire du grand législateur du peuple hébreu.

Une grande famine (*ton*) oblige les *Dènè* à quitter leur patrie, pour se diriger vers les déserts du littoral, afin

d'y chercher leur vie. — Une grande famine ayant désolé le pays de Chanaan, qu'habitaient les fils de Jacob, ceux-ci émigrèrent dans les plaines de l'Egypte, au bord de la Méditerranée.

Le héros chippewayan fut trouvé au bord d'un fleuve (*Nilin*), par une troupe de jeunes filles, dont une l'éleva et l'adopta pour son fils. — Moïse, enfant, fut trouvé au bord du Nil, fleuve d'Egypte, par les filles d'honneur de Thermutis, qui l'éleva, l'adopta, et essaya même de le faire passer pour son fils et de le pousser au trône des Pharaons.

Le héros chippewayan, ainsi que Moïse, était merveilleusement beau.

Une vieille femme est dite ailleurs avoir élevé l'enfant, de même que ce fut la vieille Egypte qui initia Moïse à ses sciences, à ses arts et à son antique civilisation.

Le héros *dènè*, comme Moïse, reçut son nom des circonstances qui accompagnèrent son enfance. L'un et l'autre furent puissants et opérèrent des merveilles à l'aide d'une baguette ou d'un bâton ; l'un et l'autre furent les bienfaiteurs de leurs compatriotes qu'ils appelaient avec amour leurs frères.

Bétsuné-Yénelchian promet aux *Dènè* d'être leur protecteur et leur pourvoyeur à jamais, pourvu qu'ils lui payent un tribut de bouts de langues. Moïse fait, au nom de Dieu, la même promesse aux Hébreux, pourvu qu'ils soient fidèles aux préceptes de la loi et à la circoncision (1).

Les *Dènè*, comme les Hébreux, acceptent le pacte. Les *Dènè*, du moins ceux de l'extrême Nord, pratiquent la circoncision.

Le héros chippewayan vient sur la terre pour y faire du bien à ses frères. Ailleurs il est dit qu'il délivra ses

(1) Exode, cap. XXIV, vers. 3.

deux sœurs de la captivité, dans laquelle les retenait le Grand Ennemi, chef de la nation des Femmes (*Eyunné*), car ce mot signifie *femmes* dans les dialectes *dènè* du Nord. — Moïse reçoit de Dieu l'ordre d'aller délivrer ses frères de la servitude des Pharaons. Les Israélites furent plus tard divisés en deux maisons : celle de Juda et celle d'Israël, que le prophète Jérémie appelle souvent *les deux sœurs*.—*N'avez-vous point vu ce qu'a fait la rebelle Israël ? Elle s'en est allée*, etc. (Jérémie, chap. III, v. 6,) — *Et la perfide Juda, sa sœur, voyant que j'avais répudié la perfide Israël*, etc. (*Idem*, v. 8.) — *Allez donc trouver la rebelle Israël et criez vers le Nord, où elle est maintenant*, etc. (*Idem*, v. 11.)—*En ce temps-là, la maison de Juda ira trouver la maison d'Israël, et elles retourneront de la terre de l'Aquilon...* (*Idem*, v. 18.)

Ainsi que Moïse, le héros *dènè* tue un homme ennemi, qui insultait au malheur des siens.— Ainsi que lui, il fait jaillir une source d'eau vive en frappant le rocher. Mais ils le frappent, l'un d'une baguette, l'autre d'une flèche.

Oltsintrédh et son frère travaillent de concert à la délivrance de leurs sœurs, comme le firent Moïse et Aaron, relativement aux deux maisons de Jacob et de Joseph.

Le Grand Ennemi s'opposa au départ des deux sœurs et, par la vertu magique, leur suscita des embûches.—Le Pharaon se refusa également à laisser partir les Hébreux et tenta de déjouer par la magie les prodiges que Moïse et Aaron opéraient pour le contraindre. *Oltsintrédh* demeura vainqueur dans cette lutte, ainsi que le fut Moïse.

Le héros *dènè* fait traverser à pied sec par ses sœurs un grand lac d'abord, une eau fangeuse ensuite. — Les Hébreux, sous la conduite de Moïse, traversent à pied sec la mer Rouge. Plus tard, ils renouvellent le même prodige au passage du Jourdain. Le Nil est appelé *eau bourbeuse* par l'Ecriture (Josué, chap. XIII).

Oltsintrédh délivre ses sœurs du fond d'un précipice en faisant monter l'abîme au niveau des terrains environnants. — Moïse opéra la même merveille aux sources du torrent d'Arnon, ainsi qu'aux puits des Moabites. « Alors Israël chanta ce cantique : « Que le puits « monte !... » Et ils chantaient tous ensemble : « Que le « puits monte !... » (Nombres, chap. XXI, v. 15-20).

Les sœurs d'*Oltsintrédh* campèrent longtemps dans le désert avant de revoir leur patrie ; toutefois la tradition ne fait mention que de quatre bivouacs. — Les Hébreux demeurèrent quarante ans dans le désert d'Egypte avant de parvenir dans la terre du partage.

Oltsintrédh traverse un désert dont les habitants se nourrissaient d'une gomme blanche. — Pendant quarante ans Moïse nourrit son peuple de la substance blanche de la manne. Les uns et les autres en furent dégoûtés.

Oltsintrédh parcourt ensuite une contrée où l'on ne se nourrissait que de grives dont il prit une grande quantité. — Moïse procure aux Hébreux, par deux fois, une grande abondance de cailles. Certains rabbins ne nomment pas la caille, mais font seulement mention d'*oiseaux très-gras*.

Oltsintrédh vécut ensuite parmi des hommes-lièvres, qui vivaient au milieu de ténèbres épaisses. Il leur procura la lumière et en fit des hommes. — Les Hébreux, captifs sous les Pharaons, avaient la timidité du lièvre. D'affreuses ténèbres pesèrent sur toute l'Egypte, sous Moïse, tandis que les Israélites vivaient dans la lumière. Eux-mêmes, dans le désert, vécurent *sous la nuée*, comme le dit saint Paul. Enfin Moïse fit des hommes de ses frères, en les constituant en nation, en relevant leur courage et en les envoyant à la conquête d'une patrie.

Oltsintrédh gravit une montagne au milieu du tonnerre ; il y ramasse deux pierres plates qu'il lance dans

les rangs de ses ennemis, et ce faisant, il les foudroie.— Moïse reçoit la loi sur le mont Sinaï, au milieu des tonnerres et des éclairs. Il descend de la montagne avec les deux tables de la loi, et les jette au milieu des Israélites à la vue de leur prévarication ; 23 000 hommes périrent par le glaive des lévites, à la suite de cette action.

En descendant de la montagne, *Oltsintrèdh* aperçoit sa vieille mère qui dansait et qui chantait comme une folle. Cette vieille était un renard. Il la frappa à la tête et la renversa sans vie. — En descendant du Sinaï, Moïse est transporté de courroux, à la vue de la nation d'Israël dansant et chantant follement autour des dieux de la vieille Egypte, le bœuf Apis, c'est-à-dire Sérapis. Le Seigneur dit d'Israël qu'il est un peuple à la tête dure (Exode, chap. XXIII, v. 5) ; ailleurs, le Saint-Esprit le représente comme rempli de duplicité, d'astuce et de fourberie. Moïse brisa l'idole d'Apis et la réduisit en poudre.

Enfin, devenu vieux, le héros *dènè* gravit une montagne pour y mourir, ainsi que le fit Moïse. (Deutéron., chap. XXXIV.)

Avant de mourir, le bienfaiteur des Chippewayans leur promet de ne les abandonner jamais et de les secourir quand ils recourront à lui. — Moïse promet le secours de Dieu aux Israélites, pourvu qu'ils lui soient fidèles. (Deutéron., chap. XXVIII.)

Le héros chippewayan s'écrie qu'un grand peuple l'attend au-delà des mers. — Moïse prédit les grandeurs futures du peuple hébreu, et dit qu'il peuplera la terre d'un pôle à l'autre. (Deutéron., chap. XXXIII.)

Bétsuné-Yénelchian disparut tout à coup et nul d'entre les *Dènè* chippewayans ne sait ce qu'il devint. — Les Hébreux ignorèrent toujours le lieu de la sépulture de Moïse. (Deutéron., chap. XXXIV, v. 6.)

Toutefois, plusieurs Chippewayans s'accordent à dire,

avec les *Dènè* du Mackenzie, que leur héros partit pour la lune, dans laquelle il réside sous le nom de *Sa-Kkè-Dènè* (Astre-dans-homme); ce nom n'offre-t-il pas quelques rapports avec *Sakia-Muni* du Bouddha? Nous retrouverons cette version beaucoup plus claire ailleurs. Il est bon de noter ici que le monosyllabe *sa*, en dènè, signifie à la fois soleil et lune, comme le *samech* des Hébreux et le *sin* des Assyriens. Mais, outre le mot *astre*, le monosyllabe *sa* signifie aussi la beauté et la bonté: *sa* bien, bon, *san* bonté; la racine *S* convenant à tout ce qui caractérise le bien, le beau et le bon, soit moraux, soit physiques, tels que l'ordre *sè*, la joie *san*, les ajustements *sun*, la rondeur et la ligne circulaire *son*, etc. Dire que *Bétsuné-Yénelchian* est parti pour l'astre des nuits (*sa*), ne serait-ce donc pas une manière énigmatique et peut-être cabalistique d'exprimer qu'il est allé rejoindre l'Etre beau, bon et parfait par excellence, c'est-à-dire Dieu?

Quant à ceux qui le font incorporer à l'ours, qui représente toujours la Divinité dans les traditions *dènè*, il nous est impossible de ne pas voir dans cette version un quiproquo causé probablement par l'homonymie que présentent le nom de l'ours (*sas* en dènè, *s'a* dans les autres dialectes, *sié* en dindjié) et celui de la lune (*s'a* en dènè, *s'ié* en dindjié). Quoi qu'il en soit, nous devons noter ici en passant les deux exemples de croyance à la métempsycose et aux incarnations successives que nous offre cette tradition montagnaise. Nul n'ignore que cette théorie parvint dans l'Inde par l'Egypte, et que les Juifs eux-mêmes en furent entachés.

Bétsuné-Yénelchian, appelé aussi *Oltsintrédh* ou la Verge opérante, et enfin *Sa-Kkè-Dènè* ou l'habitant de l'astre, Astarté, s'incarne ici dans le bœuf musqué, dans la *bouse* duquel il fut trouvé, et ailleurs on l'identifiera avec le soleil, puis avec la lune. N'avons-nous pas dans ce triple

caractère le mythe antique d'Osiris, ou le soleil, appelé aussi *Amon,* émigrant après sa mort dans le bœuf *Apis* et renaissant dans son fils *Osar*, dieu mâle lunaire, appelé également *Da-Khons* ou *Khons,* lune? En tout cas, on peut prendre note de la conformité qu'offrent les noms d'*Osar*, de *Sa-kia-Muni*, de *Sa-Kkè-Dènè,* de *Sa-Mana-Khodom* et de *Sa-Mana-Kutama*, héros que nous avons plus d'une raison de croire identiques, comme les chapitres suivants pourront le prouver. Manéthon donne à Moïse le nom d'*Osar-Siph* ou le dieu lunaire Taupe, d'après Guérin du Rocher. Nous verrons plus loin que les Dènè-dindjié septentrionaux appellent leur héros *la taupe* ou la *musaraigne*, dont le nom, en chippewayan, est *dan* ou *tan;* monosyllabes qui, joints aux particules-articles *dènè* O ou WO, forment le nom de *Odan* ou *Wotan,* le héros tzendale.

CHAPITRE II.

HISTOIRE LÉGENDAIRE DU DIEU MALE LUNAIRE DES DÈNÈ PEAUX-DE-LIÈVRE DU BAS MACKENZIE.

§ 1er. NI-OTTSINTANÉ (L'ENFANT DE LA MOUSSE). — ETSÉNULLÉ (LE BIEN-AIMÉ). — SA-WÉTA (L'HABITANT DE LA LUNE).

« Au bord d'un fleuve (*Niliné*, [illegible]) on entendit pleurer un tout petit enfant. Plusieurs jeunes filles le cherchèrent en vain ; mais une vieille femme s'étant mise à sa recherche avec elles, elle le trouva et le recueillit. Il était couché tout nu dans un nid de *mousse* (*ni*). C'est pourquoi on l'appela *Ni-Ottsintané*, l'Enfant-Mousse. Alors la vieille le donna à une des jeunes femmes pour qu'elle le nourrit ; après quoi elle l'adopta pour son fils.

« Quoique tout petit, l'Enfant-Mousse faisait des merveilles à l'aide d'une baguette de saule, et il procurait à sa mère adoptive, en vertu de sa magie, un grand nombre de rennes.

« Lorsque l'Enfant-Mousse fut devenu un peu plus grand, il dit à sa mère : « Mère, dites à mes frères : Sé-« parez pour moi l'épaule et l'estomac des animaux que « je vous procurerai. » La vieille obéit à son ordre, mais elle n'éprouva que des refus de la part de ceux dont l'enfant était le bienfaiteur. Aussi l'enfant se coucha-t-il attristé et sans prendre de nourriture. Sa mère s'en alla donc de tente en tente, disant à tous : « Mon fils, si bon « et si puissant, vous a demandé comme un tribut l'épaule « et l'estomac des caribous qu'il tue pour vous ; pourquoi « les lui refuser ? c'est bien mal d'en agir si durement en-« vers lui. » Mais on ne l'écouta pas. Un vieillard, un grand chef, très-puissant et grand magicien, appelé *Tra-tsan-éko* (le Corbeau qui court), répondit : « Ne les lui « donnez pas. Ce petit étranger-là est par trop préten-« tieux. » L'Enfant-Mousse se coucha donc en colère.

« Cependant les hommes (Dènè) avaient tué un grand nombre de bœufs musqués et de caribous. On les avait dépecés ; on en avait boucané et fait sécher la viande, comme de coutume, et leur viande était suspendue sur des échafaudages. Tout à coup, afin de punir ces ingrats, *Ni-Ottsintané* se prit à réfléchir, sur le minuit, afin de faire de la magie : « *Nonna tamine! nonna tamine!* » répétait-il. Ce que ces paroles signifient, nous ne le savons plus. Mais au même instant la viande se mit à bruisser et à pétiller ; les morceaux se rejoignirent ; elle se ranima entièrement, et les bœufs musqués, ayant repris vie, s'échappèrent dans le désert ; de sorte qu'il y eut la famine (*ton*) dans tout le camp.

« C'est ce petit méchant Enfant-Mousse qui a fait le

« coup, » se dirent les hommes. On voulut s'emparer de lui, mais il s'échappa de leurs mains on ne sait comment, et disparut. La nuit venue, l'enfant était de nouveau couché auprès de sa mère adoptive ; mais celle-ci, à son réveil, sentit son cœur glacé. Elle avait le cœur glacé ainsi que la tête.

« Le lendemain, les hommes prirent dans leurs lacs un bon nombre de rennes ; mais l'Enfant-Mousse fit encore la magie, et, tous ces animaux ayant disparu, la famine régna de nouveau dans le camp. On n'en pouvait plus : « Quel méchant garçon! se disait-on ; pourquoi veut-« il nous détruire par la faim (*ton*) ? » Mais lui, se rappelant que ces gens-là avaient fait périr ses parents, n'avait pas déposé sa colère.

« Le jour suivant, l'Enfant magicien, réveillant de nouveau sa grand'mère, la trouva encore ayant la tête froide et le cœur glacé. *Sa-Wéta* lui dit : « Mère, je veux « aller trouver le Corbeau. » Or, ce Corbeau était, comme nous l'avons dit, un grand chef fort puissant et très-méchant. Il avait épousé malgré elles deux sœurs, et il habitait, non pas dans une tente, mais bien dans une jolie maison de bois, au fond de laquelle on apercevait ses jolies coupes, ses jolis plats travaillés, également de bois. Quand l'Enfant dit à la vieille qu'il voulait aller trouver le Corbeau pour lui reprocher sa dureté, elle s'épouvanta : « Que vas-tu faire chez cet homme ? lui dit-« elle ; tu sais bien combien il est malin et puissant. » Mais lui : « N'importe ; il faut que j'y aille, » répondit-il.

« *Ni-Ottsintané,* que nous appelons aussi le Bien-Aimé (*Etsenullé*) et *Sa-Wéta*, ou l'Habitant de la lune, se rendit donc chez le Corbeau-qui-court. Il pénétra en colère jusqu'au fond de sa demeure ; il renversa de fond en comble tous ses vases et ses coupes; il répandit tout autour

un liquide inflammable, et les détruisit par le feu. Le Corbeau étant absent, sa femme, qui survint, s'écria : « Pourquoi fais-tu cela, méchant petit *tabou de bouse* « (*kofwèné tsanné*) ? »

« *Sa-Wéta* se cacha toute la nuit ; mais il opérait dans l'ombre.

« Le jour suivant donc, lorsque le Corbeau s'éveilla, il trouva sa maison toute remplie d'un duvet blanc magique, que l'Enfant-Mousse avait fait tomber de la lune, durant la nuit. Le Corbeau, indigné, lui dit : « Enfant, « pourquoi en agis-tu ainsi sans cesse avec nous ? » Mais *Ni-Ottsintané* faisait semblant de dormir.

« Cependant les hommes s'étaient dit les uns aux autres : « Marchons sur l'ennemi ; poursuivons-le dans sa « marche. » On partit donc pour la guerre. Le Corbeau et tout son peuple se mirent à la poursuite de leurs ennemis, les Dènè. *Ni Ottsintané* les laissa partir ; ensuite il dit à la vieille grand'mère : « Moi aussi, je veux aller « avec les guerriers ; laissez-moi donc partir. — Que « dis-tu là ! s'écria la vieille ; toi, si petit, tu vas périr « de froid et de misère ! » Il ne répondit rien ; mais, la nuit, il disparut, et rejoignit le Corbeau et ses guerriers. Avant de se présenter devant le grand chef des ennemis, il ramassa et cacha sa chevelure, car ces hommes se rasaient la tête et portaient des cheveux d'autrui. Lorsque le Corbeau aperçut l'Enfant-Mousse, du seuil de sa tente il lui dit : « Mon ami, qu'êtes-vous venu faire ici ? — « Je suis venu pour combattre, » répondit l'Enfant magicien. On partit.

« Cependant *Sa-Wéta*, après avoir rejoint les guerriers, n'alla pas plus loin. Il ne les suivit pas, il ne tua personne ; mais il se recueillit ainsi qu'il faisait toujours avant d'opérer des prodiges. Ensuite il prit une petite chienne blanche ; il lui coupa le bout du nez (*inron*), la

saigna, la tua, et de son sang en frotta la tente. Cela fait, il se recoucha et fit semblant de dormir ; mais, en réalité, il se joua toute la nuit avec un enfant magique. Alors, à minuit, un grand cri retentit dans tout le camp. Tous les ennemis étaient transpercés de ses flèches invisibles. Il y avait du sang et des morts partout. Durant toute la nuit, à mesure que le sang de la chienne blanche coulait, le sang humain coulait aussi par tout le camp ennemi. De toutes parts, on n'entendait que ces paroles : « Hélas ! il y a du sang dans la maison. Mon fils perd « tout son sang. Le mets tabou le châtie ! » C'était donc excessivement pénible. Le Corbeau-qui-court ne savait plus que penser. Il prononça ce peu de mots d'un air sombre : « On a blasphémé la grande montagne. Il a « mangé notre fétiche, l'animal-dieu (*el-loûnè*). »

« Cependant *Ni-Ottsintanè*, disparaissant, était retourné auprès de la grand'mère. Il la trouva comme auparavant étendue à terre, sans feu, et le cœur glacé. Le lendemain, il lui dit : « Je pense que mes frères n'ont plus « rien à manger, laissez-moi donc partir. Faites-moi « un gâteau de viande et de graisse, afin que je le leur « porte. » La vieille lui obéit, parce qu'elle lui obéissait toujours. Elle fit donc le gâteau et le plaça en dehors de la loge, afin que l'Enfant lunaire pût le prendre ; car, durant la nuit, il avait disparu, selon son habitude. Mais sa vieille mère ne s'inquiétait plus de ces absences, elle y était accoutumée. Alors *Sa-Wéta* apparut tout à coup. Il avait tué une hermine (*zoẽ*) ; en marchant il en avait répandu le sang autour de la tente ; il le répandit aussi le long du sentier et sur le gâteau lui-même. Il fit cette opération magique au bord d'un grand lac, où il demeurait. Alors, au même moment, le grand lac s'entr'ouvrit d'une rive à l'autre ; le lit du lac apparut à sec, et tout au fond on aperçut d'immenses quartiers de viande empilés.

C'était là que se trouvait cachée toute la viande qu'il avait fait disparaître du camp de ses ennemis. C'est ainsi que, par la magie du sang versé et du gâteau de viande, il procura à ses frères une grande abondance de viande.

« Longtemps après cela, il arriva que les frères de l'Enfant-Mousse tendirent leurs rets aux poissons du grand lac ; mais ils ne pouvaient rien prendre. Le poisson manquait absolument. L'Enfant magique se rendit donc au bord de la mer, et ne dit que ces mots en soupirant : « Quoi donc ! j'aurais conduit en pure perte mes « frères jusqu'au *Pied-du-Ciel*, leur patrie ! Pourquoi « donc maintenant le grand lac est-il infructueux pour « eux ? » Aussitôt le poisson abonda.

« Pendant longtemps l'Enfant-Mousse, devenu homme, en agit ainsi. Il opérait sans cesse de nouvelles merveilles, et cependant il demeurait toujours seul et dressait son pavillon loin du camp. Un jour qu'il avait procuré une grande abondance de viande, il leur dit de nouveau : « Séparez-moi l'épaule et les entrailles des victimes que « vous ferez. » Alors le Corbeau, lui tout seul, répondit : « Non, non, ne les lui donnez pas ; cet enfant est par « trop vain. » *Ni-Ottsintanè* se retira en colère comme la première fois, et se coucha sans manger : « Mère, dit-il « à la vieille, c'en est fait ; ces hommes sont mauvais et « ingrats ; il faut que je les détruise et que je m'en aille « ailleurs. Déjà j'ai habité le soleil, mais sa lumière était « trop brûlante, et c'est pourquoi je suis descendu sur « cette terre pour faire du bien aux hommes ; mainte- « nant donc que les hommes ne veulent plus de moi, je « m'en retourne là-haut ; mais j'habiterai la lune. C'est « là que ceux qui me haïssent me verront. Cette nuit, « continua-t-il, liez solidement la tente, et ne sortez pas. « Quant à moi, je m'en vais d'où je suis venu ; mais je ne « vous abandonnerai pas. Quand vous serez dans le be-

« soin, criez vers moi, et je viendrai à vous. » Et comme sa vieille mère et ses parents adoptifs se désolaient : « Allons, dit-il, ne pleurez pas ; il n'y a rien, en ce que je « vous dis, qui puisse vous désoler. Dormez et campez « encore une nuit et une autre nuit ; tendez vos lacets aux « rennes et vos filets aux poissons entre chaque nuitée ; « et c'est ainsi que vous parviendrez à me suivre dans la « lune. » Il se ceignit la tête d'un bandeau, et ajouta : « Le soleil en agira de même ; lorsque l'homme mourra, « l'astre pâlira. » C'est pour cette raison qu'en temps de famine (*ton*), lorsque nous mourons de faim, s'il arrive que le soleil pâlisse et s'entoure d'un halo, nous disons : « L'astre combat pour nous. »

« Après avoir ainsi parlé, *Ni-Ottsintané* disparut. Et ses parents se couchèrent après avoir soigneusement fermé les tentes. Au milieu de la nuit, un vent effroyable parcourut le camp et y fit d'affreux ravages. Le Corbeau, épouvanté, s'écria : « Il a trempé la touffe d'herbe dans « le sang, et l'esprit est venu dedans ! » Alors tout le camp se leva comme un seul homme. On courait ahuris à travers les tentes, et un grand nombre de personnes gisaient mortes et tuées par le *Grand Esprit de la mort*. (*Ettsonné*).

« Quant à l'Enfant puissant, il était parti pour la lune, où on peut le voir encore. On l'appelle maintenant *Sa-Wéta* (l'habitant de la lune), *Ebœ-ekhon* (épée et bouclier), *Klo-da-tsoté* (rat rouge, au museau pointu, c'est-à-dire musaraigne), *Edzé* (le cœur), et enfin *Ettsonné* (le génie de la mort).

« C'est pourquoi, presque à la fonte des neiges, au troisième mois qui s'appelle la *lune du rut des rennes* et au renouvellement de la lune, nous célébrons la fête de *Sa-Wéta*, appelée le *Passage funèbre à travers les tentes* (*Kron-tra na-exélé tsatéli*). A cette fin, on cuit de la viande sous

terre à l'étuvée dans des vases de racine tressée, puis on en remplit des gibecières. Alors les jeunes gens, leurs gibecières pleines sur le dos, les reins ceints et un bâton à la main, se réunissent à minuit dans une tente. Puis, ressortant, ils courent à travers les loges en chantant de temps à autre vers la lune : « *Ouf! sé-dha! Klo-do-tsolé* « *él'è-kkè-tra nondatralè! ttsu-chiw yéen!* » c'est-à-dire : « Holà! souris rouge au museau pointu, hâte-toi de passer « par-dessus terre en forme de croix. Montagne du bois, « arrive! — Pourquoi donc la lune disparaît-elle comme « si elle allait tomber du ciel? » pensons-nous. L'astre est sans doute en souffrance, et de peur qu'on ne le tue, nous crions et chantons. Après quoi on fait un repas nocturne sous les tentes. C'est ainsi que nous obéissons aux ordres mêmes de l'Habitant de la lune, *Sa-Wéta* ou la musaraigne (*Wotan*) : « Au troisième mois, quand la lune pas- « sera, nous dit-il jadis, vous ferez un repas à minuit et « vous passerez la nuit dans la neige et en plein air. »

« Depuis ce temps-là également, quand un homme *dènè* désire prendre beaucoup de rennes ou bien qu'il désire se défaire de ses ennemis, il prend un petit enfant, il l'enveloppe dans une peau de renne garnie de son poil et le lie par huit cordes, dont quatre partent du cou et quatre autres des pieds de l'enfant; et au moyen de ces lanières il le balance en chantant et en criant. C'est la magie appelée l'*Enfant lié* ou le *Jeune Homme bondissant*. Pendant longtemps on le balance ainsi et on s'en joue. Après quoi on fait un festin. Et si quelqu'un survenant entend ce bruit dans une tente, il ne manque pas de demander au magicien : « Ton jeune homme magique ne me tuera pas, « sans doute? » Et si celui qui se livre à cette magie est animé de bonnes dispositions envers le passant, il lui répond négativement, du fond de sa tente. Alors le passant peut entrer; sinon il faut qu'il s'éloigne au plus vite.

« Il ne faut pas parler inutilement et sans respect de *Sa-Wéta*, car c'est parler de l'*Esprit de la mort* (*Ettsonné déti*). C'est lui que les magiciens chassent du corps des malades sous la forme d'un *serpent* (*Nàh-tuwè*) par la magie nommée le *Passage sous les eaux* (*tru yié tsédété*). Pour faire cette magie curative, trois jongleurs sont requis, et ils doivent coucher avec le malade durant trois jours et trois nuits d'un jeûne absolu. Après qu'ils ont obtenu de lui l'aveu sincère de ses fautes et jeté au feu de la viande et des vêtements en l'honneur d'*Ettsonné*, ils en font sortir cet esprit de mort, à moins que celui-ci n'aime trop le malade et ne tienne à s'en emparer. »

§ 2. KOTSIDATRÈH (OPÉRANT-BATON). — ETSIÉ-DÈKFWOE (LE GRAND-PÈRE JAUNE).

« Un géant des Têtes-rasées avait volé deux sœurs et les avait emmenées en captivité dans son pays. « Je ne « demande qu'une tête, » avait-il dit. Mais parce qu'on lui avait refusé cette âme, il en avait agi ainsi. Il avait conduit ces deux femmes dans le pays des Hommes-chiens, et là il les retenait en esclavage.

« Alors un homme appelé *Kotsidatrèh*, c'est-à-dire celui qui opère par la baguette, partit pour aller délivrer ses deux sœurs.

« Chemin faisant, il arriva d'abord dans un pays dont les habitants ne se nourrissaient que d'ortolans des neiges et de gélinottes blanches. Il demeura quelque temps dans cette contrée et, ayant pourchassé ces oiseaux, d'un seul coup de filet il en prit un très-grand nombre. Mais là n'étaient pas ses sœurs. Ce n'étaient pourtant pas des Hommes-chiens qui demeuraient en cette contrée.

« Etant parti de là, il arriva dans un désert dont les

habitants se nourrissaient exclusivement d'une gomme blanche. Il y demeura jusqu'au printemps suivant.

« Au printemps, il parvint à une grande tente habitée par des Fils-de-chien. Il entra dans la loge, mais il y régnait une nuit très-obscure, on ne pouvait y distinguer personne. Alors *Kotsidatrèh* jeta au feu des yeux de lièvre et le jour se fit aussitôt. Dans la tente des Fils-de-chien, il trouva ses deux sœurs captives. Leur ravisseur, le géant ennemi, était absent. *Kotsidatrèh* alla donc vers ses sœurs et leur dit : « Mon beau-frère votre mari est sans doute à « la chasse. Hâtez-vous donc de me suivre. Voilà que je « viens pour vous délivrer. » Après quelques difficultés de leur part, par suite de la crainte que leur inspirait le chef des Têtes-pelées, elles se levèrent, abandonnèrent les enfants qu'elles avaient eus du chien-géant et suivirent leur libérateur et frère.

« La nuit venue, on campa. Mais le géant, outré de colère à la vue de la disparition de ses deux esclaves, fit la magie contre eux durant la nuit. Lors donc que le jour parut, les fugitifs se trouvèrent au sommet d'une haute montagne. Les deux femmes se prirent à se lamenter, mais leur frère leur dit : « Recouchez-vous et confiez-vous « à moi. » Elles se rendormirent. Alors, par la puissance de sa verge de saule, *Kotsidatrèh* aplanit le terrain et le rendit d'un abord facile et commode.

La seconde nuit arrivée, ils bivouaquèrent de nouveau, mais ce fut pour s'éveiller le jour suivant dans une île perdue sur la mer. « Rendormez-vous, » dit encore *Kotsidatrèh* à ses sœurs. Alors il fit naître pour elles une grande chaussée du milieu des eaux, de sorte qu'elles traversèrent le grand lac à pied sec.

« La troisième nuit ils campèrent encore, et alors le géant ennemi envoya contre eux des foudres et des tonnerres terribles. Mais le libérateur ayant fait une boucle

à sa baguette de saule, il captura les oiseaux de tonnerre et les détruisit.

« Après la quatrième nuit, les deux sœurs virent tout à coup une immense nappe d'eau s'étendre devant elles à perte de vue. Elles s'enfoncèrent dans la mer et y disparurent. Mais Kotsidatrèh les tira de l'eau avec sa verge et les deux sœurs échappèrent à la mort.

« Ayant campé une cinquième fois, lorsque le matin arriva, ils se trouvèrent emportés par un rapide effrayant vers un abîme sans fond. Mais Kotsidatrèh se levant, fit surgir l'abîme et se rabaisser la terre. Et ainsi ils ne furent pas engloutis.

« Le sixième jour, il se fit une obscurité très-épaisse. On ne se voyait pas à deux pas. Les deux sœurs fondirent en larmes : « Ce géant veut notre perte, » s'écrièrent-elles. Mais leur frère : « Recouchez-vous, » leur dit-il, et aussitôt le jour se fit.

« Etant parvenus encore plus loin, ils campaient une septième fois pour passer la nuit, lorsqu'elles entendirent tout à coup les rugissements d'un monstre mangeur d'hommes. « Faites silence, ne dites rien, » dit Kotsidatrèh à ses sœurs. Alors nous ignorons ce qu'il fit au monstre ; mais il l'étendit sans vie à ses pieds.

« Le huitième jour, l'eau leur manqua complétement. Elles pleuraient. C'était très-pénible. Mais lui, fichant aussitôt une de ses flèches sur la pente d'une montagne, en fit sortir une source limpide et abondante à laquelle elles se rafraîchirent.

« Enfin ils arrivèrent dans une localité où se trouvaient plusieurs sources d'eau fraîche appelées *les Eaux jaillissantes*. Là ils plantèrent leur tente. Là ils demeurèrent. En ce lieu ils aperçurent trois personnes, un bon vieillard et ses deux femmes. « Quelles gens êtes-vous ? » leur dit le vieillard ; et, comme ils ne répondaient pas,

le vieillard ajouta : « Ma mère me disait jadis qu'un mé-« chant géant des Têtes-rasées avait enlevé deux sœurs « pour en faire ses esclaves. Seriez-vous par hasard « ces deux sœurs ? — Justement, répondirent-elles, c'est « nous-mêmes. »

« C'est ainsi que Kotsidatrèh délivra, au commencement, ses deux sœurs de l'esclavage des Hommes-chiens.

« Nous invoquons Kotsidatrèh, appelé aussi le *Grand-Père jaune*, afin de nous procurer une grande abondance d'animaux. On l'invoque également pour obtenir le pouvoir de faire des merveilles. Kotsidatrèh en opérait à l'aide d'un bâton blanc. De son bâton il frappait la terre et les eaux. Quand on fait cette magie, on ne blasphème pas, on ne se dépouille point de ses vêtements, on se contente de se promener en chantant et en donnant du bâton deci, delà.

« Kotsidatrèh, le Grand-Père jaune, demeure maintenant au *Pied-du-Ciel*, où il conduisit ses frères. Avec son bâton il faisait des prodiges et détruisait les animaux malfaisants. Voici encore quelques-unes des merveilles qu'il opéra :

« Une fois, un *Na-ay*, un mangeur d'hommes au long nez et aux petits yeux, accourut vers une femme sans mari qui demeurait abandonnée au bord de la mer. « C'est « pour moi qu'elle travaille, qu'elle apprête ses repas, » se disait le monstre. Elle était sans défense à sa merci. « Kotsidatrèh, s'écria-t-elle, toi si bon et si puissant, « accours et défends-moi du monstre. » Alors tout à coup un feu sort de la terre qui s'entr'ouvre, et du milieu de ce feu bondit l'homme à la baguette. Il en frappe les eaux de la mer, il les divise de part en part; dans les eaux il ouvre un passage, il y pourchasse le *Na-ay* et l'y noie.

« Un autre jour, au milieu d'un lac mis à sec, on en-

tendit gronder le tonnerre. On accourut pour voir ce que c'était. Kotsidatrèh, le Grand-Père jaune, dansait là dans la mer desséchée. Sa tête était toute blanchie par l'âge. Il donna aux *Dènè* deux sabots de renne, et par ce présent il leur fit tuer un nombre incalculable de caribous.

« Une autre fois, Kotsidatrèh arriva vers une tente dans laquelle pleurait un petit enfant. Il était tout seul et exposé à la voracité d'un géant cannibale qui avait déjà dévoré sept personnes. Kotsidatrèh saisit le géant à bras-le-corps et lutta avec lui toute la nuit sans pouvoir en venir à bout. A la fin cependant il lui tira le nerf de la jambe, le rendit boiteux et le renversa à terre. Puis il le ressaisit de nouveau, lui guérit le pied et le renvoya sain et sauf. Mais enfin, se ravisant une troisième fois, il se remit à sa poursuite, le frappa de son bâton blanc et le renversa à terre pour jamais.

« Une fois encore, Kotsidatrèh rencontra sur le sentier un *Etira-Kotchô*, monstre gigantesque qui conviait les passants à la fornication. Mais le Grand-Père jaune accourut vers cette bête affreuse, il lui arracha la mâchoire inférieure, et, l'en frappant, il renversa le monstre à terre; puis il l'acheva avec son bâton.

« Enfin, un autre jour, comme les frères de Kotsidatrèh (car il appelait tous les hommes ses frères) étaient à bout de nourriture, il se hâta, dans sa bonté, de faire à leur insu un ballot de viande sèche et boucanée et de la déposer secrètement au milieu de leur camp. Mais à la vue de la viande, ces ingrats, loin de remercier leur bienfaiteur, se répandirent contre lui en injures. Le Grand-Père jaune, *Etsié-dékfwöe,* s'irrita tout d'abord ; mais, comme sa colère n'avait jamais d'effet fâcheux, elle s'apaisa vite. « Ils « veulent de la viande fraîche, » se dit-il; et aussitôt il s'en alla sur un lac, prit un castor, le dépeça, en fit rôtir la chair et l'apporta à ses frères sans la manger. Il en

mangea toutefois la graisse, après l'avoir grillée. Il divisa ensuite le feu en deux parts et se coucha au milieu des flammes sans qu'elles le brûlassent. Par cette magie, Kotsidatrèh procura à ses frères beaucoup de viande. Puis il leur dit : « N'oubliez pas ce que je vais vous dire. A l'avenir, quand vous tuerez un animal quelconque à la chasse, observez ceci : vous placerez le sang de l'animal d'un côté et sa chair de l'autre. »

§ 3. IDENTIFICATIONS.

Le lecteur, s'il a été assez patient pour lire tout au long les deux traditions qui précèdent, a dû demeurer convaincu qu'elles sont, à peu de chose près, identiques à celles des Chippewayans, mentionnées dans le premier chapitre. Les personnages principaux y sont les mêmes, les noms seuls sont changés. Aux identifications qui précèdent, nous allons donc joindre ici celles que nous fournissent les présentes traditions :

Le héros peau-de-lièvre est appelé l'*Enfant-Mousse*, parce qu'il fut trouvé tout petit au bord d'un fleuve (*Niliné*) dans la *mousse*, pâture des rennes. Moïse, dont le nom arabe est *Moussa*, est trouvé dans une corbeille de jonc au bord du *Nil*, fleuve d'Egypte (1).

Devons-nous considérer comme fortuit le jeu de mots qu'offrent *mousse* et *moussa?* Mais alors pourquoi le même

(1) Il nous semble que le R. P. PETITOT a cédé ici à la préoccupation que nous dénoncions à la première page. Pour identifier le nom de Moïse avec le nom du héros légendaire Ni-Ottsintanè, il fait intervenir la traduction française de ce dernier nom, qui signifie l'*enfant de la mousse*, et il insiste sur la consonnance entre *mousse* et *Moïse*. Pour nous, il est évident que la traduction française n'a rien à faire ici et que, pour tirer avantage de la consonnance, il faudrait qu'elle eût lieu entre le nom Dènè et le nom hébreu.

Toutefois, en refusant de souscrire à l'opinion de l'auteur, nous ne

héros ou dieu *lunaire* est-il aussi appelé *taupe*, *musaraigne*, *rat rouge au museau pointu*, alors que le rat, dont le nom est *mus* (prononcez *mous*) en latin, et *mouse* en anglo-saxon, s'appelle μῦν (*moun*) en grec, mot qui caractérise la *lune* dans la même langue anglo-saxonne? Pourquoi ce nom de la taupe, de la musaraigne ou rat des sables (de *mus* et de *arena*), en égyptien *Siphneus*, est-il appliqué par l'historien Manéthon à Moïse, qu'il appelle *Osar-siph?* Ne faut-il voir en ceci qu'une bizarrerie du hasard? En ce cas, nous en promettons d'autres au lecteur. N'est-il pas plus rationnel d'admettre, avec l'auteur de l'*Histoire véritable des temps fabuleux*, que le nom de *taupe* ou rat rouge (*siphneus*) ne fut appliqué à Moïse par les Egyptiens qu'afin de dissimuler le miracle si notoire et si honteux pour leur nation que le libérateur des Hébreux accomplit sur les eaux de la mer Rouge (en égyptien *Suph*)? Nous avons donc ici le fait d'une sorte de symbolisme cabalistique semblable à celui employé par les Egyptiens, et non un arrangement fortuit de consonnances semblables. Mais bien plus, c'est que l'exemple est absolument le même et appliqué, comme on le voit, au même héros, et cela non-seulement en Egypte comme en Amérique, mais encore dans l'Hindoustan, contrée qui a dû servir de lieu de transition au même mythe. En effet, l'*Histoire légendaire de la*

nions pas absolument le système de transformation qu'il invoque; seulement nous ne croyons pas que ce système soit applicable au cas présent.

Sous le bénéfice de cette observation, qui s'étend à plusieurs autres dénominations de même genre sur lesquelles insiste le P. Petitot, nous reproduisons dans son intégrité le travail qu'il nous a envoyé. Si nous avons raison contre lui, ce n'est qu'un argument de moins pour la thèse qu'il soutient; et il en a assez d'autres pour se passer de celui-là. A nos yeux cette question est une question ouverte, sur laquelle nous sommes prêts à recueillir les données qui nous seront fournies Si ces données sont en opposition sur plusieurs points, il y a lieu d'espérer que du choc jaillira la lumière et que la vérité resplendira avec d'autant plus d'éclat qu'elle aura été plus sévèrement contrôlée. (*Note de la Rédaction.*)

Nouvelle-Espagne nous apprend que dans l'Inde *Yama*, dieu de la mort, prend la forme de taupes, de souris, de rats, etc. Or, le héros lunaire des Peaux-de-lièvre, *Sa-Wéta*, appelé aussi *Klodatsolé* ou la taupe, la musaraigne, le rat rouge, etc., est identifié par ces Indiens à *Ettsonné*, le génie ou Esprit de la mort, ainsi qu'on l'a vu dans la première des deux traditions.

Nous croyons donc que cet accord si parfait entre les Egyptiens, les Hindous et les Dènè américains sur un point de croyance si notoire est un exemple frappant et convaincant de l'identité du héros qui en est l'objet.

L'enfant *Mousse* demande qu'on sépare pour lui l'estomac, puis les entrailles, ainsi que l'épaule des animaux qu'il procurera à ses frères. Moïse ou *Moussa* donne les mêmes ordres, de par Dieu, aux Israélites ses frères. Il demande de plus à Pharaon la permission d'aller sacrifier dans le désert.

Le Corbeau, grand chef des ennemis, dont le nom est *Lénnènè*, ou la nation des *femmes*, refuse à Mousse sa demande. Pharaon refuse également à Moïse de laisser partir les Hébreux. Dans l'écriture hiéroglyphique des Egyptiens, le corbeau signifie *maître*, chef, roi.

La nation des *Lénnènè* avait fait périr les parents de l'Enfant-Mousse; comme les Egyptiens détruisaient les enfants des Hébreux afin de les anéantir en tant que nation.

Pour se venger du refus du Corbeau autant que du trépas de ses proches, Mousse opère divers prodiges avec sa baguette. — Moïse fait fondre sur l'Egypte les dix plaies pour obtenir du Pharaon le départ des Israélites.

Mousse fait fuir tous les animaux capturés par les *Lénnènè*. — Moïse détruit par la peste et par la grêle tous les animaux des Egyptiens.

Après chacune des sorties nocturnes de Mousse, sa

vieille mère adoptive avait la tête et le cœur glacés. — Après chacun des prodiges opérés chaque jour par Moïse, l'Egypte et le Pharaon demeuraient froids et endurcis.

Mousse était aussi appelé le Bien-Aimé. — Moïse fut appelé le plus doux d'entre les hommes.

Mousse va trouver le Corbeau jusque dans sa demeure pour en tirer vengeance.— Moïse va menacer le Pharaon des vengeances de Dieu jusque dans sa demeure. N'ayant plus l'idée d'un palais, nos sauvages ont pourtant conservé un vague souvenir des splendeurs des Pharaons. La demeure qu'ils lui prêtent, au lieu d'être une pauvre tente de peau comme les leurs, est une jolie maison de bois où se montrent des coupes et des vases, toutes choses qui leur sont étrangères dans leur état présent de sauvagerie. Où ont-ils donc puisé ces idées, si elles ne sont des souvenirs du passé?

Mousse détruit les coupes et les vases du Corbeau. Moïse enlève les vases précieux des Egyptiens. Il y a similitude jusque dans ces détails aussi minimes.

Durant la nuit le héros lunaire fait tomber de l'astre auquel il préside un duvet blanc et magique. Moïse fait tomber du ciel la manne qui était blanche. En hébreu *manhu,* nom de cette substance, veut dire *qu'est-ce*; en peau-de-lièvre, *mèni* signifie *qui est-ce.*

Le Corbeau et son peuple se mettent à la poursuite des *Dènè.* Le Pharaon et son peuple poursuivent les Israélites sortant de l'Égypte.

Les compatriotes du Corbeau se rasaient la tête et portaient de faux cheveux. Les Egyptiens se rasaient également et portaient des perruques.

L'Enfant-Mousse, combattant pour son peuple, immole pendant la nuit une chienne blanche, il teint de son sang la tente en y trempant une touffe d'herbe; et, durant

cette même nuit, les ennemis des *Dènè* sont détruits par les traits invisibles de Mousse, identifié pour cette raison à l'Enfant magique bondissant ou Génie de la mort, avec lequel il s'était joué toute la nuit. De même, Moïse, par l'immolation de l'agneau pascal, livra les premiers-nés des Égyptiens au glaive d'Asmodée, l'ange de la mort ou Ange exterminateur, qui bondit et passa à travers l'Égypte pour les détruire. Moïse asperge les poteaux des portes du sang de l'agneau pascal (*sè* en hébreu), au moyen d'un bouquet d'hyssope, en hébreu *èzob*. N'y aurait-il pas ici un nouveau jeu de mots dans la tradition dènè ? Un agneau, un paon, un veau s'appellent *siè* en peau-de-lièvre ; un petit enfant, *sê*, en chippewayan ; et l'hermine blanche immolée par Mousse, dans une occasion semblable, a nom *zoë* ou *ézoë*.

Le grand chef des ennemis des Dèné explique la mort merveilleuse de ses compatriotes par ces mots : « On a blasphémé la montagne ; Mousse a mangé notre fétiche. Ce mets-tabou nous châtie. » Le massacre des Égyptiens par l'ange exterminateur eut pour cause formelle la résistance blasphématoire de Pharaon aux ordres de Dieu, qui désirait qu'on lui sacrifiât sur le mont Sinaï ; et pour cause efficiente la mort et la manducation emblématiques de l'agneau, un des nombreux fétiches qu'adorait l'Égypte.

Mousse demande à sa vieille grand'mère de le laisser aller vers ses frères malheureux. Moïse fait la même demande à l'Égypte.

Mousse fait faire un gâteau sur lequel il verse le sang d'une hermine. Ce sang, il le répand également autour de sa tente et sur le chemin, au moyen d'un bouquet d'herbes. Moïse, dans la dédicace du tabernacle, arrose ce pavillon, les victimes, l'autel et le peuple du sang des victimes, offertes avec des gâteaux. (Exode, chap. XII, v. 22).

Mousse entr'ouvre un grand lac d'un rivage à l'autre. Moïse ouvre un passage aux Hébreux dans la mer Rouge.

Mousse demeurait toujours seul et à l'écart, malgré son extrême bonté. Moïse demeura quarante jours seul sur le Sinaï, et fit ensuite sa demeure près de Dieu, en dehors du commerce des hommes.

Mousse, appelé aussi *Sa-Wéta*, annonce son départ de ce monde, et prédit que le soleil pâlira à la mort de l'homme. Moïse prédit aussi sa fin et les maux qui fondront sur les Israélites rebelles.

Sa-Wéta apprend à ses parents de quelle manière ils parviendront à le suivre dans la lune. Moïse apprend aussi aux Juifs que leur patrie véritable n'est point en ce monde. En lisant le passage : « C'est ainsi que vous irez à la lune, » ne croirait-on pas entendre la phrase du poëte : *Macte novâ virtute, puer ; sic itur ad astra ?*

Les Dènè disent que parfois le soleil combat pour eux. Le soleil combattit pour les Hébreux, sous Josué, en prolongeant son séjour sur l'horizon et en leur donnant ainsi le temps de tailler en pièces leurs ennemis.

Ni Ottsintanè procure à son peuple une grande quantité de poissons. Le nom de Moïse signifiant *tiré des eaux*, et ce législateur ayant fait passer son peuple au milieu de la mer, il est facile de comprendre qu'il soit question de poissons dans la légende dènè. Le nom du poisson en hébreu est *noun* ; en dènè, la loche ou lotte se nomme *noun-thé*.

Sa-Wéta conduisit les Dènè, ses frères, jusqu'au *Pied-du-ciel*, leur patrie. Moïse conduisit les Israélites, ses frères, jusqu'à l'entrée de la terre promise, de la terre sainte, de laquelle Jacob avait dit, étant à *Beth-el*, qu'elle était la maison de Dieu et la *porte du ciel*.

Sa-Wéta ordonne à son peuple de célébrer au troisième

mois, lors de la nouvelle lune, une fête nocturne nommée : *Passage funèbre à travers les tentes.* Cette fête est une imitation frappante de la Pâque des Juifs ou fête du passage de l'ange exterminateur à travers l'Égypte.

La seconde tradition, celle du Grand-Père jaune ou *Kotsidatrèh*, qui paraît calquée sur la légende chippewayane d'*Oltsintèdh,* nous fournit les rapprochements suivants :

Le grand chef des Têtes-rasées retenait en esclavage deux sœurs qu'il avait enlevées. Le Pharaon, roi des Égyptiens, peuple à la tête rasée, retenait dans la captivité les deux maisons de Jacob et de Joseph.

L'homme à la baguette, dit aussi le Grand-Père Jaune, se dispose à délivrer ses deux sœurs de la tyrannie des Têtes-rasées. Moïse, qui opérait des prodiges à l'aide d'une baguette, reçoit la mission divine de délivrer les Hébreux de la captivité des Égyptiens.

Kotsidatrèh arrive dans un désert dont les habitants se nourrissaient d'ortolans-des-neiges et d'autres oiseaux blancs. Moïse nourrit son peuple, dans le désert, de la manne, qui était blanche ; puis, de cailles, que la version des Septante appelle ortolans (*ortygometra*).

Kotsidatrèh, arrivant dans le pays des Têtes-pelées, il y régnait une obscurité très-épaisse. Il y produisit la lumière en jetant au feu des yeux de lièvre. Moïse fit peser sur l'Égypte des ténèbres épaisses, tandis que les Israélites, alors timides comme des lièvres, demeuraient dans la lumière.

En quittant le pays des hommes à tête pelée, *Kotsidatrèh* et ses sœurs se trouvèrent au sommet d'une haute montagne. En quittant l'Égypte, Moïse et les Israélites habitèrent les abords du Sinaï, sur lequel le premier résida quarante jours.

Kotsidatrèh fait traverser à ses sœurs la mer à pied

sec. Moïse opère la même merveille en faveur des Israélites.

Kotsidatrèh, sur la montagne, capture les foudres dirigées contre lui. Moïse vit Dieu sur le Sinaï, au milieu de la foudre, et il n'en mourut point.

Kotsidatrèh délivre ses sœurs d'une horrible et épaisse obscurité. Les Hébreux ne souffrirent pas des ténèbres qui pesaient sur l'Égypte.

Ainsi que Moïse, *Kotsidatrèh* fait jaillir une source de la pente d'une montagne.

Kotsidatrèh, emporté avec ses sœurs par un torrent vers un abîme, fait monter l'abîme et s'abaisser la terre. Sous Moïse, les rochers où sont les sources du torrent de l'Aron sont abaissés, et les puits de Moab élèvent leurs eaux. (Nombres, chap. XXI, v. 15-18.)

Les fugitifs arrivent enfin à une localité où se trouvaient plusieurs sources d'eau vive. Les Hébreux campèrent à Elim, où se trouvaient douze sources et soixante-dix palmiers, emblèmes des soixante-dix personnes de la maison de Jacob et des douze tribus d'Israël. Pour rendre le rapprochement plus frappant, les Dènè font intervenir ici un vieillard et ses deux femmes, père des deux sœurs captives, et qui représente le patriarche Abraham ou bien Jacob.

Kotsidatrèh réside au *Pied-du-ciel*, où il conduisit ses frères. Moïse mourut à l'entrée de la terre sainte, au pied des montagnes de la Palestine, appelées les montagnes de Dieu.

Kotsidatrèh délivre une femme abandonnée de la dent d'un monstre, en noyant celui-ci dans la mer qu'il entr'ouvre d'un coup de sa baguette. Moïse délivre la nation abandonnée d'Israël en attirant et en noyant dans la mer Rouge l'armée des Égyptiens. Le Pharaon est comparé au crocodile par Ézéchiel. Cet apologue rappelle les fables

de la délivrance d'Andromède par Persée, et d'Hémione par Thésée. N'est-il pas probable qu'elles ont la même origine ?

Kotsidatrèh est surpris dansant au bord de la mer desséchée. Il donne aux Dènè deux sabots de renne, ce qui leur procure une grande abondance de vivres. Moïse surprend les Israélites, au sortir de la mer Rouge, dansant devant le veau d'or. Il jette alors au milieu d'eux les deux tables de la loi et fait massacrer 23 000 hommes.

L'épisode de la lutte de *Kotsidatrèh* avec le géant meurtrier de sept personnes, nous semble être un apologue qui résume en peu de mots l'histoire de la nation israélite. Israël, ce géant fort contre Dieu même, comme l'indique son nom, détruisit sept peuples plus nombreux et plus puissants que lui, dit le Deutéronome (chap. VII, v. 1), à savoir les Hétéens, les Gergéséens, les Amorrhéens, les Chananéens, les Phéréséens, les Hévéens et les Jébuséens. L'ange de Dieu, représenté ici par *Kotsidatrèh*, lutta avec Israël toute la nuit, à son départ de la Mésopotamie, et il ne put en venir à bout qu'en lui desséchant le nerf de la cuisse et en le rendant boiteux. Il le laissa ensuite partir en paix vers le pays de Chanaan et le bénit même. Mais enfin il le poursuivit dans ce pays et le renversa pour toujours, à cause de ses prévarications. L'enfant que le géant s'apprêtait à dévorer représentait alors le Christ enfant, cause de la ruine du peuple juif. Cette fable paraît fort claire ainsi expliquée et elle dénonce une science et des connaissances historiques dont les sauvages sont maintenant absolument dépourvus.

L'autre épisode, celui du monstre qui conviait les passants à la fornication, et que *Kotsidatrèh* tua de sa propre mâchoire, après la lui avoir arrachée, ne rappelle-t-il pas le fait de Samson, tuant mille Philistins avec une mâchoire d'âne ? Le monstre que les Dènè représentent

comme un ruminant gigantesque, conviendrait [parfaitement au Minotaure, dans lesquels les savants s'accordent à voir une image des nations orientales adoratrices de Baal, auquel on offrait des victimes humaines. De son côté la sainte Ecriture caractérise toujours l'idolâtrie de *fornication*. Nous avons donc ici une réminiscence de la fable de Thésée tuant le Minotaure; toutefois, les détails convenant évidemment à Samson, on peut croire que les deux apologues ont été empruntés à l'histoire de ce héros israélite.

Si on nous demande comment il se peut que Samson ait été confondu avec Moïse, je réponds: 1° que, si Moïse fut identifié, comme nous le verrons plus loin, avec le Serpent, Samson était de la tribu de Dan, dont l'emblème était le Serpent; 2° que si Moïse est dit, par les Dènè, avoir eu des rapports avec le soleil et avec la lune, le nom hébreu de Samson signifie lui-même *soleil*. Que faut-il de plus pour opérer la confusion entre deux personnages si antiques?

CHAPITRE III.

LÉGENDE DU DIEU-LUNAIRE DES DINDJIÉ OU LOUCHEUX, INDIENS DE L'AMÉRIQUE RUSSE, PRÉSENTEMENT TERRITOIRE D'ALASKA.

§ 1er SIÉ-ZJIÉ-DHIDIÉ (L'HABITANT DE LA LUNE). KLAG-DATHA (LA SOURIS JAUNE).

« Une vieille femme trouva au bord de l'eau un tout petit enfant pas plus long que le doigt. Elle l'éleva. Lorsqu'il fut grand, il était très-puissant par la magie de la

bouse de vache musquée dont on l'avait frotté. Toutes les nuits il disparaissait, et le lendemain on trouvait une foule de rennes pris au lacet. Par sa magie il tuait ces rennes et les rendait fort gras.

« Un jour *Sié-zjié-dhidié* dit à ses parents adoptifs : « Séparez pour moi la graisse des intestins de tous les « animaux que vous capturez. » — « Non, » lui répondit-on. Alors l'enfant puissant pleura. Il pleura de loge en loge ; mais on fut sans pitié. Ce que voyant, il se mit en colère et résolut de punir ces gens-là de leur ingratitude. Plusieurs nuits durant il disparut pour reparaître le matin. Finalement il dit à sa vieille mère adoptive : « Mère, « cette nuit consolidez et fermez bien votre tente, suspendez « le sang de cette martre blanche (*siègu*) au-dessus de la « porte, dans une vessie, et liez la chienne en dehors de la « maison. » Ce disant, il déchira ses mitasses de peau de martre et les suspendit également au faîte de la tente.

« Mère, dit-il encore, cette terre est habitée par des « gens trop mauvais, c'est pourquoi dans un bref délai ils « vont tous périr. Mes parents adoptifs sont trop durs pour « moi. Quant à moi, je m'en vais et je me rends là-haut « dans la lune. C'est là que ceux qui me haïssent, me ver-« ront. Taisez-vous, ajouta-t-il, il n'y a rien là qui puisse « vous porter à vous lamenter. Suivez seulement ces pres-« criptions : Lorsque vous voudrez manger, vous prendrez « une épaule de renne, vous la ferez rôtir, vous la décou-« perez, vous la dépouillerez de toute sa chair. Mais prenez « bien garde d'en jamais rompre les os. Après en avoir « mangé, si vous placez cette épaule pour moi en dehors « de la tente, comme un tribut et une offrande, vous ne « manquerez jamais de rennes. » Ainsi dit l'Enfant puissant.

« On obéit de point en point à *Sié-zjié-dhidié*. La nuit venue, on ferma soigneusement la tente avec des cordes ;

le sang de l'animal tué fut renfermé dans une vessie et suspendu au-dessus de la porte. On fit rôtir et on découpa l'épaule de renne, sans en rompre les os; on la mangea rôtie. Et sur le seuil, en dehors de la tente, on lia la chienne. Cela fait, on vit s'élever tout à coup du faîte de la tente une colonne de fumée épaisse, la lune pâlit, l'Enfant puissant disparut, et un vent formidable parcourut tout le camp. Alors tous les ennemis furent emportés à la cime des arbres ou brisés contre les rochers. Leurs cadavres gisaient partout. Tous leurs animaux périrent également.

« Mais l'Enfant lunaire, prenant la vessie de sang, la peau de martre déchirée et la petite chienne blanche, s'en fut dans la lune, où tout le monde peut le voir. Après son départ, ses parents ne mangèrent pas autre chose que l'épaule magique. Ils en découpaient la chair sans en rompre les os, la mangeaient, puis, exposant l'os ainsi dépouillé en dehors de leur tente, comme une offrande à la lune, le lendemain ils la retrouvaient encore intacte et toute garnie de sa chair. Pendant longtemps ils en agirent ainsi, et toujours l'épaule renaissait. Mais à force de manger de la viande d'épaule, ils finirent par s'en fatiguer. A la fin, ils brisèrent les os de l'épaule, et n'offrirent plus celle-ci en sacrifice. Ce fut fini, l'épaule de renne ne repoussa plus.

« Toutefois, comme l'habitant de la lune fut toujours bon pour nous, dans le désir de lui plaire et par ce moyen de nous procurer beaucoup de viande, nous célébrons à la nouvelle lune du troisième mois une fête nocturne, appelée *Kron tra naxatsètœtalc* (le passage furtif à travers les tentes). Nous prions alors la *Souris-jaune* (*Klag-datha*), car c'est le nom de l'Enfant puissant ; et la souris-jaune nous entend et nous exauce. Puissions-nous refaire encore ce qu'il fit jadis ! pensons-nous. Puisse-t-il lui-même

redescendre sur terre ! Alors nous l'imitons, nous obéissons à ses ordres, afin de nous procurer beaucoup de viande.

« Le soir donc, à la nuit tombante, on coupe fort menu de la viande de faon de renne (*siè*), et on en fait des fardeaux. Alors chacun s'étant chargé d'un de ces paquets, on commence à circuler en rampant autour des tentes, à la manière du serpent. Tout à coup on entre furtivement dans une tente ; on la parcourt à la hâte, on mange, en courant, de la viande de ceux qui entrent. Tout le monde en mange. Puis, étant ressortis en se cachant, on entre dans la loge voisine ; et ainsi de suite, par tout le camp. En même temps on heurte des flèches en les croisant deux par deux ou quatre par quatre. C'est ce que nous appelons : *Randja Kkékraw tchitchitandja.* Ces flèches sont rouges et on les heurte en chantant : *Klag-datha nan Kkatraw ñikkè anarhœkray ! Ah ! eh ! xuh ! ah !* c'est-à-dire : O souris-jaune, par-dessus terre, passe (ou saute) promptement en forme de croix, *aexouha.*

§ 2. ETSIÉGÉ (LA BOUSE DE BŒUF-MUSQUÉ).

« *Etsiégé*, c'est-à-dire *Bouse,* est ainsi nommé parce qu'étant tout petit, il fut frotté avec de la bouse de bœuf musqué, afin de recevoir l'esprit magique. Il fut trouvé au bord de l'eau, dans une auge de bois, par une vieille femme de la nation de *Dhœnan* (femmes publiques), qui l'éleva et l'adopta pour son fils.

« Devenu grand, Etsiégé devint très-puissant, tout en demeurant le plus doux des hommes. Il ne se fâchait jamais contre les hommes, qu'il appelait ses frères ; et si parfois ils l'excitaient à la colère, celle-ci n'avait pas de suite fâcheuse pour eux. Mais le pouvoir d'Etsiégé n'était pas

de la nature de celui dont se vantent nos jongleurs. Eux sont mauvais. C'était une puissance dont nous ignorons la nature. Il produisait des merveilles à l'aide d'une baguette de saule ou d'une ramure de renne.

« Or, en ce temps-là, nous demeurions au milieu d'une nation étrangère qui nous avait rendus esclaves. Nous les appelons la nation des *Femmes publiques* (Dhœnan). Ce peuple était riche ; il possédait du métal, des étoffes, des bestiaux ; mais il voulait notre destruction. Comme ces gens-là allaient nus et qu'ils faisaient leurs délices de la chair du chien, nous nous moquions d'eux. Ils nous forçaient de manger de cette horrible nourriture. Toutefois Etsiégé ne voulut jamais y consentir. Ils se rasaient la tête et portaient des cheveux faux. Nous étions si malheureux parmi les Dhœnan, que nous ne pouvions rire que dans un péricarde de renne ou dans une vessie, de crainte d'être entendus de nos persécuteurs, car ils s'imaginaient toujours qu'on les tournait en dérision.

« Etsiégé ayant donc rassemblé les *Dindjié*, ses frères, il les forma en armée et résolut d'aller combattre les Dhœnan, puis de s'enfuir dans le désert qui borde la mer Glaciale. Il arma ses raquettes de deux cornes, il quitta la vieille grand'mère qui l'avait élevé, il abandonna sa femme, sa tente et tout ce qu'il possédait dans la terre des Dhœnan ; et il se dirigea vers le lieu où se trouvaient ses frères. Comme il y allait, Etsiégé rencontra un homme très-beau et se dit : « Je vais le tuer. » Il marcha donc de conserve avec lui, puis il le frappa tout à coup d'une motte de terre qui lui brisa l'épine dorsale, et il l'étendit roide mort. « Puisque tu as fait cela, lui dirent ses parents, tous les Dhœnan te tueront, sauve-toi. » La vieille qui l'avait élevé lui ayant reproché le meurtre du beau jeune homme, il la renversa également d'un coup sur le front, et elle gît encore sur le sentier.

« Après cela Etsiégé entra de nuit chez ses frères. Il les trouva habitant parmi la nation des Femmes, assis et mangeant au milieu d'un peuple ennemi. Ayant pénétré dans le village où son frère et sa sœur demeuraient, il trouva celle-ci en deuil, car les Dhœnan avaient tué son fils unique. Elle avait donc la tête saupoudrée de vermillon et de duvet de cygne, comme les personnes qui sont en deuil. Outré de colère, *Bouse* procéda toute la nuit à la magie qui devait tuer nos persécuteurs. C'est l'*Akrey-anschiw* (le jeune homme magique). Au milieu du village, un jeune homme, lié par l'Esprit de la mort, bondissait deci delà à travers les tentes. Dès qu'Etsiégé vit le jeune homme bondissant, il chaussa ses raquettes armées de cornes affilées par devant et par derrière, et s'élança sur lui en croupe. Le jeune homme magique le transporta à travers les tentes des ennemis, il courait et sautait en tournoyant, emportant Etsiégé dans sa course. Celui-ci massacra de ses cornes tous les Dhœnan. Alors cette même nuit, une grande clameur retentit dans le pays des Femmes. La vieille grand'mère se désolait sur le chemin, en criant : « Ah ! si mes fils vivaient, si mes fils vivaient encore ! « Cette nuit même son frère cadet, le jeune homme ma- « gique, les a tous tués, *Nétchra Kroakran anschiw.* »

« Toutefois Etsiégé n'avait pas combattu. Il avait immolé une petite chienne blanche, avait frotté de son sang les tentes de ses frères, et pendant la nuit le sang avait coulé dans le camp ennemi.

« Après ce coup de main, Bouse s'enfuit du pays des Femmes, accompagné de son frère. Il avait une femme, il la laissa. En fuyant, ils aperçurent sur un échafaudage de belles peaux de chèvre. Bouse les prit, en fit un paquet et les emporta. Alors tous s'en furent vers le pays où ils avaient habité primitivement. Mais avant de partir et pendant le sommeil des Dhœnan, Bouse et ses frères

leur enlevèrent un butin magnifique. Malheureusement on partit un peu tard, ce qui donna au grand chef des Dhœnan le temps de poursuivre les Dindjié.

« Comme on était en marche, ayant la mer devant soi et l'ennemi derrière : « Qu'est-ce qui arrive là-bas, sur mer ? » se dit-on. C'est un grand vent qui se lève et qui partage la mer ; des vagues hautes comme des sapins surgissent, et l'eau tout entière s'élève de part et d'autre, elle monte en laissant le fond à sec. « Par ici, par ici, « prenez terre, prenez terre, mes frères, » s'écria Bouse. Ils le suivirent tous et il leur fit parfaitement traverser la mer à pied sec. Ils parvinrent tous sains et saufs sur l'autre rive et prirent terre. Alors lui, seul au bord de la mer, promène de nouveau son bâton et en frappe la terre. Aussitôt l'étançon qui la soutient tombe, la terre s'affaisse, l'eau remonte et recouvrant toute la terre, elle fait périr le reste des Dhœnan.

« Le soir arrivé, Etsiégé dit à ses frères : « Notre pa- « trie est encore bien éloignée, mais prenez courage, je « vais la faire se rapprocher. » Ce disant, il prit un faon de renne (*sié*), le saigna, l'immola, et lui arrachant le nerf de la jambe : « Vous ne mangerez pas ceci, » dit-il à ses frères. Par la vertu de cette opération magique la terre de leurs ancêtres se rapprocha un peu. Au crépuscule elle n'était pas fort loin. Bouse retourna vers ses frères, qui lui dirent : « Les enfants n'ont point de viande, « et les hommes faits sont sans provisions. » Il y avait là une foule immense campée sous la tente, et cette foule innombrable n'avait rien à manger.

« Or, c'était le *Serpent* (*Nâh-thadœd*) qui privait ainsi les Dindjié de leur subsistance. Ce serpent affreux habitait dans une caverne, où il gardait tous les poissons. Il les avait convertis en pierres, ils étaient durs comme des rochers. « Je détruirai le serpent, » se dit Bouse. Toute-

fois, il ne savait où était son repaire, et il se coucha pour faire la magie inquisitive.

« Pendant que tout dormait dans le camp, un enfant magique apparut à *Etsiégé*, qui lui dit : « Où donc est le « chemin qui conduit à la *terre des Serpents ?* » Alors l'Enfant magique : « Le sentier passe par là, » répondit-il. *Bouse*, saisissant le bois à l'aide duquel il opérait des prodiges, ce bois si léger pour son bras et pour celui auquel il le confiait, mais si lourd à tout autre, suivit l'Enfant magique et se rendit à la terre des Serpents. L'île (1) s'étend au loin sur les eaux, c'est une terre immense pleine de poissons exquis, on les mange crus, ces poissons, et ils ont un goût délicieux. Mais le *Grand Serpent de la mort* et de la famine (*Etan*) les garde dans son antre.

« *Bouse* arrive à l'entrée de la *caverne des Serpents*, et pour attirer le Grand Serpent de la mort, il plante un poteau devant l'orifice et le surmonte de son couvre-chef (*tsaa*). Quant à lui, il se tint en arrière, armé de sa verge magique.

« Alors on entendit gronder le monstre, on le vit sortir de la caverne. *Bouse* brandit son bâton et en frappant le grand serpent sur la tête, il la lui écrasa et le laissa mort à terre. Puis, pénétrant dans la caverne des Serpents, il remplit de poissons sa couverture en peau de chèvre et s'en retourna au camp. « Là-bas j'ai tué ce chien maudit, « dit-il à ses frères, je l'ai foulé aux pieds et lui ai écrasé « la tête. » Depuis lors, les Dindjié ne manquèrent plus de nourriture.

« Dans le désert aride où nous habitions sous des tentes de *mousse*, on fit la rencontre d'une autre nation d'hommes puissants. Ils portaient pour coiffure des bonnets de bois

(1) Tout continent est appelé *île* par les Peaux-Rouges. La terre elle-même est considérée par eux comme une île, et son nom, *nné, nni*, a la même racine que le mot île, *nnu*.

semblables aux forcines de nos sapins, et sur leur poitrine un vêtement composé de cailloux agglutinés. Un grand bouclier pendait de leur épaule gauche, et ils portaient à la main des couteaux de pierre liée au bout d'une perche. Il n'était donc point facile de s'en défaire. Cependant les Dindjié partirent pour les combattre ; mais, à la vue de leur grand nombre, ils furent effrayés et dirent à Etsiégé : « Toi seul parles, *Bouse*, et nous verrons ce qui « se passera par en bas. » Car, comme il ne pouvait combattre à cause de son grand âge, il s'était fait transporter par ses deux fils au sommet d'une haute montagne. *Etsiégé* dit donc à ses deux fils : « Placez-moi dans mon « chariot et précipitez-moi sur les ennemis, du haut de « la montagne. » Ils lui obéirent. Alors, quand son traîneau se prit à rouler sur la pente rapide, il en sortit un bruit terrible tel que celui de plusieurs tonnerres. Le traîneau de *Bouse* tonnait et foudroyait les ennemis en roulant. Alors la nation aux casques de bois prit la fuite et les Dindjié les poursuivant en firent un grand carnage.

« Bouse avait un frère cadet, c'était un jeune homme magicien nommé *Nèdhœvé hig ti-hi* (celui qui est revêtu de l'habit blanc magique). De concert avec *Etsiégé*, il massacrait nos ennemis, quoique sans combattre. Revêtu d'un long habit d'hermine blanche, il balançait sans cesse un instrument suspendu par une lanière. Il le balançait en parlant, mais nous ne savons plus ce qu'il disait, ni ce qu'il faisait. La première fois que nous vous avons vus balançant vos encensoirs en parlant à voix basse, nous avons pensé que vous faisiez quelque chose d'analogue. Eh bien, par cette parole et par ce balancement, Nédhœve hig ti-hi massacrait nos ennemis.

« Un jour, entre autres, il s'en rassembla une grande foule. C'étaient des Esquimaux. Il y en avait tant, qu'on

en fut dans l'épouvante. Néanmoins, nous nous mîmes en défense ; mais nous avions le dessous et commencions à prendre la fuite. Lorsque *Bouse* aperçut la tournure que prenait la bataille, il monta sur la montagne et s'y tint, en prononçant ses paroles magiques accoutumées. Son frère cadet, revêtu de l'habit blanc en hermine, balançait son instrument en parlant tout bas. Tout à coup *Bouse* se prit à sauter et à passer en forme de croix d'une épaule à l'autre de son frère, en prononçant chaque fois ce seul mot : *isch* ! Et chaque fois qu'il le proférait, un ennemi mordait la poussière. Ils périrent ainsi jusqu'au dernier, car toute la journée les deux frères ne firent, l'un que balancer son instrument en priant, l'autre que passer par-dessus son frère, en forme de croix. C'est pourquoi, dans la fête que nous célébrons au renouvellement de la lune, le troisième mois de l'année, en l'honneur de *Bouse* ou la *Souris-Jaune*, nous le prions de passer par-dessus la terre en forme de croix, afin qu'il renouvelle la merveille qu'il opéra jadis, et qu'il nous procure par la mort de nos ennemis un grand nombre de rennes ; car autrefois nous étions des rennes et nos ennemis étaient des hommes qui nous tuaient ; mais, grâce à *Etsiégé*, les rôles ont été changés. Nous sommes redevenus des hommes, et nos ennemis ont été changés en animaux.

« De tous ces ennemis on n'épargna qu'un vieillard. Il était si âgé, si malheureux ! On ne le tua point. « Va-t'en, lui dit Bouse, et toi et tes pareils ne revenez jamais plus par ici. » Il s'en alla, mais, honteux de sa défaite, le malheureux s'étrangla avec la corde de son arc, et se tuant, il mourut. Quant à Etsiégé, nul ne put jamais le tuer. La vieillesse seule (*chan*) en vint à bout. »

§ 3. IDENTIFICATION.

Il devient, ce semble, superflu de continuer à établir le parallèle entre ces traditions et l'histoire de Moïse et du peuple hébreu dans le désert. L'identité est par trop évidente. Nous nous contenterons donc de mettre en relief les traits qui diffèrent de ceux que présente la même tradition chez les Chippewayans et les Peaux-de-lièvre, et qui ajoutent un caractère de similitude de plus à ceux déjà fournis.

L'habitant de la lune demande à ses parents en tribut la graisse des intestins. — Moïse fait la même demande aux Israélites, relativement aux animaux qui doivent être offerts en sacrifice. Moïse demande aussi à Pharaon d'aller sacrifier.

Les parents adoptifs de l'enfant, ainsi que le Pharaon, opposent à cette demande un refus formel.

Après ce refus, l'enfant magicien, tour à tour suppliant et irrité, apparaît et disparaît plusieurs fois. Moïse fait maintes instances auprès du Pharaon, toutes accompagnées de menaces et de prodiges.

Le héros lunaire entreprend alors le massacre de ces hommes ingrats. Moïse résolut de tuer tous les premiers-nés de l'Egypte.

Le héros dindjié ordonne à sa mère de faire rôtir et de manger durant la nuit une épaule de renne, sans en rompre les os, de suspendre le sang d'une martre blanche (siègu) au-dessus de la porte, de s'enfermer chez eux, en laissant la chienne dehors. Moïse ordonne à la nation israélite d'immoler cette nuit un agneau sans tache (*se*), sans en rompre les os, et de le manger rôti durant la nuit, après avoir teint de son sang les portes des maisons.

Il laisse dans l'ignorance de cette opération mystérieuse, et partant sans défense, l'Egypte, fille de Cham, figurée ici par la chienne. De nos jours encore l'épithète de chien est dans l'Orient synonyme de païen et d'incirconcis ; et les Chananéens sont traités de chiens par le Christ lui-même.

Le héros lunaire disparut sans qu'on l'ait jamais revu depuis. On ignora toujours où repose le corps de Moïse.

Une colonne de fumée épaisse s'éleva du faîte de la tente de *Sié-zjié-dhidié*. Une colonne de nuée couvrait le pavillon où se retirait Moïse.

Tant qu'ils furent fidèles aux prescriptions de leur législateur, les Dindjié vécurent très-bien. Ainsi en fut-il des Israélites tant qu'ils obéirent aux ordres de Moïse.

La fête équinoxiale du *Passage* est pour les Dindjié une bénédiction, comme l'était pour les Israélites celle du *Phase*. Les uns comme les autres la célèbrent en commémoration de leur délivrance des mains de leurs ennemis et au troisième mois de l'année.

La chair de l'épaule ne tarissait pas. Il en était de même de la manne.

L'épaule magique ne vint à manquer que lorsque les Dindjié s'en étant dégoûtés en brisèrent les os. Sous l'ancienne loi, l'épaule était la part du prêtre. Le sacerdoce israélite ne disparut que lorsque les Juifs déicides eurent mis à mort Celui dont leur sacerdoce n'était que la figure.

En liant à cette tradition si curieuse celle d'Etsiégé, qui ne l'est pas moins, nous obtenons l'histoire presque complète et très-claire de Moïse. Elle est si claire, que nous croyons parfaitement inutile d'établir le parallèle tout au long. Le lecteur le plus prévenu n'a pu qu'être

frappé de tant de points de similitude. Nous trouvons en effet dans la tradition d'Etsiégé le souvenir très-vivace des cornes qui ornaient le front de Moïse, du berceau ou auge dans lequel il fut exposé sur le Nil, de l'ange exterminateur, représenté par le jeune homme magique bondissant à travers les tentes et exterminant les Dhœnan. Nous y voyons clairement le meurtre de l'Egyptien par Moïse et sa fuite dans le désert, le départ des Hébreux, le passage de la mer Rouge et la défaite de l'armée des Egyptiens. Il n'y a pas jusqu'à des détails infimes, tels que les peaux de chèvre, le butin enlevé aux Egyptiens, cette nudité d'une nation exécrée sous le nom de peuple des Femmes publiques, ce peuple à tête rasée et portant perruque, qui ne s'y trouvent fidèlement mentionnés. Nous retrouvons Aaron dans le frère cadet d'Etsiégé, et, particularité aussi frappante que convaincante, voilà des sauvages relégués aux confins de la terre, qui ont conservé un souvenir vivace de l'encensoir, de la prière, du blanc et long vêtement des prêtres israélites. Où trouver une preuve plus formelle d'identité ? Les Dindjié nomment la famine (*Etan*), et c'est justement dans le désert d'*Etan* que les Israélites furent exposés à la mort cruelle par la famine et que Moïse fit tomber du ciel la manne, dont le goût exquis et multiple a fourni matière à l'apologue dindjié des poissons blancs qui se mangent crus et qui ont un goût délicieux. Et que dire de cette description si pittoresquement exacte de la nation aux casques de bois ? Nos Indiens ne connaissent ni l'usage du casque, ni celui de la cuirasse, du bouclier et de la lance. Et cependant voyez comme ils en ont conservé vivace le souvenir, après une période de siècles si considérable.

Dans la même tradition ne voyons-nous pas également Moïse priant les bras en croix sur la montagne et procurant par ce moyen la défaite des Amalécites ? A la vérité

Etsiégé, le Moïse dindjié, ne tient pas les bras en croix, mais il passe les bras en croix par-dessus les bras de son frère; et chaque fois, prononçant le mot *isch*, un ennemi mord la poussière. Qu'on veuille bien le remarquer, le mot *Isch* est le monogramme du Christ, et par un très-léger changement il signifie en grec *poisson*. C'est le poisson qu'Etsiégé procure à son peuple comme nourriture et qu'il arracheau Grand Serpent de la mort. N'aurions-nous pas dans cet apologue un reste de la symbolique judaïque? Dans la primitive Eglise, le poisson était l'image et l'emblème du Christ. De plus *isch* est le commencement du nom de l'*ichneumon,* l'ennemi du crocodile, par lequel les Egyptiens représentaient le démon; de l'*ichneumon,* emblème et nom du dieu égyptien *Toth*, dieu cornu, le sauveur de son peuple, le législateur, le prophète et le bienfaiteur. Encore une fois il devient impossible de ne pas reconnaître Moïse dans cette tradition.

Dans l'Enfant magique dont Bouse recevait les visites nocturnes et qui guidait le héros dindjié vers la terre des Serpents, nous reconnaissons l'ange de Dieu qui guidait le peuple de Dieu vers la terre de Chanaan. Etsiégé, comme Moïse, passe sa vie dans le désert aride, se servant l'un et l'autre de leur bâton pour opérer des prodiges, résidant sur la montagne et défaisant leurs ennemis à l'aide de la prière. Dans cette tradition dindjié seulement nous ne voyons pas figurer le Pied-du-ciel, bien qu'il se trouve dans d'autres récits. Par contre, cette légende fait mention d'une Terre des Serpents et de la Caverne des Serpents, dont nous ne retrouverons le souvenir que chez les peuplades à peau rouge de la Nouvelle-Espagne. Qu'est-ce donc que cette fable et pourquoi la voyons-nous ici figurer parmi tant de vérités historiques rapportées sans aucun déguisement ?

La fable du Grand Serpent de la mort (Nah-tadhœd), dé-

tenteur de tous les poissons qu'il avait changés en durs rochers, et de la manière dont Bouse l'attira hors de la Caverne des Serpents par un signe qu'il éleva sur un poteau, après avoir été conduit dans la Terre des Serpents par un enfant merveilleux, nous semble être un récit énigmatique de plusieurs des actes de Moïse. Nous avons justement ici une de ces images vives, fortes et poétiques telles que celles dont les prophètes d'Israël aimaient à se servir et qu'ils proposaient à leur peuple pour son instruction. Nous trouvons dans Ezéchiel l'apologue suivant dont le prophète se sert en parlant de l'Egypte. Que le lecteur juge s'il n'y a pas identité de figure et d'idée : « Je viens à vous, Pharaon, roi de l'Egypte, *grand dra-* « *gon* qui vous couchez au milieu de vos fleuves, et qui dites : « Le fleuve est à moi et c'est moi-même qui me « suis fait. Je vous mettrai un frein aux mâchoires, j'at- « tacherai à vos écailles tous les *poissons* de vos fleuves « (c'est-à-dire tout votre peuple) et je vous entraînerai du « milieu de vos fleuves, et tous vos poissons demeureront « attachés à vos écailles et périront comme vous, car je « vous jetterai dans le *désert avec tous les poissons de votre* « *fleuve.* » (1) N'aurions-nous pas dans cette parabole l'origine de la fable du Grand Serpent de la mort, qui réside dans le désert entouré d'eau, dans l'île ou terre des Serpents, et des poissons innombrables dont il est le maître et qu'il a changés en rochers?

De plus, David, le roi-prophète, nous apprend, au psaume 104, que non-seulement Moïse changea en sang les eaux de l'Egypte, mais *qu'il tua tous les poissons de l'Égypte.* L'une et l'autre citation conviennent à l'Etsiégé du Dindjié.

Maintenant, que le désert parcouru par Moïse et ses

(1) Ezéchiel, chap. XXIX, vers. 3.

frères pendant quarante ans soit appelé la terre des Serpents et que ce seul souvenir soit demeuré dans la mémoire des Dindjié, il n'y a là rien que de très-compréhensible, si on veut bien se rappeler que c'est dans ce désert que les Israélites trouvèrent ces serpents, ou plutôt ce *serpent*, ainsi que s'exprime le livre saint, dont les morsures brûlaient comme le feu et qui fit périr un si grand nombre d'Hébreux. Moïse en vint à bout en plantant comme Etsiégé un signe sur un poteau, et ce signe fut une image en bronze du serpent lui-même. Il est vrai que les Dindjié disent que Étsiégé plaça sur ce poteau son couvre-chef (*tsaa*, *tsadè*), or tsadé, dans la cabale, est l'emblème du serpent, et צו *tsau,* signifie crocodile, figure du démon chez les Egyptiens. L'épisode des serpents du désert et du serpent d'airain manquait absolument dans les précédentes traditions. Celle-ci, en comblant cette lacune, nous procure la certitude la plus irréfragable que c'est bien de Moïse que parle la légende du *Dènè* et du Dindjié.

Dans la tribu des Peaux-de-lièvre, le grand législateur *Kotsidal* ou *Sawéta*, le même que Etsiégé et Sié-zjié-dhidié est bien identifié au serpent ainsi qu'au génie ou ange de la mort sous le nom d'*Ettsonné*, mais les Indiens n'ont pas pu nous apprendre la raison de cette identification. Nous la trouvons ici, de sorte que la tradition des Loucheux complète sur ce point celle de leurs frères, les Peaux-de-lièvre. De même qu'en nous disant que Etsiégé reconduisit ses frères vers le pays où ils habitaient avant d'être retenus captifs par les Dhœnan ou nation des Femmes, la tradition des Dindjié nous apprend ce qu'est le Pied-du-Ciel des Peaux-de-lièvre. L'une et l'autre contrée s'identifient avec la terre promise, la terre de Chanaan; de même que la nation des Femmes devient évidemment le peuple égyptien. Si donc d'autres nations peaux-rouges

américaines parlent, dans leurs traditions, de Pied-du-Ciel, de terre ou de caverne des Serpents, de nation des Femmes et d'un *héros astronomique*, nous aurons toute espèce de raisons pour identifier leurs traditions à celle des Dènè-Dindjié, et les unes et les autres à l'histoire de Moïse et du peuple de Dieu. Notre conclusion sera, ce semble, rationnelle et logique.

On se demandera peut-être maintenant pourquoi le héros lunaire des Dènè-Dindjié, assimilé au serpent chez les Peaux-de-lièvre, devient le *vainqueur du serpent* chez les Loucheux. La réponse est facile et naturelle. Si Moïse guérit ses frères de la morsure des serpents du désert de Sin, ce fut par la vertu du serpent d'airain. Moïse a donc bien pu être considéré, par un peuple malheureusement trop enclin à l'idolâtrie, tantôt comme le *dieu de la mort* sous la figure du serpent, et tantôt comme le *dieu de la vie et de la santé,* sous la forme du héros vainqueur du serpent par le *bois* et la *croix.* Et ainsi nous avons dans le grand héros et le grand législateur Moïse le point de départ et l'origine d'un mythe que possédèrent l'Egypte, la Grèce, Rome païenne, la Gaule celtique et la Scandinavie d'une part ; la Chaldée, l'Inde, la Tartarie, la Chine, d'autre part ; et qu'il n'est donc point merveilleux de retrouver en Amérique.

Nous avons vu que les actions de Moïse conviennent parfaitement à Toth ou Tauth, le dieu cornu des Egyptiens, le vainqueur du crocodile, figure du démon, par le bois et la croix ; et dont le symbole est la croix ansée ☥ clef de vie et du temple de santé qui nous rappelle, dit M. de Charencey, la clef bouddhique et celle des sculptures de Palenqué. Ce Toth n'est autre que le *Tautus* des Babyloniens et le *Teut* ou *Teutatès* des Celtes.

C'est donc encore Moïse que nous représente l'Esculape des Grecs, le dieu de la santé, revêtu des attributs

d'Apollon Pythéen, ou tueur de serpents, et cependant adoré sous l'emblème du serpent lui-même. Esculape devenait le sauveur de l'humanité par le bois que mord vainement le serpent. Il était, de plus, revêtu des mêmes attributs que le dieu solaire Apollon. De son autel on voyait sortir un serpent mystérieux qui allait goûter aux offrandes de ses fidèles adorateurs en signe d'acceptation. Le bois d'Esculape nous rappelle la verge de Kotsidatrèh, et d'Etsiégé, celle d'Otsintresh, de Sa-Wéta et de Sié-zjié-dhidié, et enfin la verge ou sceptre jaune du Bouddha vivant. Qui ne voit dans tous les héros précédemment cités le même personnage, identique de tous points au Moïse des Hébreux ?

Si l'on nous demande maintenant pourquoi il est question de la caverne des Serpents dans la présente tradition, nous répondons que le culte du serpent s'est toujours exercé dans des antres ou cavernes, parce que le serpent était chez les anciens peuples, particulièrement chez les Arias, l'emblème du dieu infernal *Pluton*, dont le nom se rapproche du serpent fabuleux *Python*. En effet, les prêtresses inspirées par ce dieu et qui l'étaient en même temps par le dieu soleil ou Apollon, affectaient d'habiter dans des antres, du fond desquels elles rendaient leurs oracles énigmatiques. Le culte idolâtrique de Moïse s'étant uni et identifié à celui du serpent d'airain, qui persévéra parmi les Israélites jusqu'au temps du roi Ezéchias, il dut donc revêtir les formes de l'ophiolâtrie et s'exercer dans des cavernes et des grottes, lesquelles abondent dans la Judée. Nous ne prétendons pas dire pour cela que le fait de l'érection en croix du serpent d'airain ait été le point de départ de l'ophiolâtrie. Ce culte féticliste est bien plus antique et remonte aux premiers âges du monde. L'Egypte le connaissait assurément et nous trouvons le serpent vert sur tous ses monuments, uni à la figure du

Soleil infernal ou Sérapis, le Pluton des Egyptiens, dont il était l'emblème. En Chaldée, le serpent était également identifié avec Baal ou le soleil.

Après ce qui précède, nous doutons qu'on puisse nier la parfaite identité de la tradition du héros lunaire des Dènè-Dindjié avec l'histoire de Moïse et du peuple hébreu. Les légendes des Creeks et des Yucatèques nous fourniront encore d'autres preuves, en leur temps.

§ 4. CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

Le lecteur de bonne foi se sera peut-être posé trois questions relativement à trois points obscurs que présentent ces traditions des Dènè et des Dindjié : 1° Pourquoi ces légendes ne contiennent-elles aucun enchaînement chronologique dans les faits ? 2° Pourquoi dans chacune des tribus Dènè-dindjié la même tradition revêt-elle deux formes et se présente-t-elle sous deux aspects? Pourquoi dans l'une le héros lunaire est-il représenté à l'état d'enfance et comme si cette enfance eût persévéré toute sa vie ; et dans l'autre, à l'état d'homme fait ? 3° Que sont donc les Dènè-Dindjié et à quelle nation de l'antiquité devons-nous les rattacher ?

Nous allons essayer de répondre en peu de mots à ces trois questions :

1° Pourquoi les légendes des Dènè-Dindjié sont-elles dénuées d'enchaînement chronologique dans les faits?

Tout d'abord, on ne saurait dire qu'il n'existe absolument aucun lien naturel et logique dans les épisodes racontés par ces traditions. Ils appartiennent tous au même personnage, qui est reconnu unanimement pour le même par toutes les tribus. Seulement, ces faits, n'ayant jamais été confiés au papier, ne peuvent qu'être un peu diffus.

Tels qu'ils sont présentés, on a lieu de s'étonner qu'ils aient pu traverser les âges sans être autrement défigurés ou travestis. Ces traditions se complètent l'une l'autre, de telle sorte qu'il n'y a qu'à les rapprocher et à les lier ensemble pour obtenir un enchaînement satisfaisant. Il nous semble qu'on ne saurait être moins indulgent pour des sauvages qu'envers des nations civilisées; or, nous doutons qu'un peuple civilisé ait le talent de conserver d'une manière aussi fidèle une histoire quelconque, sans le secours de l'écriture, pendant un laps de cinq ou six siècles seulement.

Le manque d'ordre chronologique que présentent les traditions *dènè-dindjié* peut être dû également à la dépression qu'ont subie les facultés intellectuelles de ces Peaux-Rouges, dans cet état forcé et violent qu'on appelle sauvagerie. Leur mémoire étant plus en jeu que leur raison, elle est demeurée, comme chez l'enfant, la seule faculté à laquelle ils fassent appel. Il en résulte que chaque Indien ne transmettant que les faits dont il se souvient, peu à peu l'enchaînement se perd et des lacunes interviennent, surtout s'ils n'ont pas, au préalable, fixé la suite de leurs idées, en assignant conventionnellement certaines localités où ils se trouvent, comme ayant été le théâtre supposé des exploits de leurs héros.

2° Pourquoi dans chaque tribu, la tradition du Moïse des *Dènè-dindjié* est-elle racontée de deux manières différentes, et revêt-elle deux aspects différents ?

Ceci peut tenir à différentes causes. D'abord, on a dû remarquer que, dans chaque tribu ou peuplade, l'une des deux traditions est présentée sous forme d'apologue, tandis qu'il ne manque que fort peu de chose à la seconde pour être un récit parfaitement conforme au récit biblique. Cette marche, qui semble avoir été suivie constamment dans toutes les traditions de nos Indiens, estla

même qui fut adoptée par les prophètes israélites ainsi que par les auteurs des livres sapientiaux.

Secondement, nous ferons remarquer, avec l'auteur du *Mythe de Votan*, que les anciens en agirent de la même manière que les *Dènè-dindjié*. Ils faisaient confusion parmi les dieux, ils invoquaient le même dieu sous des noms différents et avec différentes attributions. L'ouvrage intitulé : *les Dieux de l'Égypte*, le prouve amplement, pour ce qui est de la théogonie égyptienne. Enfin les mythologies grecque et hindoue nous offrent les mêmes particularités et les mêmes confusions.

Ici, au contraire, on ne saurait dire qu'il y ait confusion. La première tradition représente Moïse à l'état d'enfance, tel qu'il fut trouvé sur les bords du Nil et élevé par Thermuthès. La seconde nous le montre comme libérateur. Il n'y a en cela rien de plus extraordinaire que lorsque nous représentons le Christ tantôt sous les traits d'un enfant, et tantôt sous ceux d'un homme fait. Sans aucun doute, aux yeux du sauvage qui a besoin de tout localiser, et de tout personnifier, il n'y a pas plus de contradiction dans un cas que dans l'autre. Et en nommant leur héros l'Enfant magicien dans tout le cours de l'une des traditions, ils sont loin de prétendre qu'il soit demeuré enfant toute sa vie.

Enfin une quatrième raison que nous pouvons assigner à ce dualisme, c'est que, d'après les nombreux points contradictoires que renferme la tradition de Moïse, sauveur, législateur, père, héros et dieu lunaire des *Dènè-dindjié*, nous sommes fondé à croire qu'il y a eu du mélange dans leur théogonie, ce qui explique cette union d'une excellente tradition judaïque avec le sabéisme des Chaldéens et des Egyptiens, et l'ophiolâtrie égyptienne et asiatique. Que ce peuple soit mixte et composé de deux éléments hétérogènes, jadis ennemis l'un de l'autre, mais

fusionnés ensemble, et que ces éléments divers aient uni en une seule croyance leur contingent de souvenirs, de vérités et de superstitions, c'est ce dont il est impossible de douter. La division des *Dindjié* en hommes blancs ou de la droite et en hommes noirs ou de la gauche (division en tout semblable à celle que Castrén trouva chez les Samoyedes et les Tartares septentrionaux) ; la distinction que font les Peaux-de-lièvre et les Chippewayans des hommes proprement dits et des hommes vulgaires ; la répudiation générale de la tribu des Flancs-de-chien par les autres peuplades, à cause de son origine prétendue canine, sont autant de preuves de notre assertion. Ce qui va suivre pourra le prouver encore. Nous arrivons donc à la troisième question.

3° Que sont les *Dènè-dindjié,* et à quelle nation de l'antiquité ou de l'Asie devons-nous les rattacher ?

La réponse ne nous semble pas difficile, et toutefois répondre d'une manière absolue sur ce point, paraîtrait compromettant à beaucoup de gens. Des convictions individuelles ne suffisent pas pour décider de l'opinion publique ; et, de nos jours, l'opinion publique — et par elle nous entendons l'opinion du monde savant — est plus que jamais hostile à tout ce qui de loin ou de près touche à la tradition et surtout à l'Écriture sainte. Il serait pourtant logique de la part des savants, d'admettre au moins l'autorité des livres saints, à titre d'archives historiques. Nous laissons donc de côté la révélation, qu'ils n'admettent pas, et ne réclamons ici que le droit incontestable d'invoquer la Bible comme le monument le plus ancien et le plus véridique que nous a légué l'antiquité. Ceux qui nous refuseraient ce droit, feraient preuve de mauvaise foi, ce que nous ne saurions jamais admettre chez nos lecteurs. Maintenant donc nous en appelons à leur propre jugement, sur ce chapitre.

Puisque le souvenir traditionnel de Moïse s'est conservé sous une forme plus archaïque au milieu des peuplades hyperboréennes et américaines des *Dènè-dindjié*, que parmi les nations policées qui furent jadis en contact avec les Israélites; puisqu'ils prétendent que leur héros, dans lequel nous avons reconnu tous les traits qui conviennent à Moïse, fut leur libérateur, leur législateur, leur père, comme il est encore leur bienfaiteur et leur dieu; puisque à ces excellentes traditions les *Dènè-dindjié* joignent la circoncision, le jeûne, la confession auriculaire faite à leurs voyants ou magiciens, les prescriptions judaïques relatives aux femmes, à l'usage du sang et des mets, aux animaux purs et impurs, la prière adressée à leur Moïse lunaire, la fête du Passage dans lequel nous reconnaissons la Pâque, des pratiques mystérieuses appelées le *Passage sous les eaux* et le *Jeune Homme magique bondissant*, dans lesquelles nous avons vu un souvenir du passage de la mer Rouge et de l'Ange exterminateur, pratiques et fêtes qui corroborent leurs traditions et qui s'en étayent, il nous semble qu'il n'y a plus de doute possible. Nous avons dans les *Dènè-dindjié* quelques-uns des restes perdus d'Israël, maintenant convertis au catholicisme. Seulement, nous le répétons, ces restes, défigurés, dégradés, souillés par le fétichisme du chamanisme, ces restes qui ont perdu jusqu'à leur nom, leur langue et leur nationalité; ces restes sont mélangés avec d'autres éléments évidemment asiatiques, qu'ils soient chinois, tartares, hindous ou chaldéens; peut-être même pourrait-on y trouver quelques traces du peuple égyptien. C'est ce qui expliquerait comment, à la foi en leur Moïse, ils joignent le culte idolâtrique de la lune, celui du génie ou ange de la mort, l'ophiolâtrie, etc.

Mais ici les savants hostiles à la Bible nous attendent. Votre héros *dènè-dindjié* n'est autre que *Bouddha*, nous

diront-ils, la neuvième incarnation de Wichnou; car, de même que la bouse de vache est considérée dans l'Inde comme un talisman et un signe de la caste sacerdotale, de même le héros *dindjié* est-il appelé *Bouse*, parce qu'il en fut frotté afin d'acquérir la vertu magique, qui en fit le plus grand des magiciens. 2° Votre héros s'incarne dans le bœuf musqué comme Wichnou s'incarne dans le bœuf-zébu, et c'est pourquoi les déjections de cet animal sont considérées, sur les bords du Gange aussi bien que sur les rives glacées du Mackenzie, comme possédant la vertu magique. Mais on attribue autant de pouvoir aux déjections du Bouddha vivant, que les lamas distribuent, d'après Bernier, comme des reliques. Et comme le mot *bouse* dérive du grec (bous : bœuf), quisait si le nom de *Bouddha,* dont le culte se lie si intimement à la vénération pour l'espèce bovine, ne vient pas également du nom de cet animal? La seule différence entre le nom *Bouse*, nom du héros dindjié, et le nom de *Bouddha*, ne consiste-t-elle pas dans la seule prononciation de l'S, qui, accentuée en blésant, prend le son doux du *th* anglais? 3° *Bouse*, *Mousse*, *Wo-dan* ou *Sa-Wéta*, sont aussi appelés par les *Dènè-dindjié* Souris-jaune, Grand-Père jaune, puis enfin rat rouge. Rouges sont les flèches que l'on heurte dans la fête nocturne du Passage; de saule rouge (*Watap*) est la baguette ou verge de *Sa-Wéta*; c'est du sang que l'on suspend au dessus de la loge de l'Enfant-lunaire, c'est du sang qu'il répand sur le sentier et sur le gâteau offert à la lune; c'est de vermillon que se saupoudre la veuve, sœur du héros, etc. Or, le jaune et le rouge sont les couleurs chéries du bouddhisme, parce quelles furent celles de Bouddha. Le jaune est la couleur de l'idole de Bouddha et de la caste sacerdotale des lamas; elle est aussi celle des *Hoang-si-fan* du Thibet, des Tartares Kalkas

de la Mongolie. Le rouge est la couleur du dalaï-lama ou Bouddha vivant du Thibet; c'est avec une baguette de bois rouge doré qu'il distribue ses bénédictions. Donc, le prétendu Moïse des *Déné-dindjié* n'est autre que Bouddha lui-même. 4° Votre héros et législateur, après avoir habité notre planète, est allé prendre possession de la lune; mais à Ceylan l'on montre encore l'empreinte que le pied de Bouddha, montant au ciel, laissa sur le pic d'Adam; mais chez les Hindous, Bouddha, « fils du dieu lunaire Tcandra (1), est père de la dynastie lunaire qui fit fleurir la civilisation aryenne au sud de l'Himalaya. » 5° Votre *Bouse* eut des rapports avec le serpent et il pénétra dans le pays des Serpents; mais Bouddha reçut d'un serpent la charité d'un verre d'eau froide et pour l'en récompenser lui promit les honneurs divins. L'ophiolâtrie fut éminemment liée avec le bouddhisme chez les peuples de la race jaune, et on trouve sur les montagnes de l'Himalaya une nation de serpents (2). 6° Si vos Dènè et vos Esquimaux portent la tonsure, si leurs ennemis se rasent la tête, les bonzes et les lamas, prêtres de Bouddha, sont dans la même coutume. 7° Les Dènè-dindjié et jusqu'aux Esquimaux, nomment leurs ennemis : nation des Femmes. Mais les missionnaires bouddhistes qui découvrirent et colonisèrent le Fou-sang, l'an 499 de J.-C., racontent, dit M. Emile Guimet, qu'à 1000 lis à l'est de cette contrée ils trouvèrent le *pays des Femmes*. Votre tradition est donc une tradition purement bouddhique. 8° Les ennemis de vos Dènè-dindjié faisaient leurs délices de la chair de chien; mais les Chinois mangent également cet animal. 9° Enfin, si les Dènè-dindjiè croient à la métempsycose et aux incarnations successives, vous devez

(1) Mythe de Votan, p. 95.
(2) Mythe de Votan, p. 116.

vous rappeler que c'est là justement le dogme capital du bouddhisme comme du brahmanisme, son aîné.

Par conséquent, va-t-on conclure avec une grande apparence de raison, la légende américaine de votre prétendu Moïse est le fait des bouddhistes chinois, colonisateurs du Fou-sang, au cinquième siècle; ou bien une preuve que les conquérants tartares de la Chine, au treizième siècle, sous Koublay-Khan ou Chan, le *Chang-ti* des Chinois, firent pénétrer le bouddhisme jusqu'en Amérique après l'avoir introduit au Thibet.

Nous avouons que ces objections sont fortes et méritent considération ; aussi allons-nous les examiner et les résoudre, s'il est possible.

Nous répondons que, bien loin de laisser en défaut nos identifications, ces points de ressemblance de la tradition des Dènè et des Dindjié avec les croyances bouddhiques ne servent qu'à les confirmer :

1° Parce qu'il est admis par les savants que le dieu lunaire Bouddha est d'origine égyptienne (1) et que si son culte parvint dans l'Hindoustan, il laissa aussi des racines profondes en Grèce, où la même divinité était connue et adorée sous les noms de *Boudo*, *Bouta*, *Boudia*, *Boudios*, *Bato*, *Bodès* et *Boto* (2). Comme Bouddha et Moïse, c'était une divinité pacifique et libératrice de l'humanité. Si donc, on ne veut reconnaître que le mythe bouddhique dans notre tradition du Moïse dènè-dindjié, on doit admettre forcément qu'avant de parvenir en Amérique par la Chine et l'Hindoustan, ce même mythe exista tout d'abord en Egypte, théâtre des merveilles opérées par le Moïse des Hébreux ; et que nous avons donc en notre faveur une très-forte probabilité que Moïse fut réellement le héros célébré par les traditions bouddhiques.

(1) Mythe de Votan, p. 97.
(2) *Idem.*

2° Si le nom de Bouse, donné par les Dindjié à leur héros lunaire, paraît être un jeu de mots se rapportant au nom de Bouddha plus qu'à celui de Moïse, je réponds que ce jeu de mots n'est pas le seul ; que la connaissance du même mythe et la profession du même culte en Grèce et dans les contrées occidentales habitées par les tribus pélasgiennes, celtiques, scandinaves et teutones, ont fourni d'autres jeux de mots significatifs et expressifs du nom de Moïse plus que de celui de Bouddha. Ainsi nous trouvons la signification du nom de *rat* et de *souris* que les Dènè-Dindjié donnent à leur héros lunaire et les Hindous à leur dieu de la mort, dans sa traduction en latin, *mus* (prononcez à l'italienne *mous*), et en anglo-saxon, *mouse*, mots qui peuvent passer pour le symbole cabalistique de *mousa*, nom syrien de Moïse. Ce même mot *rat* se dit en grec μυν (*moun*) et il devient alors le nom du dieu sidéral égyptien *amoun* aussi bien que celui de la lune elle-même (*moon*), en anglo-saxon. Or, le dieu lunaire des Scandinaves s'appelait *Ména*, dérivé du *mona* des Grecs. Ne nous est-il pas permis de voir dans cette divinité le *Mouni* ou Bouddha, dieu lunaire des Hindous, et *Mana*, même divinité chez les Pieds-Noirs d'Amérique ? Guérin du Rocher n'a-t-il pas trouvé un jeu de mots semblable entre le nom de la taupe ou rat rouge, *siphneus*, celui de la mer Rouge, *suph*, et le nom de Moïse, en égyptien *Osar-siph?*

Donc, sans repousser et en admettant, au contraire, les traits de ressemblance que l'on pourra trouver entre notre héros lunaire américain et Bouddha, on voit que nous reportons notre conclusion plus loin et que les considérations qui précèdent tendraient à faire de Bouddha lui-même une image primitive défigurée de Moïse. D'ailleurs les lettres B et M sont corrélatives et affines entre elles. Dans les dialectes dènè-dindjié, elles sont très-souvent transmutées

d'une tribu à l'autre, ainsi qu'avec les consonnes P, V et F et même W. Ainsi *ban, pan, mon* et *fon* signifient tous également *mère; oban*, *opan*, *kovén*, *komon* et *kowina* signifient tous *autour; bé*, *pé*, *vœ* et *mé* veulent dire *lui*, *elle* ; etc. Ainsi donc le mot *bouse* peut aussi bien être l'emblème cabalistique du nom de *mousa* ou Moïse que de celui de Bouddha. D'ailleurs le même héros qui chez les uns est appelé Bouse, est nommé *Mousse* dans d'autres tribus ; ce qui confirme notre dire.

3° Nous n'éprouvons donc nulle difficulté à admettre que les titres de *souris jaune*, de *grand-père jaune*, de *rat rouge*, caractéristiques du Bouddha et du *Yama* ou dieu de la mort hindous, aient été tirés de l'Asie et proviennent de l'Inde ou du Thibet. Il est tout naturel de croire que le mythe a acquis plus d'un accroissement dans les localités qu'il a traversées avant d'arriver en Amérique (1).

Mais si la théogonie égyptienne était mieux connue, peut-être retrouverions-nous la même divinité dans le personnage peint en *jaune*, qui se montre fréquemment dans les peintures provenant de l'Egypte. De même, par similitude, on pourrait aussi retrouver dans cette antique contrée l'usage de se raser la tête, propre aux prêtres de Bouddha.

4° Le héros des Dènè-dindjié reçut l'apothéose et est devenu depuis lors un dieu lunaire, tel que l'était Bouddha ou *Moulni*, que le sont *Ména*, *Mana*, *Manco, Sa-Mana*, *So-Mona* et tant d'autres divinités identiques; tandis que nous ne voyons nullement que Moïse soit parti pour la lune ou qu'il ait été identifié par les Israélites avec cet astre. La difficulté en serait une si nous pouvions savoir ce que les Israélites répandus en Chaldée et en Egypte

(1) N'est-ce pas au Thibet qu'il s'est assimilé la grande variété de cérémonies et de dogmes catholiques, enseignés par les missionnaires chrétiens à la cour de Genghis-Khan ?

ont cru et pensé de Moïse. Quoi qu'il en soit, comme le culte de la lune ou *Astaroth* était généralement répandu parmi les peuples idolâtres de la Palestine, de la Chaldée et de l'Egypte, au milieu desquels vécurent les Israélites; comme les livres saints font foi que les Israélites étaient très-enclins à l'idolâtrie et qu'ils péchèrent maintes fois contre le vrai Dieu, pour se livrer au culte de Baal (le soleil) et d'Astaroth, à l'exemple des nations qui les entouraient ; comme ils en allièrent les pratiques à leur antique vénération pour leur grand législateur ; comme ce fut Moïse qui leur enseigna l'usage du calendrier et qui leur prescrivit les Néoménies ou fêtes de la lune : les savants verront sans doute avec nous toute espèce de raisons pour admettre que les Israélites purent aisément identifier Moïse avec cet astre ainsi qu'avec le soleil. La disparition de son corps après sa mort put leur donner à croire qu'il était, en effet, parti pour l'empyrée ; de même que sa mort sur le sommet de la montagne fut le principe de la fable de Bouddha montant au ciel du sommet du pic d'Adam. Si donc le héros des Dènè-dindjié n'est autre chose que Bouddha, en tant que *divinité lunaire*, nous pouvons admettre que ce mythe s'est allié au culte idolâtrique de Moïse et qu'il a passé, après cette union, en Asie et en Amérique.

5° Quant au serpent charitable qui procure de l'eau à Bouddha mourant de soif, il nous paraît avoir une grande parenté avec la verge de Moïse et d'Aaron, si souvent métamorphosée en serpent, et qui procura, par deux fois, au peuple israélite mourant de soif dans le désert, de l'eau en abondance. Bouddha promit l'apothéose au serpent, en récompense de sa charité. N'aurions-nous pas ici un apologue de l'érection dans le désert du serpent d'airain, qui guérit les blessures des Israélites ? Si l'ophiolâtrie s'allia de bonne heure au culte de Bouddha en Asie, on peut

en dire autant par rapport aux Israélites; car nous lisons dans le quatrième livre des Rois (1) qu'Ezéchias « fit mettre en pièces le serpent d'airain que Moïse avait fait, parce que les enfants d'Israël *lui avaient brûlé de l'encens jusqu'alors* (c'est-à-dire l'avaient adoré); et il l'appela *Nohestan* », c'est-à-dire ce n'est qu'un peu d'airain. Les Juifs durent donc aisément identifier Moïse avec le serpent; et ceci nous explique pourquoi le législateur *Mouse* ou *Bouse* des Dènè-dindjié, dieu lunaire sous le nom de *Rat-Rouge*, comme le Osar-Siph des Egyptiens, et de *Souris-Jaune*, comme le *Yama* des Hindous, est aussi appelé le génie ou le dieu de la mort et de la vie, sous la figure du *serpent* (*Nâh*).

6° S'il est vrai que Thibétains et Chinois s'accordent avec les Dènè-dindjié pour placer leur pays et leur *nation des Femmes*, ainsi que leur peuple d'*Hommes-Chiens*, les uns à l'occident, les autres à l'orient de leur patrie respective, cela tient à une tradition très-antique, non-seulement commune à ces trois peuples, mais encore aux Tartares, aux Arabes, aux Abyssiniens, aux Egyptiens, aux Finnois et même aux Scandinaves, car les mêmes fables ont cours même en Danemark (2). L'union de ces deux singulières traditions se rencontre donc chez tous les peuples primitifs qui adorent ou qui ont adoré le dieu lunaire Moïse sous différents noms. Et puisqu'il nous a été aisé de reconnaître le peuple égyptien dans les Hommes-Chiens et la nation des Femmes, des légendes Dènè-dindjié, nous sommes autorisé à voir le même peuple dans les légendes identiques des Tartares, des Chinois, des Finlandais et des Danois. Nous le reverrons encore dans les *Téquils* du Guatémala, ennemis des Tzendales, adorateurs du héros ophidien *Wotan*, dieu as-

(1) Chap. XVIII, vers. 4.

(2) Voyez Marco-Paulo; Life in Abyssinia; *Revue d'Edimbourg*.

tronomique. Il n'y a pas jusqu'aux Esquimaux qui ne connaissent aussi une nation de *femmes*. Tout nous porte donc à croire que cette singulière légende a pris naissance en Egypte, ainsi que le culte du dieu lunaire Bouddha; mais qu'elle émane d'un autre peuple que le peuple égyptien; très-probablement des Israélites ou de leurs frères les Ismaélites ou Arabes, ainsi que le suppose un auteur anglais (1).

7° Enfin, si la métempsycose est le dogme capital du bouddhisme, il l'est également du brahmanisme; il fut celui de la Grèce, des druides, des Scandinaves; il est répandu en Afrique, et émane avant tout de la vieille Egypte, à laquelle les Juifs eux-mêmes l'empruntèrent; car les Pharisiens en furent entachés.

Comme on le voit, les apparences d'objection qui s'élevaient contre notre thèse ne servent, au contraire, qu'à en manifester la force, puisqu'elles militent en sa faveur. D'ailleurs, ces vestiges du culte bouddhique et asiatique ne peuvent porter atteinte aux preuves qui ressortent: 1° de la coïncidence frappante entre la tradition du héros lunaire *dènè-dindjié* et l'histoire de Moïse; 2° des coutumes purement judaïques en honneur parmi les *Dènè-dindjié*; 3° enfin de la corrélation singulière existant entre plusieurs termes de leur langue et les mêmes mots en hébreu. Tout au plus pourrait-on en tirer pour conclusion que le dogme des Hébreux se trouve uni, chez nos *Dènè dindjié*, avec la persuasion des bouddhistes hindous et égyptiens; conclusion que nous admettons aisément, d'autant plus que nous sommes convaincu qu'après mûr examen de la question on finira par reconnaître que le personnage mythique de Bouddha n'est autre que le héros historique Moïse ou Mousa.

(1) Sir Mansfield Parkins.

Nos conclusions demeurant intactes, il ne nous reste plus qu'à les défendre et à les étayer par d'autres documents, que nous fournira encore l'Amérique. Nous allons examiner et commenter successivement les traditions du dieu solaire des Pieds-Noirs, *Natus* ou *Napi;* celle des Creeks de la Floride, et enfin la légende du dieu-serpent astronomique des Guatémaliens, *Wotan.* Elles seront l'objet d'autant de chapitres distincts.

Contentons-nous de dire que la transition entre la croyance des boudhistes asiatiques et celle des *Dènè-dindjié* américains, nous est ménagée par le dogme du dieu lunaire des Esquimaux, *Tatkrens-Innok;* de même qu'entre la famille *dènè* et la famille des Iroquois-Sioux, à laquelle appartiennent les Pieds-Noirs et les Creeks, la lacune est comblée par la famille algique, qui reconnaît également un héros lunaire dans *Mustaté-Awasis* ou l'Enfant-bison. Sa légende est en tout calquée sur celle du *Sa-Wéta* des Dènè ; à l'exception du bison qui, chez les premiers, remplace le bœuf musqué des Dènè, le bœuf-zébu des Hindous et le bœuf Apis des Egyptiens.

CHAPITRE IV.

FÊTE NATIONALE ET TRADITIONNELLE DU SOLEIL CHEZ LES SIXICAQUES OU PIEDS-NOIRS.

Les *Sixicaques* ou Pieds-Noirs, nation qui appartient à la grande famille iroquoise dakotah, reconnaissent pour dieu, père, sauveur, bienfaiteur et législateur le soleil, qu'ils nomment *Natus* et *Napi* (le vieillard).

Natus, à proprement parler, n'est point l'astre du jour lui-même ; mais un héros, qui descendit du ciel à une épo-

que fort éloignée, passa plusieurs années sur terre, sous le nom de *Napi*, opéra maint prodige, créa des lois et une religion dont il dota les Sixicaques, et se montra, en un mot, leur bienfaiteur et leur père. Reparti pour l'empyrée, il est allé habiter le soleil, qui porte maintenant son nom, et il continue de là à protéger la nation siouse. Il a pour femme la lune (*Kokoyé-Natus*), que l'on appelle aussi *la Vieille*.

D'après les ordres de leur législateur *Napi*, les Pieds-Noirs observent annuellement une grande fête du soleil, à l'époque du renouvellement de la lune d'août-septembre. En vue de cette fête, ils s'occupent pendant tout ce mois à recueillir des provisions de bouche de toute espèce : viande, langues, baies sauvages, racines esculentes, etc.

Quatre jours avant la nouvelle lune, la tribu arrête sa marche ; on fait choix d'un lieu de campement propice, et on se prépare à la fête par le *jeûne* et des *bains* de vapeur. Le grand prêtre du Soleil, ainsi que les sept ordres de la hiérarchie militaire et sacerdotale, prennent la direction et le gouvernement du camp, et on fait choix de la vierge du Soleil, qui doit représenter la Lune à la fête. Cette espèce de vestale est choisie parmi les vierges ou parmi les femmes qui n'ont eu qu'un seul mari. Elle se prépare à ses fonctions par une grande continence.

Le troisième jour des préparatifs, après la dernière purification, on construit le temple du Soleil, pendant que le grand prêtre compose le fagot sacré (*eketsto-kisim*). On recouvre celui-ci d'une peau de bison et on le lie au faîte du temple. Cette construction est une tente ou pavillon circulaire, fait de clayonnages et soutenu par un poteau central, appelé le *poteau sacré*. L'entrée du pavillon est située à l'orient. Tout au fond, c'est-à-dire à l'occident, se trouve une section appelée la *Terre sainte*, dans laquelle s'élève un petit autel d'un pied carré, que l'on

entoure d'herbes odoriférantes et qui supporte une tête de bison peinte en noir et en rouge. Tout à côté de l'autel se trouve la place réservée à la vierge du Soleil.

Le moment de la fête arrivé, le grand prêtre, la vestale et tout le peuple sixicaque se rendent processionnellement au temple du Soleil, au son des tambours et des *tchitchikwés*. On plante le *poteau sacré* et on allume le *feu sacré*, après quoi on allume le calumet que l'on se hâte de présenter au soleil, dès qu'il se montre à l'horizon. Cela fait, le grand prêtre adresse une prière à l'astre du jour, impose les mains aux mets qui doivent servir au repas sacré, et dépose sur l'autel la part réservée à *Natus* lui-même. De son côté, la vestale, sortant du pavillon, distribue à chacun sa part du festin ; puis elle rentre, se déchausse et, se jetant sur une couche préparée pour elle, elle y dort l'*okan* ou sommeil de guerre.

Alors commencent, en dehors du temple et parmi la foule, des chants, des cris de joie, des proclamations et des danses. Le grand chef de la tribu, à cheval, s'avance vers le poteau sacré, le frappe de sa lance, et fait quatre fois le tour du temple en entonnant un chant de triomphe.

Pendant quatre jours que dure la fête, le grand prêtre reçoit toutes les offrandes des Sixicaques et les offre au Soleil, ou plutôt à *Natus*, résidant dans les astres. Les dévots se livrent aussi, durant ce temps, à des macérations et à des pénitences publiques identiques à celles que s'imposent les fakirs de l'Inde et les fanatiques de Bénarès et de Jaggernaut. Ils se font des mutilations, se suspendent au poteau sacré par des crocs ou des cordes qui passent sous la peau du dos, etc. Ces pénitences se font en l'honneur du dieu solaire, afin de se le rendre favorable.

Dès qu'elle est sortie de son sommeil de guerre, la vierge du Soleil raconte au grand prêtre le rêve qu'elle

est censée avoir fait, et celui-ci le divulge et le commente avec grand éclat devant toute la tribu. Pendant les offrandes, la vestale s'occupe d'entretenir le feu sacré en y jetant des herbes odoriférantes, surtout le brome odorant. De temps à autre, elle offre le calumet au Soleil, son époux ; car nous ne devons pas oublier qu'elle figure la Lune dans cette singulière fête. Enfin celle-ci se termine le huitième jour, au soleil couchant, par une autre prière du grand prêtre et les vœux de toute la tribu.

IDENTIFICATIONS.

Si cette fête traditionnelle des Sixicaques s'éloigne des usages dènè-dindjié, en ce sens qu'elle a pour objet le culte du Soleil au lieu de celui de la Lune, elle s'accorde toutefois, comme ceux-ci, avec les fêtes et les coutumes hébraïques. Nous allons en faire ressortir facilement les différents points d'identité.

Et d'abord, *Napi*, ce vieillard descendu du soleil pour être le sauveur, le bienfaiteur et le législateur du peuple sioux ou dakotah, et qui y remonte ensuite, est évidemment le même héros que célèbrent Esquimaux, Dindjié, Dènè et Algonquins; car celui-ci avoue à ses parents *qu'il habita primitivement le soleil*, d'où il est descendu pour leur plus grand bien. Si ces quatre nations le font habiter dans la lune, elles avouent toutefois que, lorsqu'il remonta au ciel, leur dieu législateur retourna d'abord dans le soleil, d'où il émigra ensuite dans l'astre des nuits. Quoiqu'il eût atteint sur terre l'âge d'homme fait, avant de repartir pour son séjour céleste, les quatre nations plus haut citées lui donnent généralement le nom d'*Enfant*. Il est tour à tour l'Enfant-Mousse, l'Enfant-Bouse et l'Enfant-Bison ou des bœufs. — De même, les Pieds-Noirs nomment leur héros sidéral *Natus*, mot qui,

en latin, signifie *enfant*. Et cependant ils le représentent comme un vieillard très-sage (*Napi*), et nous avons, alors, le personnage du *Grand-Père jaune* des Peaux-de-lièvre.

La fête du soleil est observée de temps immémorial chez les Pieds-Noirs, d'après les ordres de leur héros, *Napi* ou *Natus;* comme la fête de la lune l'est, chez les Dènè-dindjié, par ordre de *Sa-Wéta*.

Le nom de *Sa-Wéta* signifie aussi bien l'*Habitant du soleil* que l'*Habitant de la lune*, car le mot *sa*, qui veut dire *saleil* ou *astre*, s'applique à la lune comme au soleil. Pour les distinguer, il faut ajouter *dzin-di-Sa* (soleil du jour), *trèwè-di-Sa* (soleil de la nuit). De même aussi, chez les Pieds-Noirs, le mot *natus* s'applique à la lune comme au soleil, et la lune a sa part de la fête, en qualité d'épouse de l'étoile du jour.

La fête des Pieds-Noirs, comme celle des Dènè-dindjié, s'observe lors du renouvellement de la lune. Le mois seul est différent. Les Dènè-dindjié font leur fête du *Passage* au mois de mars-avril, c'est-à-dire à l'époque qui correspond à celle où les Israélites célèbrent la Pâque, avec laquelle la fête lunaire des Dènè-dindjié offre, comme on l'a vu, la plus grande analogie. Chez les Sixicaques, la fête de *Natus* ou du soleil se solennise au mois d'août-septembre, et elle correspond justement à la *fête mosaïque des Tabernacles* ou *Scénopégie*, laquelle se célébrait avec octave, de même que chez les Pieds-Noirs elle se célèbre pendant huit jours, à savoir : quatre passés en purifications, et quatre en oblations et en réjouissances publiques.

Dès le commencement du mois, les Sixicaques s'occupent de recueillir les provisions qui serviront aux offrandes et aux repas sacrés. — Tout le mois lunaire d'août-septembre était consacré, par les Hébreux, à la récolte des fruits nouveaux.

Les Pieds-Noirs se préparent à la solennité par quatre jours de jeûne et de purifications, au moyen de bains de vapeur; ils pratiquent, pendant la fête, des expiations sanglantes. — Les jours qui précèdent la fête des Tabernacles sont des jours de jeûne et de pénitence chez les Israélites, parce que ce fut en ce temps qu'eut lieu l'adoration du veau d'or, dans le désert, aux temps mosaïques.

Les Pieds-Noirs, qui d'ordinaire habitent sous des tentes de peau, construisent, pour cette fête nationale, un pavillon en clayonnage et en verdure. —Les Juifs passent la fête des Tabernacles sous des tentes de verdure et de branchage.

Les Pieds-Noirs ouvrent la fête au son des instruments de musique en usage chez eux. — Chez les Hébreux, le deuxième jour du mois d'août-septembre était appelé *Ros-Assana* ou la fête des Trompettes, parce qu'on y célébrait, au son de ces instruments, le commencement de l'année civile. De là proviennent sans doute encore nos fanfares publiques du premier de l'an.

Le temple du soleil, chez les Pieds-Noirs, est entouré de poteaux plantés de six en six pieds, et reliés par des claies de verdure. Il est surmonté d'un *fagot sacré* qui est censé devoir être allumé par le soleil et brûler au sommet du pavillon. Il se trouve dans ce temple un compartiment secret, intitulé *la Terre sainte*, dans laquelle réside la *femme lunaire*, l'épouse visible du dieu remonté au ciel.

On y voit aussi un autel couvert d'herbes odoriférantes et surmonté d'une tête de bison peinte en noir et en rouge, couleurs de la mort et du sang. Enfin on entretient dans le temple un feu sacré, qu'alimente l'épouse du soleil. — Tout cet appareil n'est-il pas une copie décolorée par le temps du tabernacle du vrai Dieu, que surmontait la colonne de feu, dans lequel se trouvaient aussi

le feu sacré, le Saint des Saints, l'autel des parfums et celui des holocaustes ? Dans cette vierge, épouse de *Natus*, ne reconnaissons-nous pas la femme invisible dont il est si souvent question dans les traditions dènè-dindjié, cette femme céleste et pure dont leur législateur les entretenait sans cesse, et dans laquelle il est bien facile de voir un emblème parlant de la divinité cachée dans le temple ? En effet, la vestale entretient le grand prêtre de ses rêves prophétiques dont il instruit la foule, de même que Moïse révélait au peuple hébreu les oracles de la Divinité, qui se manifestait à lui dans le Tabernacle. Et l'un comme l'autre recevaient ces communications mystérieuses dans le réduit, caché au vulgaire, que l'on appelle ici *Terre sainte*, et qui, chez les Hébreux, était le Saint des Saints.

Dès que la fête du soleil est ouverte, les Pieds-Noirs se livrent aux transports d'une grande joie, à des clameurs, à des danses et à des festins. — C'est précisément ce qui eut lieu, en ce même mois d'août-septembre, parmi les Hébreux, au désert de Sin, lesquels se livrèrent à l'adoration idolâtrique du veau d'or (Exode, chap. XXXIII, v. 6), dont la tête de bison qui surmonte l'autel des Pieds-Noirs peut bien être l'emblème. Er effet, plusieurs des anciens Pères de l'Eglise, tels que les saints Cyprien, Ambroise, Augustin, Jérôme, etc., ont pensé que l'idole appelée le Veau d'or se réduisait à la seule figure de la *tête d'Apis* ou *Sérapis ;* et ils appuient leur opinion de cette parole du roi David se rapportant à l'action de Moïse vis-à-vis de cette idole : *Contribulasti capita draconum in aquis*. Or, Sérapis n'était autre que le soleil mort ou soleil infernal, incarné dans le bœuf Apis. On comprend alors pourquoi les Pieds-Noirs font figurer une tête de bœuf dans leur culte du soleil, et pourquoi cette tête est peinte de couleurs funèbres, le noir et le rouge.

Il ne faut pas oublier, d'ailleurs, que la fête des Trompettes, celle des Tabernacles, ainsi que celle de la Loi, établie en mémoire de l'établissement de la loi mosaïque et de la mort de Moïse, se célébraient toutes trois en ce même mois, chez les Hébreux.

Les Pieds-Noirs font succéder à leurs danses et à leurs cris de joie des chants de guerre et le sommeil de la mort et de la guerre. C'est ainsi que la fête lunaire des Dènè-dindjié revêt également un caractère funèbre. — Les Hébreux aussi déploraient en ce mois le trépas inopiné qui frappa les vingt-trois mille adorateurs d'Apis, abattus par le glaive des Lévites, et ils pleuraient aussi la mort de Moïse, leur législateur et leur bienfaiteur.

Aussi les Sixicaques, après avoir accueilli par des cris de joie l'apparition de l'astre du jour sur l'horizon, dans lequel réside leur bienfaiteur et père, Napi ou Natus, font-ils finir sa fête le huitième jour, avec le soleil couchant, qu'ils accompagnent de leurs regrets et de leurs vœux. Nous avons ici le dogme le plus antique du sabéisme oriental. Ainsi les Égyptiens pleuraient Osiris mort, et les Syriens déploraient la mort d'Adonis. Sous notre climat boréal, au solstice d'hiver, alors que l'étoile du jour a disparu sous l'horizon pour une période plus ou moins longue, les Dènè-dindjié considèrent l'astre comme mort, et, en conséquence, ils ne profèrent plus son nom, selon leur coutume vis-à-vis de leurs parents décédés. Ils n'appellent plus le soleil que *Eyl-Dènè* (cet homme-là), ou *Béqaré dziné niwa illé* (celui qui rend les jours courts). Mais quand, aux quelques heures de crépuscule qui caractérisent le solstice d'hiver, ont succédé les jours illuminés de nouveau par l'astre revêtu de son ancienne splendeur, les Dènè disent que l'astre est ressuscité (*ti-Kron-Kodédédjya*), et les vieillards ajoutent d'ordinaire

en soupirant : « *Mèni tchinkè ranasintzi ?* Qui donc me rajeunira comme le soleil ? »

Osiris mort se métamorphosa et s'incarna dans *Apis*, le bœuf blanc et noir. *Napi* ou *Natus*, parti pour le soleil, se communique aux Sixicaques en envoyant le bison, leur seconde providence, tout comme *Sa-Wéta* mourant s'incorpore au bœuf musqué, providence des Dènè en temps de famine.

Ainsi, dans ces diverses théogonies des Peaux-rouges, on voit, ainsi que dans celles des anciennes nations païennes de notre Orient, le soleil et la lune s'identifier à l'espèce *bovine*, qui reçut ensuite les mêmes adorations idolâtriques. Et comme le dieu, père, législateur et bienfaiteur de ces différentes nations américaines, dans lequel nous avons reconnu le Moïse des Hébreux, est par elles identifié soit aux astres, soit aux différentes variétés de l'espèce bovine, nous pouvons conclure avec une grande présomption de vérité, et par analogie, que ce fut réellement Moïse qui, dans l'ancien monde, fut le prototype et le point de départ du mythe qui nous occupe. Dans l'Inde, ce mythe engendra le brahmanisme et le bouddhisme ; au Thibet, il s'unit aux cérémonies du culte catholique importé soit par les chrétiens de Saint-Thomas, soit par les Nestoriens, soit par les missionnaires européens qui vécurent à la cour des khans ou Grands Mogols et engendra le lamanisme. En Amérique, il demeura dans une forme plus primitive et s'allia seulement aux prescriptions et aux traditions hébraïques ou chaldéennes.

La tradition nationale des Chaktas-Muscogulches, telle que nous la transmet « le mythe de Wotan » (p. 50), d'après M. le docteur Brinton, nous fournira de nouvelles lumières en nous montrant les mêmes traditions sous une latitude plus méridionale. Nous allons la citer ci-après, puis nous nous permettrons de la commenter.

CHAPITRE V.

TRADITION NATIONALE DES CHAKTAS (NATION DES CREEKS), D'APRÈS LE Dr D.-G. BRINTON, CITÉ PAR M. LE COMTE DE CHARENCEY.

« A une certaine époque, la terre s'ouvrit du côté de l'ouest, où se trouve sa bouche. Les Cussitaw sortirent de cette bouche et s'établirent dans les environs. Mais la terre s'étant mise en colère dévorait ses enfants. Aussi une partie d'entre eux s'en alla-t-elle plus loin vers l'ouest; cependant quelques-uns revinrent ensuite sur leurs pas et se fixèrent de nouveau aux lieux qu'ils avaient quittés. Le grand nombre toutefois resta en arrière, pensant que cela valait mieux ainsi.

« Leurs enfants néanmoins continuaient à être dévorés par la terre; aussi, pleins de dépit, se dirigèrent-ils du côté de l'orient.

« Ils arrivèrent à une rivière très-large et bourbeuse, campèrent, se reposèrent et passèrent la nuit.

« Le jour suivant ils reprirent leur marche et arrivèrent en un seul jour à une rivière rouge, dont les eaux étaient du sang.

« Ils vécurent près de cette rivière, dont les poissons fournissaient à leur subsistance, pendant deux ans. Mais il se trouvait là de petites cataractes qui leur rendaient ce séjour peu agréable. Ils se transportèrent donc à l'extrémité de cette rivière et entendirent un bruit pareil à celui du tonnerre.

« Ils approchèrent pour voir d'où venait ce tapage et ils aperçurent une fumée rouge et ensuite une montagne qui faisait un prodigieux vacarme. Du sommet de la montagne, partait un son semblable à un chant. Ils montèrent

pour voir d'où il provenait. Il y avait là un grand feu qui flambait au sommet et c'était lui qui produisait ce son. La montagne en question reçut le nom de Reine des montagnes. Elle continue à tonner jusqu'à ce jour et cause beaucoup d'effroi à ceux qui l'entendent.

« C'est là qu'ils rencontrèrent un peuple formé de trois différentes nations. Les *Cussitaw* avaient pris et conservé un peu de feu de la montagne. C'est là qu'ils furent instruits dans la connaissance des herbes et dans beaucoup d'autres sciences.

« De l'est leur vint un feu blanc dont ils ne voulurent point se servir. Du sud, un feu bleu dont ils ne voulurent point faire usage. De l'ouest, apparut un feu noir qu'ils refusèrent également d'employer. Enfin arriva du nord un feu rouge et jaune. Ils le mêlèrent à celui qu'ils avaient apporté de la montagne. C'est là le feu qu'ils emploient encore aujourd'hui et parfois on l'entend chanter.

« Sur la montagne il y avait un poteau qui se mouvait et faisait grand tapage. On ne savait comment le réduire au silence. Enfin les hommes prirent un enfant orphelin de mère, l'attachèrent au poteau et l'égorgèrent. Ensuite ils arrachèrent le poteau, et ils le portent avec eux lorsqu'ils vont à la guerre. Il était semblable à ces tomahawks en bois dont on se sert aujourd'hui encore, et fait du même bois. C'est là aussi que l'on découvrit quatre racines ou gerbes qui firent par leur chant connaître leurs vertus. C'étaient le *pasaw* ou racine du serpent à sonnettes, le *mikowéanotchaw* ou racine rouge, le *sowatchka* ou racine amère à fleur bleue, et le *ousséloupveke* ou petit tabac. Ces herbes, spécialement la première et la troisième, sont employées comme la meilleure des médecines pour les purifications du *Busk* ou fête de la danse du maïs vert.

« A cette fête qu'on célèbre tous les ans, les Creeks

jeûnent et font des offrandes des prémices de leurs récoltes.

« Depuis que la vertu de ces plantes leur a été révélée, leurs femmes, à certaines époques de l'année, ont un feu séparé, et elles quittent la compagnie des hommes pendant cinq, six et sept jours, pour se purifier. Si elles négligeaient cette pratique, les herbes perdraient leur pouvoir et les femmes tomberaient malades.

« Vers ce temps surgit une dispute. Il s'agissait de savoir quelle des quatre nations était la principale, c'est-à-dire la plus ancienne, et devait commander. L'on tomba d'accord que pour chacune des quatre tribus on élèverait un mât, rougi avec de l'argile ; car l'argile, qui d'abord est jaune, rougit par la cuisson. On devait aller à la guerre, et celle des nations qui parviendrait à couvrir la première son mât, depuis le sol jusqu'au faîte, de scalps pris sur l'ennemi, passerait pour la plus vieille et la principale. Les *Cussitaw* les premiers parvinrent à couvrir leur mât de trophées de guerre, et le firent disparaître sous les chevelures de leurs ennemis. Ils furent déclarés les plus anciens. Puis vint le mât des *Chikassaw*, ensuite celui des *Alibamons* ou *Atilama*. Enfin, sur celui des *Obikaw*, les scalps ne s'élevaient pas plus haut que le genou.

« Alors il y avait un oiseau bleu d'une taille gigantesque, plus rapide qu'un aigle, qui venait, tous les sept jours, tuer et dévorer les *Chaktaw*. L'on fit donc une image de femme, que l'on déposa sur le sentier par où passait l'oiseau. Le volatile l'emporta, la garda longtemps, puis la remit à sa place. On la conserva soigneusement, dans l'espérance qu'il en sortirait quelque chose. Longtemps après, il en sortit un *rat rouge*, que l'on regarda comme le fils de l'oiseau bleu.

« Les Chaktaw tinrent conseil avec le rat rouge, pour savoir comment parvenir à tuer le grand oiseau bleu. Ce-

lui-ci possédait un arc et des flèches. La corde de l'arc fut rongée par le rat, de sorte que l'oiseau, ne pouvant plus se défendre, fut mis à mort par les guerriers. De là cette vénération qu'inspire l'aigle, considéré comme un grand monarque. Les Indiens se parent de ses plumes lorsqu'ils vont traiter de la guerre ou de la paix. Teintes en rouge, elles signifient guerre. Teintes en blanc, elles marquent la paix.

« Ensuite ils quittèrent cette localité et arrivèrent à un sentier blanc. Tout, aux alentours, était de couleur blanche, même l'herbe, et ils remarquèrent en ce lieu les vestiges du séjour d'une tribu. Ayant traversé le sentier, ils campèrent, puis revinrent sur leurs pas pour savoir ce qu'était ce sentier, quel peuple avait séjourné là, et s'il ne vaudrait pas mieux pour eux continuer la route qu'ils avaient prise. Cette route les conduisit à une baie rocailleuse et enfumée.

« Ils traversèrent la baie rocailleuse en se dirigeant vers l'orient, et arrivèrent chez le peuple *cussaw*, près d'une cité du même nom. Ils y séjournèrent quatre ans.

« Les Cussaw se plaignaient des ravages d'un monstre, appelé Mangeur d'hommes, qui vivait dans une caverne. Les *Cussitaw* s'engagèrent à les délivrer de cet ennemi. A cet effet, ils creusèrent une fosse et la couvrirent d'un filet en fil d'écorce de *hickory*. Ils y superposèrent des branches d'arbre en forme de croix. Ensuite, se rendant à l'antre du monstre, ils l'attirèrent en agitant une crécelle. L'animal sortit en fureur et les poursuivit à travers les branches disposées en croix. Les Cussitaw pensèrent alors qu'il valait mieux laisser mourir un seul homme que toute la nation. Ils prirent donc un enfant orphelin de mère, et le livrèrent au monstre, dès qu'il se fut approché de la fosse. L'animal se laissa choir, et les Indiens le tuèrent facilement, au moyen d'échardes de pin enflammées.

L'on garda ses os jusqu'à ce jour. Ils sont peints en rouge d'un côté, et en blanc de l'autre.

« C'était d'ordinaire chaque septième jour que le mangeur d'hommes exerçait ses ravages. Aussi, après s'en être défaits, les Cussitaw demeurèrent-ils dans le pays pendant sept jours. En souvenir du monstre, lorsqu'ils se préparent à faire la guerre, ils observent un jeûne de six jours, et se mettent en marche le septième. S'ils ont soin d'emporter les os du monstre avec eux, ils se tiennent sûrs du succès.

« Au bout de quatre ans, les Cussitaw, ayant quitté le peuple cussaw, arrivèrent à une rivière, sur les bords de laquelle ils s'arrêtèrent deux ans, vivant de racines et de poisson, faute de maïs ; ils s'y fabriquèrent des arcs, armèrent leurs flèches de dents de castor et de pointes de silex. Ils se servaient de roseaux fendus en guise de couteaux.

« Etant partis de là, ils se rendirent à la baie Bruyante, ainsi nommée à cause des cris qu'y poussaient les grues, que l'on rencontra en ce lieu en quantité. Les Cussitaw y passèrent une nuit. De là, ils atteignirent une rivière où se trouvait une chute d'eau, qu'ils nommèrent *Owatonka*.

« Le jour suivant, ils rencontrèrent un autre cours d'eau, qu'ils appelèrent Rivière de l'arbre décortiqué. Ils la traversèrent le lendemain et parvinrent à une haute montagne, où vivait le peuple constructeur du chemin blanc qu'ils avaient rencontré d'abord.

« Les Cussitaw lancèrent vers le peuple de la montagne des flèches blanches, en signe de paix, afin de reconnaître ses dispositions. Mais ce peuple, ramassant les flèches blanches, les teignit en rouge et les leur renvoya, en signe de guerre. Le chef cussitaw jugea qu'il était prudent de s'arrêter. Cependant quelques guerriers ne

craignirent point de pousser jusqu'aux cabanes de ce euple, qu'ils trouvèrent désertes.

« Ayant aperçu alors, au milieu du fleuve, un berceau que l'on ne pouvait voir de la rive opposée, ils en conclurent que la tribu ennemie avait cherché une retraite au sein des eaux, et qu'elle n'avait point l'intention d'en sortir.

« A cet endroit, ils trouvèrent une autre montagne, nommée *Moterell*, qui faisait un bruit semblable à celui du tambour que l'on frapperait ; et c'est là qu'ils supposèrent être la résidence de ce peuple mystérieux. Lorsqu'ils partent pour la guerre, les Cussitaw entendent ce bruit retentir de toutes parts.

« Étant partis de là ils, côtoyèrent la rivière jusqu'à une chute d'eau, où ils aperçurent de grands rochers. Sur ces rochers se trouvaient placés des arcs, et ils supposèrent que là encore résidait le peuple constructeur du chemin blanc.

« Les Cussitaw se servaient, dans leur marche, de deux éclaireurs, qui précédaient le corps d'armée. Ces éclaireurs montèrent au sommet d'une haute montagne, et aperçurent une ville, dans la direction de laquelle ils lancèrent des flèches blanches ; mais les habitants les renvoyèrent rouges.

« Alors les Cussitaw entrèrent en colère, et résolurent d'attaquer la ville et de prendre une des maisons qui la composaient pour chacun de leurs guerriers. Ils jetèrent donc des pierres dans le lit de la rivière, de façon à la pouvoir traverser, s'emparèrent de la cité, habitée par des Têtes-Plates, et tuèrent tout, à l'exception de deux personnes. S'étant mis à leur poursuite, ils trouvèrent un chien blanc, qu'ils mirent également à mort.

« Alors ils aperçurent une fumée qui s'échappait d'une autre ville. Ils jugèrent qu'elle devait être occupée par

le peuple constructeur du chemin blanc, et qu'ils cherchaient depuis si longtemps. C'était la ville et le pays des *Palachucolas*.

« Les Cussitaw s'avancèrent vers ces derniers, animés des intentions les plus hostiles; mais les Palachucolas leur donnèrent à boire, en signe de paix, d'un breuvage noir, ajoutant : « Nos cœurs sont blancs ; que les vôtres « soient blancs aussi. Déposez donc les casse-tête et « montrez vos corps, comme preuve qu'ils sont blancs.» Les Cussitaw voulurent garder leurs massues, mais les Palachucolas les persuadèrent tellement, qu'ils finirent par les ensevelir sous leurs lits. En retour, leurs nouveaux alliés leur donnèrent des plumes blanches, et demandèrent à n'avoir qu'un chef en commun. Depuis ce temps-là les deux nations ont toujours vécu ensemble.

« Une partie d'entre elles se fixa d'un côté de la rivière aux Roches-peintes, et l'autre du côté opposé. La première fraction s'appelle les *Cussitaw*, et l'autre les *Cowétaw*. Ils ne font qu'un peuple, celui des *Creeks* supérieurs et inférieurs. Néanmoins, comme les Cussitaw aperçurent les premiers la fumée rouge et le feu rouge, et qu'ils rougirent les cités dans le sang, ils ne peuvent pas quitter leurs cœurs rouges, lesquels, après tout, sont blancs d'un côté et rouges de l'autre. Mais ils reconnaissent que le chemin blanc est le meilleur de tous, et qu'ils auraient dû le suivre. »

IDENTIFICATIONS.

Nous regrettons de n'avoir pu nous procurer, dans les États-Unis, le travail explicatif du docteur D.-G. Brinton sur cette intéressante légende ; il ne peut être que fort curieux et instructif. Mais, l'édition de son *National Legend of the Chakta-Muskokee* étant épuisée, nous allons

essayer d'en donner un commentaire de notre cru, lequel, nous osons l'espérer, vu notre pratique du génie des langues indiennes et nos études antécédentes des légendes et des mythes des Peaux-Rouges, sera de nature à satisfaire nos lecteurs.

Avec cette justesse d'appréciation qui caractérise ses études américaines, M. le comte de Charencey compare la légende des Chaktas à celle des Guatémaliens, et leur trouve une origine identique. Nous partageons entièrement son sentiment et allons faire ressortir, de plus, les nombreux points de ressemblance qui rapprochent cette même légende de celle d'*Otsintresh*, de *Kotsidatrèh* et d'*Etsiégé*. Dans celles-ci comme dans celle-là nous ne pouvons nous empêcher de reconnaître le récit des pérégrinations du peuple hébreu, depuis sa sortie de la Chaldée jusqu'à son entrée dans la terre promise. Si, comme le rappelle le noble écrivain, « les types primitifs, conservés chez les sauvages de la Floride, semblent être précisément ceux que les *Tzendales* ont mis en oubli », nous pouvons dire aussi que plusieurs de ces traits complètent le recit des légendes *dènè*, *dindjié* et *pieds-noirs*. La tradition des Creeks sert comme de trait d'union naturel entre les narrations des Peaux-Rouges septentrionaux et celles des Indiens du sud de l'Amérique septentrionale. Le lecteur impartial en jugera.

Toutefois, dans la présente légende, ainsi que dans celles qui l'ont précédée, nous éliminons jusqu'à la pensée que les événements qu'elle relate aient eu pour scène l'Amérique elle-même, ou bien qu'ils aient trait à l'arrivée de la nation des Creeks sur ce continent. Nous allons voir, en effet, les mêmes faits appliqués, par les Chaktas, aux plages de la Floride, et, par les Dènè et les Dindjié, aux steppes qui bordent l'océan Glacial. Plus tard, dans un autre chapitre, nous verrons encore Guatémaliens et

Yucatèques transporter dans la Nouvelle-Espagne le théâtre d'événements absolument identiques. Or, tous ces faits étant calqués sur ceux relatés dans le *Pentateuque*, spécialement dans les livres de l'*Exode* et du *Deutéronome*, il devient évident que ces traditions américaines n'ont rapport à autre chose qu'à l'histoire des Hébreux, sous la conduite de Moïse.

A une certaine époque, dit la tradition des Creeks, la terre s'ouvrit vers l'ouest, où se trouve sa bouche. — Les Cussitaaw en sortirent et s'établirent dans les environs ; mais, comme cette terre dévorait ses habitants, ils s'en allèrent plus loin, vers l'ouest, pour revenir ensuite vers l'est. — Les Dènè-dindjié rapportent que, dans un passé très-éloigné, le grand génie « qui voit en avant et en arrière » (*Ehna-gu-hini*) ouvrit la terre dans l'Ouest, pour en faire sortir leur ancêtre, le « voyageur sans feu ni lieu » (*Kpon-édin*). Il s'établit dans les environs, puis descendit vers la mer, dans le Sud-Ouest, à la recherche de sa femme, qui lui avait été ravie ; puis, enfin, il revint vers l'orient. — Or le *Pentateuque* nous dit qu'Abram Hédir, c'est-à-dire le Voyageur, tiré par Dieu de la Chaldée, se dirigea vers le sud-ouest, vers l'Égypte, pour retourner ensuite au pays de Chanaan, duquel les espions, envoyés par Moïse longtemps après, rendirent le témoignage que *c'était une terre qui dévorait ses habitants.*

Le nom de l'Arabie et de la Chaldée est *Chus*, que l'historien Flavius Josèphe écrit *Cush.* Les Cussitaw ne tireraient-ils pas de là leur nom ?

Les Chaktas placent dans l'Ouest la bouche de la terre. — C'est aussi dans l'Ouest que les Dènè-dindjié mettent l'antre immense d'où leur vient le dieu du tonnerre et par lequel s'en retournent les mânes de leurs morts. Ces mêmes Indiens disent être venus de l'ouest sur le continent américain. — C'est l'ouest que les Mexicains dési-

gnent par le signe zodiacal symbolique de la Maison (*Caltli*), en tzendale et en kollouche (*Nuh*), d'où le nom de *Nahoa* (peuple de l'Ouest), donné aux Toltèques, et de *Nahanné*, que porte une des tribus, la plus occidentale, des Dènè-dindjié.

Les Cussitaw, continuant à être dévorés par cette terre, se dirigent définitivement vers le Levant. Ils arrivent à une rivière boueuse, puis à un fleuve de sang, où ils demeurent pendant dix ans, se nourrissant de poisson. — Les Hébreux (c'est-à-dire les voyageurs sans patrie, d'après leur nom même), ne pouvant demeurer longtemps dans la terre de Chanaan, à cause de la famine qui *en dévorait les habitants*, se décident à passer en Égypte, sous le gouvernement de Joseph. Ils viennent habiter pendant deux cents ans sur les bords du Nil, que la sainte Écriture nomme *le fleuve bourbeux* : « *à fluvio turbido qui irrigat Egyptum* » (Josué, XIII, v. 3), et dont les eaux furent, par Moïse, converties en sang.

C'est de poisson que les Cussitaw se nourrissent, sur le fleuve bourbeux ; c'est aussi de poisson que le Moïse des Dènè-dindjié (*Etsiégé-Niottsintané*) nourrit son peuple. — Moïse nourrit les Israélites de la manne. Comme ils sortaient tous alors de la mer Rouge, il n'est pas étonnant que la tradition, dénaturant les faits, ait appelé cette blanche nourriture du poisson.

Les Cussitaw se transportent à l'embouchure du fleuve de sang, et de là à une montagne embrasée et fumante, qui faisait un prodigieux vacarme. La fumée et le feu en étaient rouges. — Les Hébreux, ayant quitté le Nil aux eaux converties en sang et traversé la mer Rouge (observez qu'Homère lui-même donne quelquefois à la mer le nom de fleuve), parvinrent au pied du Sinaï, où Moïse étant monté, cette montagne leur apparut toute en feu. Une nuée épaisse la couvrit; il en sortait un grand feu et

une fumée rouge comme d'une fournaise, et le son de la trompette y devenait de plus en plus éclatant et perçant (*Exode*, IX, v. 16-20; *idem*, XX, v. 18). — *Etsiégé*, le Moïse des Dindjié ou Loucheux, ayant gravi une haute montagne, s'en fait précipiter dans son char, et celui-ci, en roulant sur les pentes escarpées, y produit le bruit de cent tonnerres. — *Otsintresh*, le héros dènè, monte avec son frère sur la montagne, au milieu de la foudre et des tonnerres. Les Cussitaw gravissent également la montagne tonnante et embrasée.

Du sommet de cette reine des montagnes partait un son semblable à un chant, dit la légende floridienne, et qui provenait du feu qui y brûlait. — Du sommet du Sinaï partit la voix même de Jéhovah, proclamant le Décalogue. Les vibrations harmonieuses de la trompette y annoncèrent aux Hébreux que Dieu y était descendu. De plus, c'était encore Dieu, résidant dans la colonne de feu du tabernacle, qui rendait des oracles et dirigeait la marche d'Israël.

Les Cussitaw conservèrent du feu de la montagne. — C'est au sommet du Sinaï que les Hébreux reçurent les ordonnances relatives au culte de Jéhovah et à l'entretien perpétuel du feu sacré. Un grand nombre de nations peaux-rouges ont conservé pendant longtemps un feu sacré.

Au pied de la montagne fumante et tonnante, les Cussitaw furent instruits dans la connaissance des herbes et dans plusieurs sciences. — Ce fut au pied du Sinaï que les Hébreux reçurent la loi mosaïque, les prescriptions relatives aux purifications légales, et qu'ils apprirent différentes sciences et exercèrent différents arts, tels que ceux d'orfèvre, de brodeur, de joaillier, de tisseur, de fondeur de métaux, de charpentier, etc.

Les plantes connues des Cussitaw servaient à leurs puri-

fications. — Moïse apprit aux Israélites à se purifier avec l'hysope.

Au pied de la montagne, les Cussitaw rencontrèrent un peuple formé de trois autres nations. — Dans le désert de Sinaï, le peuple hébreu fit la rencontre de trois peuples, ses frères : les Iduméens, fils d'Isaac, les Moabites et les Ammonites, fils de Loth. A cause de l'étroite parenté qui les unissait à ces descendants d'Abraham, leur père commun, Dieu défendit aux Israélites de les combattre. — Parmi les Israélites sortis d'Égypte se trouvaient aussi, dit l'*Exode*, des Egyptiens et des Chananéens, qui avaient uni leur sort à celui du peuple de Dieu.

De l'est, les Cussitaw virent arriver un feu *blanc*, du sud un feu *bleu*, de l'ouest un feu *noir*, et du nord un feu *rouge* et *jaune*. Ils rejetèrent les trois premiers et adoptèrent le quatrième. Serait-il impossible de reconnaître, sous ces expressions figurées, les relations historiques du peuple hébreu avec les races diverses et de couleurs différentes qui l'entouraient géographiquement ? Et, alors même que les couleurs et l'orientation indiquées par la légende ne concorderaient pas parfaitement avec les couleurs et l'orientation indiquées par la géographie et l'histoire, faudrait-il renoncer à cette supposition d'ailleurs assez probable?

Sur la montagne, les Cussitaw trouvèrent un poteau qui était en mouvement et faisait grand tapage. On ne put le réduire au silence qu'en y attachant et en y égorgeant un enfant orphelin de mère. — Nous avons là un double souvenir et du mont Moriah, sur lequel Isaac allait être sacrifié, et du mont du Calvaire, qui reçut le sacrifice de Jésus-Christ. La croix semble être ce poteau qui faisait si grand tapage. Elle en a fait et elle en fera encore longtemps dans le monde, et surtout parmi les descendants d'Israël, puisque c'est du Calvaire et du crucifie-

ment de Jésus que date leur dispersion par tout l'univers. Isaac pouvait passer pour orphelin de mère, tant Sara était vieille ; et Jésus, qui, en tant qu'homme, n'avait pas de père, n'avait point de mère, en tant que Dieu, avant son incarnation. — Les Dènè-dindjié, eux aussi, conservent un bien vif souvenir d'une *montagne* du *bois*, qu'ils appellent de tous leurs vœux, les uns à chaque renouvellement de la lune, les autres à chaque éclipse de lune, lors de la fête de leur Moïse lunaire. Ils invoquent alors cette montagne, en la priant d'*arriver* au plus tôt et de les arracher de l'affreux pays où ils se trouvent. — Les Pieds-Noirs ont également leur poteau sacré.

Les Cussitaw célèbrent une fête du maïs vert, nommée *Busk*. Ce mot se rapproche du *Pascha* des Israélites. Nous avons vu chez les Dènè et les Pieds-Noirs une fête analogue. Le mot *Phase* ou *Pascha* signifie *saut*, *passage ;* et la fête des Dènè-dindjié s'appelle fête du *Passage* de l'ange de la mort au travers des tentes. Lors de cette fête, ils supplient leur dieu lunaire, la Souris jaune, de passer par-dessus terre, en forme de *croix*, afin de les sauver et de les délivrer de leurs ennemis. La croix, qui fut un signe néfaste chez les anciens, fut un signe de bénédiction chez les Israélites, dans la bénédiction de Jacob mourant, sur les fils de Joseph, dans l'érection du serpent d'airain en croix, dans les offrandes des sacrificateurs, etc. Elle a le même caractère au Mexique, chez les Dènè-dindjié et chez les Chaktas.

Les femmes cussitaw observent les mêmes purifications légales que les femmes israélites. Il y a longtemps que nous avons signalé les mêmes coutumes chez les Dènè-dindjié et parmi les Algonquins.

Il surgit une dispute parmi les Chaktas, relativement à la priorité de leurs quatre tribus. Il s'éleva également une dispute parmi les quatre familles de la maison de

Lévi par rapport au sacerdoce, Coré prétendant que sa famille l'emportait en ancienneté sur celle d'Aaron. Les Chaktas jugèrent le différend au moyen de mâts qu'il s'agissait de couvrir de chevelures ennemies. Moïse vida le différend des Lévites au moyen des verges de chaque famille qu'il déposa dans le tabernacle. La tribu dont la verge devait fleurir et se couvrir de végétation, devait être réputée la plus ancienne et la première. Et ce fut la verge d'Aaron qui fleurit (Nombres, ch. XVII).

Un aigle bleu gigantesque venait tuer et dévorer les Chaktas tous les *sept* jours. Il fut attiré par un simulacre de femme déposé sur le chemin, et celle-ci mit au monde un *rat rouge*, qui fut regardé, quoique probablement à tort, pour le fils de l'aigle bleu. Ce rat rouge causa le trépas de l'oiseau en rongeant la corde de son arc, dans lequel résidait sa force. Les traditions dènè-dindjié sont identiques sur ce point. Elles nous parlent d'un aigle blanc immense qui dévorait les Indiens, d'un géant qui avait déjà détruit *sept* personnes, d'un monstre qui se tenait sur le sentier et déchirait les passants. Dans l'antiquité, nous retrouvons des mythes analogues dans la Chimère, dans le Minotaure qui, tous les ans, exigeait *sept* victimes, dans le Sphinx, etc. Chez les Cussaw, nous verrons un monstre qui, lui aussi, faisait des victimes tous les *sept* jours. On ne saurait nier qu'il y a unité d'idée dans ces divers apologues, tant en Amérique qu'en Asie et en Europe, et ce nombre sept ne se rencontre pas ici fortuitement.

Bien que l'on puisse voir dans le Minotaure, avec M. de Charencey et d'autres auteurs, le dieu Moloch ou Baal des Phéniciens, auquel on immolait des victimes humaines dans un taureau d'airain que l'on embrasait, on peut également, et avec autant de raison, y voir le symbole d'un des quatre grands empires orientaux, qui s'op-

posèrent le plus à l'accroissement et à l'existence du peuple de Dieu, savoir : l'Egypte, figurée si souvent dans les saints livres par le crocodile et le lion ; l'Assyrie, qui, par son nom d'*Ashour* ou *Astour*, qui signifie bœuf, a pu fort bien être symbolisée par le Minotaure. D'ailleurs son emblème, qui se rencontre si fréquemment dans les palais et sur les murailles ruinées de Khorsabad, était le bœuf à tête humaine ou chérub. La Babylonie était le troisième empire; la Babylonie avait son dieu *Nisroch*, homme à tête d'aigle, dont le *Rouach-Elohim* ou *Rouach-El* (Esprit de Dieu) des Hébreux a pu donner l'idée, comme il a servi de thème, dit du Rocher, à la fable d'Héraclès, l'Hercule des Grecs. Enfin venait la Syro-Phénicie, qui adorait également la même divinité, sous le nom d'Illus.

Mais dans l'apologue présent il me paraîtrait qu'il s'agit de l'Egypte; car dans ce Rat rouge qui passa chez les Cussitaw pour fils de l'aigle bleu et de la femme trouvée sur le sentier, le lecteur a déjà dû reconnaître le rat rouge des sables ou musaraigne des Dènè Peaux-de-lièvre, le rat jaune du Dindjié ou Loucheux, c'est-à-dire la figure du héros lunaire des Dènè-dindjié, vainqueur aussi du peuple à *tête-rasée*, qui les opprimait, et dans lequel nous avons reconnu Moïse vainqueur des Egyptiens; de même que le rat rouge des Cussitaw les aida à se rendre maîtres et à détruire le monstrueux volatile qui les opprimait. En effet, Guérin du Rocher, dont on dédaigne peut-être trop les curieux parallèles, ne nous apprend-il pas que Moïse fut appelé par les Egyptiens *Rat rouge*, *Taupe* ou *Musaraigne* (Siphnus), tant à cause de son nom égyptien, *Osar-Siph*, que de son passage à travers les eaux de la mer Rouge (*Suph*), ainsi que nous l'avons dit ailleurs? L'identité de ce symbole chez les Creeks, les Dènè, les Dindjié, les Egyptiens et même

chez les Hindous, comme nous le disions plus loin, est donc de la dernière évidence, et doit être pour le lecteur une forte preuve de la réalité de nos identifications.

De la contrée habitée par l'aigle gigantesque, les Cussitaw passèrent dans un pays dont le sol, le sentier et jusqu'à l'herbe étaient de couleur blanche. Après avoir quitté l'Egypte, les Hébreux, sortis de Cush ou pays de Chanaan, vécurent dans le désert de la manne qui blanchissait la terre tous les matins. Les Dènè racontent la même merveille sans aucune espèce d'apologue. (Voir, pour ce fait, notre monographie des Dènè-dindjié. Paris, E. Leroux, éditeur, 1876.) D'ailleurs, la Palestine, dont le nom signifie *lieu couvert de cendres*, n'est-elle pas bordée par la chaîne du Liban, dont le nom hébreu signifie *blanc, candide?*

De ce lieu les Cussitaw parvinrent à une baie pierreuse et enfumée. Les Dènè disent, sans aucun détour, qu'à leur sortie du pays où ils vivaient sous la servitude du peuple à tête rasée, ils vécurent de longues années dans un désert pierreux et, pour un temps, au milieu de ténèbres fort épaisses. Les Israélites, sortis de l'Egypte, traversent le désert rocailleux de Sin, et vivent quarante ans sous la nuée protectrice.

De la baie pierreuse et ténébreuse les Cussitaw se dirigèrent vers l'Orient et arrivèrent à la ville des *Cussaw*.— Les Israélites parvinrent du désert vers la ville d'Hésébon qui appartenait aux Amorrhéens, fils de *Chus* ou *Cush*, d'où est probablement aussi dérivé le nom de *Cussaw*, comme celui de *Cussitaw*.

Les Cussaw se plaignaient des ravages d'un monstre mangeur d'hommes qui vivait dans une caverne, et dévorait leurs enfants tous les *sept* jours. Les Cussitaw tuent le monstre en le faisant choir dans une fosse sur laquelle étaient disposés des bois en croix, non pas toutefois

avant qu'ils lui eussent abandonné un enfant orphelin. *Etsiégé,* le Moïse des *Dindjié*, délivra son peuple du serpent de la mort, qui vivait aussi dans un antre, et l'attira en plaçant un signe sur un poteau, devant son repaire. Moïse délivra Israël des serpents de feu en élevant en croix le serpent d'airain, figure du Christ mort en croix pour toute l'humanité. — Si le lecteur doutait que le fait rapporté dans cet apologue eût trait au sacrifice du Calvaire, combiné et confondu avec l'érection du serpent d'airain par Moïse, il nous suffirait de relever l'expression des Cussitaw à propos de la mort de l'enfant livré au monstre : « *qu'ils crurent qu'il valait mieux laisser mourir un seul homme que toute la nation;* » car ces paroles sont exactement celles qui furent prononcées par l'inique grand prêtre Caïphe devant le Sanhédrin, à l'occasion de la capture et de la mort préméditée du Christ. Quelque étrange qu'il soit d'entendre cet écho d'une voix déicide au fond des déserts de l'Amérique, qui pourrait en révoquer en doute la fidélité ?

Maintenant, que les monstrueux quadrupèdes ou volatiles dont il est si souvent fait mention dans la présente tradition, comme dans toutes celles des Peaux-Rouges, puissent être considérés comme des emblèmes orientaux des grandes nations qui furent jadis et sur un autre continent les ennemis de ces Indiens, c'est ce qui nous semble fort plausible, puisque Chaktas, Dènè et Dindjié ne parlent de ces monstres qu'à propos de combats qu'ils eurent à soutenir contre des ennemis bien plus forts qu'eux. Ils pénètrent chez ces nations, et aussitôt l'histoire tournant à l'apologue, qu'y voient-ils? un aigle immense, un lion, un monstre affreux qui leur barre le chemin et qu'il leur faut combattre afin de passer au delà. Il devient par là évident que le souvenir de ces monstres chimériques est demeuré dans leur esprit comme les

symboles des nations qu'ils représentèrent d'abord. Or telle était justement la coutume des prophètes d'Israël. Les livres inspirés ne dépeignent les grandes nations et les grands monarques qui s'opposèrent au peuple de Dieu, que sous la figure de monstres et de bêtes féroces. Ainsi furent représentés les Égyptiens, les Phéniciens, les Babyloniens, les Assyriens, les Perses, les Grecs et les Romains. C'est ainsi que le prophète Ezéchiel dit de l'Égypte : « Je viens à vous, Pharaon, roi d'Égypte, grand dragon qui vous couchez au milieu de vos fleuves... (crocodile) » (Ezéchiel, chap. XXIX, v. 3) ; et ailleurs : « Vous avez été semblable au lion des nations et au dragon qui est dans la mer (crocodile). » Juda lui-même, la souche des rois de la Judée, ne fut-il pas comparé au *lion* par son père Jacob, bénissant ses enfants, et Ezéchiel ne continue-t-il pas cette comparaison contre Joachim dans le chapitre XIX de ses prophéties : « ... Et il marcha parmi les *lions*, et il devint un *lion* cruel ; il s'instruisit àprendre sa proie et à dévorer les hommes. » Voilà donc un des mangeurs d'hommes de nos Peaux-Rouges. « Alors les peuples de toutes les provinces voisines s'assemblèrent contre lui, ils jetèrent sur lui leurs filets et ils le prirent (chap. XIX, v. 8). » Le même prophète compare les Babyloniens à l'aigle, ainsi que les Egyptiens. « Un *aigle* puissant, qui avait de grandes ailes et un long corps couvert de plumes de couleurs variées, vint sur le mont Liban... et un autre *aigle* parut ensuite... Ne savez-vous pas ce que cette énigme signifie ? Le roi de Babylone, figuré par le premier *aigle*, vient à Jérusalem figurée par le Liban... et le roi d'Egypte, figuré par le deuxième *aigle*... etc. » (Ezéchiel, chap. VII, v. 3-15.)

A son tour le prophète Daniel nous représente la monarchie des Perses sous la forme d'un *ours*, celle des Babyloniens comme un *monstre* ayant un corps de lionne,

des ailes d'aigle et des pieds humains; le royaume des Macédoniens comme un *léopard* à quatre têtes et muni de quatre ailes ; enfin la république romaine sous la forme d'un autre *monstre* à dents de fer et à dix cornes. Le royaume des Mèdes est comparé par lui au *bélier* et celui des Grecs à un *bouc* monstrueux (Daniel, chap. VII, v. 3-8 ; chap. VIII, v. 3).

Ces animaux, auxquels les prophètes israélites comparèrent les nations ennemies de l'Église et du peuple de Dieu, sont ce que l'on appelle *animaux chérubiques*. Ils sont d'ordinaire au nombre de quatre : l'*aigle*, le *lion*, le *taureau* et l'*homme*. Dans la mystique des Hébreux, des Chaldéens et des Égyptiens, on voit paraître fréquemment ces figures d'animaux, qui primitivement furent les emblèmes de la divinité elle-même et que les voyants d'Israël apercevaient sans cesse présents devant le trône et sous les pieds de l'Éternel.

Les Assyriens avaient pour emblèmes de leur pays le chérub, composé du bœuf, de l'aigle et de l'homme : c'était *Schour* ou *Tour*, taureau ailé à tête humaine portant la tiare royale. Ce symbole était justifié par le nom véritable de l'Assyrie, qui était *Haschour* ou *Astour* (1), d'où sont dérivés les noms des *Asturies*, patrie des Ibères, et du Turquestan ou *Tour-estân*, c'est-à-dire pays des Turks ou Scythes.

C'est sans doute l'Assyrie que les traditions dènèdindjié dépeignent comme un ruminant gigantesque qui les conviait à la fornication ; et c'est sans doute la Babylonie ou l'Egypte que ces Peaux Rouges, ainsi que les Creeks, représentent comme un aigle gigantesque, ennemi de ces tribus et qui les détruisait. Qu'on se rappelle que le dieu-aigle, *Nisr* ou *Nisroch*, des Babyloniens, n'é-

(1) *Découverte des ruines de Ninive*, par Botta et Layard.

tait autre que le *Mithra* des Perses, dieu de la guerre et de la mort. Comme preuve que nos Dènè-dindjié, et par analogie les Creeks eux-mêmes ont tiré ces images et ces emblèmes de la Chaldée, que le lecteur consulte mon « Rapport sur la Géologie du Mackenzie » ; l'appendice relatif aux armes de pierre de nos Indiens prouve que les armes de pierre des Dènè-dindjié sont en tout semblables à celles des peuples primitifs des Asturies, d'Erivan dans le Caucase, de la Russie et du Danemark. Or les Ibères qui peuplèrent les Asturies furent une colonne de Chaldéens, et les Scythes, qui en dérivent également, furent les premiers habitants du Caucase et de la Russie, l'ancienne Scythie. Quant au Danemark, nous avons de fortes probabilités qu'il fut peuplé par des Danites, comme nous le dirons dans le chapitre suivant. Aussi trouve-t-on dans cette contrée plusieurs des mythes en honneur dans la Chaldée, dans la Tartarie et jusque chez nos Peaux-Rouges d'Amérique.

Les mêmes Assyriens qui avaient aussi pour chérub symbolique le *griffon*, animal fantastique composé de l'aigle et du lion, représentaient leur grand dieu *Cronus*, l'*Elloïm* ou *El* des Hébreux, l'*Illus* des Phéniciens, sous la figure d'un *homme ailé* semblable aux chérubins de l'arche et à ceux que vit Ezéchiel. Il avait quatre ailes, deux au repos et deux en activité, quatre yeux par devant et quatre par derrière, pour marquer, dit Sanchoniathon, sa toute-puissance et son omniscience. Or comment nos *Dènè-dindjié* appellent-ils leur grand Dieu ? *Ehna gu-hini* (celui qui voit par devant et par derrière), *Ehta-odu-hini* (celui qui a des yeux devant et derrière), *Ehna ta-ettini* (même signification). Comment donc nier que nous avons ici une divinité identique à *Elloïm*, à *Illus* et à *Cronus*, surtout lorsque les traditions des *Dènè* et des *Dindjié*, qui se rapportent à ce Dieu, rappellent trait pour trait les

relations d'Abraham avec l'ange du Seigneur, le combat de Jacob avec l'ange, etc.?

Si la nation assyrienne avait pour emblème Chérub, le Taureau, à cause de son nom *Schour*, le peuple hébreu avait pour emblème le chérub à figure d'homme, c'est-à-dire l'ange de Dieu, qui donna à Jacob le nom de *Sara El* ou Israël, c'est-à-dire Fort contre Dieu. Nous voyons, en effet, dans tout le cours de l'histoire des Israélites, l'ange du Seigneur protéger et secourir visiblement cette nation, qui tirait son nom de Dieu lui-même, *El*. C'est l'archange *Micha El*, la Force de Dieu, qui est leur guide dans le désert, et qui leur ordonne d'exterminer les sept nations chananéennes, abominables aux yeux d'Adonaï, à cause de leurs crimes (Deutéronome, chap. VII, v. 1 ; Josué, chap. III, v. 10 ; chap. IX, v. 3 ; chap. XII, v. 8). Comment les nations païennes, qui environnaient les Israélites, qui étaient les témoins et les objets maudits de toutes les merveilles que l'ange du Seigneur opérait contre elles, comment ces nations n'auraient-elles pas fait du Chérub, protecteur d'Israël et vengeur des crimes des sept nations vouées à l'anathème, les prototypes des monstres mangeurs d'hommes tous les sept jours ou tous les sept ans, dont l'antiquité, soit phénicienne, soit grecque, nous a transmis le souvenir ? Et quoi d'étonnant que des peuplades qui descendaient des Chaldéens, des Egyptiens, des Israélites rebelles ou des Phéniciens, aient apporté avec elles des souvenirs jusqu'en Amérique ? De là le géant des Dènè Peaux-de-lièvre, destructeur de sept personnes, comme le Minotaure des Crétois ; de là les lions et les aigles des Chaktas et des Dènè, qui, tous les *sept* ans ou tous les *sept* jours, venaient promener leurs ravages parmi les Indiens.

Qui pourrait voir, dans des rapprochements si con-

stants et si identiques, une pure fortuité d'idées et de mythes ? — Mais continuons nos identifications.

Les *Cussitaw* pratiquaient le jeûne ainsi que le font les Pieds-Noirs, les Dènè-dindjié et les Israélites.

Ils connaissaient comme eux la période de sept jours.

Etant partis de nouveau, les Cussitaw arrivèrent en un lieu nommé *la baie Bruyante*, à cause de la multitude de gibier et de grues qu'ils y rencontrèrent. Ils n'y passèrent qu'une nuit. — Les Dènè, en marche dans le désert, se nourrissent d'ortolans des neiges et de gélinottes blanches. — Les Hébreux, dans le désert, furent nourris de cailles ou, comme le disent les rabbins Salomon et Kimchi, d'oiseaux fort gras, car le genre et l'espèce de ces oiseaux n'étaient pas mentionnés dans l'hébreu, et la version de Septante en fait des ortolans, ainsi que le disent nos Dènè.

Les Cussitaw demeurèrent quatre ans dans le pays des Cussaw, allant et venant sans cesse, combattant le monstre et se servant d'armes de silex. — Les Israélites passèrent quarante ans dans le désert des enfants de *Cush*, voyageant sans cesse et combattant les Amalécites et les Amorrhéens, figurés par le monstre mangeur d'hommes.

Après avoir traversé deux cours d'eau, les Cussitaw arrivent à une montagne sur laquelle était située une ville habitée par le peuple du sentier blanc. Ils parlementent pour avoir le droit de passer outre, et ce peuple leur répond par une déclaration de guerre. — Après avoir passé les torrents de Zared et d'Arnon, les Israélites arrivèrent au pied du mont Hermon et sous les murs d'Hésébon. Moïse fait demander au roi des Amorrhéens la permission de traverser pacifiquement son territoire, mais Sehon répond par une déclaration de guerre. Le mont Hermon fait partie de la chaîne du Liban, dont le nom signifie *blanc*, ainsi que nous l'avons dit plus haut. La Sainte Écriture emploie souvent le nom du Liban pour si-

gnifier toute la terre sainte (Ézéchiel, chap. VII, v. 3-15).

Les Cussitaw aperçoivent un berceau sur les eaux d'un fleuve. — La lacune ayant rapport à la manière dont fut trouvé Moïse enfant est ici en partie comblée. Toutefois, le fait est loin d'y être aussi explicite que dans les traditions dènè-dindjié.

Les Cussitaw virent ensuite une montagne, nommée *Moterell*, qui faisait un grand vacarme. Il y a ici un anachronisme et une répétition, chose fréquente dans les légendes américaines. Il s'agit de nouveau de la montagne embrasée et tonnante dont il a été parlé plus haut. Le docteur Brinton observe que le nom *Moterell* n'est pas creek. Ne serait-ce pas un vague et fugitif souvenir de *Mosera* ou *Mosroth*, au pied du mont Ibor, lieu où mourut Aaron? (Deutéronome, chap. X, v. 5.)

Les Cussitaw, ayant côtoyé un cours d'eau, arrivent à de grands rochers, sur lesquels ils aperçoivent des arcs. Jugeant que la nation du sentier blanc occupe les hauteurs, ils y envoient porter des paroles de paix, mais on leur répond par des déclarations de guerre. — Ceci est encore une répétition de ce qui a été dit plus haut. — Le peuple du *blanc* sentier représente sans doute les habitants de la Palestine et du Liban, c'est-à-dire du pays *blanc*, candide, contrée élevée et montagneuse, comme celle dont il est ici question.

Les Cussitaw avaient toujours dans leur marche *deux* éclaireurs ou espions qui précédaient le corps d'armée. — Les Israélites envoient des ambassadeurs aux Amorrhéens, avant de les attaquer (Deutéronome, chap. III, v. 26). Moïse envoie Caleb et Josué visiter la terre promise ; Josué envoie vers Jéricho deux espions, qui logèrent chez Rahab.

Les Cussitaw résolurent d'attaquer la ville rebelle et de prendre une maison pour chacun de leurs guerriers,

après avoir exterminé tous les habitants. — C'est ainsi que les Israélites en usèrent à l'égard des Amorrhéens, des habitants de Jéricho et des autres peuples de la Palestine (Deutéron., chap. III). Les Dindjié rapportent la même chose dans leurs traditions d'*Etsiégè*. Le seul souvenir de ces villes parmi des peuplades sauvages et nomades, n'est-il pas lui-même une très-forte preuve que les événements qu'elles racontent se sont passés sous un autre climat et dans une autre contrée, où leur genre de vie était autre qu'il n'est ici ?

Les ennemis des Cussitaw étaient des *Têtes plates*, ceux des Dènè-dindjié des *Têtes pelées* ou *Têtes rouges* (c'est ce que signifie à la fois leur nom *Kfwi dé tèllè*). Nous avons reconnu dans ces derniers des Égyptiens et peut-être aussi des Phéniciens.

Pour parvenir à la ville qu'ils veulent ruiner, les Cussitaw traversent un fleuve à gué, en y jetant des pierres. Arrivés dans la cité, ils en massacrent tous les habitants, à l'exception de deux .— Pour parvenir à Jéricho, que Dieu leur a livrée, les Israélites traversent le fleuve du Jourdain à pied sec, et, après en avoir tiré douze pierres, ils placent au milieu de son lit douze autres pierres, comme un monument commémoratif de leur passage. Ils firent le sac de Jéricho, mais ils épargnèrent Rahab et sa famille (Josué, chap. IV, v. 9).

Après le sac de la ville des Cussaw, les Cussitaw rencontrent un chien blanc qu'ils mettent aussi à mort. — Après la conquête de Jéricho, les Israélites mirent à mort, en le lapidant comme un chien, Achan, Israélite, qui fut trouvé prévaricateur (1).

(1) Nous en demandons pardon à notre cher confrère; il ne nous paraît pas possible que de si nombreux et si menus détails de l'histoire de la nation juive aient passé et se soient fidèlement transmis d'âge en âge dans la mémoire d'un peuple, sous forme de fables si peu consistantes et

Les Cussitaw découvrent enfin le peuple habitant du pays blanc, et veulent également le détruire ; mais celui-ci parvint à les fléchir tellement, qu'ils contractèrent alliance avec lui, et demeurèrent depuis lors avec ce peuple sur le pied de l'amitié et de l'égalité. — Les Dènèdindjié disent aussi qu'ils vécurent très-longtemps parmi leurs ennemis les *Têtes rasées* ou Hommes-Chiens, qui finirent par épouser leurs filles. — Ainsi les Israélites, après avoir pénétré et s'être établis dans la terre promise, dont ils avaient reçu mission de détruire les habitants primitifs, les sept nations chananéennes, s'en laissèrent fléchir, et, émus de pitié, leur permirent de vivre au milieu d'eux ; ils en épousèrent même les filles, ce qui fut l'occasion et la cause de leur perte.

Cette dernière particularité nous autorise donc à voir, dans la nation des Creeks, le mélange de deux éléments : *israélite* et *chananéen* ou *phénicien* ; c'est-à-dire des mêmes éléments dont nous avons constaté l'existence parmi les Dènè-dindjié, et qui, par le fait, se trouvaient réunis ensemble, dans la nation israélite elle-même, lors des deux captivités, sous Salmanazar et sous Nabuchodonosor. Les Cussitaw seraient donc des Israélites mélangés peut-être d'Égyptiens, et les Cowétas, ce peuple du pays blanc, des descendants des Palestins ou des Chananéens.

mêlés à tant d'aberrations ridicules. Quand l'ignorance et l'imagination se donnent libre carrière à ce point, il nous paraît difficile qu'une tradition orale soit reconnaissable, dans ces menus détails, à cinquante ans ou à cinquante lieues de distance ; peut-être même ne trouverait-on pas deux hommes dans une tribu qui la rapportent d'une façon identique. S'il en est ainsi, quelle conséquence peut-on tirer, dans cette catégorie de faits secondaires, de la coïncidence de la fable avec l'histoire, après un laps de temps si considérable ? Si la thèse de l'auteur est vraie — et nous voulons le croire — nous pensons qu'il ne faut demander à la tradition que ce qu'elle peut donner, le souvenir plus ou moins altéré des plus notables événements. (*Note de la Rédaction.*)

Nous n'ignorons pas que certains lecteurs vont lever les épaules à cette conclusion et la caractériseront de téméraire. Que ces personnes, suspendant un jugement si hâtif, veuillent prendre connaissance du compte rendu du congrès des Américains, 1re année, 1875. Elles y verront des preuves convaincantes que des débris des nations chananéennes, et probablement aussi du peuple israélite, abordèrent jadis en Amérique, comme il conste par les monuments et les pierres gravées en caractères phéniciens qui ont été découverts dans les États-Unis, ces dernières années.

Passons maintenant à la tradition des Guatémaliens, telle que nous la trouvons dans le *Mythe de Votan*, par M. le comte de Charencey. Nous y retrouverons les mêmes phénomènes ethnologiques que dans les précédentes.

La légende de *Votan* ou *Wotan* nous a été transmise par l'évêque de Chiapas, don Francesco Nunez de la Vega, qui la recueillit chez les peuples d'Oxaca. Elle fait partie de la magnifique Bibliothèque américaine du savant abbé Brasseur de Bourbourg, que nous pouvons considérer, parmi nos compatriotes, et en dépit de certaines idées qu'on lui reproche justement, comme le premier des américanistes modernes. Nombre d'écrivains espagnols, mexicains ou péruviens, cités dans l'ouvrage, sont les sources auxquelles s'est inspiré l'auteur du *Mythe de Votan*. La plupart de ces écrivains appartiennent au corps du clergé régulier, missionnaires de la Nouvelle-Espagne ; tels sont : l'évêque don Diego de Landa, les RR. PP. Torquemada, Grégoire Garcia, Clavigero, Burgoa, don F. Pimentel, Lopez de Cogolludo ; quelques autres sont des laïques savants, tels que le docteur Juan Diego de Tscudi, Ordoñez, Sahagun, Cabrera, Maria Ed. de Rivero, etc.

CHAPITRE VI.

LÉGENDE NATIONALE DES TZENDALES DU GUATÉMALA. LE DEMI-DIEU WOTAN.

« *Wotan*, ou, comme l'écrit M. de Charencey, Votan, était le grand chef des *Chans* ou Serpents, et le troisième de sa race. Dans un écrit laissé par lui, en langue tzendale ou chiapanèque, il s'intitule « le Seigneur du bois creux », c'est-à-dire du *Tun* ou tambour sacré. Mais les Tzendales et les Chiapanèques, qui se disent les premiers habitants du continent américain, et qui reconnaissent Wotan pour leur héros, leur père, leur bienfaiteur et leur législateur, le nomment le *Cœur du peuple*, à cause de sa grande douceur et des bienfaits dont ils en furent comblés. Après sa disparition, ils lui décernèrent donc les honneurs divins, et placèrent sous sa protection le troisième mois de l'année.

« Dans son mémoire testamentaire, Wotan dit qu'il est le petit-fils d'*Ymos* (le grand poisson cornu, le même que *Quetzal-Cohuatl* des Nahoas), ce vieillard sensé qui échappe au déluge sur une grande barque qu'il construisit dans le dessein de s'y retirer.

« Wotan raconte qu'il vit la grande tour élevée par les hommes après le déluge, et qu'il fut envoyé par Dieu, après la diffusion des langues, pour peupler le continent américain, alors désert et inhabité. Il parvint, dit-il, en Amérique, du côté du nord-ouest, par une voie souterraine et ténébreuse, à la manière des serpents, ses frères, après avoir passé par les *sept* demeures ou cavernes des treize serpents, et il ajoute que, dans ce voyage, il laissa sur son chemin des signes de son passage.

« Wotan pénétra d'abord jusqu'au lieu où fut construite depuis la cité des vieillards (*huéhuétan*), sur les bords de

la rivière de Ciudad-Real de Chiapas. Il y amena *sept* familles de serpents ou *Chans*, commandées par *dix-neuf* chefs, à la tête desquels il se trouvait. Il dit que son but, dans ce voyage en Amérique, était d'atteindre le *Pied du ciel*, afin d'y retrouver les serpents ses frères. Par la même route souterraine qui le conduisit en Amérique, Wotan fit quatre voyages successifs, aller et retour, de la terre de Wotan (Valum Wotan) à la terre de Xibes ou *Chives* (Valum Chivim). Ce dernier mot est le nom des Tultul-Xinhs, appelés aussi Olmèques, Xicalanques, Nahuatlaques, Nahoas et Toltèques orientaux. Il ajoute qu'il alla de là en Chaldée, à Jérusalem et en Europe.

« Wotan raconte encore dans cet écrit qu'au retour d'un de ces voyages il trouva dans sa nouvelle patrie *sept* autres familles étrangères. Il délibéra longtemps pour savoir s'il les traiterait en amis ou en ennemis; mais enfin il finit par les reconnaître aussi pour des serpents comme lui. C'étaient probablement des *Nahoas* orientaux ou *Chives*. La tradition les nomme *Tséquils*. Wotan traita les *Tséquils* en alliés, il fit alliance avec eux, leur donna en mariage des filles *chanes* et les établit auprès de lui. Ce sont les ancêtres des Tzendales et leur nom est resté à un quartier de Ciudad-Real de Chiapas.

« Wotan apprit à son peuple l'agriculture, la culture du maïs, la connaissance et l'usage du calendrier, les arts, plusieurs sciences et toutes sortes de coutumes et de cérémonies relativement à l'usage des coupes, des bassins et des nappes. Il divisa l'année en treize mois lunaires de vingt jours chacun. Mais il allia à ces bienfaits le culte des fétiches ou *nagualt* (l'animal-dieu), qu'il avait reçu des *Tséquils*. Il importa en Amérique le tapir, édifia plusieurs villes et soumit à ses lois les premiers habitants du plateau d'Anahuac, les Chichimèques ou Quinamès, adorateurs de *Tezcatlipola*, l'ennemi de *Quetzal-Cohuatl*.

« Wotan dit encore que par la puissance de son souffle il édifia sur une montagne, sise sur les bords de la rivière des vieillards, un temple sombre et souterrain, dans lequel il déposa son écrit ou mémoire testamentaire en hiéroglyphes sur des tables de pierre ; plus *dix-neuf* statuettes de jade, représentant les *dix-neuf* chefs subalternes de ses Etats ; plus des vases précieux et de grands trésors. Il préposa à la garde de ce temple souterrain une grande prêtresse et des custodes ou *Tlapians*.

« Wotan divisa ses Etats américains en quatre royaumes, savoir : 1° celui de *Nach-chan* (maison des serpents), dans lequel on pense qu'était la fameuse cité de Palenqué, dont les ruines ne le cèdent guère en beauté à celles de Thèbes et de Palmyre, et qui fut la capitale du royaume appelé subséquemment *Xibalba*, c'est-à-dire portion des Xibes ou Chives (des Nahoas) ; 2° le royaume de Yucatan ; 3° celui de Guatémala ; et 4° enfin celui de *Tulha* ou *Tulan*, dans lequel se trouvait Ciudad-Real de Chiapas, portion des *Tséquils*.

« Après toutes ces grandes actions, Wotan s'en retourna aux lieux d'où il était venu et on ne le revit jamais plus. »

Ainsi finit la légende guatémalienne. Nous devons, avant d'essayer de l'expliquer, la compléter en y ajoutant le compendium des données que nous fournissent les auteurs qui ont écrit sur ce sujet.

Les chroniqueurs donnent à Wotan *dix-sept* successeurs, tous de la race des chefs de la nation wotanide.

« D'après l'abbé Brasseur de Bourbourg, les Chichimèques, que Wotan trouva sur les plateaux d'Anahuac, arrivèrent en Amérique, vers l'an 49 de notre ère, d'*Aztlan* ou *Asè-Land*, comme l'écrit le baron de Bretonne, c'est-à-dire de la terre des *Ases*, l'Asie. On les identifie avec les Toltèques occidentaux commandés par Itzamna, qui fut lui-même un des monarques du Yucatan.

« Les Wotanides, après avoir vécu en bonne intelligence avec les *Téquils* ou Nahoas, finirent par être en proie aux guerres civiles et aux dissensions, et furent enfin chassés de leur nouvelle patrie par ces barbares qu'ils avaient accueillis et adoptés avec plus de générosité que de prudence. La chute de l'empire de Wotan, si tant est que cet empire ait jamais existé en Amérique, eut lieu, pense-t-on, vers le troisième siècle de notre ère. Les Wotanides, chassés par les Nahoas, se dispersèrent dans le Yucatan et le Guatémala. Quant à leurs ennemis, ils continuaient à affluer dans le pays, par le côté nord-est du continent. Quelques Wotanides se mêlèrent aux Nahoas et allèrent envahir, au onzième siècle, le pays des *Aztèques* au Mexique, dans lequel ils fondèrent une autre Tulan, en souvenir de *Tulan* de Chiapas ou *Tulapan*, leur ancien patrimoine dans le Guatémala. C'est du nom de ces deux villes que les Nahoas prirent le nom de *Toltèques*, qui signifie homme de Tulan. Ce sont là les Toltèques orientaux ou à tête droite. Ceux qui vinrent au Mexique et au Guatémala par les côtes de la Californnie furent des têtes plates, et on les nomme Toltèques occidentaux.

« On attribua à Wotan le culte religieux du mont Escurruchan, au sommet duquel on conservait un feu sacré dans une enceinte palissadée.

« Chez les Tarasques, peuple du Michoacan (Mexique), le même héros est connu et vénéré comme une divinité bienfaisante sous les noms d'*Odon* et d'*Inodon*.

« Les Othomies, autre peuplade mexicaine, le reconnaissent pour leur législateur, leur père et leur dieu, sous le nom d'*Oton*.

«Wotan, héros, législateur et divinité des Tzendales, et *Quetzal-Cohuatl*, législateur, héros et divinité des Toltèques, peuvent bien être identifiés l'un à l'autre. En effet,

Wotan est appelé le roi des serpents, et le nom de Quetzal-Cohuatl signifie serpent vert.

« Alex. de Humboldt identifie, sans doute avec raison, le dieu américain Wotan avec la divinité scandinave *Wodan* ou *Odin*, le dieu hindou *Boudha*, le thibétain *Pouta-la*, le cingalais *Podda*, le tamoul *Poudan*, le grec *Boudea* et l'égyptien *Toth*. Toutes ces divinités, en effet, présidaient au troisième jour de la semaine ainsi qu'à la planète Mercure, de même que le dieu tzendale préside dans le calendrier au troisième mois de l'année. C'est pourquoi M. de Charencey assimile Wotan ou Votan aux dieux congénères de Toth, Hermès ou Mercure. L'un et l'autre de ces écrivains s'accordent pour considérer le mythe de Wotan comme étranger à l'Amérique et d'origine bouddhique.

« Malgré le caractère de douceur et de bienveillance que les peuplades de la Nouvelle-Espagne reconnaissent à Wotan, certaines populations de l'Amérique centrale lui prêtent *un caractère funèbre*. Ainsi, d'après Brasseur de Bourbourg, les Guatémaliens l'assimilent à *Mam*, dieu de la mort. D'autres peuples même lui prêtent un *caractère malin;* ainsi les Maya-Qquiches en font le Mauvais-Esprit, génie cruel et malfaisant. La raison semble en être, dit l'auteur déjà cité, la haine qu'ils ressentaient pour leurs tyrans et leurs conquérants, les Nahoas du Yucatan, adorateurs de Wotan.

« Dans les belles ruines laissées au Yucatan par les Wotanides, et spécialement sur les bas-reliefs de Palenqué, on voit représentés des pontifes revêtus de robes longues et traînantes, tenant en main des encensoirs et portant sur la tête des tiares; on y voit la croix, appelée en mexicain *Quiahuitztéotl* (le signe qui répartit la pluie), c'est-à-dire la fécondité et la bénédiction dans ces régions équatoriales. Or la tradition dit que ce fut le serpent vert

(Quetzal-Cohualt) qui le premier planta la croix au Mexique. Cette divinité disparut comme Wotan après qu'elle eut prêché sa doctrine et laissé des lois et une civilisation au peuple des Chives ou Nahoas.

« Enfin les auteurs déjà cités reconnaissent et admettent qu'il faut savoir distinguer, dans la légende qui nous occupe, le fait de l'immigration et du séjour des Wotanides au Guatémala, d'avec le mythe de Wotan lui-même. Au premier événement il faut attribuer la construction des villes, la fondation des quatre grands royaumes, etc.; mais le mythe, le culte et la tradition de Wotan et de ses grandes actions ont nécessairement dû être importés en Amérique par les sectateurs de Wotan qui prirent ensuite son nom même. »

Voilà ce que donne en substance le *Mythe de Wotan* et les conclusions auxquelles s'arrête cette brochure.

J'ajouterai à ce qui précède que les noms de localités ou de pays européens et asiatiques qui se trouvent dans cette tradition, me paraissent mériter peu de confiance et avoir été ajoutés par les narrateurs espagnols, sans doute pour la plus grande clarté du mémoire wotanide qu'ils traduisirent. Il n'est point facile de croire que les noms de Babel, de Jérusalem, de Rome, de la Chaldée, de l'Europe, etc., se soient rencontrés intégralement dans cet écrit, d'ailleurs composé d'hiéroglyphes. On ne pourrait, en tout cas, en constater actuellement l'authenticité, puisque toutes les pièces que l'évêque Nunez de la Véga possédait seul de cette remarquable légende, furent publiquement brûlées par ce prélat, dans le but de retirer le peuple d'Oxaca du culte idolâtrique de Wotan.

De même, l'imposition à plusieurs localités de la Nouvelle-Espagne de noms fournis par la légende de Wotan ne peut être tenue pour une preuve que les événements narrés par celle-ci se sont passés en Amérique ; car

alors il en faudrait dire autant de toutes les traditions des Peaux-Rouges. Toutes, en effet, s'accordent à placer dans leur propre contrée les faits que la Bible rapporte avoir eu lieu dans l'Asie, ainsi que nous avons eu déjà plus d'une fois l'occasion de le faire remarquer.

Ces préliminaires posés, nous en venons aux similitudes que nous offre la légende de Wotan avec l'histoire de Moïse et du peuple hébreu.

IDENTIFICATIONS.

Le traducteur espagnol de la légende tzendale ne nous donne pas la signification du nom de Wotan ou Votan. Il dit seulement que ce héros s'intitulait le Seigneur du *Tun*, ou tambour sacré, mais sans nous apprendre pour quelle raison, ni si c'est là la traduction du nom *Wotan*. Nous prions le lecteur d'observer ici que les Kanaks ou Peaux-Rouges de l'archipel tongien, ainsi que d'autres Polynésiens, font usage d'un tambour identique au tambour sacré des Yucatèques et des Mexicains, lequel était formé d'un bois creux. Ils possèdent encore de nos jours le *lalli*, sorte de tambour ou de cloche, formé d'un tronc d'arbre creux que l'on fait résonner en en frappant les lèvres d'un maillet, après l'avoir au préalable isolé du sol, en le posant sur un rouleau de cordes. Ces mêmes Kanaks ont, eux aussi, la croyance en un dieu législateur descendu jadis du ciel sous le nom de *Rono* et qui a disparu après un séjour plus ou moins long sur terre. Ils attendent encore son retour de l'occident.

Quoi qu'il en soit, la première de nos identifications de Wotan avec Moïse repose sur ce fait, que le héros tzendale porte le même nom que le Moïse des Dènè-dindjié. Entre autres épithètes caractéristiques, celui-ci, avons-

nous dit, a reçu celles de taupe, de musaraigne (*Klagdatha* en dindjié, *Klo-datsolé* en peau-de-lièvre, *dan*, *tan*, *don* et *ton* en chippewayan et dans d'autres dialectes). Si nous faisons précéder ces monosyllabes, qui signifient *taupe*, *musaraigne*, *rat rouge des sables*, des particules-articles O, WO, KO, KON ou XO, qui sont du plus fréquent usage chez les Dènè-dindjié, les Algonquins et même chez les Polynésiens, nous obtenons en toutes lettres le nom du héros tzendale et mexicain, avec ses variantes *Odon*, *Oton*, *Odan*, *Wotan*, *Kondon*, sans que ces noms perdent rien de leur signification dènè-dindjié ci-dessus mentionnée.

Voici quelques exemples pris au hasard qui prouveront au lecteur que les particules-articles O, KO, WO, XO, etc., sont d'un fréquent usage en Amérique et en Océanie sans qu'elles altèrent en rien le sens des mots auxquels on les lie. On les emploie surtout dans les noms propres, dans les abstractions. Exemples : *Ozué*, le désert; *Oba*, l'aube; *Wothi*, la tête; *Woclara*, la barbe; *Kokron*, le feu; *Kunla*, la main, etc. En algonquin on dit *O chippway*, le Sauteux; *O mashkego*, le Swampie. En kanak on dit *O Taïti* pour dire l'île de Taïti, la belle île.

Les changements de l'article O en KO, WO ou XO existaient également parmi les différents dialectes des langues orientales. Ainsi nous voyons le nom hébreu d'*Omri*, roi d'Israël, écrit par les Assyriens *Komriya;* et celui d'*Hazaël*, roi de Syrie, écrit *Khazaël* (1). Nous sommes donc porté à admettre que c'est par un procédé analogue, très-fréquent entre les dialectes américains, qu'a eu lieu la mutation du nom de *dan* ou *tan* en celui de *Wotan* ou *Odon*, *Oton*.

Il nous semble que cette raison doit d'autant plus pa-

(1) *Découverte des ruines de Ninive*, par Botta et Layard.

raître péremptoire qu'à la synonymie dans les noms s'ajoute encore la même synonymie dans les idées : Wotan est appelé un serpent parce qu'il prétend être parvenu en Amérique par des issues souterraines, à travers les mers et les continents, en se glissant dans le sein de la terre à la façon des serpents, et qu'il s'en alla de la même manière. Or nous avons appris, par du Rocher, que les Egyptiens donnaient à Moïse le nom de *taupe* pour la même raison, c'est-à-dire à cause de son passage sous la mer Rouge, et très-probablement à cause de cette croyance des Talmudistes que les âmes des Israélites décédés sur la terre étrangère devront aller ressusciter en Judée, après s'y être rendues en traversant les continents et les mers par de secrètes issues, à la manière des taupes, des rats et des serpents. Les Dènè-dindjié appellent leur héros lunaire *taupe* et *rat rouge des sables, musaraigne*, pour la même raison.

Cette similitude d'idées, entre des nations si diverses et sur le même chef, ne saurait être fortuite et confirme notre opinion qu'elles émanent toutes primitivement du Talmud.

Wotan est le roi ou le chef de la nation des *Chans*, que l'on traduit par Serpents, et le troisième de sa race. — Moïse est le grand chef et le législateur de la nation israélite, sortie de la terre de *Cham* ou *Chanaan*, et qui habita pendant deux siècles la terre de *Cham* ou *Kam*, c'est-à-dire l'Égypte. Il fut le troisième de sa race, ayant été le petit-fils de Lévi, père de la tribu ou race des Lévites.

On nous dira maintenant, peut être, que Moïse ne fut jamais appelé un serpent, ni les Hébreux la nation des Serpents. Nous répondons que, pour ne posséder aucune preuve positive de cette opinion, il n'est pas moins probable et parfaitemement admissible que Moïse ait pu être assimilé au serpent par certains peuples idolâtres, voi-

sins des Hébreux, tels que l'étaient les Phéniciens, les Égyptiens, les Chaldéens, ou même par les Israélites de la captivité, qui furent si enclins à l'idolâtrie. Cette probabilité repose, à nos yeux, sur un grand nombre de preuves très-fortes : 1° Moïse fut élevé en Égypte, où le serpent était adoré et ses momies conservées. 2° Les Pharaons, par lesquels il fut adopté et au trône desquels il aurait pu prétendre, si la fraude de Thermutis sa mère n'avait été découverte, les Pharaons, dis-je, portaient sur leur tiare royale l'effigie du serpent, dont la tête était surmontée du disque solaire. Qui sait même si ces princes ne prétendaient pas à une origine ophidienne, et s'il ne faut pas aller chercher dans la patrie des Pharaons le prototype de cette prétention bizarre des rois de Siam et des empereurs du Birman ? 3° Très-certainement, le culte des Égyptiens, que nous sommes encore loin de connaître parfaitement, alliait le culte des serpents à celui des astres, car les deux figures du serpent et du soleil sont toujours unies sur les peintures murales et dans les sujets des sculptures des monuments égyptiens. 4° En tout cas, pour ce qui concerne Moïse lui seul, les changements de sa verge en serpent, et 5° l'érection en croix du serpent d'airain, qui guérit les Hébreux des morsures des serpents de feu et fut une figure du Christ-Rédempteur, furent des événement trop notoires et trop merveilleux pour n'avoir pas mérité à Moïse, dans l'esprit des païens et même de certains Israélites grossiers, une certaine parenté avec la gent ophidienne. On ne saurait nier que l'érection du serpent d'airain en croix, dans le désert aride, n'ait été le point de départ de la tradition mexicaine de *Quetzal-Cohuatl*, le serpent vert, érigeant en Amérique la croix comme un signe de bénédiction, en ce sens qu'il répartit la pluie, don aussi rare au Mexique que dans les arides montagnes de la Judée. Aussi, la pluie

était-elle justement considérée comme un bienfait par les Israélites, et leur rituel contient-il des prières particulières pour la demander au ciel. Sa privation était considérée comme un châtiment d'en haut, ainsi qu'il arriva sous l'impie Achab. « Exauce-les (les Hébreux), est-il écrit au livre des Rois, chap. VIII, pardonne-leur les péchés de tous les serviteurs et envoie la *pluie* sur la terre. » — Pour les Dènè-dindjié la *neige* remplace la pluie ; la neige est pour eux un bienfait du ciel, parce qu'elle leur permet de tuer aisément rennes et élans, animaux au pied léger dont elle entrave la course. C'est à leur héros lunaire, à leur Moïse, *Sa-Wéta*, que les Dènè septentrionaux demandent la neige, et ils le font au nom de la croix. 6° Ce fut Moïse le premier qui initia le monde au mystère de la chute originelle par le serpent. 7° Ce fut Moïse qui fit construire les deux séraphins qui protégeaient l'oracle, et d'entre lesquels Dieu faisait entendre sa voix. Or, le mot *séraphin*, en hébreu, signifie *serpent volant et brillant*. 8° Le serpent d'airain ou serpent vert (car l'airain revêt ordinairement cette couleur), fondu par Moïse, fut conservé par les Juifs jusqu'au temps du roi Ézéchias, et ils lui rendaient un culte idolâtrique, dit la Bible. Est-il possible que Moïse fût étranger à ce culte et que ces Israélites superstitieux ne l'aient pas assimilé avec ce serpent ? Si donc on nous objectait que Wotan, homme-serpent, était adoré comme une divinité bienfaisante, et que Moïse ne le fut jamais, je rappellerais le fait que je viens de citer, et j'y ajouterais ce texte de l'Exode (chap. VII, v. 1), où il est écrit que Dieu dit à Moïse : « Je vous ai établi le *Dieu* de Pharaon, et Aaron sera votre prophète. » 9° C'est Moïse, descendant de Jacob, qui a divulgué la prophétie du vieux patriarche mourant et bénissant ses enfants réunis autour de lui. S'adressant à Dan : « Dan, dit-il, est un serpent dans le

chemin, il mord le pied du cheval afin que le cavalier tombe à la renverse. » Et les commentateurs de la Sainte Écriture disent qu'il s'agissait, dans cette annonce prophétique, de Samson ou Shamson, géant de la tribu de Dan et juge d'Israël, qui fut pour les Phéniciens un serpent dans le chemin, par toutes les embûches qu'il leur suscitait et où il les fit périr. Le nom de Shamson veut dire *soleil*. Nous aurions donc dans Shamson le Danite l'union des deux emblèmes du *serpent* et du *soleil*, que l'on trouve si souvent unis tant en Phénicie qu'en Assyrie et en Égypte. Et ce que nous trouvons de plus singulier dans cette rencontre, c'est que tous les peuples, à quelque continent, à quelque couleur qu'ils appartiennent, dont le nom semble dérivé de celui du patriarche Dan, ont possédé ou possèdent encore le mythe du *dieu-serpent astronomique*. En Europe nous avons eu les Danois et leur dieu *Wodan*, les *Dæne* galliques et les *Dèn* ou Bas-Bretons et leur Odin ; en Afrique, nous retrouvons actuellement les *Dahoméens* et leur dieu-serpent *Dan* ou *Tan* (1) ; en Amérique se révèlent à nous les *Donè*, les *Dènè* et les *Dindjié*, avec leur divinité mâle lunaire *Sa-Wéta, Dan* ou *Ton* ; enfin au Mexique et dans l'Amérique centrale, plusieurs peuples de race wotanide adorent le dieu-serpent *Votan, Odon* ou *Oton*. Voilà une multitude d'exemples d'un phénomène ethnologique qui est assez général pour mériter de la part des savants un examen approfondi. 10° Enfin, on peut ajouter aux raisons qui précèdent ce que nous avons dit dans le troisième chapitre, touchant l'assimilation du Moïse des Dènè-dindjié au serpent. Nous pouvons donc conclure avec avantage que non-seulement il ne répugne pas que Moïse ait été appelé serpent, mais qu'une grande probabilité milite en faveur de cette opinion.

(1) *Annales de la propagation de la foi*. Lettre de M. l'abbé Borghero, missionnaire au Dahomey.

Wotan était le chef de la nation des *Chans* ou *Chanes*, mots que Nuñez de la Véga traduit par *serpent.* — D'après l'abbé Huc, le fondateur de l'empire chinois est appelé *Chan* par les habitants du Céleste Empire, et ce *Chan* est le même que *Fo*, le *Boudha* des Chinois, lequel porte chez les Japonais le nom de *Chanca.* On sait que les souverains de la Perse se donnent le titre de *Cha* ou *Scha*, et que celui des monarques mogols et tartares, qui dominèrent dans toute l'Asie au moyen âge, est *Khan*, que l'on écrit aussi *Chan.* Le petit-fils de Genghis-Khan, Kublai-Chan ou Khan, ayant poussé ses armes conquérantes jusque dans l'empire du Milieu, monta sur le trône, et fut le premier empereur tartare de la Chine, sous le nom de *Chang-ti.* — Chez les Dènè-dindjié, le personnage qui représente Noé porte le nom de *Chane* ou *Tchane*, qui signifie *le Vieillard*, nom du dieu sidéral des Pieds-Noirs. — A Ceylan, le dieu des Tamouls, *Poutan,* est fils de *Tchandra*, chef de la dynastie lunaire. — En faut-il davantage pour prouver que dans ces différentes contrées et parmi tant de peuples divers, imbus des mêmes idées et ajoutant foi au même mythe, le personnage primitif appelé *Chan*, *Chane*, *Tchane, Tchandra*, *Chanca,* etc., n'est autre que le fils de Noé *Cham*, ou, ce qui est encore plus probable, son petit-fils, le troisième de sa race, *Chanaan*, par abréviation *Chan,* père des races touraniennes adoratrices du serpent ?

Si l'on nous objecte que cette déduction est opposée et contradictoire à notre thèse, qui milite en faveur des Hébreux, peuple de race araméenne ou sémitique, nous répondrons, conformément à tout ce qui a été dit plus haut, que, dans toutes les traditions et les coutumes de nos Peaux-Rouges, nous apercevons sans cesse l'élément araméen uni à l'élément touranien, et que, si plusieurs nations américaines sont des restes d'Israël captif en Chal-

dée, comme tout semble le prouver, ces restes sont mélangés avec des débris d'autres peuples asiatiques portant avec eux les superstitions et les mythes des païens. Ce dualisme, qui s'est révélé à nous dès le principe de nos études des races peaux-rouges, forme le fond de la thèse que nous développons; nous prions le lecteur de ne le point oublier.

Wotan fut appelé le *Cœur* du peuple, le cœur de la nation tzendale, tant à cause des bienfaits que celle-ci en reçut que de la grande douceur du héros guatémalien. — Nous avons vu que les Dènè-dindjié donnent également à leur dieu lunaire le nom de *Cœur*, et de *Bien-aimé*, et qu'ils le représentent comme le plus doux des hommes. — Cette qualité, qui fut aussi le partage de tous les *Boudha* asiatiques, fut possédée éminemment par Moïse, le bien-aimé de Dieu et des Hébreux, et dont la grande douceur est louée dans tant de passages des livres saints.

Wotan préside, dans le calendrier yucatèque, au troisième mois de l'année. — Ses congénères, *Toth*, dieu des Égyptiens, et *Boudha,* dieu des Hindous et des Thibétains, président au troisième jour de la semaine, ainsi que le Mercure des Romains et l'Hermès des Grecs. — C'est également au troisième mois, mars-avril, que les Dènè-dindjié célèbrent la fête lunaire de leur Moïse. — Et c'est au troisième mois que Moïse fit passer la mer Rouge aux Hébreux, après les avoir délivrés des mains des Égyptiens. En ce mois, ils célèbrent leur fête du *Phase* ou *Passage*.

Wotan laissa son histoire écrite en hiéroglyphes sur des tables de pierre. — Moïse nous a laissé le Pentateuque, qui fut comme son testament, comme il est l'histoire du monde et du peuple hébreu. Son successeur, Josué, en fit transcrire une partie, le Deutéronome, sur la

pierre (Josué, chap. VIII, v. 32). Moïse lui-même reçut de Dieu le Décalogue, écrit sur des tables de pierre.

Wotan raconte qu'il vit la tour de Babel, qu'il fut témoin de la confusion des langues et de la dispersion des peuples, et qu'il reçut ensuite la mission divine de conduire ses frères en Amérique, pour peupler ce continent alors désert. — Cette double déclaration de la légende guatémalienne nous semble si forte, qu'il est impossible de n'y pas reconnaître un souvenir vivace de la vocation de Moïse. — C'est par les révélations faites par Dieu même à Moïse que nous avons été initiés à l'histoire de la création, du déluge, de la confusion des langues à Babel, et de la mission divine que Moïse reçut longtemps après, de conduire le peuple hébreu dans la terre de Chanaan, vouée à la solitude de la mort par ordre de Dieu. — Les légendes des Dindjié, des Dènè, des Creeks ne nous disent pas autre chose que leurs pérégrinations sous ce même chef, et la manière merveilleuse dont il les délivra de leurs plus puissants ennemis. Seulement, il est évident que les Tzendales ont commis ici à la fois un anachronisme et un synchronisme, fait très-commun dans les légendes indiennes : d'un côté, ils ont fait leur Moïse contemporain de Noé, ou même ont confondu les deux patriarches en un seul ; de l'autre, ils ont opéré la même confusion entre l'Amérique et la terre promise. En effet, la légende, revenant de nouveau sur la mission divine de Wotan, dit que son but était de conduire les *sept* familles de Serpents, qu'il dirigeait vers le *Pied du ciel* où se trouvaient ses autres frères les Serpents. — Or, nous avons vu que le héros lunaire des Dènè et des Dindjié n'avait pas d'autre but que de conduire leurs frères au *Pied du ciel, qui avait jadis été leur patrie première ;* et tel était aussi le but des pérégrinations des Chaktas. Par ce *Pied du ciel* nous avons montré et prouvé qu'il s'agissait

de la *Terre* promise, où Moïse conduisit les Hébreux ; de cette terre où Jacob, dès la première nuit qu'il y passa, vit une échelle qui, en s'appuyant sur le sol, atteignait jusqu'au ciel, et sur laquelle les anges montaient et descendaient, comme si elle eût été le pied du ciel et son support ; de cette terre qu'il nomme *Beth-El*, c'est-à-dire maison de Dieu, et de laquelle il prononça qu'elle était véritablement la *Porte du ciel* (Genèse, chap. XXVIII, v. 17). Par ce seul fait que les Dènè-dindjié placent leur *Pied du ciel* bien loin dans l'ouest-sud-ouest, et sur un autre continent, il devient évident, pour tout lecteur de bonne foi, que le *Pied du ciel*, cherché par Wotan et ses frères, n'a pu être l'Amérique, mais bien un certain pays de l'ancien monde. Par conséquent, nous pouvons, par une juste déduction, conclure que toutes les pérégrinations, les allées et les venues qui accompagnèrent et suivirent ce voyage, ne sont que le récit des marches et contre-marches des Israélites dans le désert, et non point des voyages effectués sur le continent américain.—Mais, nous le répétons, l'arrivée des adorateurs de Wotan en Amérique se trouve englobée et confondue avec ces pérégrinations, ainsi que nous l'avons déjà constaté pour les Dènè-dindjié et les Creeks.

Cependant, en un autre sens, le *Pied du ciel* pourrait encore s'entendre de l'Amérique elle-même ; et la tradition guatémalienne pourrait dire en effet que ce fut leur héros qui les y conduisit ou plutôt qui les y poussa, puisque ce fut en effet Moïse, le premier d'entre les prophètes, qui prédit aux Israélites qu'ils seraient dispersés jusqu'aux *gonds du ciel* : « Si ad cardines cœli fueris dissipatus, inde te retrahet Dominus Deus tuus.» (Deutér., cap. XXX, v. 4.) Tous les commentateurs entendent par les gonds du ciel les pôles terrestres ou bien quelque plage située à l'extrémité du monde, comme l'était l'A-

mérique pour le monde ancien. Comme les Peaux-Rouges croient que la terre est disculaire et qu'elle est bornée tout autour par la retombée de la voûte des cieux, le Pied du ciel est justement pour eux l'horizon le plus éloigné à l'extrémité des mers, le continent le plus reculé.

C'est parce que Wotan, ainsi que Moïse, nous fait assister, par son testament écrit, au cataclysme du déluge et à la dispersion des peuples, qu'il dit avoir été témoin de ces grands événements. Moïse, qui les avait reçus et vus par révélation, aurait pu dire également qu'il en avait été témoin, de la même manière que les prophètes étaient témoins des événements futurs que Dieu leur montrait. Il détourna devant Moïse le voile du passé, comme il tira également pour lui celui de l'avenir. Dans l'un et l'autre cas, le prophète était témoin oculaire.

Wotan dit qu'il est le petit-fils d'Ymos, c'est-à-dire le poisson cornu, l'espadon, ce vieillard sensé qui échappa au déluge ; il dit aussi qu'il est le troisième de sa race. Dans ce passage, il s'agirait de *Chan* ou *Chanaan*, petit-fils de Noé, le même que le *Quetzal-Cohuatl* des Toltèques, avec lequel Wotan fut souvent confondu, comme nous l'avons déjà remarqué. L'occupation de la terre de Chanaan par les Israélites, sous la conduite de Moïse, a pu porter ses descendants abâtardis à croire qu'ils étaient des fils de Chanaan. Par le fait, les Israélites, rejetés par Dieu et envoyés en captivité, ont dû, d'après la Bible, oublier jusqu'à leur nom et jusqu'à leur origine. Toutefois, dans ce nom d'*Ymos* nous retrouvons, sauf une petite inversion qui s'explique aisément, le nom de *Mosis*, c'est-à-dire de Moïse lui-même. Ce nom signifiant *sauvé des eaux* (de l'égyptien *moy*, eau, et *is* ou *ises*, conservé, sauvé) ; et Moïse ayant ensuite passé à travers les eaux de la mer Rouge, quoi d'étonnant qu'il ait été identifié

par la tradition à Noé lui-même, le premier sauveur du genre humain? Pris dans ce sens, le héros-serpent Wotan offre une grande parenté avec le dieu-serpent Python de la mythologie grecque, ce serpent qui, seul, survécut aux eaux du déluge ou plutôt qui naquit du limon de la terre après ce grand cataclysme, et que détruisit Apollon Pythien ou le Soleil. Il est assez curieux de trouver dans l'idiome dènè-dindjié un mot racine qui se rapproche de l'égyptien *moy;* c'est le même mot *eau* en peau-de-lièvre : *mié;* de même que le mot fleuve, *nilin,* rappelle le nom du *Nil,* fleuve d'Egypte, et que les mots *ran* et *roë*, qui signifient aussi un cours d'eau, se rapprochent du même terme en grec : ῥέω.

Ce qu'ajoute la tradition tzendale, que Wotan et ses frères parvinrent en Amérique par une voie souterraine et cachée, à la manière des serpents, prouve évidemment, sous forme d'apologue, ce que les Dènè-dindjié avouent sans détour, qu'ils n'atteignirent ce continent qu'en fuyant honteusement et en se cachant, de nuit, de leurs ennemis, à la manière des reptiles et des rongeurs. Toutefois, comme nul des Israélites conduits par Moïse, ni Moïse lui-même, ne parvinrent dans la terre promise, à l'exception des seuls Caleb et Josué, en vertu de cette persuasion où sont les Juifs qu'ils ne peuvent ressusciter que dans cette terre sainte, en y parvenant par des voies souterraines, en perforant la terre à la manière des serpents et des rongeurs, la légende tzendale a pu dire avec vérité que Wotan et ses Serpents, c'est-à-dire Moïse et les Israélites morts dans le désert, arrivèrent dans le *Valum Wotan*, c'est-à-dire la terre promise, par une voie souterraine. (Voir, pour cette superstition, la *Synagoga Judaïca.*)

Wotan dit qu'avant d'arriver en Amérique (1), il passa

(1) Bien que nous nommions si souvent l'Amérique, rien ne prouve, dans la tradition tzendale, qu'il s'agit de ce continent, car le *Valum*

par les *sept* demeures ou cavernes des *treize* serpents, et qu'il y laissa des signes de son passage. Par ce qui précède, il est évident que la légende guatémalienne est l'histoire ou tableau synoptique de tout un peuple, puisqu'elle commence avec le déluge et Babel, pour ne se terminer qu'à Jérusalem et à Rome. Le personnage de Wotan devient donc ici le peuple adorateur de ce demi-dieu. Eh bien, le peuple hébreu, avant d'être dispersé dans la terre de captivité, habita les *sept* Etats ou royaumes des *sept* nations chananéennes vouées par Dieu à l'extermination à cause de leurs crimes (Deutéronome, chap. VIII, v. 1; Josué, chap. II, v. 1, chap. XXIV, v. 2, etc.). Le peuple hébreu se composait de onze tribus et des deux demi-tribus d'Ephraïm et de Manassès, qui reçurent, au partage de la Palestine, une part égale à celle qui échut aux autres tribus; en tout *treize* tribus, dont une, celle de *Dan*, la plus voisine de l'Egypte, la plus méridionale de la Judée et partant la plus facile à se répandre à l'étranger, avait pour emblème le *serpent : « Dan coluber in viâ. »* Ce fut de la tribu des *Danites* que Moïse prophétisa qu'*elle s'étendra bien loin depuis Basan* (Deutéronome, chap. XXXIII, v. 22). « Or Basan, dit Menochius, est un lac étroit et fort allongé, nommé aussi la *Fiole* (*Phiala*), duquel les eaux coulent dans la fontaine de Dan *par des canaux secrets et souterrains.* » Ne sommes-nous pas autorisés à voir dans ce fait purement topographique l'origine de la croyance emblématique à l'émigration des Danites, c'est-à-dire des Serpents, par *une voie secrète et souterraine*, alors que Moïse lui-même se sert de cette conformation des lieux habités par la tribu de Dan pour en tirer la prophétie de la propension des Danites à émi-

Wotan dont il est question ne signifie pas autre chose que *Terre de Wotan ;* ce sont les chroniqueurs espagnols qui ont entendu l'Amérique par ce nom, mais rien ne le prouve.

grer et à se répandre parmi les nations? « *Fluet largiter de Basan.* »

D'un autre côté, les *sept* nations chananéennes détruites par les Israélites ont bien pu être assimilées au serpent, tant à cause de leur méchanceté que parce qu'elles adoraient l'infâme idole de *Beel-Phegor* ou Priape (le Soleil générateur), dont le *serpent phallique* était l'emblème, comme il était celui de *Cham,* dont il portait également le nom (*les Dieux de l'Égypte*). Or, Bell était représenté par le disque solaire flanqué de deux serpents issants et ailés.

Quant à ce qui est des *cavernes* des serpents que relate la légende de Wotan, on doit savoir que la Judée, pays très-montagneux, est plein de grottes et de cavernes naturelles ou creusées dans le roc, dans lesquelles se retiraient jadis les peuples chananéens lorsqu'ils fuyaient Josué et les Israélites (Josué, chap. x, v. 16). Ces mêmes cavernes furent, pour les Juifs eux-mêmes, des retraites sûres dans un grand nombre de cas. C'est ainsi qu'après la mort de Débora, les Israélites, opprimés par les Madianites, adorateurs du serpent phallus, « furent obligés de se retirer dans les antres, dans les cavernes des montagnes pendant *sept* ans. » (Juges, chap. vi, v. 1 et 2.) Le même fait leur arriva sous Saül (Rois, chap. xiii, § 1, v. 6). David, et Saül lui-même, cherchèrent également un refuge dans les cavernes de la Judée. Enfin, les Juifs enterraient leurs morts dans ces mêmes cavernes naturelles. Et le Cantique des Cantiques, parlant de la synagogue d'une manière métaphorique, dit qu'elle se retire dans les cavernes des rochers et dans les trous de la pierre.

On sait qu'il existe encore de nos jours, au pied des montagnes Rocheuses et tout au nord des Etats-Unis, une nation de Peaux-Rouges appartenant à la grande famille

iroquoise-siouse, qui se décore du nom de *Serpents*. Les savants devraient s'assurer s'il n'existe pas quelque lien de parenté entre cette peuplade, la nation de *Serpents* qui habitent les monts Himalaya, et les anciens sectateurs de Wotan, les Guatémaliens. Cette question pourrait être d'autant plus curieuse à éclaircir que la nation des Pieds-Noirs, sœur de celle des Serpents et des Sioux, reconnaît, comme nous l'avons vu, pour héros, législateur et dieu, *Natus* (le Soleil), dont le nom en dènè signifie serpent (*Natushi*). *Natus* est également appelé *Napi*, le vieillard, et ce mot, en dènè, signifie le *Nageur*, comme le nom du Noé mexicain *Tespi*. Nous aurions donc encore ici une espèce d'identité établie entre le *Wodan-Ymos* des Tzendales et le *Natus-Napi* des Pieds-Noirs. Le nom de Pieds-Noirs lui-même, *Sixicaqué*, est purement mexicain.

Wotan dit qu'il amena dans sa nouvelle patrie *sept* familles de *Chans* ou Serpents. Moïse conduisit vers la terre promise les descendants des *soixante et dix* personnes qui quittèrent avec Jacob la terre de *Chanaan*. L'unité substituée aux dizaines et même aux centaines, c'est ce qui se rencontre fréquemment dans les légendes américaines et asiatiques. Ici 7 est placé pour 70, comme ailleurs 2 pour 200 et 4 pour 40.

Wotan effectua quatre voyages successifs, aller et retour, de la terre de Wotan (*Lum Wotan*) à celle de Chivim (*Lum Chivim*). On en est réduit encore aux conjectures touchant ces deux contrées. Nous ne saurions partager l'opinion de ceux qui veulent, sans aucune raison plausible, qu'elles se trouvent toutes deux sur le continent américain. Les explications qui précèdent et le but que nous poursuivons donnent la raison et la preuve de notre divergence. Quelques auteurs ont vu dans ce *Chivim* le pays des *Chives* ou *Xibes* (1), les *Tultul-Xinhs* ou *Nahoas*,

(1) *Xib* signifie *homme*, en langue tzendale.

appelés depuis Toltèques orientaux ; mais ceci reste à prouver. Notons ici que le mot *chivim* a une physionomie tout orientale. On peut le comparer aux noms des fils de Mesraïm, père des Egyptiens : Ludim, Anamim, Laabim, Nephtuïm ; ainsi qu'aux noms chaldéens cités par Daniel : Chartumim, Asaphim, Mécasphim et Chardim. Ce dernier mot est le nom propre du peuple chaldéen, qui tire son origine de Chased. Enfin le mot *chivim* offre également de l'analogie, mais non plus quant à la finale, avec le nom de la Chaldée en hébreu : *Chir* ou *Kir*, parce que les Assyriens sont fils de *Chus* ou *Cush*, comme nous l'avons dit déjà.

Admettons ici, jusqu'à preuve contraire, que *Lum Chivim* soit la *terre de Chir* ou l'Assyrie, la Chaldée ; ce qui ne contredit nullement la légende wotanide, puisqu'elle dit que son héros visita la Chaldée et y fit même plusieurs voyages ; nous verrons tout d'abord que Nimroud ou Bel (c'est-à-dire le maître), père des Babyloniens, et des Ninivites ou Assyriens par son fils Ninus, nommé aussi Assur, fut le premier des tyrans et des idolâtres fétichistes, ainsi que la tradition guatémalienne le dit des *Xibes* ou *Nahoas*. Ce fut Nimroud que les Chaldéens adoraient sous la figure et le nom de Baal. La version grecque du Pentateuque appelle Nimroud le chirim βίαιος, le violent. Peut-être aurions-nous dans cette épithète l'origine du nom des *Xibes* ou Chives. Quoi qu'il en soit, la légende nous disant positivement que Wotan et les sept familles de Chans passèrent par la Chaldée, avant de parvenir en Amérique, nous sommes plus qu'autorisés à voir la terre de *Chir*, c'est-à-dire la Chaldée ou Assyrie, pays des *Chirim*, dans le pays des *Chivim* de la légende tzendale ; de même que le *Lum Wotan* demeure pour nous la terre de Chanaan ou des *Chans*.

Maintenant, que nous apprend l'histoire des Hébreux

touchant leurs émigrations successives ? Partie de la Chaldée (*Chir*) au nombre de *sept* personnes, la famille d'Abram Hébert vient habiter la terre de Chanaan, qu'elle quitte bientôt pour l'Egypte. Revenus en Chanaan, les Hébreux en sortent sous Jacob au nombre de soixante-dix personnes, pour y rentrer de nouveau deux cents ans après, sous Moïse et Josué. Voici donc deux pérégrinations bien constatées. Les deux autres sont tout naturellement les deux captivités, sous Salmanazar et sous Nabuchodonosor, en Chaldée. Et voilà les quatre voyages de *Lum Wotan* à *Lum Chivim* expliqués. Ce fut surtout en Chaldée que les Israélites, déjà prévaricateurs et rejetés de Dieu, s'abandonnèrent au plus grossier fétichisme, ainsi que le déplorèrent les prophètes et surtout Ezéchiel, et qu'une grande partie d'entre eux mérita, par ses crimes, d'être poussée par Dieu « dans un désert éloigné de tous les peuples, au-delà des mers, et sans habitants », ainsi que les en avait menacés Moïse.

Ici s'élève une objection que nous tâcherons de résoudre : Le personnage de *Wotan* ou Votan, offrant de si grands rapports avec *Boudha*, comme l'ont constaté plusieurs savants qui n'hésitent pas à les assimiler, ainsi que nous l'avons déjà dit, le *Lum-Wotan* ne serait-il pas le Thibet, patrie du lamanisme ou bouddhisme le plus raffiné, le Thibet, dont le nom véritable est *Té Boutan*, *Té Bodhan* ou *Té Boudan*, c'est-à-dire pays de Boudha ? Les linguistes, n'ignorant pas l'étroite connexion qui existe entre les consonnes P, B, M, F, V et W, ne seront nullement étonnés de voir le nom de Boudha ou Bodhan devenu celui de *Wotan* ou Wodan. En dènè-dindjié, par exemple, le mot *traîneau*, *Vœl*[c], s'exprime aussi bien par *besh*-tchéné que par *mèh*-tchéné et *wèh*-tchènè ; le nom du *renne* se dit, dans différents dialectes, *béolzi, péolzi, mèdzi, wèdzi* et *vœdzey* ; le pronom personnel *lui, elle*, se

traduit également par *bé*, *pé*, *wé*, *mé* et *vœ*. Les exemples de ces mutations de consonnes affines entre elles abondent. Pourquoi n'en serait-il pas de même dans d'autres langues ? Il y a plus, c'est que le fait existe pour le nom de Moïse et celui de Boudha, ainsi que nous l'avons dit dans le troisième chapitre.

Nous répondons donc à l'objection présente en disant que, quand bien même il serait prouvé que *Wotan* et *Boudha* ou *Poudan* sont le même personnage, et que le *Lum Wotan* ou pays de Wotan n'est autre que le *Té Boudan* ou pays de Boudha, il n'y aurait rien en cela qui détruirait notre thèse, ainsi que nous l'avons dit dans les chapitres précédents, persuadé que nous sommes que *Boudha*, sous tous ses noms et sous toutes ses formes, n'est qu'une modification (la modification asiatique) du grand mythe universellement répandu, dont *Môsché* ou *Mousa*, législateur des Hébreux et sauveur de son peuple, l'illuminateur du genre humain par la révélation divine, fut le point de départ et le prototype. *Odin* ou *Wotan*, en Europe ; *Boudha* ou *Poudan*, en Asie ; *Vodon* ou *Dan*, en Afrique, et *Wotan* ou *Dan*, en Amérique : voilà les quatre formes du mythe mosaïque dans les quatre parties du monde. Mythes ils sont, mais réelle et véritable fut leur origine première. Que les savants de bonne foi veuillent étudier à fond la question, ils en viendront, avec nous, à cette conclusion.

Wotan raconte que de la Chaldée, lors de son *dernier* voyage, il visita Rome, Jérusalem et l'Europe. Quelque singulier qu'il soit de trouver ces noms dans une légende américaine, et quoique nous les considérions ici comme une addition étrangère, nous dirons, pour compléter notre parallèle et en montrer la clarté, que c'est, par le fait, de la dernière captivité en Chaldée que date la dispersion d'*Israël*,—je ne dis pas de *Juda*—par le monde entier.

Serait-il improbable que ce furent les Israélites qui eussent porté la connaissance et le culte idolâtrique de Moïse-Wodan, Boudha-Dan et Wotan dans les quatre parties du monde ? La nation juive, bien qu'elle ne se composât que des seules tribus de Juda et de Benjamin, compte cependant encore bien plus de 50 millions de citoyens, répandus dans le monde entier. Voudrait-on que la nation des Israélites, qui comprenait les dix autres tribus, eût été anéantie à tout jamais? Cependant nous ignorons dans quelle nation sont répandus ses membres. Il est donc *très-probable* qu'il en existe également un *fort grand nombre* dispersés et cachés parmi les peuples du globe, ignorés de tous et s'ignorant eux-mêmes.

Au retour d'un de ses voyages, Wotan trouva, à son arrivée dans sa patrie, *sept* autres familles étrangères qui s'y étaient installées. Il hésita longtemps pour savoir s'il les chasserait; mais, enfin, il se laissa persuader par elles qu'elles étaient de même race que lui, et, les ayant reconnues pour alliées, il donna à ces nouveaux venus, nommés *Tséquils*, des filles tzendales en mariage.

C'est ainsi que, dans la légende des Creeks, les Cussitaw, après avoir fait la rencontre des Pachucolas et avoir délibéré pour savoir s'ils les détruiraient ou non, se laissent persuader par eux et contractent avec eux alliance.

C'est ainsi également que les *Dènè* et les *Dindjié* prétendent qu'ils vécurent au milieu de leurs ennemis les Têtes-Rasées et les Pieds-de-chien, auxquels ils donnèrent leurs filles, et desquels est sortie la tribu des Flancs-de-chien ou Fils-de-chien.

Evidemment, toutes ces traditions sont calquées sur l'histoire des Hébreux, qui, à leur retour dans la terre de promission, après deux cents ans d'exil en Égypte, trouvèrent le pays peuplé par *sept* nations chananéennes

que Dieu leur ordonna d'exterminer; mais, leur zèle ayant faibli, ils s'en laissèrent toucher de compassion, leur permirent de vivre au milieu d'eux, et s'allièrent même à eux, ce qui fut la cause de tous leurs malheurs.

De même, en effet, que le peuple *wotanide* reçut des *Tséquils* ou *Nahoas*, ses nouveaux alliés, le fétichisme ou culte idolâtrique du nagualt, le culte du serpent, de même les Israélites adoptèrent les abominables idoles des Chananéens, particulièrement Baal et Astaroth, ainsi que Beel-Phegor.

Le Danite Shamson fut une des plus illustres victimes de ces alliances prohibées par Dieu, de même que les Wotanides furent les victimes de la perfidie des *Tséquils*.

Les Dènè-Dindjié reconnaissent également que la puissance de leur héros *Etsiégé* ou *Sa-Wéta* ne ressemblait en rien à celle que s'attribuaient leurs sorciers actuels ou shamans, partisans du fétichisme.

La légende wotanide nomme *Tséquils*, c'est-à-dire hommes à jupon, la nation des *Nahoas* ou *Nahuatlæques*, appelés ailleurs *Tultul-Xinhs*, *Xibes* et *Toltèques* orientaux, et le mot *tséqui* signifie *femmes* dans l'idiome *dènè-dindjié*, lequel a été reconnu appartenir à la même famille de langues que le toltèque. Or, il est remarquable que les *Dènè*, les *Dindjié* et même les Esquimaux s'accordent à donner le nom de *Femmes* à la nation ennemie dans laquelle ils vécurent et qui les persécuta jadis. Les Innoït les nomment Femmelettes, les Dindjié *Dhœnan* ou Femmes publiques, mot que les Peaux-de-lièvre traduisent par *Léméné*, ainsi que par *Eyrinnè*, les femmes mariées. Les Chippewayans, enfin, les reconnaissent aussi sous cette dernière épithète, qui, chez eux, signifie les *fous*. Si à ces données positives nous ajoutons le témoignage des bouddhistes chinois, colonisateurs du Fou-Sang ou Mexique, au cinquième siècle de notre ère, nous voyons qu'ils

trouvèrent à 1 000 lis à l'orient de cette contrée le *pays des Femmes*, ainsi que nous l'avons dit ailleurs. Esquimaux, Dindjié, Dènè, Algonquins, Pieds-Noirs et Maya-Qquichoas s'accordent donc à placer à l'ouest du continent américain leurs anciens ennemis, la *nation des Femmes*.

Pour la race maya-qquiche, à laquelle appartiennent les Tzendales chiapanèques, cette nation ennemie n'est autre que celle des *Nahoas* ou Toltèques orientaux. Pour les *Dènè-Dindjïé*, c'est le peuple *kollouche*, lequel se divise en deux corps de nation, les *Haïdas* ou Kollouches à tête droite, et les *Tonguras* ou Kollouches à tête plate, division également propre aux Toltèques. Les Dènè, les Dindjié, les Sarcis, les Nabajoes, les Toltèques et les Kollouches parlent sinon des dialectes congénères, du moins des idiomes frères et caractérisés par le même génie. — Les mœurs dépravées et réprouvées par la nature qui caractérisent les peuplades kollouches confirment le témoignage que portent de ce *peuple de Femmes* et de *fous* les traditions des Dènè-Dindjié, lesquelles les représentent comme allant entièrement nus et étant adonnés au plus affreux libertinage. Bancroft, dans son compendium intitulé : *The Savage Tribes of the Pacific coast*, rapporte plusieurs citations de voyageurs desquelles il appert que, dans ces peuplades, on trouve des jeunes gens qui, se consacrant au libertinage comme les efféminés antiques, revêtent à cet effet le costume du sexe et en affectent follement les allures. Certaines tribus californiennes imitent également cette odieuse dépravation, qui justifie pleinement l'épithète sanglante par laquelle les nations plus chastes de l'est et du centre ont stigmatisé les Kollouches.

Si donc nous considérons le Fou-Sang comme l'empire du Mexique, le témoignage des bouddhistes chinois

se trouve pleinement confirmé par celui de toutes les nations américaines du centre et de l'est, qui reconnaissent sur la côte occidentale de l'Amérique septentrionale, entre la presqu'île d'Alaska et le Mexique, une nation d'Indiens parfaitement dépeinte sous le nom de *peuple de Femmes*. Faut-il donc encore considérer comme fortuit cet accord des Dindjié, des Dènè, des Creeks, des Indiens, des Pueblos, des Mexicains et des Maya-Qquichoas lorsqu'ils s'unissent pour attester que leurs nationalités respectives sont composées de deux éléments étrangers l'un à l'autre et primitivement ennemis entre eux : l'un, à tête droite, au crâne allongé et à l'occiput surélevé, aux traits réguliers et nobles, et à la physionomie araméenne ou sémitique ; l'autre, d'un type vulgaire et repoussant, à la tête globuleuse, au front carré, à l'occiput plat, aux traits ramassés, au nez court ou épaté; traits caractéristiques des races touraniennes ou chaniques ?

Le nom de *Nahuatl* ou Nahomas signifie *hommes de l'ouest*, car le calendrier yucatèque , comme celui des Mexicains, représentait l'Occident par la figure symbolique d'une cabane, emblème du lieu de leur provenance. Cabane ou maison se dit *nah* dans les dialectes maya et tzendale, aussi bien que dans la langue des Kollouches-Haïdas des îles Charlotte. Remarquons aussi, avec de Landa, cité par M. de Charencey, que les Yucatèques appelaient jadis l'Occident *Nohen ial*, c'est-à-dire la grande descente, à cause de la multitude de peuples qui abordèrent au continent américain du côté du couchant. De même aussi, dans la langue des Dènè, congénère des idiomes mexicains, nous trouvons anciennement, pour désigner l'ouest, le mot *nahan*, devenu présentement en peau-de-lièvre *tahan, taan*. C'est pourquoi une des tribus dènè, qui habite le plus près de l'ouest, dans les montagnes Rocheuses, s'appelle encore de nos jours *Nahan-*

nè, contraction de *Nahan-ottiné* (peuple du couchant). Richardson les nomme *Nahonies* et *Nah-thanas*.

Devons-nous voir encore, dans cette triple consonnance de *nahoa*, *nohen*, *nahan*, une fortuité de ressemblance dénuée de tout fondement réel? Cette fortuité constante serait plus extraordinaire que la vérité même, puisque chacun de ces mots désigne l'Occident et que les mots *Nahoa* et *Nahan* caractérisent de plus deux nations occidentales.

J'ai dit qu'actuellement certaines peuplades dènè nomment l'ouest *tahan*, *taan*, *tan* et même *tah*, selon les dialectes. Cela tient à ce que les deux consonnes N et T sont souvent convertibles en dènè-dindjié, bien que l'on voit peu de rapports entre les nasales et les dentales. Ainsi de *nahan* ils ont fait *tahan*, et de *nah* (maison en kollouche et en maya-qquiche) ils auront fait *tah*; par la même raison que de *ni, né*, *nan*, *na*, qui signifient *terre*, ils font aussi *ti*, *tien*, *tan*, *té*, qui veulent dire également *terre*. Or, dans le dialecte dindjié, le plus septentrional de tous, le mot *terre*, qui se dit *Tien*, ainsi qu'en chinois, est aussi devenu le nom de l'Occident (*tien*). De même que le mot *tahan*, nom de l'occident, en dènè peau-de-lièvre, est justement le nom chinois de la grande presqu'île à laquelle abordèrent tout d'abord les colonisateurs du Fou-Sang, et dans laquelle le célèbre sinologue de Guignes voyait la presqu'île du Kamtschatka. Sans contredire une si respectable autorité, nous ajoutons que la description de cette contrée conviendrait aussi bien à la grande presqu'île d'Alaska, l'ancienne Amérique russe, patrie des Kollouches et des Dindjié, puisque de l'une comme de l'autre de ces péninsules les colonisateurs bouddhistes auraient pu, en se dirigeant vers le sud-est, atteindre, à travers le continent, le golfe du Mexique, d'où ils seraient arrivés au Guatémala par l'orient, puis-

que c'est de ce côté-là qu'y parvinrent *Wotan* et les *tséquils* eux-mêmes.

Les colonisateurs, quels qu'ils aient été, de l'Amérique, auraient donc donné à l'Occident le nom de la terre qu'ils venaient de quitter (*Tien*), comme d'autres lui laissèrent probablement le nom de leur patrie première, *Tahan* ou *Nahan*, dans lequel il est bien permis de voir une contraction du *Nah chan* des Tzendales. En maya, ce nom signifie *maison des serpents;* en kollouche, *maison de montagnes;* et en dènè, *terre du couchant.* D'après le témoignage de M. Huc, une chaîne de montagnes qui sépare le Thibet de la Chine s'appelle également *Nan-Chan.*

Un fait singulier, c'est que dans le Honduras et dans le dialecte lenka, qui appartient aussi au maya-qquichoa, le mot *maison*, *demeure*, se traduit par *tan* et par *tahu,* qui signifient l'un l'*occident* et l'autre *pays des montagnes* en dènè-dindjié. Nouvelle confirmation de ce que nous venons de dire que dans cette famille de langues les mots *nah* et *tah*, *nan* et *tan*, *nahan* et *tahan*, *ni* et *ti, nien* et *tien,* etc., sont synonymes et convertibles, et signifient ici : maison, demeure ; là : terre, patrie, selon les dialectes. Et comme les peuplades qui parlent ces langues disent être venues de l'ouest et des montagnes Rocheuses, elles ont tout naturellement donné à ce point de l'espace et à la grande Cordillère qui l'occupe les noms de demeure, de patrie, ou terre proprement dite. De là les noms de *Tien*, *Tan*, *Tah*, *Tahan*, *Tahu*, *Nahan*, *Nah*, *Nohen* donnés à l'Occident par les Dènè-dindjié aussi bien que par les Maya-Qquichoa. Bien plus, ces mots ne s'emploient presque jamais seuls en dènè-dindjié, mais on les fait suivre de la postposition *ttsen, ttset*, qui signifient *à*, *vers*. Ainsi, pour désigner l'ouest, on dira *Tien-Uset, Tahan-Usen*, comme si l'on disait *vers la Terre*, *vers le pays de Tahan.*

Ici on nous suscitera peut-être une nouvelle objection. L'identité du nom de l'Occident en dènè-dindjié (*Tahan*), avec celui de la grande péninsule découverte par les colonisateurs bouddhistes du Fou-Sang (*Tahan*), en même temps qu'avec le nom donné à l'ouest de l'Amérique par les Toltèques (*Nohen*), ayant été établie comme elle nous semble l'être ci-dessus, ne pourrait-on pas en conclure que les Nahoas que Wotan trouva implantés dans ses nouveaux Etats ne sont autres que ces colonisateurs chinois venus de Tahan? Nous répondons sans hésiter que la chose ne se peut guère, puisque ces mêmes bouddhistes s'accordent avec les Wotanides pour dire qu'ils trouvèrent la *nation des Femmes* (les *Tséquils* de Wotan) dans la nouvelle contrée qu'ils venaient de découvrir. Comme nous avons toutes espèces de raisons pour assimiler les *Tséquils* (dont le nom signifie *femmes, jupons*, dans les langues congénères du toltèque) aux Nahoas orientaux, et de plus comme le mythe de Wotan a tant de rapports avec celui de Boudha, il serait bien plus rationnel d'admettre que ces sectateurs de Wotan furent réellement les colonisateurs bouddhistes eux-mêmes, venus de Chine au cinquième siècle, et que ces derniers étaient réellement des restes d'Israël venus à la suite de Koublaï-Chan; puisque, aussi bien dans *Boudha* que dans Wotan et dans *Sa-Wéta*, nous avons reconnu un héros législateur en tout comparable à Moïse.

M. de Charencey observant qu'en nahuatl le nom du serpent a pour lettre initiale la lettre N, ainsi qu'en hébreu (*nahash*), en siamois (*nakh*) et en sanscrit (*nâga*), il suppose qu'il n'y a aucune autre nation sur le sol américain dans le vocabulaire de laquelle la lettre N soit l'initiale du nom du serpent. Nous causerons donc à ce savant américaniste une agréable surprise en faisant remarquer ici que le nom du serpent commence par la

consonne N dans tous les dialectes de la langue *dènè-dindjié*, congénère du nahuatl, dans le kollouche et probablement aussi dans le nabajo, peuplade du Nouveau-Mexique. C'est là encore un des nombreux jalons par lesquels il est aisé de suivre la marche du peuple *adorateur* de *Wotan*, de *Sa-Wéta* et de *Boudha*, la connaissance du serpent et de très-gros serpents n'ayant pu parvenir aux peuplades hyperboréennes que de l'*Asie*, puisqu'on ne rencontre pas le plus petit orvet dans leur pays inhospitalier et glacé, tandis qu'il y a des couleuvres dans le Kamtschatka. Toutefois les *Dènè-dindjié* ont conservé le souvenir de grands *serpents verts* qu'ils disent être fort beaux à voir, mais très-dangereux. Ce sont donc des reptiles du genre python, tels qu'il s'en trouve en Asie et dans la Malaisie. Les Dènè nomment le serpent *nâh-dudhi*, *nâh-tèwédi*, *nâh-tuwi*, selon les dialectes ; et les Dindjié *nâh-tadhœt*, *ntri-ndjow*. Dans tous ces mots composés, le monosyllabe *nâh* semble être le nom propre de l'animal, tandis que le mot qui suit n'en est que l'épithète ; car à lui seul ce dernier mot signifie, dans tous les dialectes, *celui qui se traîne*, *celui qui rampe*. En effet, pour exprimer l'action de ramper, on ne dit point *nasdudh*, *natéwéd*, *natelldhœs*, mais seulement *esdudh* ou *t'esdudh*, *téwéd* ou *dédéwed*, *telldhœt*. L'être qui est le sujet de la reptation est donc le *nâh*, mot racine conservé identiquement le même dans tous les dialectes *dènè-dindjié*. *Nâh-dudhi*, etc., signifient donc le *nâh* rampant. Nous avons déjà fait remarquer combien le nom du héros solaire des Pieds-Noirs, *Natus*, se rapproche de celui du serpent en dènè.

De plus, dans le dialecte dindjié, le serpent porte un autre nom, caractérisé par la consonne double *kl*, qui, dans les autres dialectes, ne convient qu'aux rongeurs. Par là encore s'expliquerait comment le nom de certains rongeurs aussi bien que le nom du serpent aurait été

donné comme l'emblème du héros qui nous occupe. Cet autre nom dindjié du serpent est *klan,* et les noms des rongeurs en dènè sont *klag*, *kli, glu*, *klé,* écureuil; *klu*, *gluné*, rat, souris; *klo*, *klag*, taupe, musaraigne, etc.

Wotan fut le bienfaiteur et le législateur de son peuple, auquel il apprit l'agriculture, les sciences, les arts; il régla le calendrier, institua une religion et bâtit des villes. C'est également ce que les Dènè-dindjié disent de leur *Sa-Wéta,* les Pieds-Noirs de *Natus*, les Hindous, les Thibétains, les Tartares et les Chinois de *Boudha*. C'est ce que fut, avant toutes ces divinités, Moïse, instituteur des néoménies et des fêtes, proclamateur de la loi divine, de la religion judaïque et de ses rites. Il dota Israël de villes, en le mettant, par le ministère de Josué, en possession des cités chananéennes, ainsi que le rapporte également la légende des Chaktas.

Le culte de *Wotan* se lie intimement à celui du tapir, dont la légende tzendale veut que ce héros ait doté l'Amérique. Ainsi le culte de *Boudha* se lie également au culte d'un animal, le bœuf-zèbre, dans l'Hindoustan, le yack ou bœuf grognant, au Thibet; celui de *Sa-Wéta*, au bœuf musqué ou ovibos; celui de *Mustaté-awasis* et de *Natus*, au bison ou buffalo. Par le fait, ce fut Moïse qui dota les Israélites des bêtes à cornes, que les Égyptiens, leurs maîtres, respectaient et adoraient comme des divinités, en leur permettant de tuer ces animaux et de se nourrir de leur chair, ce qui était considéré comme une abomination aux yeux de leurs persécuteurs.

Wotan soumit à ses lois les habitants primitifs des hauts plateaux d'Anahuac, adorateurs de *Tezcatlipoca*, l'ennemi de ses dieux. Les Dènè combattirent longtemps les Têtes-Rasées, adorateurs du géant *Yanak fwi odinza*, l'ennemi personnel de leur dieu *Ehna-guhini* (celui qui voit par devant et par derrière). Les Cussitaw vainquirent les

Cussaw, habitants des hauts rochers du pays blanc, et s'emparèrent de leurs villes. Dans ces différentes légendes il est aisé de voir un souvenir identique : celui de la conquête faite par les Hébreux des peuples chananéens qui habitaient les terres hautes de la Palestine, et qui adoraient *Beel-Phegor*.

Wotan prétend qu'il édifia de son souffle un temple sombre et souterrain au sommet d'une montagne, sise au bord de la rivière de Huehuetan. Il y déposa son histoire manuscrite écrite sur la pierre, un nombre de pierres de jade en rapport avec le nombre des chefs de son peuple, des vases précieux et des trésors. Enfin il établit pour le service de ce temple une grande prêtresse et des custodes ou *tlapians*. Peut-on voir une plus fidèle image du temple de Jérusalem, également situé sur une montagne, desservi par la hiérarchie lévitique, ayant à sa tête le grand prêtre, et qui contenait la Divinité elle-même? Sombre et obscur était le Saint des Saints, sans cesse voilé aux yeux du vulgaire, et dans lequel le grand prêtre lui-même n'entrait qu'une fois par an. Aussi entretenait-on devant l'entrée le chandelier à sept branches. L'arche, déposée dans ce réduit obscur, renfermait un exemplaire du livre de Moïse, un vase d'or plein de manne et la verge d'Aaron si souvent changée en serpent. Enfin le grand sacrificateur portait sur sa poitrine le rational, sur lequel se trouvaient autant de pierres précieuses que la nation israélite comptait de chefs de tribus. Le temple de Jérusalem contenait aussi de grands trésors qui tentèrent maintes fois la rapacité des monarques étrangers.

Les nations peaux-rouges situées au nord du Mexique n'ont pas conservé aussi vivace le souvenir d'un temple et d'un culte particuliers. Toutefois chez les Nabajos et les Apaches, peuples du Nouveau-Mexique, nous trouvons des étuves souterraines où se font les assemblées reli-

gieuses ; toutes les autres peuplades de l'Amérique du Nord ont également leurs étuves, lesquelles revêtent aussi un caractère religieux ; mais ce sont de simples tentes dressées au bord d'un cours d'eau. Chez les Esquimaux, adorateurs du héros solaire *Pad-muna*, les réunions mystérieuses du *Kéchim* offrent la plus grande ressemblance avec les temples obscurs des Nouveaux-Mexicains. Les Chippeways et les Cris ont leur long tabernacle de feuillage dans lequel se pratiquent les mystérieuses initiations du *Mitewi*. Les Dènè-dindjié ont leurs *chounsh* ou loges de médecine ; enfin les Pieds-Noirs ont leur temple du Soleil gardé par une prêtresse, desservi par un grand prêtre et dans lequel on conserve le feu sacré.

A ce propos, nous ne saurions passer, sans les signaler, sur les curieuses coïncidences et synonymies de termes et d'idées qu'offrent le nom du dieu éthéré des pythagoriciens, *Monas*, *Monade*, cette âme du monde d'où ils faisaient sortir et où ils faisaient émigrer ensuite tout ce qui a vie en ce monde, le *Manès* des Egyptiens, avec le *Manito* des Algonquins, le *Sakiâ-Mounî* des Mogols, le Sa-*Mana*-Nodom des Siamois, le Sa-*Mana*-Kutama des Pégouans, le *Manco*-Kapac des Péruviens, le *Mana*-Kopa des Pieds-Noirs et des Sioux, le *Mana*-Kombo des nègres du Darfour, etc. Elles prouvent la généralité du mythe qui nous occupe, car personne n'ignore que *Sakia-Mouni* est le même personnage que *Bouddha*. Les mêmes coïncidences existent dans les divers noms donnés à la magie en chaldéen, en grec, en latin et en chippeway, idiome américain. En effet, les mots *makiusa* et *madehiusé*, qui, en chaldéen, signifient à la fois l'office du prêtre, la science sacerdotale, le culte du feu et l'adoration de la lumière, se rendent en latin par *magia* et en chippeway par *maëkiw* et *maskikiy*. En Perse, le prêtre était connu sous les noms de *mag*, *mog*, *maked*,

d'où les Latins firent *magos*, *magicus*, *magister*, et d'où nous avons tiré les mots *mage*, *magicien* et *maître*.

En sauteux ou chippeway, ce même mot se rend par *maëkiw*-éyinuwk, et *mamataw*-siwok.

Mais revenons à nos identifications :

Wotan divisa ses Etats en plusieurs royaumes. Avant de mourir, Moïse statua d'une manière prophétique la part qui écherrait à chaque tribu d'Israël, et ordonna à Josué de faire ce partage.

L'Etat des Wotanides se nommait *Nâh-chan*, c'est-à-dire demeure des serpents. La contrée qui échut aux Israélites fut le pays de *Chan-aan*, dont le mot *Nâh-chan* semble être le même nom renversé.

Enfin *Wotan* s'en retourna mystérieusement aux lieux d'où il était venu, et nul n'en entendit plus parler. Les *dènè-dindjié* en disent autant de *Sa-Wéta*, bien que plusieurs tribus prétendent qu'il s'incarna dans le bœuf musqué, et que d'autres le fassent monter dans la lune. Les Tamouls font monter au ciel leur *Poudan*, au sommet du pic d'Adam, dans l'île de Ceylan, et ils y vénèrent encore l'empreinte de ses pas. Les Pieds-Noirs prétendent que leur héros *Nâtus* est parti pour le ciel, où il habite le soleil. Telle est aussi la persuasion des Esquimaux relativement à leur grand héros *Padmuria*, dont le nom signifie : « Celui qui est monté au ciel. » Enfin, bien qu'on sache que Moïse soit mort effectivement, « nul homme, dit le Deutéronome (chap. XXXIV, v. 6), n'a connu jusqu'ici le lieu de sa sépulture. » Et sans doute Dieu le voulut ainsi, afin de soustraire la dépouille et jusqu'au tombeau d'un homme si saint et si extraordinaire, aux adorations dont n'auraient pas manqué de l'entourer les Israélites, si enclins à l'idolâtrie. Et nous voyons combien cette précaution était nécessaire, puisqu'il n'est que trop évident que tantôt sous son nom véritable de *Mousa* ou *Moses*, tantôt

sous le couvert de son Dieu *Adonai*, le grand législateur des Hébreux a servi de thème et de prototype au grand mythe religieux universellement répandu dans les quatre parties du monde, sous les différents noms de *Adonis*, *Odon*, *Odin*, *Dan*, *Don*, *Wodan*, *Wotan*, *Sa-Wéta*, *Oton*, *Vodon*; *Mousse*, *Bouse*, *Boudha*, *Poudan*, *Boudon*, *Boddo*, *Botta*, *Boudéa*, *Toth*, *Teut* et *Taauth*. Son ascension au ciel peut s'expliquer d'une manière satisfaisante par l'assemblage monstrueux que firent les bouddhistes mogols des dogmes chrétiens et leurs mythes païens, *sous la domination* des *Khans* ou *Chans*, au onzième siècle ; union d'où est sorti le lamanisme, qui est la forme la plus parfaite du boudhisme et qui se rapproche sous plusieurs aspects de la religion catholique.

Comme pour en rendre l'identité plus frappante et plus facile à établir, la légende d'Oxaca donne à *Wotan dix-sept* successeurs, tous de la même race et héros à grandes merveilles. Or Moïse, juge et législateur des Hébreux, eut également *dix-sept* successeurs, qui tous furent juges en Israël et dont plusieurs firent des choses extraordinaires. Voici leurs noms : Josué, qui arrêta le soleil dans sa marche ; Othoniel, qui défit Chusan, roi de Syrie ; Aod, qui éventra Eglon, roi de Moab ; Samgar, qui tua 600 Phéniciens avec un soc de charrue ; Barac, qui vainquit Sisara, général des Chananéens ; Débora, qui fut prophétesse en Israël ; Gédéon, qui vainquit les Moabites par le seul son de la trompette ; Abimélech, qui prit et brûla Sichem ; Thola ; Jaïr, dont les soixante-dix fils montaient soixante-dix poulains d'ânesses ; Jephté, qui voua sa fille en holocauste ; Abésan, qui avait soixante enfants ; Ahialon ; Abdon, qui eut quarante fils et trente petits-fils ; Samson, qui tua mille Phéniciens avec une mâchoire d'âne, de laquelle sortit ensuite une source d'eau vive ; Héli ; et enfin Samuël, le prophète et le faiseur de rois. Si, à ces

dix-sept juges, nous joignons les deux fils de Samuel, Johel et Abia, qui jugèrent aussi Israël, mais conjointement avec leur père, nous avons les dix-neuf chefs wotanides que la légende *tzendale* nomme quelque autre part.

La monarchie wotanide fut détruite par des dissensions intestines, auxquelles s'ajoutèrent la trahison et la rébellion de leurs alliés, les *Tséquils* ou Nahuatlaques. — La décadence de la monarchie israélite arriva par suite des guerres civiles, qui scindèrent d'abord la Palestine en deux royaumes distincts ; et des embûches que leur dressèrent sans cesse leurs faux alliés, les Chananéens, qu'ils auraient dû détruire, et qui empêchèrent toujours les Israélites de se fortifier comme nation.

Les Tzendales disent que les disciples de Wotan furent dispersés parmi d'autres peuples, ou englobés dans la nation des Nahuatl, qui se fortifia à leurs dépens. — Les Israélites furent dispersés par toute la terre. Un fort petit nombre demeura dans la terre sainte, où ils vivent misérablement parmi leurs ennemis d'autrefois, les Iduméens et les Syriens, devenus les Arabes et les Turcs.

On attribue à Wotan le culte du mont *Escurruchan*, au sommet duquel, dans une enceinte palissadée, on conservait un feu sacré, et où chaque Indien déposait une offrande. — Ceci rappelle la montagne de Sion, si chère aux Israélites et aux Juifs, au sommet de laquelle se trouvait le temple, rendez-vous de tous les croyants. — Nous avons vu que les Pieds-Noirs ont une figure de cette montagne dans la forme conique et circulaire de leur temple palissadé, au sommet duquel est le fagot sacré, et dans lequel brûle le feu sacré, auquel les Indiens portent également leurs offrandes. — Enfin les Dènèdindjié soupirent sans cesse après une montagne du bois, qu'ils invoquent en l'entourant de leurs regrets et de leurs

vœux, et qu'ils supplient de les *arracher à la contrée qu'ils habitent.*

Malgré la grande douceur que la légende reconnait à Wotan, on lui prête en même temps un caractère funèbre et même malin. Ainsi, les Guatémaliens l'identifient avec *Mam*, dieu de la mort; et les Maya-Oquichoa, avec le mauvais Esprit. Toutefois, ces derniers, par une espèce de contradiction, l'invoquent comme le dieu de l'abondance et de la chaleur, sous le nom de *Kon* ou *Con*. Cette contradiction n'en est point une, en ce sens qu'à titre de souverain dieu, on peut dire de Wotan qu'il départit la mort comme la vie, les maux comme les biens, ainsi qu'il est dit de Dieu dans la Bible; à savoir, la vie et les biens, en les envoyant volontairement; la mort et les maux, en les permettant librement. — Chez les Dènè-dindjié, le héros lunaire *Dan* ou *Sa-Wéta*, divinité bienfaisante, qui donne le pouvoir d'opérer des merveilles au moyen d'une baguette, procure aussi la santé, et délivre de la mort et des animaux malfaisants; elle envoie la neige et les rennes sur la terre, et assure ainsi la vie du peuple dènè-dindjié; mais elle devient aussi un génie de mort pour les ennemis des Dènè. On l'invoque alors, comme l'ange de la mort, sous le nom d'*Ettsun*, et c'est alors qu'elle est identifiée au serpent (*nah tudhi*). Tour à tour habitant de l'Astre, dieu de l'Abondance, Esprit-serpent, Rat rouge ou Souris jaune et génie de la Mort et de la Vie; habitant du Pied-du-ciel et opérant des merveilles à l'aide de sa verge, ce dieu rappelle à la fois Moïse, Asmodée ou l'Ange exterminateur, et Astaroth ou la lune. Il revêt donc le triple caractère d'Hécate, déesse de l'abondance, sous le nom de Lune; déesse de la chasse, sous celui de Diane; et déesse de la mort et des enfers, sous le nom de Proserpine. — Ainsi, les Pieds-Noirs, après avoir invoqué leur dieu solaire, *Nâtus*, pour lui de-

mander l'abondance, la santé et la vie, entonnent leurs chants de mort et dorment le sommeil de guerre, afin d'obtenir de lui le trépas de leurs ennemis.

Telle fut, sans doute, la triple persuasion des Guatémaliens, relativement à Wotan. Invoqué sous ce nom, comme un héros et une divinité bienfaisante, il devient, sous le nom de *Mam*, le génie de la mort, de la maladie, et le démon des Yucatèques. Enfin, sous celui de *Con* ou *Kon*, il est, pour les Qquichoa, le dieu de la chaleur et de l'abondance. « Son symbole est alors, dit M. de Charencey, une tête humaine en forme de vase. »

Nous trouvons à ce dieu *Mam* des Guatémaliens une singulière rsssemblance avec *Mam-On*, dieu des richesses et de l'abondance chez les Phéniciens. On peut dire même que c'est la même divinité, puisque le mot *On* ou *Eon* signifie le dieu, le génie, l'esprit; comme si l'on disait : le dieu *Mam*. On peut aussi le comparer à l'*Amoun* des Égyptiens et des Berbères modernes, et à l'*Ammon* des Grecs. L'auteur cité plus haut compare *Mam* au génie de la mort chez les Persans, *Yima*, ainsi qu'à celui de la mort chez les Hindous, *Yama*. Les Dènè-dindjié ont également, dans leur théogonie, un personnage nommé *Yamon*, meurtrier de sa famille et de ses enfants ; ils le nomment le *blanc Yamon ;* or, qu'on veuille bien observer que, dans l'Inde, les dieux sont noirs et les démons blancs. Blanche est la couleur funèbre en Chine, en Corée et au Japon, et les Dènè-dindjié eux-mêmes se saupoudrent la chevelure de duvet blanc, en signe de deuil. Les Dindjié, ainsi que les Pieds-Noirs, les Sioux et les Creeks, pour la même raison, se peignent alors le visage en blanc. M. de Charencey nous dit que *Yama* revêt souvent la forme de rat, de souris, comme l'*Ettsun* des Dènè-dindjié ; et, de plus, les Dènè placent leur *Yamon* au Pied-du-ciel, ainsi qu'ils le font de leur Moïse ; car *Yamon* signifie le *bord du ciel.* Ils

identifient donc, ou plutôt confondent ces diverses divinités, ainsi que le faisaient souvent les anciens. Qui sait même si ces différents noms : *Mam, Mam-On*, *Ammon*, *Amoun*, *Ya-mon*, *Ya-ma* et *Yi-ma*, ne proviennent pas, ainsi que le latin *mors*, et le nom hébreu de Moïse *Mô-chê* (*Mousa*, en arabe), de la racine hébraïque *Mâschah*, tirer, extraire, retrancher ?

Quant au dieu des Qquichoa, *Kon* ou *Con*, nous le retrouvons également dans l'antiquité. Les Égyptiens avaient *Aah-Khons*, c'est-à-dire *Khons*, lune, dont la coiffure était le disque lunaire, flanqué de cornes de bœuf. Son animal symbolique était l'épervier. Il était le dieu de la maladie, et on l'invoquait contre la mort et les démons. Fils d'Amoun ou le soleil, et de Maut ou Isis, la lune, on l'appelait aussi *Osar*.—Or, tel n'était-il pas le nom donné par l'historien égyptien Manéthon à Moïse : *Osar-Siph*, c'est-à-dire le dieu lunaire, taupe ou rat, *Khons*, la taupe ? — De même, chez nos Dènè-dindjié, l'épervier (*tra-tsè*, pleurs de l'onde) joue un grand rôle dans les chants et les cérémonies funèbres ; il semble y être désigné comme un génie ou un symbole de mort. — Les Dènè Peaux-de-lièvre invoquent aussi *Sa-Wéta*, leur héros lunaire, sous le nom de *Ebœ-Ekon*, mot composé, qui signifie à la fois *glaive* en forme de croissant, tel que semble être la lune dans son premier quartier ; et égide ou bouclier circulaire, tel que le paraît être le même astre dans son plein. C'est-à-dire glaive pour occire, bouclier pour protéger, espèce de diadème, qui convient parfaitement à ce dieu de la mort et de la vie.

Nous avons de nouveau, dans ces rapprochements, de nombreux exemples de cette symbolique cabalistique, que nous affirmons exister dans plusieurs traits et dans plusieurs expressions des légendes dènè-dindjié. Sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, nous avons l'hon-

neur de nous trouver d'accord avec le savant comte H. de Charencey, lequel, en parlant de ce symbolisme talmudique, dit que « l'emprunt a certainement dû se faire par l'extrême Orient et que l'on peut citer bien des cas de doctrines cabalistiques et chaldéennes, fidèlement conservées en Amérique et en Océanie. »

Enfin, dans les ruines de Palenqué, on voit des représentations de pontifes revêtus de robes traînantes et portant des encensoirs; on y voit des croix terminées par des appendices semblables à la clef bouddhique et égyptienne, etc. — Chez les Dènè-dindjié, à défaut de monuments, nous avons des souvenirs vivants et très-distincts de l'encensoir, de l'éphod des prêtres hébreux, de la prière et de son efficacité, de la croix, etc. — En faut-il davantage pour reconnaître que des descendants d'Israël, sinon peut-être même des adeptes du christianisme, ont abordé en Amérique et s'y sont répandus à une époque reculée? — Les prêtres juifs décrivaient l'image de la croix en élevant l'hostie ou victime des sacrifices, puis, l'abaissant vers la terre, ils la portaient horizontalement de l'orient à l'occident, et la déposaient ensuite sur l'autel. Telle est encore la pratique des Chamans ou jongleurs dènès, ainsi que celle des Algonquins, lorsqu'ils présentent le calumet au ciel, à la terre et aux points cardinaux.

En somme, on voit que nous avons de fortes présomptions de croire que les Tzendales-Chapanèques et les Maya-Qquiches sont un composé d'Israélites et de peuplades phéniciennes ou touraniennes, ainsi que nous l'avons dit des Creeks et des Dènè-dindjié, et que d'autres voyageurs l'ont émis longtemps avant nous touchant les Apaches et les Chicassaws.

CHAPITRE VII.

CONCLUSION.

Nous n'ignorons pas que les rapprochements qui ont fait la matière des chapitres précédents sont de nature à soulever les récriminations de plusieurs penseurs, de ceux surtout qui ne veulent pas voir intervenir la Bible à propos d'une science quelconque, et qui prétendent découvrir l'origine des Américains, sans faire appel aux comparaisons de dogmes, de langues et de coutumes, entre le nouveau et l'ancien monde. Une telle méthode est loin d'être scientifique et positive, puisqu'elle se dégage volontairement des moyens qui pourraient la conduire à la possession de la vérité, pour se jeter dans des hypothèses vaporeuses et gratuites, disons mieux, dans des propositions paradoxales et inadmissibles, telle que celle de l'autochthonie des Indiens américains, c'est-à-dire de leur création sur le sol américain lui-même.

Avec un peu plus de simplicité et de sincérité, pas n'est besoin de faire aussi grand effort d'imagination. Il suffit d'ouvrir les yeux et les oreilles, et d'enregistrer fidèlement des notions, des traditions et des faits bien connus des peuplades peaux-rouges, et que corroborent entièrement nos livres sacrés. Quoi de plus positif et de plus certain ? On nous a appelés un *parti*, le *parti de la tradition*. Il y a ici plus qu'un parti et plus qu'une tradition, du moins en ce qui regarde l'hétérogénéité des Américains ou l'unité de l'espèce humaine ; il y a la grande école catholique, guidée par l'autorité divine, et l'histoire universelle, par la révélation, acceptée de con-

fiance, et par les faits, qui viennent toujours confirmer et corroborer la révélation. Or, nous persistons à croire que cette méthode, pour parvenir à la connaissance des origines, est plus scientifique et vaut mieux que l'*hypothèse;* parce que, du moins, elle s'appuie sur des preuves orales et écrites, et sur des autorités incontestables : la Bible d'un côté, le témoignage des peuples de l'autre. Elle a donc plus de chance de conduire à la vérité.

Ne dirait-on pas que parler de l'ancien monde et surtout des peuples de l'antiquité, à propos des Américains, c'est froisser les préjugés, se mettre en opposition avec la science moderne, heurter de front la libre pensée, ressusciter des faits et des vérités dont le scepticisme et le matérialisme doctrinal de notre époque croient avoir eu raison ? Nommer la Bible, le peuple israélite, ou telle autre nation de l'Orient, n'est-ce pas assez pour se perdre de réputation, se faire fermer les portes des sanctuaires de la science, se voir condamné, sans examen, comme un enthousiaste et un homme arriéré ? Quant à nous, nous sommes persuadé que des récriminations et des protestations qui ne reposent point sur une critique impartiale et judicieuse, sont l'indice non équivoque d'une cause qui redoute l'examen et ne demande qu'à s'entourer de ténèbres. Nous ne saurions consentir à entrer dans cette voie, parce que nous devons la vérité à tout homme de bonne foi, et que la vérité nous est encore plus chère que la réputation que nos écrits pourront nous faire aux yeux de certaines gens.

Or, il serait impossible que les savants ne fussent pas frappés et convaincus des rapports qui lient les peuples américains aux nations asiatiques, s'ils avaient pu les constater par eux-mêmes. Voyez la ressemblance que les monuments du Pérou, du Yucatan, du Honduras et du Mexique offrent avec ceux de l'Inde et de l'Égypte. La

forme pyramidale se retrouve partout la même, dans ces diverses contrées : aussi bien dans les téocalis mexicains que dans les immenses tombeaux des Pharaons ; dans les pagodes de l'Hindoustan, de Siam et de Java, comme dans les temples de Palenqué, dans les mounds de la Louisiane, ainsi que dans les *tumuli* que les races dites *cyclopéennes* ont légués à l'Europe occidentale. Nous venons de voir longuement que les mêmes mythes ou, si l'on veut, les mêmes persuasions règnent en Amérique, en Asie et en Europe ; les usages traditionnels sont aussi les mêmes. Nous en avons constaté ailleurs un grand nombre, nous n'y reviendrons pas. Mais nous en faisons ressortir ici d'autres qui nous ont échappé. Nous avons constaté que la circoncision est en usage chez les Dènè et les Dindjié, comme elle se trouve chez les habitants des Philippines. Si les Yucatèques et les Mexicains ne se circoncisaient pas, ils pratiquaient, du moins, dit La Harpe, une incision aux parties naturelles des petits enfants, afin de leur en tirer du sang. — Nous avons retrouvé en Amérique le sabéisme oriental, l'ophiolâtrie, le culte du feu et de la lumière et le fétichisme, unis au culte idolâtrique de Moïse ; nous y avons vu des temples, des testaments écrits, des autels et des sacrificateurs, des vestales et des pontifes ; nous y avons retrouvé le jeûne, la prière, l'usage des parfums et de l'encensoir, des offrandes et des sacrifices, des macérations et des pénitences publiques, des hymnes et des danses sacrés, des initiations et des mystères. — Quelles ressemblances ne présentent pas les funérailles de ces différents peuples ? Chez les Dindjié et les Dènè septentrionaux, le cadavre était lavé, oint, cousu étroitement dans une enveloppe de peau que l'on peignait en rouge ; puis on le transportait hors du camp, au milieu des cris et des chants lugubres, avec cette promptitude qu'affectent les Israélites et les musul-

mans modernes. On plaçait ensuite le corps dans un tronc d'arbre, et on le laissait s'y momifier. Dans l'Amérique russe, on brûlait les morts sur un bûcher, à l'instar des Hindous et des Grecs. Ailleurs on les abandonnait à la dent des bêtes fauves ou aux serres des corbeaux et des aigles, ainsi qu'on le pratique au Thibet. Au Mexique et au Brésil, on plaçait la momie accroupie dans de grandes jarres, après avoir eu soin d'en extraire les viscères, que l'on déposait, ainsi qu'en Égypte, dans quatre urnes surmontées de têtes emblématiques des animaux ou génies gardiens de la mort : le corbeau, l'aigle, le lynx et le chacal. C'est ainsi qu'on a retrouvé des momies aux îles Canaries, et jusqu'en France, à l'époque préhistorique. Telle fut, par exemple, la momie trouvée au village de Mantes, dans le Languedoc, dans la première moitié de ce siècle.

Que de ressemblances entre les traditions elles-mêmes, ces traditions dont le seul nom effarouche tant une certaine classe de gens ! C'est ainsi que, chez les Chippewayans, l'idée de l'arche est remplacée par un grand enclos, renfermant tous les animaux. Or, c'est là une légende zoroastrienne, au rapport de M. de Charencey, et nous retrouvons ce même enclos dans la tradition de l'*Ima* des Persans, et de l'*Ymos* des Guatémaliens. — La légende de la diffusion des langues et de la dispersion des peuples est la même dans l'Athabascaw-Mackenzie qu'au Mexique et dans ce que les Européens nomment l'Orient. Chez les premiers seulement, la tour de Babel est devenue une haute montagne conique ou une maison de pierre cylindrique, ainsi que disent les Dènè des montagnes Rocheuses ; chez les autres, c'est la pyramide de Cholula.— Les Dènè et les Dindjié rapportent maint exemple de l'animation des cadavres par la cubation avec leurs restes ; persuasion renouvelée des Égyptiens, qui la

léguèrent aux Grecs. Les fables d'Osiris et de Bacchus nous en offrent des exemples. — La période de *sept* jours, qui est d'origine purement araméenne, ou, disons mieux, hébraïque, se retrouve, comme nous l'avons vu, non-seulement chez les Toltèques et chez les Chaktas, mais encore parmi les Dènè et les Dindjié. — La division de ce dernier peuple en deux camps : les hommes de la droite (*Ettchian-Kré*) et ceux de la gauche (*Natsin-Kré*), division si curieuse que nous avons fait connaître, depuis longues années, par nos précédents écrits, et qui est confirmée par ce qu'en a dit depuis l'ouvrage américain *Alaska and his Ressources*, cette division se trouve identiquement la même parmi les Siamois (1), ainsi que parmi les Finnois (2). Chez ces différentes nations, les jeunes gens doivent choisir leur conjointe dans le camp opposé, et les enfants appartiennent de droit au camp de la mère. — Nous avions également constaté ailleurs le mode de chasse chinois, décrit par le R. P. Du Halde, S. J., qui consiste à entrer dans l'eau jusqu'au cou en cachant sa tête dans une calebasse, et à saisir ainsi les pattes du gibier aquatique, pour l'attirer sous l'eau et lui tordre le cou. Ce genre de chasse, connu de nos Dindjié hyperboréens par leurs traditions, était pratiqué par les Caraïbes, au rapport de M. le comte de Porto-Seguro. — Le même auteur, en décrivant une danse caraïbe, a dépeint, sans s'en douter, la *danse* dite *de l'ours* de nos Dènè Peaux-de-lièvre. Elle consiste à sauter en rond autour d'un feu dans lequel on a déposé sur une pierre la rotule d'un ours. Ce faisant, les danseurs se voilent le visage du revers de la main gauche, et, se frappant la fesse droite avec l'une des pattes de l'animal qu'ils tiennent en leur main, ils le

(1) *Dictionnaire ethnographique de Migne*, d'après La Harpe, p. 1590.
(2) *Idem.*, d'après Castrén, p. 752.

défient en criant : « *Mèni nayet ?* Qui donc t'a tiré de la bauge ? » Au rapport de Malte-Brun, les Ostiaks ont exactement la même danse, dans laquelle ils font à l'ours les mêmes objurgations.

A toutes ces preuves qui nous dévoilent tant de corrélations entre le nouveau monde et l'ancien, entre les Peaux-Rouges et les Orientaux, nous devons joindre celles que nous fournissent les découvertes ethnologiques les plus récentes. Dernièrement (1), un savant, sérieux et considéré, faisait part à la Société de géographie de Paris des curieuses et importantes similitudes qu'il a découvertes entre les monuments réputés druidiques et celtiques, tels que *tumuli*, karnaks, kromleks, menhirs, dolmens, allées souterraines, etc., et non-seulement ce savant français a retrouvé dans la patrie des Pharaons, dans cette terre noire (*Kem* ou *Cham*), les ouvrages cyclopéens qui excitent notre étonnement dans le nord et l'occident de l'Europe, mais encore jusqu'à leurs noms mêmes. Par là s'expliquent les ressemblances frappantes qui avaient été remarquées déjà entre les types *kymry* ou welche et *kernvote* ou bas breton, et le type égyptien. Ces noms de peuples eux-mêmes semblent n'être que des dérivés du nom de l'Égypte, *Kem*. De là ce type septentrional, à la face anguleuse et sauvage, aux cheveux noirs, durs et plats, à l'œil brun et farouche, que nous nous étonnons de voir mélangé avec la race blonde et même jaune de leurs conquérants saxons, scandinaves, francs et germains.

Mais ces mêmes monuments, faussement appelés *druidiques*, et qui appartiennent de droit à la race égyptienne, ou plutôt chananéenne, le docteur Barth les avait déjà rencontrés dans l'Etat de Tripoli, en 1855 (2), et d'autres

(1) En mars 1876.

(2) *Discoveries in Central Africa*, by docteur Barth.

voyageurs en ont trouvé de parfaitement semblables sur la côte de Malabar (1). Qu'y a-t-il là d'étonnant ? N'admet-on pas que les Étrusques furent une colonie égyptienne ; que Bouddha, le congénère des divinités américaines Wotan et Sa-Wéta, a une origine égyptienne ? N'est-ce pas en Égypte que le philosophe chinois Lao-tsé vint puiser la philosophie et le système religieux qu'il répandit dans l'extrême Orient (2) ? — Et ceci se passait vers le temps de la captivité et de la diffusion du peuple israélite. — N'est-ce pas de la vieille Égypte que Pythagore apporta en Grèce une théogonie et un système philosophique qui, de là, se répandirent jusque dans tout l'empire romain, et d'où sortirent les vieilles divinités celtiques ? Et ces tribus errantes et nomades qui ont traversé tous les âges et qui vivent encore dans un état à demi sauvage au sein de nos sociétés civilisées, que sont-elles, sinon des peuplades égyptiennes, ainsi que les considère l'opinion populaire ? J'ai nommé les *Gypsies* du Cumberland et du nord de l'Écosse, les *Bohémiens* de France, les *Tziganes* de Bohême, les *Gittanos* d'Espagne, les *Zingari* de l'Indus, les *Poddas* du Malabar, les *Veddas* de Ceylan, les *Nahoaris* de Syrie, dont le nom rappelle si vivement les *Nahoas* du Mexique et les *Nahonies* de Richardson.

Et qu'y aurait-il donc de si extraordinaire en ce que cette race chananéenne, que nous voyons s'être ainsi répandue en Europe, en Asie et en Afrique, préalablement à l'occupation de ces continents par les Aryâs et les Sémites, se fût aussi disséminée en Océanie et en Amérique ? N'avons-nous pas une très-forte probabilité que les faits que nous observons dans les anciens continents se sont reproduits, à notre insu, dans les autres continents, que nous n'avons appelés le nouveau monde que

(1) *Celtic Druids*, by Higgins.

(2) Abel Rémusat, *Mémoire sur Lao-tseu*.

pour déguiser notre ignorance ? N'y retrouve-t-on pas des monuments en tout analogues à ceux de l'ancien ? et ne sommes-nous pas très-fondé à considérer les tribus nomades américaines, ainsi que les Océaniens, comme les frères des *Gypsies*, des *Poddas* et des *Nahoaris?*

En admettant, par analogie, cette identité, on s'explique pourquoi, parmi les tribus peaux-rouges, nous retrouvons des types si divers, quoique tous à peau brune et à cheveux noirs, et qui tantôt se rapprochent du type égyptien, et tantôt de l'hindou, ici paraissent israélites ou araméens, ailleurs kernvotes ou kymrys.

C'est ainsi, pour ne mentionner que nos observations propres, que certaines tribus Dènè-dindjié, entre autres celles des fleuves Anderson et Mackensie, les Esclaves et les Flancs-de-chien, offrent une ressemblance frappante avec le type égyptien ; yeux beaux et ardents, fendus en amande et bridés à l'angle interne ; bouche proéminente, à la lèvre supérieure retroussée fortement, ce qui lui donne un air dédaigneux et quelquefois brutal ; front haut, mais étroit ; nez un peu camard ou arrondi, ce que l'on nomme un nez de mouton ou de sphinx ; petite moustache très-claire. Ainsi que les femmes égyptiennes, les femmes de ces tribus dènè portent sur le menton les mêmes petites lignes parallèles tatouées en bleu, ainsi que de petites croix aux coins externes de l'œil et aux commissures de la bouche. Mais le type le plus commun parmi les Dindjié ou Loucheux d'Alaska est celui des gypsies hindous, connus sous le nom de *Poddas* et de *Veddas*, dont j'ai vu et examiné bon nombre de photographies, prises d'après nature. On trouve chez eux des personnes de teint très-foncé et d'autres à la peau blanche.

Les types araméens et israélites se retracent d'une manière frappante dans les physionomies des Sioux, des Na-

bajos, des Chippewayans et des Peaux-de-lièvre ; leur front est déprimé et bombé ; leurs cils épais voilent des yeux au regard oblique et ophidien ; les arcades sourcilières sont surélevées et se rejoignent à la racine du nez, comme chez les Tartares, en formant ce qu'on a appelé *sourcils de chèvre ;* le nez est aquilin, vu de profil, et cependant écrasé vers les lèvres, dont la supérieure dépasse l'inférieure en manière de bec d'aigle. Le pavillon des narines est fortement accentué ; la tête est portée en avant dans un grand nombre d'individus, ce qui leur donne un air d'abjection caractéristique. Le teint, qui est rouge clair chez les septentrionaux, devient bistré chez les tribus méridionales. Les Sioux, le Chippewayans, ainsi qu'une partie des Peaux-de-lièvre, ont le crâne allongé ; mais, dans la demi-tribu des Bâtards-Loucheux, qui provient du mélange des Dènè Peaux-de-lièvre avec les Dindjié ou Loucheux, le crâne est large, aplati à l'occiput ; le front est vaste et carré, les traits refrognés, massifs et lourds ; les formes se rapprochent alors des types brésiliens et esquimaux.

Quant à ces derniers, leur type, sur les côtes de la mer Glaciale qui avoisinent les bouches du Mackenzie et de l'Anderson, nous paraît évidemment être le même que celui des Botocudos et d'autres Brésiliens, tels que les Tupis, les Purvis, etc., et que celui des Taïtiens. Ils ont la tête globuleuse et massive, large aux pommettes ; les yeux petits et bridés ; la lèvre inférieure très-grosse et pendante ; la bouche toujours ouverte ; le nez rond et gros ; le teint rouge blafard chez les Océaniens, bistré chez les Brésiliens, jaune sale chez les Esquimaux. Comme les sauvages auxquels nous les comparons, ces Esquimaux se fendent latéralement les oreilles, et se coupent carrément les cheveux au-dessus des yeux, tandis qu'ils les laissent pendre de chaque côté du visage.

Il n'est pas d'Indiens qui ressemblent plus aux Kanaks d'Hawaï (Sandwich) que les Chinouks, de la Colombie britannique : tête large, face plate, yeux à fleur de tête, air niais, teint rouge-clair.

Les Kanaks des îles Gambier et de l'archipel Samoa, ainsi que les Indiens Wakish ou Têtes-Plates de la Colombie britannique et de l'Orégon, ressemblent aux Algonquins Chippeways et Kioways. Leur face est grotesque, leurs traits grossiers et fortement accentués, leur nez aquilin, la bouche régulière et fermée, à lèvre supérieure gonflée. Leur teint est rouge foncé ; leur crâne allongé et surélevé.

Les ressemblances entre les Océaniens et les Américains semblent être confirmées par l'accord de leurs idiomes, touchant leurs noms propres respectifs. Ce nom, qui chez toutes ces nations est le mot *Homme*, s'exprime, ainsi que nous l'avons dit ailleurs, en Océanie par les mots *tano*, *tanata ;* en Amérique, à l'est des montagnes Rocheuses, par *tana*, *tènè*, *dènè*, *danè, tinè*, *dunè*, *dindjié ;* et, à l'ouest des montagnes, par *dnaïné*, *thnïané;* enfin, sur les bords du Pacifique, par la substitution de la lettre K au D (ou au T, qui lui est corrélatif), le mot *homme* devient *kéné, kinaï,kénaïtz*. De là au nom de certains Polynésiens, *Kanak*, la différence n'est pas grande, comme on le voit.

On peut également rapprocher le nom des Esquimaux, *innok*, au singulier, de celui des Algonquins *Cris* ou *Cristinaw inniniw,* et des Maskégons ou Swampies *iginiw.*

Jusqu'à démonstration positive du contraire, il demeure donc prouvé à nos yeux :

1° Que la majeure partie des Indiens qui appartiennent à la grande famille américaine des Dindjié-dènè-nabajos-aztèques sont, ou bien les restes malheureux des Israélites captifs en Chaldée, ou bien d'anciens prosélytes du judaïsme immigrés de l'Asie. On ne sau-

rait admettre, en effet, qu'une nation autre que le peuple israélite ait conservé aussi vivace et aussi pure l'histoire de Moïse, unie à son culte, à des prescriptions purement judaïques, à l'usage de la circoncision, et jusqu'à la fête du Phase ou de la Pâque.

2° Que l'élément étranger et ennemi que Dindjié, Dènè, Chaktas, Tzendales et Aztèques reconnaissent exister dans leur sein ne saurait être qu'un élément chananéen (ou, si l'on veut, touranien, pour nous conformer à la nouvelle manière de s'énoncer qu'ont adoptée les ethnologues). Si ces rapprochements que nous venons de faire tiennent la balance à peu près égale entre les Égyptiens, les Phéniciens et les Chaldéens, rappelons-nous que, parmi les troupes des grands rois de Babylone, chez lesquels les Israélites étaient captifs, « se trouvaient des Égyptiens dont Crésus, roi de Lydie, avait le commandement » ; que Cyrus établit des colonies égyptiennes dans l'Asie Mineure (1) ; que la grande horde des Mogols contenait tous les éléments que nous venons d'énumérer, et que ces éléments, assimilés au peuple chinois, après la conquête de l'empire du Milieu par Kublaï-Khan, y ont été retrouvés depuis par d'autres voyageurs (2). Enfin, l'Amérique ayant été découverte par des colonisateurs chinois, au cinquième siècle de notre ère, il n'est nullement étonnant de retrouver en Amérique ces mêmes éléments touraniens, bien qu'ils aient pu s'y transporter longtemps auparavant, en même temps que l'élément israélite et araméen.

3° Enfin que les légendes américaines que nous venons d'étudier et dans lesquelles nous avons reconnu un souvenir traditionnel très-vivace de l'histoire de Moïse et du peuple hébreu, doivent être assimilées à celles qui ont

(1) Guérin Du Rocher.
(2) Klaproth.

cours dans l'Asie touchant Bouddha, sous toutes les formes de son mythe. — Il nous reste à savoir maintenant dans laquelle de ses phases le bouddhisme a pu passer sur le continent américain.

Pour cela, il faut nous rappeler que, dans le principe, c'est-à-dire 970 ans avant notre ère, lorsque nous voyions poindre le réformateur hindou Sa-Kia-Mouni, le premier des Bouddha, toute sa religion consistait dans la théorie égyptienne de la métempsycose. Ce *Mouni* était donc une doublure du *Monas* de Pythagore, qui l'avait emprunté au *Manès* des Égyptiens, comme il devint ailleurs *Mana*, *Manco* et *Manito*. Les premiers patriarches du dogme de la migration des âmes, laquelle eut son principe dans la promesse de l'incarnation d'un rédempteur futur, faite par l'organe de Moïse, ces premiers patriarches, dis-je, vécurent à la cour des rois de l'Inde, et Bouddha s'incarnait tantôt dans une caste et tantôt dans une autre. Cette période du bouddhisme, la plus primitive, fut aussi la plus voisine du judaïsme, d'où nous n'hésitons pas à dire qu'elle est issue, et à côté duquel elle a vécu et grandi.

Au cinquième siècle de notre ère, Bouddha, alors fils d'un roi de Malabar, quitta l'Hindoustan pour n'y plus revenir, et alla se fixer en Chine, où, pendant huit siècles, ses successeurs ou bouddhas vivants menèrent une existence précaire. Cependant, de la Chine, ce culte débonnaire et persuasif se répandit au Japon, en Corée, au Tonquin, au Cambodge, à Siam, au Pégu, et en Tartarie surtout, sa patrie adoptive. C'est de cette époque que date la colonisation de Fou-Sang, au Mexique, par des pèlerins bouddhistes chinois (1). A cette époque, le culte du Moïse-Bouddha devint la religion de plus du quart de

(1) De Guignes.

l'humanité, après avoir adopté les superstitions des ophiolâtres asiatiques (1).

A cette seconde phase, succéda une troisième que l'on nomme le lamanisme ou bouddhisme thibétain. Elle ne prit naissance qu'au treizième siècle, lors des conquêtes du Grand Mogol Gengis-Chan ou Khan, et de ses premiers successeurs. A cette époque, le bouddha vivant était un talapoin thibétain. Les pontifes suprêmes de cette religion furent revêtus d'une gloire toute nouvelle, et reçurent le titre de rois et de dalaï-lama ou grand prêtre. Le Thibet devint ainsi la résidence de ces divinités humaines et le bouddhisme thibétain, s'assimilant les dogmes, les mystères, les cérémonies du culte des chrétiens nestoriens et catholiques, dont la Tartarie était alors remplie, revêtit sa forme actuelle, appelée *lamanisme* (2). Cette transformation eut lieu trente-trois ans après la mort de Gengis-Khan, et par le fait de son petit-fils, Khublaï-Khan, conquérant tartare de la Chine.

Ce n'est pas cette dernière période du bouddhisme que nous retrouvons chez nos Dènè-dindjié, c'est, au contraire, la forme la plus primitive et la plus voisine du judaïsme, auquel nous l'avons vue mélangée. Mais au Mexique et au Yucatan, il est probable que la seconde forme fut importée par les colonisateurs bouddhiques du troisième siècle, et que, les émigrations asiatiques ayant continué durant de longues années, quelques-unes des innovations du lamanisme auront pu également s'implanter sur le continent américain. Cette théorie expliquerait les quelques pratiques chrétiennes que nous trouvons diffuses au milieu des légendes et des coutumes des Peaux-Rouges : les représentations d'autels, d'oiseaux emblématiques, d'encensoirs, de pontifes mitrés, de tiares, etc.,

(1) De Charencey.
(2) Abel Rémusat.

en même temps que la civilisation avancée des empires du Mexique et du Pérou.

Tels auraient été, en effet, les produits du bouddhisme christianisé ou lamanisme. Tandis que les croyances, les traditions et les pratiques purement judaïques des tribus sauvages, unies à leur culte mosaïco-bouddhique, seraient le résultat des émigrations primitives des bouddhistes asiatiques, c'est-à-dire de ces restes d'Israël rejetés par Dieu vers le Septentrion et l'extrême Orient, rebelles à leur loi jusque dans la terre de l'exil, et qui, au culte idolâtrique de Moïse et des astres, ont joint l'ophiolâtrie ou adoration du serpent (1) et toutes les erreurs des nations

(1) Les rapports terminologiques qui se présentent à nous entre le pays d'*Ophir*, vers lequel les Tyriens ainsi que les rois de Juda et d'Israël envoyaient leurs vaisseaux, et le *pays des serpents*, de nos légendes dindjié et dzendale, nous sont une nouvelle garantie que les Orientaux n'ont pas été étrangers au continent américain. En effet, le nom du serpent en grec est *ophis* et en phénicien *ophion*, mot qui en hébreu a le même signification.

Du pays d'*Ophir*, Israélites, Iduméens et Chananéens rapportaient des épices, de la poudre d'or, des pierres précieuses, de l'ivoire et des singes. Or, toutes ces choses existent ou existaient alors sur le continent américain, qui possédait le mammouth et qui est le pays de l'or et des bois de teinture par excellence. De plus, parmi les Sémites, deux hommes ont porté le nom d'*Ophir* ou *Opher*, et sont considérés, par la Bible, comme la souche des habitants de ce *pays des Serpents*. Ces deux hommes furent *Ophir*, arrière-petit fils d'Héber, et *Opher*, petit-fils d'Abraham et fils de Madian, contemporain des douze patriarches; tous deux de la souche à laquelle appartenaient les Hébreux.

Nous n'ignorons pas que le premier *Ophir* est considéré comme le père des Hindous, ce qui rapprocherait singulièrement le pays d'Ophir de la Palestine; et de l'Amérique le transporterait dans l'Hindoustan. Mais cette supposition ne saurait nuire à notre thèse, puisqu'il a fallu que les colonisateurs asiatiques de l'Amérique passassent par l'Inde et la Chine, pour arriver au continent américain, par le côté de l'Occident. Dans ce cas, ils auront pu dire, avec vérité, qu'ils passèrent par le *pays des Serpents*, l'*Ophir* de l'Ecriture, c'est-à-dire l'Hindoustan; et qu'ils étaient eux-mêmes de la race des Serpents, c'est-à-dire d'*Ophir*; puisque celui-ci était, aussi bien qu'Abraham, le petit-fils d'Héber, père des Hébreux.

touraniennes, parmi lesquelles les Hébreux vécurent, et dont les débris, agglutinés à leur propre peuple, les ont suivis jusque sur cette terre d'Amérique.

E. Petitot.

Quant à l'ophiolâtrie elle-même, Mosheim dit (1) qu'elle fut, dans le principe, un mélange de *judaïsme* et de *philosophie égyptienne*. Une partie des *Ophites* orientaux embrassa ensuite la religion chrétienne, tout en conservant ses anciennes erreurs. Ce que ce mélange monstrueux offre de curieux pour nous, c'est que les dogmes et les croyances de ces Ophites christianisés concordent parfaitement avec ce qui reste de l'ancien culte du serpent, tant en Asie qu'en Afrique et en Amérique. Ainsi, selon les Ophites, le Créateur était un tyran et le Christ n'était venu que pour en détruire l'empire (2). De même, dans les traditions dènè et chaktas, en considérant l'ours, le lion et l'aigle comme les emblèmes de la Divinité, nous avons vu celle-ci tyranniser les humains; et c'est le rat rouge ou la souris qui seul vient à bout de délivrer le monde de cette tyrannie, en rongeant soit l'arc de l'aigle, soit la pagaie de l'ours, etc.

Les Ophites disaient que le serpent, en donnant à nos premiers parents la connaissance du bien et du mal, leur avait rendu le plus grand des services. De même aussi les sectateurs dahomiens du dieu-serpent, Dan ou Tan, prétendent que ce fut lui qui ouvrit les yeux à nos parents, que le grand dieu *Javieroh* avait faits aveugles (3). Il est difficile de ne pas reconnaître *Jéhovah* dans *Javieroh*.

Lorsque les Ophites célébraient leurs mystères, un serpent sortait de l'autel et paraissait goûter aux offrandes qu'on y déposait, comme pour les accepter. Ainsi faisaient les prêtres d'Esculape, etc., etc.

Ainsi donc la présence de l'ophiolâtrie en Amérique, loin de battre en brèche notre thèse, lui communique une nouvelle force, puisqu'elle prouve une fois de plus que les idées *judaïques* et *égyptiennes* ont pénétré sur ce continent, et que par conséquent il ne fut pas étranger à l'ancien monde et surtout aux peuples orientaux.

(1) Bergier. *Dictionn. théolog.*, article Ophites.

(2) Toute la mythologie égyptienne et grecque repose sur cette croyance, écho affaibli de la promesse primitive du Rédempteur. Voyez la fable d'Isis et de Typhon, et celle de Prométhée, commentées par le savant A. Nicolas, t. II de ses *Etudes philosophiques*.

(3) *Annales de la propagation de la foi*, lettre de M. l'abbé Borghero, missionnaire au Dahomey.

(*Note de l'auteur.*)

Paris. — Typographie A. Hennuyer, rue d'Arcet, 7.